


NS 30 e 1
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.
Vet. Fr. III B. 650



ŒUVRES

DE

WALTER SCOTT,

TRADUCTION

DE

DEFAUCONPRET,

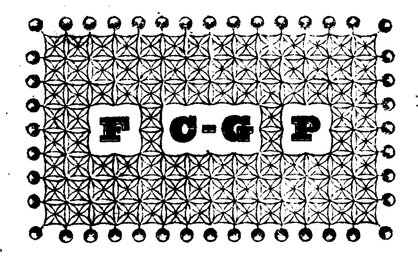
AVEC

LES PRÉFACES, INTRODUCTIONS, ET NOTES,

DE LA DERNIÈRE ÉDITION D'ÉDIMBOURG,

Et des Notes nouvelles par M. Amédée Pichot.

WAVERLEY.





FURNE, CHARLES GOSSELIN, ET PERROTIN.

1835.

WA

ŒUVRES

DE

WALTER SCOTT.

TOME I.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N. 14.



WALTER SCOTT.

Publié par Furne, à Paris

ŒUVRES

DE

WALTER SCOTT

TRADUITES

PAR A. J. B. DEFAUCONPRET

AVEC LES INTRODUCTIONS ET LES NOTES NOUVELLES

DE LA DERNIÈRE ÉDITION D'ÉDIMBOURG.

TOME PREMIER.

PRÉFACE GÉNÉRALE.

WAVERLEY.

PARIS,

FURNE, CHARLES GOSSELIN, PERROTIN,

ÉDITEURS.

M DCCC XXXV.

WAVERLEY

OU

IL Y A SOIXANTE ANS.

TRADUCTION

DE A. J. B. DEFAUCONPRET.



PARIS,

FURNE, CH. GOSSELIN, PERROTIN,

ÉDITEURS,

1835.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N. 14.



WALTER SCOTT.

Publié par Furne, à Paris

OEUVRES

DE

WALTER SCOTT

TRADUITES

PAR A. J. B. DEFAUCONPRET

AVEC LES INTRODUCTIONS ET LES NOTES NOUVELLES

DE LA DERNIÈRE ÉDITION D'ÉDIMBOURG.

TOME PREMIER.

PRÉFACE GÉNÉRALE.

WAVERLEY.

PARIS,

FURNE, CHARLES GOSSELIN, PERROTIN,

ÉDITEURS.

M DCCC XXXV.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
8 - NOV. 1926
OF OXFORD

WAVERLEY

OU

IL Y A SOIXANTE ANS.

TRADUCTION

DE A. J. B. DEFAUCONPRET.



PARIS,

FURNE, CH. GOSSELIN, PERROTIN,

ÉDITEURS,

1835.

A

SA TRÈS GRACIEUSE MAJESTÉ

GEORGES IV,

ROI D'ANGLETERRE.

SIRE,

L'auteur de cette collection de romans n'aurait pas osé solliciter pour eux le patronage auguste de Votre Majesté, s'il ne lui avait été permis de supposer que la lecture de ces ouvrages a quelquefois réussi à amuser quelques heures de loisir, ou à charmer quelques heures d'ennui, de peine et d'inquiétude; et qu'ils doivent par conséquent avoir, quoique faiblement, contenté le désir le plus ardent de Votre Majesté, en contribuant au bonheur de son peuple.

Ils sont donc humblement dédiés à Votre Majesté, d'après sa gracieuse permission, par,

De Votre Majesté,
le dévoué sujet
WALTER SCOTT.

Abbotsford, 1er janvier 1829.

AVERTISSEMENT

DE LA NOUVELLE ÉDITION D'ÉDIMBOURG.

L'AUTEUR de WAVERLEY s'occupait par intervalles, depuis plusieurs années, de revoir et de corriger la volumineuse série des romans publiés sous ce nom. Il voulait, si jamais il devait les faire paraître en les avouant, les rendre plus dignes de la faveur dont le public les avait toujours honorés depuis leur première publication. Toutefois, il avait long-temps pensé que cette nouvelle édition serait une publication posthume; mais les circonstances qui ont amené la découverte du nom véritable de l'auteur lui ont rendu le droit d'une sorte de contrôle paternel sur ses ouvrages, et il éprouve le désir bien naturel de les imprimer corrigés, et il l'espère du moins, corrigés heureusement, s'il lui reste assez de santéet de vie pour y consacrer ses soins. Ayant donc formé cedessein, il juge nécessairede dire quelques mots sur le plan qu'il se propose de suivre.

L'annonce d'une édition *revue* et *corrigée* ne doit pas faire supposer que l'auteur prétende changer les faits des romans, le caractère des acteurs, ou l'esprit du dialogue. Il y aurait sans doute beaucoup à faire sous tous ces rapports, — mais là où l'arbre tombe, il faut qu'il reste. Tous les efforts d'un auteur pour répondre à la critique, même la plus juste, en refondant un ouvrage qui est déjà dans les mains du public, sont en général assez malheureux. Jusque dans la fiction la plus improbable, le lecteur aime à trouver quelque air de *vraisemblance*, et il ne voit pas avec plaisir que les incidens d'un conte qui lui est familier soient altérés pour satisfaire le goût des critiques ou le caprice de l'auteur lui-même. Ce sentiment est si naturel qu'on peut le remarquer même chez les enfans : habitués au conte dont leur nourrice les a bercés, ils ne peuvent souffrir qu'il leur soit répété d'une manière différente du premier récit.

Mais sans altérer en rien le fond ou la forme de ses sujets, l'auteur a saisi cette occasion de corriger les erreurs de la presse et ses propres *lapsus calami*. On ne doit pas être surpris qu'il en existe, si l'on veut bien considérer que les éditeurs ont trouvé leur intérêt à multiplier les premières éditions de ces divers romans avec une précipitation qui ne permettait pas à l'auteur de les revoir. Il espère que cette nouvelle édition sera purgée de ces erreurs accidentelles. L'auteur a tenté aussi quelques corrections d'une nature différente, qui, sans s'écarter assez du plan original pour troubler les idées familières du lecteur, ajouteront peut-être à l'effet du dialogue, du récit ou de la description. Ici, il a élagué des phrases parasites et redondantes, il a donné plus de concision à un passage trop diffus; là, il a rendu plus nerveux le style qui languissait, il a remplacé une épithète un peu forcée par une autre plus juste; enfin, il a voulu, comme l'artiste, jeter sur son tableau les dernières touches qui achèvent de lui donner la vie, sans qu'un œil expérimenté puisse à peine découvrir en quoi elles consistent.

La préface générale de la nouvelle édition, et les notices préliminaires de chacun des romans, rappelleront les circonstances attachées à leur première publication, qui paraîtront avoir quelque intérêt en elles-mêmes, ou mériter d'être communiquées au public. L'auteur se propose aussi de publier à cette occasion les diverses légendes, les traditions de famille, ou les faits historiques d'une antiquité obscure qui lui ont fourni la base de ses sujets; il y joindra l'indication du lieu de la scène, quand ce lieu est en tout ou en partie réel, et le récit d'incidens fondés en fait; enfin cette édition contiendra un glossaire plus étendu et des notes pour expliquer les anciennes coutumes et les superstitions populaires auxquelles il est fait allusion.

En résumé, on espère que les romans de l'auteur de WAVERLEY, sous leur nouvelle forme, ne perdront rien aux yeux du public de l'attrait qu'il a bien voulu leur trouver, pour avoir été relus et commentés par lui avec soin.

Abbotsford, 1829.

PRÉFACE GÉNÉRALE.

Me faut-il donc dévoiler mes folies?
SHAKSPEARE. *Richard II*, acte IV.

L'AUTEUR de ces romans, dont la Collection paraît aujourd'hui pour la première fois sous son nom, avec des notes et des commentaires, a bien senti qu'une introduction, destinée à donner quelques détails sur ces ouvrages, lui imposait la tâche délicate de parler de lui et de ses affaires personnelles plus qu'il ne serait peut-être convenable ou prudent de le faire. En se présentant ainsi au public, il peut craindre de ressembler à la femme muette du *Recueil des bons mots*, dont le mari, après avoir dépensé la moitié de sa fortune pour obtenir la guérison de son infirmité, aurait volontiers donné l'autre moitié pour la lui rendre. Mais c'est un risque inséparable de la tâche que l'auteur a entreprise, et tout ce qu'il peut promettre, c'est d'être aussi peu *égotiste* que sa situation le lui permettra. On le soupçonnera peut-être assez peu disposé à tenir parole, en voyant qu'après s'être introduit à la troisième personne du singulier, il l'abandonne dès le second paragraphe pour se servir de la première; mais la modestie apparente de l'emploi de la troisième personne ne lui semble pas compenser suffisamment l'inconvénient qu'il entraîne inévitablement au bout de quelques pages, c'est-à-dire la raideur et l'affectation qu'on retrouve, à un degré plus ou moins sensible, dans tous les ouvrages où l'auteur parle à la troisième personne, depuis les *Commentaires de César* jusqu'à l'*Autobiographie d'Alexandre-le-Correcteur*.

Il me faut remonter jusqu'aux premières années de ma vie pour retrouver mes premiers essais comme conteur; mais je crois que quelques uns de mes camarades d'école peuvent encore attester que j'avais de bonne heure une réputation dans ce genre de talent. C'était alors leur suffrage qui dédommageait le futur romancier des reproches et des punitions qu'il s'attirait, en négligeant, pour des distractions frivoles, les études plus utiles, qu'il faisait aussi négliger aux autres. Le principal amusement de mes récréations était de m'échapper avec un ami de mon âge, et qui avait les mêmes goûts que moi, pour nous raconter l'un à l'autre toutes les aventures que nous pourrions imaginer. Nous faisions

ainsi, chacun à notre tour, d'interminables contes de chevalerie, de batailles et d'enchantemens, que nous continuions à la première occasion, sans jamais penser à les conclure. Comme nous observions un secret inviolable sur le sujet de ces entretiens, ils avaient tout le charme d'un plaisir caché. Nous choisissions ordinairement pour ces longues promenades les environs solitaires d'Arthur's-Seat, de Salisbury-Crags et de Braid-Hills, et autres endroits semblables dans le voisinage d'Édimbourg; et le souvenir de ces heureuses récréations forme encore une sorte d'*Oasis* dans le pèlerinage de ma vie passée. J'ajouterai que mon ami vit encore, dans un état de fortune élevé, mais trop occupé de ses graves fonctions pour me remercier, si je le désignais plus clairement comme le confident de ce mystère de nos jeunes années.

A l'époque où la jeunesse, succédant à l'enfance, demandait des études plus sérieuses et des soins plus graves, une longue maladie me rappela dans le royaume des fictions comme par une sorte de fatalité. Je m'étais rompu un vaisseau dans la poitrine, ce qui causa, du moins en partie, mon indisposition; et le repos le plus absolu, et le silence, me furent sévèrement prescrits. Je restai au lit plusieurs semaines, condamné à dire à peine quelques mots à voix basse, à ne manger qu'une ou deux cuillerées de riz bouilli, et à n'avoir pour couverture qu'une légère courte-pointe. Quand le lecteur saura que j'étais alors dans ma quinzième année, dans la force de la croissance, que j'avais toute l'ardeur, l'appétit et l'impatience de cet âge, et que par conséquent je souffrais cruellement de ce régime rigoureux, que des rechutes répétées rendaient indispensable, il ne sera pas surpris qu'on n'ait mis aucune restriction à mes lectures, seul amusement qui me fût permis, et encore moins que j'aie abusé de cette facilité de disposer à mon gré de tout mon temps.

Il y avait alors à Édimbourg un cabinet de lecture, fondé, je crois, par le célèbre Allan Ramsay [1]; ce cabinet, qui contenait une collection nombreuse de livres de toute espèce, était surtout, comme on devait s'y attendre, très riche en romans. Il s'y en trouvait de toute espèce, depuis les romans de chevalerie et les lourds in-folio de Cyrus et de Cassandre, jusqu'aux ouvrages modernes les plus estimés. Je me lançai sur ce vaste océan de lecture sans boussole ni pilote; et, à moins que quelqu'un n'eût la charité de faire avec moi une partie d'échecs, il m'était permis de ne faire que

(1) Allan Ramsay, né en 1685, mort en 1758. Ce poëte, souvent cité par Walter Scott dans ses romans, était sorti du peuple, comme plus tard Robert Burns. Il avait été quelque temps en apprentissage chez un perruquier, ce qui le fait désigner quelquefois sous le titre de *perruquier-poëte*. Il se fit depuis libraire à Edimbourg. Son ouvrage le plus connu est une pastorale intitulée : *The gentle shepherd* le gentil berger.

lire du matin au soir. Par une indulgence mal entendue peut-être, mais bien naturelle, on me laissait choisir à mon gré mes sujets d'étude, comme on passe aux enfans quelques caprices pour éviter un plus grand mal. N'ayant pas d'autre moyen de satisfaire mon goût et mes désirs, je devins en quelque sorte un glouton de livres, et je dévorai avec avidité tous les romans, les vieilles pièces de théâtre et les poèmes de cette collection formidable. C'est ainsi, sans doute, que j'amassai, sans le savoir, de nombreux matériaux pour les travaux qui m'ont ensuite tellement occupé.

Cependant je n'abusai pas sous tous les rapports de la licence qui m'était accordée. Cette lecture constante de romans amene la satiété, et je commençai peu à peu à chercher dans les histoires, les mémoires et les voyages, des évènemens presque aussi merveilleux que ceux qui sont le produit de l'imagination, et ayant en outre le mérite d'être, du moins en grande partie, conformes à la vérité. Après deux ans que je passai ainsi, abandonné à ma seule discrétion, j'allai habiter quelque temps la campagne, où j'aurais encore été bien seul sans le secours d'une vieille bibliothèque de famille, mais bien meublée. Je ne puis mieux comparer mes irrégulières et frivoles études de cette époque qu'à celles de Waverley dans une situation semblable. C'est avec mes propres souvenirs que j'ai tracé ce passage du roman [1]. Je me hâte de dire que l'analogie entre le héros et moi ne s'étend pas plus loin.

J'eus enfin, avec le temps, le bonheur de retrouver la santé, et même un degré de force que je n'avais jamais espéré. Les études sévères qu'exigeait la profession à laquelle je me destinais occupèrent alors la plus grande partie de mon temps, et j'en consacrais les intervalles, avec quelques amis qui entraient comme moi dans le monde, aux amusemens ordinaires de la jeunesse. J'étais dans une situation qui rendait indispensable un travail sérieux; car, si je ne possédais aucun de ces avantages particuliers qui peuvent faire espérer un avancement rapide dans le barreau, je ne voyais pas non plus devant moi d'obstacle extraordinaire qui dût arrêter ma marche : je devais donc raisonnablement m'attendre à réussir suivant le plus ou le moins de peine que je prendrais pour me distinguer comme avocat.

Il serait étranger au but de cette introduction de raconter en détail comment le succès de quelques ballades [2] eut pour effet de changer les projets et le cours de ma vie, et de me faire quiter le culte de Thémis,

(1) Chapitre III du premier volume.

(2) *Glenfinlas*, *le château de Cadyow*, *la Veille de la Saint-Jean*, *etc.*, Ces ballades publiées séparément furent aussi réunies aux ballades écossaises en trois volumes, sous le titre de *Borders minstrelsy*, etc.

que j'avais embrassé depuis quelques années, pour me vouer à celui des Muses. Qu'il me suffise de dire que j'étais entré depuis plusieurs années dans cette nouvelle carrière, avant que je songeasse sérieusement à essayer quelque ouvrage d'imagination en prose; déjà toutefois deux ou trois de mes essais poétiques pouvaient passer pour des romans en vers. Cependant dès cette époque (hélas ! il y a trente ans); j'avais conçu l'idée ambitieuse de composer un roman de chevalerie, sur le modèle du *Château d'Otrante* (1), où je voulais placer des héros du pays frontière entre l'Angleterre et l'Écosse, avec des incidens surnaturels. J'ai retrouvé, par hasard, au milieu de vieux papiers, un chapitre de cet ouvrage projeté, et je le donne parmi les appendices de cette nouvelle édition, sous le nº 1 (2), pensant qu'il pourra paraître curieux à quelques lecteurs, comme le premier essai de composition romantique d'un auteur qui, depuis, a tant écrit dans ce genre. Et, à cette occasion, ceux qui se plaignent, non sans raison, du nombre multiplié des romans qui ont suivi Waverley, peuvent remercier leur étoile d'avoir échappé à un danger imminent : car cette inondation, qui n'a eu lieu que quinze ans plus tard, les avait menacés dès la première année du siècle.

Quoique je n'aie jamais repris ce sujet, je n'abandonnai pas l'idée de faire un roman en prose; mais je résolus de choisir un autre genre. La description des paysages pittoresques et des mœurs locales des Highlands (3), due à mes jeunes souvenirs, contribua surtout au succès de *la Dame du Lac*, et cet accueil favorable m'inspira le projet de reproduire en prose, quelques essais du même genre. J'avais beaucoup parcouru les Highlands dans un temps où ces montagnes étaient bien moins accessibles et moins visitées qu'aujourd'hui. Je connaissais plusieurs de ces vieux combattans de 1745, qui, comme la plupart des vétérans, aimaient à recommencer leurs batailles en récit, lorsqu'ils trouvaient un auditeur attentif comme moi. Je pensai naturellement que les anciennes traditions et le courage d'un peuple qui, dans un pays de haute civilisation, conservait encore une si vive empreinte des mœurs antiques, devaient offrir un sujet favorable au romancier, s'il n'avait pas la maladresse de le gâter en le traitant. Ce fut avec ces idées que j'écrivis en 1805 à peu près un tiers du premier volume de Waverley. L'ouvrage fut annoncé, comme devant être publié par feu M. John Ballantyne, libraire à Édimbourg, sous le titre de *Waverley* ou *Il y a cinquante ans* (que j'ai remplacé depuis

(1) D'Horace Walpole. Voyez la *Biographie des romanciers*.

(2) Le lecteur trouvera les appendices à la fin de ce volume.

(3) On appelle ainsi les montagnes d'Ecosse, ce mot signifiant « hautes-terres, »

par *Il y a soixante ans*, pour faire correspondre plus exactement la date de la publication avec l'époque des scènes racontées). J'en étais, je crois, au septième chapitre, lorsque je montrai mon ouvrage à un critique de mes amis, dont l'opinion n'y fut pas favorable. J'avais alors une certaine réputation comme poète, et je ne voulais pas risquer de la perdre en essayant un nouveau genre de composition; je mis donc de côté l'ouvrage que j'avais commencé, sans remontrance et sans regret. Je dois ajouter que si l'arrêt porté par mon ami a depuis été cassé par le public, auquel j'en ai appelé, on ne saurait en accuser son bon goût; car, dans l'essai soumis à sa critique, j'en étais resté au départ de mon héros pour l'Écosse, et, par conséquent, je n'avais pas encore entamé cette partie du roman qui a excité le plus d'intérêt.

Quoi qu'il en soit, j'enfermai alors mon manuscrit dans le tiroir d'un vieux pupitre, qui, lorsque j'allai pour la première fois habiter Abbotsford en 1811, fut relégué et entièrement oublié dans un grenier. Je songeais bien quelquefois, au milieu d'autres travaux littéraires, à continuer mon roman; mais ne pouvant retrouver ce que j'en avais déjà écrit, après l'avoir vainement cherché dans les meubles qui étaient sous ma main, j'avais la paresse de ne pas le récrire de mémoire, et je pensai à toute autre chose.

Deux circonstances, entre autres, me rappelèrent mon manuscrit perdu. La première fut la réputation bien méritée de miss Edgeworth, dont les romans irlandais ont beaucoup contribué à faire connaître aux Anglais le caractère aimable et le bon cœur de leurs voisins d'Irlande, de sorte qu'on peut dire avec vérité, qu'elle a plus fait peut être pour *l'Union*, que tous les actes législatifs qui en ont été la suite. Sans avoir la présomption d'égaler l'*humour*, le pathétique et le tact admirable qui distinguent les ouvrages de mon amie, je compris qu'on pouvait faire pour l'Écosse quelque chose de ce que miss Edgeworth avait si heureusement fait pour l'Irlande, quelque chose qui pût présenter mes compatriotes à leurs concitoyens d'Angleterre plus favorablement qu'ils n'avaient jusqu'ici paru à leurs yeux, et contribuer à faire apprécier leurs vertus, comme à inspirer quelque indulgence pour leurs faiblesses. Je pensai aussi que ce qui me manquait en talent pouvait être suppléé par ma connaissance intime du sujet; car j'avais parcouru presque toute l'Écosse, Highlands et Lowlands [1], fréquentant librement depuis mon enfance les vieillards et les jeunes gens de toutes les classes, depuis le

(1) Ce dernier mot signifie les plaines ou basses terres.

pair jusqu'au laboureur. Ces idées me revenaient sans cesse à l'esprit; tel était le but principal de mon ambition dans la théorie que je m'étais faite, quelque loin que j'aie pu en rester dans la pratique.

Pendant que les triomphes de miss Edgeworth stimulaient mon émulation, et me reprochaient mon indolence, le hasard me fit entreprendre un travail d'essai qui me fit espérer que je pourrais, à mon tour, prendre rang, avec quelques succès, parmi les romanciers.

En 1807—8, je devins, à la sollicitation du libraire John Murray, d'Albemarle-Street, l'éditeur de quelques œuvres posthumes de M. Joseph Strutt [1], doublement fameux comme artiste et comme antiquaire. Parmi ces manuscrits était un roman non terminé intitulé : *Queen Hoo-Hall*, destiné à peindre les mœurs, les usages et le langage du règne de Henri VI. M. Strutt s'était parfaitement familiarisé avec son sujet en compilant son laborieux ouvrage de *Horda Angel Cynnan*, ses *Antiquités royales et ecclésiastiques*, et son *Essai sur les jeux et passe-temps du peuple anglais*. Il avait donc, comme antiquaire, acquis plus de connaissances et amassé plus de matériaux qu'il n'en fallait pour sa composition projetée; et quoique son manuscrit portât les marques de la précipitation et du défaut de liaison inséparables d'un premier jet, l'auteur y avait fait preuve, à mon avis, d'une imagination vive et puissante.

Ce roman n'était pas fini, et je crus devoir comme éditeur, y ajouter un dénoûment rapide et simple, tel que pouvait le comporter le plan qu'avait tracé M. Strutt. Je donne encore ce dénoûment dans les appendices (voir appendice n° 2), pour la même raison qui m'a fait offrir au lecteur le précédent fragment. C'était pour moi un nouveau pas vers les compositions romantiques; et l'objet de cette introduction est en grande partie d'en conserver les traces. *Queen-Hoo-Hall* ne reçut pas toutefois un accueil très favorable. Je crus en deviner la raison, et je pensai que notre savant auteur, en donnant à son style une teinte trop prononcée du vieux temps, et en déployant avec trop de complaisance ses connaissances d'antiquaire, avait créé lui-même un obstacle à son succès. Un ouvrage destiné seulement à amuser doit être écrit dans un style facile, intelligible; si, comme il arrive quelquefois dans *Queen-Hoo-Hall*, l'auteur s'adresse exclusivement à l'antiquaire, il s'expose à recevoir de la généralité de ses lecteurs le reproche que Mungo [2], dans *le Cadenas*, fait à la musique

(1) Graveur et antiquaire né à Spriengfield, dans le comté d'Essex, en 1749, mort en 1802.

(2) *Mungo* est un nègre dans cette espèce d'*opéra comique* par Isaac Bickerstaffe, dont le sujet est emprunté à l'*Epoux Jaloux*, nouvelle de Cervantes. Le *Cadenas* est traduit dans les Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers.

mauritanienne : « — A quoi me sert-il d'entendre, si je ne comprends pas? »

Je crus possible d'éviter cette erreur, et, en mettant un ouvrage de ce genre plus à la portée de l'intelligence générale, d'échapper à l'écueil qui avait causé le naufrage de mon prédécesseur. Mais, d'un autre côté, l'accueil assez froid fait au roman de M. Strutt me détrompa sur l'intérêt que j'avais supposé aux mœurs du moyen âge, et me fit penser qu'un roman fondé sur un sujet écossais, et sur des évènemens plus modernes aurait une meilleure chance de succès qu'un conte de chevalerie. Mes idées furent donc encore une fois ramenées vers le roman que j'avais commencé, et le hasard me rendit enfin mes feuilles égarées.

J'eus besoin, pour un de mes hôtes, de quelques ustensiles de pêche, et je me rappelai alors le vieux pupitre dont j'ai parlé, qui me servait habituellement à serrer ces objets. Je le découvris, non sans peine, dans mon grenier, et, au milieu des lignes et des amorces que je cherchais, je retrouvai mon manuscrit perdu depuis long-temps. Je me mis immédiatement à l'ouvrage pour le finir sur le plan original, qui ne méritait guère, je dois l'avouer ici franchement, le succès qu'obtint le roman. Je ne puis même pas me donner le mérite d'avoir tracé aucun plan de l'ouvrage, tant je mis peu de soin à en composer l'ensemble. Les aventures de Waverley dans ses excursions avec le Cateran montagnard Bean Lean ne sont pas conduites avec beaucoup d'art; mais j'avais seulement cherché un cadre pour introduire quelques descriptions de paysages et de mœurs, auxquelles l'exactitude et la réalité prêtèrent un intérêt que les talens de l'auteur n'auraient pu leur donner seuls. Et quoiqu'on ait pu dans mes autres romans m'accuser quelquefois d'être sujet à caution, je ne m'en rappelle aucun où j'ai tant abusé de cette licence que dans le premier.

Entre autres bruits dénués de fondement qui ont couru au sujet de ces ouvrages, on a dit que le manuscrit de *Waverley* avait été offert à un prix très bas à plusieurs libraires de Londres, pendant qu'il était sous presse. Il n'en est rien. MM. Constable et Cadell, qui ont publié l'ouvrage, en ont seuls pris connaissance, et, pendant l'impression, ils offrirent à l'auteur une somme considérable, qu'il refusa parce qu'il ne voulait pas se défaire de son manuscrit.

L'introduction séparée, mise en tête de *Waverley* dans cette édition, révèle la source qui m'a fourni le sujet, et les faits particuliers sur lesquels il est fondé; je n'ai pas à m'en occuper ici.

Waverley fut publié en 1814, sans nom d'auteur, et l'ouvrage fut ainsi

abandonné à son propre sort pour faire son chemin dans le monde, sans aucune des recommandations ordinaires. Son succès fut d'abord assez lent; mais, au bout des deux ou trois premiers mois, il s'accrut à un degré qui aurait surpassé l'attente de l'auteur, lors même qu'il se serait flatté de bien plus d'espoir qu'il n'en eut jamais.

On se donna beaucoup de mouvement pour apprendre le nom de l'auteur; mais on ne put obtenir sur ce point aucune information certaine. Je vais expliquer ici le motif qui me fit, dans l'origine, désirer de garder l'anonyme. Je sentais que je faisais sur le goût du public une expérience qui pouvait très probablement ne pas réussir, et je ne voulais pas prendre sur moi le risque personnel d'une chute; je m'entourai donc de précautions pour assurer mon secret. C'était M. James Ballantyne, mon ancien ami et camarade d'école, qui imprimait mes romans; il s'était chargé de correspondre exclusivement avec moi, et je profitai ainsi en même temps de son habileté dans sa profession et de ses talens comme critique. Le manuscrit original ou, comme on l'appelle en termes techniques, « la copie » se transcrivait sous ses yeux par des personnes de confiance; et, quoique, pendant les nombreuses années que durèrent ces précautions, on ait été obligé d'employer des copistes différens, aucun n'a jamais trahi le secret. On tirait constamment une double épreuve. L'une m'était adressée par M. Ballantyne; je la lui renvoyais avec mes corrections, qu'il transcrivait lui-même sur l'autre pour les imprimeurs, et les feuilles que j'avais corrigées n'entraient jamais dans l'atelier. Je mis en défaut par ce moyen la curiosité de ceux qui pouvaient pousser leurs recherches jusqu'aux détails les plus minutieux.

Ma raison pour vouloir d'abord rester inconnu quand l'accueil réservé à *Waverley* était douteux, paraîtra, je pense, assez naturelle; mais on pourra trouver plus difficile d'expliquer l'obstination de mon incognito, lorsque les éditions qui se succédèrent rapidement au nombre de onze à douze mille exemplaires, eurent prouvé le succès de l'ouvrage. Je regrette de ne pouvoir donner de réponse satisfaisante sur ce point. J'ai déjà dit dans l'introduction des *Chroniques de la Canongate*, que je n'avais guère de meilleures raisons à alléguer que celle de Shylock : « Tel était mon caprice du moment. » Peut-être voudra-t-on bien observer toutefois que le désir de faire parler de soi dans le monde, ce premier besoin d'aspirer à une réputation personnelle, n'agissait plus sur moi. J'avais déjà assez de renommée littéraire, méritée ou non, pour contenter un esprit plus ambitieux que le mien, et, sans cette nouvelle lutte, le danger de perdre ce que j'avais acquis pouvait l'emporter sur la chance

de gagner davantage. Je n'étais pas non plus poussé par aucun de ces motifs qui, à une époque moins avancée de la vie, auraient sans doute eu de l'influence sur moi. Mes liaisons d'amitié étaient formées, — ma place dans la société était fixée, — j'avais atteint la moitié de ma course; mon rang dans le monde, supérieur peut-être à mon mérite, était certainement égal à mes désirs; et les plus brillans succès littéraires ne pouvaient plus guère apporter de changement ou d'amélioration dans ma position personnelle.

Je n'étais donc pas excité par l'ambition, aiguillon ordinaire en pareille occasion : j'espère cependant qu'on ne m'accusera pas d'une coupable ingratitude ou d'une indifférence déplacée envers le public qui m'honorait de son indulgence. Ma reconnaissance pour la faveur publique n'était pas moindre, parce que je ne la proclamais pas; — comme l'amant qui porte dans son sein le gage qu'il a obtenu de sa maîtresse, en est aussi fier, quoiqu'il s'en montre moins vain, que celui qui déploie à tous les yeux une pareille marque de faveur. Loin d'être jamais tombé dans cette apathie, j'ai rarement éprouvé une satisfaction plus vive que, lorsque, à mon retour d'un voyage de plaisir, je trouvai *Waverley* dans l'éclat de la popularité, et la curiosité publique en pleine activité pour découvrir le nom de l'auteur. La douce assurance que j'avais de l'approbation générale ressemblait à la propriété d'un trésor caché, qui n'est pas moins précieux pour son maître, que si le monde entier l'en savait possesseur. Je trouvais un autre avantage dans le secret que je gardais. Je pouvais paraître sur la scène, ou m'en retirer à mon gré, sans attirer sur moi l'attention autrement que par des conjectures. D'ailleurs, comme auteur connu dans une autre branche de littérature, j'aurais pu, en attachant mon nom à ces romans être accusé d'abuser trop souvent de la patience des lecteurs; mais l'auteur de *Waverley* était, sous ce rapport, aussi invulnérable aux traits de la critique, que l'ombre d'*Hamlet* aux coups du partisan de Marcellus. Sans doute la curiosité du public, stimulée par l'existence d'un secret, et ranimée par les discussions que ce sujet excitait de temps en temps, a beaucoup contribué à maintenir un intérêt soutenu en faveur de ces publications fréquentes. Chaque nouveau roman, quoique inférieur peut-être aux précédens sous d'autres rapports, semblait pouvoir offrir quelque moyen de déchirer les voiles du mystère dont l'auteur s'enveloppait.

Me soupçonnera-t-on d'affectation, si je compte parmi les motifs de mon silence un desir secret d'éviter des discussions personnelles sur mes travaux littéraires? Il est toujours dangereux pour un auteur de se trouver

sans cesse au milieu de ceux qui font de ses écrits un sujet fréquent et ordinaire de conversation, et dont le jugement est nécessairement partial quand il s'agit d'ouvrages composés dans leur propre cercle. L'habitude qu'il acquiert de se croire ainsi de l'importance ne peut que nuire beaucoup à la justesse et à la modération de son esprit; car si la coupe de la flatterie ne réduit pas, comme celle de Circé, les hommes au niveau des brutes, elle ne peut manquer, quand on y boit avec une ardeur imprudente, de rabaisser au rang des sots l'homme le meilleur et le plus habile. Le masque que je portais me garantissait en quelque sorte de ce danger; et mon amour-propre pouvait ainsi suivre son cours naturel, sans être accru par la partialité de mes amis ou l'adulation des flatteurs.

Si l'on me demande d'autres raisons du parti dans lequel j'ai si longtemps persisté, je ne puis que recourir à l'explication que m'a suggérée un critique aussi bienveillant qu'ingénieux [1], en répétant avec lui que l'organisation intellectuelle du romancier doit être caractérisée, pour employer les termes cranologiques, par un développement de la bosse du mystère! Je serais assez porté à me soupçonner quelque disposition de cette nature; car, du moment où j'ai vu la curiosité publique vivement exitée sur ce point, j'ai éprouvé, à la mettre en défaut, une satisfaction secrète dont je ne saurais guère rendre compte, quand je considère le peu d'importance de cette petite manœuvre.

Mon désir de garder l'incognito, comme auteur de ces romans, m'a mis plus d'une fois dans une situation assez embarassante vis-à-vis de ceux de mes amis à qui l'intimité permettait de me poser la question en termes directs. Je n'avais alors à choisir qu'entre trois partis. Il fallait ou livrer mon secret, — ou faire une réponse équivoque, — ou enfin me renfermer dans une dénégation absolue. Livrer mon secret était un sacrifice que je ne croyais à personne le droit d'exiger de moi, puisque j'y étais le seul intéressé; une réponse équivoque m'aurait exposé aux soupçons humilians de n'être pas fâché de m'attribuer un mérite (s'il y en avait dans ces ouvrages), que je n'osais pas réclamer hautement; ou ceux qui auraient eu de moi une opinion plus juste auraient pris une pareille réponse pour un aveu indirect. Je me crus donc autorisé, comme un accusé en présence de ses juges, à ne pas donner mon propre témoignage pour aider à me convaincre, et à nier fermement tout ce qui ne pouvait pas être prouvé contre moi. J'avais toutefois l'habitude d'ajouter à ma dénégation que, si j'avais été l'auteur de ces ouvrages, j'aurais cru avoir le droit positif de

(1) *Letters to Heber*, citées plus bas.

protéger mon secret en refusant mon propre témoignage, quand on le demanderait pour arriver à une découverte que je voudrais éviter.

La vérité est que je n'ai jamais prétendu ou espéré cacher ma qualité de père de ces romans à mes amis particuliers. Les anecdotes racontées, les tournures de phrases employées et les opinions exprimées dans ces ouvrages offraient nécessairement des coïncidences trop nombreuses avec la conversation habituelle de l'auteur dans le commerce de la vie privée, pour laisser à aucune de mes connaissances intimes aucun doute sur l'identité de leur ami avec l'auteur de WAVERLEY; et tous, je le crois, en étaient moralement convaincus. Mais tant que je gardais moi-même le silence, leur opinion ne pouvait guère avoir plus de poids aux yeux du monde que celle des autres; leurs raisonnemens pouvaient être taxés de partialité, ou combattus par des argumens contraires; enfin, la question était moins si je serais généralement reconnu comme l'auteur de ces romans, malgré ma dénégation, que si mon propre aveu de paternité, en me supposant décidé à le faire, suffirait pour me mettre en possession de ce titre.

On m'a souvent questionné sur certains cas supposés où j'aurais été, disait-on, sur le point d'être découvert; mais comme je maintenais ma position avec l'aplomb d'un homme qui manie depuis trente ans les questions ardues de la loi, je ne me rappelle pas m'être jamais laissé troubler ou confondre à ce sujet. Dans les *Conversations de lord Byron*, publiées par le capitaine Medwyn, celui-ci raconte qu'ayant un jour demandé à mon noble et illustre ami s'il était sûr que ces romans fussent de sir Walter Scott, lord Byron lui avait répondu : « Scott s'est à peu près « avoué l'auteur de WAVERLEY devant moi, dans la boutique de Murray. « Je lui parlais de ce roman, et je regrettais que son auteur n'en eût pas « fait remonter l'époque plus près de la révolution. — Scott, qui n'était « nullement sur ses gardes, répondit : — Oui sans doute j'aurais pu le « faire, mais...., et il s'arrêta tout à coup. Il était inutile de chercher, « revenir sur le mot qui venait de lui échapper; il parut confus, et se « tira d'embarras par une retraite précipitée. » Je n'ai aucun souvenir de cette scène, et j'aurais été, je crois beaucoup plus disposé à en rire qu'à en éprouver de la confusion, car je n'aurais certainement jamais espéré, en pareil cas, faire prendre le change à lord Byron. Je savais d'ailleurs, par la manière dont il s'exprimait constamment à ce sujet, que son opinion était arrêtée, et que toutes mes dénégations ne lui auraient paru qu'une affectation ridicule. Je ne veux pas dire que cette scène n'ait pas eu lieu, mais seulement qu'il serait difficile qu'elle se fût passée exactement comme elle est racontée, sans me laisser quelque

souvenir positif. Dans un autre passage du même volume, le capitaine Medwyn rapporte que lord Byron aurait attribué mon désir de ne pas m'avouer l'auteur de WAVERLEY à la crainte du déplaisir que l'ouvrage aurait pu causer à la famille régnante. Tout ce que je puis dire, c'est que c'eût été la dernière de mes craintes, comme la dédicace de cette nouvelle édition le prouve suffisament. Les victimes de cette malheureuse époque ont été, sous le dernier roi et sous notre gracieux monarque, honorées d'une noble pitié et d'une généreuse protection; et la magnanimité de la famille régnante peut bien pardonner aux autres d'accorder un soupir qu'elle ne refuse pas elle-même à la mémoire de braves adversaires qui, sans jamais connaître la haine, n'ont suivi que l'impulsion de l'honneur.

Tandis que mes amis particuliers n'hésitaient pas à m'attribuer la propriété littéraire de ces romans, des critiques distingués s'occupaient avec une patiente persévérance à rechercher les traits caractéristiques qui pourraient en trahir l'origine. Un écrivain, entre autres, également remarquable par la bienveillance de sa politesse et la finesse de ses raisonnemens, montra, dans ses recherches [1], non seulement un grand talent d'investigation exacte, mais encore un excellent ton de critique, digne d'un sujet beaucoup plus important; et il convertit sans doute à son opinion presque tous ceux qui jugeaient ce fait digne de leur attention. Je ne pouvais me plaindre de pareilles tentatives, quoiqu'elles missent en grand péril mon incognito. J'avais défié le public à une partie de cache-cache, et si je me laissais surprendre dans ma cachette, je devais subir la honte de ma maladresse.

Il circula naturellement bien des suppositions diverses, fondées tantôt sur le rapport inexact de circonstanees qui avaient pu être en partie vraies, tantôt sur des incidens qui n'avaient aucun rapport à la question; d'autres encore furent dues à l'invention mensongère de quelques importuns, qui s'imaginaient peut-être que le moyen le plus facile de forcer l'auteur à se découvrir lui-même, était d'imputer son silence à quelque motif peu honorable.

On doit croire que cette espèce d'inquisition fut traitée par le principal intéressé avec tout le mépris qu'elle méritait; mais parmi les bruits qui se répandirent, il y en eut un qui, tout aussi peu fondé en fait que les autres, était néanmoins assez près de la probabilité, et aurait pu même se réaliser en partie.

Je veux parler de la supposition qui attribua la plupart de ces romans,

(1) Lettres sur l'auteur de Waverley. Rodwell et Martin. Londres, 1822.

sinon la totalité, à mon frère, feu Thomas Scott, officier du 7e régiment, alors en Canada. Ceux qui l'ont connu conviendront qu'avec un talent au moins égal à celui de son frère aîné, il avait une verve d'*humour* et une connaissance profonde du cœur humain, qui le rendaient un des hommes les plus aimables dans un salon, et qu'il ne lui manquait que l'habitude de la composition pour devenir également remarquable comme écrivain. J'en étais si persuadé que je le pressai vivement d'en faire l'essai, en lui offrant de corriger les épreuves de ses ouvrages et d'en surveiller l'impression. Thomas Scott paraissait disposé à se rendre à mon désir, et avait même choisi un sujet et un héros. Ce héros, nous l'avions connu mon frère et moi, dans les jeux de nos premières années, où il avait montré quelques traits de caractère fortement prononcés. Thomas Scott voulait faire émigrer son jeune héros en Amérique, et le montrer supportant les fatigues et bravant les dangers du Nouveau-Monde avec cette même intrépidité qu'il avait fait voir dans son pays dès l'enfance. Thomas Scott aurait eu une belle chance de succès; il s'était familiarisé avec les mœurs des Indiens, des vieux colons français du Canada, et des *Brûlés* ou habitans des bois; et son talent d'observation ne pouvait manquer de lui fournir des descriptions vives et animées. En un mot, je crois que mon frère aurait pu se faire un nom distingué dans cette même carrière où M. Cooper a, depuis, obtenu tant de triomphes. Mais Thomas Scott était déjà réduit à un état de santé qui le rendait tout-à-fait incapable de travaux littéraires, lors même qu'il aurait eu la patience de les entreprendre, et il n'écrivit jamais, je crois, une seule ligne de l'ouvrage projeté, et il ne me reste que le triste plaisir de rapporter dans l'Appendice n° 3 la simple anecdote qui lui avait donné la première idée de son sujet.

Je puis ajouter à cela que le bruit général qui désigna mon frère comme ayant au moins participé à la composition de ces romans, acquit sans doute de la consistance, par diverses circonstances que nos rapports intimes rendent faciles à supposer : je me rappelle, entre autres, l'occasion que j'eus alors, par suite de quelques affaires de famille, de lui faire passer des sommes assez considérables. Et d'ailleurs, lorsque mon frère voyait quelques personnes par trop curieuses, il était assez naturel qu'il prît plaisir à s'amuser de leur crédulité.

Mais tandis que la paternité de ces romans était de temps en temps vivement controversée en Angleterre, les libraires étrangers, sans en faire l'objet d'un doute, attachaient mon nom à chacun de ces ouvrages, et, en outre, à quelques autres sur lesquels je n'avais aucun droit.

Mes volumes auxquels ces pages servent de préface ont donc pour seul et unique auteur celui qui les a aujourd'hui reconnus, excepté, bien entendu, les citations avouées et quelques plagiats involontaires, presque inévitables pour quiconque a beaucoup écrit. Les manuscrits originaux existent tous encore et sont (*horresco referens*) entièrement de ma propre main; seulement, pendant les années 1818 et 1819, attaqué d'une maladie grave, je fus obligé d'emprunter le secours d'un ami qui me servit de secrétaire.

Il y avait, je crois, au moins vingt personnes qu'une confiance nécessaire, ou quelquefois le hasard, avaient rendues dépositaires de mon secret; et je leur offre ici mes sincères remerciemens de la fidélité qu'elles ont mise à le garder jusqu'au moment où le dérangement des affaires de mes éditeurs, MM. Constable et compagnie, en amenant la communication forcée de leurs livres et de leurs comptes, est venu rendre le mystère désormais impossible. Ces particularités sur l'aveu public de ma paternité romancière ont été rapportées dans l'introduction des *Chroniques de la Canongate*.

L'avertissement préliminaire a donné l'esquisse du plan de cette nouvelle édition. J'ai lieu de craindre que quelques-unes des notes qui accompagnent chaque ouvrage, ne paraissent trop étrangères aux sujets des romans ou trop personnelles à l'auteur. Mon excuse est que leur publication devait être posthume; et d'ailleurs, ne doit-on pas permettre aux vieillards de parler longuement, puisque l'ordre de la nature ne leur laisse plus qu'un temps bien court pour le faire? En préparant cette édition, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour expliquer la nature de mes matériaux, et l'usage que j'en ai fait; et il est probable que je ne reverrai plus, ou même que je ne relirai jamais ces ouvrages. J'ai donc préféré risquer d'être un peu prolixe dans mes nouveaux éclaircissemens, ajoutés à cette édition plutôt que d'encourir le reproche de n'avoir fourni au lecteur que des renseignemens vagues et trop généraux. Il me reste à subir une épreuve: le public, comme un enfant à qui l'on fait voir une montre, trouvera-t-il, après avoir rassasié sa vue de la boîte extérieure, quelque nouvel intérêt à considérer les rouages intérieurs livrés à son examen?

Waverley et ses successeurs ont eu, je le reconnais avec une sincère gratitude, leur temps de faveur et de popularité; imitant la prudence d'une beauté dont le règne a déjà été bien long, j'ai donc cherché à suppléer par le secours de l'art aux charmes que n'offre plus la fraîcheur de la nouveauté. Les éditeurs se sont efforcés de répondre à l'honorable encouragement que le public accorde à nos artistes, en s'adjoignant nos

graveurs les plus distingués pour orner cette édition de leurs dessins. Je remercie doublement, comme ami et comme auteur, mon compatriote David Wilkie, Edwin Landseer, dont le talent s'est déjà souvent exercé sur les sujets et les paysages de l'Écosse, et MM. Leslie et Newton; je remercie également MM. Cooper, Kiddet, autres artistes distingués, dont je suis personnellement moins connu, du zèle avec lequel ils ont consacré leurs talens au succès de cette publication.

C'est aux éditeurs, s'ils le jugent convenable, qu'il appartient d'offrir de plus longues explications sur cette édition nouvelle; la tâche de l'auteur, pour son introduction, est ici terminée. Je prends donc congé du public, en le priant de recevoir l'assurance sincère que, si, comme un enfant gâté, j'ai quelquefois abusé de son indulgence, je n'ai jamais, du moins, été coupable d'indifférence pour la faveur dont il a bien voulu m'honorer.

Abbotsford, 1er janvier 1829.

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION

DE WAVERLEY.

Cette légère esquisse des anciennes mœurs de l'Écosse a reçu du public un accueil plus flatteur que l'auteur n'osait l'espérer ou l'attendre. Il a vu avec un mélange d'humble reconnaissance et de satisfaction, son ouvrage attribué à plus d'un écrivain distingué. Des considérations qui semblent puissantes dans sa situation particulière, l'empêchent de placer son nom en tête de son livre pour faire cesser de fausses suppositions, de sorte que pour le présent, du moins, il restera incertain si Waverley est l'œuvre d'un poète ou d'un critique, d'un homme de loi ou d'un ecclésiastique; ou si l'auteur, pour me servir de la phrase de mistress Malaprop [1], est, comme Cerbère, — trois personnes à-la-fois.

Ne voyant rien dans l'ouvrage lui-même, si ce n'est sa frivolité, qui l'empêche de trouver un père consentant à le reconnaître, je laisse à la candeur du public le soin de deviner, parmi les différentes considérations particulières aux différens états de la vie, celles qui peuvent m'engager à supprimer mon nom. Je puis être un débutant dans la carrière littéraire, et peu désireux d'avouer un titre auquel je ne suis pas accoutumé. Je puis être un auteur usé, honteux de m'être montré trop souvent, et qui ai recours à ce mystère, comme l'héroïne de l'ancienne comédie se servait de son masque pour attirer l'attention de ceux à qui son visage était devenu trop familier. Je puis appartenir à une grave profession, et craindre que la réputation de romancier ne me fassse tort. Je suis peut-être un homme du monde, de la part de qui toute prétention d'écrire paraîtrait pédantesque. Je puis enfin être trop jeune pour prendre le titre d'écrivain, ou si avancé en âge qu'il serait convenable d'y renoncer.

J'ai entendu faire l'objection que, dans le personnage de Callum Beg et dans le compte rendu par le baron de Bradwardine de ces petits attentats contre la propriété dont il accuse les Highlanders [2], j'ai traité sévèrement et injustement leur caractère national. Rien ne pouvait être plus loin de mes intentions. Callum Beg est un personnage naturellement enclin au mal, et poussé par les circonstances de sa position à un genre

(1) Personnage ridicule des *Rivaux*, comédie de Sheridan. Un des traits caractéristiques de mistress Malaprop, c'est la manie de parler *mal à propos* et de s'exprimer en estropiant quelquefois la langue de manière à donner lieu à de singuliers quiproquos.

(2) *Habitans des hautes-terres*. Nous emploierons quelquefois ce mot local au lieu de celui de montagnards écossais.

particulier de méfaits. Ceux qui ont lu les curieuses *Lettres écrites des Highlands* (1), publiées en 1726, y ont trouvé des exemples de ces caractères atroces observés aussi par moi-même; il serait toutefois souverainement injuste de considérer de tels misérables comme les représentans de tous les Highlanders de cette époque, de même que les assassins de Marr et de Williamson (2) ne peuvent représenter les Anglais d'aujourd'hui : quant au pillage qu'exercent, dans WAVERLEY, quelques-uns des insurgés de 1745, on doit se souvenir que, bien que le passage de cette malheureuse armée ne fût marqué ni par le sang ni par la dévastation, et qu'on ne puisse, au contraire, qu'admirer le bon ordre et la tranquillité de sa marche, cependant aucune armée ne traverse hostilement un pays sans commettre quelques déprédations. Plusieurs méfaits de la nature de ceux que le baron reproche en riant aux Montagnards rebelles leur furent réellement imputés dans le temps. C'est ce dont on trouve la preuve dans plusieurs traditions, et surtout dans celle qui nous a été transmise sur le Chevalier du Miroir (3).

(1) *Letters from the Highlands*. Ce titre n'est pas le titre exact de l'ouvrage dont parle ici l'auteur, et déjà cité plusieurs fois dans les notes de la *Dame du Lac*. Il s'agit des *lettres du capitaine Burt*, dans lesquelles il est fait mention du fameux chef Barasdale, qu'on suppose avoir servi de modèle au portrait de Fergus Mac Ivor.

(2) Tous les membres des familles de *Marr* et de *Williamson* furent assassinés à Londres peu avant l'époque où parut cette préface.

(3) Un récit des événemens de cette époque en vers vulgaires, qui contient quelques particularités frapantes, et que le peuple chante encore à présent, offre un exposé exact de la conduite militaire et de la licence des montagnards. Comme cette pièce est peu connue et n'est pas sans bon sens, nous nous hasardons à l'insérer ici.

L'AUTEUR A TOUT LE MONDE EN GÉNÉRAL.

I. O bons lecteurs, je veux vous faire connaître toute ma pensée, la pensée de mon cœur et de ma plume. Il est inutile de critiquer ou de réclamer, car il n'est pas un mot que je puisse changer ; — écoutez-moi donc avec résignation.

II. Dans les deux partis, quelques-uns n'étaient pas bons car j'ai vu les blessés, égorgés de sang-froid, non par les gentilshommes, mais par les derniers soldats de l'armée, qui n'avaient d'autre motif pour le faire que le plaisir d'égorger.

III. A Preston et à Falkirk, cette nuit fatale n'était pas encore noire, lorsqu'on les vit percer les blessés avec leurs poignards, ce qui faisait crier : les Sauvages et les Turcs plus humains laissent au moins mourir en paix ceux qu'ils ont blessés.

IV. Malheur à ce zèle furieux! Frapper les blessés sur le champ de bataille! Que ne méritent pas ceux qui osent être ainsi lâchement barbares! ils appellent du moins contre eux de cruelles représailles.

V. J'ai vu ces hommes appelés coquins montagnards, manger les choux et la soupe et jeter les plats à la porte, prendre les coqs, les poulets, les moutons et les cochons sans payer.

VI. J'ai vu un montagnard, c'était un vrai drôle, avec un rond de boudins attaché à une perche passée sur son épaule, bondir comme un poulain, faire jurer après lui la vieille Maggi, et sautant par-dessus le fumier, s'échapper en courant.

VII. Quand on leur reproche ces choses, ils vous répondent souvent : c'est que j'ai le ventre vide. Vous ne voulez ni me donner ni me vendre, je prends. Allez dire au roi Chorge et au Guillaume de Chorge qu'il faut que je mange.

VIII. J'ai vu aussi les soldats à Linton-Bridge, entrer chez un homme, et, parce qu'il n'était pas Whig, ne pas lui laisser une miette de pain ni une goutte à boire; ils lui brûlèrent son chapeau et sa perruque, et le rouèrent de coups.

IX. Et ils furent si rudes dans les montagnes, qu'ils ne laissèrent ni habit ni nourriture aux habitans; ils brûlèrent ensuite leurs maisons : c'était tape pour tape. Comment le montagnard peut-il être tendre en pensant à cela?

X. Après tout, ô honte et douleur! plus cruels que des assassins, ils en traitèrent quelques-uns avec barbarie et même leur chef. Je crois que ces cruautés égalent les tortures papistes.

XI. Et ce qui se passa publiquement à Carlisle, dans ces temps de fureur où la clémence fut enfermée dans une cage et la pitié étouffée! En voyant tant de barbarie approuvée par tous, je secouai la tête.

XII. Combien de malédictions! combien peu de prières! et quelques-uns qui criaient *houzza!* On traita ce jour là les Écossais rebelles comme si c'eût été un troupeau de bestiaux amenés à la boucherie.

XIII. Ainsi donc, chers concitoyens, ne recommencez plus ces choses; plus de soif de vengeance, plus de combats. Empruntez et prêtez aux Anglais; laissez tomber toutes ces haines.

XIV. Toutes ces fanfaronnades et ces défis ne sont bons à rien : aimons notre bon roi. Il est sage d'être sobre et prudent pour vivre en paix, car je vois que ceux qui font les méchans se font casser la tête.

WAVERLEY

OU

IL Y A SOIXANTE ANS.

INTRODUCTION.

Quel roi sers-tu? Parle, ou meurs!...
Henry IV, seconde partie.

Suivant le plan de cette édition, je dois parler ici des incidens sur lesquels le roman de Waverley est fondé. Ils ont été déjà publiés par un ami dont je déplore la perte, William Eskine, esq. (plus tard lord Kinneder), dans son article sur les *Contes de mon Hôte*, (*Quarterly Review*, en 1817). C'est de moi qu'il tenait ces détails. Je les ai répétés depuis dans la préface des *Chroniques de la Canongate;* et je les insère ici de nouveau comme à la place qui leur est propre.

L'échange de protection entre Waverley et Talbot, sur lequel roule tout le sujet, m'a été fourni par une de ces anecdotes qui adoucissent les traits horribles d'une guerre civile; et comme ce fait est également honorable à la mémoire des deux parties, je les nomme sans hésiter. Le matin de la bataille de Preston, en 1745, au moment de la mémorable attaque des Montagnards contre l'armée de sir John Cope, une batterie de quatre pièces de campagne fut attaquée et enlevée d'assaut par les Camerons et les Stewarts d'Appine. Alexandre Stewart d'Invernahyle était à la tête de la charge; il vit un officier de l'armée du roi, qui, tandis que tout fuyait autour de lui, restait l'épée à la main, résolu à défendre son poste jusqu'au dernier soupir. Invernahyle lui cria de se rendre, et reçut pour toute réponse un coup d'é-

pée qu'il para avec son bouclier. La hache terrible d'un Montagnard de taille gigantesque (le meunier du moulin d'Invernahyle) était levée sur la tête de l'officier, alors sans défense, et M. Stewart eut beaucoup de peine à le déterminer à se rendre. Il prit alors soin des objets précieux du prisonnier, protégea sa personne, et lui obtint enfin sa liberté sur parole. L'officier était le colonel Whithefoord, gentilhomme de l'Ayrshire, jouissant d'une haute réputation et d'une grande influence, partisan déclaré de la maison de Hanovre. Mais, malgré la différence de leurs principes politiques, il s'établit entre ces deux hommes d'honneur une confiance intime. La guerre civile était dans toute sa fureur, et des officiers qui s'écartaient du corps d'armée des Montagnards étaient chaque jour exécutés sans merci : cependant, Invernahyle, chargé d'aller dans les montagnes faire de nouvelles recrues, n'hésita pas à aller rendre, en en revenant, une visite à celui qui avait été son prisonnier. Il passa, dans l'Ayrshire, un jour ou deux au milieu des Whigs, amis du colonel Whitefoord, aussi agréablement et avec autant de gaîté que si la paix eût régné autour de lui.

Lorsque la bataille de Culloden eut mis fin aux espérances de Charles-Edouard, et dispersé ses adhérens proscrits, ce fut le tour du colonel Whitefoord de tout mettre en œuvre pour obtenir le pardon de M. Stewart. Il fatigua les autorités civiles et militaires. Partout on lui répondait en lui montrant une liste où Invernahyle (ainsi que le disait souvent le bon vieillard lui-même) était *marqué du signe de la bête*, comme indigne de faveur ou de pardon.

A la fin, le colonel Witefoord s'adressa au duc de Cumberland en personne. Il en essuya aussi un refus positif. Il borna alors sa requête, pour le moment, à une protection pour la maison, l'épouse et la famille de Stewart. Se voyant encore refusé, il tira de son sein son brevet d'officier, qu'il déposa sur la table devant son Altesse Royale avec une vive émotion, en lui demandant la permission de quitter le service d'un souverain qui ne savait pas épargner un ennemi vaincu. Le duc, frappé et touché tout à la fois, dit au colonel de reprendre son brevet, et accorda la protection demandée. Cette faveur arriva précisément à temps pour sauver la maison, les récoltes et le bétail d'Invernahyle de la fureur des troupes, ardentes alors à ravager

ce qu'elles appelaient *le pays ennemi*. Un petit détachement de soldats était campé sur la propriété d'Invernahyle, qu'ils furent forcés d'épargner, tandis qu'ils pillaient les environs, et cherchaient partout les chefs de l'insurrection et particulièrement Stewart. Il était beaucoup moins loin d'eux qu'ils ne le soupçonnaient. Caché dans une caverne (comme le baron de Bradwardine), il resta plusieurs jours assez près des sentinelles anglaises pour entendre chaque matin leur appel. Sa nourriture lui était apportée par une de ses filles, à peine âgée de huit ans, à qui mistress Stewart avait été obligée de confier ce soin; car tous ses mouvemens, comme ceux des membres plus âgés de sa famille, étaient surveillés de près. Cette enfant, développant une intelligence précoce, habitua les soldats à la voir rôder au milieu d'eux, et gagna leur bienveillance; elle saisissait le moment où elle n'était pas observée, pour se glisser dans le bois, et y déposer sa petite charge de provisions dans quelque endroit convenu où son père pût les trouver. Ce fut à l'aide de ces alimens précaires qu'Invernahyle soutint pendant plusieurs semaines une vie bien pénible; car il avait été blessé à la bataille de Culloden, et ses fatigues étaient cruellement aggravées par ses souffrances physiques.

Lorsque les soldats se furent éloignés en transportant leur camp ailleurs, il échappa encore une fois d'une manière remarquable à un danger imminent.

Il se hasardait alors à aller le soir dans sa maison, qu'il quittait à la pointe du jour. Il fut surpris un matin par un détachement ennemi, qui fit feu sur lui et se mit à sa poursuite. Il eut le bonheur de se soustraire aux recherches des soldats; mais ils retournèrent aussitôt à la maison, et accusèrent sa famille de donner asile à un des traîtres proscrits. Une vieille femme eut la présence d'esprit de leur soutenir que l'homme qu'ils avaient vu était le berger.

—Pourquoi ne s'est-il pas arrêté quand nous l'avons appelé? dit le soldat.

Le pauvre homme! il est sourd comme un tas de tourbes, répondit la fidèle servante sans se troubler.

—Qu'on l'envoie chercher sur-le-champ.

On fit donc venir de la montagne le véritable berger; mais

on eut le temps de lui faire sa leçon en route, et il joua bien son rôle de sourd.

Invernahyle fut ensuite compris dans l'acte d'amnistie.

L'auteur l'a beaucoup connu, et lui a souvent entendu raconter ces détails de sa propre bouche. C'était un noble type de l'ancien Montagnard, dont l'origine se perdait dans les siècles, et dont la courtoisie et la bravoure rappelaient les beaux temps de la chevalerie. Il avait *été dehors*[1], je crois, en 1715 et 1745, et avait pris une part active à toutes les scènes de troubles qui se passèrent dans les Highlands entre ces deux époques mémorables. J'ai entendu citer, parmi ses exploits, un duel à la claymore qu'il avait eu avec le célèbre Rob Roy Mac-Gregor, au Clachan de Balquidder.

Invernahyle se trouvait à Edimbourg quand Paul Jones[2] parut dans le détroit du Forth, et quoiqu'il fut alors bien avancé en âge, je le vis sous les armes, ranimé par l'espoir, suivant sa propre expression, de tirer encore une fois sa claymore avant de mourir. Et en vérité, dans cette occasion mémorable où la capitale de l'Ecosse était menacée par trois petits sloops ou bricks à peine capables de détruire un village de pêcheurs, Invernahyle fut le seul homme qui sembla songer à un plan de résistance. Il offrit aux magistrats, si on voulait lui fournir des sabres et des poignards, de trouver assez de braves Montagnards parmi le peuple pour tailler en pièces tous les équipages de bâtimens qu'on pourrait envoyer dans une ville remplie de passages étroits et tortueux, où ils ne manqueraient pas de se répandre pour se livrer au pillage. Je ne sais pas si l'on accorda quelque attention au plan qu'il proposait; je suis plutôt disposé à croire qu'il dut paraître trop dangereux aux autorités constituées, qui pouvaient, même alors, ne pas désirer de voir des armes dans les mains des Montagnards. Un violent coup de vent d'ouest trancha la question, en chassant Paul Jones et ses vaisseaux hors du bras de mer.

S'il y a quelque chose d'humiliant dans ce souvenir, quelle satisfaction de le comparer à ceux de la dernière guerre, en se

(1) *To be out*, *être dehors*, *être sorti*. Phrase usitée pour dire de quelqu'un qu'il avait servi sous l'étendard de Charles-Édouard.

(2) Célèbre corsaire au service des Américains dans la guerre de l'indépendance et dont Fenimore Cooper a fait le héros de son roman intitulé le *Pilote*.

rappelant qu'alors Edimbourg, outre les troupes régulières et la milice, fournit un corps volontaire de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie, montant à plus de six mille hommes tout prêts à combattre et à repousser une force bien autrement formidable que celle de l'aventureux Américain! Le temps et les circonstances changent le caractère des nations et le sort des cités; et ce n'est pas sans orgueil qu'un Ecossais peut penser que, si le caractère mâle et indépendant de son pays, heureux de confier sans crainte sa défense aux bras de ses enfans, a pâli pendant un demi-siècle, le cours de sa propre vie a suffi pour lui voir reprendre tout son lustre.

On trouvera d'autres éclaircissemens sur *Waverley* dans les notes au bas des pages. Celles qui ont paru trop longues pour être ainsi placées ont été rejetées à la fin des volumes auxquels elles se rapportent [1].

CHAPITRE PREMIER.

Servant d'Introduction.

Le titre de cet ouvrage n'a été choisi qu'après les graves et profondes réflexions que doit faire l'homme sage dans une affaire importante. Le choix même de son premier titre, du titre général, fut le résultat de recherches peu communes; cependant, à l'exemple de mes devanciers, je pouvais me borner à m'emparer du nom le plus sonore et le plus harmonieux que présentent l'histoire et la topographie d'Angleterre, et en faire en même temps le titre de mon ouvrage et le nom de mon héros. Mais, hélas! qu'est-ce que mes lecteurs auraient pu attendre des noms chevaleresques de Howard, Mordaunt, Mortimer, Stanley; ou du son plus sentimental et plus doux de ceux de Belmour, Belville, Belfield, Belgrave, si ce n'est des pages remplies de futilités semblables à celles des ouvrages qui ont été baptisés ainsi depuis un demi-siècle? Je dois avouer mo-

(1) L'éditeur français a rejeté à la fin de chaque volume les notes de la nouvelle édition anglaise.

destement que je me méfie trop de mon mérite pour le placer en opposition contre des préventions reçues. A l'imitation de ces jeunes chevaliers qui se présentaient pour la première fois dans la lice avec un bouclier sans devise, j'ai donc choisi pour mon héros, Waverley, un nom sans tâche, un nom qui ne rappelle rien de bien ni de mal, sauf l'idée qu'il plaira au lecteur d'en concevoir ensuite.

Mais le choix de mon second titre, qui est le supplément du premier, était une affaire bien autrement difficile; car, quelque court qu'il soit, il peut être regardé comme un engagement contracté par l'auteur de s'astreindre à quelque mode spécial de placer sa scène, de dessiner ses caractères, et de conduire ses aventures. Si, par exemple, j'avais intitulé mon livre « *Waverley, histoire du temps jadis*, » quel est le lecteur de romans qui ne se fût attendu à trouver un château presque égal à celui d'Udolphe [1], dont l'aile de l'Orient aurait été inhabitée depuis long-temps, les clefs en étant égarées ou confiées à une vieille femme de charge ou au sommelier, qui, marchant d'un pas mal assuré au milieu du deuxième volume, étaient destinés à servir de guide au héros ou à l'héroïne à travers les appartemens en ruine? A la vue seule du titre, n'aurait-on pas cru entendre le cri du hibou et le chant du grillon? — M'aurait-il été possible, avec quelques égards pour le décorum, d'introduire dans mon ouvrage quelque scène plus vive que celles que peuvent produire la grosse gaîté d'un valet rustre mais fidèle, ou le caquetage de la femme-de-chambre de l'héroïne répétant les histoires horribles et sanglantes qu'elle a entendues dans l'antichambre? — Ou si mon titre avait porté « *Waverley, roman tiré de l'Allemand*, » quel eût été le lecteur assez borné pour ne pas se représenter un abbé sans mœurs, un duc oppresseur, une secrète et mystérieuse association de Rose-Croix et d'Illuminés, avec tous leurs symboles de capuchons noirs, de poignards, de cavernes, de machines électriques, de trappes et de lanternes sourdes? — Si je m'étais avisé d'appeler mon ouvrage « *Histoire Sentimentale*, » n'aurais-je pas fait deviner une héroïne avec de nombreuses boucles de cheveux châtains, et une harpe, douce consolation de ses heures solitaires, qu'elle

(2) Allusion au roman bien connu des *Mystères d'Udolphe*. Voyez la biographie de mistress Radcliffe, par sir Walter Scott.

trouve toujours heureusement le moyen de transporter d'un château dans une chaumière, quoiqu'elle soit elle-même obligée de sauter quelquefois par la fenêtre d'un second étage, et qu'elle s'égare souvent dans ses voyages à pied, sous la conduite d'une jeune paysanne à teint brûlé, dont elle peut à peine comprendre le jargon? — Si j'avais intitulé mon Waverley, « *Histoire Moderne*, » n'auriez-vous pas exigé de moi, ami lecteur, une esquisse brillante du monde *fashionable*, quelques anecdotes scandaleuses, légèrement gazées, ou peut-être dans toute leur nudité, ce qui réussit encore mieux? Une héroïne de Grosvenor-Square [1], un membre du club des *Barouches* [2], ou de celui *Four-in-Hand* [3], et une bande de personnages secondaires choisis parmi les élégans de Queen-Anne-Street-East [4], ou les héros brillans de Bow-Street-Office [5]?

Je pourrais, avec plus de détail encore, démontrer l'importance d'un titre, et en même temps faire parade de la connaissance intime que j'ai acquise des ingrédiens qui doivent entrer dans la composition des romans et des nouvelles de tous les genres; mais c'est assez; et je dédaigne de fatiguer plus long-temps mon lecteur, impatient sans doute de connaître le choix d'un auteur si profondément versé dans les différentes branches de son art.

En fixant l'époque de cette histoire soixante ans avant celle où j'écris (1er novembre 1805) [6], je préviens le lecteur qu'il ne trouvera, dans les pages qui suivent, ni un roman de chevalerie, ni une nouvelle sur les mœurs du jour. Mon héros ne portera du fer ni sur ses épaules, suivant l'usage du temps passé, ni aux talons de ses bottes, comme c'est la mode aujourd'hui dans Bond-Street [7]; mes demoiselles ne seront ni enveloppées d'une

(1) Place habitée par le *beau monde* à Londres. — (2) Espèce de voiture.

(3) Les petits maîtres anglais se font un honneur d'être bons cochers; et il en est même qui prennent des leçons des conducteurs des messageries. Mais le comble de la gloire en ce genre est d'être en état de conduire une voiture attelée de quatre chevaux; et ceux qui sont arrivés à ce degré de distinction, ont formé un club, auquel ils ont donné le nom de *Four-in-Hand*, c'est-à-dire « Quatre en main ».

(4) Rue qui n'est habitée que par la bourgeoisie.

(5) *Bow-Street-Office*, les bureaux de police où les filous, les tapageurs, etc., sont conduits et jugés.

(6) Il est déjà dit dans la Notice, que Waverley, composé en 1805, n'a été publié qu'en 1813-14.

(7) Rue marchande du beau quartier de Londres, rendez-vous des belles dames et des élégans, tous les jours de trois à cinq heures. — La rue Vivienne de Londres. — Cette rue commence pourtant à céder la vogue à Regent's-Street.

mante de pourpre, comme lady Alice d'une ancienne ballade, ni réduites à la nudité primitive d'une *fashionable* moderne dans un *Rout* [1].

L'époque que j'ai choisie peut faire prévoir au critique judicieux que je m'appliquerai plus à peindre les hommes que les mœurs. Une histoire de mœurs, pour intéresser, doit avoir rapport à une antiquité assez reculée pour qu'elle soit devenue vénérable, ou bien être comme le miroir des scènes qui se passent chaque jour sous nos yeux et qui nous amusent par leur nouveauté. C'est ainsi que les cottes de mailles de nos ancêtres, et les pelisses à triple fourrure de nos *beaux* [2] modernes, peuvent convenir également pour parer le personnage d'une fiction, quoique par des raisons fort différentes; mais quel écrivain désirant que le costume de son héros fasse de l'effet, voudrait le parer de l'habit de cour du règne de Georges II, sans collet, à larges manches et à poches basses? Nous en pouvons dire autant, et avec la même vérité, des châteaux gothiques qui, avec leurs sombres vitraux, peints et obscurs, leur toit sombre et élevé, et leurs tables massives en bois de chêne couvertes de hures de sanglier et de romarin, de faisans, de paons, de grues, de cygnes, peuvent produire un grand effet dans une description fictive. On peut aussi avoir beaucoup de succès en traçant le tableau animé d'une fête moderne, comme celles que nous trouvons journellement rapportées dans la partie d'un certain journal intitulé *Mirror-of-Fashion* [3]. Si l'on fait contraster l'une ou l'autre de ces descriptions avec la formalité splendide d'un repas donné il y a soixante ans, on reconnaîtra combien le peintre des coutumes antiques ou celui des coutumes modernes ont d'avantages sur l'écrivain qui retrace celles de la génération qui nous a précédé.

Prenant donc en considération les désavantages inséparables de cette partie de mon sujet, je dois avertir que j'ai résolu de les éviter autant que possible, en faisant dépendre l'intérêt de ma narration du caractère, et des passions de mes personnages. Ces passions sont les mêmes dans tous les états de la société; elles

(1) Grande soirée du beau monde, où il est de bon ton de réunir une foule ou plutôt une cohue. — (2) Mot français devenu anglais et signifiant un petit-maître.

(3) Le *Miroir de la Mode*. C'est le titre de la colonne du *Morning Chronicle* consacrée à la relation détaillée des *routs*, soirées, bals, grands dîners, etc.

ont également agité le cœur humain, soit qu'il palpitât sous le corset d'acier du quinzième siècle, sous les habits à brocart du dix-huitième, ou sous le frac bleu et le gilet de basin blanc de nos jours. (*a*) Sans doute ces passions reçoivent une couleur nouvelle de l'état différent des mœurs et des lois; mais, pour emprunter le langage du blason, l'empreinte de l'armoirie reste la même quoique les couleurs soient non-seulement différentes, mais même tout à fait contraires. La colère de nos pères, par exemple, était fond de *gueules* [1], éclatant contre les objets de leur inimitié par des actes de violence et de sang. Notre haine à nous devant chercher à se satisfaire par des voies détournées et à miner les remparts qu'elle ne peut renverser ouvertement, peut être très bien représentée par la couleur *sable* [2]; mais la force puissante d'impulsion est la même dans les deux cas. Le pair orgueilleux qui de nos jours ne peut plus ruiner son voisin que selon la loi par un procès traîné en longueur, est le vrai descendant de ce baron qui livrait aux flammes le château de son rival, et qui l'assomait de sa main, s'il tâchait d'échapper à l'incendie. C'est donc dans le grand livre de la nature, toujours le même, malgré les mille éditions qu'on en a faites, — soit en caractères gothiques, soit sur papier vélin, pressé à chaud, — que je me suis hasardé à puiser un chapitre pour le présenter au public. — J'ai trouvé des sujets heureux de contraste dans l'état de société qui régnait dans le nord de cette île à l'époque où j'ai placé mon histoire. J'en profiterai pour varier et faire ressortir les leçons morales que je voudrais bien considérer comme la partie la plus importante de mon plan; je sais toutefois que ce but utile serait manqué, si je ne parvenais à amuser en même temps qu'à instruire; — tâche bien plus difficile à remplir dans cette génération critique, qu'elle ne l'était « *il y a soixante ans* [3]. »

(*a*) Les notes, indiquées par une lettre italique, se trouvent à la fin du volume.

(1) Couleur rouge. — (2) Noire.

(3) Ce premier chapitre est remarquable, comme étant une imitation des chapitres préliminaires de l'auteur de *Tom Jones*. Quant aux doctrines littéraires qu'il contient, elles ne s'appliquent qu'à *Waverley*.

CHAPITRE II.

Le château de Waverley-Honour. — Un coup d'œil sur le passé.

Il y a donc soixante ans qu'Édouard Waverley le héros de cet ouvrage, quitta sa famille pour joindre le régiment de dragons dans lequel il venait d'obtenir une commission d'officier. Ce fut un jour de tristesse au château de Waverley-Honour, que celui où le jeune militaire prit congé de sir Éverard, vieil oncle plein d'attention pour lui, et du titre et des biens duquel il était héritier présomptif. Une différence d'opinion politique avait brouillé le baronnet avec son plus jeune frère Richard, père de notre héros. Sir Éverard avait puisé dans le sang de ses pères toutes les prédilections et tous les préjugés du parti des Torys et de la Haute-Église [1], qui avaient distingué la maison de Waverley depuis la grande guerre civile. Richard, au contraire, plus jeune de dix ans, se trouvant réduit à l'humble fortune de cadet, jugea qu'il n'y avait pour lui ni honneur ni profit à jouer le rôle de Will Wimble [2]. Il s'aperçut de bonne heure, que, pour faire son chemin dans le monde, il ne devait se charger que de peu de bagages. Si lespeintres trouvent beaucoup de difficultés lorsqu'ils ont à représenter plusieurs passions en même temps sur une même figure, les moralistes ne seraient pas moins embarrassés pour analyser les motifs mixtes qui se réunissent pour donner une impulsion à nos actions. Richard

(1) *High-Church* La haute-église, c'est-à-dire l'église épiscopale anglicane. Il y a toujours eu une alliance intime entre les opinions religieuses et les opinions politiques en Angleterre depuis la réforme.

(2) C'est-à-dire de *complaisant*. William Wimble est un des caractères les plus originaux de la création d'Addisson dans *le Spectateur*. Will Wimble, frère cadet d'un baronnet d'une ancienne famille, n'étant élevé pour aucun état, n'ayant droit, comme cadet, à aucune fortune, vit avec son frère en qualité de *surintendant des chasses*. Il est plus adroit qu'homme au monde dans tous les petits métiers de l'homme oisif. Il excelle à faire des lignes, des jarretières, des mèches de fouet, des filets. Toute son occupation est de se rendre agréable aux uns et aux autres par de petits services et de petits cadeaux de sa façon, ce qui rend Will le favori de toute la contrée, etc. Voyez le n. 108 du *Spectateur.*

Waverley se convainquit, par la lecture de l'histoire, et par de bons raisonnemens que, comme le dit une vieille chanson :

> Cette passive obéissance,
> Est le fait d'un mauvais plaisant;
> Doctrine de non résistance,
> Inspire un dégoût méprisant.

Cependant la raison n'aurait probablement pas suffi pour combattre et détruire les préjugés héréditaires, si Richard avait pu prévoir que son frère aîné, sir Éverard, ne pouvant se consoler d'un désappointement amoureux de sa jeunesse, eût encore été garçon à soixante-douze ans. La perspective d'une succession, quelque éloignée qu'elle fût, aurait pu, en ce cas, le déterminer à souffrir de traîner la majeure partie de sa vie sous le nom de « Maître-Richard, du château, frère du baronnet, » dans l'espoir de porter avant qu'elle se terminât le titre de sir Richard Waverley, de Waverley Honour, héritier d'un domaine digne d'un prince, et jouissant d'une influence politique considérable dans le comté où ce domaine était situé. Mais c'était un événement qu'on ne pouvait attendre lorsque Richard débuta dans le monde. Sir Éverard, à cette époque, était encore à la fleur de l'âge, et sûr de pouvoir choisir une épouse dans presque toutes les familles, soit qu'il recherchât la fortune, soit qu'il préférât la beauté. Le bruit même de son mariage prochain, amusait régulièrement ses voisins une fois l'année. Son frère cadet ne vit d'autre chemin praticable pour arriver à l'indépendance, que de compter sur ses propres efforts, et d'adopter une croyance politique plus d'accord avec sa raison et ses intérêts, que la foi héréditaire vouée par les Éverard à l'église épiscopale anglicane, et à la maison de Stuart. Il commença donc sa carrière par une rétractation, et entra dans le monde comme un Whig déclaré et un partisan de la maison de Hanovre [1].

(1) On emploie assez fréquemment les mots *whig* et *tory* sans en connaître l'étymologie, et cela, non-seulement en France, mais encore en Angleterre, et il est cependant à désirer, dans l'intérêt de l'histoire, que l'étymologie des sobriquets de parti ne se perde pas; et ce serait un dictionnaire fort curieux que celui de ces noms qui se sont tant multipliés en France depuis la révolution. *Wigh*, contraction de *whigh a more*, est un mot dont se servent les paysans de l'ouest de l'Écosse pour faire avancer leurs chevaux, dans ce sens que *to whig* signifie aller vite, *whig a more*, aller plus vite. Des paysans de ces cantons furent ainsi nommés dans une insurrection qu'ils firent en 1648, et leur surnom depuis fut appliqué aux

Le ministère, du temps de George Ier, désirait prudemment d'affaiblir les rangs de l'opposition. La noblesse Tory, redevable de son éclat au soleil de la cour, se reconciliait peu à peu avec la nouvelle dynastie; mais les riches gentilshommes de province, classe qui, avec un reste considérable des anciennes mœurs et de l'intégrité primitive, conservait aussi beaucoup de préjugés et d'obstination, affectait une opposition boudeuse et hautaine, et jetait bien des regards de regret et d'espérance sur Bois-le-Duc, Avignon et l'Italie (*c*). Le changement des dispositions du proche parent d'un de ces adversaires fermes et inflexibles, fut considéré comme un moyen de multiplier les conversions. Richard Waverley fut donc accueilli des ministres avec un degré de faveur plus que proportionné à son mérite et à son importance politique : on reconnut cependant qu'il n'était pas sans talens pour les affaires publiques, et, sa première admission au lever du ministre ayant été négociée, son succès fut rapide.

Sir Éverard apprit, par les *Gazettes publiques*, 1° que Richard Waverley, Esq. [1], était envoyé à la chambre par le bourg ministériel de *Barterfaith* [2] ; 2° que Richard Waverley, Esq.; s'était distingué dans la discussion du bill sur l'excise en parlant en faveur du gouvernement; 3° enfin, que Richard Waverley, Esq., venait d'être nommé à l'une de ces places où le plaisir de servir son pays est accompagné d'autres avantages importans, qui, pour les rendre plus agréables, arrivent régulièrement chaque trimestre.

Ces évènemens se succédèrent avec tant de rapidité, que la sagacité de l'éditeur d'une gazette moderne aurait pu prédire les deux derniers en annonçant le premier; cependant ils ne parvinrent que graduellement à sir Éverard, et pour ainsi dire

covenantaires, aux mécontens et à l'opposition anti-royaliste. Ce surnom n'est plus tant démocratique depuis que les *whigs* ont aussi leur aristocratie.

On appelle aussi *whig* en écossais, une espèce de petit lait ou crème aigre.

Les voleurs en Irlande ont les mots *torie me*, donnez-moi (c'est-à-dire donnez-moi la bourse), d'où l'on fit *tory*, voleur; et ce titre, qui rappellera celui de brigand dont on fut naguère si libéral en France, fut donné aux partisans de Jacques II, parce que parmi ses partisans se trouvaient nécessairement beaucoup d'Irlandais, comme catholiques. Nous tenons cette double étymologie de sir Walter Scott lui-même.

(1) Abréviation d'usage du mot *Esquire* ou *Squire* qui signifie « écuyer ».

(2) Mot à mot, *foi troquée*, nom imaginaire. Petite épigramme anti'ministérielle que l'auteur *tory* se permet en passant.

distillés goutte à goutte par le froid et tardif alambic de la *Lettre hebdomadaire de Dyer* (*d*). Nous ferons observer, en passant, au lecteur, qu'à cette époque, au lieu de ces malle-postes qui donnent la faculté à chaque ouvrier dans son club de *six pence*, d'apprendre tous les soirs, dans vingt journaux de la veille qui se contredisent, les nouvelles de la capitale, la poste de Londres n'apportait qu'une fois par semaine à Waverley-Honour, une gazette hebdomadaire qui après avoir satisfait la curiosité du baronnet, celle de sa sœur et celle du vieux sommelier, passait ensuite régulièrement du château au rectorat, à la Grange, demeure de l'écuyer Stubbs; de chez l'écuyer à l'intendant du baronnet dans sa maison blanche sur la bruyère; de l'intendant au bailli, et du bailli, à un cercle nombreux d'honnêtes dames et de leurs compères dont les mains dures et calleuses la mettaient en général en lambeaux, environ un mois après son arrivée [1].

La lenteur de cette suite de nouvelles fut dans cette occasion un avantage pour Richard Waverley; car on ne peut douter que, si le total de ces méfaits eût frappé en même temps les oreilles de sir Éverard, le nouvel employé du gouvernement n'aurait guère eu sujet de se féliciter du succès de sa politique. Le baronnet, quoique le plus doux des hommes, n'était point sans avoir sa part de susceptibilité, la conduite de son frère le blessa donc vivement. Le domaine de Waverley n'était grevé d'aucune substitution, parce qu'il n'était jamais entré dans l'esprit d'aucun des anciens possesseurs qu'un jour un de leurs descendans pourrait se rendre coupable de toutes les atrocités dont la *Lettre de Dyer* accusait Richard. La substitution eût-elle existé, le mariage du propriétaire actuel aurait pu être funeste à un héritier collatéral. Ces diverses idées agitèrent longtemps sir Éverard, mais sans amener une détermination concluante.

Il examina son arbre généalogique, qui, blasonné d'emblèmes d'honneur et d'exploits héroïques, ornait la boiserie bien vernie

(1) Nous avons dans cette phrase presque toute la hiérarchie d'un canton de province : le *baronnet*, le seigneur du pays et seigneur héréditaire; le recteur, que nous appellerions un curé de première classe, et le Squire (mot dérivé d'écuyer), qui serait le premier propriétaire s'il n'y avait pas de baronnet, et qui habite ordinairement une ferme qu'il fait valoir lui-même (c'est un *gentleman farmer*). Le *steward* est l'intendant et l'homme d'affaires; et le *bailiff*, bailli, est le receveur des rentes et loyers.

de la grande salle. Les plus proches descendans de sir Hildebrand Waverley, à défaut de son fils aîné Wilfred dont sir Éverard et son frère se trouvaient les seuls représentans, étaient, comme ce régistre honorable l'en informait, et comme il le savait parfaitement lui-même, les Waverley de Highley-Park, comté de Hants, avec lesquels la branche principale ou plutôt la souche de la famille avait rompu tout rapport depuis le grand procès de 1670. Cette branche dégénérée s'était encore donné un plus grand tort aux yeux du chef et de la source de leur noblesse par le mariage de leur représentant avec Judith, héritière d'Olivier Bradshawe de Highley-Park, dont les armoiries, les mêmes que celles de Bradshawe le régicide, avaient été écartelées avec l'ancien écusson des Waverley. Cependant sir Éverard, dans la chaleur de son ressentiment, avait effacé toutes ces circonstances de son souvenir, et si le procureur Clippurse [1], qu'il avait envoyé chercher par son valet d'écurie, était arrivé seulement une heure plus tôt, il aurait eu le profit de la rédaction d'un acte destiné à priver Richard du domaine et de la seigneurie de Waverley et dépendances; mais une heure de calme réflexion est beaucoup lorsque nous l'employons à peser les inconvéniens de deux projets dont aucun ne nous plaît au fond du cœur.

Le procureur Clippurse trouva son patron plongé dans des méditations profondes, qu'il était trop respectueux pour troubler autrement qu'en produisant son écritoire de cuir et son papier, pour annoncer qu'il était prêt à minuter les volontés de Son Honneur. Cette petite manœuvre embarrassa sir Éverard, qui la regarda comme un reproche de son indécision. Il se tourna vers le procureur, avec quelque intention de lui donner ses ordres positifs, quand le soleil, qui venait de se dégager d'un nuage, répandit subitement dans le sombre cabinet les couleurs variées de ses rayons à travers les vitraux peints. Lorsque le baronnet leva les yeux à ce spectacle splendide, ils rencontrèrent son écusson, où était gravé le même emblème qu'un de ses ancêtres avait, dit-on, porté à la bataille d'Hastings, trois hermines passant, argent, sur champ d'azur, avec la devise : *sans tache*. — Périsse le nom de Waverley, « s'écria sir Éverard, plutôt que de voir

(1) Coupe-Bourse.

« cet emblème de l'honneur et de la loyauté souillé par les armes déshonorées d'un traître de Tête-Ronde[1]. »

Tel fut l'effet du passage d'un rayon du soleil qui donna tout juste au procureur le temps de tailler sa plume; sa peine fut inutile : on le renvoya en l'invitant à se tenir prêt à revenir au premier ordre.

L'apparition de l'homme de loi chez le baronnet avait donné lieu à bien des conjectures dans cette partie du monde dont le château de Waverley était le centre. Mais les plus avisés politiques de ce microscome augurèrent encore pire pour Richard Waverley d'un événement qui suivit de près son apostasie. Ce ne fut rien moins qu'une excursion que fit le baronnet en voiture à six chevaux, suivi de quatre laquais en grande livrée, pour aller rendre une visite assez longue à un noble pair habitant à l'extrémité du comté, d'une race sans mésalliance, Tory prononcé, et heureux père de six filles accomplies, et à marier.

On devine aisément que sir Éverard fut très bien accueilli dans cette famille; mais, par malheur pour lui, il fixa son choix sur lady Émily, la plus jeune des six sœurs. Elle reçut ses soins avec un embarras qui annonçait tout à la fois qu'elle n'osait les refuser, mais qu'elle n'en éprouvait rien moins que du plaisir.

Sir Éverard ne put s'empêcher de remarquer quelque chose de contraint et de singulier dans la manière dont ses avances étaient reçues; mais la comtesse l'ayant assuré, en mère prudente, que c'était l'effet naturel d'une éducation faite loin du monde, le sacrifice eut pu s'accomplir, comme cela est arrivé sans doute dans mainte circonstance semblable, sans le courage d'une sœur aînée qui révéla au riche prétendu, que sa sœur avait accordé son affection à un jeune officier de fortune, qui était son proche parent. Sir Éverard parut très ému en apprenant ces détails, qui lui furent confirmés dans une entrevue particulière, par la jeune personne elle-même, que la crainte du courroux de son père rendait toute tremblante.

L'honneur et la générosité étaient des attributs héréditaires dans la famille des Waverley : aussi sir Éverard s'empressa-t-il de renoncer à lady Émily avec une grâce et une délicatesse dignes

(1) Sobriquet donné aux républicains, à cause de leurs cheveux coupés ras sur les oreilles.

d'un héros de roman. Il eut même l'adresse, avant de quitter le château de Blandeville, d'arracher au père son consentement au mariage de sa fille avec celui dont elle avait fait choix. On ne peut connaître exactement les argumens dont il se servit dans cette occasion; car on n'a jamais supposé à sir Éverard, des moyens de persuasion du premier ordre; mais aussitôt que cet arrangement eut été conclu, le jeune officier s'avança dans l'armée avec une rapidité qui est bien rare quand le mérite est sans protection; et en apparence le jeune homme ne pouvait compter sur aucun autre titre [1].

Quoique rendu moins pénible par le sentiment intime qu'il avait agi en homme d'honneur et généreusement, cet échec influa sur le reste de la vie de sir Éverard. Son projet de mariage avait été adopté dans un accès d'indignation; faire la cour à une belle était un travail qui ne s'accordait guère avec la gravité de son indolence naturelle; il venait d'échapper au risque d'épouser une femme qui ne l'eût jamais aimé; et sa vanité ne pouvait être très flattée du dénouement de son amour, quand même son cœur n'en aurait pas souffert. Le résultat de toute cette affaire fut qu'il reprit le chemin du château de Waverley-Honour sans avoir fait un autre choix. Il ne se laissa séduire ni par les soupirs et les regards langoureux de cette belle confidente qui n'avait révélé le secret de l'inclination de sa sœur que par pure affection, ni par les allusions indirectes, les coups d'œil significatifs et les demi-mots de la mère, ni par les graves éloges que le comte ne cessait de faire de la prudence, du bon sens, du caractère admirable de sa première, deuxième, troisième, quatrième et cinquième fille. Le souvenir d'un amour malheureux fut pour sir Éverard, ce qu'il a été pour bien des gens doués de son caractère, qui était à la fois timide, fier, susceptible et indolent, c'est-à-dire, un avertissement de ne plus s'exposer à l'avenir à essuyer une pareille mortification, et à entreprendre une tâche aussi pénible qu'inutile. Il continua à vivre au château de Waverley dans le style d'un vieux gentilhomme anglais, aussi riche que noble. Sa sœur, miss Rachel Waverley, présidait à sa table, et ils devinrent peu à peu, lui vieux garçon, elle veille

(1) Au risque d'être moins discret que l'auteur, nous devons expliquer cette phrase en rappelant que les grades dans l'armée anglaise peuvent s'acheter.

fille, offrant par leur douceur, et leur bonté un modèle, aux célibataires des deux sexes.

La violence du ressentiment de sir Éverard contre son frère s'affaiblit avec le temps; mais si son antipathie pour le Whig et l'homme en place ne put jamais le décider à prendre un parti qui aurait été nuisible à son frère, elle entretint entre eux une froideur continuelle. Richard connaissait assez le monde, et le caractère de son frère, pour croire que des avances indiscrètes ou précipitées, pourraient donner plus d'activité à un mécontentement purement passif. Ce fut donc le hasard qui occasionna un renouvellement de leurs relations. Richard avait épousé une jeune personne d'un rang élevé, dont il espérait que la fortune, et l'influence qu'avait sa famille, pourraient servir à son avancement. Du chef de sa femme, il devint possesseur d'un domaine de quelque valeur, qui n'était éloigné du château de Waverley que de quelques milles.

Le petit Édouard, le héros de notre histoire, alors dans sa cinquième année, était leur seul enfant. Il arriva qu'en se promenant avec sa bonne, il s'écarta un matin de plus d'un mille de Brere-Wood-Lodge, où habitait son père. Leur attention fut excitée par une voiture dont la ciselure et la dorure auraient fait honneur à celle du lord-maire [1], et attelée de six superbes chevaux noirs, à longues queues. Cette voiture attendait son maître qui inspectait près de là les progrès de la construction d'une ferme à demi-bâtie. Je ne puis dire si l'enfant avait eu pour nourrice une Galloise ou une Écossaise [2], ou comment il associait un écusson orné de trois hermines avec l'idée d'une propriété personnelle; mais il n'eut pas plutôt apperçu ces armoiries de famille, qu'il s'obstina à faire valoir ses droits à la riche voiture sur laquelle elles étaient blasonnées. Le baronnet arriva au moment où la bonne de l'enfant cherchait inutilement à le détourner de l'idée de s'approprier le carrosse doré à six chevaux. Cette rencontre eut lieu dans un moment favorable pour Édouard, car son oncle n'avait pu s'empêcher de regarder avec

(1) Rien de pompeux comme la voiture de cérémonie du lord maire; c'est le véritable trône ambulant de ce roi électif de la cité de Londres. C'est dommage qu'elle soit aussi lourde et aussi massive que brillante.

(2) Allusion aux *idées aristocratiques* des nourrices de ces deux contrées, qui entretiennent volontiers les enfans de la gloire de leurs ancêtres, et surtout de leurs titres nobiliaires..

complaisance et presque avec envie les enfans joufflus du robuste fermier pour qui il faisait construire une maison. Dans le petit chérubin à joues vermeilles, à figure ronde, portant son nom, ayant ses yeux, et réclamant les droits héréditaires qu'il avait à sa parenté, à son attachement et à sa protection, par un lien que sir Éverard estimait aussi sacré que la jarretière ou le manteau bleu [1], il lui sembla que la providence lui avait accordé l'objet le plus propre à remplir le vide de ses affections et de ses espérances. Sir Éverard retourna chez lui sur un cheval de main qu'on lui tenait prêt, tandis que l'enfant et sa bonne furent reconduits dans la voiture à Brere-Wood-Lodge, avec un message qui ouvrit à Richard Waverley une voie de réconciliation avec son frère aîné.

Leurs relations se renouvelèrent ainsi. Pendant longtemps, il y entra plus de civilité et de cérémonie que de cordialité fraternelle; mais cet état de choses suffisait aux désirs de l'un et de l'autre. Dans la société fréquente de son petit-neveu, sir Éverard trouvait à bercer son orgueil héréditaire de l'idée de perpétuer son lignage, et pouvait en même temps satisfaire pleinement son besoin de bienveillance et d'affections douces. De son côté, Richard Waverley voyait, dans l'attachement croissant de l'oncle et du neveu, les moyens de s'assurer, sinon pour lui, du moins pour son fils, un héritage qu'il aurait pu craindre de voir lui échapper, s'il avait cherché à former une intimité plus étroite avec un homme ayant le caractère et les opinions de son frère.

Ainsi, par une espèce de compromis tacite, il fut permis au jeune Édouard de passer chez son oncle la plus grande partie de l'année; et il parut également chéri par les deux familles, quoique leurs relations mutuelles se bornassent à s'envoyer des complimens de politesse, ou à se faire des visites plus cérémonieuses. L'éducation de l'enfant était dirigée tour à tour par le goût et les opinions de son oncle et de son père. Mais nous en parlerons plus amplement dans le chapitre suivant.

(1) Le *manteau bleu* appartient spécialement aux chevaliers de la jarretière. La *Jarretière* est de velours bleu bordé d'or, avec la devise historique: *Honni soit qui mal y pense*. Cet ordre n'est accordé, comme on sait, qu'à la plus haute noblesse et à la plus haute illustration.

CHAPITRE III.

L'Éducation.

On ne mit pas beaucoup de méthode et de suite dans l'éducation de notre héros Édouard Waverley. Dans son enfance, l'air de Londres nuisait à sa santé, ou du moins fut supposé y nuire, ce qui est la même chose. Aussi, lorsque les devoirs de sa place, la convocation du parlement, ou le besoin de poursuivre ses plans d'ambition et de fortune, appelaient son père à Londres, qui était sa résidence huit mois de l'année, Édouard était transféré au chateau de Waverley, où il changeait de maîtres et de leçons aussi bien que de demeure. Son père aurait pu remédier à cet inconvénient en lui donnant un précepteur permanent; mais il pensait qu'un précepteur de son choix ne serait probablement pas vu de très bon œil, au chateau de Waverley, et que, s'il laissait à sir Éverard le soin de le choisir, il risquait d'introduire dans sa maison un hôte désagréable, sinon un espion politique. Il fit donc consentir son secrétaire particulier, jeune homme ayant du goût et des talens, à consacrer une heure ou deux à l'éducation d'Édouard pendant qu'il restait à Brere-Wood-Lodge; et il laissait son oncle responsable de ses progrès en littérature pendant son séjour au château.

A certains égards, il n'y manquait pas de moyens d'instruction. Le chapelain de sir Éverard, de l'université d'Oxford, et qui y avait perdu son droit de *fellowship* [1] pour avoir refusé de prêter le serment à l'avènement de Georges I, était non-seulement très versé dans les études classiques, mais raisonnablement habile dans les sciences, et il possédait plusieurs langues vivantes. Cependant il était vieux et indulgent, et le retour régulier de l'interrègne pendant lequel Édouard était entière-

(1) *Fellowship*, droit ou titre d'associé. Les *fellows* sont les *membres-associés* d'un collége, qui partagent avec le chef la direction de leur *société*, l'administration des biens et des revenus, etc. C'est parmi eux qu'on choisit les officiers du collége, et c'est à eux qu'on accorde les bénéfices ecclésiastiques qui en dépendent.

ment soustrait à la discipline amenait un tel relâchement à l'autorité, que l'élève avait à peu près la liberté d'étudier lors qu'il voulait, comme il voulait, et ce qu'il voulait. Ce système relâché aurait été funeste pour un enfant d'une conception lente, qui, sentant qu'il fallait travailler pour apprendre, s'en serait totalement dispensé, s'il n'eût dû obéir aux ordres d'un maître. Le danger eût été le même pour un élève en qui le tempéramment eût été plus puissant que l'imagination ou la sensibilité; et que l'irrésistible influence d'Alma [1], aurait occupé des plaisirs de la chasse depuis le matin jusqu'au soir. Mais Edouard Waverley n'avait aucun trait de ces deux caractères; son intelligence était si extraordinairement vive, qu'il semblait avoir le don d'intuition; et le principal soin de son précepteur était de l'empêcher, comme le dirait un chasseur, de dépasser le gibier, c'est-à-dire d'acquérir des connaissances d'une manière légère, vague et sans méthode. Mais ici le maître avait encore à combattre un penchant qui ne se trouve que trop souvent joint à l'imagination la plus brillante et à toute la vivacité du talent; je veux dire cette disposition à l'indolence, qui ne peut être stimulée que par de puissans attraits, et qui renonce à l'étude aussitôt qu'elle a satisfait sa curiosité, goûté le plaisir de vaincre les premiers obstacles, et épuisé le charme de la nouveauté.

Édouard se livrait avec ardeur à l'étude de chaque auteur classique dont son précepteur lui proposait la lecture. Il se familiarisait assez avec son style pour comprendre le sujet du livre, qu'il finissait si l'ouvrage l'amusait, ou l'intéressait. Mais vainement essayait-on de fixer son attention sur les distinctions critiques de la philologie, sur la différence des idiômes, sur la beauté d'une expression heureuse, et sur les combinaisons artificielles de la syntaxe. — « Je puis lire et comprendre un auteur latin, disait le jeune Édouard avec la présomption et la légèreté téméraire d'un écolier de quinze ans : Scaliger ou Bentley [2] n'en savaient pas davantage. — Hélas ! pendant qu'on lui permettait ainsi de ne lire que pour son amusement, il ne se doutait pas

(1) *Alma, alma mater*, vénérable mère. Mot devenu anglais, et synonyme d'université. L'auteur veût dire qu'une fois rendu à l'université, l'élève y eût été entraîné à la dissipation.

(2) Scaliger, ancien critique, aussi connu par ses querelles littéraires que par ses commentaires sur les auteurs classiques. Richard Bentley, bibliothécaire du roi Guillaume et éditeur de plusieurs éditions d'auteurs classiques avec commentaires.

qu'il perdait à jamais l'occasion d'acquérir l'habitude d'une application constante et régulière, et l'art de maîtriser, de diriger et de concentrer la force de son esprit pour les recherches sérieuses, — art bien plus précieux que cette connaissance de l'érudition classique, qui est le premier objet des études.

Je sais qu'on peut me rappeler ici la nécessité de rendre l'instruction agréable à la jeunesse, et le miel du Tasse [1] mêlé à la potion préparée pour l'enfant; — mais un siècle où les enfans apprennent les sciences les plus arides par la séduisante méthode *des jeux instructifs*, n'a guère à redouter les conséquences d'un enseignement trop austère et trop sérieux. L'histoire d'Angleterre est aujourd'hui réduite à un jeu de cartes, les problèmes de mathématiques à un jeu d'énigmes, et nous sommes assurés qu'on peut acquérir une connaissance suffisante des règles de l'arithmétique, en passant quelques heures par semaine devant une édition nouvelle et compliquée du jeu royal de l'oie. Encore quelques pas de plus, et l'on apprendra de la même manière le symbole des apôtres et les dix commandemens de Dieu sans avoir besoin de l'air de gravité, du ton calme et posé, et de la pieuse attention qu'on exigeait jusqu'ici de l'enfance bien gouvernée de ce royaume.

Ce pourrait être toutefois un sujet de considération sérieuse, de savoir s'il n'est pas à craindre que ceux qui se sont accoutumés à n'acquérir l'instruction que sous la forme d'un amusement, n'en viennent à repousser tout ce qui aurait l'air d'une étude. Ceux qui apprennent l'histoire avec des cartes ne sont-ils pas exposés à préférer les moyens à la fin ? et si nous devions enseigner la religion sous la forme d'un jeu, nos élèves ne pourraient-ils pas peu à peu être tentés de se faire un jeu de leur religion ?

Quant à notre jeune héros, on lui permit de ne chercher l'instruction que suivant ses goûts, et naturellement il ne la cherchait que tant qu'il y trouvait de l'amusement. Cette indulgence de ses maîtres fut suivie de funestes conséquences qui influè-

(1) — « Nous frottons de miel les bords de la coupe que nous présentons à un enfant malade ; trompé par cet innocent artifice, il avale une potion désagréable, mais salutaire, et la santé qu'il recouvre est le doux fruit de son erreur. » — Le Tasse a puisé cette idée dans Horace.

— *Pueris dant crustula blandi*
Doctores, elementa velint ut discere prima.

rent long-temps sur son caractère, sur son bonheur et sur ses moyens de se rendre utile dans la société. L'imagination d'Édouard, quoique vive, et son amour pour la littérature, quoique ardent, furent si loin de remédier à ce mal particulier, que la violence ne fit que s'en irriter et s'accroître. La bibliothèque de Waverley-Honour, vaste salle gothique, avec de doubles arceaux et une galerie, contenait une collection de livres aussi nombreuse que mélangée. Ces volumes avaient été rassemblés, pendant le cours de deux siècles par une famille qui, ayant toujours été riche, s'était naturellement imposé, comme une marque de splendeur, l'obligation de placer sur les tablettes de la bibliothèque toutes les productions de la littérature du jour, sans trop de choix et de discernement; Édouard eut la liberté d'errer à son gré dans ce vaste royaume. Son précepteur avait ses études particulières, la politique ecclésiastique et les controverses théologiques, et de plus, un amour d'aisance classique [1]; il ne se dispensait pas d'inspecter aux heures fixes les progrès de l'héritier présomptif de son patron; mais il était porté à saisir très volontiers toute espèce d'excuses pour ne pas exercer une surveillance stricte et régulière sur les études générales de son élève.

Sir Éverard n'avait jamais lui-même été un homme studieux. Il croyait que toute lecture est incompatible avec l'oisiveté des riches; doctrine que miss Rachel Waverley partageait avec lui. Ils étaient persuadés l'un et l'autre que suivre des yeux les lettres de l'alphabet est en soi-même une tâche utile et méritoire, sans chercher scrupuleusement à découvrir quelles sont les idées et les connaissances que leur arrangement peut donner. Tandis qu'une meilleure éducation aurait pu convertir en soif d'instruction son désir de s'amuser, le jeune Waverley se trouva donc, au milieu de cet océan de livres, comme un vaisseau sans pilote ou sans gouvernail. Il n'est peut-être point d'habitude qui s'accroisse plus facilement en s'y livrant, que celle de lire sans ordre et sans plan, surtout quand on en trouve une occasion si favorable. Je crois qu'une des causes qui font que l'on trouve dans les derniers rangs de la société tant d'exemples d'érudition, c'est que l'étudiant pauvre est resserré dans un cercle trop étroit pour se li-

(1) Une des variétés de l'*otium cum dignitate*.

vrer à sa passion pour les livres, et qu'il est forcé de faire une connaissance approfondie avec le petit nombre de ceux qu'il possède avant de pouvoir en acquérir d'autres. Édouard, au contraire, comme le gourmand qui ne daigne prendre qu'une bouchée d'une pêche du côté que le soleil l'avait frappée, cessait de lire un volume dès qu'il n'excitait plus sa curiosité ou son intérêt. Il arriva donc nécessairement que son habitude de ne chercher que ce genre de plaisir le rendit de jour en jour plus difficile à contenter, et enfin sa passion pour la lecture, comme d'autres goûts impérieux, fit naître en lui, à force de s'y livrer, une sorte de satiété.

Cependant, avant de parvenir à cette indifférence, il avait enrichi sa mémoire, qui était des plus heureuses, d'un mélange varié de connaissances curieuses quoique mal classées dans sa tête. Dans la littérature anglaise, il s'était rendu familier avec Shakspeare, Milton, et nos vieux auteurs dramatiques; il possédait aussi plusieurs des passages pittoresques et intéressans de nos vieilles chroniques historiques; il connaissait surtout Spencer, Drayton, et les autres poètes qui se sont fait un nom dans la carrière des fictions romanesques, ouvrages qui sont les plus séduisans de tous pour une imagination jeune encore, avant que les passions se soient éveillées, et demandent une poésie plus sentimentale.

Sous ce rapport la littérature italienne lui offrit un champ plus vaste encore. Il avait parcouru les nombreux poèmes romantiques qui, depuis le temps de Pulci, ont été les exercices favoris des beaux esprits de l'Italie. Il avait lu avec plaisir tous les nombreux recueils de *novelle* produits par le génie libre mais élégant de cette contrée, en imitation du *Decameron*. En littérature classique, Waverley avait acquis les connaissances ordinaires, et lu les auteurs à l'usage des classes. La France lui avait fourni une collection presque inépuisable de mémoires à peine plus véridiques que des romans, et de romans si bien écrits qu'ils pourraient passer pour des mémoires. Les pages brillantes de Froissard, ses descriptions enthousiastes et éblouissantes des combats et des tournois, étaient au nombre de ses lectures favorites; et dans Brantôme et de Lanoue il avait appris à comparer le caractère sauvage et licencieux, quoique superstitieux des nobles ligueurs, avec l'âpreté, le rigorisme, et l'esprit quelque-

fois turbulent des Huguenots. L'Espagne avait contribué à lui former un fond de connaissances chevaleresques et romantiques. La littérature primitive des peuples du nord n'avait pas été négligée par un jeune homme qui lisait plutôt pour exciter son imagination que pour se former le jugement. Cependant, quoique sachant beaucoup de tout ce qui n'est connu que du petit nombre, on pouvait sans injustice regarder Édouard Waverley comme un ignorant, puisqu'il n'avait presque rien appris de ce qui peut ajouter à la dignité de l'homme et le mettre à même de tenir un rang honorable dans la société, et d'en faire l'ornement.

La moindre attention de la part de ses parens aurait pu lui être utile pour le préserver de la dissipation d'esprit, suite naturelle d'un cours de lecture si mal ordonné; mais sa mère mourut sept ans après la réconciliation des deux frères; et Richard Waverley lui-même, qui depuis cet évènement fit plus habituellement sa résidence à Londres, était trop occupé de ses plans de fortune et d'ambition pour ne pas se contenter d'entendre dire qu'Édouard aimait beaucoup les livres, et qu'il pourrait parvenir à devenir évêque. S'il avait pu découvrir et analyser les rêves que faisait son fils tout éveillé, il en aurait tiré une conclusion bien différente.

CHAPITRE IV.

Châteaux en Espagne[1].

J'AI déjà donné à entendre que, devenu d'un goût capricieux, difficile et dédaigneux, par une surabondance de lectures frivoles, notre héros était non-seulement incapable d'études sérieuses et profitables, mais encore dégoûté, jusqu'à un certain point, de ce qui lui avait plu d'abord.

Il était dans sa seizième année, lorsque son amour pour la solitude et son caractère distrait et rêveur commencèrent à donner

(1) En anglais *castle-building*, construction de châteaux. On dit aussi *castles in the air* châteaux en l'air.

de tendres inquiétudes à sir Éverard. Il essaya de tirer son neveu de cette apathie en l'invitant à se livrer aux exercices de la chasse, qui avait été jadis l'amusement principal de sa jeunesse. Édouard pendant une saison éprouva un plaisir assez vif à manier le fusil; mais lorsqu'il fut parvenu à s'en servir avec adresse, ce divertissement cessa d'en être un pour lui.

Le printemps d'après, le livre si attrayant du vieil Isaac Walton [1] détermina Édouard à devenir « un confrère de l'hameçon », — mais de toutes les distractions inventées ingénieusement pour le soulagement des oisifs, la pêche est la moins propre à amuser un caractère non moins impatient qu'indolent. La ligne de notre héros fut bientôt jetée de côté. La société et l'exemple, qui, plus que tout autre motif, maîtrisent et gouvernent le penchant naturel de nos passions, auraient pu avoir leur effet ordinaire sur notre jeune visionnaire; mais le voisinage offrait peu d'habitans, et les jeunes gens du canton, élevés chez leurs parens, n'étaient pas d'une classe à former les compagnons habituels d'Édouard, et encore moins étaient-ils propres à exciter son émulation dans ces exercices qui étaient l'affaire sérieuse de leur vie.

Il y avait quelques autres jeunes gens d'un caractère plus libéral, et ayant reçu une meilleure éducation; mais notre héros se trouvait aussi, jusqu'à un certain point, exclu de leur société. Depuis la mort de la reine Anne, sir Éverard avait renoncé à siéger au parlement, et à mesure que ses années allaient en augmentant et le nombre de ses contemporains en diminuant, il s'était retiré peu à peu de la société; de manière que, lorsque, en quelque occasion que ce fût, Édouard se trouvait avec quelques jeunes gens ayant le même rang et les mêmes espérances que lui, dont l'éducation avait été soignée, il sentait son infériorité en leur compagnie, moins faute de connaissances, que parce qu'il ne savait pas faire valoir celles qu'il avait acquises : une grande susceptibilité qui croissait chaque jour, vint ajouter à ce dégoût du monde. L'idée réelle ou imaginaire d'avoir commis le plus léger solécisme en politesse était pour lui une angoisse; car peut-être un tort bien constaté cause à certains caractères un

(1) *The complete angler*, « le parfait pêcheur. »
Cet ouvrage n'est pas seulement une théorie de l'art de cette pêche, il abonde en descriptions faites *con amore*.

sentiment moins vif de honte et de remords que celui qu'éprouve un jeune homme modeste, susceptible et sans expérience, quand il croit avoir négligé l'étiquette ou mérité le ridicule. Là où nous ne sommes pas à l'aise, nous ne saurions être heureux; il n'est donc pas surprenant qu'Édouard Waverley supposât qu'il n'aimait pas la société, et qu'il n'était pas fait pour elle, uniquement parce qu'il n'avait pas contracté l'habitude d'y vivre avec aisance et satisfaction, de s'y plaire lui-même, et de savoir plaire aux autres.

Tout le temps qu'il passait avec son oncle et sa tante était rempli par les récits cent fois répétés de la vieillesse conteuse. Cependant, même alors, son imagination, faculté prédominante de son âme, était fréquemment excitée. Les traditions de famille et les histoires généalogiques, texte fréquent des discours de sir Everard, sont l'opposé de l'ambre qui, substance précieuse par elle-même, renferme ordinairement des insectes, des fétus de paille, et d'autres bagatelles; tandis que ce genre d'études, tout insignifiant et frivole qu'il est, sert néanmoins à perpétuer la mémoire de ce qu'il y avait de rare et d'estimable dans les anciennes mœurs, et à conserver maints détails minutieux et curieux qui n'auraient pu nous être transmis autrement. Si donc le jeune Édouard bâillait quelquefois au froid catalogue des noms de ses illustres ancêtres et au récit de leurs mariages; s'il déplorait secrètement la longue et impitoyable exactitude avec laquelle le digne sir Éverard rapportait les divers degrés d'affinité qui existaient entre la maison de Waverley-Honour et les puissans barons, chevaliers et écuyers auxquels elle était alliée; si, malgré toutes ses obligations aux trois hermines passant, il maudissait quelquefois au fond du cœur tout le jargon du blason, ses griffons, ses taupes, ses dragons, avec toute l'amertume d'Hotspur [1] lui-même, il y avait des momens où ces récits intéressaient son imagination et le dédommageaient de son attention.

Les exploits de Wilibert de Waverley dans la Terre-Sainte,

(1) Mortimer. Fi! cousin Percy, comme vous contrariez mon père!
Hotspur. Je ne puis faire autrement; il me met plus d'une fois en colère avec ses taupes, ses fourmis, son dragon, ses poissons sans nageoires, etc., etc. — Shakspeare, *Henry IV*.
Henry Percy, surnommé Hotspur (éperon-chaud), à cause de sa bouillante impatience, un des héros favoris de Shakspeare.

sa longue absence et ses périlleuses aventures, sa mort supposée et son retour inattendu, le soir même où la fiancée de son cœur venait de s'unir au héros qui l'avait protégée contre les insultes et l'oppression pendant son absence; la générosité avec laquelle le croisé renonça à ses droits pour aller chercher dans un cloître voisin cette paix qui ne connaît pas de fin (*e*); ces récits et d'autres enflammaient le cœur d'Édouard et appelaient les larmes dans ses yeux. Il n'éprouvait pas une émotion moins vive, lorsque sa tante Miss Rachel lui racontait les souffrances et le courage de lady Alice Waverley, pendant la grande guerre civile. Il régnait une expression plus majestueuse dans les traits pleins de bienveillance de cette respectable demoiselle, lorsquelle racontait comment Charles, après la bataille de Worcester, avait trouvé un asile d'un jour à Waverley-Honour, et comment, lorsqu'une troupe de cavalerie s'approchait pour visiter le château, lady Alice envoya son plus jeune fils avec une poignée de domestiques, leur ordonnant de se faire tuer, s'il le fallait pour arrêter les ennemis du roi, au moins pendant une heure, afin que Charles eût le temps de se sauver[1]. — Que Dieu lui soit en aide! s'écriait Mis Rachel en arrêtant ses regards sur le portrait de cette héroïne: elle acheta assez cher le salut de son roi au prix de la vie de son fils chéri. On le transporta au château, prisonnier et mortellement blessé; vous pouvez voir encore les traces de son sang depuis la porte de la grande salle, le long de la petite galerie, jusqu'au salon où il fut déposé pour mourir aux pieds de sa mère. Mais il y eut entre la mère et le fils, un échange de consolations; car il apprit par un regard de sa mère que sa défense désespérée avait eu le succès qu'il en attendait. — Ah! je me rappelle très bien, continuait-elle, avoir vu quelqu'un qui avait connu et aimé ce brave jeune homme. Miss Lucy Saint-Aubin vécut et mourut fille pour l'amour de lui, quoiqu'elle fût une des plus belles personnes et un des plus riches partis du pays. Tous les hommes la demandèrent en mariage; mais elle ne cessa, jusqu'au dernier jour de sa vie, de porter le deuil pour son pauvre William, car ils étaient fiancés, quoique non mariés. Sa mort arriva...; je ne puis me rappeler la date précise, mais je crois que ce fut dans le mois

(1) La fuite de Charles après la bataille de Worcester forme une partie des événemens racontés dans le roman de *Woodstock*.

de novembre de la même année. Sentant ses forces lui manquer, elle désira qu'on la conduisît encore une fois à Waverley-Honour. Elle parcourut tous les endroits où elle s'était touvée avec mon grand-oncle; elle voulut qu'on levât les tapis pour contempler les traces de son sang; et si les larmes eussent été capables de les effacer, on ne les verrait plus aujourd'hui; car il ne resta pas un œil sec dans toute la maison. Vous auriez cru, Édouard, que les arbres même pleuraient sur elle, car les feuilles tombaient autour d'elle, sans qu'il y eût un souffle de vent; et dans le fait, elle avait tout l'air d'une femme qui ne devait plus les voir reverdir.

Après avoir entendu ces légendes, Édouard se retirait à l'écart pour se livrer aux idées qu'elles faisaient naître en lui. Dans un des coins de la vaste et sombre bibliothêque, qui n'était éclairée que par les tisons qui achevaient de se consumer dans une immense cheminée, il pratiquait pendant des heures entières, cette opération de magie interne, qui met en action, et qui place en quelque sorte, sous les yeux du dormeur éveillé, des événemens passés ou imaginaires. Alors, il voyait se déployer devant lui une longue suite de visions splendides: le festin nuptial donné au château de Waverley; le maître de ce domaine en costume de pélerin, avec sa haute taille et son corps maigri, spectateur négligé des fêtes du mariage de son héritier supposé et de sa prétendue; le choc électrique dont chacun fut frappé quand il fut reconnu; le mouvement tumultueux des vassaux courant aux armes; la surprise du mari; la confusion et la terreur de l'épouse; le désespoir avec lequel Wilibert remarqua qu'elle avait consenti à ce mariage de cœur comme de bouche; l'air de dignité, mais de profonde sensibilité avec lequel il fit rentrer dans le fourreau son épée qu'il avait à demi tirée, et sortit de la maison de ses ancêtres pour n'y jamais rentrer. Ensuite, il faisait changer la scène, et son imagination, docile à ses désirs, lui offrait la représentation de la tragédie racontée par sa tante Rachel. Il voyait lady Waverley assise dans son boudoir, étant tout oreille pour entendre le moindre son, le cœur tressaillant d'une double angoisse, tantôt écoutant l'écho qui répétait le dernier bruit des pas du cheval du roi, tantôt quand elle ne pouvait plus l'entendre, croyant distinguer dans le moindre souffle qui agitait les arbres du parc, le bruit loin-

tain du combat. Soudain s'élève un murmure sourd comme la course impétueuse d'un torrent gonflé; il s'approche de plus en plus en plus, Édouard peut reconnaître le galop des chevaux, les cris et les acclamations des soldats, les coups de pistolet. Une troupe nombreuse se précipite vers le château. — Lady Alice se lève en tressaillant. — Un domestique effrayé accourt à elle. —Mais à quoi bon continuer une telle description?

Notre héros trouvant chaque jour un nouveau charme à vivre dans ce monde idéal, toute interruption lui était désagréable. On donnait ordinairement le nom de Waverley-Chase [1] au domaine spacieux dont le château était environné et qui excédait de beaucoup les dimensions d'un parc, ce n'était dans l'origine qu'une forêt qui, quoique coupée par de vastes clairières, où venaient folâtrer les jeunes daims, conservait toujours son ancien caractère sauvage. Elle était traversée par de larges avenues à demi remplies de broussailles en bien des endroits, mais où les beautés d'autrefois avaient coutume de se placer pour voir les lévriers courre le cerf, ou pour essayer elles-mêmes de l'atteindre d'une flèche. Dans un lieu remarquable par un monument gothique, couvert de mousse, qui avait conservé le nom de *Halte de la reine*, Élisabeth elle-même, disait-on, avait percé sept chevreuils de ses propres flèches, c'était le rendez-vous favori d'Édouard Waverley. D'autres fois, avec son fusil et son épagneul, qui lui servait de prétexte aux yeux des autres, et un livre dans la poche, qui peut-être lui servait de prétexte pour lui-même, il suivait une de ces longues avenues, qui, après une montée de quatre milles, se rétrécissait peu à peu ne formant bientôt plus qu'un sentier inégal et étroit, à travers le défilé rocailleux et boisé appelé *Mirkwood-Dingle* [2], et s'ouvrait tout-à-coup sur un petit lac profond et sombre, nommé à cause de cela *Mirkwood-Mere* [3]. Dans les temps reculés, une tour solitaire s'élevait sur un rocher presque entièrement entouré d'eau, et elle avait été nommée *la Forteresse de Waverley*, parce que, dans des temps de péril, elle avait été souvent l'asile de cette famille.

(1) Chasses de Waverley.

(2) *Mirk*, dans le dialecte des comtés du nord, signifie sombre. (*Mirkwood*, bois sombre.) *Dingle* signifie vallon entre des rochers.

(3) *Mere*, lac. Dans les comtés de Cumberland, de Westmoreland, etc., ce mot dérivé

Là, dans les guerres d'York et de Lancastre, les derniers partisans de la Rose Rouge, qui osaient encore en soutenir la cause, continuèrent une guerre d'escarmouches et de pillage, jusqu'à ce que la forteresse fût réduite par le fameux Richard de Glocester [1]. Là encore se maintint long-temps un parti de Cavaliers [2], commandé par Nigel Waverley, frère aîné de ce William dont Miss Rachel avait retracé le destin. C'était dans ces lieux, qu'Édouard aimait à « se livrer à des réflexions tour à tour douces et amères » [3]. Là, semblable à l'enfant au milieu de ses joujoux, il faisait un choix des figures et des emblèmes splendides, mais inutiles, dont son imagination était meublée, pour en composer des visions aussi brillantes et aussi fugitives que celles d'un soir d'été. Nous verrons dans le prochain chapitre l'effet que produisit cette habitude sur son humeur et son caractère.

CHAPITRE V.

Choix d'un état.

D'après les détails minutieux dans lesquels je suis entré sur les occupations de Waverley, et la direction inévitable qu'elles avaient dû imprimer à son imagination, le lecteur croit peut-être que je vais lui offrir, dans l'histoire suivante, une imitation du roman de Cervantes; mais il ferait tort à ma prudence par une telle supposition. Mon intention n'est pas de marcher sur les traces de cet inimitable auteur, et de peindre comme lui cette perversion totale de l'intelligence, qui dénature les objets au moment même où ils frappent les sens, je cherche à décrire cet

du saxon, est synonyme de *lake*; en Écosse, c'est le mot *loch* qui le remplace. *Grass Mere*, *Loch Lomond*, etc.

(1) Richard III.

(2) *Les Cavaliers*, nom des royalistes dans les guerres de la république. Nous avons déjà vu le titre de *Tête Ronde* donné aux républicains.

(3) *Chewing the cud of sweet and bitter fancy.*
Littéralement, *ruminer sa rêverie douce et amère*. Nous citons le texte de cette phrase de Shakspeare, parce qu'elle a fourni la matière d'un quiproquo, trivial d'ailleurs, dans l'introduction de *Quentin Durward*.

autre égarement d'esprit bien plus commun, qui laisse voir les choses dans leur réalité; mais en leur communiquant une teinte de son pourpre coloris romantique.

Edouard Waverley était si loin de s'attendre à retrouver dans les autres sa manière de voir et de sentir, et de conclure que l'état présent des choses était fait pour montrer la réalité des visions auxquelles il aimait à se livrer, qu'il ne craignait rien tant que de laisser percer les sentimens qui étaient le fruit de ses rêveries. Il n'avait aucun confident à qui il pût communiquer ses réflexions, et il ne désirait pas d'en avoir; il en sentait si bien le ridicule, que s'il avait eu à choisir entre une punition qui n'eût rien d'ignominieux et la nécessité de rendre lui-même un compte froid et exact du monde idéal dans lequel il passait la plus grande partie de ses jours, je crois qu'il n'aurait pas balancé à se soumettre de préférence au châtiment. Cette vie retirée lui devint doublement précieuse, lorsque avec le cours des années il sentit l'influence des passions naissantes. Les créatures d'une grâce et d'une beauté parfaites commencèrent à jouer un rôle dans ses aventures idéales, et il ne tarda pas à regarder autour de lui pour comparer les femmes du monde réel avec celles de son imagination.

La liste des belles qui, chaque dimanche, déployaient leurs atours hebdomadaires à l'église paroissiale de *Waverley*, n'était ni nombreuse ni choisie. La plus passable était, sans contredit, Miss Sissly, ou comme elle préférait d'être appelée, Miss Cecilia Stubbs, fille de l'écuyer Stubbs, de la Grange. Je ne sais si c'était par le plus grand hasard du monde — phrase qui, sortie des lèvres d'une femme, n'exclut pas toujours la préméditation[1], ou par une conformité de goûts, que Miss Cecilia fut souvent rencontrée par Édouard, dans ses promenades favorites à travers Waverley-Chase. Il n'avait pas encore eu le courage de l'aborder, mais la rencontre n'avait pas été sans produire son effet. Un amant romanesque est un idolâtre étrange, qui assez souvent ne s'inquiète pas de quel bois il forme l'objet de son adoration, et, si la nature a donné à cet objet une portion passable de charmes personnels, il joue aisément le rôle du joaillier et du derviche

(1) *Malice prepense*, préméditation. C'est un de ces termes de loi qui révèlent la profession de l'auteur, et qui avaient mis les curieux sur la voie pour le deviner malgré son anonyme.

du conte oriental[1], et trouve dans les trésors de sa propre imagination de quoi la douer richement d'une beauté surnaturelle et de tous les dons inestimables de l'esprit. Mais avant que les charmes de Miss Cecilia Stubbs l'eussent positivement élevée au rang de déesse ou placée au moins de pair avec la sainte de son nom[2], Miss Rachel Waverley eut quelques soupçons qui la déterminèrent à prévenir l'apothéose prochaine. Les femmes les plus simples et les plus ingénues ont toujours (Dieu les bénisse), dans ces sortes d'affaires, une pénétration d'instinct qui va quelquefois jusqu'à leur faire découvrir des penchans qui n'ont jamais existé, mais qui manque rarement de remarquer tout ce qui se passe sous leurs yeux. Miss Rachel s'attacha avec une grande prudence à éluder le danger plutôt qu'à le combattre ; et elle fit sentir à son frère qu'il était nécessaire que l'héritier de sa famille vît un peu plus le monde qu'il ne pouvait le faire en restant constamment à Waverley-Honour.

Sir Éverard se refusa d'abord à une proposition qui tendait à le séparer de son neveu. Il convint qu'Édouard était un peu entiché de bouquins; mais il avait toujours entendu dire que la jeunsse était le temps d'apprendre, et sans doute lorsqu'il aurait satisfait sa fureur pour les lettres, et garni sa tête de connaissances, son neveu se livrerait aux amusemens de la chasse et aux occupations de la campagne. Il avait aussi lui-même, disait-il, regretté de ne pas avoir consacré quelque temps à l'étude pendant sa jeunesse ; il n'en aurait ni manié le fusil ni chassé avec moins d'adresse, et il aurait pu faire retentir la voûte de Saint-Etienne[3] de discours plus longs que ces Non ! pleins de chaleur, avec lesquels il s'opposait à toutes les mesures du gouvernement, lorsque, sous l'administration de Godolphin, il était membre de la chambre des communes[4].

Cependant les inquiétudes de la tante Rachel lui prêtèrent assez d'adresse pour parvenir à son but. Elle rappela que tous les

(1) Voyez le conte des Sept Amans, de Hoppner. *(Note de l'Auteur.)*

(2) Comme protestant, l'auteur traite une sainte catholique avec aussi peu de révérence qu'une déesse mythologique : il faut s'attendre à ces manifestations d'opinion religieuse en lisant un auteur protestant. Du reste, grâce peut-être à la fameuse cantate de Dryden, sainte Cécile est encore, même chez les Anglais, la patrone des musiciens.

(3) C'est dans la chapelle de Saint-Étienne que se tiennent les séances de la chambre des communes. Les Non ! les Oui ! les *hear*, *hear* (Écoutez ! Écoutez !) y sont les monosyllabes à l'usage des membres à qui le ciel a refusé le don de la parole.

(4) Godolphin (Sydney, comte de), grand trésorier d'Angleterre, fut ministre sous les Stuarts, qu'il abandonna depuis pour le prince d'Orange. (Voyez les *Mémoires sur Swift*.)

représentans de la famille, avant de se fixer au château de Waverley, pour le reste de leur vie, avaient voyagé en pays étranger, ou servi leur pays dans l'armée; et pour prouver la vérité de son assertion ; elle en appela à l'arbre généalogique, autorité que sir Éverard n'avait jamais récusée. Bref, on proposa à M. Richard Waverley de faire voyager son fils sous la conduite de son gouverneur, M. Pembroke; la libéralité du baronnet devant fournir convenablement aux frais du voyage, le père ne trouva lui-même aucune objection à faire; mais en ayant parlé au hasard à la table du ministre, le grand homme prit un air grave, il en expliqua la raison en particulier. D'après les principes politiques de sir Éverard il serait très imprudent, dit le ministre, qu'un jeune homme, qui donne de si flatteuses espérances, parcourût le continent avec un gouverneur choisi par son oncle, et qui le dirigerait suivant ses instructions. Quelle serait la société du chevalier Édouard Waverley à Paris? quelle serait sa société à Rome, où le prétendant et ses fils lui tendraient toutes sortes de piéges?— M. Waverley devait peser avec soin de telles considérations. Pour lui, il croyait pouvoir dire que Sa Majesté appréciait trop les services de M. Richard Waverley, pour que son fils, s'il voulait entrer au service pendant quelques années, n'obtînt pas une compagnie dans un des régimens de dragons revenus récemment de Flandre.

On ne pouvait impunément négliger une telle proposition sur laquelle le ministre appuya; et malgré la crainte de heurter les préjugés de son frère, Richard Waverley crut ne pouvoir éviter d'accepter la commission qui lui était offerte pour son fils. Il est vrai qu'il comptait beaucoup, et avec raison, sur la tendresse de sir Éverard pour Édouard, et il n'était pas probable qu'il lui fît un crime d'une démarche qu'il aurait faite par soumission à l'autorité paternelle. Il écrivit aussitôt au baronnet et à Édouard pour leur faire part de cette détermination. Dans la lettre à son fils, il se bornait à lui communiquer le fait, et lui indiquait les préparatifs qu'il devait faire pour rejoindre son régiment; mais dans la lettre adressée à son frère, il était plus diffus et employait plus de circonlocutions : il convenait avec lui, de la manière la plus flatteuse, qu'il était convenable que son fils vît un peu plus le monde, et il exprimait presque avec humilité sa reconnaissance pour ses offres généreuses; mais il était désolé qu'Édouard fut malheureuscment alors dans l'im-

possibilité de suivre exactement le plan qui avait été tracé par son meilleur ami et son bienfaiteur; il avait songé lui-même avec peine à l'inaction de ce jeune homme, à un âge où tous ses ancêtres avaient déjà porté les armes. Sa Majesté elle-même avait daigné s'informer si le jeune Waverley n'était pas en Flandre, à un âge où son grand-père avait déjà versé son sang pour son roi, dans la grande guerre civile : cette question avait été suivie de l'offre d'une compagnie de cavalerie. Que pouvait-il faire ? Il n'avait pas eu le temps de consulter l'inclination de son frère, quand même il aurait pu penser qu'il trouverait quelque objection à laisser suivre à son neveu la glorieuse carrière de ses ancêtres. Enfin, pour conclure, il ajoutait qu'Edouard, après avoir sauté avec une rapidité extraordinaire par-dessus les grades de cornette et de lieutenant, était maintenant le capitaine Waverley dans le régiment de dragons de Gardiner, qu'il devait joindre dans ses quartiers à Duerde, en Ecosse, dans le cours d'un mois.

Sir Éverard Waverley reçut cette nouvelle avec un mélange d'émotions diverses. A l'époque où la maison de Hanovre était montée sur le trône, il s'était retiré du parlement, et sa conduite, dans l'année mémorable 1715, n'avait pas été exempte de soupçon. On avait parlé de revues secrètes de tenanciers à cheval faites au clair de la lune, dans Waverley-Chase, et de caisses remplies de fusils et de pistolets, achetées en Hollande et adressées au baronnet, mais qui avaient été interceptées par la vigilance d'un officier à cheval de l'excise [1], qui, en récompense de son zèle officieux, avait été berné dans une couverture, pendant une nuit ténébreuse, par une bande de vigoureux paysans : bien plus, on avait même dit que lors de l'arrestation de sir William-Wyndham, chef du parti des Torys, on avait trouvé dans la poche de sa robe de chambre une lettre de sir Éverard; mais il n'y avait pas là d'acte positif de rébellion qui pût motiver une accusation contre lui, et le gouvernement, content d'étouffer l'insurrection de 1715, avait cru qu'il n'était ni prudent ni sûr d'étendre sa vengeance plus loin que sur les malheureux qui avaient ouvertement pris les armes.

(1) L'excise ou accise était dans l'origine un impôt sur la consommation, qui n'avait d'abord lieu que sur la bière et le cidre, mais qui s'est beaucoup étendu depuis 1643, époque de son établissement.

Sir Éverard ne manifestait pas des craintes personnelles qui parussent justifier les bruits qui circulaient sur son compte parmi les Whigs du voisinage. C'était une chose bien connue qu'il avait aidé de son argent les malheureux habitans de Northumberland, et d'Ecosse, qui, faits prisonniers à Preston, avaient été renfermés dans les prisons de Newgate et de Marshalsea ; et c'étaient son solliciteur et son conseil ordinaires [1] qui s'étaient chargés de la défense de quelques-uns de ces infortunés pendant leur procès. Cependant on supposait généralement que si les ministres avaient eu quelque preuve réelle de sa participation à la révolte, il n'aurait pas osé braver ainsi le gouvernement existant, ou du moins qu'il ne l'aurait pas fait impunément. Les sentimens qui, dans ce temps de troubles, avaient dirigé sa conduite, étaient ceux d'un jeune homme ; et depuis lors, le *jacobitisme* de sir Éverard avait été en diminuant, comme un feu qui s'éteint faute d'aliment. Il trouvait, de temps en temps, aux élections et aux sessions de chaque trimestre de quoi entretenir et manifester ses principes comme Tory, et comme membre de l'église épiscopale-anglicane ; mais ses opinions sur le droit héréditaire étaient tombées dans une sorte de désuétude. Cependant il lui en coûtait cruellement de voir son neveu servir sous la dynastie de Brunswick ; d'autant plus qu'indépendamment de l'importance que sa conscience attachait à l'autorité paternelle, il lui eût été impossible, ou du moins c'eût été une grande imprudence d'interposer la sienne pour l'en empêcher. Cette contrariété, dont il fut forcé de contenir l'expression, lui fit pousser plusieurs *poohs !* et plusieurs *pshaws !* [2] qui furent mis sur le compte d'une attaque de goutte commençante ; jusqu'à ce que s'étant fait apporter l'*Annuaire militaire*, [3] le baronnet se consola en y trouvant les noms des descendans de maisons d'une loyauté éprouvée, tels que les Mordaunt, les Granville et les Stanley. Évoquant toutes ses grandeurs de famille et de gloire militaire, il conclut, avec une logique à peu près sem-

(1) Nous aurons l'occasion de définir les diverses dénominations des hommes de loi anglais et écossais. Les tribunaux anglais sont très multipliés, et les formalités judiciaires très compliquées. Les solliciteurs (*sollicitors*) sont une espèce d'avoués qui instruisent et suivent les procès aux cours d'équité. Aux tribunaux civils de Westminster, le procureur se nomme *attorney*. Conseil est ici synonyme d'avocat consultant.

(2) Interjections anglaises de mauvaise humeur.

(3) *The army list.*

blable à celle de Falstaff, [1] que, lorsque la guerre allait s'allumer, quoiqu'il pût être honteux d'embrasser tout autre parti à l'exception d'un seul, il y avait encore plus de honte à rester dans l'inaction, qu'à combattre pour le plus mauvais, quelque noir que pût le rendre l'usurpation. Quant à Miss Rachel, les choses n'avaient pas exactement tourné comme elle le désirait; mais elle fut dans la nécessité de se soumettre aux circonstances. Elle fit diversion à ses regrets, en s'occupant de l'équipage de campagne de son neveu; et se consola par l'espoir de le voir briller en grand uniforme.

Édouard lui-même éprouva la plus vive émotion et la plus grande surprise en lisant la lettre de son père. Ce fut, pour me servir des expressions d'un de nos beaux poèmes anciens, comme un feu mis à une bruyère qui couvre de fumée un côteau solitaire, et qui l'éclaire en même temps d'une sombre flamme. Son précepteur, ou, pour mieux dire, M. Pembroke, car il prenait à peine le titre de précepteur, ramassa dans la chambre d'Édouard quelques fragmens de vers irréguliers qu'il paraissait avoir composés dans les premiers momens de l'agitation que lui avait occasionnée la page qu'il allait tourner tout-à-coup dans le livre de sa vie. Le docteur, qui croyait à la bonté de toute pièce de vers composés par ses amis, et copiés en lignes régulières commençant par une majuscule, communiqua ce précieux trésor à la tante Rachel; elle le lut avec ses lunettes humides de larmes, les plaça dans son *common-place-book*, [2] parmi des recettes de cuisine et de médecine, de textes tirés de l'Ecriture-Sainte, de fragmens de sermons de ministres de l'église épiscopale-anglicane, et quelques chansons d'amour ou jacobites, qu'elle avait chantées dans sa jeunesse. Cet essai poétique de son neveu fut tiré de ce recueil, quand il fut confié à l'éditeur indigne de cette histoire mémorable, avec d'autres titres authentiques de la famille Waverley. Si ces vers n'offrent point un grand intérêt au lecteur, ils serviront du moins, mieux qu'aucun récit, à lui faire connaître l'esprit inculte et irrégulier de notre héros.

(1) Dans l'*Henry IV* de Shakspeare.

(2) Mot à mot, livre *de lieux communs*; espèce d'album des dames anglaises de l'ancien régime; que continuent quelques dames du nouveau.

L'astre du jour de ses derniers rayons
De Miskwood Mere éclairait les vallons;
L'or du soleil, la pourpre du nuage,
Sur l'eau du lac se peignaient tour à tour,
Et son cristal réfléchissait l'image
Du promontoire et du riant rivage,
Du roc altier, et de la vieille tour
Dont les débris du temps portaient la teinte;
Sur ce limpide et fidèle miroir
La fleur des champs dessinai son empreinte,
L'arbre voisin y faisait aussi voir
Ses bras touffus se courbant avec grâce;
Les eaux semblaient cacher sous leur surface
Un autre monde, où les cruels soucis.
L'ennui rongeur, ne pouvaient trouver place,
Quoique du nôtre ils ne soient pas bannis.

Mais des autans bientôt le lointain sifflement
Du lac encor tranquille éveilla le génie,
Du chêne il entendit le sourd gémissement,
Et tel qu'un fier guerrier prenant sa panoplie
Quand le bruit des combats l'appelle à son devoir,
Il se lève à l'instant, revêt son manteau noir;
Son front chargé d'écume en noirs sillons se creuse,
Dès qu'il voit l'ouragan le presser de plus près;
Il pâlit de fureur; et sa tête orgueilleuse
De ses crins hérissés secouant les forêts,
Il ordonne à ses flots de parler en tonnerre.
L'ordre est exécuté. L'onde s'enfle, mugit,
La vague suit la vague et va frapper la terre,
Et ce monde idéal, ce monde heureux périt.

Et pourtant pour mon cœur ce changement soudain
Fut d'un plaisir étrange une source féconde.
Tandis que l'ouragan faisait la guerre à l'onde,
Debout sur cette tour, je sentais en mon sein
Un mouvement secret, une voix qui sans peine
S'élevait pour répondre à ces mugissemens;
Mais tout en jouissant du choc des élemens,
Je regrettais la fin de cette aimable scène.

La vérité, des songes du jeune âge
Dissipe ainsi la vaine illusion;
Elle détruit la douce vision
Dont se berçait la jeunesse peu sage,
Comme a passé le brillant paysage
Qui de ce lac naguère ornait les eaux.
Si leurs attraits un moment sont égaux,
Même durée est aussi leur partage.
De même encor l'imagination
Voit s'échapper la séduisante image
Qui captivait son admiration;
Rêves d'amour, pouvoir si doux des charmes,
Sont remplacés par l'honneur, par les armes [1].

En simple prose, car peut-être ces vers ne le disent pas aussi clairement, l'image passagère de Miss Cecilia Stubbs s'effaça du

(1) L'auteur a voulu ici faire de la poésie de *jeune homme*; mais le début de ce morceau est plein de grâce.

cœur du capitaine Waverley, au milieu du trouble que ses nouvelles destinées y excitèrent. Il est vrai que le dimanche où il assista pour la dernière fois au service divin, dans la vieille église de sa paroisse, Miss Cecilia Stubbs se montra dans toute sa splendeur, dans le banc de son père; et en cette occasion, Édouard, à l'invitation de son oncle et de sa tante, et, s'il faut dire la vérité, sans se faire beaucoup prier, se laissa déterminer à y paraître en grand uniforme.

Il n'y a pas de moyen plus sûr, pour ne pas avoir une trop haute opinion des autres, que d'en avoir en même temps une excellente de soi-même. Miss Cecilia avait employé tous les secours que l'art peut offrir à la beauté; mais hélas! les paniers, les mouches, les cheveux frisés, et une robe neuve de vraie soie française, furent choses perdues pour un jeune officier de dragons qui portait pour la première fois son chapeau galonné, ses bottes et son sabre. Je ne sais si, semblable au champion d'une ancienne ballade,

Il ne brûlait que pour l'honneur.;
Vainement les yeux d'une belle
Auraient voulu toucher son cœur;
Il était de glace pour elle.

Ou si les brandebourgs brillans et brodés en or, qui couvraient sa poitrine, défiaient l'artillerie des yeux de Cecilia; mais aucun des traits qui lui furent lancés ne put l'atteindre.

Mais je vis où tomba le trait de Cupidon;
Certes, ce ne fut pas sur une fleur champêtre;
Mais sur Jonas, la fleur des galans du canton,
Le fils de Culbertfield, intendant de son maître[1].

Demandant pardon de mes vers héroïques, car il est des cas où je ne puis résister à ma verve, j'ai le regret d'annoncer le fait mélancolique que mon histoire doit prendre congé ici de la belle Cecilia qui, comme mainte autre fille d'Eve, après le départ d'Édouard et la perte de certaines illusions flatteuses dont elle

(1) Pour comprendre ces vers, il est bon de savoir qu'ils sont la parodie de ceux où Oberon, interprète d'une des flatteries les plus adroites de Shakspeare, raconte que la flèche de l'amour ne put atteindre le cœur chaste de la reine Élisabeth, et alla tomber sur une modeste fleur des champs, espèce de violette (*viola grandiflora*) appelée en anglais *love in indleness* (l'amour en loisir, ou l'amour en oisiveté). Cette fleur, blanche jadis, est tachetée de rouge depuis cette époque.

Yet did I mark where Cupid's shaft did light, etc.

Voyez *le Songe d'une nuit d'été*, acte II.

s'était bercée, se contenta tranquillement d'un *pis-aller*. Au bout de six mois elle donna sa main au susdit Jonas, fils de l'intendant du baronnet, héritier de la fortune d'un intendant! perspective qui n'était pas sans attraits; et qui avait de plus l'agréable probabilité de succéder à son père dans son emploi. Tous ces avantages ébranlèrent M. Stubbs, et sa fille trouva un motif puissant d'accepter l'offre qu'on lui faisait, dans les formes mâles et l'air de santé du prétendant. On fut donc moins scrupuleux sur l'article de la naissance, et le mariage fut conclu. Personne n'en parut plus satisfait que la tante Rachel qui, jusqu'alors, et autant que le lui permettait son bon naturel, avait toujours regardé un peu de travers cette présomptueuse. Mais lorsqu'elle vit les deux fiancés à l'église, elle daigna honorer la jeune épouse d'un sourire et d'une révérence profonde, en présence du recteur, du desservant, du sacristain et de toute la congrégation des paroisses réunies de Waverley et de Béverley. [1]

Je demande pardon, une fois pour toutes, à ceux de mes lecteurs qui ne lisent des romans que pour s'amuser, si je les fatigue si souvent de cette vieille politique de *Whigs* et de *Torys*, de *jacobites* et d'*hanovriens*; [2] mais la vérité est que je ne puis leur promettre que cette histoire, sans cela, serait intelligible, pour ne pas dire probable. Mon plan veut que j'explique tous les motifs d'après lesquels marche l'action. Or ces motifs prenaient nécessairement leur source dans les sentimens, les préjugés et les partis qui existaient à cette époque. Je n'invite pas mes belles lectrices à qui leur sexe et leur impatience donnent le plus de droits de se plaindre de ces détails, à prendre place dans un char traîné dans les airs par des hippogriffes, ou marchant par enchantement; ma voiture est une humble chaise de poste anglaise, à quatre roues et ne s'écartant pas de la grande route royale. Ceux à qui cette voiture déplaira, pourront la quitter dès la première halte, et y attendre le tapis merveilleux du prince Hussein, où la

(1) La paroisse de Beverley dépendant du rectorat de Waverley est desservie par un *curate*. On comprend la différence qu'il y a entre le *rector* et le *curate* (desservant par procuration ou vicaire.)

(2) *Jacobites*, partisans de Jacques (Jacobus). *Hanovriens*, partisans de l'Électeur de Hanovre.

guérite volante de Malek le tisserand.[1] Ceux qui consentiront à rester avec moi seront parfois exposés à l'ennui inséparable d'une route raboteuse, de montagnes escarpées, de fondrières, et autres retards de ce bas monde. Mais grâces à des chevaux passables et à un honnête conducteur (style des avis au public), je m'engage à arriver le plutôt possible dans un pays plus pittoresque et plus romantique, si mes voyageurs veulent bien patienter pendant mes premiers relais.[2]

CHAPITRE VI.

Les adieux de Waverley.

Le soir de ce dimanche mémorable, sir Éverard entra dans la bibliothèque. Il faillit y surprendre notre jeune héros s'exerçant à l'escrime avec le vieux sabre de sir Hildebrand, qui, conservé comme un précieux héritage, restait habituellement suspendu au-dessus de la cheminée, sous le portrait équestre du chevalier, dont les traits étaient presque entièrement cachés par une forêt de cheveux bouclés, comme le Bucéphale l'était par l'ample manteau de chevalier du Bain, dont le cavalier était décoré. Sir Éverard entra; et, après avoir jeté un coup d'œil sur le portrait et un autre sur son neveu, il commença un petit discours qui retomba pourtant bientôt dans la simplicité naturelle de son ton ordinaire. Mon neveu, dit-il; mais il s'arrêta comme pour corriger sa phrase, et dit : Mon cher Edouard, vous nous quittez pour adopter la profession militaire dans laquelle un si grand nombre de vos ancêtres se sont distingués; c'est la volonté de Dieu et celle de votre père à qui c'est votre devoir d'obéir après Dieu. J'ai fait toutes les dispositions nécessaires pour que vous puissiez entrer en campagne comme il convient au descendant et à l'héritier probable des Waverley. J'ose espérer, monsieur, qu'au champ d'honneur vous vous rappellerez quel nom vous portez. Édouard!

(1) *Mille et une nuits.*

(2) On remarque encore dans ce chapitre le style comique et figuré des digressions de Fielding.

mon cher enfant! souvenez-vous aussi que vous êtes le dernier de cette race; que c'est sur vous seul que repose l'espérance de la voir se perpétuer. Évitez donc les dangers, — je veux dire les dangers inutiles — autant que le devoir et l'honneur vous le permettront. Fuyez la société des libertins, des joueurs et des Whigs, dont il est à craindre que vous ne trouviez qu'un trop grand nombre au service auquel vous allez entrer. Votre colonel, m'a-t-on dit, est un excellent homme pour un presbytérien. Mais vous n'oublierez jamais vos devoirs envers Dieu, envers l'Église Anglicane..... — Ici il allait ajouter, selon la rubrique, ces mots, *et envers le roi*; mais comme, par malheur ce mot renfermait un double sens fort embarassant, l'un s'appliquant au roi *de fait*, et l'autre au roi *de droit*, le chevalier termina autrement sa phrase et ajouta à l'Église Anglicane, *toutes les autorités constituées*. N'osant se lancer dans un plus long discours oratoire, il conduisit Édouard dans les écuries pour lui montrer les chevaux qu'il lui avait destinés pour son entrée au service. Deux étaient noirs, couleur adoptée par le régiment; c'étaient de superbes chevaux d'escadron; trois autres également vifs et forts étaient pour la route ou pour les domestiques. Deux de ceux du château devaient l'accompagner; et s'il lui en fallait un troisième, il pourrait le choisir en Écosse.

— Vous vous mettrez en route, dit le baronnet, avec une suite bien modeste, comparée à celle de sir Hildebrand, lorsqu'il passa en revue devant les portes du château, un corps de cavalerie plus nombreux que votre régiment tout entier! J'aurais désiré que les vingt jeunes gens de mes domaines qui se sont enrôlés dans votre compagnie eussent fait route avec vous jusqu'en Écosse, c'eût été quelque chose au moins; mais on m'a dit que ce cortége serait regardé comme inusité de nos jours, où l'on cherche par tous les moyens possibles à briser les liens naturels de dépendance qui attachent le vassal au seigneur.

Sir Éverard n'avait rien négligé pour obvier à la coutume contre nature du temps. Il avait en quelque sorte doré la chaîne qui devait unir les recrues et leur jeune capitaine, non seulement par un copieux repas d'adieu, où le bœuf et l'ale ne furent pas ménagés, mais encore par un don pécuniaire plus propre à entretenir le goût de la bonne chère pendant la route que la discipline. Après avoir inspecté la cavalerie, sir Éverard recon-

duisit son neveu dans la bibliothèque, où il lui remit une lettre pliée avec soin, entourée, suivant l'usage ancien, d'un petit écheveau de soie écrue, et scellée d'un cachet bien empreint, portant les armes de la famille de Waverley. Cette épître était adressée avec toute l'étiquette du temps : — *A Cosme-Comyne Bradwardine, écuyer de Bradwardine, en sa principale demeure de Tully-Veolan, dans le Perthshire, North-Britain* [1]; *pour lui être remis par Édouard Waverley, neveu de sir Éverard Waverley-Honour, baronnet.*

Le gentilhomme désigné dans cette longue adresse, et dont nous aurons occasion de parler plus amplement par la suite, avait pris les armes en 1715 pour les Stuarts exilés, et avait été fait prisonnier à Preston, comté de Lancastre. Il était d'une famille très ancienne, mais sa fortune était un peu embarassée; c'était un savant à la manière des Écossais, c'est-à-dire sa science était plus diffuse qu'exacte : c'était plutôt un *liseur* qu'un grammairien. Il avait donné, disait-on, un exemple rare de son amour pour les auteurs classiques. Sur la route de Preston à Londres, il était parvenu à s'échapper de ses gardes, mais ayant été trouvé ensuite rôdant près de l'endroit où il avait couché la veille; il fut reconnu et arrêté de nouveau. Comme ses camarades, et même les soldats qui l'escortaient, étaient surpris de son infatuation, et ne purent s'empêcher de lui demander pourquoi, étant une fois en liberté, il n'avait pas cherché à gagner au plus vîte un lieu de sûreté, il leur répondit que c'était bien son projet, mais que de bonne foi il était revenu pour chercher son *Tite-Live* qu'il avait oublié dans la précipitation de sa fuite (*g*).

Ce trait de simplicité frappa l'homme de loi qui, comme nous l'avons déjà dit avait conduit la défense de quelques-uns de ces infortunés, aux frais de sir Éverard, et peut-être de plusieurs autres. Il était lui même grand admirateur de l'historien de Padoue, et quoique probablement son zèle ne l'eût pas emporté à un tel degré d'extravagance, eût-il été question de recouvrer le Tite-Live de Sweynheim et de Paunartz (qui passe pour être l'*editio princeps*). Il n'en estima pas moins l'enthousiasme de l'Écossais, et il s'évertua si bien pour découvrir des vices de forme dans la procédure, pour écarter et atténuer les dépositions

(1) Écosse.

à charge, *et cætera*, qu'il réussit à sauver Cosme-Comyne Bradwardine de certaines conséquences très désagréables d'une action portée devant notre souverain seigneur le roi, aux cours de Westminster.

Le baron de Bradwardine, comme on l'appelait généralement en Écosse, quoique ses amis lui donnassent ordinairement le nom de Tully-Veolan, et plus familièrement celui de Tully [1], ne fut pas plutôt *rectus in curiâ* [2], qu'il se rendit en poste au château de Waverley-Honour, pour présenter ses respects et ses remerciemens à sir Éverard. Une même passion pour la chasse et une conformité générale d'opinions politiques, cimentèrent leur amitié, malgré la différence de leurs habitudes et de leurs études sous d'autres rapports. Après un séjour de plusieurs semaines, Bradwardine prit congé de sir Éverard, avec force protestations d'estime, et en pressant avec instance le baronnet de lui rendre sa visite, pour chasser avec lui la grouse [3], dans ses bruyères du comté de Perth. Peu de temps après, M. Bradwardine envoya d'Écosse une somme en remboursement des frais de son procès devant la haute-cour du roi à Westminster. Quoique cette somme, réduite en valeur d'Angleterre, ne parût plus aussi forte qu'elle l'était en sa forme primitive de pounds, shillings et pence d'Écosse [4], elle fit une impression si terrible sur Duncan Macwheeble, le facteur confidentiel du laird [5], son baron-

(1) Il y a peut-être une intention d'équivoque classique dans ce dernier surnom familier, car les Anglais donnent souvent à Cicéron (*Tulius Cicero*) le nom familier de Tully; ou plutôt l'auteur a préparé l'équivoque en donnant à dessein le nom imaginaire de Tully-Veolan au château de Bradwardine. Ces noms caractéristiques sont fréquens dans les comédies et les romans chez les Anglais.

(2) C'est-à-dire *hors de cour*, justifié au tribunal.

(3) Espèce de gélinotte ou coq de bruyère particulier à l'Écosse et aux comtés du nord de l'Angleterre. C'est le *tetrao scoticus* de Linnée. On le nomme en écossais *grouse*, et aussi *moorfowl*, oiseau des bruyères. Un *moor* est une bruyère sauvage, quelquefois pierreuse et quelquefois coupée de fondrières. A son titre d'habitant des Highlands, le *tetrao scoticus* mérite bien une mention particulière. Il diffère essentiellement du *ptarmigan* ou *tetrao lagopus* (le lagopède), celui-ci est presque blanc et habite les cimes des montagnes, tandis que le *tetrao scoticus* ne fréquente que les *moors* et le fond des *glens* (vallon irrégulier entre deux montagnes). Son plumage est sans mélange de blanc, d'un beau brun mordoré, avec de légères bandes de noir, etc. La chair de la grouse est aussi bien plus délicate que celle du ptarmigan. Cet oiseau encore une fois mérite d'être signalé dans le commentaire des œuvres d'un poète-chasseur tel que l'*auteur de Waverley*.

(4) La livre d'Écosse n'est que la vingtième partie de la livre sterling ou d'Angleterre: un pound d'Écosse ne vaut donc qu'un shelling.

(5) Laird. Ce mot est évidemment le même que celui de lord; mais il est devenu spécial pour désigner un propriétaire seigneurial d'Écosse, et il répond assez souvent au mot et au rang de *squire*, seigneur de campagne. Sir Walter Scott a défini lui-même dans un article de critique le *laird* une variété écossaise du *squire-genus* du genre squire. Laird est quelquefois synonyme de *chief* dans les Highlands. Il y a en Écosse des *lords* et des *lairds*;

bailli[1] et son homme de ressources, qu'il en eût un accès de colique qui dura cinq jours, et occasionné, dit-il, uniquement et entièrement par la douleur d'être le malheureux instrument destiné à faire sortir tant d'argent de son pays natal, pour être versé dans les mains de ces perfides Anglais. Mais si le patriotisme est le plus beau des sentimens, il est souvent un masque très suspect; plusieurs personnes qui connaissaient le bailli Macwheeble, étaient persuadées que ses regrets n'étaient pas tout-à-fait désintéressés, et qu'il aurait moins regretté l'argent payé aux marauds de Westminster, s'il n'était pas provenu du domaine de Bradwardine, dont il était accoutumé à regarder le revenu comme sa propriété plus particulière; mais le bailli protestait de son désintéressement absolu :

Je gémis pour l'Écosse et non pas pour moi-même.

Quant au laird, il se réjouissait d'avoir remboursé les sommes que son digne ami, sir Éverard Waverley Waverley-Honour, avait payées pour le compte de la maison de Bradwardine. Il y allait, disait-il, de l'honneur de sa propre famille et de tout le royaume d'Écosse, que ces avances fussent remboursées promptement, et le moindre retard serait une honte pour sa nation. Sir Éverard, accoutumé à regarder avec indifférence des sommes bien plus considérables, reçut 294 liv. 13 s. 6 d. [2], sans se douter que ce paiement fut une affaire entre deux nations; et probablement il aurait même entièrement oublié cette circonstance, si le bailli Machwheeble avait pensé à soulager sa colique en interceptant ce subside. Depuis lors, il s'établit entre Waverley-Honour et Tully-Veolan l'échange annuel d'une courte lettre, d'un panier et d'un baril ou deux. L'exportation anglaise consistait en énormes fromages, en bière excellente, en faisans et venaison. L'Ecosse, en retour, expédiait des grouses, des lièvres blancs, du saumon salé et de l'usquebaugh [3]. Tous ces dons étaient envoyés et reçus réciproquement comme des gages d'une amitié constante entre ces deux nobles maisons : il était donc

mais *lord* se prononce comme laird, même quand il signifie un *milord*. Le simple laird est toujours le possesseur d'un domaine. Il y a encore le mot *cocklaird*, qui équivaut à celui de *gentleman farmer*.

(1) Le baron-bailli est l'agent d'un propriétaire baron, un véritable vice baron par ses fonctions dans le bourg-baronnie.

(2) 294 livres 13 shellings et 6 pence *sterling*.

(3) De peur qu'on ne confonde l'usquebaë avec le scubac, nous dirons que l'usquebaugh et le whisky sont la même chose, et que le whisky est une eau-de-vie d'orge fermentée.

naturel et convenable que l'héritier présomptif de celle de Waverley ne partît pas pour visiter l'Écosse sans lettres de créance pour le baron de Bradwardine.

Cette affaire une fois réglée et terminée, M. Pembroke manifesta le désir d'avoir une entrevue particulière d'adieu avec son cher élève. Le brave homme mêla ses préjugés politiques aux exhortations qu'il adressa à Édouard pour lui recommander une conduite pure, une morale sévère, la constance dans ses principes de religion, et le soin d'éviter la compagnie profane de railleurs impies et des latitudinaires [1], qui n'étaient que trop nombreux à l'armée. — Le ciel a voulu, dit-il, en punition sans doute des péchés de leurs ancêtres en 1642 [2], que les Ecossais restassent dans un état plus déplorable de ténèbres que même ce malheureux royaume d'Angleterre. Ici du moins, ajouta-t-il, quoique le candelabre de l'Église Anglicane ait été, en quelque sorte, ôté de sa place, il fournit encore une lumière vacillante; il existe encore une hiérarchie, quoique schismatique, et s'écartant des principes maintenus par ces illustres pères de l'Eglise Sancroft [3] et ses frères; il existe une liturgie, quoique cruellement pervertie dans quelques-unes des principales prières; mais en Écosse, tout est ténèbres; excepté quelques tristes restes épars, désolés et persécutés des fidèles, les chaires sont abandonnées aux presbyriens, et, comme il le craignait, aux sectaires de toute espèce. Il était donc de son devoir de fournir à son cher élève des armes pour résister à tant de doctrines impies et pernicieuses, en fait de gouvernement et de culte, qu'il serait forcé malgré lui d'entendre de temps à autre.

Ici M. Pembroke lui présenta deux énormes paquets qui semblaient contenir chacun une rame entière de papier couvert d'une écriture très serrée. C'était le travail de toute la vie du digne homme, et jamais temps et peine ne furent perdus d'une manière plus absurbe. Il avait fait une fois le voyage de Londres, dans l'intention de publier ce manuscrit par l'intermédiaire d'un

(1) Sectaires protestans auxquels on attribuait des principes peu sévères, et qui croyaient qu'on pouvait se sauver dans toutes les sectes.

(2) Les Écossais sont accusés d'avoir trahi et vendu Charles I.

(3) Sancroft, archevêque de Cantorbéry en 1677. En 1678 ce prélat et six de ses suffragans furent envoyés à la Tour pour avoir présenté au roi une pétition contre la prétendue déclaration de conscience de Jacques II, dernier acte de la politique jésuitique qui acheva la ruine de ce prince. Mais après la révolution de 1688, Sancroft refusa d'adhérer à l'usurpation du prince d'Orange.

libraire de la Petite-Bretagne [1], très connu pour vendre ces sortes d'ouvrages; et on lui avait recommandé de l'aborder avec une phrase particulière et un certain signe qui, à ce qu'il paraît, étaient alors compris des jacobites initiés. A peine M. Pembroke eut-il prononcé le *Shibboleth* [2] avec le geste convenu, que le bibliopole le gratifia, malgré ses réclamations modestes, du titre de docteur, s'empressa de le conduire dans son arrière-boutique; et, après avoir inspecté tous les coins où il était possible ou impossible de se cacher, il commença ainsi : — Eh! docteur! — Eh bien? — Tout est ici sous la rose [3]. — Il n'y a rien à craindre. — Je ne laisse pas ici un seul trou dans lequel pourrait se fourrer même un rat hanovrien. — Eh bien, quoi? — Quelles bonnes nouvelles de nos amis de l'autre côté de l'océan? Comment se porte le digne roi de France? — Ou peut-être venez-vous de Rome? car il faut que Rome agisse enfin; — Il faut que l'Église ralume sa chandelle à la vieille lampe. — Eh bien! — Quoi? encore sur la réserve? Je ne vous en aime que mieux. Mais, pas de craint.

Ici M. Pembroke interrompit, non sans quelque difficulté, un torrent de questions accompagnées de signes de tête, de gestes et de coups d'œil significatifs. Ayant enfin convaincu le libraire qu'il lui faisait trop d'honneur en le prenant pour un émissaire du roi exilé, il lui expliqua sa véritable affaire.

L'homme des livres, avec un air plus calme, procéda à l'examen des manuscrits. Le premier avait pour titre : — *Dissidence des Dissidens, ou la Compréhension réfutée, démontrant l'impossibilité d'aucun compromis entre l'Église et les Puritains, Presbytériens ou sectaires quelconques; avec les preuves tirées des Écritures, des Saints-Pères et des meilleurs théologiens controversistes* [4].

(1) On appelle *Little-Britain* un des plus anciens quartiers de Londres dans les environs de Saint-Paul; c'est sur les limites de la *Petite-Bretagne* que sont les rues de *Pater noster row* et de l'*Ave Maria*, où de temps immémorial ont résidé les libraires de Londres, dont plusieurs aujourd'hui, ont émigré, il est vrai, dans de plus beaux quartiers.

(2) Mot hébreu signifiant *épi de blé* et aussi *torrent*. Pour reconnaître les hommes d'Éphraïm, ceux de Gilead leur faisaient dire ce mot, et s'ils prononçaient le *sh* comme *s*, ils étaient égorgés. Dans un sens figuré *Shibboleth* signifie donc un *mot d'ordre*.

(3) *Under the rose* est une phrase proverbiale très usitée, qui signifie, en secret. L'origine de ce proverbe vient sans doute de ce que chez les anciens la *rose* était consacrée à Harpocrate, le dieu du silence; on l'employait donc souvent dans les sculptures et les plafonds des chambres où l'on recevait les hôtes, pour signifier que tout ce qui se disait dans ces lieux était tenu secret.

(4) Nous donnerons le texte de ce titre et du suivant, en faveur des amateurs qui pourront trouver en bouquinant quelques livres analogues à ceux auxquels l'auteur fait allusion:

— Le libraire fit des objections positives contre cet ouvrage. Bonnes intentions, dit-il, très savant sans doute, mais le temps est passé. — Imprimé en *philosophie* [1], il ferait au moins huit cents pages, et ne rendrait jamais les frais. Veuillez donc m'excuser. — J'aime et je respecte la véritable Église du fond de mon âme, et si c'était un sermon sur le martyre, — un petit pamphlet à 12 pence, je hasarderais quelque chose pour l'honneur de votre robe. Mais voyons l'autre.... *Le droit héréditaire démontré*. — Ah! il y a quelque sens à celui-ci. Hum, hum, hum! — Tant de pages; — papier, tant; — impression, tant. — Ah! — Je veux vous dire, docteur; vous devriez élaguer un peu les citations grecques et latines, car c'est lourd, docteur, c'est diablement lourd! — Je vous demande bien pardon, — il faudrait aussi y jeter quelques grains de poivre. — Je n'ai jamais aimé à critiquer mes auteurs. — J'ai imprimé Drake et Charlwood-Lawton, et le pauvre Amhurst (*h*), ah! Caleb, Caleb! c'était une honte de laisser mourir de faim le pauvre Caleb! Et nous avons parmi nous tant de gras recteurs et de riches écuyers! Je lui donnais à dîner une fois par semaine; mais, Dieu vous aime, qu'est-ce qu'un dîner par semaine, quand un homme ne sait pas où aller pendant les six autres jours? — Eh bien, docteur, je montrerai votre manuscrit au petit solliciteur Tom Alibi, qui est chargé de toutes mes affaires contentieuses. — Il ne faut pas aller contre le vent. La canaille fut très peu polie la dernière fois que je passai dans la cour du vieux palais. — Il ne s'y trouve que des Whigs et des Têtes-Rondes, des Guillaumistes et des rats d'Hanovre [2].

Le lendemain, M. Pembroke retourna chez le libraire-éditeur qui lui dit que Tom Alibi lui avait conseillé de ne pas faire cette entreprise. Ce n'est pas que je ne consentisse volontiers, pour le bien de l'Église à aller — qu'allais-je dire? — à aller aux colonies [3]. Mais, mon cher docteur, j'ai une femme et

« *A dissent from dissenters, or the comprehension confuted; showing the impossibility of any composition betwen the Church and Puritans, Presbitarians or Sectaries of any description; illustrated from the Scriptures, the Fathers of the Church and the soundest controversial divines.* »

(1) *Small-Pica*, terme d'imprimerie. C'est le nom d'un caractère qui équivaut à celui qu'on appelle *philosophie* dans le langage de la typographie française.

(2) Expression dont le squire Western se sert souvent pour caractériser les Wighs dans *Tom Jones*.

(3) C'est-à-dire à être condamné à la déportation.

des enfans. Cependant, pour vous montrer mon zèle, je recommanderai votre affaire à Trimmel, mon voisin; il est célibataire, et va se retirer du commerce; de sorte qu'un voyage aux colonies occidentales ne serait pas un grand inconvénient pour lui. — Mais M. Trimmel fut aussi intraitable; M. Pembroke, heureusement peut-être pour lui, fut obligé de retourner à Waverley-Honour en remportant sain et sauf, dans ses sacoches, son traité en défense des véritables principes fondamentaux de l'Église et de l'État.

Comme, selon toute apparence, le public était menacé d'être privé du bienfait de ses élucubrations, par la lâcheté égoïste des libraires, M. Pembroke résolut de faire une seconde copie de ces formidables manuscrits pour l'usage de son élève. Il sentait qu'il avait été indolent comme précepteur, et de plus sa conscience lui reprochait d'avoir cédé à la prière que lui avait faite M. Richard Waverley, de ne pas inculquer à son fils des principes opposés à ceux du gouvernement civil et religieux actuel. — Maintenant qu'il n'est plus sous ma tutelle, se dit-il, je puis, sans manquer à ma parole, lui fournir les moyens de juger par lui-même, et je n'ai à craindre que le reproche qu'il peut me faire de lui avoir caché si long-temps la lumière que cette lecture va faire jaillir à ses yeux. — Pendant qu'il se livrait ainsi à ces rêveries d'auteur et de politique, son cher néophyte, ne trouvant rien de bien attrayant dans les titres des deux traités, effrayé d'ailleurs de la masse compacte et des lignes serrées de ces manuscrits, les déposa tranquillement dans un coin de sa malle.

La tante Rachel fit ses adieux en peu de mots, mais très affectueusement. Elle se contenta d'inviter son jeune Édouard, dont elle croyait probablement le cœur un peu susceptible, à se tenir en garde contre les charmes séducteurs des belles de l'Écosse. — Elle convint qu'il se trouvait dans la partie septentrionale de la Grande-Bretagne quelques anciennes familles; mais elles étaient toutes whigs et presbytériennes, à l'exception des Montagnards; et quand à ceux-ci, elle devait dire que les dames ne pouvaient avoir beaucoup de délicatesse dans un pays où le costume ordinaire des hommes était, comme on l'en avait assurée, fort singulier, et très peu décent [1]. Elle termina ses

(1) Allusion à l'absence de ce vêtement que la pudeur anglaise appelle les *inexprimables*.

adieux au jeune officier en lui donnant sa bénédiction avec une touchante bienveillance, et lui remit en même temps une bague enrichie de diamans, ornement que le sexe masculin portait souvent à cette époque, et une bourse remplie de ces larges pièces d'or qu'on voyait plus communément il y a soixante ans, que de nos jours [1].

CHAPITRE VII.

Garnison de cavalerie en Écosse.

Le lendemain, Édouard, agité de divers sentimens, parmi lesquels dominait une inquiétude qui avait quelque chose de solennel, en se trouvant, en grande partie, abandonné à lui-même, partit du château, au milieu des bénédictions et des larmes de tous les vieux domestiques et des habitans du village; on lui remit aussi quelques pétitions adroites pour obtenir des grades de brigadiers, de maréchaux-des-logis, etc. Les pétitionnaires déclarant qu'ils n'auraient jamais consenti à laisser partir comme soldats, Jacob, et Giles, et Jonathan, si ce n'eût été pour accompagner Son Honneur [2], comme c'était leur devoir. Édouard, comme *c'était aussi son devoir*, se débarrassa des pétitionnaires avec des promesses; mais il en fit moins cependant qu'on n'aurait pu l'attendre d'un jeune homme qui connaissait si peu le monde. Après avoir fait une courte visite à Londres, il continua sa route à cheval, manière de voyager, alors générale, jusqu'à Édimbourg, et de là à Dundee, port de mer sur la côte orientale du comté d'Angus, où son régiment était alors en quartiers.

Il entrait dans un autre monde, où tout lui parut d'abord charmant, parce que tout était nouveau. Le colonel Gardiner, qui commandait le régiment, était lui-même une étude pour un

(1) Trait contre l'abondante émission du papier monnaie et la rareté de l'or en Angleterre, à l'époque où l'auteur écrivait.

(2) On dit *Votre Honneur*, *Son Honneur*, en Angleterre, dans le même sens qu'en espagnol on dit, *Votre Grâce*, *Vuetera Merced*. Nous disons en français Votre Seigneurie; mais nous attachons alors plus d'importance à cette expression.

jeune homme non moins curieux que romanesque : il était grand, bien fait et très actif, quoique déjà d'un âge un peu avancé ; il avait été dans sa jeunesse ce qu'on appelle, par manière de palliatif, un jeune homme fort dissipé. En religion, il avait vécu dans le doute, sinon dans l'incrédulité, avant qu'une conversion soudaine eût donné à son esprit une tournure sérieuse et même enthousiaste ; il circulait plusieurs histoires étranges à ce sujet. On se disait à l'oreille qu'une communication surnaturelle, et d'une nature visible même aux sens extérieurs, avait produit ce changement merveilleux ; et quoique quelques individus parlassent du prosélyte comme d'un enthousiaste, personne ne donnait à entendre qu'il fût un hypocrite. Cette circonstance singulière et mystérieuse donna au colonel Gardiner un intérêt particulier et solennel aux yeux du jeune militaire. (*i*) Il est aisé de se figurer que, sous un chef si respectable, les officiers du régiment formaient une société plus tranquille et mieux ordonnée qu'elle ne l'est ordinairement dans un corps militaire, et que Waverley se trouva préservé de quelques tentations auxquelles il aurait pu être exposé sans cela.

Cependant il avança dans son éducation militaire. Déjà bon cavalier, il fut alors initié dans l'art du manège, qui, porté à la perfection, réalise presque la fable du centaure ; les évolutions du cheval paraissant plutôt la suite de la volonté de celui qui le monte, que l'effet d'un signe extérieur et visible pour diriger ses mouvemens.

Il reçut aussi des instructions sur les devoirs qu'il aurait à remplir quand il serait en campagne ; mais je dois avouer que lorsque sa première ardeur fut passée, ses progrès furent moins rapides qu'il ne l'avait desiré et espéré. Les devoirs d'un officier, les plus imposans de tous, aux yeux de ceux qui ne les connaissent pas, à cause de l'appareil extérieur qui les accompagne ; ne sont au fond qu'une tâche sèche et abstraite, dépendant principalement de calculs arithmétiques qui demandent beaucoup d'attention, et exigent une tête capable de raisonner froidement pour les mettre à exécution. Notre héros était sujet à des distractions pendant lesquelles ses bévues tantôt faisaient rire, tantôt lui attiraient des reproches. Cette circonstance lui fit sentir péniblement son infériorité dans les qualités qui semblaient surtout mériter et obtenir l'estime dans sa nouvelle profession.

Il se demandait en vain pourquoi son œil ne jugeait pas aussi bien les distances et l'espace que celui des autres officiers; pourquoi il ne réussissait pas toujours à démêler les divers mouvemens partiels nécessaires pour exécuter une évolution particulière; pourquoi sa mémoire, en tant d'occasions, si fidèle, ne pouvait retenir les mots techniques ni les détails de l'ordre et de la discipline. Édouard était naturellement modeste : il n'avait donc point la sotte présomption de croire que ces détails minutieux des devoirs militaires, fussent indignes de lui, et qu'il fût né général, parce qu'il ne faisait qu'un subalterne médiocre. La vérité était que les lectures vagues, et sans résultat satisfaisant, qu'il avait faites, agissant sur un caractère naturellement distrait et concentré, avaient donné à son esprit une habitude d'hésitation et d'indécision, qui n'est nullement propre à fixer l'attention sur l'étude. Cependant il ne savait que faire de son temps.

Les gentilshommes du voisinage, étant mal disposés pour le gouvernement, montraient peu d'hospitalité aux militaires; et les bourgeois de la ville, principalement occupés d'affaires mercantiles, n'étaient pas d'une classe qui pût faire désirer à Waverley de se lier avec eux. L'approche de l'été et le désir de connaître l'Écosse mieux qu'il ne pouvait le faire dans une course de quelques milles à cheval, le portèrent à demander un congé pour s'absenter pendant quelques semaines. Il résolut d'aller voir d'abord l'ancien ami et correspondant de son oncle, se réservant d'étendre ou d'abréger son séjour chez lui d'après les circonstances. Il partit à cheval, accompagné d'un seul domestique, et passa la première nuit dans une mauvaise auberge, dont l'hôtesse ne portait ni bas ni souliers; et dont l'hôte, qui se donnait des airs d'homme comme il faut, était disposé à montrer de la grossièreté à notre voyageur, parce que celui-ci ne l'avait pas prié de lui faire le plaisir de partager son souper (*k*). Le lendemain, Édouard traversa un pays tout à fait découvert, et sans enclos, et s'approcha insensiblement des montagnes du comté de Perth, qui d'abord ne lui avaient paru qu'une ligne d'azur bordant l'horizon, mais dont les masses gigantesques s'élevaient alors avec un air de menace et de défi au-dessus de la contrée plus égale qui s'étendait à leurs pieds. Au bas de cette barrière majestueuse, mais encore dans les Basses-Terres,

demeurait Cosme-Comyne Bradwardine de Bradwardine; et, si l'on doit ajouter foi à la vieillesse en cheveux blancs, c'était là que ses ancêtres avaient constamment fait leur résidence héréditaire depuis le règne du gracieux roi Duncan.[1]

CHAPITRE VIII.

Manoir d'Écosse il y a soixante ans.

Ce fut vers l'heure de midi que le capitaine Waverley entra dans le village à maisons éparses, ou plutôt dans le hameau de Tully-Veolan, près duquel était située l'habitation du seigneur. Les maisons annonçaient une misère extrême, surtout pour des yeux accoutumés à la riante propreté des chaumières anglaises. Elles étaient placées, sans égard pour la régularité, de chaque côté d'une rue non pavée, où les enfans, presque dans un état de nudité primitive, se roulaient sur la terre comme pour se faire écraser par les premiers chevaux qui viendaient à passer. Parfois, il est vrai, lorsque cet événement semblait inévitable, quelque vieille grand'mère, qui les surveillait, avec son bonnet serré sur sa tête, sa quenouille et son fuseau, s'élançait comme une sibylle en fureur d'une de ces misérables huttes, se précipitait au milieu de la rue, saisissait son marmot au milieu de ses compagnons à visage brûlé par le soleil, le saluait d'un bon soufflet, et le remportait dans sa hutte, tandis que le petit drôle à cheveux blonds répondait aux approches grondeurs de la matrone furieuse, par des cris aigus tirés du fond de ses poumons. Une vingtaine de mâtins hargneux et vagabonds faisaient leur partie dans ce concert, ne cessant de japper, d'aboyer et de hurler, et cherchant à mordre les jambes des chevaux. On était tellement habitué alors à ce désagrément en Écosse, qu'un *touriste*[2] français, qui, comme tant d'autres voyageurs, voulait trouver une cause raisonnable de tout ce qu'il voyait, a consigné, parmi les choses curieuses de la Calédonie, qu'on entre-

(1) Le roi Duncan prédécesseur de Macbeth, régnait en 1034.
(2) *A Tour*, excursion, voyage.

tient dans chaque village un relai de mâtins, appelés *collies* [1], destinés à harceler les *chevaux de poste* qui sont tellement affamés et épuisés que, sans le secours de ce puissant *stimulus*, et de cette escorte qui les chasse jusqu'au relai suivant, on ne parviendrait jamais à les faire aller d'un village à l'autre. Le mal et le remède—quel qu'il soit—existe encore aujourd'hui. Mais cet épisode est étranger à notre histoire; je n'en ai parlé que pour les gens chargés de lever l'imposition mise sur les chiens, d'après le *dog-bill* [2] de M. Dent.

Tandis que Waverley continuait sa route, de loin en loin un vieillard courbé sous le poids de la fatigue et des ans, les yeux affaiblis autant par l'effet de la fumée que par la vieillesse, s'avançait, en chancelant, vers la porte de sa hutte, pour examiner le costume du voyageur, l'encolure et l'allure des chevaux, et allait ensuite former un petit groupe avec ses voisins, pour discuter les probabilités sur la question de savoir d'où venait cet étranger et où il se rendait. Trois ou quatre jeunes filles, qui revenaient du puits ou du ruisseau, portant sur la tête leurs seaux ou leurs cruches, offraient un coup d'œil plus agréable; et avec leurs robes courtes, leur unique jupon, leurs bras, leurs jambes et leurs pieds nus, leur tête découverte, et leurs cheveux tressés, rappelaient assez bien les formes qui ornent un paysage d'Italie. Un amateur du pittoresque n'aurait rien trouvé à redire à l'élégance de leur costume, ou à la tournure de leur taille. Cependant, pour dire la vérité, un Anglais, à la recherche du *confortable*, mot particulier à sa langue, aurait désiré que leurs vêtemens fussent plus amples, leurs pieds et leurs jambes un peu mieux protégés contre l'intempérie de l'air, et leur tête et leur teint plus à l'abri du soleil; ou peut-être eût-il pensé encore que leurs personnes et leurs habillemens auraient beaucoup gagné par une application abondante d'eau de source et d'une quantité suffisante de savon. L'ensemble de ce tableau était triste, parce qu'il semblait annoncer la stagnation de l'industrie, et peut-être celle de l'intelligence. La curiosité elle-même, la passion la plus forte des oisifs, semblait être dans un état d'insouciance, dans le village de Tully-Veolan; les mâtins déjà mentionnés en donnaient seuls des preuves actives; chez les villageois elle était

(1) Chiens roquets, chiens de berger.
(2) Bill sur les chiens.

passive. Ils fixaient bien les yeux sur le jeune et bel officier et sur son domestique, mais sans cet air animé ou ces gestes d'empressement avec lesquels ceux qui vivent habituellement dans une aisance monotone, courent après les distractions hors de chez eux. Cependant la physionomie du peuple, examinée de plus près, n'avait rien qui annonçât l'indifférence de la stupidité; les traits des visages étaient durs, mais remarquables par une expression d'intelligence; graves, mais l'opposé de stupides. Parmi les jeunes femmes, un artiste aurait pu aussi choisir plus d'un modèle qui, par ses formes et son visage, ressemblait à Minerve. Les enfans, dont la peau était noircie et les cheveux blanchis par l'influence du soleil, avaient un air de vie, une manière pleine d'intérêt, il semblait, au total, que la pauvreté et l'indolence, qui n'est que trop souvent sa compagne, unissaient leur influence pour dégrader le génie naturel et les connaissances acquises de villageois, robustes, intelligens et réfléchis.

Waverley se livrait à toutes ces pensées, en suivant à pas lents la rue raboteuse et couverte de cailloux de Tully-Veolan, il n'était tiré de ses méditations que par les soubresauts que faisait son cheval lorsqu'il était assailli par ces cosaques de la race canine, les *collies* dont nous avons parlé. Le village avait plus d'un demi-mille de longueur, parce que les chaumières, placées irrégulièrement, étaient séparées par des jardins ou des cours — comme les appellent les habitans du pays — de différentes grandeurs. A cette époque, car il y a soixante ans, la pomme de terre, aujourd'hui si commune, y était inconnue; mais on y trouvait des choux gigantesques, appelés *kail* dans le pays, entourés d'un bosquet d'orties. Çà et là, la ciguë ou le chardon national [1] ombrageaient un quart du petit enclos. Jamais le terrain inégal sur lequel le village était bâti n'avait été nivelé; de sorte que ces enclos présentaient des inégalités de toute espèce, s'élevant ici en terrasse, et là s'affaissant comme des fosses de tanneur. Entre les murailles en pierre sèche qui protégeaient les jardins suspendus de Tully-Veolan, ou, pour mieux dire qui semblaient les protéger, tant les brèches étaient nombreuses, un étroit passage conduisait au champ communal. Là,

(1) L'auteur appelle le chardon, *National*, parce qu'il fait partie des armes de l'Écosse.

réunissant leurs travaux, les villageois cultivaient du seigle, de l'avoine, de l'orge et des pois, dans des sillons alternatifs d'une si petite étendue que, vue à quelque distance, cette surface variée et peu productive, ressembait au livre d'échantillons d'un tailleur. Dans quelques endroits plus favorisés, on remarquait derrière les chaumières un misérable wigwam [1] construit avec de la terre, des cailloux et de la tourbe, où les riches du lieu pouvaient peut-être loger soit une vache mourant de faim, soit quelque cheval de rebut; mais presque toutes les huttes étaient défendues sur le devant par un énorme tas de tourbe noire d'un côté de la porte, et de l'autre par le fumier qui rivalisait de hauteur.

A une portée de trait du bout du village, on apercevait des enclos pompeusement nommés, le parc de Tully-Veolan; ils consistaient en certains champs carrés qu'entouraient et partageaient des murs en pierre, de cinq pieds de haut. Au centre de la barrière extérieure était la première porte de l'avenue qui s'ouvrait sous un arceau crénelé par le haut, et orné de deux énormes blocs de pierre, mutilés, et injuriés par le temps, qui, si l'on doit en croire la tradition du hameau, représentaient autrefois ou étaient destinés à représenter deux ours rampans, supports des armes de la famille de Bradwardine. Cette avenue était droite, de moyenne grandeur, et bordée par un double rang de vieux marronniers alternant avec des sycomores, qui s'élevaient à une telle hauteur, et dont les branches étaient si touffues, qu'elles formaient une voûte complète au-dessus de l'avenue. Derrière ces arbres vénérables et en ligne parallèle avec eux, régnaient deux grands murs en apparence non moins antiques, couverts de lierre, de chèvre-feuille et d'autres plantes grimpantes. L'avenue semblait peu fréquentée, et ne l'était guère que par des gens à pied. Aussi, comme elle était très large et constamment à l'ombre, il y croissait partout un gazon formant un beau tapis de verdure, à l'exception de l'endroit, où un étroit sentier avait été pratiqué par le petit nombre de piétons qui allaient de la première porte à la seconde. Cette seconde porte, comme l'autre, s'ouvrait au milieu d'un mur orné de quelques sculptures grossières, et crénelé, par-dessus lequel on apercevait, à demi-cachés par les arbres de l'avenue, les toits en pente

(1) Ce mot signifie généralement une hutte de sauvage.

escarpée et les pignons étroits du manoir, avec des espèces de dentelures en escalier et des tourelles aux angles. Un des battans de la seconde porte était ouvert; et, comme les rayons du soleil tombaient en plein dans la cour qui était derrière, une longue trace de lumière en jaillissait jusque sous la sombre avenue. C'était un de ces effets qu'un peintre aime à représenter, et cette clarté éclatante se fondait merveilleusement avec la lumière qui cherchait à s'ouvrir un passage entre les branches de la voûte de verdure formée par les arbres de l'allée.

La solitude et le calme de cette scène avaient quelque chose de monastique; et Waverley, qui avait remis son cheval à son domestique à la première porte, s'avançait avec lenteur dans l'avenue, jouissant de la fraîcheur agréable de l'ombre, et si charmé des idées tranquilles de repos et de retraite que faisait naître ce lieu paisible, et retiré, qu'il oublia la misère et la boue du village qu'il laissait derrière lui. L'intérieur de la cour pavée correspondait parfaitement à ce qui précédait. La maison, qui paraissait consister en deux ou trois corps-de-logis très hauts, très étroits et à toits escarpés, et tenant les uns aux autres par des angles droits, formait un des côtés de l'enclos. Elle avait été bâtie dans un temps où un *château* n'était plus nécessaire, mais lorsque les architectes écossais ne connaissaient pas encore l'art de distribuer une maison. Les fenêtres étaient nombreuses, et très petites. Le toit offrait de singulières projections appelées *bartizans*, [1] et à chacun des angles, qui étaient en grand nombre, s'élevait une petite tour qui ressemblait plutôt à une poivrière [2] qu'à une tourelle gothique. La façade ne promettait pas une sécurité absolue contre une attaque. Il y avait des meurtrières pour la mousquéterie, et des étançons en fer aux fenêtres d'en bas, sans doute pour repousser les bandes errantes d'Égyptiens [3], ou pour des Caterans [4] des montagnes voisines. Un autre côté de la cour était occupé par les écuries et les offices. Ces écuries étaient basses et voûtées; des fentes pratiquées dans les murs y tenaient lieu de fenêtres, et, comme l'observa le valet d'Édouard, « elles ressemblaient plutôt à une pri-

(1) Bartizans ou Bertazenne, espéce de crénaux circulaires ou en galerie.

(2) Les poivrières sont, en Angleterre, de petites fioles de forme oblongue, couvertes d'un dessus en métal percé de trous par lesquels on fait sortir le poivre en secouant la bouteille.

(3) Que nous appelons Bohémiens en France.

(4) Mot local pour désigner les voleurs de bestiaux. Nous le retrouverons plus loin.

son pour des assassins et des voleurs, ou tout autre individu jugé aux assises, qu'à un abri pour des chevaux chrétiens. »—Au-dessus de ces écuries en forme de cachot étaient des greniers, appelés en Écosse *girnels*, et d'autres offices auxquels on avait accès par des escaliers extérieurs en maçonnerie grossière. Deux murs crénelés, dont l'un était en face de l'avenue et l'autre séparait la cour du jardin, complétaient l'enclos.

La cour avait aussi ses ornemens. A un angle était un pigeonnier en forme de tonneau circulaire et très vaste, assez semblable à l'édifice curieux, appelé *le Four d'Arthur*, qui aurait tourné la tête de tous les antiquaires anglais, si le respectable propriétaire ne l'avait mis à bas pour réparer le mur d'une écluse voisine [1]. Ce colombier, *columbarium*, comme le nommait M. Bradwardine,—n'était pas une médiocre ressource pour un laird écossais de ce temps-là, dont les revenus étaient augmentés par les contributions en nature que ces fourrageurs ailés levaient sur les fermes, et par la conscription à laquelle ils étaient soumis à leur tour au profit de sa table.

Dans un autre angle de la cour était une fontaine où un ours énorme en pierre dominait un large bassin dans lequel sa gueule versait l'eau. Ce chef-d'œuvre faisait l'admiration de la contrée, à dix milles à la ronde. Nous ne devons pas oublier que des ours de toutes les façons, grands et petits, des ours entiers et des moitiés d'ours étaient sculptés sur les fenêtres et à l'extrémité; des pignons terminaient les gargouilles du toit, et supportaient les tourelles, avec cette devise : PRENEZ GARDE A L'OURS! (*bewar the bar!*). La cour était vaste, bien pavée et très propre, parce qu'il y avait probablement une autre issue derrière les écuries pour emporter la litière des chevaux. Le silence profond de cette solitude n'était interrompu que par le bruit de l'eau qui tombait sans interruption dans la fontaine; et toute cette scène continuait à entretenir l'idée d'un cloître dans l'imagination de Waverley. Avec la permission du lecteur nous terminerons ici ce chapitre consacré à la description de choses inanimées (*l*).

(1) Cette petite sortie d'antiquaire en faveur d'un monument curieux, détruit par l'ignorance, était à remarquer pour deviner le véritable auteur de Waverley, au moyen de ses goûts et de ses opinions particulières.

CHAPITRE IX.

Encore quelques mots sur le manoir et ses environs.

Après avoir satisfait sa curiosité en contemplant pendant quelques minutes tout ce qui l'entourait, Waverley saisit l'énorme marteau de la grande porte, dont l'architrave portait la date de 1594; mais il eut beau frapper, aucune réponse ne lui fut faite, quoique le bruit retentît au loin dans tous les appartemens, et fût répété par l'écho des murs de la cour derrière la maison, effrayant les pigeons dans leur vénérable rotonde, et même les chiens du village plus éloigné, qui s'étaient endormis chacun sur son fumier. Fatigué du fracas qu'il faisait, et des réponses inutiles qu'il y recevait, Édouard commençait à croire qu'il était arrivé au château d'Orgoglio, de la même manière que lorsque le prince Arthur victorieux y entra.

Mais en vain le château retentit de ses cris:

Nulle voix ne répond à cette voix tonnante,
Un silence de mort règne sous ces lambris,
Et personne à ses yeux ici ne se présente.

Notre héros ayant presque l'espoir de rencontrer,

« Un vieillard chargé d'ans, à la barbe de neige, »

qu'il pourrait interroger sur cette habitation déserte, fit un détour et s'approcha d'un petit guichet en chêne, bien garni de clous, qui était pratiqué dans le mur de la cour, à l'angle qu'il formait avec la maison. Cette porte, malgré son apparence de fortification, n'était fermée qu'avec un loquet. Édouard le leva, et entra dans un jardin qui lui présenta un coup d'œil agréable (*m*). La façade du midi, couverte d'arbres fruitiers en espaliers et de plusieurs espèces d'arbres toujours verts, étendait son front irrégulier, mais vénérable le long d'une terrasse, partie pavée, partie sablée, et bordée en partie de fleurs et d'arbustes d'élite. Cette terrasse descendait dans le jardin proprement dit, par trois escaliers, l'un au centre et les deux autres à chaque

extrémité. Elle était entourée d'un parapet de pierre avec une lourde balustrade ornée de distance en distance par de grotesques figures d'animaux accroupis, parmi lesquels l'ours favori se montrait plusieurs fois. Au milieu de la terrasse, entre une porte vitrée donnant dans la maison et l'escalier central, un énorme animal de cette espèce supportait, avec sa tête et ses pattes de devant, un large cadran solaire sur la circonférence duquel étaient gravés plus de diagrammes que les connaissances mathématiques d'Édouard ne le mettaient à même d'en déchiffrer.

Le jardin, qui paraissait entretenu avec le plus grand soin, était rempli d'arbres fruitiers, et offrait une profusion de fleurs et d'arbres verts, taillés en figures grotesques. Il était disposé en plusieurs terrasses qui se succédaient de rang en rang depuis le mur du côté de l'occident, jusqu'à un grand ruisseau dont l'eau paraissait douce et paisible, et qui servait de limite au jardin. Mais un peu plus loin, elle franchissait avec bruit une forte écluse, ou trop-plein, cause de sa tranquillité momentanée, et, là, formait une cascade dominée par une serre octogone, sur le haut de laquelle était une girouette sous la forme d'un ours doré. Après cet exploit, le ruisseau, prenant son cours naturel, qui était rapide et impétueux, échappait aux yeux dans un vallon creux et boisé. Au milieu du taillis, s'élevait une tour massive, mais en ruines, ancienne habitation des barons de Tully-Veolan. La rive opposée au jardin formait une prairie étroite ou un *haugh* [1] comme on l'appelait, qui était une petite pelouse de lavoir; et le terrein, plus en arrière, était couvert de vieux arbres.

Quelque agréable que fût ce jardin, on ne pouvait le comparer à ceux d'Alcine; — on y trouvait cependant les *due donzellette garrule* [2] de ce paradis enchanté; car, sur la pelouse, deux jeunes filles à jambes nues, placées chacune dans une grande cuve, faisaient avec leurs pieds l'office d'une machine à laver, d'invention nouvelle [3]; elles ne restèrent pourtant pas, comme les nymphes d'Armide, pour saluer avec la mélodie de

(1) Ce mot signifie un bord de rivière ou de ruisseau sujet à être inondé.

(2) *Ariosto :* les deux fillettes *jaseuses*. Mais comment rendre tout ce qu'il y a de musical dans *garrule*?

(3) *Patent washing machine*. Machine à laver, avec *brevet d'invention*.

leur voix l'hôte qui s'approchait : alarmées à l'aspect d'un bel étranger sur l'autre rive, elles laissèrent retomber leurs vêtemens, ou pour mieux dire, leur seul vêtement pour couvrir leurs jambes, que leur occupation mettait un peu trop en évidence : —*Eh sirs* [1] ! s'écrièrent-elles avec un accent qui tenait le milieu entre la modestie et la coquetterie ; et elles se mirent à fuir avec la rapidité du daim, de côtés différens.

Waverley commençait à désespérer de pouvoir pénétrer dans cette maison solitaire et comme enchantée, lorsqu'il vit un homme s'avancer dans une des allées du jardin où il était encore. Pensant que c'était le jardinier ou quelque domestique de la maison, Édouard descendit les escaliers de la terrasse pour aller à sa rencontre ; mais, avant d'être parvenu assez près de lui pour pouvoir distinguer ses traits, il fut frappé de la singularité de son aspect et de ses gestes. Quelquefois cet individu croisait ses mains sur sa tête comme un Indien, dans une attitude de peinture ; quelquefois ses bras, tombant en ligne perpendiculaire, imitaient le mouvement du balancier d'une pendule, ou bien il les croisait rapidement sur sa poitrine en se frappant sous les épaules, comme le fait un cocher de fiacre pour suppléer au défaut d'exercice du fouet, quand, par une belle gelée, ses chevaux restent dans l'inaction sur la place. Sa démarche n'était pas moins extraordinaire que ses gestes. Tantôt il marchait à cloche-pied, avec beaucoup de persévérance, sur le pied droit, qu'il laissait reposer ensuite pour en faire autant du gauche ; tantôt, les rapprochant tous deux, il sautait à pieds joints. Son costume était aussi antique qu'extravagant : il avait une espèce de jaquette grise avec des manches à paremens, qui, étant tailladées, laissaient apercevoir une doublure écarlate. Les autres parties de son costume, sans même oublier ses souliers, étaient de la même couleur, et son bonnet écarlate était fièrement surmonté d'une plume de dindon. Édouard, qu'il ne paraissait pas avoir remarqué, s'aperçut bientôt que les traits de son visage confirmaient ce qu'avaient annoncé de loin son aspect et ses gestes. Ce n'était en apparence ni l'idiotisme ni la démence qui donnaient cette expression vague, égarée, et irrégulière à une

(1) *Eh sirs ! eh messieurs !* cette exclamation est toute de surprise ; elle ne s'adresse pas au *monsieur*. Nous disons en francais, dans un autre sens, *oh dame !* etc.

physionomie naturellement agréable; c'était quelque chose qui semblait un composé des deux, un mélange de la simplicité de l'idiot et de l'extravagance d'un cerveau fêlé! il se mit à chanter avec feu et non sans goût un fragment d'une vieille ballade écossaise.

Quoi! me tromper, amant volage,
Dans le printemps, parmi les fleurs;
Mais l'hiver me rendant plus sage,
Je saurai payer tes froideurs.

Reviens, reviens à ton amie,
Reviens, reviens, et hâte-toi.
Pour punir celui qui m'oublie,
Un autre amant aura ma foi (*n*).

Ici, il leva les yeux, qu'il avait jusqu'alors tenus attachés sur ses pieds pour observer s'ils marquaient bien la mesure. Apercevant Édouard, il s'empressa d'ôter son bonnet, et témoigna par des gestes grotesques sa surprise et son respect, en le saluant. Sans beaucoup espérer d'obtenir une réponse à aucune question raisonnable, Waverley lui demanda néanmoins si M. Bradwardine était chez lui, ou s'il pourrait parler à quelqu'un de ses domestiques. Ce bizarre interlocuteur lui répondit, et

« Tous ses discours étaient en chants [1],

comme l'aurait fait la sorcière de Thalaba :

Le chevalier, sur la montagne,
Cherche le plaisir des chasseurs,
Et sa dame dans la campagne
Tresse une guirlande de fleurs.
Dans le boudoir secret d'Hélène.
La mousse couvre le plancher :
William vient lui conter sa peine,...
On ne peut l'entendre marcher.

Cette chanson n'apprenait rien à Édouard, qui, répétant ses questions, reçut une réponse prononcée si vîte et dans un dialecte si particulier, qu'il ne put saisir que le mot de *sommelier*. Waverley demanda donc à voir le sommelier. Cet homme alors, le regardant d'un air matois, lui fit un signe d'intelligence pour l'inviter à le suivre et se mit à danser et à cabrioler dans l'allée, en retournant sur ses pas. — « J'ai là un guide bien étrange, »

(1) Vers cité de Southey. Voyez l'analyse de ce poëme bizarre dans le *Voyage littéraire en Angleterre et en Écosse*.

pensa Waverley, « et qui ne ressemble pas mal aux *clowns*[1] butors de Shakspeare : je ne suis pas très prudent de le prendre pour pilote ; mais de plus sages que moi ont été guidés par des fous ! » — Cependant ils arrivèrent au fond de l'allée ; et là, faisant un léger détour, ils entrèrent dans un petit parterre protégé contre les vents de l'est et du nord par une haie d'ifs très serrés. Édouard y trouva un vieillard occupé à bêcher la terre, et qui avait mis son habit bas. Son extérieur laissait douter si c'était un domestique du premier rang ou un jardinier. Son nez rubicond et sa chemise à jabot appartenaient à un homme de la première des deux professions ; mais son teint hâlé par le soleil, et son tablier vert, semblaient indiquer

Un second père Adam cultivant ce jardin.

Le majordome, car c'était lui, et sans contredit le second officier de la baronnie, et même en sa qualité de premier ministre de l'intérieur, il était au-dessus du bailli Macwheeble, dans son département de la cuisine et de la cave, —le majordome mit sa bêche à l'écart, et passa promptement son habit en jetant un regard de colère sur le guide d'Édouard, sans doute parce qu'il avait introduit un étranger pendant qu'il était occupé à ces travaux pénibles et qu'il pouvait regarder comme dérogeant à sa dignité ; après quoi il demanda à Édouard quels ordres il avait à lui donner. Waverley lui ayant dit son nom, et l'ayant informé qu'il désirait présenter ses devoirs à son maître, le vieillard prit un air de respect et d'importance : « il pouvait prendre sur sa conscience de dire que Son Honneur aurait un très grand plaisir à le voir. M. Waverley ne voudrait-il pas prendre quelques rafraîchissemens après son voyage ? Son Honneur était avec les gens qui abattaient la Sorcière-Noire, et il s'était fait accompagner par les deux jardiniers. —Il appuya avec emphase sur le mot *deux*. —Pendant ce temps, il s'amusait lui-même à mettre en ordre le parterre de miss Rose, afin d'être à portée de recevoir les ordres de Son Honneur, si besoin était. Il aimait beau-

(1) La signification primitive de *clown* est *paysan*. Le *clown* des pièces de Shakspeare étant un paysan comique ou bouffon, avec un mélange de malice, de simplicité et de folie, et un *clown* de cette espèce étant un des personnages obligés dans beaucoup de pièces anglaises, comme le niais de nos mélodrames, le gracioso des Espagnols, etc., le mot *clown* a souvent un sens exclusivement *dramatique*. Nous aurons l'occasion de signaler l'origine historique des clowns.

coup le jardinage, mais il avait bien peu de temps pour se livrer à cet amusement.

—Il ne peut, dans aucun cas, y travailler plus de deux jours la semaine, ajouta l'étrange conducteur d'Édouard.

La majordome punit d'un regard sévère cette interruption, et lui donnant le nom de Davie-Gellatley, lui ordonna, d'un ton qui n'admettait point de réplique, d'aller chercher Son Honneur à la *Sorcière-Noire*, et de lui dire qu'un gentilhomme du sud était arrivé au manoir.

—Ce pauvre garçon est-il capable de remettre une lettre? demanda Édouard.

—Très fidèlement, monsieur, aux personnes qu'il respecte. Je me hasarderais difficilement à lui confier un long message verbal.... quoiqu'il soit plus malin que fou [1] !

Waverley remit ses lettres de créance à Gellatley, qui parut confirmer la dernière observation du sommelier, en lui faisant la grimace pendant qu'il tournait la tête d'un autre côté, et en donnant à ses traits, le caractère et la figure grotesque que présente le godet d'une pipe d'Allemagne. Après quoi, prenant congé de Waverley avec un salut bizarre, il partit en dansant pour faire sa commission.

—*C'est un innocent,* monsieur, dit le sommelier : il y en a dans presque toutes les *villes* du pays; mais le nôtre est en grande faveur [2] . il travaillait comme un autre et assez bien; mais il secourut à propos miss Rose, poursuivie par le nouveau taureau anglais du laird de Killancureit, et depuis ce temps-là nous l'appelons Davie Do-little [3], et ma foi nous pourrions tout aussi bien l'appeler Davie Do-nothing [4], car depuis qu'il a revêtu cet élégant habit pour amuser Son Honneur et ma jeune maîtresse (les riches ont leurs caprices!), il ne fait autre chose que de parcourir en dansant tous les coins et recoins de la *ville*, sans autre peine que de tenir en bon état, la ligne du laird, d'y

(1) *More knave than fool; knave* signifie aussi *fin, rusé*. C'est dans le même sens que les nègres disent des singes qu'ils supposent être doués de la parole : —Singe plus fin que nègre; lui pas parler pour pas travailler, — *Voyez* le chapitre XII.

(2) *Brought far ben* : locution toute écossaise. *Le nôtre a été admis à une grande intimité. Ben* signifiant littéralement la partie intérieure de la maison. Le sommelier est un peu jaloux de la *sinécure* du clown.

(3) Davie *Fait peu de chose*.

(4) Davie *Fait rien*..

mettre l'amorce, et peut-être de temps en temps de pêcher lui-même un plat de truites. Mais voici miss Rose : et je me rends caution pour elle qu'elle sera charmée de voir quelqu'un de la famille de Waverley, dans la maison de son père à Tully-Veolan.

Mais Rose Bradwardine a droit à trop d'égards de la part de son indigne historien, pour qu'il l'introduise à la fin d'un chapitre.

En attendant, nous ferons observer au lecteur que Waverley avait appris, dans ce colloque, qu'en Écosse une maison seule était appelée une *ville* [1], et un fou naturel [2] un *innocent* (*o*).

CHAPITRE X.

Rose Bradwardine et son père.

Miss Rose Bradwardine n'avait que dix-sept ans. Cependant, aux dernières courses de chevaux de la ville de ***, sa santé ayant été proposée avec celle d'autres beautés, le laird de Bumperquaigh, [3] porteur de santé, et croupier perpétuel du club de Beautherwhillery, ne dit pas seulement *encore !* [4] à cette proposition en vidant un verre contenant une pinte de Bordeaux, mais avant de verser la libation, il appela la divinité à qui s'adressait cet hommage, *La Rose de Tully-Veolan*. [5] Dans cette séance joyeuse, trois acclamations furent poussées par tous ceux des membres présens de cette respectable société à qui le vin avait laissé la force d'élever la voix. Bien plus, on m'a assuré que ceux qui s'étaient endormis applaudirent en ron-

(1) *A Town.*

(2) Nous apprendrons tout à l'heure aussi ce que c'est que la *Sorcière noire* dont il est question dans ce chapitre. Dans le baron de Bradwardine, l'auteur a peint le lord Forbes de Pitsligo; l'original de Davie Gellatley est un nommé Joë Cray de Gilmanscleug, que plusieurs personnes se rappellent avoir vu chez sir Walter Scott lorsqu'il résidait à Ashesteil.

(3) Mot à mot, *coupe pleine*.

(4) Il y a dans le texte *more* (plus), que nous avons traduit par *encore*, mot français que la langue anglaise a conservé, mais qui s'emploie particulièrement au théâtre pour *bis*.

(5) Ce qui obligeait les convives à boire autant de fois qu'il y avait de lettres dans les noms.

flant, et que, quoique grâces à de fortes libations et à de faibles cerveaux, deux ou trois buveurs fussent étendus sur le plancher, ceux-là même, déchus comme ils l'étaient de leur haut rang, et se vautrant, — je ne pousserai pas plus loin la parodie, — firent entendre quelques sons inarticulés, pour exprimer leur assentiment.

Des applaudissemens si unanimes ne pouvaient être arrachés que par un mérite reconnu; non-seulement Miss Rose en était digne, mais elle méritait le suffrage de personnes beaucoup plus raisonnables que celles qu'aurait pu fournir le club de Beautherwhillery, même avant la discussion du premier *magnum*. [1] C'était en effet une très jolie fille en fait de beauté écossaise, c'est-à-dire, avec une abondance de cheveux or-pâle, et la peau blanche comme la neige de ses montagnes. Cependant son visage n'était ni pâle ni mélancolique; sa physionomie, comme son caractère avait une expression de vivacité; son teint, sans être très fleuri, était si pur qu'il semblait transparent, et l'émotion la plus légère appelait la rougeur sur son visage et son cou. Sa taille, quoique au-dessous de la moyenne, était remarquable par son élégance, et tous ses mouvemens étaient pleins de légèreté, d'aisance et de grâce. Elle vint d'un autre côté du jardin pour recevoir le capitaine Waverley, qu'elle aborda d'une manière qui tenait le milieu entre la timidité et la politesse.

Après les premiers complimens, elle apprit à Édouard que la *Sorcière noire*, qui l'avait un peu embarrassé dans le compte que le sommelier lui avait rendu de l'occupation actuelle de son maître, n'avait ni chat noir, ni manche à balai, mais que c'était tout simplement une portion d'un taillis de chênes qu'on devait couper ce jour-là. Elle lui offrit poliment, mais avec une sorte de retenue timide, de le conduire à cet endroit, qui, à ce qu'il paraît, n'était pas très éloigné; mais ils furent prévenus par l'arrivée du baron de Bradwardine en personne, qui, averti par Davie Gellatley, et

« Tout occupé de soins hospitaliers [2], »

accourait à grands pas avec une vîtesse qui rappela à Édouard les bottes de sept lieues du conte des fées. C'était un homme de

(1) On appelle *magnum*, *magnum bonum* ou *Scotch pint*, pinte écossaise, une bouteille contenant quatre pintes de vin. C'est un terme de l'argot des buveurs.

(2) Hémistiche cité de Milton.

grande taille, maigre, taillé en athlète, avancé en âge et ayant les cheveux blancs, mais dont tous les muscles, grâce à un exercice constant, avaient conservé la force d'une corde à fouet. Son costume était négligé, et semblait appartenir à un Français plutôt qu'à un Anglais de cette époque. A ses traits durs, à sa taille droite et raide, on l'aurait pris pour un officier des Cent-Suisses, qui, ayant vécu quelque temps à Paris, aurait copié le *costume*, mais non l'aisance ou les manières des habitans de cette ville. La vérité était que son langage et ses habitudes étaient aussi étranges que son extérieur.

D'après le goût qu'il avait montré pour l'étude, ou peut-être par un système d'éducation généralement adopté en Ecosse pour les jeunes gens de qualité, on l'avait destiné au barreau; mais les principes politiques de sa famille ne lui permettant pas d'espérer de pouvoir s'élever dans cette profession, M. Bradwardine avait voyagé plusieurs années avec beaucoup de réputation, et avait même fait plusieurs campagnes au service d'une puissance étrangère. Après son démêlé avec les tribunaux, en 1715, pour crime de haute trahison, il avait vécu dans la retraite, se bornant presque entièrement à voir ceux de ses voisins dont les principes étaient les mêmes que les siens. Cette alliance de la pédanterie du légiste et de la fierté militaire du guerrier, pourra rappeler à plus d'un membre zélé de la garde volontaire de nos jours, le temps où la robe de nos avocats était souvent endossée par-dessus un brillant uniforme[1]. Ajoutez à cela les préjugés puisés dans l'ancienneté de sa famille et dans ses opinions politiques, qui tiraient une nouvelle force de l'habitude de l'autorité dont il était investi dans sa solitude; car, quoiqu'il ne l'exerçât que dans les limites de ses domaines à demi cultivés, elle y était incontestable et incontestée. Aussi avait-il coutume de dire que les terres de Bradwardine, de Tully-Veolan et autres, avaient été érigées en baronie franche par une charte de David I, *cum liberali potestate habendi curias et justicias, cum fossâ et furcâ, et saka et soka, et thol et theam, et infang-thief et outfang-thief, sivehand-habend, sive bak-barand,* [2] — mots cabalistiques dont

(1) Allusion à l'époque où l'Angleterre se croyait menacée d'une invasion de la France. Nous verrons le laird de Menkbarns (l'Antiquaire) payer de sa personne dans une de ces occasions.

(2) Droit de haute et basse justice, de geôle, de pilori.

peu de personnes pouvaient expliquer le sens particulier, mais qui signifiaient, en somme, que le baron de Bradwardine pouvait, en cas de délit, emprisonner, juger et faire exécuter ses vassaux, selon son bon plaisir. Comme Jacques [1] cependant, celui qui jouissait alors de ce pouvoir, aimait mieux parler de sa prérogative qu'en faire usage. Excepté l'emprisonnement de deux braconniers dans le cachot de la vieille tour de Tully-Veolan, où ils furent cruellement effrayés par les revenans et presque dévorés par les rats, et la mise au *jougs* (ou pilori écossais) d'une vieille femme qui s'était permis de dire que Gellatley n'était pas le seul fou qu'il y eût dans la maison du laird, je ne sache pas que le baron eût jamais été accusé d'abuser de ses grands pouvoirs. Cependant l'idée d'en être investi donnait une nouvelle importance à ses discours et à ses manières.

A la façon dont il accueillit Waverley, on s'aperçut que le plaisir sincère qu'il éprouvait en voyant le neveu de son ami avait un peu troublé la dignité raide et empesée du baron de Bradwardine; car les larmes vinrent aux yeux du vieillard, lorsque, ayant d'abord serré cordialement la main d'Édouard à la manière anglaise, il l'embrassa *à la mode française*, tandis que l'étreinte de sa main et le nuage de tabac d'Écosse que fit voler son accolade rendaient également humides les yeux de son hôte.

Sur l'honneur d'un gentilhomme! je rajeunis en vous voyant ici, M. Waverley. Je reconnais en vous un digne rejeton de l'antique souche de Waverley-Honour; *Spes altera!* comme dit Maron [1]. Et vous avez un air de famille, capitaine Waverley, pas encore aussi imposant que mon vieil ami sir Éverard, — *mais cela viendra avec le temps,* comme le disait une de mes connaissances de Hollande, le baron Kikkitbroeck; en parlant de *la sagesse de madame son épouse*. — Vous avez donc pris la cocarde? — C'est bien, très bien; — j'aurais pourtant voulu qu'elle fût d'une autre couleur, et j'aurais cru que mon ami sir Éverard aurait pensé de même, mais n'en parlons plus; je suis vieux et les temps sont changés! — Et comment se porte le digne chevalier baronnet et la belle Miss Rachel? — Vous riez, jeune homme! Oui, c'était la belle Miss Rachel, l'an de grâce 1716;

(1) *Virgilius Maro.* Ce second nom de Virgile n'est guère d'usage dans nos écoles; les Anglais s'en servent quelquefois pour désigner le poète de Mantoue. Ils appellent de même Ovide, *Naso.*

mais le temps s'écoule et *singula prædantur anni;* c'est une vérité incontestable. Je vous le répète, vous êtes le bienvenu, le très bienvenu dans ma pauvre demeure de Tully-Veolan. — Ma chère Rose, cours à la maison, et veille à ce qu'Alexandre Saunderson nous donne de ce vieux vin de Château-Margot que j'expédiai de Bordeaux à Dundee en 1713.

Rose s'éloigna d'un pas presque grave, jusqu'à ce qu'elle eût tourné le coin de la première allée, et courut ensuite avec la légèreté d'une fée, afin de pouvoir, après s'être acquittée de la commission de son père, songer à sa toilette, et mettre en évidence tous ses petits atours; occupation pour laquelle l'approche du dîner ne lui laissait que fort peu de temps.

— Capitaine, dit le baron, vous ne trouverez point ici le luxe des tables d'Angleterre, ni les *epulæ lautiores* du château de Waverley. Je dis *epulæ* et non *prandium,* parce que le *prandium* n'est que pour le peuple; Suétone l'a dit : *Epulæ ad senatum, prandium verò ad populum attinet;* [1] mais j'espère que vous serez content de mon vin de Bordeaux; *c'est des deux oreilles,* comme disait le capitaine Vinsauf. — Il est de première qualité, *vinum primæ notæ,* ainsi que l'a proclamé le principal de Saint-André. Encore une fois, je suis enchanté, capitaine Waverley, que vous soyez ici pour goûter le meilleur vin de ma cave.

Ce discours, avec les interjections qui y servaient de réponse, continua depuis l'allée où ils s'étaient rencontrés, jusqu'à la porte de la maison, où ils furent reçus par quatre à cinq domestiques en antique livrée, ayant à leur tête le majordome Alexandre Saunderson, en grand costume, et n'offrant plus sur sa personne aucune souillure occasionnée par les travaux du jardinage. Il les introduisit

Dans un vieux vestibule orné de toutes parts
De piques, de carquois, de cuirasses, de dards.

Avec toutes les cérémonies d'usage, mais avec une bienveillance encore plus réelle, le baron, sans s'arrêter dans aucun des appartemens intermédiaires, par lesquels il fit passer Édouard, le conduisit dans la grand'salle à manger, boisée en chêne noir et ornée des portraits de ses ancêtres. Le couvert était mis pour six personnes; un buffet de forme antique était chargé de l'an-

(1) *Epulæ* (festin) est pour le sénat; *prandium* (dîner) est pour le peuple.

cienne et massive vaisselle plate de la maison de Bradwardine. On entendit le son d'une cloche du côté de l'entrée de l'avenue, parce qu'un vieillard, qui remplissait les fonctions de portier les jours de gala, ayant appris l'arrivée de Waverley, s'était empressé de se rendre à son poste, et annonçait en ce moment l'arrivée d'autres convives.

— C'étaient, comme le baron l'assura à son jeune ami, de très estimables personnes. — Il y avait le jeune laird de Balmawhapple, surnommé Falconer, [1] de la famille de Glenfarquhar, grand amateur de la chasse, *gaudet equis et canibus;* du du reste, jeune homme très réservé. Il y avait aussi le laird de Killancureit, dévouant tous ses loisirs à l'agriculture théorique et pratique; se vantant de posséder un taureau d'une beauté incomparable, venant du comté de Devon, la Dumnonie des Romains, s'il fallait en croire Robert de Cirencester; comme vous pouvez en juger, d'après ses goûts, ajouta-t-il, il n'est que d'extraction agricole, *Servabit odorem testa diù,* [2] — et, soit dit entre nous, je crois que son grand-père venait du mauvais côté de la frontière [3]; on l'appelait Bullsegg : il arriva ici pour être maître d'hôtel, bailli, receveur de rentes, ou quelque chose de semblable, auprès du dernier Girnigo de Killancureit, qui mourut d'une atrophie. Après la mort de son maître, monsieur — vous aurez de la peine à concevoir un tel scandale, — comme ce Bullsegg était bien fait et de bonne mine, il épousa la douairière, qui était jeune et amoureuse, et devint possesseur du domaine, qui était dévolu à cette malheureuse femme en vertu de son contrat de mariage avec son défunt mari, en contradiction directe d'une substitution qui n'avait pas été enregistrée, et au préjudice de la chair et du sang du testateur, en la personne de son héritier naturel, son cousin au septième degré, Girnigo de Tipperhewit, dont la famille fut tellement ruinée par le procès qui s'ensuivit, que celui qui la représente aujourd'hui est réduit à servir comme simple soldat dans la garde noire montagnarde. (4)

(1) Fauconnier.
(2) Le vase conservera long-temps l'odeur.
(3) *Border* frontière, par le mauvais côté, il entend l'Angleterre,
(4) *Highland black-watch.* Ce corps a été connu pendant quatre-vingts ans sous le titre de 42e régiment, Montagnards, et désigné aussi, à diverses époques, par les noms de ses colonels, lord Sempill, lord J. Murray et lord Crawford, dont nous verrons l'ancêtre commander les archers écossais de Louis XI, dans *Quentin Durward.* Mais ce 42e, dans l'origine, s'appelait *freicudan dhu,* en gallique, et *black watch,* garde noire, en anglais, nom qui provenait des

Mais ce gentilhomme M. Bullsegg de Killancureit a de bon sang dans ses veines du côté de sa mère et de sa grand'mère, issues l'une et l'autre de la famille de Pickletillim ; il sait se tenir à sa place, et il est généralement aimé et estimé ; à Dieu ne plaise, capitaine Waverley, que nous, dont les familles sont *irréprochables*, nous cherchions à l'humilier ! Il peut se faire que dans neuf ou dix générations, ses descendans puissent marcher de pair avec les bonnes familles du pays. Rang et noblesse sont les derniers mots qui doivent se trouver dans la bouche de personnes qui, comme nous, sont d'une race sans tache. — *Vix ea nostra voco*, comme dit Nason [1]. — Nous aurons encore un ecclésiastique de la véritable (quoique persécutée) église épiscopale d'Écosse. Il fut confesseur dans sa cause, après l'année 1715, lorsqu'une populace de Whigs détruisit sa chapelle, déchira son surplis, et pilla sa maison, où on lui vola quatre cuillères d'argent, sans épargner son garde-manger, et deux barils, l'un de bière simple, l'autre de bière double, et de plus, deux bouteilles d'eau-de-vie. (*p*) Mon baron-bailli et agent, M. Duncan Macwheeble, sera notre quatrième convive. L'incertitude de l'ancienne orthographe rend douteux s'il appartient au clan de Wheedle ou de Quibble [2], mais l'un et l'autre ont produit d'habiles jurisconsultes.

Pendant qu'il lui peignait ses convives ainsi,
Ils entraient ; le dîner bientôt parut aussi.

couleurs foncées de l'uniforme (noir, vert et bleu), comparées au rouge éclatant des soldats réguliers. Les compagnies indépendantes de la Black-watch se recrutaient d'hommes d'un rang plus élevé que celui des autres régimens. En général, c'étaient presque tous des cadets de gentilshommes, ou des gentilshommes sans fortune ; on en voyait même beaucoup qui avaient des domestiques pour porter leurs armes.

(1) *Ovidius Naso* (Ovide).

(2) *Wheedle. To wheedle*, séduire, cajoler par de belles paroles. *Quibble*, pointe, jeu de mots. Le baron s'amuse ici lui-même, par ce jeu de mots, à comprendre dans une même épigramme son bailli et les avocats.

CHAPITRE XI.

Le banquet.

Le dîner fut abondant et bien ordonné, selon les idées écossaises d'alors. Les convives y firent honneur. Le baron mangea comme un soldat affamé ; le laird de Balmawhapple, comme un chasseur ; Bullsegg de Killancureit, comme un fermier ; Waverley, comme un voyageur, et le bailli Macwheeble comme tous les quatre ensemble. Mais, soit pour montrer par son attitude qu'il sentait qu'il était en présence de son patron, soit par véritable respect, il était assis sur le bord de sa chaise, placée à trois pieds de la table ; et pour entrer en communication avec son assiette, il avançait le corps en ligne oblique à partir du bas de l'épine du dos, de manière que le convive en face de lui ne voyait que le sommet de sa perruque.

Cette position courbée eût été pénible pour tout autre, mais une longue habitude avait accoutumé le digne bailli à la prendre, soit qu'il marchât, soit qu'il fût assis, et elle n'avait plus rien de gênant pour lui. Lorsqu'il marchait, son tronc projété en avant présentait sans doute d'une manière fort étrange la partie inférieure de son corps à ceux qui venaient après lui ; mais comme ceux qui le suivaient, étaient toujours ses inférieurs, — car M. Macwheeble avait une attention très scrupuleuse à céder le pas à tous les autres, — il s'inquiétait fort peu qu'ils tirassent de cette circonstance la conséquence qu'il avait pour eux peu d'égards ou même du mépris : aussi quand il traversait la cour, soit en arrivant, soit en s'en allant, gauchement monté sur son vieux *poney* [1] gris, il ressemblait assez à un chien tourneur de broche, marchant sur ses pattes de derrière.

L'ecclésiastique non-conformiste était un vieillard dont l'air

(1) *Bidet*. Les petits chevaux d'Écosse étant d'une espèce particulière, dont il sera fait mention ailleurs, nous pensons que le mot *poney* pourrait être conservé pour rappeler leur *étrangeté*. Ces chevaux, appelés aussi *garrons*, errent, à peu près sauvages, dans les Highlands ; ils sont généralement blancs, à longs crins, et d'origine espagnole, selon les Écossais, qui prétendent qu'ils sont abâtardis par le climat.

mélancolique inspirait l'intérêt et annonçait qu'il était du nombre de ceux qui avaient souffert la persécution pour leur conscience, il était un de ces prêtres qui,

« Sans être dépouillés se dépouillaient eux-mêmes. »

Aussi lorsque le baron ne pouvait l'entendre, le bailli avait coutume de railler quelquefois avec douceur M. Rubrick, et de lui reprocher d'avoir la conscience trop timorée. Nous sommes forcés de convenir que, quoique M. Macwheeble fût au fond du cœur un sincère partisan de la famille exilée, il avait su toujours s'accommoder prudemment aux différentes vicissitudes des temps. Aussi Davie Gellatley disait un jour de lui que c'était un très brave homme, ayant une conscience très calme et très paisible, — qui *ne lui avait jamais fait aucun mal.*

Lorsqu'on eut desservi, le baronnet proposa la santé du roi, laissant poliment à la conscience de ses convives la liberté de boire à la santé du souverain de fait, ou à celle du souverain de droit. La conversation devint générale, et Miss Bradwardine, qui avait fait les honneurs de la table avec beaucoup de grâce et de modestie, s'empressa de se retirer; l'ecclésiastique ne tarda pas à imiter son exemple. Le vin, qui justifiait les éloges du baron, circula rapidement à la ronde, et Waverley obtint, non sans quelque difficulté, le privilége de négliger quelquefois de remplir son verre. Enfin, comme il commençait à se faire tard, le baron fit un signe particulier à M. Saunders Saunderson ou à *Alexander ab Alexandro,* [1] comme il l'appelait plaisamment: celui-ci répondit par un coup d'œil expressif, et sortit à l'instant. Il rentra bientôt, sa grave physionomie déridée par un sourire solennel et mystérieux, et il plaça respectueusement devant son maître une cassette en bois de chêne, incrustée d'ornemens en cuivre d'un travail fort curieux. Le baron prit une petite clef, ouvrit la cassette, et en tira une coupe d'or, d'une forme antique et singulière; elle représentait un ours rampant. Le baron la considéra avec des yeux où se peignaient le respect, le plaisir et l'orgueil. Waverley se rappela involontairement le Tom Otter [2] de Ben Johnson avec son taureau, son che-

(1) C'est à dire, à *Saunders, fils de Saunders*, comme *Alexander ab Alexandro* signifie Alexandre fils d'Alexandre. Saunders et Sandy sont des abbréviations Écossaises d'Alexandre.

(2) Personnage original du théâtre de Ben Johnson.

val et son chien, comme cet original nommait spirituellement les principales coupes qui lui servaient dans ses orgies. Mais M. Bradwardine se tourna vers lui avec un air de complaisance, et le pria d'examiner ce curieux monument de l'ancien temps.

— Il représente, dit-il, les armes de notre famille. L'ours est *rampant*, parce qu'un savant héraut peint toujours l'animal dans sa position la plus noble, comme un cheval *saillissant;* [1] un lévrier *courant;* un animal carnivore, *in actu ferociore* [2], dans une posture de voracité, déchirant et dévorant sa proie. Or, monsieur, nous tenons ce glorieux support de notre écusson, du *Wappenbrief*, ou concession d'armes de Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, qui l'octroya à un de mes ancêtres, Godmond Bradwardine. C'était le cimier d'un Danois gigantesque qu'il tua en champ clos dans la Palestine, par suite d'une querelle sur la chasteté de l'épouse ou de la fille de l'empereur ; la tradition ne dit pas précisément laquelle ; — et ainsi comme dit Virgile,

Mutemus clypeos, Danaûmque insignia nobis
Aptemus! 3.

— Quant à la coupe, capitaine Waverley, elle fut faite d'après les ordres de saint Duthac, abbé d'Aberbrothock, en reconnaissance des services que lui avait rendus un autre baron de Bradwardine, en défendant vaillamment les domaines de ce monastère contre certains nobles usurpateurs; c'est avec raison qu'on l'appelle *le bienheureux ours de Bradwardine*, quoique le vieux docteur Doubleit se plût à l'appeler en riant la *grande ourse*. Dans les temps où la religion catholique florissait, on croyait que cette coupe avait certaines vertus mystiques et surnaturelles. Quoique je ne croie pas à ces *anilia*, il est certain que cette coupe a toujours été regardée dans notre famille comme un héritage précieux et inaliénable, et l'on ne s'en sert que les jours de fête extraordinaire. Mais comme l'arrivée de l'héritier de sir Éverard dans mon manoir en est une pour moi, je vais y boire à la santé et à la prospérité de l'antique et très honorable famille de Waverley.

Pendant cette longue harangue, le baron avait pris une bou-

(1) *Levant les deux pieds de devant.*
(2) *Dans son acte le plus féroce.*
(3) Changeons nos boucliers ; et prenons les armes des Grecs.

teille de Bordeaux couverte de toiles d'araignée, et avait rempli avec précaution sa coupe, qui tenait près d'une pinte d'Angleterre : la remettant ensuite à son sommelier pour qu'il la tînt soigneusement à angle parallèle à l'horison, il avala dévotement tout ce que contenait *le bienheureux ours* de Bradwardine.

Édouard fut saisi d'épouvante et d'horreur en voyant l'animal faire la ronde, et pensa avec inquiétude au sens de la devise, très applicable en ce cas: *Prenez garde à l'ours!* Cependant il vit clairement que comme aucun des convives ne se faisait un scrupule de lui rendre cet honneur extraordinaire, un refus de leur faire raison serait très mal reçu; il prit donc la résolution de se soumettre à ce dernier acte de tyrannie, et de quitter ensuite la table, s'il était possible : se confiant à la force de son tempérament, il fit raison à la compagnie en vidant à son tour *le bienheureux ours*, et il supporta cette rasade mieux qu'il n'aurait pu s'y attendre. Les autres convives, qui avaient employé leur temps d'une manière beaucoup plus active, commencèrent à donner des signes de changement ;

« Le bon vin fit son bon office (q). »

La glace de l'étiquette, l'orgueil de la naissance, commencèrent à céder à la bénigne influence de la bienveillante constellation, et les titres cérémonieux que s'étaient donnés jusques là les trois dignitaires, furent remplacés par les trois abréviations familières de Tully, Bailly et Killie. Ces deux derniers, quand l'ours eut fait quelques tours de table, se dirent quelques mots à l'oreille, et demandèrent la permission de proposer le coup de grâce [1] (proposition qui réjouit Édouard). Le coup de grâce, après quelques délais, fut enfin bu, et Waverley en conclut que les orgies de Bacchus étaient terminées pour ce soir. Il ne s'était jamais plus trompé de sa vie.

Comme les hôtes du baron avaient laissé leurs chevaux à la *Maison de Change*, c'est-à-dire, à la petite auberge du village, le baron aurait cru manquer aux lois de la politesse s'il ne les eût pas accompagnés jusqu'au bout de l'avenue. Waverley le suivit par le même motif, et pour respirer le bon air d'une soirée d'été, après de si copieuses libations. Mais lorsqu'ils furent

(1) En anglais, la coupe de grâce.

arrivés chez la mère Macleary [1], les lairds Balmawhapple et Killancureit déclarèrent qu'ils voulaient prouver leur reconnaissance de l'hospitalité qu'ils avaient reçue à Tully-Veolan, et qu'ils espéraient que leur noble voisin et son jeune hôte le capitaine Waverley leur feraient l'honneur de boire avec eux ce qu'ils appelèrent techniquement *deoch an doruis*, le coup de l'étrier (r) en l'honneur de la poutre du toit du baron [2].

Il faut remarquer que le bailli, sachant par expérience que la fête du jour, qui avait été jusque là aux frais de son patron, pourrait se terminer en partie à son compte, était monté sur son poney gris, affligé d'éparvin ; et moitié par gaîté, moitié par crainte d'avoir à payer son écot, il avait, à force de coups d'éperons, forcé le pauvre animal à prendre une sorte d'amble, (car le trot était hors de question), et il était déjà hors du village. Les autres entrèrent dans la Maison de Change, Édouard se laissant conduire docilement ; car son hôte lui avait dit à l'oreille qu'il commettrait un délit contre les lois de la table, *leges conviviales*, s'il faisait quelque objection. Il paraissait que la veuve Macleary s'attendait à cette visite, ce qui n'était pas étonnant, car c'était ainsi que se terminaient ordinairement tous les joyeux festins, non seulement à Tully-Veolan, mais dans presque toute l'Ecosse, il y a soixante ans.

Les convives, par ce moyen, s'acquittaient de leur reconnaissance envers leur hôte, encourageaient le commerce de sa maison de change, faisaient honneur au lieu où leurs montures trouvaient un abri, et s'indemnisaient de la contrainte imposée par l'hospitalité d'un particulier, en passant ce que Falstaff [3] appelle les douceurs de la nuit dans la licence d'une taverne.

La mère Macleary, qui comptait sur la visite de ces illustres hôtes, avait eu soin de balayer sa maison, pour la première fois

(1) *Luckie Macleary*. Ce mot de Luckie, que les traducteurs traduisent ordinairement par Lucie, est une expression tout écossaise, qui désigne une femme ou un homme d'un âge avancé. — *Lucky Minie*, grand'mère, *Luckie Dady*, grand père. — Ce mot, dans le langage familier, ne désigne pas toujours une personne âgée. On le donne surtout aux femmes d'auberge, comme dans cette occasion : — *Luckie Macleary*, la mère Macleary.

(2) En Angleterre et en France, on dit dans ce sens le *foyer*, *the fireside*. En Écosse, c'est le *roof-tree*, la poutre principale du toit. La grande poutre d'une cabane d'Écosse tend à assurer les murs, qui manquent généralement de fondations. Sous cette poutre sont réunis tous les objets chers à l'Highland, ses enfans, avec sa vache et son poney, qui logent pêle-mêle, ou du moins séparés par de minces planches, et quelquefois par un simple rideau, etc.

(3) Shakspeare, *Henry IV*.

depuis quinze jours, et de donner à son feu de tourbe un dégré de chaleur proportionné à l'humidité qui régnait même en plein cœur d'été, dans sa cahutte. Sa table de bois de sapin avait été nettoyée, et mise en équilibre au moyen d'un fragment de tourbe qui en soutenait un pied boiteux ; et elle avait placé quatre ou cinq tabourets d'une forme massive et grossière dans les endroits les plus favorables que pouvaient offrir les inégalités du plancher de terre. Elle avait en outre mis son *toy* [1] blanc, son *rokelay* et son *plaid* écarlate, et elle attendait gravement la compagnie, qu'elle savait être composée de bonnes pratiques. Quand les convives furent assis sous les solives enfumées de l'unique appartement de la mère Macleary, tapissé d'épaisses toiles d'araignée, l'hôtesse, qui avait déjà pris les ordres du laird de Balmawhapple, parut avec un énorme pot d'étain, contenant au moins six pintes d'Angleterre, appelé familièrement *une poule huppée* [2], et qui, selon l'expression de la mère Macleary, « crêmait » d'un excellent Bordeaux, tiré à l'instant de la barrique.

Il fut bientôt évident que le peu de raison que l'*ours* n'avait pas dévoré, serait avalé par la *poule ;* mais la confusion qui paraissait régner fut favorable à la résolution qu'avait prise Édouard d'esquiver la coupe dans sa joyeuse tournée. Tous les autres parlaient à la fois, et avaient la langue épaisse ; chacun jouant son rôle dans la conversation, sans le moindre égard pour son voisin. Le baron de Bradwardine chantait des *chansons à boire* françaises, et crachait des lambeaux de latin. Killancureit parlait sur un ton monotone des diverses manières de tailler un arbre, (*s*) et d'agneaux d'un an, et de brebis de deux ans, et de vaches, et de bœufs, et de veaux, et d'une loi proposée pour établir un péage ; tandis que Balmawhapple, d'une voix qui dominait celle des deux autres, vantait son cheval, ses faucons, et un lévrier nommé Whisther [3]. Au milieu de ce tapage, le baron implora plusieurs fois le silence, et lorsque enfin un instinct de politesse le lui fit accorder un moment, il se hâta de deman-

(1) Le *toy* est une espèce de coiffure des matrones d'Écosse, le *rokelay* est une mantille ou un grand collet (nous avons le mot roquelaure en français) ; le *plaid* des femmes est un second manteau qui sert à couvrir tous les autres vêtemens et que les Écossaises drapent, dans l'occasion, avec une certaine coquetterie.

(2) A cause du bouton du couvercle. Argot des buveurs.

(3) Siffleur.

der l'attention de ses amis pour une ariette favorite du maréchal duc de Berwick. Alors, imitant, aussi bien qu'il le pouvait, le ton et les manières d'un mousquetaire français, il commença aussitôt :

Mon cœur volage, dit-elle,
N'est pas pour vous, garçon,
Est pour un homme de guerre
Qui a barbe au menton;
Lon, lon, laridon.

Qui porte chapeau à plume,
Soulier à rouge talon,
Qui joue de la flûte.
Aussi du violon;
Lon, lon, laridon [1].

Balmawhapple, ne pouvant y tenir plus long-temps, éleva la voix en annonçant une chanson diablement bonne, selon ses propres termes, et composée par Gibby Gaethrougwi't, le joueur de cornemuse de Cupar [2], et sans perdre de temps, il l'entonna :

Aux bruyères de Glenbarchan (t)
A Killybraid sur la montagne,
Pour surprendre le coq faisan
J'ai fait jadis mainte campagne.

Le baron, dont la voix se perdait dans les accens plus sonores de Balmawhapple, renonça à lutter avec lui; mais il continuait à fredonner son *lon, lon, laridon,* et à regarder avec dédain l'heureux rival qui le privait de l'attention de la compagnie. — Balmawhapple continua :

L'oiseau partait-il du buisson,
J'arrêtais son essor rapide;
Quand je revins à la maison,
Mon havresac n'était pas vide.

Après avoir inutilement essayé de se rappeler le second couplet, il recommença le premier; et, dans l'enthousiasme de son triomphe, il déclara qu'il y avait plus de sens dans ces vers-là que dans tous les *derry-dongs* de France et du comté de Fife par-dessus le marché. Le baron ne lui répondit qu'en prenant longuement une prise de tabac, et en le regardant avec l'expression du plus profond mépris. Mais, ces nobles alliés, l'*ours* et la *poule*, avaient affranchi le jeune laird du respect que le

(1) Ces couplets sont cités tels par l'auteur, en français.
(2) Dans le comté de Fife.

baron lui inspirait habituellement. Il s'écria que le Bordeaux était une boisson insipide, et demanda de l'eau-de-vie à grands cris. On apporta cette liqueur, et le démon de la politique fut sans doute jaloux même de l'harmonie de ce concert hollandais, parce qu'il ne se mêlait pas une note de colère dans l'étrange pot-pourri des sons qu'il produisait. Inspiré par l'énergique liqueur, le laird de Balmawhapple, ne faisant plus attention aux signes et aux clins d'œil par lesquels le baron, par égard pour Édouard, l'avait empêché d'entamer une discussion politique, porta d'une voix de Stentor le toast suivant : — Au petit homme habillé de velours noir, qui fit si bien son service en 1702 ! Puisse le cheval blanc se casser le cou sur une butte de sa façon !

Edouard, en ce moment, n'avait pas les idées assez nettes pour se rappeler que le roi Guillaume était mort des suites d'une chute, son cheval, dit-on, ayant bronché sur une taupinière ; cependant il se sentit disposé à prendre ombrage d'une santé qui, accompagnée du regard de Balmawhapple, semblait contenir une allusion particulière injurieuse au gouvernement qu'il servait. Le baron le prévint, et s'empara de la querelle : — En pareille affaire, dit-il, quels que soient mes principes, *tanquam privatus*, je vous déclare que je ne souffrirai pas que vous vous permettiez de dire un seul mot qui puisse blesser les sentimens honorables d'un gentilhomme que j'ai pour hôte. Si vous n'avez aucun égard pour les lois de la politesse, respectez du moins le serment militaire, le *sacramentum militare*, qui lie tout officier à son drapeau : ouvrez Tite-Live ; voyez ce qu'il dit de ces soldats romains qui eurent le malheur de renoncer à leur serment de légionnaires, *exuere sacramentum militare*. — Mais vous connaissez aussi peu l'histoire ancienne que l'urbanité moderne.

— Je ne suis point aussi ignorant que vous voulez bien le dire, s'écria Balmawhapple ; je sais bien que vous faites allusion à la sainte ligue et au covenant ; mais si tous les Whigs de l'enfer avaient....

Édouard et le baron prirent la parole en même temps, le dernier s'écriant : — Taisez-vous, monsieur ; non seulement vous prouvez votre ignorance, mais vous couvrez de honte vos compatriotes, et cela devant un étranger, devant un Anglais.

Waverley, de son côté, suppliait en même temps Bradwar-

dine de lui permettre de repousser une insulte qui paraissait lui être adressée personnellement. Mais la tête du baron était exaltée par le vin, la colère et le mépris, au-dessus de toute considération terrestre.

— Capitaine Waverley, lui dit-il, je vous prie de vous taire : partout ailleurs, vous êtes *sui juris*, c'est-à-dire, émancipé, ayant peut-être le droit de vous défendre vous-même ; mais ici, sur mes terres, dans cette pauvre baronie de Bradwardine, et sous ce toit qui est *quasi* mien, étant celui d'un tenancier qui ne l'occupe que par tacite réconduction, je suis pour vous *in loco parentis* [1], et tenu de vous conserver sain et sauf. — Quant à vous, M. Falconer de Balmawhapple, que je ne vous voie plus vous écarter des voies des bonnes manières, je vous en avertis.

— Et je vous dis, moi, M. Cosme-Coinyne Bradwardine de Bradwardine et de Tully-Veolan, répondit le chasseur avec un dédain marqué, que si quelqu'un refuse de porter mon toast, je le traiterai comme un coq de bruyère, que ce soit un Anglais tondu, avec un ruban noir sur l'oreille, ou un homme qui déserte ses amis pour chercher les bonnes grâces des rats de Hanovre.

Les rapières furent aussitôt tirées, et plusieurs bottes terribles portées de part et d'autre. Balmawhapple était jeune, agile, vigoureux ; mais le baron maniait son arme avec plus d'adresse, et nul doute que, comme sir Toby Belch [2], il n'eût donné une sévère leçon à son antagoniste, s'il n'eût été sous l'influence de la *grande ourse*.

Édouard s'élança pour séparer les deux combattans ; mais il fut arrêté par le corps du laird Killancureit, étendu sur le plancher, et qui le fit trébucher. Comment, dans un moment aussi critique, Killancureit se trouvait-il dans cette posture? C'est ce qu'on n'a jamais pu savoir d'une manière bien précise. Quelques personnes pensaient qu'il avait voulu se cacher sous la table ; mais il soutint que le pied lui avait glissé au moment où il s'armait d'un tabouret pour assommer Balmawhapple, afin de prévenir un malheur. Quoiqu'il en soit, si personne n'eût apporté des secours plus prompts que le sien et celui de Waver-

(1) Vous tenant lieu de père.
(2) Personnage de Shakspeare dans *la Soirée des Rois*.

ley, le sang eût certainement coulé ; mais le cliquetis des armes, son bien connu dans la maison, frappa les oreilles de mistress Macleary, qui était tranquillement assise au-delà du *hallam* [1], ou mur extérieur en terre, de sa chaumière, l'esprit occupé à additionner le montant de l'écot, quoique ses yeux fussent fixés sur le livre de Boston, intitulé *Crook of the lot* [2]. Elle accourut hardiment, en s'écriant d'une voix aigre : — Quoi ! Vos Honneurs veulent-ils s'égorger ici pour discréditer la maison d'une pauvre veuve ? Ne pouviez-vous choisir, dans tout le pays, un autre endroit pour vous battre ? — Et elle rendit cette remontrance plus efficace en jetant son plaid, avec beaucoup d'adresse, sur les armes des combattans : les domestiques, qui heureusement avaient été passablement sobres, entrèrent aussi, et, à l'aide d'Édouard et de Killancureit, ils vinrent à bout de séparer les deux champions furieux. Ce dernier emmena le laird de Balmawhapple, qui se répandait en blasphèmes, en imprécations et en menaces contre tous les Whigs, presbytériens, et fanatiques d'Écosse ou d'Angleterre, depuis John O'Groat's jusqu'à Land's End [3], et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le placer sur son cheval.

Notre héros, à l'aide de Saunderson, ramena le baron de Bradwardine dans son manoir ; mais il ne put le déterminer à aller se mettre au lit, qu'après avoir entendu une longue et savante apologie de ce qui venait de se passer : tout ce qu'Édouard put y comprendre, c'est qu'il y était question des *Centaures* et des *Lapithes*.

(1) C'est un mur destiné à protéger les chaumières contre l'entrée du vent, quand la porte est ouverte.

(2) *Houlette du sort*, ou peut-être aussi le *Crochet du sort*; car l'éditeur avoue n'avoir aucune connaissance de cet ouvrage. Boston est auteur de plusieurs ouvrages de théologie mystique, mais parmi ses traités nous ne trouvons point *the Crook of the lot*.

(3) *John O'Groat's*. C'est le lieu le plus au nord de l'Écosse dans le comté de Caithness. *Land's End* est à l'extrémité sud-ouest de la Grande-Bretagne, dans le Cornouailles.

CHAPITRE XII.

Repentir et réconciliation.

WAVERLEY était habitué à ne boire du vin qu'avec la plus grande modération. Il dormit donc profondément et ne s'éveilla que fort tard le lendemain matin; sa mémoire lui retraça de suite le souvenir pénible de la scène de la veille. Il sentait qu'il avait reçu un affront personnel, lui, gentilhomme, officier et portant le nom de Waverley! — Il était vrai que celui qui l'avait insulté était dans un état à ne pouvoir faire usage du peu de raison qu'il avait reçu du ciel; il était bien vrai que s'il en demandait raison, il violerait les lois divines et humaines; il pouvait arracher la vie à un jeune homme qui peut-être remplissait convenablement ses devoirs sociaux; il pouvait porter la désolation au sein de sa famille. — Il pouvait lui-même être la victime de cette rencontre; cette alternative, examinée de sang-froid et dans la solitude, n'a rien d'agréable, même pour le plus brave.

Toutes ces idées occupaient tour à tour son esprit; mais la première laissait l'impression la plus forte. Il avait reçu un affront personnel; il était de la maison de Waverley; il était officier! Il n'y avait donc aucune alternative. Il descendit dans la salle du déjeuner, bien décidé à prendre congé de la famille de Bradwardine, et à écrire à l'un de ses camarades pour l'inviter à venir le joindre à une auberge à moitié chemin de Tully-Veolan et de la ville où ils étaient en garnison, afin de le charger, pour le laird de Balmawhapple d'un message tel que les circonstances l'exigeaient. Il trouva Miss Rose à préparer le thé et le café. La table était couverte de pain frais, de gâteaux, de biscuits et d'autres pâtisseries en farine de froment, d'orge et d'avoine, avec des œufs, des jambons de renne, des gigots de mouton, du bœuf, du saumon fumé, de la marmelade, et toutes les friandises, qui forcèrent Johnson [1] lui-même à mettre les déjeuners d'É-

(1) Le docteur S. Johnson voyageait en Écosse avec toutes les antipathies nationales.

cosse au-dessus des déjeuners de tous les pays [1]. Une grande soupière remplie de gruau et flanquée d'une cruche d'argent qui contenait un égal mélange de crême et de petit-lait, était la portion destinée au baron dans ce déjeûner. Mais miss Rose dit que son père était sorti de très grand matin, et qu'il avait bien recommandé qu'on n'éveillât pas son hôte.

Waverley s'assit presque en silence, d'un air distrait et préoccupé, qui ne pouvait donner à Miss Bradwardine une idée favorable de ses talens pour la conversation. Il répondit au hasard à deux ou trois questions qu'elle se hasarda à lui faire sur des sujets indifférens. Se trouvant presque repoussée dans ses efforts pour le bien accueillir, et surprise secrètement qu'un habit rouge ne couvrît pas des manières plus aimables, elle l'abandonna à sa rêverie, et le laissa s'amuser à maudire *la grande ourse*, constellation favorite du docteur Doubleit, comme la cause de tous les malheurs qui avaient déjà eu lieu, et de ceux qui pouvaient encore arriver.

Tout à coup, il tressaillit, et le sang lui monta au visage, en voyant, au travers de la croisée, le baron et le jeune Balmawhapple se tenant par le bras et en conversation animée. — M. Falconer a-t-il couché ici? demanda vivement Waverley à Miss Rose. Celle-ci, peu satisfaite de cette brusque question, la première qu'il lui eût adressée, lui répondit négativement, d'un ton un peu sec, et la conversation tomba de nouveau.

En ce moment M. Saunderson entra nous annoncer que son maître désirait parler au capitaine Waverley dans la pièce voisine. Édouard se leva aussitôt avec un battement de cœur un peu plus vif, mais il était causé par le doute et l'inquiétude, et la crainte n'y avait aucune part. Il les trouva debout. Un air de satisfaction et de dignité régnait sur la figure du baron; mais la pâleur qui couvrait le visage toujours arrogant de Balmawhap-

(1) On dit que la tradition des déjeuners nationaux est religieusement conservée chez sir Walter Scott, amoureux de tous les anciens usages de l'Écosse. — A commencer par Waverley, ses héros figurent assez bien à table. Rousseau d'ailleurs, si loin d'être prosaïque dans sa *Nouvelle Héloïse*, a fait sa Julie *un peu gourmande*. On a reproché à l'auteur du *Voyage littéraire et historique en Angleterre et en Écosse* de ne s'être pas contenté de peindre en buste le héros de son ouvrage, qui est évidemment sir Walter Scott. Nous y gagnons du moins d'avoir appris que sir Walter ne vit pas d'eau sucrée. Aussi quand son historien déjeune chez lui, la première phrase de son hôte est celle-ci : — Nous vous donnons un déjeuner écossais, docteur; vous connaissez le proverbe : Déjeuner écossais, dîner français, etc.

ple, annonçait qu'il était en proie à la honte, à la mauvaise humeur, et peut-être à l'une et à l'autre. Le baron passa un bras sous celui de son compagnon, et parut ainsi s'avancer avec lui vers Édouard, mais dans le fait, il le traînait. Il s'arrêta au milieu de l'appartement, et dit avec beaucoup de gravité : — Capitaine Waverley, mon jeune et estimable ami, M. Falconer de Balmawhapple, ayant égard à mon âge et à mon expérience qui n'est pas tout à fait à mépriser en tout ce qui regarde le point d'honneur, le duel ou la *monomachie* [1], m'a chargé d'être son interprète pour vous exprimer le regret qu'il éprouve en se rappelant certaines expressions qui lui sont échappées hier soir, pendant notre *symposion* [2], et qui ne pouvaient être que très désagréables pour vous, qui servez, quant à présent, le gouvernement actuel. Il vous demande, monsieur, de vouloir bien oublier ces solécismes contre les lois de la politesse, que sa raison mieux gouvernée désavoue maintenant, et d'accepter la main qu'il vous offre en signe d'amitié. Je puis vous assurer, capitaine Waverley, qu'il n'y a que la conviction d'*être dans son tort*, comme un brave chevalier français, M. le Brétailleur [3], me le disait un jour en pareille circonstance, et de plus le sentiment de votre mérite personnel, qui aient pu déterminer mon ami à cette démarche; car lui et toute sa famille sont, et ont été, de temps immémorial, *Mavortia pectora*, pour me servir des expressions de Buchanan, c'est-à-dire, une caste, une tribu, hardie et belliqueuse.

Édouard se hâta d'accepter avec une politesse naturelle la main que Balmawhapple, ou, pour mieux dire, le baron lui présentait. Il lui était impossible, dit-il, de se rappeler des paroles qu'un gentilhomme témoignait le regret d'avoir prononcées, et il les attribuait volontiers à l'influence des libations trop répétées du banquet de la veille.

C'est très bien dit, répondit le baron; car sans contredit, si un homme est *ebrius*, ou pris de vin, accident qui, dans des jours de fête solennelle, peut arriver et arrive à un homme d'honneur, et qu'ayant la tête fraîche et saine, il rétracte les injures qu'il a dites quand elle était échauffée, on doit en conclure que *vinum*

(1) Combat singulier. Mot dérivé du grec.
(2) Festin.
(3) Ce nom est tel dans le texte. D'un substantif l'auteur fait un nom caractéristique.

locutum est; ce qu'il a dit cesse de lui appartenir. Cependant je ne trouverais pas cette justification suffisante dans le cas d'un *ebriosus,* ou ivrogne d'habitude: car s'il plait à un tel homme de passer la plus grande partie de son temps dans un état d'ivresse, il n'a pas le droit d'être dispensé de suivre les lois du code de la politesse; mais il doit apprendre à se comporter paisiblement et courtoisement, même quand il est sous l'influence du *stimuleur* bachique. — Mais à présent, songeons à déjeuner, et ne pensons plus à cette sotte affaire.

Je dois avouer, quelque conséquence qu'on en puisse tirer, qu'après une explication si satisfaisante, Édouard fit beaucoup plus d'honneur à l'excellent déjeuner de Rose que son début ne l'avait annoncé. Balmawhapple, au contraire, avait l'air morne et embarrassé. Waverley s'aperçut alors, pour la première fois qu'il avait le bras en écharpe, ce qui semblait expliquer la manière gauche et contrainte dont il lui avait présenté la main. A une question que lui fit à ce sujet Miss Bradwardine, il murmura quelques mots qui donnèrent à entendre que son cheval s'était abattu; et paraissant désirer se débarrasser en même temps de ce sujet d'entretien et de la compagnie, il se leva aussitôt après le déjeuner, salua la société, et refusant l'invitation du baron de rester jusqu'après le dîner, il remonta à cheval, rettourna chez lui.

Waverley annonça l'intention où il était de partir d'assez bonne heure de Tully-Veolan, pour aller coucher à la première poste; mais l'air de mortification sincère et profonde avec lequel le bon vieillard apprit ce projet, ne lui laissa pas la force d'y persister. A peine le baron eut-il obtenu de Waverley la promesse de prolonger de quelques jours sa visite, qu'il s'occupa des moyens de reculer l'époque de son départ, en détruisant les motifs qu'il supposait l'avoir porté à vouloir battre en retraite plus promptement.

— Capitaine Waverley, dit-il, je serais bien fâché que vous pussiez croire que j'autorise l'intempérance par mon exemple ou par mes discours. Je ne disconviens pas que dans la fête qui a eu lieu hier soir, quelques uns de nos amis ne fussent sinon complètement ivres, *ebrii,* du moins *ebrioli,* épithète par laquelle les anciens désignaient ceux qui étaient entre deux vins, ou comme le dit métaphoriquement votre phrase Anglaise, à demi

au delà des mers [1]. Ne croyez pas que je veuille parler de vous, capitaine Waverley ; en jeune homme prudent, vous vous êtes abstenu de libations trop répétées. Ce reproche ne peut non plus me regarder : je me suis trouvé à la table de plusieurs grands généraux et maréchaux dans leurs festins solennels, mais j'ai toujours su porter mon vin discrètement, et vous avez sans doute remarqué hier que pendant toute la soirée, je ne suis pas sorti des bornes d'une modeste hilarité.

Il n'y avait pas moyen de refuser son assentiment à une déclaration si formelle faite par celui qui, sans contredit, en était le meilleur juge. Si pourtant Édouard eût formé son opinion d'après ses propres souvenirs, il aurait prononcé que non seulement le baron était *ebriolus*, mais qu'il commençait à être *ebrius*, ou, traduit en bon français, qu'il était, sans comparaison, le plus ivre de la société, à l'exception peut-être de son antagoniste le laird de Balmawhapple. Cependant ayant reçu le compliment qu'il attendait ou plutôt qu'il demandait, sur sa sobriété, le baron continua : — Non, monsieur quoique je sois d'un très fort tempérament, j'abhorre l'ivrognerie, et je déteste ceux qui ne boivent le vin que *gulæ causâ*, pour la satisfaction du gosier [2]. Néanmoins je désapprouverais la loi de Pittacus de Mitylène, qui punissait doublement les crimes commis sous l'influence de *Liber Pater* [3], et je n'admets pas tout-à-fait les reproches que Pline le jeune fait aux buveurs, dans le quatorzième livre de son *Historia Naturalis*. Non, monsieur, je distingue, j'établis des différences, et j'approuve le vin, tant, qu'il ne fait qu'épanouir le visage, ou *recepto amico*, [4] comme le dit Horace.

Ainsi se termina l'apologie que le baron avait jugée nécessaire pour excuser son excès d'hospitalité et l'on croira aisément qu'Édouard s'était bien gardé de l'interrompre pour le contredire ou pour exprimer son incrédulité.

Il invita ensuite son hôte à faire une promenade à cheval pendant la matinée, et ordonna à Davie Gellatley d'aller les attendre au *dern path* [5] avec ses chiens Ban et Buscar. — En attendant la saison de la chasse, dit-il, je voudrais vous en donner

(1) *Half-Seas-Over*. Phrase proverbiale pour désigner l'état qui touche à l'ivresse.
(2) Le mot propre serait un peu plus grossier ; mais le baron se sert du mot *gullet*.
(3) Synonyme classique de Bacchus.
(4) Quand on reçoit un ami.
(5) Sentier solitaire ou secret.

quelque échantillon et si Dieu le veut, nous pouvons rencontrer un chevreuil : le chevreuil, capitaine Waverley, peut se chasser dans toutes les saisons, parceque cet animal n'est jamais dans ce qu'on appelle *l'orgueil* [1] de graisse, (*u*) et c'est pourquoi il n'est jamais hors de saison ; mais il est vrai que sa venaison ne vaut jamais celle du daim rouge ou fauve. Cependant il servira à vous faire voir comment courent mes chiens, et c'est pourquoi ils nous suivront avec Davie Gellatley.

Waverley témoigna sa surprise de ce qu'il chargeait d'une commission semblable l'ami Davie ; mais le baron lui donna à entendre que ce pauvre innocent n'etait ni *fatuus*, ni *naturaliter idiota*, comme on le dit en termes de palais dans les enquêtes sur la folie ; mais qu'il était simplement un cerveau timbré, qui exécutait très bien les commissions dont on le chargeait, pourvu qu'elles ne contrariassent pas son humeur, et qui savait se servir de sa folie pour se dispenser des autres. — Il nous a attaché à lui, continua le baron, en sauvant la vie de Rose au péril de la sienne ; le coquin, depuis cette époque, mange notre pain et boit dans notre coupe. Il fait ce qu'il peut ou ce qu'il veut, ce qui est peut être synonyme pour lui, si les soupçons de Saunderson et du bailli sont bien fondés.

Miss Bradwardine apprit alors à Waverley que le pauvre *innocent* était épris de la musique ; qu'il était profondément ému par les chants mélancoliques, et qu'il était d'une gaîté folle en entendant des airs vifs et gais. Il était doué sous ce rapport, d'une mémoire prodigieuse, et meublée de divers fragmens d'airs et de chansons dans tous les genres, qu'il appliquait souvent aux personnes et aux circonstances, avec beaucoup d'adresse, pour faire passer une remontrance, une explication, ou un trait de satire. Davie était fort attaché aux personnes qui lui témoignaient de l'amitié, mais très sensible aux injures comme aux mauvais procédés ; et lorsque l'occasion de s'en venger se présentait, il était assez disposé à en profiter. Les gens du peuple, qui se jugent aussi sévèrement les uns les autres qu'ils jugent leurs supérieurs, avaient exprimé beaucoup de compassion pour le pauvre *innocent* lorsqu'il errait en haillons dans le village ; mais depuis qu'ils l'avaient vu proprement vêtu, bien pourvu

(1) *Pride of grease*, état parfait de graisse.

et devenu en quelque sorte un favori, ils s'étaient rappelé toutes les preuves de malice et de finesse qu'offraient les annales de sa vie soit dans sa conduite, soit dans ses réparties, et avaient charitablement appuyé sur cette fondation, l'hypothèse que Davie Gellatley n'était fou qu'autant qu'il le fallait pour se dispenser de tout travail. Leur opinion n'était pas plus juste que celle des nègres, qui, d'après les traits de malice malfaisante des singes, supposent qu'ils ont le don de la parole; mais qu'ils ne veulent pas en faire usage de peur qu'on ne les force à travailler. Cette supposition était tout à fait imaginaire. Davie Gellatley était réellement ce qu'il paraissait, un cerveau timbré, incapable d'une occupation constante et régulière. Il avait assez de jugement pour ne pas être accusé de démence, assez d'esprit naturel pour ne point passer pour idiot; quelque adresse pour la chasse, exercice dans lequel on a vu d'aussi grands fous que lui exceller; beaucoup de douceur et d'humanité pour les animaux qui lui étaient confiés, un cœur affectueux, une mémoire prodigieuse, et de l'oreille pour la musique.

On entendit en ce moment dans la cour les pas des chevaux et la voix de Davie qui chantait, en s'adressant aux deux grands lévriers.

Partez, limiers rapides,
Parcourez les vallons;
Franchissez les buissons
Et les ondes limpides!
Hâtez-vous de courir
Où le riant bocage
Paraît le mieux verdir;
Où le naissant herbage
De rosée est couvert;
Où la noble fougère
S'orne du plus beau vert;
Où le coq de bruyère
Des montagnes descend,
Pour boire la rosée
Que le matin répand;
Où la fée avisée
Vient danser chaque nuit,
Ne trouvant nul asyle,
Plus frais et plus tranquille
Que ce secret réduit.
Partez, limiers rapides,
Parcourez les vallons;
Franchissez les buissons,
Et les ondes limpides!

— Ces vers appartiennent-ils à votre ancienne poésie écossaise? demanda Waverley à miss Rose.

— Je ne le crois pas, lui répondit-elle : cette pauvre avait un frère; et le ciel, comme pour dédommager s du malheur de Davie, avait donné à ce frère un talent gens du hameau trouvaient extraordinaire. Un oncle l donné l'éducation convenable, pour en faire un mini l'église d'Écosse; mais il ne put obtenir le moindre pre parce qu'il sortait de nos domaines [1]. Il revint du co sans espoir, et le cœur brisé de douleur, et il tomba en co tion. Mon père en prit soin jusqu'à sa mort, qui arriva qu'il eût terminé sa dix-neuvième année. Il jouait très bie flûte, et passait pour avoir de grandes dispositions p poésie. Il aimait beaucoup son frère, qui ne le quittait pa que son ombre, et nous pensons que c'est de lui que Davi tenu beaucoup d'airs et de fragmens de chansons qui ne re blent en rien à celles de ces cantons. Lorsque quelqu'u demande qui lui apprit un de ces fragmens comme celui qu venez d'entendre, il ne répond qu'en poussant de grands de rire, ou en versant des larmes avec des sanglots. Il n'a j donné d'autre explication, jamais on ne lui a entendu noncer le nom de son frère depuis sa mort.

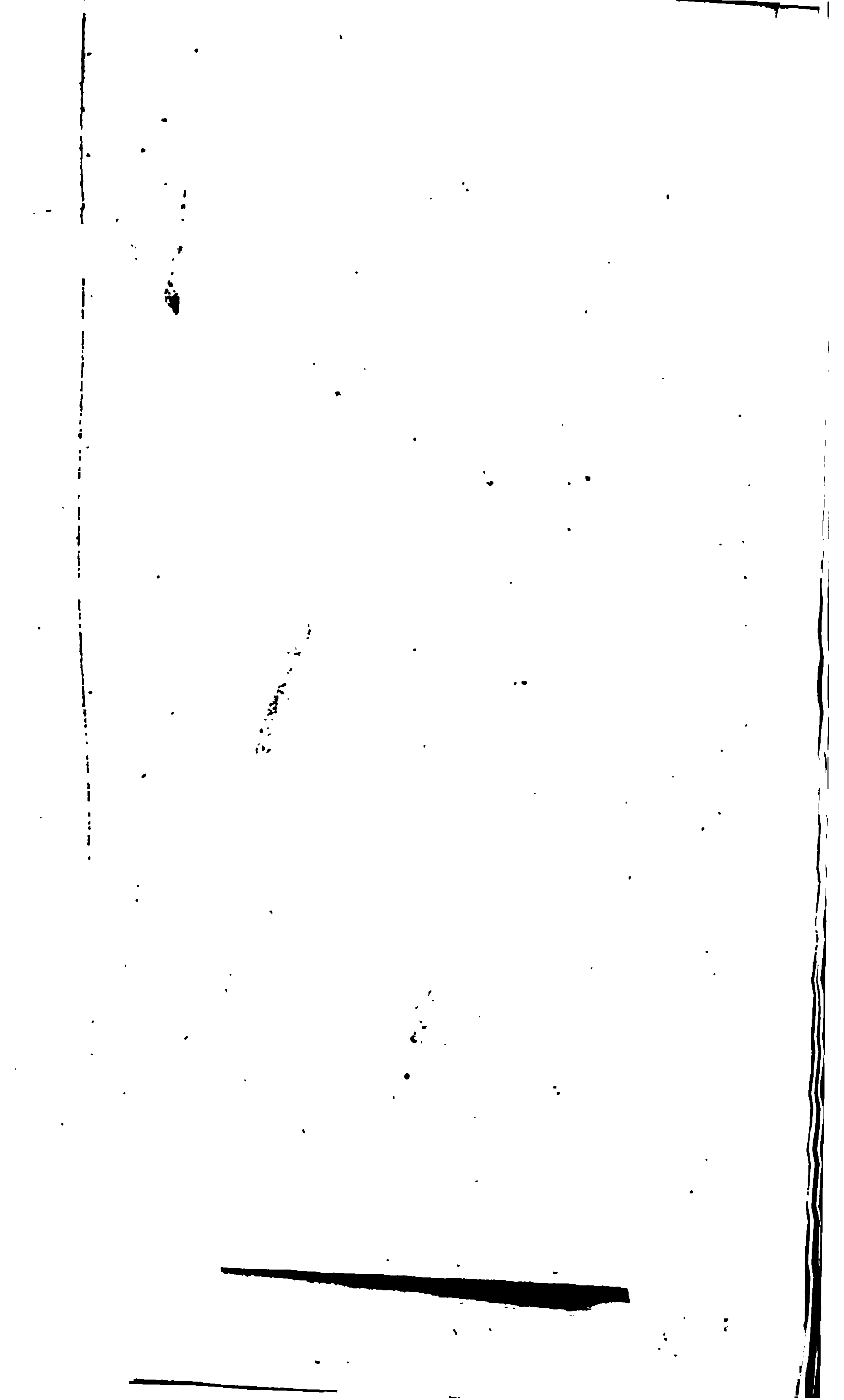
— Sûrement, dit Édouard, dont l'intérêt fut aisément par un récit qui avait quelque chose de romanesque, on rait en apprendre davantage en lui faisant des question particulières.

— C'est possible, lui répondit Rose; mais mon pèr jamais voulu permettre à qui que ce fût de mettre en jeu s sibilité en le questionnant sur cet objet.

Pendant cette conversation, le baron, à l'aide de Saund était parvenu à mettre une paire de grandes bottes; et invité notre héros à le suivre, il descendit l'escalier en app fortement du talon, et frappant du manche de son fouet de les barreaux de la rampe. Il fredonnait, avec l'air d'un ch de Louis XIV :

Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Holà! ho! vite, vite debout! 3.

(1) Et que l'intolérante église d'Écosse ne le croyait pas assez Whig.
(2) C'est-à-dire, de l'université, du cours de théologie.
(3) Ces vers sont cités par l'auteur, en français.



CHAPITRE XIII.

Journée plus raisonnable que la précédente.

Le baron de Bradwardine montait un cheval actif et bien dressé. A la manière dont il était assis sur sa selle, garnie d'amples housses aux couleurs de sa livrée, on pouvait juger qu'il était un excellent représentant de l'ancienne école d'équitation. Son habit brodé de couleur claire, sa veste richement galonnée, sa perruque de commandant de brigade, son petit chapeau à trois cornes galonné en or, complétaient son costume; il était suivi de deux domestiques à cheval, armés de pistolets d'arçon.

Dans cet équipement, il trottait par monts et par vaux, faisant l'admiration de tous les fermiers sur le chemin. Ils arrivèrent enfin au fond d'un vallon verdoyant où Gellatley s'était déjà rendu avec deux énormes lévriers dressés à la chasse du daim, et qui semblaient présider sur une demi-douzaine d'autre chiens de races croisées. Il était suivi d'à-peu-près le même nombre de jeunes garçons à jambes et têtes nues, qui, pour se procurer l'honneur de suivre la chasse, n'avaient pas manqué de chatouiller les oreilles de Gellatley en lui donnant le titre flatteur de *monsieur* Gellatley, quoiqu'il n'y en eût probablement aucun d'eux qui, dans d'autres occasions, ne l'eût salué de l'apostrophe de *Daft Davy*, Davie *le Fou*. Ce n'est pas seulement parmi les villageois à pieds nus de Tully-Veolan qu'on a recours à la flatterie auprès des personnes en place, c'était un usage généralement reçu il y a soixante ans; il existe encore, et il existera sans doute dans six cents ans, si ce misérable mélange de folie et de bassesse qu'on appelle le monde, subsiste à cette époque.

Ces *petits va-nu-pieds* (*v*) comme on les appelait, étaient destinés à battre les buissons, ce dont ils s'acquittèrent si bien, qu'au bout d'une demi-heure un chevreuil fut lancé, poursuivi et tué. Le baron suivit les chiens sur son cheval blanc, comme

jadis le comte Percy [1], écorcha et éventra magnanimement l'animal, avec son couteau de chasse baronnial, et fit observer que les chasseurs français appelaient cela *faire la curée*. Après cette cérémonie, il ramena son hôte à Tully-Veolan par un chemin sinueux, mais pittoresque, qui commandait un vaste paysage orné de villages et de maisons à chacune desquelles le baron attachait quelque anecdote d'histoire ou de généalogie. Ses récits se ressentaient de la bizarrerie de ses préjugés et de son pédantisme, mais ils prouvaient aussi beaucoup de bon sens et des sentimens honorables : enfin s'ils étaient quelquefois peu importans, ils étaient presque toujours curieux parce qu'ils étaient instructifs.

La vérité est que la promenade leur parut agréable à tous deux, parce qu'ils trouvaient réciproquement de l'amusement dans leur conversation respective, quoiqu'ils fussent, sous beaucoup de rapports, les antipodes l'un de l'autre quant au caractère, et à la manière de penser. Nous avons dit qu'Édouard avait l'imagination vive, qu'il était romanesque dans ses idées et dans le choix de ses lectures, et qu'il avait un grand penchant pour la poésie. M. Bradwardine était l'opposé de tout cela, et se faisait gloire de parcourir le chemin de la vie avec la raideur empesée et la gravité stoïque qu'il déployait dans sa promenade de chaque soir sur la terrasse de Tully-Veolan, où, pendant des heures entières, vrai modèle du vieux Hardyknute [2], il marchait le long du mur,

A pas comptés vers l'orient,
A pas comptés vers l'occident.

Quant à la littérature, il avait lu les poètes classiques ; plus l'Epithalamium de Georges Buchanan, les Psaumes d'Arthur Johnson, les *Deliciæ Poetarum Scotorum*, les œuvres de sir David Lindsay, le *Bruce* de Barbour, le *Wallace* de Henry-l'Aveugle, le *Gentle Shepherd* [3] de Ramsay, et le *Cerisier* et le *Prunier*. Mais, malgré ce sacrifice fait aux muses, il eût préféré,

(1) Dans la fameuse ballade anglo-écossaise de *Chevychace*, où la chasse de Percy amène un combat sanglant entre lui et Douglas, etc.

(2) Héros d'une vieille ballade écossaise sur le ton épique, dont l'antiquité a été contestée, mais dont la poésie est souvent admirable.

(3) *Le Gentil berger*, ou plutôt *le Noble berger*. Ces divers poëmes sont cités dans les romans poétiques de sir Walter Scott, et ailleurs.

s'il faut dire vrai, qu'on lui eût mis en simple prose les sages et pieux apophtegmes et les récits historiques contenus dans ces divers ouvrages. Il ne pouvait s'empêcher parfois de témoigner son mépris pour l'art vain et inutile de faire des poèmes. — Le seul écrivain qui y eût excellé de son temps, disait-il, était Allan Ramsay [1], le perruquier (x) !

Quoique Édouard différât de lui à cet égard, *toto cælo*, comme aurait dit le baron, l'histoire était pour eux un terrain neutre où ils pouvaient se rencontrer, parceque chacun d'eux y prenait intérêt. Il est vrai que le baron ne chargeait sa mémoire que des faits dans toute leur aridité, et avec la froideur et la sècheresse des conteurs historiques. Édouard, au contraire, aimait à finir et à colorer l'esquisse, avec une imagination vive et animée, qui donnait l'ame et la vie aux acteurs et aux interlocuteurs du drame des siècles passés. Malgré des goûts si opposés, ils contribuaient réciproquement à l'amusement l'un de l'autre. Les relations minutieuses et l'excellente mémoire de M. Bradwardine fournissaient à Waverley de nouveaux sujets du genre de ceux sur lesquels son imagination aimait à s'exercer, et lui ouvraient une nouvelle mine d'incidens et de caractères. De son côté, il rendait les jouissances qui lui étaient procurées, en écoutant avec la plus grande attention. Il n'y a pas de conteur qui ne soit sensible à cette politesse ; mais le baron surtout voyait avec le plus grand plaisir cette marque de déférence qui flattait l'habitude qu'il avait de se respecter lui-même. M. Bradwardine ne trouvait pas moins d'intérêt dans les observations par lesquelles son jeune ami confirmait quelquefois les anecdotes favorites qu'il racontait lui-même, ou y ajoutait un nouveau jour. Le baron aimait encore à parler des aventures de sa jeunesse, qu'il avait passée dans les camps en pays étrangers, et il pouvait citer des détails curieux sur les généraux sous lesquels il avait servi, et sur les combats auxquels il avait assisté.

Nos deux chasseurs rentrèrent à Tully-Veolan très satisfaits l'un de l'autre ; Waverley désirant étudier avec plus d'attention le caractère du baron, qu'il trouvait original, mais intéressant, et dont la mémoire lui semblait un répertoire précieux de toutes les anecdotes anciennes et modernes ; et Bradwardine

(1) Auteur du *Gentle Shepherd*.

considérait Édouard comme un *puer*, ou plutôt comme un *juvenis bonæ spei et magnæ indolis*, un jeune homme n'ayant rien de cette légèreté pétulante qui ne peut souffrir la conversation ni les avis des personnes plus âgées, ou qui en fait un sujet de dérision. Il en tirait d'heureux augures pour ses succès à venir, et pour sa conduite dans le monde. Il n'y eut de convive étranger, ce jour-là, que M. Rubrick, dont les connaisances qu'annonçaient tous ses discours, soit comme ecclésiastique, soit comme homme lettré, étaient en parfaite harmonie avec celles du baron et de son hôte.

Quelques minutes après le dîner, le baron, comme pour prouver que sa sobriété n'était pas seulement une théorie, proposa de passer dans l'appartement de sa fille, ou comme il l'appelait, *son troisième étage*. Il conduisit donc Waverley à travers une couple de longs corridors, labyrinthes inventés par les anciens architectes pour embarrasser les habitans des maisons qu'ils construisaient. Là, M. Bradwardine commença à monter deux à deux, les marches d'un escalier tournant, étroit et escarpé, laissant MM. Rubrick et Waverley le suivre plus à loisir, pour aller annoncer leur arrivée à sa fille.

Après avoir gravi ce tire-bouchon perpendiculaire, au point d'en éprouver presque des éblouissemens, ils arrivèrent enfin à une petite pièce garnie de nattes, qui servait d'antichambre à l'appartement de Rose, à son *sanctum sanctorum;* delà ils entrèrent dans son parloir[1]. Cette pièce était petite, mais très agréable; elle tirait son jour du côté du midi, et était ornée d'une tapisserie. On y voyait aussi deux portraits représentant, l'un la mère de Rose en bergère, avec une jupe à paniers, l'autre le baron à l'âge de dix ans, en habit bleu, en veste brodée, en chapeau galonné, en perruque à bourse, et tenant un arc à la main. Édouard ne put s'empêcher de sourire en voyant ce costume et la bizarre ressemblance qu'il y avait entre la figure ronde, vermeille et ingénue du portrait, et le visage maigre, le teint hâlé, le menton barbu et les yeux creux de l'original, en qui tout attestait les traces des fatigues de la guerre et des voyages, et d'un âge avancé. Le baron en rit lui-même avec son hôte : — Ce portrait, lui dit-il, fut une fantaisie de femme qu'eut

(1) Salon de *causerie familière*; il y a, pour les soirées et les réceptions un second salon.

ma bonne mère, fille du laird de Tulliellum, capitaine Waverley; je vous ai montré sa demeure quand nous étions sur le sommet du Shinny-Heuch; elle fut brûlée en 1715 par les Hollandais, venus en qualité d'auxiliaires du gouvernement. Je n'ai jamais depuis fait faire mon portrait qu'une seule fois, et ce fut à l'invitation spéciale et réitérée du maréchal duc de Berwick.

Le bon vieillard n'ajouta pas ce que M. Rubrick apprit ensuite à Édouard, que le maréchal lui avait fait cet honneur pour le récompenser de la bravoure qu'il avait montrée en montant le premier à la brèche, pendant la mémorable campagne de 1709, au siége d'une forteresse de Savoie, et en s'y défendant avec sa demi-pique pendant près de dix minutes, avant d'être secouru. Pour rendre justice au baron, on doit dire que quoiqu'il fût assez porté à appuyer sur l'ancienneté et l'importance de sa famille, et même à les exagérer, il était réellement trop brave de sa personne pour faire jamais allusion aux faits qui n'étaient pour lui qu'un objet de mérite personnel.

Miss Rose sortit en ce moment d'une chambre intérieure de son appartement, et vint recevoir son père et ses amis. Les petits travaux auxquels elle était occupée, montraient évidemment un goût naturel, qui n'avait besoin que d'être cultivé. Son père lui avait appris le français et l'italien, et elle avait sur les rayons de sa bibliothèque quelques auteurs en ces deux langues. Il avait essayé de lui apprendre la musique, mais comme il avait débuté par les parties de cette science les plus abstraites, ou peut-être qu'il ne la connaissait pas à fond lui-même, elle n'était parvenue qu'à savoir s'accompagner sur le clavecin, ce qui, à cette époque, n'était pas très commun en Écosse. En dédommagement elle chantait avec beaucoup de goût et d'expression, et avec un respect pour le sens des paroles, qui pourrait être donné pour modèle à des dames plus savantes musiciennes qu'elle. Le simple bon sens lui avait appris que si, comme le dit une grande autorité, — « la musique se marie à l'immortelle poésie [1], ». — trop souvent le chanteur leur fait faire un divorce très honteux. C'était peut-être, par suite du goût qui lui faisait sentir les beautés de la poésie, et du talent qu'elle avait pour en fondre l'expression avec celle de la musique, que son chant plaisait à tous ceux qui

(1) Citation d'un poëte.

ne connaissaient pas cette science, et même à un grand nombre de musiciens, plus que n'auraient pu le faire une voix beaucoup plus belle, et une exécution plus brillante, qui n'auraient pas été guidées par un goût aussi délicat.

Un bartizan, ou une galerie circulaire devant les fenêtres du parloir, servait à faire connaître une autre occupation de Rose. On y voyait une foule de fleurs de toute espèce qu'elle cultivait elle-même ; on passait par une tourelle pour arriver à ce balcon gothique, d'où l'on avait un coup d'œil ravissant. Le jardin, entouré de hautes murailles et situé en-dessous, vu de cette hauteur, ne paraissait qu'un simple parterre. Plus loin s'étendait un vallon ombragé où le cours du ruisseau se montrait quelquefois, et quelquefois disparaissait sous la verdure du taillis. L'œil s'arrêtait avec plaisir sur des rochers qui élevaient çà et là leurs cimes en clochers au-dessus du bois touffu, ou sur une vieille tour dont rien ne cachait les nobles ruines, qui du haut d'un promontoire étaient réfléchies par l'onde, dans toute leur dignité. Sur la gauche, on voyait quelques chaumières du village : le revers de la montagne cachait les autres. Ce vallon ou *glen* [1] se terminait par une pièce d'eau qu'on appelait *le lac Veolan;* le ruisseau y versait son tribut, et en ce moment, le lac étincelait des rayons du soleil couchant. Le paysage lointain était découvert et varié quoique non boisé ; la vue n'y était arrêtée que par une barrière d'azur qu'une chaîne de rochers formait du côté du midi, au bout de la vallée ou du *strath* [2]. C'était sur ce balcon ravissant que Rose avait fait servir le café.

L'ancienne tour ou forteresse donna lieu au baron de raconter avec enthousiasme plusieurs anecdotes et histoires de chevalerie écossaise. Le pic saillant d'un roc incliné qu'on voyait près de là avait été appelé *la Chaise de saint Swithin.* C'était le théâtre d'une superstition sur laquelle M. Rubrick donna quelques détails qui rappelèrent à Waverley un fragment de ballade cité par Edgar dans *le Roi Lear* [3]. Miss Rose fut in-

(1) Le *glen* est le plus souvent un *vallon* tellement enclavé dans les montagnes, qu'il semble n'avoir qu'une issue, ou même aucune issue. Il renferme fréquemment le lit d'un torrent.

(2) Le *strath* est encore une forme de vallée, particulière aux Highlands. C'est une vallée longitudinale qui s'étend sur les bords d'une rivière ou d'un ruisseau, et encaissée dans les montagnes. Les *glens* et les *straths* plaisent par leur contraste de verdure opposé aux hauteurs souvent arides qui les environnent.

(3) Edgar le fils de Glocester, fait le fou, et cite à tout propos des proverbes et des vers

vitée à chanter une romance qu'avait composée, d'après la légende, quelque poète villageois qui,

> Ignoré comme ceux dont il reçut la vie,
> De l'oubli, par ses vers, préserva plus d'un nom,
> Sans inscrire le sien au temple du Génie.

La douceur de sa voix, la beauté de la musique simple et naturelle, donnèrent à ce chant tout l'agrément que le poète eût désiré, et dont sa poésie avait le plus grand besoin : je crains bien qu'étant privée de ces avantages, cette romance ne lasse la patience du lecteur, quoique la copie que je lui offre paraisse avoir été retouchée par Waverley, en faveur de ceux dont le goût ne s'accommoderait pas de cette antique poésie, trop littéralement reproduite.

LA CHAISE DE SAINT SWITHIN.

> La veille de Toussaint [1], avant de t'endormir,
> Aux habitans du ciel, chrétien, fais ta prière;
> Ils défendront ta couche et viendront la bénir;
> Invoque aussi Marie, en disant ton rosaire.
>
> La veille de Toussaint, la sorcière des nuits [2]
> Plane dans l'horizon avec son noir cortége;
> A la voix de l'orage elle mêle ses cris,
> Ou se glisse en silence au travers de la neige.
>
> La châtelaine vient invoquer saint Swithin.
> La rosée a mouillé sa belle chevelure;
> Son visage pâlit, son pas est incertain...
> Mais son regard s'anime et son cœur se rassure.
>
> Elle vient répéter ce charme tout-puissant
> Par lequel saint Swithin, arrêtant la sorcière,
> La força de descendre, et lui dit fièrement
> De lui répondre, au nom du Dieu de la lumière.

qui n'ont quelquefois *ni rime ni raison*. Voici le sens du fragment auquel l'auteur fait allusion.

— Saint Withold (saint saxon qui préservait du cauchemar) traversa trois fois les dunes;
Il rencontra le cauchemar et ses neuf lutins;
Il lui dit de descendre
Et de racheter son gage.
— Et décampe, sorcière, décampe, etc.

King Lear, acte II; sc. IV.

(1) *Hallow mass Eve*, ou *All Halloween*, la veille de Toussaint, est un jour favorable pour les apparitions surnaturelles, selon une superstition qui a cours, non-seulement en Ecosse, mais dans toute la Grande-Bretagne. C'est le titre d'une des pièces les plus remarquables de Burns, qui y passe en revue toutes les pratiques superstitieuses en usage en Écosse la veille de la Toussaint.

(2) *Night-hag*, le Cauchemar, qu'on appelle aussi *Night-Mare*. *Night*, nuit, *hag*, vieille sorcière; et *mare*, jument. C'est le *Smarra* de notre ami Charles Nodier.

Quiconque osant s'asseoir sur la chaise du saint,
Adresse à la sorcière un mystique langage,
Peut exercer sur elle un pouvoir souverain,
Et la faire, trois fois, parler malgré sa rage.

Le baron a suivi le roi Bruce aux combats.
Depuis trois longs hivers la châtelaine ignore
S'il a trouvé loin d'elle un glorieux trépas,
Ou si, dans son manoir, il doit paraître encore.

Elle hésite... Le charme enfin sort de sa bouche.
Quel est ce cri d'horreur, ce cri si déchirant?
Est-ce l'oiseau des nuits? Est-ce la voix farouche
Du démon courroucé qui préside au torrent?

Le vent s'est tû soudain, et le torrent s'arrête;
Un silence de mort règne au loin dans les airs.
Ce calme, qui succède au bruit de la tempête,
Annonce un messager du prince des Enfers [1].

. . . .
. . . .
. . . .

—Je regrette de tromper l'attente de la société et surtout du capitaine Waverley, qui écoute avec une gravité si louable, dit Rose; mais ce n'est qu'un fragment, quoiqu'il y ait encore, je crois, quelques vers dans lesquels le poète décrit le retour du baron de ses longues guerres, et la manière dont milady fut trouvée, froide comme la terre, sur le bord du ruisseau.

—C'est une de ces fictions, dit le baron, qui, dans des temps superstitieux, défiguraient les chroniques des plus illustres familles. Rome a eu ses prodiges, ainsi que plusieurs autres nations de l'antiquité, comme on peut s'en convaincre en lisant l'histoire ancienne, ou le petit volume compilé par *Julius Obsequens* [2], et dédié par le savant éditeur Scheffer, à son patron Benedictus Skytte, baron de Dudershoff.

—Mon père a la plus grande défiance du merveilleux, capitaine Waverley, dit Rose. Il lui arriva une fois de tenir ferme, pendant qu'une apparition soudaine du malin esprit mettait en fuite un synode tout entier de ministres presbytériens.

(1) On reconnaît le rapport qu'il y a entre ce fragment de ballade et le fragment cité dans la note précédente sur Edgar et saint Withold.

(2) *Julius Obsequens*, auteur latin qui vivait, suivant les biographes, vers la fin du IVe siècle, et était contemporain de l'historien Paul Orose. Il paraît, d'après ses écrits, qu'il était resté fidèle au culte de l'antique Capitole. Son livre des *Prodiges*, dont il est ici question, est une compilation de tous les *miracles* de la religion des Romains. L'édition de Hof, avec les commentaires de Scheffer et d'Oudendorp, est de 1772. On nous pardonnera de remarquer encore ici que l'auteur de Waverley force son éditeur d'être un peu *bouquiniste*, bon gré, malgré.

Waverley eut l'air de désirer en apprendre davantage.

— Faut-il raconter mon histoire, aussi bien que chanter ma chanson? — Soit! — Il y avait une fois une vieille appelée Jeannette Gellatley, qui passait pour être sorcière, et cela pour la raison infaillible qu'elle était très âgée, très laide et très pauvre, et qu'elle avait deux fils, dont l'un était poète et l'autre fou: car tous les voisins étaient d'accord que la folie du fils était un châtiment infligé par le ciel à la mère à cause de ses sorcelleries. Elle fut emprisonnée une semaine dans le clocher de l'église, presque sans nourriture; on ne lui permit pas de dormir, et enfin elle finit par croire qu'elle était réellement sorcière. Pendant que son esprit était dans cet état heureux et lucide, elle fut conduite devant les gentilshommes Whigs et les ministres des environs, qui n'étaient pas eux-mêmes de grands sorciers, pour se décharger la conscience, c'est-à-dire, pour faire l'aveu public de toutes ses sorcelleries. Comme l'accusée était née dans le domaine de son père, il se rendit à l'assemblée pour veiller à ce que le procès de la sorcière fût instruit impartialement par le clergé presbytérien. La prétendue sorcière avoua que le diable lui apparaissait sous la forme d'un beau jeune homme noir; et si vous aviez vu la pauvre Jeannette avec ses yeux chassieux, vous conviendriez que ce choix faisait peu d'honneur au goût d'Appollyon [1]. Tous les assistans, muets d'étonnement, prêtaient une oreille attentive, et le greffier écrivait d'une main tremblante cette déclaration étrange, lorsquelle changea tout à coup de ton, et dit en poussant un grand cri: — Prenez garde à vous, prenez garde; je vois le diable assis au milieu de vous. La frayeur s'empara de toute l'assemblée, et chacun se hâta de prendre la fuite avec terreur; heureuses les personnes qui se trouvaient près de la porte! Quelle confusion, quel désordre régna parmi les coiffes, parmi les chapeaux, les rabats et les perruques, avant que l'église fût évacuée! Il n'y resta que notre prélatiste [2] obstiné, pour mettre tout d'accord à ses risques et périls, entre la sorcière et son admirateur.

— *Risu solvuntur tabulæ* [3], dit le baron. Quand on revint de

(1) Nom de Lucifer dans l'*Apocalypse*.
(2) De la secte épiscopale.
(3) Le rire termine le procès.

cette terreur panique, on en eut trop de honte pour recommencer les poursuites contre Jeannette Gellatley (y).

Cette anecdote amena une longue discussion sur

> Toutes ces vagues fictions,
> Présages, prédictions, songes,
> Sortiléges et visions,
> Qui ne sont qu'erreurs et mensonges.

Ce fut par une conversation semblable, et par les légendes romantiques que le baron raconta, que se termina le second jour passé par notre héros à Tully-Veolan.

CHAPITRE XIV.

Découverte. — Waverley s'établit commensal à Tully-Veolan.

Le lendemain, Édouard se leva de bonne heure et fit sa promenade du matin autour de la maison et dans les environs. En passant par une petite cour en face du chenil, il y vit son ami Davie occupé à donner ses soins aux quadrupèdes confiés à sa charge. Celui-ci reconnut de suite Édouard du coin de l'œil, mais il ne fit pas semblant de l'avoir aperçu, et lui tournant le dos, il se mit à chanter ce passage d'une vieille ballade :

> L'amour de la jeunesse est toujours plus ardent !
> *Entendez-vous gazouiller l'hirondelle ?*
> Mais l'amour du vieillard est toujours plus constant.
> *La grive dort la tête sous son aile.*
>
> La fureur du jeune homme est un feu pétillant,
> *Entendez-vous gazouiller l'hirondelle ?*
> La fureur du vieillard est un acier brûlant.
> *La grive dort la tête sous son aile.*
>
> Le jeune homme s'emporte à la fin du festin,
> *Entendez-vous gazouiller l'hirondelle ?*
> Mais le vieillard se venge au retour du matin.
> *La grive dort la tête sous son aile* [1].

Waverley ne put s'empêcher d'observer que Davie chantait ces vers avec une sorte d'emphase qui semblait leur prêter un

(1) Ce double refrain, qui semble ne pas appartenir au reste de la stance, se retrouve dans quelques ballades françaises, sans compter le *Marlbrough s'en va-t-en guerre*.

sens satirique : il s'approcha de lui, et chercha par diverses questions à tirer de lui ce qu'il voulait dire ; mais Davie n'était pas d'humeur à s'expliquer, et il avait assez d'esprit pour cacher sa malice sous le manteau de la folie. Édouard ne put donc rien apprendre de lui, si ce n'est que le laird de Balmawhapple était retourné la veille chez lui, « ses bottes pleines de sang ». Il trouva dans le jardin le vieux sommelier, qui ne chercha plus à lui cacher qu'ayant été élevé dans la pépinière de MM. Sumac et compagnie, à Newcastle, il s'occupait quelquefois à arranger les plates-bandes de fleurs, pour faire plaisir au laird et à Miss Rose. Après une longue série de questions, Édouard apprit enfin, avec un sentiment pénible de surprise et de honte, que les excuses soumises de Balmawhapple étaient la suite d'une rencontre avec le baron. Pendant que lui-même dormait encore, ils s'étaient battus, et le jeune homme avait été blessé au bras droit et désarmé.

Cette découverte mortifia Waverley ; il se rendit auprès de son hôte, et lui adressa quelques remontrances respectueuses sur l'espèce d'injustice qu'il y avait eu à le prévenir dans son intention de se mesurer avec Falconer, ce qui, attendu son âge et sa profession, pouvait s'interprêter à son désavantage. — L'apologie que le baron fit de sa conduite fut beaucoup trop longue pour être rapportée. Il insista avec force sur ce que, l'insulte leur étant commune, Balmawhapple, d'après les lois de l'honneur, ne pouvait se dispenser de donner satisfaction à l'un et à l'autre. — Il l'a fait, ajouta-t-il, en mettant l'épée à la main contre moi, et en vous faisant de justes excuses ; vous les avez reçues, c'est une affaire finie.

Cette excuse, ou cette explication, réduisit Waverley au silence, sans le satisfaire pleinement, mais il ne put s'empêcher de montrer quelque dépit contre le *bienheureux ours* qui avait donné lieu à cette querelle, et de donner à entendre que cette coupe ne méritait pas l'épithète qu'on lui donnait. Le baron avoua qu'il ne pouvait disconvenir que l'ours, quoique les hérauts regardassent cet emblême comme très honorable, n'eût dans le caractère quelque chose de morose, de grand et même de féroce, comme on pouvait le voir dans les *Hieroglyphica animalium* d'Archibald Simson, pasteur de Dalkeitti. Aussi, ajouta-t-il, il a été la cause de bien des querelles et des dissensions dans la

famille de Bradwardine. Et je pourrais, à ce sujet, vous citer une malheureuse affaire que j'eus moi-même avec un de mes cousins au troisième degré du côté de ma mère, sir Hew Halbert. Il avait été assez malavisé pour tourner en ridicule mon nom de famille, comme s'il eût été, *quasi Bear-Warden* [1]. C'était une plaisanterie très incivile; car non seulement il insinuait que le fondateur de notre race était un gardien de bêtes, métier qui, comme vous devez le remarquer, n'appartient qu'aux plus vils plébéïens; mais il donnait encore à entendre que notre écusson n'était point le noble prix de hauts faits d'armes, mais qu'il nous avait été donné par paranomasie [2], par jeu de mots sur notre nom de famille : sorte d'emblême que les Français appellent *armoiries parlantes*, les Latins *arma cantantia*, et vos auteurs anglais *canting heraldry* [3]; ce qui est une espèce d'armoiries digne de va-nu-pieds, de porte-besaces et d'autres mendians dont le jargon se compose de jeux de mots, plutôt que de la noble, utile et honorable science du blason qui assigne des emblêmes armoriaux comme la récompense des nobles et généreuses actions, au lieu de chatouiller l'oreille par de vains quolibets, comme on en trouve dans les recueils de calembourgs (z). — Le baron ne dit plus autre chose concernant sa querelle avec sir Hew Halbert, sinon qu'elle s'était terminée d'une manière convenable.

Après être entré dans ces détails sur les plaisirs de Tully-Veolan pendant les premiers jours qui suivirent l'arrivée d'Édouard, pour que le lecteur en connût mieux les habitans, nous croyons pouvoir nous dispenser de rapporter avec une exactitude aussi scrupuleuse tout ce qui s'y passa depuis. Il est à présumer qu'un jeune homme habitué à une société plus gaie aurait bientôt fini par s'ennuyer de la conversation d'un avocat aussi ardent de la dignité du blason que l'était le baron; mais Édouard trouvait une agréable variété dans celle de Miss Bradwardine, qui écoutait avec beaucoup d'attention ses remarques sur la littérature, et dont toutes les réponses annonçaient le goût le plus pur. Grâces à la douceur de son caractère, elle s'était soumise avec complaisance et même avec plaisir aux lectures indiquées par son père, quoiqu'il l'eût condamnée à lire non seu-

(1) *Quasi gardien d'ours; Bear-Warden*, dont on aurait fait *Bradwardine*.
(2) Du grec *para* proche, et *onoma* nom, *entre deux mots*.
(3) Blason de patois, blason de mots à double sens.

lement d'énormes in-folios d'histoire, mais certains volumes gigantesques de controverses théologiques. Quant au blason, il s'était heureusement borné à lui en donner la légère teinture qu'on peut en acquérir en lisant les deux volumes in-folios de Nisbett [1]. Le baron aimait Rose comme la prunelle de ses yeux; sa vivacité constante, son attention à rendre ces légers services qui plaisent d'autant plus qu'on n'aurait jamais pensé à les demander; sa beauté qui retraçait au baron les traits d'une femme chérie; sa piété sincère et sa générosité, auraient suffi pour justifier la tendresse du plus partial des pères.

L'amour paternel qu'elle inspirait au baron semblait cependant ne pas s'étendre jusqu'au point dans lequel, suivant l'opinion générale, ce sentiment se déploie plus particulièrement. Je veux dire qu'il ne cherchait pas à l'établir dans le monde, soit en lui donnant une dot considérable, soit par un riche mariage. En vertu d'une ancienne substitution, presque tous les biens immeubles du baron devaient passer après sa mort à un parent éloigné, et tout portait à croire que Miss Bradwardine resterait avec une très mince fortune; car les intérêts pécuniaires du digne baron avaient été trop long-temps confiés aux soins exclusifs du bailli Macwheeble, pour qu'on pût attendre grand'chose de sa succession mobilière. Il est vrai que le bailli aimait son patron et Miss Rose plus que personne après lui même, mais à une distance incommensurable. Il avait pensé d'abord qu'il n'était pas impossible de faire annuler l'acte de substitution en faveur de la ligne masculine; il s'était même procuré à cet effet, et *gratis*, comme il s'en vantait, une consultation signée d'un éminent avocat consultant d'Écosse, qu'il avait amené adroitement à cette question, tout en le consultant régulièrement sur quelque autre affaire; mais le baron ne voulut pas écouter un seul instant cette proposition. Au contraire, il prenait un plaisir pervers à répéter avec emphase que la baronnie de Bradwardine était un fief mâle, dont la première charte avait été octroyée dans ces temps reculés où les femmes étaient regardées comme inhabiles à posséder une concession féodale, parce que, *suivant les coustusmes de Normandie, c'est l'homme ki se bast et ki conseille* : ou

(5) *Nisbett's system of heraldry*. Ces deux volumes, petit in-folio, ont été réimprimés depuis 1800 en Angleterre, où la science du blason est encore assez étudiée pour faire partie des catéchismes de Pinnock, petite encyclopédie du peuple.

comme d'autres auteurs bien moins galans encore, dont il aimait à citer tous les noms barbares, le disent expressément : parce que la femme ne peut servir le suzerain ou seigneur féodal à la guerre, à cause du décorum de son sexe, ni l'aider de ses avis, à cause des bornes de son entendement, ni garder ses secrets, à cause de la faiblesse de ses dispositions naturelles. — Qu'on me dise, s'écria-t-il d'un air triomphant, s'il serait convenable qu'on vît une femme, et une femme de la famille de Bradwardine, occupée *in servitio exuendi, seu detrahendi caligas regis post battaliam*, c'est-à-dire, à ôter ou à tirer les bottes du roi après une bataille. Tel est pourtant le service féodal auquel je suis tenu, comme possesseur de la baronnie de Bradwardine. Non, non, continua-t-il, il est hors de doute, *procul dubio*, que bien des femmes aussi méritantes que Rose, ont été exclues de la succession de leur père pour me faire place. A dieu ne plaise que je fasse rien qui puisse contrevenir aux dispositions de mes ancêtres, ou blesser les droits de mon parent Malcolm Bradwardine d'Inchgrabbit, branche honorable, quoique déchue, de ma famille.

Le bailli, en sa qualité de premier ministre, après avoir reçu de son souverain cette décision irrévocable, ne crut pas devoir insister davantage sur sa propre opinion; mais il se contenta, toutes les fois qu'il se trouvait avec Saunderson, ministre de l'intérieur, de déplorer l'entêtement du laird, et de former des plans pour unir Rose au jeune laird de Balmawhapple, qui possédait une belle terre, seulement un peu grevée de dettes; qui était un jeune homme sans défaut; sobre comme un saint, si on le tenait loin de l'eau-de-vie et l'eau-de-vie loin de lui; à qui, en un mot, on ne pouvait faire aucun autre reproche que de fréquenter parfois assez mauvaise compagnie, comme Jinker le maquignon et Gibby Gaethroughwi't, le joueur de cornemuse de Cupar; mais il se corrigera de ces folies, monsieur Saunderson, il s'en corrigera, prononça le bailli....

— *Comme la bière aigre se corrige en été*, ajouta Gellatley, qui se trouvait plus près d'eux qu'ils ne le supposaient.

Miss Bradwardine, telle que nous l'avons dépeinte, avec toute la simplicité et la curiosité d'une recluse, saisit avec empressement l'occasion que lui fournissait la visite d'Édouard pour agrandir le cercle de ses connaissances en littérature. Waverley fit venir de la ville où son régiment était en garnison, une partie

de ses livres; et ils ouvrirent à Rose une source de jouissances dont elle n'avait pas même l'idée. Les meilleurs poètes anglais et d'autres ouvrages de littérature faisaient partie de cette précieuse cargaison. La musique et même les fleurs furent négligées; Saunderson, non seulement en fut attristé, mais il commença à se révolter contre un travail qui alors lui valait à peine un remerciement. Les nouveaux plaisirs que préférait Miss Rose lui devenaient de jour en jour plus chers, parce qu'elle les partageait avec quelqu'un qui avait les mêmes goûts. L'empressement de Waverley à lui faire des lectures, à lui expliquer les passages difficiles et à les commenter, rendait son aide inappréciable; et les dispositions romanesques de son esprit enchantaient un caractère trop novice encore pour en discerner les défauts. Lorsque le sujet l'intéressait et quand il était tout-à-fait à son aise, Édouard avait cette éloquence naturelle et quelquefois brillante à laquelle on suppose autant d'influence pour gagner le cœur d'une femme, que la figure, la mode, la renommée et la fortune. Il y avait donc dans ce commerce habituel, un danger d'autant plus imminent pour la tranquillité de la pauvre Rose, que son père était trop occupé de ses études abstraites, et avait une trop haute idée de sa dignité, pour songer que sa fille y fût exposée. Dans son opinion, les femmes de la famille de Bradwardine comme celle de la maison de Bourbon ou d'Autriche, étaient placées bien au-dessus des nuages des passions, qui pouvaient obscurcir l'intelligence des femmes d'un plus bas étage; elles planaient dans une autre sphère, étaient gouvernées par d'autres sentimens, et se conduisaient d'après d'autres règles, que les principes d'une affection vaine et fantasque. Bref, il ferma si résolument les yeux sur les suites naturelles de l'intimité qui s'était établie entre sa fille et Waverley, que tout le voisinage en conclut qu'il les avait ouverts sur les avantages de l'union de sa fille avec le riche et jeune anglais, et le déclara moins fou qu'il ne se l'était presque toujours montré quand il s'agissait de ses affaires d'intérêt.

Si le baron eût réellement pensé à faire cette alliance, il eût trouvé un obstacle insurmontable dans l'indifférence de Waverley. Depuis que notre héros avait des rapports plus directs avec la société, il avait appris à être honteux et confus de sa *légende de sainte Cécile* : et ses réflexions peu flatteuses à ce sujet

servirent pendant quelque temps de contre-poids à la susceptibilité naturelle de son cœur. D'ailleurs, Rose, toute belle et aimable que nous l'avons dépeinte, n'avait point le genre de beauté et de mérite, qui peut captiver une imagination romanesque dans sa première jeunesse. Elle était trop franche, trop confiante, trop bonne; qualités aimables sans doute, mais qui détruisent tout le merveilleux dont un jeune homme doué d'une imagination vive, aime à parer l'impératrice de ses affections. Était-il possible à Édouard de soupirer, de trembler et d'adorer, devant une jeune fille timide, mais enjouée, qui lui demandait tantôt de lui tailler une plume, tantôt de lui faire la construction d'une stance du Tasse, tantôt de l'aider à orthographier un long, — très long mot de la version qu'elle en avait faite? Tous ces incidens séduisent l'esprit à une certaine époque de la vie, mais non à celle où le jeune homme, entrant dans le monde, cherche un objet dont l'affection le relève et l'ennoblisse à ses propres yeux, au lieu de s'abaisser jusqu'à celui qui attend de lui cette même distinction. Quoiqu'on ne puisse établir aucune règle certaine sur un sentiment aussi capricieux que l'amour, on peut cependant dire qu'un jeune amant est ordinairement guidé par l'ambition dans son premier choix; ou, ce qui revient au même, qu'il a soin (comme dans la légende de sainte Cécile, déjà mentionnée) de le chercher dans une situation qui laisse pleine carrière à ce *beau idéal* que la réalité d'un commerce intime et familier ne tend qu'à limiter et à décolorer. J'ai connu un jeune homme sensé et rempli de talens, qui, épris d'une jolie femme dont l'esprit ne répondait pas à sa beauté et à sa tournure, fut guéri de sa violente passion, par suite de la permission qu'il reçut de passer avec elle toute une après-dînée. Ainsi, il est certain que, si Waverley avait eu l'occasion de lier conversation avec Miss Stubbs, la tante Rachel n'aurait pas eu besoin de prendre tant de précaution, car il serait tout aussi bien devenu amoureux de la laitière. Quoique Miss Bradwardine fût une jeune fille toute différente, il est probable que l'intimité qui régnait entr'elle et Waverley ne permit pas à ce dernier d'éprouver d'autre intérêt pour elle que celui qu'un frère prend à une sœur aimable et accomplie, tandis que la pauvre Rose se livrait chaque jour davantage, sans le savoir, à des sentimens qui prenaient une nuance d'affection plus tendre.

J'aurais dû prévenir le lecteur qu'Édouard en envoyant à Dundee chercher les livres dont j'ai déjà parlé, avait demandé une prolongation de son congé, et l'avait obtenue. Mais la lettre de son officier commandant contenait une recommandation amicale de ne point passer exclusivement tout son temps avec des gens qui, quelque estimables qu'ils pussent être d'ailleurs, ne pouvaient être considérés comme amis d'un gouvernement qu'ils refusaient de reconnaître, en prêtant le serment de fidélité. Il lui faisait sentir, en outre, quoique avec beaucoup de délicatesse, que si des relations de famille semblaient mettre le capitaine Waverley dans la nécessité de voir des personnes qui avaient le malheur d'être suspectes, la situation et les désirs de son père devaient l'empêcher de prolonger ces liaisons, et d'en faire une intimité exclusive. Il ajoutait enfin qu'en même temps que ses opinions politiques couraient quelque danger dans la société de gens de ce caractère, il risquait aussi de recevoir de fausses impressions, sur la religion, des prêtres *épiscopaux* qui cherchaient avec tant de malveillance à introduire la prérogative royale dans les choses sacrées.

Cette dernière insinuation porta probablement Waverley à l'attribuer, comme les avis qui la précédaient, aux préjugés de son officier commandant. Il avait remarqué que M. Bradwardine avait eu la délicatesse d'éviter scrupuleusement de jamais entrer dans aucune discussion qui pût avoir la tendance la plus éloignée à influer sur ses opinions politiques, quoiqu'il fût lui-même un des plus chauds partisans de la famille exilée, et qu'il eût été chargé pour elle de plusieurs missions importantes. Étant donc bien persuadé qu'il n'avait pas à craindre de voir s'ébranler ses principes de fidélité, Édouard se disait qu'il serait injuste envers l'ancien ami de son oncle, s'il quittait une maison où il se plaisait, et où il était bien vu, sans autre motif que de céder à des préventions et à des soupçons. Il se contenta donc de faire une réponse vague, assurant son officier commandant que sa loyauté ne courait pas le moindre risque d'être entachée; et il continua à rester à Tully-Veolan, comme un hôte qui y était honorablement accueilli.

CHAPITRE XV.

Un Greagh (*aa*) et ses suites.

Édouard habitait Tully-Veolan depuis environ six semaines, lorsqu'un matin, sortant pour faire, avant le déjeuner, sa promenade accoutumée, il fut frappé du tumulte extraordinaire qui régnait dans toute la maison. Quatre laitières, à jambes nues, tenant chacune à la main leur seau vide, couraient çà et là avec des gestes qui tenaient de la frénésie, et poussaient à haute voix des exclamations de surprise, de douleur et de colère. A leur aspect, un païen les aurait prises pour un détachement des célèbres Bélides [1] échappées à leur triste pénitence. — Dieu nous aide! *Eh sirs!* [2] C'était tout ce qu'on pouvait tirer de ce chœur de femmes désolées, et ces éjaculations n'expliquaient nullement la cause de leur désespoir. Waverley se rendit donc dans la cour d'entrée, comme on l'appelait, d'où il aperçut le bailli Macwheeble au milieu de l'avenue, excitant son poney gris à déployer toute l'agilité dont il était capable. Il semblait arriver d'après des ordres très pressans, et il était suivi d'une dixaine de paysans du village, qui, du pas dont il marchait, n'avaient pas eu beaucoup de peine à le suivre.

Le bailli était trop affairé et trop plein de son importance pour entrer en explication avec Édouard; il appela M. Saunderson, qui l'aborda d'un air solennel et consterné, et ils entrèrent de suite en conférence secrète. Davie Gellatley faisait aussi partie de ce groupe, mais il y était aussi oisif et insouciant que Diogène à Sinope, quand ses concitoyens se préparaient à soutenir un siège. Le moindre événement heureux ou malheureux suffisait pour tirer ses facultés de leur apathie habituelle; il se

(1) Danaïdes (de Bélus).

(2) *Eh messieurs!* Nous avons déjà remarqué cette exclamation des femmes d'Écosse, à l'arrivée du héros à Tully-Veolan.

mit à sauter et à danser en chantant le refrain d'une ancienne ballade :

Adieu notre richesse! 1.

Mais en passant devant le bailli, il reçut de son fouet un avertissement qui changea ses chants joyeux en lamentations.

S'avançant de là vers le jardin, Waverley vit le baron lui-même, arpentant à grands pas la longueur de sa terrasse, le front chargé d'un nuage d'indignation et d'orgueil blessé, et sa contenance annonçant que toute question sur la cause de son mécontentement lui serait du moins importune, si même il ne s'en offensait pas. Waverley rentra donc dans la maison sans lui adresser la parole, et se rendit dans la salle du déjeûner, où il trouva sa jeune amie Rose qui, sans exprimer l'indignation du baron, le désespoir des laitières, ni l'importance offensée du bailli, paraissait soucieuse et contrariée. Un seul mot expliqua le mystère.

—Votre déjeûner, dit-elle, sera un déjeûner troublé, capitaine Waverley. Une bande de caterans a fait ici une descente cette nuit, et a enlevé toutes nos vaches.

—Une bande de caterans?

—Oui, capitaine, des voleurs des montagnes voisines. Nous étions préservés de leurs insultes, moyennant le black-mail 2 que mon père payait à Fergus Mac-Ivor Vich Ian Vohr; mais mon père a cru qu'il était indigne d'un homme de sa naissance et de son rang de payer plus long-temps un semblable tribut. Voilà la cause du désastre qui nous est arrivé. Si vous me voyez triste, capitaine, ce n'est pas à cause de la perte que nous avons éprouvée, mais mon père est indigné de cet affront, et il est si téméraire et si bouillant, que je crains qu'il ne veuille essayer de recouvrer ses vaches par la force. En supposant qu'il ne fût pas blessé lui-même, il pourrait blesser quelqu'un de ces hommes sauvages, et alors plus de paix entre eux et nous, peut-être pour tout le reste de notre vie. Nous n'avons plus comme autrefois les moyens de nous défendre; le gouvernement fait enlever

(1) *Our gear's a' gane.*
Notre richesse est toute partie.

(2) *Black-mail*, *rente* ou *tribut du voleur*, du verbe saxon, devenu celte, *to black*, *blaken*, piller, et de *mail*, *rente*, *tribut*. C'est donc en s'éloignant de l'étymologie que les Anglais appellent contribution noire cette taxe, qui était un *abonnement* fait avec les Montagnards.

toutes nos armes; et mon père est si imprudent... Ah! que deviendrons nous?

La pauvre Rose n'eut pas la force de continuer, et ses yeux se remplirent de larmes.

Le baron entra en ce moment, et fit à sa fille une sévère réprimande; Waverley ne l'avait pas encore entendu parler à personne d'un ton aussi dur.

—N'avez-vous pas honte, lui dit-il, de vous montrer si affligée devant qui que ce soit pour un objet semblable? On pourrait dire que c'est pour quelques vaches et quelques bœufs que vous pleurez, comme si vous étiez la fille d'un fermier du comté de Chester. Capitaine Waverley, je vous prie d'interpréter favorablement son chagrin, qui ne vient, ou qui ne doit venir, que de ce qu'elle voit les domaines de son père, exposés aux pillages et aux déprédations de maraudeurs et de *sornars* (*ℓb*), quand il ne nous est pas permis d'avoir une dixaine de mousquets pour défendre nos biens ou les recouvrer.

Le bailli Macwheeble entra un moment après, et, par le rapport qu'il fit sur les armes et les munitions du manoir, il confirma la vérité de ce que venait de dire le baron. Il exposa d'un ton de doléance que, quoique tous ses gens fussent disposés à lui obéir, on ne pouvait fonder une grande espérance sur leurs secours, attendu qu'il n'y avait que les domestiques de Son Honneur qui eussent des sabres et des pistolets, et que les déprédateurs montagnards étaient au nombre de douze, et armés complètement, selon l'usage de leur pays.

Après avoir annoncé cette douloureuse vérité, il prit une attitude d'accablement muet, branlant d'abord la tête avec l'oscillation ralentie d'un pendule qui va cesser de vibrer, et puis il resta tout-à-fait immobile, formant, par la projection de son corps, un angle plus aigu qu'à l'ordinaire.

Cependant le baron, rempli d'indignation, se promenait à grands pas, sans prononcer une parole; il s'arrêta enfin pour contempler un portrait représentant un homme armé de toutes pièces, et dont le visage était presque entièrement couvert par une forêt de cheveux qui tombaient sur ses épaules et par une barbe qui descendait jusques sur sa cuirasse.—Capitaine Waverley, dit-il, voilà le portrait de mon grand-père! Avec deux cents chevaux qu'il avait levés sur ses terres, il battit et mit en déroute

un corps de plus de cinq cents de ces voleurs montagnards qui ont toujours été la pierre d'achoppement et de scandale, pour les habitans de la plaine, *lapis offensionis et petra scandali :* il les battit complètement, dis-je, à une époque où ils eurent la témérité de descendre de leurs montagnes, pour assaillir cette contrée; c'était pendant la guerre civile, l'an de grâce 1642. Et c'est à moi, monsieur, à moi, son petit-fils, que de semblables pillards osent faire un pareil outrage!

A ces paroles succéda un silence solennel après lequel chaque membre de cette petite société émit un avis différent, comme il arrive toujours dans les cas difficiles.

Alexander ab Alexandro proposa d'envoyer quelqu'un pour composer avec les caterans, qui, dit-il, rendraient volontiers leur butin, moyennant un dollar par tête de bétail. Le bailli s'empressa de faire observer qu'une telle transaction serait un *theft-boot,* ou composition de félonie [1], et il était plutôt d'avis d'envoyer une fine main [2] dans les *glens,* pour y faire le meilleur marché possible, comme pour soi-même, afin que le laird ne parût pas dans une telle affaire. Édouard proposa de faire venir de la garnison la plus voisine un détachement de soldats avec le *warrant* [3] d'un magistrat. Rose, autant qu'elle l'osa, donna à entendre, qu'il vaudrait peut être mieux payer le tribut arriéré à Fergus Mac-Ivor Vich Ian Vohr, qui ferait facilement, comme on le savait, restituer les bestiaux, si on se le rendait propice.

Aucune de ces propositions ne satisfit le baron. L'idée de toute composition directe ou indirecte lui paraissait ignominieuse. L'avis de Waverley prouvait seulement qu'il ne connaissait pas l'état du pays, ni les partis politiques qui le divisaient; et dans la situation où étaient les affaires avec Fergus Mac-Ivor Vich Ian Vohr, le baron ne lui ferait aucune conces-

(1) Le *theft-boot,* selon la définition de Blackstone, est le consentement de reprendre le bien volé ou une indemnité, en renoncant à poursuivre le voleur. Ce délit était jadis regardé comme complicité; on ne le punit plus ajourd'hui que d'amende et d'emprisonnement. La loi salique assimilait de même au voleur l'homme volé qui se permettait une pareille transaction. *Latroni similem habuit qui furtum celare vellet, et occultè sine judice ejus compositionem admittere (De Jure gothico.)* Le mot propre nous a mis sur la voie de cette définition *savante;* mais le mot propre est venu tout naturellement au bailli, qui est *un peu* légiste comme l'auteur.

(1) *A canny hand,* une fine main, un homme adroit.

(2) *Warrant,* tout ordre ou mandat, signé d'un juge de paix.

sion, quand ce serait pour obtenir la restitution *in integrum* de tous les bœufs et de toutes les vaches que son clan avait volés depuis le temps de Malchn Canmore.

Sa voix fut donc encore pour la guerre, et il proposa d'envoyer des exprès à Balmawhapple, Killancureit, Tulliellum et autres lairds exposés aux mêmes déprédations, pour les inviter à se joindre à lui pour poursuivre les brigands. Alors, dit-il, ces *nebulones nequissimi* [1] comme Leslie les appelle, éprouveront le sort de leur prédécesseur *Cacus;*

Elisos oculos, et siccum sanguine guttur [2].

Le bailli, qui n'aimait nullement cet avis belliqueux, tira de son gousset une montre énorme de la couleur et presque de la grosseur d'une bassinoire d'étain, et fit observer qu'il était midi passé; qu'on avait vu les caterans peu de temps après le lever du soleil dans le défilé de Ballybrough, et qu'ainsi, avant que les forces alliées pussent se réunir, les voleurs seraient arrivés, avec leur proie, hors de l'atteinte de toute poursuite, dans ces déserts impraticables qui les mettaient en sûreté, et où il ne serait ni prudent, ni même possible de les suivre.

Il n'y avait rien à répondre à cette observation; et l'assemblée se sépara sans avoir rien décidé, comme il est arrivé plus d'une fois à des conseils d'une plus haute importance : il fut seulement convenu que le bailli enverrait ses trois vaches dans la ferme de Tully-Veolan, pour les besoins de la famille du baron, et qu'on ferait chez lui usage de petite bière au lieu de lait. Saunderson avait suggéré cet arrangement, et le bailli s'était empressé d'y consentir, d'abord par respect habituel pour la famille de Bradwardine; en second lieu, parce qu'il était bien convaincu que sa courtoisie, de manière ou d'autre, lui serait payée au décuple.

Le baron sortit pour donner quelques instructions nécessaires, et Waverley saisit cette occasion pour demander à miss Rose si ce Fergus, dont il était impossible de prononcer les autres noms, était le principal *Thief-Taker* du canton. [3]

(1) Méchans voleurs.

(2) Ses yeux sont arrachés ; par sa gorge béante
A coulé tout son sang.

(3) L'officier chargé d'arrêter les voleurs.

—Le *Thief-Taker*! répondit Rose en riant; c'est un gentilhomme honorable, d'une grande importance; le chef[1] d'une branche indépendante d'un clan puissant des montagnes, et très respecté tant à cause de son propre crédit que de celui de ses amis, parens et alliés.

—Qu'a-t-il donc de commun avec les voleurs? Est-il magistrat? Est-il du nombre de ceux qui ont une commission de juge de paix?

Il en aurait plutôt une de guerre, s'il en existait, répondit Rose; c'est un mauvais voisin pour ceux qui ne sont pas de ses amis; il tient sur pied une plus grande force que bien des gens trois fois plus riches que lui. Quant à ses rapports avec les voleurs, je ne puis vous en donner une explication bien claire; je sais seulement que le plus hardi d'entre eux ne déroberait jamais un pied fourchu à quiconque paie le black-mail à Vich Ian Vohr.

—Et qu'est-ce que le black-mail?

—C'est une espèce d'argent de protection que les gentilshommes et propriétaires des basses-terres vivant près des Highlands, paient à un chef des montagnes pour qu'il ne leur fasse lui-même aucun mal, et qu'il empêche les autres de lui en faire. Si l'on vous enlève votre bétail, vous n'avez qu'à lui écrire un mot, et il vous le fait rendre sur-le-champ; ou bien il fait une incursion dans un autre endroit éloigné où il a une querelle, et il y prend des vaches pour remplacer les vôtres.

—Et cette espèce de Jonathan Wild[2] des Highlands est reçu dans la société? On lui donne le nom de gentilhomme?

—Oui, certes, et tellement que la querelle de mon père avec Fergus Mac-Ivor date d'une assemblée de canton où Fergus voulait avoir le pas sur tous les gentilshommes des basses-terres qui y étaient présens; et mon père fut le seul qui osa lui contester ce droit. Alors Fergus lui reprocha d'être sous sa bannière, et de lui payer tribut. Mon père entra dans une grande colère, car le bailli Macwheeble, qui arrange les choses à sa manière, avait trouvé le moyen de lui faire un secret du paiement de ce black-mail, qu'il passait dans ses comptes parmi les autres taxes. Il y

(1) Les Montagnards sont partagés en tribus ou clans subdivisés en diverses branches. Chaque clan a son chef; chaque branche son petit-chef, *chieftain*.

(2) Fameux voleur que Fielding choisit pour le héros d'un de ses romans.

aurait eu un duel; mais Mac-Ivor dit poliment qu'il ne lèverait jamais la main sur une tête à cheveux blancs aussi respectable que celle de mon père... Oh! combien je voudrais qu'ils eussent continué à vivre en bonne intelligence!

—Et avez vous jamais vu ce M. Mac-Ivor, si c'est là son nom, miss Bradwardine?

—Non, ce n'est pas son nom; il se croirait insulté si vous l'appeliez monsieur, si ce n'est, qu'étant Anglais, vous ne pouvez en savoir davantage. Les habitans des basses-terres lui donnent ordinairement le nom de sa terre de *Glennaquoich;* mais les Montagnards l'appellent *Vich Ian Vohr*, c'est-à-dire, *le fils de Jean-le-Grand* [1]. Quant à nous, qui sommes ici sur le revers de la montagne, nous lui donnons indistinctement ces deux noms.

—Je crains bien de ne jamais pouvoir forcer ma langue anglaise à lui donner l'un ou l'autre.

—Fergus est un homme bien fait et bien élevé, ajouta Rose, et sa sœur Flora est une des jeunes personnes de ce pays qui ont le plus de talens et de beauté; elle a été élevée en France dans un couvent, et elle était mon amie intime avant cette malheureuse dispute. Cher capitaine Waverley, tâchez d'engager mon père à terminer cette affaire à l'amiable. Je suis bien assurée que nous n'avons encore vu que le commencement de nos embarras. Tully-Veolan n'a jamais été un séjour paisible ou sûr, quand nous avons été en querelle avec les Montagnards. J'étais à peine dans ma dixième année, lorsqu'il y eut un combat derrière la ferme, entre une vingtaine de ces gens et mon père avec ses domestiques. Plusieurs balles vinrent briser les carreaux des fenêtres du

(1) Les différens *surnoms* des Highlanders sont en général très peu nombreux, parce qu'il sont divisés en grandes *familles;* et, quand un étranger, ce qui était rare, entrait dans un clan par mariage, il prenait le nom du clan. Les noms de baptême étant communs à tous, il y avait un grand nombre de Duncan, de Donald, d'Alexandre, de Patrick, etc. Il fallait donc distinguer d'une autre manière les individus, ce qui se faisait en ajoutant à leur nom celui de leur père avec son sobriquet, qui désignait le plus souvent la couleur de sa chevelure. Quand le nom du père ne suffisait pas, on ajoutait celui du grand'père; et puis celui du bisaïeul, etc. Ainsi, un individu du clan de Grant, Donald-Grant, avait pour noms patronimiques Donald-Bane (Donald-le-Blond), Mac-Oil-Vane (fils de Donald aux cheveux gris), Vic-Oi-Roy (petit-fils de Donald aux cheveux roux), Vic-Ian (arrière-petit-fils de Jean). Mais si ce Jean avait été un chef, et que Donald fût descendu de Jean en ligne directe et masculine, il s'appelait tout simplement Mac-Ian; fils de Jean, ou Vic Ian, petit-fils de Jean, en supprimant tous les noms intermédiaires, et c'était une qualification de dignité. — Ainsi Fargus s'appelle Vic Ian Vohr, petit-fils de Jean Vohr. La même coutume existait chez les Juifs, et en général, chez les peuples d'Orient.

côté du nord, tant les combattans étaient près de nous. Trois de ces Montagnards furent tués; on les apporta enveloppés dans leurs plaids, et on les déposa sur les pierres du vestibule. Le lendemain leurs femmes et leurs filles arrivèrent, se tordant les mains, pleurant et chantant le coronach [1]; elles emportèrent les cadavres, précédées par les joueurs de cornemuse. Il me fut impossible de dormir pendant plus de six semaines sans me réveiller en sursaut; je croyais toujours entendre ces cris terribles: j'avais devant les yeux ces cadavres raides et enveloppés dans leurs *tartanes*[2] ensanglantées. Depuis ce temps, un détachement de la garnison du château de Stirling vint avec un mandat du lord justice clerk [3], ou d'un grand dignitaire semblable, pour nous enlever toutes nos armes: comment pourrions-nous repousser maintenant les Montagnards, s'ils venaient encore nous attaquer en force?

Waverley ne put s'empêcher de tressaillir en entendant une histoire qui ressemblait si bien aux rêves qu'il avait faits tout éveillé. Il voyait devant lui une jeune fille, à peine âgée de dix-sept ans, charmante par l'alliance de la beauté et de la douceur, qui avait vu de ses propres yeux une scène telle que celles que son imagination avait coutume d'évoquer comme n'ayant pu se passer que dans des temps reculés, et qui en parlait avec sang-froid, comme devant probablement se représenter de nouveau. Il sentit dès ce moment l'aiguillon de la curiosité, qu'un peu de péril rendait encore plus piquant. Il aurait pu dire avec Malvolio [4]:

—Non, on ne m'accusera plus d'être fou et de me laisser tromper par mon imagination: — me voilà dans le pays des aventures militaires et romanesques; il ne me reste qu'à voir quelle en sera ma part.

Tout ce qu'on venait d'apprendre à Waverley sur la situation

(1) Chant funèbre particulier aux Highlands. *Voyez* dans *la Dame du Lac* le *coronach* de Duncan.

(2) *Tartane* est le nom de l'étoffe dont on fait le *plaid* ou manteau des montagnards. Disons en passant, que tartane dérive du français tiretaine; d'autant mieux que les premières tartanes qui furent introduites en Écosse, provenaient des manufactures françaises, à une époque où il n'y avait de manufacture d'aucun genre en Écosse.

(3) Le *lord justice clerk* est le second magistrat *de nom*, et le premier *de fait*, à la cour suprême de justice criminelle d'Écosse (*court of justiciary*), qui se compose du *lord justice general* (qui n'est que nominal), du *lord justice clerk* (ou lord juge en second), et de cinq lords commissaires.

(4) Personnage comique de Shakspeare.

du pays où il se trouvait, lui paraissait aussi nouveau qu'extraordinaire. Il avait bien entendu parler de voleurs montagnards; mais il n'avait pas la moindre idée du système réglé de leurs déprédations. Il n'avait jamais soupçonné que leurs propres chefs fermassent les yeux sur leurs actes de violence, et même les encourageassent, parce qu'ils trouvaient que ces *creaghs* ou *forays*[1] leur étaient utiles, non-seulement pour habituer leurs vassaux au maniement des armes, mais encore pour inspirer une terreur salutaire à leurs voisins des basses-terres, et pour en exiger en même temps, comme nous l'avons vu, un tribut sous le titre *d'argent de protection*.

Le bailli Macwheeble, qui arriva bientôt après, entra dans de plus amples détails sur cette matière. La conversation du digne bailli se ressentait tellement de la profession qu'il exerçait, que Davie Gellatley dit un jour que ses discours ressemblaient à un *ordre de payer*[2]. Il certifia à notre héros que de temps immémorial « tous ces voleurs maraudeurs et bandits de Montagnards, avaient fait une association commune, en raison de leurs surnoms, pour commettre divers vols, larcins, et pillages, sur les honnêtes habitans du Bas-Pays, où ils enlevaient non seulement leur avoir en argent, blé, bestiaux, chevaux, bœufs et vaches, troupeaux et mobilier, etc.; mais encore faisaient des prisonniers, rançonnant, concussionnant, exigeant des cautions; lesquelles violences sont directement prohibées dans divers articles du livre des Statuts, et par l'acte de 1567 et autres à l'appui. Lesquels statuts, avec tous ceux qui s'en étaient suivis et qui pouvaient s'en suivre, avaient été honteusement violés et vilipendés par lesdits maraudeurs, voleurs, et bandits associés pour lesdites entreprises de vols, pillages, incendies, meurtres, *raptus mulierum*, ou enlèvement forcé des femmes, et autres méfaits semblables à ceux ci-dessus mentionnés[3]. »

(1) *Foray* signifie, comme *creagh*, pillage, excursion pour piller.

(2) *To a charge of horning* signifie littéralement, un ordre de payer, sous peine d'être proclamé rebelle à son de trompe; d'où vient cette autre phrase écossaise : *To be put to the horn*, *être condamné au cor*; être déclaré rebelle. Un ordre de payer, *a letter*, ou *a charge of horning*, est une lettre revêtue du sceau du roi, émise par la cour des sessions (cour de justice suprême d'Écosse), et confiée à un messager d'armes, qui est requis de commander au débiteur de payer la dette pour laquelle il est poursuivi, dans un temps limité, sous peine d'être regardé comme *rebelle*. Telle est la définition de l'avocat Erskine. Le temps a apporté quelque changement dans cette partie de la procédure écossaise.

(3) L'auteur, pour justifier l'expression de Davie Gellatley, met ici dans la bouche du

Tout ce que Waverley venait d'entendre lui paraissait un songe; il ne pouvait concevoir que l'esprit se familiarisât avec ces actes de violence, qu'on en parlât comme d'une chose ordinaire et qui arrivait tous les jours dans les environs : et cependant il n'avait pas passé les mers, et il était encore dans l'île, d'ailleurs si bien policée, de la Grande-Bretagne (*cc*).

CHAPITRE XVI.

Arrivée inattendue d'un allié.

Le baron rentra à l'heure du dîner, ayant presque entièrement recouvré son calme et sa bonne humeur. Non seulement il confirma la vérité de tous les récits que Rose et le bailli avaient faits à Édouard, mais il y ajouta d'après sa propre expérience plusieurs anecdotes sur l'état des montagnes et de leurs habitans. Il déclara qu'en général les chefs étaient de haute naissance et pleins d'honneur ; que leur moindre parole était une loi pour tout ce qui composait leur *sept* [1] ou clan. Cependant, ajouta-t-il, il ne leur convient pas de prétendre, comme on en a vu des exemples récens, que leur *prosapia*, ou lignage, qui repose pour la plus grande partie sur les vaines et partiales ballades de leurs *Sennachies* ou *Bardes*, puisse être mis en parallèle avec l'évidence des anciennes chartes et des édits royaux octroyés jadis à des maisons distinguées du Bas-Pays, par divers monarques d'Écosse. Eh bien ! telle est leur *outrecuidance* et leur présomption, qu'ils osent rabaisser ceux qui possèdent de tels titres, comme s'ils tenaient leur domaine dans une *peau de mouton* [2].

Cette remarque, soit dit en passant, expliquait assez bien les causes de la querelle du baron avec son ancien allié des Highlands. M. Bradwardine entra dans des détails si curieux et si intéres-

bailli le texte d'une proclamation contre les Highlanders. Il a été difficile au traducteur de rendre littéralement tous les termes de lois avec lesquels le bailli est si familier.

(1) *Sept* ou *clan* signifient également une tribu, une peuplade.

(2) Allusion aux *parchemins* des titres de noblesse.

sans sur les mœurs, les coutumes et les usages de cette race patriarcale, que la curiosité d'Édouard s'enflammant, il demanda au baron s'il ne serait pas possible d'aller faire sans danger une excursion dans les montagnes voisines, dont les hautes et sombres barrières avaient déjà fait naître en lui le désir d'y pénétrer plus avant. Le baron répondit à son hôte que rien ne serait plus facile, pourvu que sa querelle fût terminée, parce qu'il lui donnerait alors lui-même des lettres de recommandation pour les principaux chefs, qui s'empresseraient de le recevoir avec courtoisie et hospitalité.

Il s'entretenait encore sur ce sujet, lorsque Saunderson ouvrit tout-à-coup la porte de l'appartement, et y fit entrer un Montagnard complètement armé et équipé. Si, lors de cette apparition martiale, Saunderson n'avait pas rempli, avec toute sa gravité ordinaire, les fonctions de grand maître des cérémonies, et que le baron et sa fille n'eussent pas conservé le plus grand calme, Waverley aurait certainement cru voir paraître un ennemi. Quoiqu'il en soit, il ne put s'empêcher de tressaillir, parce que c'était la première fois qu'il voyait un Montagnard écossais dans son costume national. Ce Gaël [1] était un jeune homme de petite taille, robuste, ayant le teint brun; et les amples replis de son plaid ajoutaient à l'air de vigueur qu'annonçait toute sa personne. Son *Kilt*, ou jupon court, laissait à découvert ses jambes bien faites et nerveuses. Sa *bourse* en peau de chèvre était suspendue devant lui, flanquée de ses armes ordinaires, le *dirk* et un pistolet d'acier. Son bonnet était surmonté d'une plume courte qui indiquait ses prétentions à être traité comme un *Duinhewassel*, espèce de gentilhomme. Son sabre battait sur sa cuisse; une *targe* était passée sur son épaule, et il tenait en main un long fusil de chasse espagnol; de l'autre il ôta son bonnet [2], et le baron qui connaissait les coutumes des

(1) *Gaël* est le nom que les anciens Calédoniens, Scots ou Highlanders, se donnent eux-mêmes dans leur dialecte, qui est le *gaëlique*. *Gaël* signifie, dit on, étranger, soit que les habitans de la Calédonie eussent émigré de l'orient, soit qu'ils fussent venus seulement des Gaules. *Celte* est un synonyme de Gaël, car les Gaëls sont d'origine celtique.

(2) L'auteur vient de décrire ici les parties principales de l'équipement d'un Highlander. Il nous reste à ajouter, pour l'instruction de nos peintres, que le bonnet est constamment bleu avec une bande bariolée seulement. Le *kilt* est un jupon court tombant au dessus des genoux; — Le *philibeg* ou *filibeg*, une sorte de caleçon porté sous le *kilt* et ne descendant pas plus bas; — le *dirk*, ou dague, est un poignard très dangereux, dont la lame est droite et d'un pied de long, avec un manche très simple, ressemblant à celui d'une fau-

Montagnards, et la manière dont il convenait de leur parler, lui dit sur le champ, avec un air de dignité, mais sans se lever, et comme le pensa Édouard, à peu près en prince recevant un ambassadeur : — Soyez le bienvenu, Evan Dhu Mac-Combich : quelles nouvelles m'apportez-vous de Fergus Mac-Ivor Vich Ian Vohr ?

— Fergus Mac-Ivor Vich Ian Vohr, répondit l'ambassadeur en bon anglais, présente ses civilités au baron de Bradwardine de Tully-Veolan. Il est fâché qu'un épais nuage se soit placé entre vous et lui, nuage qui vous a empêché de voir et de considérer les alliances qui ont existé jadis entre vos maisons et vos ancêtres. Il demande que ce nuage se dissipe, et que les rapports entre le clan Ivor et la maison de Bradwardine redeviennent ce qu'ils étaient autrefois quand un œuf était placé entre eux au lieu de pierre à fusil, et qu'ils tenaient le couteau de table au lieu de sabre ; il espère que vous direz comme lui que vous êtes fâché de ce nuage, et désormais personne ne demandera si ce nuage est monté de la plaine à la montagne, ou descendu de la montagne à la plaine ; car ceux-là n'ont jamais frappé avec le fourreau qui n'ont jamais reçu avec l'épée [1] ; et malheur à qui voudrait perdre un ami à cause du nuage orageux d'une matinée de printemps !

Le baron de Bradwardine répondit avec toute la dignité convenable, qu'il connaissait le chef du clan Ivor pour un véritable ami du *Roi*, et qu'il était fâché qu'il eût existé un nuage entre lui et un gentilhomme professant de si bons principes ; car, ajouta-t-il, lorsque les hommes s'unissent ensemble, bien faible est celui qui n'a pas de frère.

Tout cela paraissant parfaitement satisfaisant, le baron, pour solenniser convenablement le rétablissement de la paix entre les deux augustes personnages, fit apporter un flacon d'usquebaugh dont il remplit un verre pour boire à la santé et à la prospérité de Mac-Ivor de Glennaquoich. L'ambassadeur celte s'empressa de répondre à cette marque de courtoisie, se versa à son

cille. — La *targe* est un petit bouclier de forme ronde. — *Pouch* est le nom qu'ils donnent à la bourse qu'ils portent devant eux, et ils appellent leur sabre *claymore*. — *Claidham*, en gaëlique, signifie glaive, et *more*, grand, large, *claidhammore*

(1) Le sens de cette phrase un peu métaphorique est sans doute celui-ci : Il faut n'avoir jamais frappé même avec le fourreau pour n'avoir pas été touché avec l'épée.

tour une rasade de cette liqueur généreuse, et l'assaisonna d'heureux souhaits pour la famille de Bradwardine.

Après cette ratification des préliminaires du traité de paix, le plénipotentiaire se retira pour conférer avec Macwheeble sur certains articles secondaires dont on ne croyait pas nécessaire d'ennuyer le baron. Il est probable qu'ils avaient rapport à l'interruption du paiement des subsides, et il paraît que le bailli trouva le moyen de satisfaire leur allié sans que son maître pût avoir le moindre soupçon que sa dignité était compromise. Du moins est-il certain qu'après que les plénipotentiaires eurent bu, par petits verres, une bouteille d'eau-de-vie, qui ne fit pas plus d'effet sur deux corps aussi bien préparés, que si on l'eût versée sur les *deux ours* placés sur la porte de l'avenue, Evan Dhu Mac-Combich se fit rendre compte de toutes les circonstances concernant le vol de la nuit précédente, et annonça son intention de se mettre sur le champ à la poursuite des bestiaux, qu'il assura ne devoir pas encore être bien loin. — Ils ont cassé l'os, ajouta-t-il, mais ils n'ont pas eu le temps d'en sucer la moelle.

Notre héros, qui avait suivi Evan Dhu dans ses perquisitions, fut tout étonné de l'adresse avec laquelle il prenait des informations, et de l'intelligence qu'il montrait en tirant des conclusions. Evan Dhu, de son côté, était évidemment flatté de l'attention de Waverley, de l'intérêt qu'il semblait prendre à cette enquête, et de la curiosité qu'il montrait sur les mœurs et les sites des Highlands. Sans autre cérémonie, il invita Édouard à l'accompagner dans une petite promenade de douze à quinze milles dans les montagnes, pour reconnaître l'endroit où les bestiaux avaient été conduits. Si c'est celui que je suppose, ajouta-t-il, vous n'en avez jamais vu un pareil dans toute votre vie, et vous n'en verrez jamais, à moins que ce ne soit moi ou un des nôtres qui vous y conduise.

Notre héros sentit sa curiosité enflammée par l'idée de visiter l'antre d'un Cacus des Highlands ; cependant il ne négligea pas de s'informer s'il pouvait se fier à son guide. Le baron lui dit qu'on ne lui aurait pas fait cette invitation s'il y avait eu le moindre danger à courir, qu'il n'avait rien à craindre qu'un peu de fatigue ; et comme Evan lui proposait de passer, en revenant, une journée chez son chef, où il était sûr d'être bien ac-

cueilli et bien traité, il ne paraissait y avoir rien de bien formidable dans la tâche qu'il entreprenait. Rose, il est vrai, devint pâle quand elle en entendit parler ; mais son père, qui aimait l'ardeur curieuse de son jeune ami, se garda bien de la refroidir en lui parlant de dangers qui n'existaient réellement pas. On remplit un havre-sac de tout ce qui était nécessaire pour cette courte expédition ; une espèce de sous-garde-chasse le porta sur ses épaules, et notre héros, un fusil de chasse à la main, se mit en route avec son nouvel ami Evan Dhu ; ils étaient accompagnés du garde-chasse dont nous venons de parler, et de deux autres Montagnards, qui étaient à la suite d'Evan : l'un d'eux portait une longue carabine, et l'autre avait sur son épaule une hache au bout d'un bâton [1], arme qu'on appelait hache du Lochaber *(dd)*.

Evan, répondant à une question d'Édouard, lui fit entendre que cette escorte martiale n'était nullement nécessaire à sa sûreté. Il ne l'avait prise, dit-il, en ajustant son plaid avec un air de dignité, que pour paraître décemment à Tully-Veolan, et d'une manière digne du frère de lait [2] de Vich Ian Vohr. — Ah ! ajouta-t-il, je voudrais que vous autres *duinhewassel saxons* (gentilshommes anglais) vous pussiez voir notre chef avec sa queue !

— Avec sa queue ! répéta Édouard d'un ton de surprise.

— Oui, c'est-à-dire, avec sa suite ordinaire quand il visite un chef de son rang. Il y a, continua-t-il en s'arrêtant et se redressant d'un air de fierté, pendant qu'il comptait sur ses doigts les divers officiers de la maison de son chef, — il y a son *Hanchman*, ou l'homme qui est son bras droit [3] ; son Barde [4] ou poète ; son *Bladier* [5] ou orateur pour haranguer les grands per-

(1) On voit plusieurs de ces haches d'armes à l'arsenal de la tour de Londres ; l'aspect seul en est effrayant.

(2) L'importance du frère de lait dans la maison du chef était très grande, et grande aussi l'importance du père nourricier et des frères et sœurs de lait.

(3) Le *Hanchman* ou *Henchman* est une espèce de secrétaire qui suit son chef comme son ombre, et se tient à sa *hanche* à table, prêt à exécuter tous ses ordres. Cette fonction est quelquefois le partage du frère de lait. On donnait aussi ce nom au page de confiance ou au chef des gardes d'un seigneur.

(4) Le barde est le généalogiste de la famille, quelquefois le précepteur du jeune laird, chargé de composer des chants de gloire, enfin le poète lauréat du clan.

(5) Le mot *Bladier* vient probablement de *Bladarie*, mot écossais signifiant « jactance » parce que cet officier devait faire sonner bien haut l'importance de son maître.

sonnages auxquels il rend visite; son *Gillymore*[1] ou écuyer chargé de porter son sabre, sa targe et son fusil; son *Gilly-Casfliuc*, qui porte le chef sur son dos quand il faut traverser des ruisseaux et des rivières; son *Gilly-Comstrian*, qui conduit son cheval par la bride dans les sentiers difficiles et escarpés; son *Gilly-Trushharnish*, à qui est confié son havre-sac; ensuite son *Piper*, joueur de cornemuse, et le Gilly du *Piper*[2]. Il y a enfin de plus, une douzaine de jeunes gens qui n'ont rien à faire qu'à porter le ceinturon, à suivre le laird, et à se tenir toujours prêts à exécuter les ordres de Son Honneur.

— Est-ce que votre chef entretient régulièrement tout ce monde?

— Tout ce monde, dites-vous? Oui, et mainte autre tête qui ne saurait où s'abriter, sans la grande grange de Glennaquoich!

Chemin faisant, Evan fit paraître la route moins longue, en continuant à parler de la grandeur du chef, en paix comme en guerre, jusqu'à ce qu'ils fussent plus près de ces immenses montagnes qu'Édouard n'avait fait qu'apercevoir de loin[3]. La nuit s'approchait, lorsqu'ils entrèrent dans un de ces défilés effrayans qui servent de communication entre le pays des montagnes et celui des plaines; le sentier, extrêmement raboteux et escarpé,

(1) Le mot *gilly* signifie un page, un valet, et *more*, grand. Cet adjectif ennoblit ici le mot entier *gillymore*. Les autres officiers sont suffisamment définis par le texte.

(2) Le *piper*, qui se disait gentilhomme, ne portait pas lui-même son instrument, et s'en débarrassait dès qu'il en avait joué; il avait donc un page, un *gilly* pour porter la cornemuse (*bagpipe*).

(3) En pénétrant pour la première fois dans les monts Grampians, le lecteur ne sera pas fâché de connaître d'une manière générale la nature de ces montagnes, dont quelques unes, telles que le Benlomond, le Bennevis, etc., offrent, grâce à sir Walter Scott, le même intérêt que les monts Géans de la Suisse. Si nous nous plaçons d'abord sur leurs sommets généralement de forme conique, la vue domine un panorama magnifique et sauvage. Ces sommets sont quelquefois voilés par des nuages sombres; quelquefois, avec un ciel d'azur, on n'aperçoit sur leur extrême crête qu'une évaporation légère, semblable à un panache bleu ou blanchâtre; quelquefois des groupes de nuages blancs s'y arrêtent, et figurent assez bien d'immenses glaciers. Ces sommets sont généralement arides, et la foudre y a tracé de longs sillons qui descendent jusqu'à la base. La végétation ne commence réellement qu'au tiers de ces immenses cônes, et ce n'est d'abord qu'une végétation de petites bruyères, où habitent le ptarmigan (*lagopede*), le lièvre blanc (*lepus variabilis*), et les oiseaux de proie. Au second tiers, la bruyère est plus riche, et il s'est formé une terre végétale qui donne une espèce de pâturage. Le Montagnard y conduit ses troupeaux, et même le gros bétail; nous y avons vu entre autres des bœufs noirs qui ont quelque analogie avec la race des bœufs du Delta du Rhône. On trouve là encore des troupeaux de petits chevaux sauvages blancs; et le chasseur y poursuit la grouse et le chevreuil. A la base de ces montagnes, les torrens tombent en cascades, alimentent souvent un lac limpide, ou arrosent des taillis touffus et la verdure d'un *glen* ou d'un *strath*. Ces vallons (*straths* ou *glens*) peuvent être semés de grains ou nourrir de nombreux troupeaux. etc.

côtoyait un précipice séparant deux énormes rochers, et suivait le passage qu'un torrent écumeux, qui grondait plus bas, semblait s'être creusé pendant le cours des siècles. Les derniers rayons du soleil couchant tombaient sur les eaux dans leur sombre lit, et les montraient en partie, irritées par cent rocs, et brisées par cent chutes. Le sentier descendait vers le torrent par une pente très raide, et l'on y voyait çà et là une pointe de granit, ou un arbre rabougri qui poussait ses racines dans les crevasses du rocher. A main droite, la montagne s'élevait au-dessus du sentier de manière à être également inaccessible; mais celle qui était en face, offrait un rideau de taillis, au milieu duquel croissaient quelques pins.

— C'est ici, dit Evan, le défilé de Bally-Brough. Dans les temps reculés, dix Montagnards du clan de Donnochie y tinrent bon contre un corps de cent hommes des basses-terres; on distingue encore l'endroit où furent enterrés les morts : c'est dans ce petit *cörrie* ou enfoncement qui est de l'autre côté de l'eau; si vous avez bonne vue, vous pouvez apercevoir comme des taches vertes sur la bruyère. Tenez, regardez, voilà un *earn* [1], à qui vos gens du midi donnent le nom d'aigle. — Vous n'avez pas de tels oiseaux en Angleterre. — Il va chercher son souper dans les domaines du laird de Bradwardine; mais je vais lui envoyer un lingot de plomb.

Il tira un coup de fusil, mais il manqua le superbe monarque des tribus ailées, qui, sans témoigner la moindre frayeur de la tentative faite contre lui, continua son vol majestueux vers le sud.

Un millier d'oiseaux de proie, faucons, éperviers, corbeaux et corneilles, effrayés par l'explosion, quittèrent brusquement la retraite qu'ils avaient choisie pour y passer la nuit, et remplirent les airs de cris rauques et discordans que l'écho renvoyait mêlés au mugissement des torrens. Evan, un peu confus d'avoir manqué son coup, quand il voulait donner une preuve spéciale d'adresse, cacha sa confusion en se mettant à siffler un pibroch [2], rechargea son arme, et avança en silence dans le défilé.

(1) *Earn* ou *erne*, aigle brun, *falco fulvus*. Les plumes de cet oiseau-roi ornent la toque des chefs. Il était si funeste aux troupeaux, que ses œufs furent mis à prix d'argent. Depuis quelques années, l'aigle devient de plus en plus rare en Écosse.

(2) Genre d'air particulier à la musique des Highlands, et qui exprime, à ce que

Il aboutissait à un vallon étroit entre deux montagnes très élevées et couvertes de bruyères ; ils avaient toujours le torrent pour compagnon, et ils furent obligés de le traverser quelquefois dans ses détours. Evan offrait alors le secours de ses satellites à Édouard, pour le porter sur leurs épaules, mais notre héros, qui avait toujours été assez bon piéton, refusa chaque fois son offre, et il gagna évidemment dans l'opinion de son guide, en prouvant qu'il ne craignait pas de se mouiller les pieds ; il voulait d'ailleurs, sans affectation, faire revenir Evan de l'opinion qu'il semblait avoir conçue des habitans des basses-terres, et particulièrement des Anglais qu'il regardait comme des efféminés.

A travers la gorge de ce vallon, ils parvinrent jusqu'à un marécage noir, d'une étendue effrayante, rempli de grands trous, creusés pour en tirer de la tourbe, qu'ils traversèrent avec beaucoup de difficulté et quelque danger, par des sentiers qui n'étaient praticables que pour des Montagnards. Ces sentiers, ou plutôt la portion de terre plus solide sur laquelle nos voyageurs marchaient, tantôt à pied sec, tantôt dans l'eau et la boue, étaient raboteux, rompus, et en bien des endroits, coupés par des fondrières et peu sûrs. Quelquefois même le terrain était si mauvais qu'ils étaient obligés de sauter d'une butte sur une autre, l'espace qui les séparait ne pouvant supporter le poids du corps humain. Ce n'était qu'un jeu pour les Montagnards, qui avaient un pas vraiment élastique, et qui portaient des brogues [1] à semelles minces, convenables à de tels chemins ; mais Édouard commença à trouver que cet exercice, auquel il n'était pas accoutumé, était plus fatigant qu'il ne s'y était attendu.

Un long crépuscule les éclairait à travers ce marécage Serbonien [2], mais il les abandonna presque entièrement au pied d'une montagne escarpée et pierreuse qu'il leur restait à gravir ; la nuit n'était pas cependant très profonde, et le temps était

prétendent les Écossais, tous les sentimens de l'âme. Ce nom s'applique surtout aux airs martiaux.

(1) Ces chaussures des Highlands sont taillées à la mesure du pied sur la peau de vache non tannée, avec le poil en dehors ; le bas de la jambe est couvert d'un demi-bas blanc avec des bandes rouges entrelacées, figurant les bandes du cothurne romain.

(2) Le *Serbonis Palus* des anciens est au couchant de Damiette ; c'est aujourd'hui le lac Tenese. On appelait aussi Serbiens ou Serboniens un peuple qui habitait le voisinage des *Palus Méotides*, ou mer d'Azof.

agréable. Waverley appela à son secours son énergique morale pour supporter la fatigue, et continua à marcher d'un pied ferme ; mais il enviait en secret la vigueur de ces adroits Montagnards, qui ne donnaient pas le moindre signe de lassitude, et marchaient toujours d'un pas rapide et allongé, ou plutôt du même trot. Selon son calcul, ils avaient déjà fait environ quinze milles. Après avoir gravi cette montagne, et en descendant de l'autre côté vers un bois touffu, Evan Dhu eut une conférence avec ses deux satellites montagnards. Le résultat en fut que le bagage d'Édouard passa des épaules du garde-chasse sur celles d'un des Gillies, et le premier fut envoyé avec l'autre Montagnard d'un côté différent de celui vers lequel s'avançaient les trois autres voyageurs. Waverley demanda le motif de cette séparation : Evan lui répondit qu'il fallait que le garde-chasse allât passer la nuit dans un hameau éloigné d'environ trois milles ; car, à moins que ce ne fût un ami très particulier, Donald Bean Lean, le digne personnage qu'on supposait le détenteur du bétail, ne se souciait pas que des étrangers s'approchassent de sa retraite. Cette raison semblait juste, et elle suffit pour bannir de l'esprit d'Édouard quelques soupçons qu'il n'avait pu s'empêcher de concevoir en se voyant à une telle heure et dans un tel lieu, séparé de son seul compagnon des Basses-Terres. Evan ajouta sur le champ qu'il ferait mieux d'aller lui-même en avant, pour annoncer leur arrivée à Donald Bean Lean, attendu que la vue d'un *sidier roy* (soldat rouge) [1] pourrait lui causer une surprise désagréable. Sans attendre de réponse, il partit en trottant (style de course de chevaux), et disparut en un moment.

Waverley fut laissé à ses réflexions, car son nouveau guide, celui qui était armé de la hache d'armes, savait à peine quelques mots d'anglais. Ils traversaient un bois de pins très épais, et qui semblait sans fin, et, par conséquent, il était impossible, dans l'obscurité qui les enveloppait, de distinguer le chemin. Le Montagnard semblait pourtant le trouver par instinct, sans hésiter un moment, et Édouard le suivait d'aussi près qu'il le pouvait.

Après avoir marché assez long-temps en silence, il ne put

(1) Désignant un soldat ou un officier anglais, à cause de son uniforme. Ce nom contraste avec celui de *black watch*, troupes noires, donné aux Montagnards indépendans enrégimentés.

s'empêcher de demander s'ils étaient bien loin du but de leur voyage.

La caverne était à trois ou quatre milles, répondit le Montagnard; mais le *Duinhewassel* étant un peu fatigué Donald devrait — pourrait — voudrait bien envoyer le *curragh*.

Cette réponse n'apprenait pas grand'chose à Édouard. Le *curragh* qui lui était promis, pouvait être un homme, un cheval, une charrette, une chaise de poste. Mais il ne put tirer de l'homme à la hache, que les mots : — *Aich, ay, ta curragh* [1].

Mais Édouard ne tarda pas à comprendre ce qu'il voulait dire, quand, en sortant du bois, il se trouva sur les bords d'une large rivière ou d'un lac [2]. Là son conducteur lui donna à entendre qu'ils devaient s'asseoir et attendre quelques instans. La lune, qui se levait alors, lui découvrit indistinctement la vaste étendue d'eau qui était devant lui, et les formes fantastiques et confuses des montagnes qui paraissaient l'environner. L'air frais, mais doux, d'une nuit d'été, rafraîchit Waverley après la marche rapide et pénible, et il respirait avec délices le parfum des fleurs du bouleau (*ee*), baignées par la rosée.

Il eut alors le temps de réfléchir à sa position tout-à-fait romanesque. Il était assis sur les bords d'un lac inconnu, sous la direction d'un sauvage dont il n'entendait pas la langue, pour aller visiter la caverne de quelque fameux proscrit, un Robin Hood peut-être, ou un Adam de Gordon [3]; la nuit était déjà avancée; il avait bravé force difficultés et fatigues; son domestique avait été séparé de lui; son guide l'avait laissé; que d'incidens propres à exercer une imagination romanesque, le tout relevé encore par un sentiment solennel, au moins d'incertitude, sinon de crainte! La seule circonstance qui s'accordait mal avec le reste, était la cause de son voyage, — les vaches du baron! Cet incident dégradant fut rejeté par Édouard dans l'arrière-plan du tableau.

Pendant qu'il s'égarait ainsi dans les rêves de son imagination, son compagnon le toucha doucement, et étendant le bras

(1) Oui, oui, le curragh.

(2) Il est difficile de distinguer au premier abord, entre les sinuosités des montagnes, un lac d'Écosse d'une rivière.

(3) La célébrité de ces deux héros est fondée sur les traditions et ballades populaires; l'histoire les désigne seulement comme des proscrits.

presque en ligne droite vers l'autre rive du lac, il lui dit : — *yon's ta cove* [1]. Waverley vit briller dans la direction indiquée un petit point lumineux, qui, augmentant peu-à-peu d'éclat et de volume, semblait voltiger comme un météore à l'extrémité de l'horizon. Pendant qu'il regardait ce phénomène, il entendit dans e lointain un bruit de rames. Ce bruit augmenta de plus en plus, et bientôt un coup de sifflet perçant se fit entendre du même côté. Son ami à la hache répondit aussitôt à ce signal de la même manière ; et enfin une barque, conduite par quatre ou cinq Montagnards, entra dans une petite crique sur le bord de laquelle Édouard était assis. Il se leva avec son compagnon pour aller à leur rencontre. Deux vigoureux Montagnards le portèrent dans la barque avec une attention officieuse, et dès qu'il y fut assis, ils reprirent leurs rames, et commencèrent à traverser le lac avec une grande rapidité [2].

CHAPITRE XVII.

Le repaire d'un voleur des Highlands.

Le profond silence qui régnait dans la barque n'était interrompu que par le chant monotone d'une chanson gaëlique, murmurée à voix basse, en forme de récitatif, par l'homme qui tenait le gouvernail, et par le bruit des rames, qui semblaient en suivre les notes pour frapper l'eau en cadence. La lumière, dont on approchait de plus près, présentait un foyer plus vaste, et donnait une clarté plus vive et plus irrégulière ; il paraissait évident

(1) Voilà la caverne.

(2) Aujourd'hui que d'élégantes nacelles et même le bateau à vapeur parcourent les lacs d'Écosse, on est près d'oublier jusqu'à la forme du *courrach* ou *curragh* des anciens Highlanders. Cette espèce de voiture nautique est ainsi décrite par Solinus (grammairien du troisième siècle), qui dit en parlant des Irlandais de son temps : — *Navigant vimineis alveis quos circumdant ambitione tergorum bubulorum.* — C'était en effet un *vaisseau ovale*, qui avait environ trois pieds de large sur quatre de long. Un bois flexible en fixait la charpente grossière, qui était recouverte d'une peau de bœuf. Ce léger esquif pouvait être transporté d'un lac à l'autre sur les épaules du batelier, ou à dos de cheval, s'il était de plus grande dimension. *Courrach*, en gaëlique, signifie écorce d'arbre. On voit qu'il y avait la plus grande analogie entre le *courrach* des Gaëls et la pirogue des sauvages d'Amérique.

qu'elle provenait d'un grand feu; mais Édouard ne pouvait discerner s'il était allumé sur une île ou sur la terre-ferme. Cet orbe d'une rougeur étincelante, de la manière dont il le voyait alors, paraissait reposer sur la surface même du lac, et ressemblait au char de feu sur lequel le mauvais génie d'un conte oriental traverse la terre et les mers. Ils approchèrent davantage et la lumière du feu suffit pour lui faire voir qu'il était allumé aux pieds d'un énorme rocher noir qui s'élevait du bord même de l'eau. La cime de ce roc, que la réverbération de la flamme colorait d'un rouge sombre, formait un contraste étrange et même sublime, avec le reste du rivage éclairé faiblement et seulement en partie par les pâles rayons de la lune.

La barque touchait au bord, et Waverley vit que ce grand feu était amplement entretenu avec des branches résineuses de pin par deux hommes qui, dans les reflets de la lumière rougeâtre, ressemblaient à deux démons. Il conjectura avec raison que c'était pour servir de phare aux bateliers à leur retour, que ce feu avait été allumé à l'entrée d'une grande caverne où le lac semblait pénétrer. Les Montagnards dirigèrent leur esquif en droite ligne vers cette caverne; et quittant ensuite leurs rames, ils l'abandonnèrent à l'impulsion qu'il avait reçue. La barque doubla la petite pointe ou plate-forme du rocher où était allumé le feu; et, après avoir parcouru deux fois sa longueur, elle s'arrêta à l'endroit où la caverne, qui, là même, était déjà couverte en forme d'arcade, s'élevait au dessus du niveau des eaux du lac, par cinq ou six larges plates formes de roc, montant d'une manière si douce et si régulière, qu'on aurait pu les appeler un escalier naturel. En ce moment, on jeta tout-à-coup une grande quantité d'eau sur le feu. Il s'éteignit en sifflant, et avec lui disparut la lumière qu'il avait procurée jusqu'alors. Les bras de quatre ou cinq Montagnards enlevèrent Waverley de la barque, le mirent sur ses jambes, et l'entraînèrent en quelque sorte dans les entrailles de la caverne. Il fit quelques pas dans les ténèbres; il entendait le bruit confus de plusieurs voix qui paraissait sortir du centre du rocher; puis ayant tourné un angle de ce souterrain, il eut devant ses yeux Donald Bean Lean et tout ce qui composait son établissement.

L'intérieur de la caverne, très élevée dans cet endroit, était éclairé par des torches de bois de pin, qui donnait une lumière

vive et pétillante, et dont l'odeur, quoique forte, n'avait rien de désagréable; à cette clarté se mêlait la lueur rougeâtre d'un grand feu de charbon de bois, autour duquel étaient assis cinq ou six Montagnards armés : d'autres, qu'on ne voyait qu'indistinctement, étaient couchés, enveloppés de leur plaids, dans des recoins plus éloignés de la caverne. Dans un grand renfoncement du roc, que le voleur appelait facétieusement son *spence* (garde-manger), étaient pendues par les pieds les carcasses d'un mouton ou d'une brebis, et de deux vaches récemment tuées. Le principal habitant de cette singulière demeure, accompagné d'Evan Dhu, qui lui servait de maître des cérémonies, s'avança pour recevoir son hôte. Son extérieur et ses manières ne répondaient nullement à ce que l'imagination d'Édouard s'était figuré. La profession que Donald exerçait, les lieux déserts qu'il habitait, les figures sauvages et guerrières qui l'entouraient, tout était bien propre à inspirer la terreur. Aussi Waverley s'attendait-il à trouver un homme à stature gigantesque, à figure dure et féroce, et tel que Salvator l'aurait choisi pour le placer au centre d'un de ses groupes de bandits (*ff*).

Donald Bean Lean ne ressemblait en rien à ce portrait; il était maigre et de petite taille; ses cheveux d'un roux clair, et ses petits traits pâles, lui avaient fait donner le surnom de *Bean* ou *blanc*. Quoiqu'il fût leste, actif, et bien proportionné, son extérieur, au total, était chétif et insignifiant. Il avait long-temps servi en France dans un grade inférieur. Pour recevoir notre voyageur Anglais en grand apparat, et voulant probablement lui rendre honneur à sa manière, il avait quitté son costume de Montagnard, pour prendre un vieil uniforme rouge et bleu et un chapeau à plumes; mais, loin d'être vu ainsi à son avantage, il avait quelque chose de si peu d'accord avec tout ce qui l'entourait, qu'Édouard eût été tenté d'en rire, s'il eût pu le faire avec sûreté et sans manquer à la courtoisie. Il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de politesse française et d'hospitalité écossaise. Son nom, sa famille, et les principes politiques de son oncle, semblaient très bien connus de son nouvel hôte; celui-ci lui en fit ses complimens, et Waverley jugea prudent d'y répondre en termes généraux.

Ayant été placé à distance convenable du feu de charbon de bois, dont la saison rendait la chaleur insupportable, une

grande Montagnarde bien découplée plaça devant Waverley, Evan et Donald Bean, trois *cogues* ou vases en bois, faits avec des douves cerclées et contenant de l'*eanaruich* (*gg*), sorte de soupe faite avec une partie particulière de l'intérieur du bœuf. Après ce premier service, qui, quoique fort peu recherché, devint agréable, grâce à la fatigue et à l'appétit, on servit à profusion des côtelettes rôties sur les charbons, qui disparaissaient devant Evan Dhu et leur hôte avec une rapidité qui semblait tenir de la magie. Waverley étonné ne savait comment concilier leur voracité avec tout ce qu'il avait entendu dire de la sobriété des Montagnards. Il ne savait pas que cette sobriété était entièrement forcée dans la classe inférieure, et que, semblables à certains animaux de proie, ceux qui pratiquaient cette vertu, étaient doués de la faculté de s'en indemniser, quand ils en trouvaient l'occasion. Pour que rien ne manquât au festin, le whisky fut servi en abondance; les Montagnards en burent beaucoup, et toujours pur. Édouard en mêla un peu avec de l'eau; mais, il ne trouva pas ce breuvage assez agréable pour être tenté de recommencer. Son hôte lui témoigna son extrême regret de ne pouvoir lui offrir du vin. — Si j'avais été prévenu de votre visite vingt-quatre heures plus tôt, dit-il, j'en aurais trouvé, fût-ce à quarante milles à la ronde; mais que peut faire de plus un gentilhomme pour prouver qu'il est sensible à l'honneur que lui fait un autre en venant chez lui, si ce n'est de lui offrir tout ce qu'il a de meilleur dans sa maison? On ne doit pas chercher de noisettes là où il n'y a pas de noisetiers, et il faut vivre comme ceux avec qui l'on se trouve.

S'adressant ensuite à Evan Dhu, il déplora la mort d'un vieillard nommé Donnacha an Amrigh ou Duncan au Bonnet, devin doué de seconde vue [1], qui, par le moyen de cette faculté, disait de suite si c'était un ami ou un espion qui était reçu dans une demeure.

— Son fils Malcolm n'est-il pas *Taishatr* [2]? demanda Evan.

— Il n'approche pas de son père, répondit Donald. Il nous

(1) Le don de la *seconde vue* ébranla le scepticisme du docteur Johnson : c'est le don de voir les objets invisibles, de connaître l'avenir par des apparitions surnaturelles. Ce phénomène est-il un illuminisme naturel ou une double mystification, celle du voyant et celle de ceux qui le consultent? C'était un don héréditaire, surtout parmi les *Seers*, Voyans, de l'île de Sky.

(2) Doué de seconde vue.

prédit l'autre jour que nous recevrions la visite d'un grand personnage voyageant à cheval, et nous ne vîmes personne de toute la journée, si ce n'est l'aveugle Shemus Beg, le joueur de harpe, avec son chien. Une autre fois il nous annonça un mariage, et ce fut un enterrement. Dans un *creagh* d'où il nous avait prédit que nous ramènerions cent bêtes à cornes, nous ne fîmes d'autre capture que celle d'un gros bailli de Perth.

La conversation tomba enfin sur les affaires politiques et militaires du pays. Waverley fut étonné et même alarmé de voir un homme comme Donald parfaitement instruit de la force des régimens et des garnisons au nord du Tay. Il mentionna même avec exactitude le nombre des recrues qu'Édouard avait amenées des domaines de son père.—Ce sont de *jolis garçons*, ajouta-t-il; et il ne voulait pas dire de beaux hommes, mais de braves soldats. Il rappela à Waverley une ou deux circonstances minutieuses qui avaient eu lieu à une revue générale du régiment, et qui le convainquirent que son hôte en avait été témoin oculaire. Evan Dhu ayant alors cessé de prendre part à la conversation, et s'étant enveloppé de son plaid pour prendre quelque repos, Donald demanda à Édouard, d'un ton significatif, s'il n'avait rien de particulier à lui dire.

Une telle question, faite par un pareil homme, surprit Waverley, et le fit presque tressaillir. Il répondit que sa visite n'avait d'autre motif que la curiosité de voir une habitation aussi extraordinaire. Donald le regarda en face pendant quelques instans, et lui dit, avec un signe de tête expressif : —Vous pourriez bien vous fier à moi : je suis aussi digne de votre confiance que le baron de Bradwardine, ou Vich Ian Vohr... mais vous n'en êtes pas moins le bienvenu dans ma demeure.

Waverley sentit un frisson involontaire se glisser dans ses membres, en entendant le langage mystérieux que lui adressait un bandit, un proscrit; et en dépit des efforts qu'il fit pour maîtriser cette sensation, elle le rendit hors d'état de lui demander ce qu'il voulait dire. Un lit de bruyère dont les fleurs étaient en dessus, lui avait été préparé dans un coin de la caverne; il se couvrit, du mieux qu'il put, avec les plaids de rechange qu'on put lui fournir, et il resta quelque temps à examiner ce que faisaient les autres habitans de cet antre. Il vit à plusieurs reprises deux ou trois hommes entrer ou sortir, sans

autre cérémonie que de dire quelques mots en gallique à Donald, et quand celui-ci fut endormi, à un grand Montagnard qui lui servait de lieutenant, et qui semblait être de garde pendant que le proscrit se reposait. Ceux qui entraient, semblaient revenir de quelque excursion du succès de laquelle ils rendaient compte; ils s'approchaient sans façon des provisions, et se servaient de leurs dirks pour couper leurs rations de viande, qu'ils faisaient griller ensuite. La boisson n'était pas ainsi à leur entière disposition; elle était distribuée par Donald, par son lieutenant, ou par la grande fille dont nous avons déjà parlé, et qui était la seule personne de son sexe qui eût paru. Les rations de whisky auraient été surabondantes pour d'autres que des Montagnards; mais l'habitude de vivre en plein air, et dans un climat humide, les rendait capables de boire une très grande quantité de liqueurs fortes sans éprouver les terribles effets qu'elles produisent ordinairement sur la santé ou sur la raison.

Enfin ces groupes successifs commencèrent à disparaître aux yeux de notre héros, qui se fermèrent peu à peu. Il ne les rouvrit le lendemain que lorsque le soleil déjà bien élevé sur l'horizon, dardait ses rayons sur le lac, quoiqu'il ne pénétrât qu'une faible clarté semblable au crépuscule, dans l'intérieur de *l'Uaimh an Ri*, ou de la caverne du roi, nom qu'on donnait avec orgueil à la demeure de Donald Bean Lean.

CHAPITRE XVIII.

Waverley continue son voyage.

Lorsque Édouard eut recueilli ses idées, il fut surpris de trouver la caverne déserte. S'étant levé et ayant mis ses vêtemens un peu en ordre, il regarda avec plus d'attention; mais tout était encore solitude autour de lui. Excepté les tisons convertis en cendres grises, et les débris du souper, qui consistaient en os à demi brûlés ou à demi rongés, et un ou deux *kegs* [1] vides, il ne restait aucune trace de Donald et de sa

(1) Petits barils.

bande. Il sortit; et, lorsqu'il fut à l'entrée de la caverne, il vit que la pointe du rocher où étaient encore les restes du feu de signal, était accessible par un étroit sentier, soit naturel, soit grossièrement creusé dans le roc, le long du petit canal qui pénétrait à quelques toises dans la caverne, et où l'esquif qui l'avait amené la nuit précédente, était encore amarré, comme dans un *dock*, ou bassin. Quand il fut arrivé sur la petite plate-forme en saillie où le feu de signal avait été allumé, il aurait cru qu'il était impossible d'aller plus loin par terre, s'il n'eût été probable que les habitans de la caverne avaient quelque moyen pour en sortir autrement que par la voie du lac. Il aperçut bientôt trois ou quatre degrés ou gradins pratiqués dans le roc, à l'extrémité de la petite plate-forme, et, s'en servant comme d'un escalier, il monta par ce moyen autour de la saillie du rocher sous laquelle était la caverne. Descendant ensuite avec quelque difficulté de l'autre côté, il gagna les bords escarpés et sauvages d'un lac d'environ quatre milles de long sur un et demi de large, entouré de montagnes couvertes de bruyères, sur la cime desquelles reposait encore le brouillard du matin.

En tournant la tête du côté de l'endroit d'où il venait, Édouard admira avec quelle adresse on avait choisi une retraite si solitaire et si bien cachée. Le rocher sur le flanc duquel il avait tourné à l'aide d'inégalités presque imperceptibles, n'offrait de ce côté, qu'une énorme masse perpendiculaire, qui ne permettait pas d'avancer en suivant les bords du lac. Il était impossible, eu égard à la largeur du lac, d'apercevoir de l'autre bord l'entrée basse et étroite de la caverne; ainsi, à moins qu'on ne l'eût cherchée avec des barques, ou que quelqu'un n'eût trahi le secret, c'était une retraite où la garnison pouvait rester sans danger, tant qu'elle aurait des vivres. Après avoir satisfait sa curiosité à cet égard, Édouard regarda de tous côtés, dans l'espoir de découvrir Evan Dhu et son satellite, qu'il jugeait avec raison ne pas devoir être très éloignés, quelque parti qu'eussent pris Donald et sa bande, que leur genre de vie forçait souvent à de soudains changemens de demeure. En effet, il aperçut à la distance d'environ un demi-mille un Montagnard qui lui parut être Evan Dhu, occupé à pêcher à la ligne; et à l'arme d'un autre individu qui était à côté de lui, il ne put douter que ce ne fût son ami à la hache.

Plus près de l'entrée de la caverne, il entendit les sons très animés d'un chanson gaëlique, qui le guidèrent dans un enfoncement du rivage, ombragé par le feuillage lustré d'un bouleau, et où un sable blanc servait de tapis. Il y trouva la donzelle de la caverne occupée à préparer avec soin le repas du matin, qui consistait en lait, en beurre frais, en œufs, en miel et en pain d'orge. La pauvre fille avait déjà fait ce matin une tournée de quatre milles pour se procurer les œufs, la farine pour faire ses *cakes*, [1] et les autres mets qui composaient le déjeûner; car c'étaient des friandises qu'elle avait été obligée de demander ou d'emprunter à des villageois demeurant à quelque distance. Les gens de Donald n'avaient guères d'autre nourriture que la chair des animaux qu'ils enlevaient dans les basses-terres; le pain même était pour eux un mets rare et recherché, auquel ils pensaient rarement parce qu'il leur était très difficile de s'en procurer; et toutes les provisions de ménage, telles que le lait, la volaille, le beurre, etc., étaient tout-à-fait inconnues dans ce camp de Scythes.

Cependant je dois faire observer au lecteur que quoique Alix eût employé une partie de la matinée à se procurer pour son hôte les friandises que la caverne ne pouvait fournir, elle avait aussi pris le temps de se parer de son mieux. Ses atours étaient fort simples; ils ne consistaient qu'en un petit corset rouge et une jupe très courte, mais le tout propre et arrangé avec un certain art. Cette pièce d'étoffe écarlate brodée, appelée *snood*, contenait ses cheveux noirs qui s'en échappaient en boucles nombreuses. Elle avait quitté le plaid écarlate qui faisait partie de son costume pour être plus alerte à servir l'étranger. J'oublierais les ornemens dont Alix était le plus fière, si je ne parlais pas des boucles d'oreilles d'or, et du rosaire de même métal, que son père,—car elle était fille de Donald Bean Lean,—lui avait apportés de France; butin qu'il avait probablement fait après quelque combat ou dans quelque ville prise d'assaut.

Sa taille, quoique forte pour son âge, était cependant bien

(1) Les *cakes* d'Écosse sont spécialement des gâteaux de farine d'avoine. Le docteur Johnson avait une antipathie prononcée contre l'avoine sous toutes les formes; oubliant que dans le pays de Galles et autres comtés d'Angleterre, cette céréale est aussi un aliment à l'usage du peuple. Il glissa dans son dictionnaire de la langue anglaise cette définition épigrammatique: *Oats*, grain qu'en Angleterre on donne aux chevaux, et dont on nourrit l'homme en Écosse.

prise; et sa tournure avait une grâce simple et naturelle qui ne se ressentait en rien de la gaucherie d'une paysanne ordinaire. Son sourire, qui faisait voir des dents d'une blancheur ravissante, et ses yeux pleins de gaîté, dont l'éloquence muette suppléa à son ignorance de la langue anglaise pour faire à Waverley les complimens du matin, auraient pu paraître à un fat, ou peut-être à un jeune militaire qui, sans fatuité, aurait su qu'il était bien tourné, vouloir exprimer quelque chose de plus que la simple courtoisie d'une hôtesse. Ce n'est pas que je prenne sur moi de dire que cette jeune Montagnarde agreste aurait montré le même empressement enjoué pour accueillir un homme mûr et rassis, le baron de Bradwardine par exemple, avec tous les soins qu'elle prodiguait à Édouard. Elle semblait impatiente de le voir placé devant ce déjeûner dont elle s'était occupée avec tant de sollicitude, et auquel elle ajouta alors quelques baies de canneberge, qu'elle avait cueillies dans un marécage voisin. Ayant eu la satisfaction de le voir assis pour déjeûner, elle se plaça, avec une gravité affectée, sur une pierre à quelques pas, et parut attendre, avec un air de complaisance, l'occasion de le servir.

Evan et son satellite revenaient à pas comptés de la plage; le dernier portait une grosse truite saumonée, produit de la pêche du matin, et la ligne qui avait servi pour la prendre; Evan le précédait d'un air satisfait et triomphant, et il s'avança vers le lieu où Waverley était si agréablement occupé de son déjeûner. Après les salutations réciproques d'usage, Evan, tenant les yeux fixés sur lui, s'adressa à la jeune fille, et lui dit quelques mots en langue gaëlique qui la firent sourire et rougir d'une manière très sensible, malgré la teinte rembrunie de son visage, presque toujours exposé au soleil ou au grand air. Il donna ensuite ses ordres pour qu'on préparât le poisson; une étincelle produite par la pierre à fusil de son pistolet, procura de la lumière; quelques branches sèches de sapin, furent bientôt enflammées, et changées en charbons ardens, sur lesquels on grilla la truite coupée en grosses tranches. Pour couronner le festin, il tira de la poche de sa jaquette une grande coquille de pétoncle, et de dessous son plaid une corne de bélier remplie de whisky. Il en but une ample rasade, en disant qu'il avait déjà pris le coup du matin avec Donald Bean Lean

avant son départ, et présenta le cordial à la jeune Alix et à Waverley, qui le refusèrent l'un et l'autre. Alors, avec l'air de libéralité d'un grand seigneur, il l'offrit à Dugald Mahony, son serviteur, qui, sans attendre une seconde invitation, vida la corne avec délices. Evan se prépara alors à marcher vers la barque et invita Waverley à le suivre. Pendant ce temps, Alix avait mis dans un petit panier tout ce qu'elle crut mériter d'être emporté, et se couvrant de son plaid, elle s'avança vers Édouard avec la plus grande ingénuité, lui prit la main, lui présenta sa joue à baiser [1], et lui fit en même temps sa petite révérence. Evan, qui passait pour un vert galant parmi les belles des montagnes, s'approcha d'elle, comme pour obtenir une semblable faveur; mais Alix s'empara promptement de son panier, et s'élança sur le rocher avec la légèreté d'un chevreuil; là elle se retourna vers lui, se mit à rire, et lui adressa en langue gaëlique quelques paroles auxquelles Evan répondit sur le même ton et dans le même langage. De la main elle fit ses adieux à Waverley, continua sa route, et disparut bientôt au milieu des taillis, quoiqu'on entendît encore les sons joyeux de sa chanson, pendant sa marche solitaire.

Nos voyageurs rentrèrent dans la gorge de la caverne; ils descendirent de là dans la barque, que le Montagnard détacha du rivage; et profitant de la brise du matin, il déploya une espèce de mauvaise voile. Evan prit en main le gouvernail, et Waverley crut s'apercevoir qu'il dirigeait leur course plutôt en remontant le lac que vers le lieu où ils s'étaient embarqués la nuit précédente. Pendant que la barque glissait légèrement sur le miroir argenté des eaux, Evan ouvrit la conversation par l'éloge d'Alix. — Elle est aussi adroite que bonne pourvoyeuse, dit-il, et par-dessus le marché la meilleure danseuse de *strathpeys* [2] de toute la vallée. Édouard approuva tout ce qu'il put comprendre de cet éloge [3], en ajoutant que c'était bien dom-

(1) *To his salute*, à son salut. Ce n'est pas seulement en Écosse que les jeunes filles se faisaient saluer sur la joue, d'où *salute* signifie baiser. Dans le *Vicaire de Wakefield*, Goldsmith fait saluer de même Olivia et Sophie par le jeune Squire.

(2) On appelle *strathpey* une espèce d'airs écossais fort vifs, et aussi une espèce de danse inspirée par ces airs. Le Spey est une rivière du comté d'Inverness, qui donne son nom à une grande vallée et à un canton entier, *Strathpey*, d'où viennent la danse et les airs, objets de cette note.

(3) Dans le texte, Evan se sert de quelques mots écossais.

mage, selon lui, qu'elle fût condamnée à mener une vie si triste et si dangereuse.

—Oh! quant à cela, dit Evan, il n'y a rien dans tout le comté de Perth qu'elle ne puisse se procurer en le demandant à son père, à moins que ce ne soit un objet trop lourd, ou qu'il n'y fasse trop chaud pour le prendre.

—Être la fille d'un homme qui n'a d'autre état que d'enlever des bestiaux... d'un voleur ordinaire!

—D'un voleur ordinaire? Donald n'a jamais enlevé moins d'un troupeau.

—Il est donc, suivant vous, un voleur extraordinaire?

—Non : celui qui enlève la vache d'une pauvre veuve, le bœuf d'un paysan, est un voleur; mais celui qui enlève un troupeau à un laird sassenach [1] est un gentilhomme bouvier; et d'ailleurs, prendre un arbre dans une forêt, un saumon dans la rivière, un daim sur la montagne, ou une vache dans un vallon des Basses-Terres, n'a jamais été pour un Montagnard une action dont il doive rougir.

—Et quelle serait la fin de Donald, s'il venait à être pris pendant qu'il s'approprie ainsi ce qui ne lui appartient pas?

—Ah! certes, il *mourrait pour la loi*, comme il est arrivé à plus d'un joli garçon avant lui!

—Pour la loi?

—Oui : c'est-à-dire, avec la loi ou par la loi; il serait fixé au *bon* gibet de Crieff (*hh*) où moururent son père et son grand-père; et j'espère qu'il vivra assez pour y mourrir lui-même, s'il n'est pas tué d'un coup de fusil ou de sabre dans un creagh.

—Et vous *espérez* une telle mort pour votre ami, Evan?

—Oui, sans doute. Voulez-vous que je lui souhaite de mourir sur une botte de paille humide, au fond de sa caverne, comme un chien galeux?

—Mais que deviendrait la pauvre Alix?

—Si pareil accident venait à arriver, comme son père ne pourrait plus prendre soin d'elle, je ne vois pas ce qui m'empêcherait de l'épouser.

(1) *Sassenach* ou Saxon. Les Gaëls se considéraient comme les propriétaires indigènes ou les premiers conquérans du sol. Les *Saxons* n'étaient venus le conquérir qu'après eux, et avaient été arrêtés dans leur usurpation par la barrière des Highlands; les Highlanders, en pillant les Lowlanders ou Saxons, ne reprenaient donc, disaient-ils, que leur bien.

—Votre projet est très galant; mais en attendant, qu'est-ce que votre beau-père (c'est-à-dire, votre futur beau-père, s'il a le bonheur d'être pendu) a fait du bétail du baron?

—Le soleil n'était pas encore levé sur Ban-Lawers, ce matin, quand votre domestique et Allan Kennedy, ont fait marcher le troupeau devant eux; il doit être en ce moment dans le défilé de Ballybrough, et il arrivera bientôt dans les parcs de Tully-Veolan; il n'y manquera que deux vaches, qui malheureusement avaient été tuées avant mon arrivée à *Uaimh an Ri*, hier soir.

— Et où allons-nous, si j'ose vous le demander? dit Édouard.

—Où voulez-vous que nous allions, si ce n'est au château du laird à Glennaquoich? Vous ne voudriez pas être dans son pays sans aller le voir? Ce serait un crime capital!

—Et sommes-nous encore bien éloignés de Glennaquoich?

—Nous n'en sommes qu'à cinq *brins* de mille; Vich Ian Vohr viendra à notre rencontre.

Environ une demi-heure après, la barque toucha à l'extrémité supérieure du lac. Lorsqu'on eut mis Édouard à terre, les deux Montagnards la tirèrent dans une petite crique au milieu de roseaux et de glaïeuls, où elle était parfaitement cachée. Ils portèrent les rames dans un autre endroit non moins propice pour les dérober aux yeux; sans doute ils prenaient ces précautions pour que Donald Bean Lean pût s'en servir, quand ses affaires l'amèneraient en cet endroit.

Nos voyageurs marchèrent pendant quelque temps dans un vallon charmant entre deux montagnes. Au milieu coulait un petit ruisseau se dirigeant vers le lac. Édouard après être arrivé à une certaine distance, recommença ses questions concernant leur hôte de la caverne.

—Y fait-il continuellement sa demeure?

—Oh! que non! Bien fin serait celui qui saurait où le trouver en tout temps. Il n'y a pas un coin, une caverne, un trou dans tout le pays que Donald ne connaisse.

—Et d'autres que votre maître lui donnent-ils asile?

—Mon maitre [1]! répondit Evan avec fierté, mon maître est dans le ciel; puis reprenant aussitôt son ton de politesse,

(1) Cette exclamation révèle toute la fierté et l'indépendance de chaque membre d'un clan. En gaëlique, *clan* veut dire famille, et le dernier *clan-man* était le parent du chef, son subordonné et non son vassal. Grande différence entre la féodalité et le *patriarcat* des Highlands.

—Je vois, dit-il, que vous voulez parler de mon chef?—Non, il ne donne pas asyle à Donald, ni à ceux qui lui ressemblent; mais, ajouta-t-il en riant, il lui accorde *l'eau et le bois*.

—Il me semble que ce n'est pas une grande faveur, Evan; ces deux objets ne sont pas rares dans ce pays.

—Vous ne me comprenez pas. En vous disant *l'eau et le bois*, j'entends le lac et les montagnes. Vous vous imaginez bien que Donald serait bientôt aux abois, si le laird, avec quelques trois vingtaines de ses gens, lui donnait la chasse là-bas dans le bois de Kailychat; ou si un joli garçon tel que moi, ou quelque autre, descendait par le lac à *Uaimh an Ri* avec une ou deux vingtaines de nos barques.

—Si des forces considérables partaient de la plaine pour venir l'attaquer, votre chef ne le défendrait-il pas?

—Non, certainement: si l'on venait au nom de la loi, il ne brûlerait pas une amorce pour lui.

—Et que ferait Donald?

—Il débarrasserait le pays de sa personne, et peut-être se retirerait-il sur les montagnes de Letter-Scriven.

—Et s'il y était poursuivi?

—Je réponds qu'il irait chercher un asile à Rannoch, auprès de son cousin.

—Et si l'on allait encore l'y relancer?

—Cela n'est pas croyable: il n'y a pas un seul habitant des Basses-Terres dans toute l'Écosse, qui osât le poursuivre une portée de fusil au-delà du défilé de Ballybrough, à moins qu'il ne fût guidé par les *Sidier Dhu*.

—Les *Sidier Dhu!* Qu'est-ce que cela?

—Ce sont les soldats noirs; c'est le nom qu'on donne aux compagnies franches qu'on avait levées pour maintenir l'ordre et la tranquillité dans ces montagnes. Vich Ian Vohr en a commandé une pendant cinq ans, et j'y avais le grade de sergent. On les appelle Sidier Dhu à cause de la couleur de leur tartane, comme on appelle vos gens les gens du roi Georges.—*Sidier roy*, c'est-à-dire, soldats rouges.

—Vous avez raison; et sur cet article vous pouvez consulter Vich Ian Vohr; car nous sommes pour son roi, et nous nous soucions fort peu lequel des deux c'est. Quoiqu'il en soit, personne ne peut dire aujourd'hui que nous soyons les soldats du roi Geor-

ges, puisque depuis douze mois il ne nous a pas donné un sou de paye.

Il n'y avait rien à répondre à ce dernier argument; aussi Waverley, au lieu d'y répliquer, préféra faire retomber la conversation sur Donald Bean Lean.

—Donald, dit-il, se borne-t-il à faire la guerre au bétail, ou bien, enlève-t-il, pour me servir de votre expression, tout ce qui lui tombe sous la main ?

—Sur ma foi ! Ce n'est point un homme très difficile; tout lui convient; mais surtout les bœufs, les vaches, les chevaux, ou même des chrétiens tout en vie. Car les moutons marchent trop lentement; et quant au mobilier, c'est une marchandise lourde, et dont il n'est pas facile de faire de l'argent dans ce pays.

—Mais enlève-t-il aussi des hommes, et des femmes ?

—Sans doute : ne lui avez vous pas entendu parler hier au soir d'un bailli de Perth? Sa rançon lui coûta cinq cents marcs d'argent, qu'il paya avant de retourner au sud de Bally-Brough. —Et Donald joua une fois un bon tour. (*ii*) Il devait y avoir un joyeux mariage entre lady Cramfeezer, dans le pays de Mearns, —elle était veuve du vieux laird, et n'était plus aussi jeune qu'elle l'avait été, — et le jeune Gilliewhackit, qui avait mangé toute sa fortune, en gentilhomme, aux combats de coqs, et de taureaux, aux courses de chevaux, etc.

Or, Donald Bean Lean, sachant que le futur était la prunelle des yeux de la veuve, et désirant agripper l'argent, enleva lestement Gilliewhackit, une belle nuit qu'il retournait chez lui dormant à demi sur son cheval, car ce qu'il avait bu surnageait sur ce qu'il avait mangé. Il le fit donc porter dans les montagnes par ses gillies avec la vitesse de l'éclair, et le premier endroit où son prisonnier s'éveilla tout à-fait, fut *Uaimh-an-Ri*. Là il y eut fort à faire pour la rançon du futur, car Donald ne voulut pas rabattre un farthing [1] au-dessous de mille livres.

—Ah ! diable !

—Il faut que vous compreniez qu'il parlait de livres d'Écosse; car la veuve n'aurait pu se procurer cette somme, eût-elle mis en gage sa dernière robe. On s'adressa au gouverneur de Stirling, et au major de la garde noire. Le gouverneur répondit que cette

(1) La plus petite monnaie de cuivre.

affaire s'était passée trop loin vers le nord et hors de son district, et le major dit que ses soldats étaient retournés chez eux pour la tonte de leurs moutons, et que jusqu'après la rentrée des grains, il ne les rappellerait pas pour tous les Cramfeezers de toute la chrétienté, sans parler des Mearns, parce que cela ferait tort au pays. Et sur ces entrefaites vous n'empêcherez pas que Gilliewhackit ne fût attaqué de la petite vérole. Il n'y avait ni à Perth, ni à Stirling un seul docteur qui voulût aller voir le pauvre diable, et je ne puis les blâmer, car Donald avait été traité peu judicieusement par un de ces docteurs à Paris, et il avait juré qu'il ferait faire le plongeon dans le lac, au premier qu'il attraperait au-delà du défilé. Cependant quelques *cailliachs*, c'est-à-dire, des vieilles femmes, qui étaient sous la main de Donald, prirent si bien soin de Gilliewhackit, que, grâce, soit au bon air de la caverne, soit au petit lait qu'on lui fit boire, il en revint tout aussi bien que s'il eût été enfermé dans une chambre ayant des fenêtres vitrées, couché sur un lit garni de rideaux, et nourri de viandes blanches et de vin rouge. Donald fut si contrarié de cette maladie, que lorsqu'il le vit robuste et bien portant, il le renvoya chez lui, en faisant dire qu'il se contenterait de ce qu'on voudrait lui donner pour l'indemniser de l'embarras et des tourmens que Gilliewhackit lui avait causés, à un point que personne ne pouvait connaître. Je ne saurais vous dire exactement comment cette affaire s'arrangea, mais ils furent si contens l'un de l'autre, que Donald fut invité à venir en trews [1] danser à la noce, et l'on dit que jamais on n'entendit sonner tant d'argent dans sa bourse ni avant ni depuis ce temps. Et ajoutez à cela que Gilliewhackit protesta que si jamais Donald était mis en jugement, et qu'il eût le bonheur d'être un des jurés, quelques preuves qu'on pût avoir contre lui, il le déclarerait innocent, à moins qu'il ne fût question d'incendie volontaire, ou de meurtre avec abus de confiance.

Par ce genre de conversation décousue, Evan expliquait à Waverley la situation actuelle des Montagnards, et celui-ci y trouvait peut-être plus d'amusement que n'en trouveront nos lecteurs. Après avoir marché long-temps par monts et par vaux, sur la mousse et sur la bruyère, Édouard, quoiqu'il n'ignorât

(1) Espèce de pantalon de tartane que portaient quelquefois les chefs et les catérans.

pas combien les Écossais sont généreux en comptant les distances, commença à croire que les cinq milles d'Evan s'étaient presque doublés. Il témoigna sa suprise de ce que les Écossais donnaient leur terrain à si bonne mesure, en comparaison du calcul de leur monnaie. Evan y répondit sur le champ par le vieux dicton! « Au diable ceux qui ont la plus petite pinte! *(kk)* »

Ils entendirent en ce moment un coup de fusil, et virent un chasseur avec ses chiens et un domestique. — *Shough* [1] *!* dit Donald Mahony; c'est le chef.

— Non, répondit Evan d'un ton de maître; pensez-vous qu'il viendrait à la rencontre d'un *duinhewassel Sassenach* avec si peu d'apparat?

Mais, quand il fut plus près, il ajouta d'un air mortifié : C'est pourtant bien lui! Et sans sa queue après lui! Il n'y a pas une ame avec lui que Callum Beg!

Dans le fait, Fergus Mac-Ivor était un de ces hommes dont un Français aurait pu dire : *Il connaît bien son monde.* Il n'avait point eu l'idée de se donner un air d'importance aux yeux d'un jeune et riche Anglais, en se présentant à lui suivi d'une vaine escorte de Montagnards, que l'occasion n'exigeait pas. Il savait parfaitement que ce cortége inutile aurait paru à Édouard plus ridicule que respectable. Personne n'était plus jaloux que lui de la puissance féodale et des attributions d'un chef, et c'était pour cela même qu'il se gardait prudemment de faire parade des marques extérieures de sa dignité, à moins que ce ne fût dans les circonstances et de la manière les plus propres à produire un effet imposant. S'il avait dû recevoir un autre chef, il se serait probablement entouré de toute cette suite qu'Evan avait décrite avec tant d'onction, mais il jugea plus convenable d'aller au devant de Waverley, avec un seul serviteur, beau jeune homme qui portait la carnassière et la claymore de son maître, sans laquelle celui-ci sortait rarement.

Lorsque Fergus et Waverley s'abordèrent, ce dernier fut frappé de la grâce et de la dignité particulière de ce chef. Sa taille était au-dessus de la moyenne et bien proportionnée; son costume montagnard, qui était le plus simple possible, faisait paraître sa personne avec avantage. Il portait des *trews* ou pantalons

(1) Silence!

étroits de tartane à carreaux blancs et écarlates; pour tout le reste, son costume ressemblait à celui d'Evan, excepté qu'il n'avait d'autre arme qu'un dirk richement monté en argent. Son page, comme nous l'avons dit, portait sa claymore, et le fusil de chasse que Fergus tenait à la main ne paraissait destiné qu'à son amusement. Il avait, en venant, tiré quelques jeunes canards sauvages; car quoiqu'il n'y eût pas alors d'époque pour la clôture de la chasse, les couvées de grouses étaient encore trop jeunes pour les chasses. Tous ses traits étaient décidément écossais avec toutes les particularités des physionomies du nord, mais ils étaient si loin d'en avoir la dureté prononcée, que dans tout pays, il aurait passé pour un très bel homme. L'air martial de son bonnet, orné d'une seule plume d'aigle [1], comme marque de distinction, ajoutait beaucoup à l'expression mâle de sa tête; et les boucles naturelles de ses cheveux noirs avaient plus de grâce qu'aucune des chevelures postiches qui furent jamais exposées en vente dans Bond-Street [2].

Un air de franchise et d'affabilité ajoutait encore à l'impression favorable que produisait son extérieur plein de grâce et de dignité. Cependant un habile physionomiste aurait été moins satisfait à la seconde vue qu'à la première. Ses sourcils et sa lèvre supérieure annonçaient l'habitude qu'il avait de commander en maître, et d'avoir sur les autres une prééminence décidée. Sa politesse même, quoique ayant quelque chose d'ouvert, de franc, et de naturel, semblait indiquer qu'il sentait son importance personnelle; et s'il était contrarié, si quelque incident venait à l'émouvoir, un coup d'œil soudain, quoique passager, décélait un caractère impétueux, hautain et vindicatif, qu'il était en état de maîtriser, mais qui n'en était pas moins redoutable. En un moment la physionomie de ce chef ressemblait à un beau jour d'été, mais pendant lequel des signes certains, quoique à peine sensibles, nous annoncent qu'il pourra y avoir des éclairs et du tonnerre avant la fin de la soirée.

Ce ne fut pourtant pas dans cette première entrevue qu'Édouard eut occasion de faire ces observations moins favorables. Fergus

(1) Le panache appartient aux chefs du premier rang.

(2) La rue à la mode de Londres.

le reçut comme un ami du baron de Bradwardine, et lui témoigna le plaisir que lui causait sa visite. Il lui fit d'obligeans reproches d'avoir choisi pour passer la nuit précédente, un abri aussi sauvage, et entra vivement en conversation avec lui sur les arrangemens domestiques de Donald Bean, mais sans faire la moindre allusion à ses habitudes de déprédation, et à la cause immédiate de la visite de Waverley. Le chef n'ayant pas fait tomber l'entretien sur ce sujet, Edouard l'évita pareillement. Pendant qu'ils s'avançaient gaîment vers le château de Glennaquoich, Evan, qui s'était alors respectueusement retiré à l'arrière-garde, les suivait avec Callum-Beg et Dugald Mahony.

Nous saisirons cette occasion pour faire part au lecteur de quelques détails sur l'histoire et le caractère de Fergus Mac-Ivor. Mais Waverley n'en fut instruit complètement qu'après une liaison qui, quoique produite par le hasard, eut pendant long-temps la plus grande influence sur son caractère, sur ses actions, sur ses vues. Mais ce sujet, étant important, doit former le commencement d'un nouveau chapitre.

CHAPITRE XIX.

Le chef et sa demeure.

L'ingénieux licencié Francisco de Ubeda, en commençant son histoire de la *Picara Justina Diez* [1] (qui, par parenthèse, est un des livres les plus rares de la littérature espagnole), se plaint de ce que sa plume a pris un cheveu, et commence, avec plus d'éloquence que de bon sens, une explication amicale avec cet utile instrument auquel il reproche d'être une plume d'oie, oiseau inconstant par sa nature, puisqu'il fréquente trois élémens, l'eau, la terre et l'air, et que par conséquent il n'est jamais constant à rien. — Maintenant je vous proteste, mon cher lecteur, que je suis bien éloigné de penser comme Francisco de Ubeda, et que je regarde comme la qualité la plus utile de ma

(1) La friponne Justine Diez.

plume, qu'elle puisse passer facilement du gai au grave, et d'une description ou d'un dialogue à un portrait ou à un récit. Si ma plume ne tient de sa mère l'oie aucune autre qualité que sa mutabilité, je m'en féliciterai bien sincèrement, et tout me porte à croire que vous-même, mon digne ami, vous n'en serez pas fâché. Du jargon des gilliés montagnards, je vais donc passer au portrait de leur chef; c'est une entreprise importante, et par conséquent, comme dit Dogberry[1], nous devons y mettre toute notre science.

Environ trois cents ans auparavant, un des ancêtres de Fergus Mac-Ivor avait élevé des prétentions pour être reconnu chef du clan nombreux et puissant dont il était membre, et dont il est inutile de mentionner le nom. Un de ses compétiteurs qui avait en sa faveur la justice, ou du moins la force, l'ayant emporté sur lui, il recula vers le sud avec ses adhérens, pour y aller former un nouvel établissement, comme un second Énée; les circonstances où se trouvaient les Montagnards du comté de Perth favorisèrent son projet. Un des premiers barons de ce pays s'était rendu coupable de haute trahison; Ian, — c'est ainsi que s'appelait notre aventurier, — se joignit à ceux que le roi avait chargés de punir le proscrit. Il rendit de si grands services, qu'il obtint la concession des domaines qui devinrent la résidence et l'héritage de sa postérité. Il suivit le roi, lorsqu'il porta la guerre dans les plaines fertiles de l'Angleterre. Là il employa si utilement ses heures de loisir à lever des subsides dans les comtés de Northumberland et de Durham, qu'à son retour il fut en état de faire bâtir une tour ou citadelle en pierres, qui excita tellement l'admiration de ses vassaux et de tout le voisinage, qu'on lui donna le nom de Jean de la Tour (*Ian Nan Chaistel*) au lieu de celui de Ian Mac Ivor, ou Jean fils d'Ivor, qu'il portait auparavant. Ses descendans furent si fiers de tirer de lui leur origine, que le chef régnant prenait toujours le surnom patronymique de *Vich Ian Vohr*, c'est-à-dire, fils de Jean-le-Grand; et le clan, pour n'être point confondu avec celui dont il s'était séparé, se fit appeler *Sliochd Nan Ivor*, race d'Ivor.

Le père de Fergus, dixième descendant en ligne directe de

(1) Personnage burlesque de *Beaucoup de bruit pour rien*, de Shakspeare.

Jean de la Tour, s'engagea corps et ame dans l'insurrection de 1715, et fut obligé de se réfugier en France après le malheureux résultat de cette tentative en faveur des Stuarts. Plus heureux que d'autres fugitifs, il obtint du service et finit par épouser une demoiselle d'un certain rang dans ce royaume; il en eut deux enfans, Fergus et Flora. Ses possessions d'Ecosse avaient été confisquées, et vendues au plus offrant; mais on les racheta à bas prix au nom du jeune héritier, qui vint bientôt y fixer sa résidence (*ll*). On ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était doué d'une intelligence peu commune, plein d'ardeur et d'ambition; et quand il connut bien la situation du pays, son caractère offrit un singulier mélange de qualités, dont la réunion ne pouvait avoir lieu qu'il y a soixante ans.

Si Fergus Mac Ivor eût vécu soixante ans plus tôt, il aurait eu probablement moins de cette politesse et de cette connaissance du monde qu'il possédait alors; et s'il eût vécu soixante ans plus tard, son ambition et sa soif de domination n'auraient pas trouvé les alimens que leur donnait sa situation actuelle. Il était véritablement, dans sa petite sphère, un politique aussi profond que Castruccio Castrucci [1] lui-même. Il s'adonna avec la plus grande activité au soin d'apaiser toutes les querelles et dissentions qui s'élevaient souvent entre les autres clans du voisinage, qui le choisissaient fréquemment pour arbitre dans leurs altercations. Il ne négligea rien pour étendre son propre pouvoir patriarcal. Dans cette vue il fit toutes les dépenses que sa fortune lui permettait pour exercer cette hospitalité primitive, mais libérale, qui était l'attribut le plus estimé dans un chef. D'après ces mêmes principes il augmenta autant qu'il le put le nombre de ses tenanciers, hommes grossiers, à la vérité, mais propres à la guerre, et il les multiplia d'une manière disproportionnée aux ressources du sol. Sa force principale consistait en hommes de son clan, qu'il ne laissait jamais quitter ses terres, à moins qu'il ne pût l'empêcher. Mais il entretenait aussi beaucoup d'aventuriers de la tribu dont son clan s'était séparé, et qui abandonnaient la bannière du chef plus riche, mais

(1) Capitaine italien qui vivait dans le quatorzième siècle; un des plus fameux membres de la faction des Gibelins. C'était un enfant trouvé; son audace et sa politique en firent un héros. Il devint général, et gagna des batailles; il serait devenu prince de Toscane peut-être, si la mort ne l'eût enlevé à quarante-quatre ans.

moins belliqueux, pour se ranger sous celle de Fergus. D'autres individus, qui n'avaient pas même ce prétexte, n'en étaient pas moins reçus au nombre de ses vassaux, ce qui, dans le fait, n'était refusé à aucun de ceux qui, comme Poins[1], étaient des hommes sachant se servir de leurs mains et disposés à prendre le nom de Mac Ivor.

Ayant obtenu le commandement d'une de ces compagnies indépendantes, que le gouvernement avait levées pour maintenir la tranquillité dans les montagnes, il fut en état de discipliner ses forces. En cette qualité, il fit preuve de vigueur et d'activité, et maintint le plus grand ordre dans l'arrondissement dont il était chargé. Il fit entrer à tour de rôle tous ses vassaux dans sa compagnie, et en les y conservant un certain temps tour à tour, il parvint à leur donner à tous une connaissance générale de la discipline militaire. Dans ses campagnes contre les bandits, on remarqua qu'il s'attribuait et qu'il exerçait, dans toute son étendue, ce pouvoir discrétionnaire qu'on supposait appartenir aux détachemens militaires chargés de maintenir l'autorité des lois dans le pays des montagnes, quand elles n'y avaient pas un libre cours. Par exemple, il accordait indulgence plénière, quoique un peu suspecte, à tous les maraudeurs qui, obéissant à son ordre, restituaient leur butin et consentaient à se soumettre à lui; tandis qu'il déployait la plus grande sévérité envers les pillards interlopes qui méprisaient ses ordres ou ses remontrances, et qu'il les faisait arrêter et livrer aux tribunaux. D'un autre côté, si quelques officiers de justice, quelques troupes régulières s'avisaient de poursuivre sur ses terres des voleurs ou des maraudeurs, sans l'avoir prévenu, et sans avoir réclamé son assistance, ils pouvaient s'attendre à éprouver un échec complet: dans ces circonstances, Fergus Mac Ivor était le premier à joindre ses regrets aux leurs, et après avoir blâmé avec douceur leur imprudence, il ne manquait jamais de déplorer l'état d'un pays où les lois étaient sans force. Ces doléances ne bannirent point les soupçons, et les choses furent si bien représentées au gouvernement, que notre chef se vit privé de son gouvernement militaire (*nn*).

(1) Un des compagnons de Falstaff (dans *Henri IV*, de Shakspeare), dont la morale n'était pas très sévère, surtout quand il s'agissait de la différence du tien et du mien.

Quel que fût son ressentiment, en cette occasion, il eut l'art de réprimer entièrement toute marque extérieure de mécontentement; mais le voisinage ne tarda pas à se ressentir des tristes résultats de sa disgrâce. Donald Bean Lean et autres gens de même espèce, qui jusqu'alors n'avaient exercé leurs brigandages que dans les cantons environnans, parurent alors s'être établis sur cette frontière désormais sacrifiée. Ils ne trouvaient guère d'opposition à leurs rapines, parce que les habitans de la plaine étaient désarmés la plupart comme Jacobites; un grand nombre d'entr'eux furent ainsi forcés à entrer en arrangement avec Fergus Mac Ivor pour lui payer le *black-mail.* Ce tribut non seulement l'établissait leur protecteur, mais lui fournissait des fonds pour les dépenses excessives de son hospitalité féodale, que la discontinuation de sa paie l'aurait obligé, sans ce secours, à resserrer dans des bornes beaucoup plus étroites.

En agissant ainsi, Fergus avait en vue un objet plus important que celui de passer pour le plus grand homme de ses environs, et de gouverner en despote un petit clan. Dès son enfance il s'était dévoué à la cause de la famille exilée, et il s'était persuadé que non seulement sa restauration sur le trône de la Grande-Bretagne aurait lieu bientôt; mais que tous ceux qui y auraient contribué recevraient des honneurs et des distinctions. C'était dans cette vue qu'il avait pris tant de peine pour éteindre les haines qui divisaient les Montagnards, et qu'il avait augmenté ses forces autant que possible, afin d'être prêt à saisir la première occasion favorable d'insurrection. Dans la même intention, il avait encore eu soin de se concilier l'amitié de ceux des gentilshommes des Basses-Terres des environs qui étaient amis de la bonne cause; et pour la même raison, ayant eu l'imprudence de se faire une querelle avec le baron de Bradwardine, qui, malgré son originalité, était généralement respecté, il profita de l'excursion que Donald Bean Lean avait faite à Tully-Veolan, pour rétablir la paix entr'eux de la manière que nous l'avons rapporté. Quelques personnes supposèrent que Fergus lui-même avait fait suggérer cette incursion à Donald, et cela pour s'ouvrir une voie de réconciliation qui, dans cette supposition, coûta au laird de Bradwardine deux belles vaches.—Ce zèle ardent de Fergus pour les Stuarts, fut récompensé par une part considérable dans leur confiance, par quelques envois de *louis*

d'or, par une profusion de belles paroles, et par une feuille de parchemin à laquelle était suspendu un énorme sceau en cire : c'étaient des lettres patentes conférant le titre de comte, accordé par un personnage qui n'était rien moins que le roi Jacques, deuxième du nom en Angleterre et huitième en Écosse, à son féal et bien-aimé sujet, Fergus Mac Ivor de Glennaquoich, dans le comté de Perth, royaume d'Écosse.

Avec cette brillante couronne de comte devant les yeux, Fergus prit une part très active dans la correspondance et les complots qui eurent lieu à cette malheureuse époque. Comme tous les agens actifs de ce parti, il tranquillisa aisément sa conscience sur certaines démarches dont son honneur et sa fierté l'auraient détourné, s'il n'avait eu pour but direct que son intérêt personnel. Et après avoir tracé ce portrait d'un caractère hardi, ambitieux et ardent, mais politique et artificieux, nous reprendrons le fil interrompu de notre récit.

Fergus et son hôte étaient arrivés au château de Glennaquoich, qui consistait en ce qui avait été l'habitation d'Ian Nan Chaistel. C'était une grande tour carrée, grossièrement construite, à laquelle le grand'père de Fergus avait ajouté une maison à deux étages, au retour de cette expédition mémorable, bien connue dans les comtés de l'ouest sous le nom de Highland-Host [1]. Il est à présumer que cette croisade contre les Whigs et les covenantaires d'Ayr, ne fut pas moins favorable au Vich Ian Vohr d'alors que ne l'avait été à un de ses prédécesseurs son expédition dans le Northumberland; et il laissa ainsi à sa postérité un édifice rival, monument de sa magnificence.

Ce château se trouvait placé sur une éminence au milieu d'un vallon étroit. On n'apercevait aucune trace des soins qu'on prend ordinairement pour orner les environs de l'habitation d'un gentilhomme, ou du moins pour la rendre commode. Un enclos ou deux, séparés par des murs en pierres, sans ciment, étaient les seules parties du domaine qui fussent défendues; partout ailleurs, sur les lisières étroites qui bordaient le ruisseau, on voyait quelques terres ensemencées en orge qui y végétait faiblement; et elles étaient constamment exposées à être dévastées par les troupeaux de bétail noir et de poneys sauvages qui

(1) L'armée des Montagnards.

paissaient sur les hauteurs voisines : ces animaux faisaient de temps en temps une incursion sur la terre labourable, et ils étaient alors repoussés par les cris bruyans et rauques de cinq à six bergers montagnards qui couraient comme des fous en appelant à leur secours un chien affamé. Un peu plus haut, dans la vallée, on voyait un petit bois de bouleaux rabougris ; les rochers des environs, élevés et couverts de bruyère, n'offraient qu'un aspect monotone ; de sorte qu'on avait de toutes parts une vue sauvage et désolée, plutôt que grande et solitaire. Mais quelle que fût cette habitation, aucun véritable descendant de Ian Nan Chaistel ne l'aurait échangée contre Stow ou Blenheim[1].

On voyait pourtant en face de la porte d'entrée du château, un tableau que le premier propriétaire de Blenheim aurait sans doute préféré aux plus beaux points de vue du domaine qu'il reçut de sa patrie reconnaissante : c'était une centaine de Montagnards complètement armés et équipés. Fergus, en les apercevant, dit à Waverley, avec un air de négligence : qu'il avait oublié l'ordre qu'il avait donné à quelques hommes de son clan de se mettre sous les armes, afin de voir s'ils étaient en état de protéger le pays, et de prévenir les accidens tels que celui qu'il avait appris, à son grand regret, qui était arrivé au baron de Bradwardine. Avant qu'il les congédiât, le capitaine Waverley serait peut-être charmé de les voir manœuvrer ?

— Édouard accepta cette proposition, et les Montagnards se mirent aussitôt à exécuter, avec célérité et précision, diverses évolutions militaires. Ils tirèrent au but, l'un après l'autre, et montrèrent une dextérité extraordinaire à se servir du fusil et du pistolet. Ils visaient debout, assis, penchés, couchés, suivant l'ordre qu'ils recevaient, et touchaient toujours la targe qui leur servait de but. Ils se divisèrent ensuite par couples pour le maniement du sabre ; et après avoir donné chacun séparément leurs preuves d'adresse et de talent, ils se formèrent en deux corps pour faire la petite guerre. La charge, le ralliement, la mêlée, la fuite, la poursuite, toutes ces manœuvres furent exécutées au son de la grande cornemuse de guerre.

(1) Stow appartient au marquis de Buckingham. Les jardins, célèbres en Angleterre, doivent en grande partie leur beauté aux travaux qu'y fit faire lord Cobham. — Blenheim est le château du duc de Marlborouhg, érigé à Woodstock, dans le comté d'Oxford, sur le terrain de la loge royale de Woodstock, autrement dit de la Belle Rosemonde.

A un signal du chef, l'escarmouche cessa; et alors ils se divisèrent en petites troupes pour courir, lutter, sauter, jeter la barre de fer [1], et se livrer à d'autres exercices dans lesquels cette milice féodale montra une adresse, une agilité et une force incroyables. Ainsi fut atteint le but que le chef avait à cœur; car il voulait par là donner à Waverley une idée favorable du mérite de ses gens comme soldats, et de la puissance de celui dont un signe les faisait marcher (*nn*).

— Quel est le nombre, demanda Édouard, de ces braves qui ont le bonheur de vous avoir pour commandant?

—Lorsqu'il s'agit de défendre la bonne cause, et qu'il aime son chef, répondit Fergus, le clan d'Ivor s'est rarement mis en campagne avec moins de cinq cents claymores; mais vous n'ignorez pas, capitaine, que le désarmement qui eut lieu il y a environ vingt ans nous empêche de le tenir aussi complètement préparé à agir qu'il l'était autrefois. Je ne garde sous les armes que le nombre d'hommes nécessaire pour protéger mes propriétés et celles de mes amis, quand la tranquillité publique est troublée par des hommes comme votre hôte de la nuit dernière, et puisque le gouvernement nous a ôté d'autres moyens de défense, il ne doit pas trouver mauvais que nous nous défendions nous-mêmes.

— Avec les forces que vous avez à votre disposition, il vous serait bien facile de détruire ou de disperser des bandes semblables à celle de Donald Bean Lean.

— Oui, sans doute, mais ma récompense serait un ordre de remettre entre les mains du général Blakeney, à Stirling, le peu d'armes qu'on nous a laissées; il me semble que ce ne serait pas agir en bon politique. — Mais venez, capitaine, le son des cornemuses m'annonce que le dîner est servi : que j'aie l'honneur de vous introduire dans ma demeure rustique!

(1) C'est un gros morceau de fer qu'il s'agit de jeter le plus loin possible.

CHAPITRE XX.

Un repas des Highlands.

Avant que Waverley fût entré dans la salle du festin, on vint lui présenter le bassin pour se laver les pieds ; cette offre patriarcale n'était point à dédaigner après le voyage qu'il avait fait à travers des terres marécageuses par un temps fort chaud. Cette cérémonie ne fut point accompagnée du luxe qu'on déploya pour les héros voyageurs de l'Odyssée ; la tâche de l'ablution et de l'abstersion ne fut point accomplie par une jeune beauté instruite à frictionner le corps, et à verser l'huile odorante, mais par une vieille Montagnarde, à peau sèche et enfumée, qui, loin de se trouver très honorée du devoir qui lui était imposé, marmotta entre ses dents. — *Les troupeaux de nos pères n'ont pas brouté si près les uns des autres, pour que je vous rende ce service !* Une légère donation réconcilia cette antique femme de chambre avec sa dégradation supposée. Quand Waverley se disposa à entrer dans la salle, elle le bénit en répétant le proverbe gaëlique : *Puisse la main qui s'ouvre être toujours pleine !*

La salle du festin occupait tout le premier étage du bâtiment qu'avait fait construire Ian Nan Chaistel : une énorme table de bois de chêne y régnait dans toute sa longueur. Le dîner était simple, et même plus que simple, et les convives étaient nombreux jusqu'à former une cohue. Au haut de la table étaient placés le chef, Édouard, et deux ou trois amis des clans voisins qui étaient venus voir Fergus. Au second rang étaient assis les anciens de la tribu de Mac-Ivor, *Wadsetters* et *Tacksmen*[1],

(1) En écossais, un *Wadsetter* est un homme qui possède la propriété, d'un autre avec obligation de la rendre après un terme fixé, comme un *wadset*, en terme de barreau, est un acte par lequel un débiteur livre son bien à son créancier, pour que celui-ci se paie avec le revenu. *Tacksman* désigne un fermier de première classe.

Le Clan-cinnidh, ou chef, était le propriétaire de tout le district qu'habitait le clan : il s'en réservait une portion où vivaient les gens de sa suite : Les portions que le chef ne gérait pas lui-même directement, étaient cédées par lui aux Anciens, principaux membres du clan, parens du chef, et un peu plus *gentilshommes* que les autres : c'étaient les

comme on les appelait, qui possédaient des portions des domaines du chef, en qualité d'amodiateurs; au-dessous d'eux étaient leurs fils, leurs neveux et frères de lait; puis les officiers de la maison du chef, selon leur rang [1], et au bas-bout de la table les tenanciers qui cultivaient eux-mêmes la terre. Outre cette longue suite de convives, Édouard put voir sur la pelouse, à travers une immense porte, ouverte à deux battans, une foule de Montagnards d'un rang encore inférieur, qui néanmoins étaient regardés comme convives, et qui avaient leur part de la protection du chef, aussi bien que du festin. Plus loin étaient des groupes mobiles de vieilles femmes, d'enfans des deux sexes couverts de haillons, de mendians de tout âge, de grands lévriers, de bassets, de chiens d'arrêt, et d'autres; et tous les membres de ces groupes prenaient une part plus ou moins directe à l'action principale de la pièce.

Cette hospitalité de Fergus, qui paraissait illimitée, avait cependant ses règles d'économie. On avait préparé avec quelque soin les plats de poisson et de gibier servis au haut-bout de la table, et près de l'étranger anglais. Plus bas s'élevaient d'énormes pièces de mouton et de bœuf qui, sans l'absence du porc [2], animal abhorré dans les montagnes d'Ecosse (*oo*), auraient rappelé le repas des amans de Pénélope. Le plat du milieu était un agneau d'un an, rôti entier; il était posé sur ses jambes, et tenait entre les dents un bouquet de persil. Sans doute le cuisinier lui avait donné cette position pour satisfaire son amour-propre, étant plus fier d'entretenir l'abondance sur la table de son maître, que d'y faire régner l'élégance. Les flancs du pauvre animal furent vigoureusement attaqués par les membres du clan, les uns armés de leurs dirks, les autres de couteaux qu'ils portaient habituellement dans le même fourreau que leur dague; et bientôt la carcasse décharnée n'offrit plus qu'un

Tacksmen. Ceux-ci subdivisaient encore leurs portions en petites fermes qu'ils cédaient à une famille de tenanciers (*tenants*), et après les tenanciers venaient les petits tenanciers, qui occupaient une simple chaumière, et travaillaient pour les tenanciers. Telle était la hiérarchie des propriétaires et des fermiers héréditaires du clan, qui, outre des redevances pécuniaires ou en nature, devaient au chef le service de leur personne. Mais le chef avait aussi ses obligations comme père de la grande famille; et l'hospitalité envers tous les membres de son clan était au nombre de ses devoirs.

(1) C'est-à-dire, ses officiers, décrits par Evan Dhu, et ses gardes-du-corps (*Luich tach*) choisis parmi les hommes les plus robustes du clan.

(2) Le cochon était autrefois très rare en Écosse: on en trouve maintenant en troupeaux sur plusieurs montagnes.

douloureux spectacle. Le bas-bout de la table était garni de mets encore plus simples, mais servis avec abondance. Des soupes, des oignons, du fromage, et les restes des viandes régalaient les enfans de la race d'Ivor qui assistaient au banquet en plein air.

Les boissons furent distribuées dans le même ordre et avec les mêmes gradations. On servait aux plus proches voisins du chef d'excellent vin de Champagne et de Bordeaux ; du whisky pur ou trempé avec de l'eau, et de la bière forte, désaltéraient les convives assis plus bas. Cette inégalité observée dans les distributions ne paraissait offenser personne. Chacun savait que son goût devait être réglé suivant son rang ; aussi les tacksmen et leurs tenanciers ne manquaient jamais de dire que le vin était trop froid pour leur estomac, et ils demandaient, comme par préférence, la boisson qui leur était destinée (*pp*). Les joueurs de cornemuse, au nombre de trois, ne cessèrent de faire entendre un épouvantable concert guerrier pendant toute la durée du repas. L'écho du plafond en voûte et les sons de la langue celtique produisirent un tel bruit, qu'Édouard crut qu'il perdrait l'ouïe pour le reste de ses jours dans cette tour de Babel. Mac Ivor le pria d'excuser la confusion occasionnée par une compagnie si nombreuse, et fit valoir le rang qu'il occupait, et qui lui imposait, comme un de ses premiers devoirs, la nécessité d'une hospitalité sans bornes. Tous ces parens fainéans et vigoureux, dit-il, regardent mes domaines comme une propriété commune dont je n'ai que l'administration. Il faut que je leur fournisse du bœuf et de l'ale, pendant que les drôles ne font pas autre chose que de s'exercer au maniement du sabre, de rôder sur les montagnes, de chasser, de pêcher, de boire, et de faire l'amour aux filles de la vallée ; mais que puis-je y faire, capitaine Waverley ? Tout ce qui existe fait ce qu'ont fait auparavant ses semblables, n'importe que ce soit un faucon ou un Montagnard.

Édouard ne manqua pas de lui faire le compliment attendu sur le grand nombre de vassaux dévoués qu'il avait à ses ordres.

— Il est vrai, répondit Fergus, que s'il me prenait fantaisie d'aller, à l'exemple de mon père, me faire donner un coup sur la tête ou deux sur le cou, je crois que les vauriens ne m'abandonneraient pas. Mais qui peut y songer aujourd'hui qu'on a

pris pour devise : Mieux vaut une vieille femme avec une bourse à la main, que trois hommes avec leurs glaives à la ceinture ?

A ces mots, se tournant vers ses nombreux convives, il porta une santé en l'honneur du capitaine Waverley, le digne ami de son respectable voisin et allié le baron de Bradwardine.

— Il est le bienvenu, dit un des anciens, s'il vient de la part de Cosme Comyne Bradwardine.

— Je ne dis pas cela, répondit un vieillard qui semblait ne pas se soucier de ce toast, je ne dis pas cela, répéta-t-il ; tant qu'il y aura de la verdure dans la forêt, il y aura de la fraude dans un Comyne.

— Il n'y a que de l'honneur dans le baron de Bradwardine, reprit un autre ancien ; l'étranger qui se présente ici de sa part doit être le bienvenu, eût-il les mains teintes de sang, à moins que ce ne fût du sang de la race d'Ivor.

— Il n'y a eu que trop de sang de la race d'Ivor sur la main de Bradwardine, répliqua le vieillard dont la coupe était toujours pleine !

— Ah ! Ballenkeiroch, vous pensez plutôt au coup de carabine de Tully-Veolan qu'aux coups d'épée qu'il a donnés pour la bonne cause à Preston !

— Et j'ai bien raison ! Son coup de carabine me priva d'un fils, et ses coups d'épée n'ont pas beaucoup servi au roi Jacques.

Fergus expliqua en français à Waverley, que le baron, dans une querelle près de Tully-Veolan, avait tué, environ sept ans auparavant, le fils de ce vieillard, et il s'empressa de dissiper les préventions de Ballenkeiroch, en l'informant que Waverley était Anglais, et n'était lié à la famille de Bradwardine ni par le sang, ni par alliance. Le vieillard prit alors la coupe encore pleine, et la vida avec courtoisie à la santé du voyageur.

Après que ce cérémonial eut été payé en nature, un signal de Fergus fit taire les cornemuses : — Mes amis, dit-il, où sont donc cachés les chants, que Mac-Murrough ne puisse les trouver?

Mac-Murrough, vieillard qui était le barde de la famille, se leva aussitôt et se mit à chanter d'une voix basse et rapide une longue suite de vers celtiques, qui furent accueillis par les auditeurs avec tous les applaudissemens de l'enthousiasme. A mesure qu'il avançait dans son chant, son ardeur semblait aug-

menter. Il avait d'abord tenu les yeux baissés; il les jeta alors autour de lui avec l'air d'implorer, et quelquefois de commander l'attention. Sa voix s'éleva, le ton en devint animé, passionné, et tous ses gestes y répondaient. Édouard, qui le considérait avec beaucoup d'intérêt, crut reconnaître qu'il prononçait beaucoup de noms propres, qu'il déplorait la mort des guerriers, qu'il apostrophait les absens, qu'il exhortait, encourageait et animait ceux qui l'écoutaient; il crut même distinguer son nom, et ce qui le confirma dans cette idée, c'est que tous les yeux se tournèrent vers lui par un mouvement spontané. L'enthousiasme du poète s'était communiqué à tous les convives; leurs figures sauvages, brunies par le soleil, prirent un air plus imposant et plus animé. Tous se penchèrent vers le barde; plusieurs se levèrent et secouèrent les bras avec extase, et quelques-uns portèrent la main à leur sabre. Lorsque le barde eut fini de chanter, le plus profond silence régna quelque temps dans toute la salle; enfin, le poète et les auditeurs se calmèrent, et chacun reprit son caractère habituel.

Fergus, qui, pendant cette scène avait paru examiner les émotions que produisait le barde, plutôt que partager l'enthousiasme général, remplit de vin de Bordeaux une petite coupe d'argent qui était près de lui. Portez cela, dit-il à un serviteur, à Mac-Murrough Nan Fonn, — c'est-à-dire, des chansons, — et quand il l'aura vidée, dites-lui de garder, pour l'amour de Vich Ian Vohr, l'écorce de gourde qui contenait ce vin. Le barde reçut ce présent avec une profonde reconnaissance. Il but le vin, baisa la coupe, et la plaça respectueusement dans son plaid, croisé sur sa poitrine; ensuite il chanta de nouveau, sans doute, comme le pensa Édouard, pour remercier le chef de ce don magnifique et célébrer ses louanges. Ce chant fut applaudi, mais ne produisit pas le même effet que le premier : on voyait bien cependant que le clan approuvait hautement la générosité du chef. Plusieurs toasts gaëliques furent alors proposés; Fergus en traduisit quelques-uns à son hôte de la manière suivante :

— A celui qui ne tourne jamais le dos ni à son ami ni à son ennemi!

— A celui qui n'abandonna jamais son camarade!

— A celui qui n'a jamais vendu ni acheté la justice!

— Hospitalité au banni et des coups aux tyrans!

— Aux hommes qui portent le *kilt*[1].

— Montagnards! épaule contre épaule[2].

Édouard aurait bien voulu connaître le sujet du chant qui avait paru produire tant d'effet sur les convives; il fit part de sa curiosité à son hôte. — Comme je remarque, lui répondit Fergus, que la bouteille a passé trois fois devant vous sans que vous l'arrêtassiez, j'allais vous proposer d'aller prendre le thé avec ma sœur; elle est plus en état que moi de satisfaire votre curiosité. Quoique je ne veuille pas restreindre la joie ordinaire de mon clan un jour de fête, je ne suis pas porté à m'y livrer avec excès: et, ajouta-t-il en riant, — je n'entretiens pas un ours pour dévorer l'intelligence de qui peut en faire un bon usage[3].

Édouard accepta de suite cette proposition; et le chef, après avoir dit quelques mots à ceux qui étaient autour de lui, se leva de table, et Waverley le suivit. La porte était à peine fermée sur eux, que Waverley entendit porter la santé de Vich Ian Vohr, avec des acclamations animées qui exprimaient la satisfaction des convives, et leur dévouement profond à la personne de leur chef.

CHAPITRE XXI.

La sœur du chef.

L'APPARTEMENT de Flora Mac-Ivor était meublé de la manière la plus simple; car à Glennaquoich, on s'était fait une loi de s'interdire, autant que possible, toutes les dépenses de luxe, afin que le chef eût toujours les moyens d'exercer noblement l'hospitalité et d'augmenter le nombre de ses partisans et de ses vassaux. Mais on ne remarquait pas la même parcimonie dans le costume de sa sœur, car il était élégant et même riche, et arrangé de manière à faire reconnaître les modes de Paris, mariées avec le plus grand goût à la parure plus simple des Montagnardes

(1) Jupon du costume national.

(2) C'est-à-dire, Épaulez-vous les uns les autres! Serrez vos rangs! Soyez unis! etc.

(3) Allusion épigrammatique à l'ours de Bradwardine.

d'Écosse. Ses cheveux n'étaient pas défigurés par le fer du coiffeur, et tombaient sur ses épaules en longues boucles couleur de jais, retenues seulement par un bandeau enrichi de diamans : elle avait adopté ce genre de coiffure pour ne pas heurter les idées des Montagnards, qui ne peuvent souffrir qu'une femme ait la tête couverte avant le mariage.

Flora Mac-Ivor avait une ressemblance frappante avec Fergus, au point qu'ils auraient pu jouer Sébastien et Viola [1], et produire le même effet que mistress Henry Siddons [2] et son frère, M. William Murray, dans ces deux rôles. Ils avaient le même profil régulier et antique, les mêmes yeux noirs, les mêmes cils, les mêmes sourcils et le même teint, si ce n'est que celui de Fergus était bruni par le soleil, tandis que celui de Flora avait toute la délicatesse appartenant à son sexe. Mais la régularité hautaine et un peu sévère des traits de Fergus était admirablement adoucie dans ceux de Flora. Leurs voix étaient dans le même ton, mais sur une clef différente. Celle de Fergus, surtout lorsqu'il commandait ses Montagnards pendant leurs évolutions militaires, rappela à Waverley un passage souvent applaudi de la description d'Émétrius :

De sa voix les mâles accens
Égalaient du clairon les sons retentissans.

Celle de Flora, au contraire, était douce et tendre, — « don exquis chez une femme; » — mais si elle traitait un sujet intéressant, ce qu'elle faisait souvent avec une éloquence naturelle, cette voix possédait les tons qui imposent et qui frappent de conviction aussi bien que ceux d'une persuasion insinuante. Cet éclair d'un œil vif et noir, qui, dans le chef, exprimait l'impatience, même contre un obstacle matériel qu'il rencontrait, avait acquis dans sa sœur un caractère de douceur pensive. Les regards du frère semblaient chercher la gloire, le pouvoir, tout ce qui pouvait l'élever au-dessus du reste des hommes dans la carrière de l'humanité, tandis que ceux de sa sœur, comme si elle avait la conscience d'une supériorité d'intelligence, sem-

(1) Dans *la Soirée des rois*, de Shakspeare, où Viola prend le costume de son frère, et se fait passer pour lui à la cour du duc, etc.

(2) Il ne s'agit point ici de la reine tragique, miss Siddons, mais de mistress Henry Siddons, actrice d'Édimbourg, qui n'est pas indigne de porter ce nom. M. Henry Siddons n'existe plus, mais sa sœur est encore à Édimbourg, où elle est *aimée* comme actrice et *estimée* comme femme.

blaient plaindre plutôt qu'envier ceux qui cherchaient quelque autre distinction. Ses sentimens étaient d'accord avec l'expression de sa physionomie. Sa première éducation l'avait pénétrée, ainsi que son frère, du plus sincère attachement pour la famille des Stuarts. Elle était persuadée que c'était une obligation sacrée pour son frère, pour son clan, et pour tout habitant de la Grande-Bretagne, de braver tous les dangers, pour contribuer à cette restauration que les partisans du Chevalier de Saint-Georges n'avaient pas cessé d'espérer. Pour cette cause, elle était disposée à tout faire, à tout souffrir, à tout sacrifier. Son loyalisme [1], s'il était plus fanatique que celui de son frère, était aussi plus pur. Accoutumé aux petites intrigues, nécessairement engagé dans mille discussions dans lesquelles un misérable égoïsme jouait son rôle, naturellement ambitieux, Fergus avait laissé prendre à sa foi politique une teinte, sinon une souillure, d'intérêt personnel et de vues d'avancement. S'il eût tiré la claymore du fourreau, il aurait été difficile de décider s'il y avait plus d'envie de faire de Jacques Stuart un roi, qu'un comte de Fergus Mac-Ivor : il n'osait, il est vrai, s'avouer à lui-même ce mélange de sentimens, mais il n'en existait pas moins, et à un degré très puissant.

Dans le cœur de Flora, au contraire, la flamme du loyalisme brûlait pure et désintéressée ; elle n'aurait pas plus méprisé de faire de la religion un masque pour couvrir des projets d'ambition et d'intérêt, que de cacher de semblables vues sous des opinions qu'elle avait appris à considérer comme patriotisme. Ces exemples de dévoûment n'étaient pas rares chez les partisans de la malheureuse famille de Stuart, et la plupart de mes lecteurs pourront s'en rappeler bien des preuves mémorables. Mais les attentions particulières du Chevalier de Saint-Georges et de son épouse pour la famille de Fergus et de Flora, et pour eux-mêmes quand ils étaient devenus orphelins, avaient donné plus de force à leur fidélité. Fergus, à la mort de ses parens, avait servi la princesse en qualité de page d'honneur. Charmée de la vivacité de son esprit et de sa bonne mine, elle l'avait habituellement traité avec beaucoup de distinction. Elle accorda

(1) Mot en quelque sorte historique en Angleterre comme synonyme de royalisme. Le mot *loyauté* n'ayant pas ce sens en français, nous lui avons substitué un mot qui s'en rapproche, sans avoir l'intention de mettre en doute la loyauté des royalistes d'aucun pays.

aussi sa protection à Flora, qu'elle plaça pendant quelque temps à ses frais dans un couvent du premier ordre, et qu'elle prit ensuite dans sa maison, où elle passa près de deux ans. Le frère et la sœur conservaient la plus vive reconnaissance des bontés de cette princesse.

Après avoir fait connaître le trait dominant du caractère de Flora, je puis esquisser plus rapidement le reste. Elle était douée de grands talens, et elle avait acquis ces manières élégantes qu'on s'attend à trouver dans une personne qui, dès sa plus tendre jeunesse, a été la compagne d'une princesse; mais elle n'avait point appris à substituer le vernis de la politesse à une sensibilité réelle. Lorsqu'elle se vit établie dans les déserts de Glennaquoich, elle sentit que les connaissances qu'elle avait dans les littératures française, anglaise et italienne, deviendraient pour elle des ressources rares et interrompues. Pour remplir ce vide et employer son temps, elle consacra une partie de ses soins à la musique et aux traditions poétiques des Montagnards. Elle trouva bientôt dans cette étude un plaisir réel, plaisir que son frère, moins sensible aux jouissances littéraires, affectait, dans le but de se populariser, bien plus qu'il ne le goûtait comme elle. L'extrême satisfaction que témoignaient ceux à qui elle faisait des questions à ce sujet, la confirmèrent dans la résolution de continuer ses recherches.

Son amour pour son clan, amour qui était presque héréditaire dans son cœur, était, comme son loyalisme, une passion plus pure que celui de son frère. Fergus était un politique trop profond, il regardait trop son influence patriarcale comme un moyen d'agrandissement personnel, pour que nous le citions comme le modèle d'un chef montagnard. Flora avait la même sollicitude pour entretenir et étendre leur autorité patriarcale; mais c'était avec le désir généreux d'arracher à la misère, ou du moins aux privations et à la tyrannie étrangère, ceux que son frère, selon les idées du pays et du temps, était appelé à gouverner par droit de naissance.

Elle recevait une petite pension de la princesse Sobieski [1].

(1) C'était la petite-fille du grand Sobieski. Son père, Jacques Sobieski, encourut la disgrâce de l'Autriche pour avoir consenti à son mariage avec le Prétendant; elle fut même arrêtée en 1719, à Inspruck, par les ordres de l'empereur, et ne rejoignit Charles-Édouard à Rome qu'en s'évadant.

Ses épargnes étaient consacrées à procurer aux membres de son clan, nous ne dirons pas le *comfortable* — mot que les Montagnards ne connurent ni ne parurent jamais désirer de connaître, — mais l'absolu nécessaire dans leur vieillesse ou leurs maladies. En tout autre cas, ils aimaient mieux travailler à se procurer quelque chose qu'ils pussent partager avec le chef, que de lui devoir d'autres secours que ceux de l'hospitalité simple de son château, et la division et subdivision générales de ses domaines entre eux. Ils avaient un si grand attachement pour Flora, que Mac-Murrough ayant composé un chant dans lequel il faisait l'énumération de toutes les principales beautés du district, il finissait par lui donner la supériorité sur les autres en disant *que la plus belle pomme pendait à la plus haute branche,* — il reçut en don des divers membres du clan plus d'orge qu'il n'en aurait eu besoin pour ensemencer dix fois son Parnasse des montagnes, le clos du barde, comme on l'appelait [1].

La société de miss Mac-Ivor était extrêmement bornée, non moins par goût que par l'effet des circonstances. Miss Rose Bradwardine avait été son amie la plus intime ; elle lui était fort attachée, et lorsqu'elles étaient ensemble, elles pouvaient offrir à un peintre deux modèles charmans, l'une pour la muse de la gaîté, et l'autre pour celle de la mélancolie. Rose était si tendrement aimée de son père, et le cercle de ses désirs était si étroit, qu'elle n'en éprouvait aucun qu'il ne fût disposé à satisfaire, et presque aucun qu'il ne lui fût possible de contenter. Il n'en était pas de même pour Flora : presque dès son enfance elle avait éprouvé les vicissitudes de la fortune ; d'un état de luxe et de splendeur, elle était tombée dans une solitude absolue et dans une sorte de pauvreté, comparativement au genre de vie qu'elle avait mené auparavant. Ses idées, ses vœux secrets, avaient rapport à de grands évènemens nationaux, à des changemens qui ne pouvaient avoir lieu sans danger et sans effusion de sang, et auxquels par conséquent on ne devait penser qu'avec gravité. Ses manières étaient donc sérieuses, quoiqu'elle se prêtât de bon cœur à contribuer par ses talens à l'amusement de la so-

(1) Le barde avait en propriété un champ héréditaire ; et nous verrons, dans l'*Old Mortality*, le joueur de cornemuse Niel posséder à ce titre un champ de cinq acres d'étendue, appelé le *piper's croft*, le clos du joueur de cornemuse. Dans la *queue* d'un chef, le *Bard* et le *Piper* étaient non-seulement *propriétaires*, mais *gentilshommes*.

ciété. Elle était au premier rang dans l'estime du vieux baron, qui aimait à chanter avec elle ces duos français qui étaient à la mode vers la fin du règne de Louis-le-Grand, tels que celui de *Lindor et Chloris*, etc.

On était généralement persuadé, quoique personne n'eût osé le donner à entendre au baron de Bradwardine, que les instances de Flora n'avaient pas peu contribué à calmer le courroux de son frère après leur querelle. Elle attaqua Fergus par son côté faible en appuyant d'abord sur l'âge du baron, et en lui représentant ensuite qu'en poussant les choses à l'extrême, il risquait de faire tort à sa cause, et de compromettre la réputation de prudence si nécessaire à un agent politique. Sans ces considérations, il est probable que cette affaire se serait terminée par un duel, tant parce que le baron avait déjà dans une autre occasion répandu le sang du clan d'Ivor, que parce que Fergus daignait presque être jaloux de la réputation que le vieillard avait de manier l'épée avec une grande adresse. Ce fut pour cette raison que Flora insista sur une réconciliation à laquelle son frère consentit d'autant plus aisément, qu'elle favorisait certains projets ultérieurs qu'il avait formés.

Ce fut à cette jeune personne qui présidait à l'empire féminin de la table à thé [1], que Fergus présenta le capitaine Waverley, qui en fut reçu avec toutes les marques de politesse que l'usage commande.

CHAPITRE XXII.

Poésie des Highlands.

Après les complimens ordinaires, Fergus dit à sa sœur : — Ma chère Flora, avant que je retourne aux rites barbares de nos ancêtres, je dois vous dire que le capitaine Waverley est un admirateur de la muse celtique, et d'autant plus peut-être qu'il n'en

(1) On sait de quelle importance sort dans la Grande-Bretagne l'art de faire le thé, et la distribution de cette infusion, qui fait partie en effet des attributs de la maîtresse de maison.



WAVERLEY.

C. XXI

Publié par Furne, à Paris

comprend pas le langage. Je lui ai dit que vous avez un talent extraordinaire pour traduire la poésie des Highlands, et que Mac-Murrough admire vos traductions, d'après le même principe de l'admiration du capitaine, parce qu'il ne les comprend pas. Aurez-vous la complaisance de lire ou de réciter à notre hôte, en langue anglaise, cette nomenclature étrange de noms que notre barde a réunis dans sa chanson gaëlique? Je parierais ma vie contre une plume de grouse que vous en avez fait une version, sachant bien que vous êtes admise dans le conseil privé du barde, et qu'il vous communique ses poèmes long-temps avant qu'il nous les récite.

—Comment pouvez-vous parler ainsi, Fergus? Vous savez bien que ces sortes de chants ne peuvent intéresser en aucune manière un étranger, un Anglais, quand même je pourrais les traduire, comme vous le prétendez.

— Ils ne l'intéresseront pas moins qu'ils ne m'intéressent moi-même, belle dame. Aujourd'hui vos travaux réunis, — car je persiste à dire que vous êtes de moitié dans la composition du barde, — m'ont coûté la dernière coupe d'argent qu'il y eût dans le château, et je présume qu'ils me coûteront quelque autre chose la première fois que je tiendrai *cour plénière*, si la muse répand son influence sur Mac-Murrough. Vous connaissez le proverbe : — Lorsque la main du chef ne donne rien, le souffle du barde se glace sur ses lèvres. — Je désire que cela arrive bientôt. — Il y a trois choses tout-à-fait inutiles à un Montagnard de nos jours :— le sabre qu'il ne doit plus tirer, — le barde qui célèbre des actions qu'il n'ose plus imiter, — et la grande bourse de peau de chèvre où il n'a pas à mettre un seul *louis d'or* [1].

—Eh bien ! mon frère, puisque vous trahissez mes secrets, vous ne devez pas supposer que je garderai les vôtres. — Je vous assure, capitaine Waverley, que mon frère est trop fier pour troquer sa claymore contre un bâton de maréchal; que Mac-Murrough est à ses yeux un poète bien au-dessus d'Homère, et qu'il ne donnerait pas sa bourse de cuir pour tous les louis d'or qu'elle pourrait contenir.

— Très bien riposté, Flora, c'est coup pour coup, comme Conan disait au diable (*qq*)... Mais je vous laisse tous deux parler de

(1) La bourse en peau a été déjà décrite dans le costume du Highlander.

poésie et de bardes, sinon de bourses et de claymores, tandis que je vais faire les derniers honneurs du repas aux sénateurs de la tribu d'Ivor. A ces mots, il sortit.

La conversation continua entre Flora et Waverley, car deux jeunes femmes bien mises et qui paraissaient destinées à faire société à miss Ivor autant qu'à la servir, n'y prirent pas la moindre part. Quoiqu'elles fussent jolies toutes deux, elles ne servaient qu'à faire mieux ressortir la grâce et la beauté de leur maîtresse. La conversation roula sur le sujet que Fergus avait entamé, et Waverley n'éprouva pas moins de plaisir que de surprise dans tout ce qu'il apprit concernant la poésie celtique.

— Ces poèmes, dit Flora, qui célèbrent les exploits des héros, les peines des amans, et les guerres des tribus ennemies, sont le principal amusement du coin du feu d'hiver dans nos montagnes. Quelques-unes de ces poésies sont très anciennes, dit-on, et si jamais elles sont traduites dans la langue d'une des nations civilisées d'Europe, elles ne peuvent manquer de produire la plus grande sénsation [1]. Il en est d'une date plus récente; elles sont l'ouvrage de ces bardes que les chefs les plus nobles et les plus puissans entretiennent à titre de poètes et d'historiens de leurs tribus. Leurs ouvrages ont plus ou moins de mérite, mais le génie poétique s'évapore dans la traduction, ou il est perdu pour ceux qui ne sympathisent pas avec les sentimens du poète.

— Et votre barde, dont les chants ont produit tant d'effet aujourd'hui sur la compagnie, est-il compté parmi les favoris de la muse des montagnes?

—Votre question est embarrassante ; sa réputation est grande chez ses compatriotes, et vous ne devez pas supposer que je veuille la déprécier (*rr*).

— Mais son chant, miss Mac-Ivor, a paru enthousiasmer tous les guerriers, jeunes ou vieux.

— Ce chant n'est pour ainsi dire que le catalogue des noms des différens clans montagnards, avec leurs particularités distinctives, et une exhortation à se souvenir des hauts faits de leurs pères et à les imiter.

— Mais quelque étrange que soit cette conjecture, ai-je tort de croire qu'il y avait quelque allusion à mon nom dans ces vers?

(1) Il y a ici une allusion aux poésies ossianiques, recueillies depuis et peut-être *arrangées* par Macpherson.

— Rien ne vous échappe, capitaine Waverley, et votre perspicacité ne vous a pas trompé dans cette occasion. La langue gaëlique étant extraordinairement musicale, et très propre à la poésie d'improvisation, un barde manque rarement d'ajouter à l'effet d'un chant préparé, en y intercalant quelques stances que lui suggèrent les circonstances du moment où il récite sa composition.

— Je donnerais mon plus beau cheval pour savoir ce que le barde montagnard a pu trouver à dire d'un indigne habitant du sud tel que moi [1].

— Il ne vous en coutera pas un seul de ses crins. — Una *Mavourneen!* [2]. Elle adressa quelques mots à une de ses jeunes suivantes, qui lui fit une révérence et sortit en courant.

— Je viens de charger Una, dit Flora, d'aller demander au barde de quelles expressions il s'est servi, et je vous offre mon talent de drogman [3]. — La jeune fille rentra presque aussitôt et répéta à sa maîtresse quelques vers en langue gaëlique. Flora parut y rêver un moment.

— Capitaine Waverley, dit-elle ensuite en rougissant un peu, il m'est impossible de satisfaire votre curiosité, sans montrer de la présomption. Si vous voulez m'accorder quelques minutes de de réflexion, je tâcherai d'encadrer le sens de ces vers dans une traduction anglaise fort imparfaite que j'ai faite d'une partie de l'original. Les cérémonies de la table à thé sont terminées; et, comme la soirée est fort agréable, Una vous conduira dans une de mes promenades favorites, où j'irai vous rejoindre avec Cathleen.

Una, ayant reçu les instructions de sa maîtresse en langue gaëlique, fit sortir notre voyageur par un autre passage que celui qui l'avait introduit dans l'appartement; il entendit en passant le son des cornemuses et les applaudissemens des convives qui faisaient encore retentir la salle du festin. Una et Waverley, ayant gagné la campagne par une poterne, marchèrent quelque temps dans la vallée sauvage et étroite où était situé le manoir, en suivant le cours de la petite rivière qui y serpentait. A un quart de mille environ du château, se réunissaient les deux ruisseaux qui

(1) Un Anglais est un méridional par rapport à l'Écosse, *a southern*.

(2) Expression caressante, comme « Ma chère ». Elle est également usitée en Irlande.

(3) Interprète. Flora se sert en riant de ce terme diplomatique.

formaient, par leur jonction, cette petite rivière. Le plus considérable des deux descendait dans la longue et aride vallée qui paraissait s'étendre, sans changer de caractère ni d'élévation, jusqu'aux montagnes qui en formaient les limites, et qui étaient le dernier point que l'œil pût atteindre. L'autre prenait sa source au milieu des montagnes, à gauche du vallon, et paraissait sortir d'un défilé très sombre et très étroit séparant deux énormes rochers. Ces deux ruisseaux différaient aussi de caractère : le premier était paisible et même lent dans son cours, tantôt formant de profonds tournans, tantôt dormant dans des bassins d'une eau offrant à l'œil un bleu foncé. Mais la course du second était rapide et furieuse, et il sortait d'entre les rochers, couvert d'écume et à grand bruit, tel qu'un homme en délire qui s'échappe de sa prison.

Ce fut en remontant le long des rives de ce dernier ruisseau que Waverley, en chevalier de roman, fut conduit par la belle demoiselle des montagnes, son guide silencieux. Un petit sentier, auquel on avait fait quelques réparations en divers endroits, afin de le rendre plus commode pour Flora, les mena dans un paysage bien différent de celui qu'ils venaient de quitter. Autour du château, tout était froid, nu, désolé, sans que rien adoucît ce caractère de désolation; mais ce vallon étroit, à si peu de distance, semblait l'entrée du royaume de la féerie. Les rochers prenaient mille formes particulières et variées. Dans un endroit un énorme roc opposait sa masse gigantesque comme pour défendre le passage, et ce ne fut qu'à sa base même que Waverley découvrit le brusque détour du sentier qui tournait autour de ce formidable obstacle. Ailleurs les rochers, en se projetant de chaque côté de cette gorge, se rapprochaient tellement, que deux pins placés en travers et couverts de tourbe y formaient un pont rustique, à la hauteur de cent cinquante pieds au moins. Il n'était pas garni de balustrades, et avait à peine trois pieds de largeur.

Ce pont périlleux ne paraissait qu'une ligne noire tracée sur l'azur de l'étroite circonférence de l'atmosphère que les flancs des rochers laissaient apercevoir. Tandis qu'il y jetait les yeux, ce fut avec une sensation d'horreur qu'il vit paraître Flora et sa suivante, qui, semblables à des créatures d'une autre région que la terre, semblaient être au milieu des airs en posant le pied sur cet appui tremblant. Elle s'arrêta en le voyant en dessous, et d'un air plein de grâce et d'aisance, lui fit un signe avec son mouchoir

comme pour le saluer. Édouard frissonna; la vue de la situation dangereuse où elle se trouvait lui causa des éblouissemens, et il ne put lui rendre son salut. Jamais il n'avait éprouvé un tel soulagement que lorsqu'il vit celle qui lui semblait une charmante apparition, disparaître de l'autre côté, après avoir quitté l'élévation précaire qu'elle occupait avec tant d'indifférence.

Avançant quelques pas, il passa sous ce pont dont la vue lui avait causé tant de frayeur. Le sentier devenait de plus en plus rapide à mesure qu'il s'éloignait de la rive du ruisseau; le vallon s'élargissait et formait un amphithéâtre rustique, entouré de bouleaux, de jeunes chênes, de noisetiers, et de quelques ifs épars çà et là. Les rochers s'écartaient, mais en montrant toujours leurs cimes grises et hérissées, qui s'élevaient au milieu du taillis. Plus haut on voyait d'autres montagnes dont les pics étaient les uns chauves, les autres couronnés de bois; ici arrondis et revêtus de la fleur pourpre des bruyères, là parsemés de pointes de rochers. Après avoir fait un détour, le sentier, qui depuis quelques *furlongs* [1], avait perdu de vue le ruisseau, plaça tout-à-coup Waverley en face d'une cascade pittoresque; elle se faisait moins remarquer par la hauteur de sa chute et le volume de ses eaux, que par les accidens variés qui prêtaient de l'intérêt à cet endroit. Après une chute d'environ vingt pieds, l'eau tombait dans un vaste bassin creusé par la nature, et qu'elle remplissait entièrement; et dans les endroits où les bouillons qu'elle formait en tombant, disparaissaient, elle était si limpide, que, malgré sa profondeur, on apercevait le plus petit caillou de son lit. En sortant de cette espèce de réservoir, le ruisseau trouvait un passage sur les bords rompus du rocher, et faisait une seconde chute qui semblait le précipiter dans un abîme. Se détournant alors des rochers noirs que son passage pendant des siècles avait polis, il entrait en murmurant dans le vallon, et allait former la rivière que Waverley venait de remonter (*ss*). Les alentours de ce bassin pittoresque n'avaient pas moins de charmes; mais c'étaient des sites dont la beauté avait quelque chose de sévère et d'imposant, comme s'ils eussent été sur le point de prendre un caractère de grandeur. Les rives couvertes de mousse et de gazon étaient rompues et interrompues par d'énormes blocs de rochers, et or-

(1) Un *furlong* est la huitième partie d'un mille d'Angleterre.

nées d'arbres et d'arbustes, dont une partie avaient été plantée par les ordres de Flora, mais avec tant d'art, qu'ils ajoutaient à la grâce du paysage, sans lui ôter de ses attraits sauvages.

Ce fut là que Waverley aperçut Flora occupée à contempler la cascade, et telle qu'une de ces figures ravissantes qui décorent les paysages du Poussin. A deux pas derrière sa maîtresse, Cathleen tenait à la main une petite harpe d'Écosse, sur laquelle Flora avait reçu les leçons de Rory Dall (*tt*), un des derniers joueurs de harpe des Hébrides. Le soleil descendait à l'occident; et ses derniers rayons donnaient une teinte riche et variée à tous les objets qui entouraient Waverley et semblaient donner un éclat surnaturel aux yeux noirs et expressifs de Flora, ajouter à la richesse et à la pureté de son teint, et rehausser la grâce et la dignité de sa belle taille. Édouard se dit à lui-même que jamais les rêves de son imagination exaltée ne lui avaient montré une femme aussi belle et aussi intéressante. La beauté sauvage de ce lieu retiré, s'offrant à lui tout à coup, comme par magie, augmenta le sentiment de respect et de plaisir avec lequel il s'approcha d'elle, comme d'une enchanteresse de Boyardo ou de l'Arioste, dont la baguette aurait tout à coup créé un paradis dans le désert.

Flora, comme toute femme douée de beauté, n'ignorait pas le pouvoir de ses charmes, et n'était pas fâchée d'en remarquer les effets, dans le mélange de respect et de trouble que le jeune officier montra en l'abordant; mais comme elle avait un jugement exquis, elle attribua à ce paysage romantique et à d'autres circonstances accidentelles, une bonne partie de l'émotion que Waverley semblait évidemment éprouver. Ne connaissant ni la vivacité de son imagination, ni les particularités de son caractère, elle regarda l'hommage qu'il lui rendait, comme ce tribut passager qu'une femme même inférieure à elle en attraits, aurait pu en attendre dans une situation semblable. Elle quitta les bords du bassin et le conduisit dans un endroit assez éloigné pour que le bruit de la cascade parût servir d'accompagnement aux sons de sa voix et de son instrument, sans pouvoir les couvrir. S'asseyant alors sur un fragment de rocher couvert de mousse, elle prit la harpe des mains de Cathleen.

— Capitaine Waverley, dit-elle, je vous ai donné la peine de venir jusqu'ici, parce que j'ai cru que le paysage pourrait vous intéresser, et parce que ma traduction imparfaite d'un chant

montagnard lui ferait encore plus de tort sans les accompagnemens sauvages qui lui conviennent. — La muse celtique, pour me servir des expressions poétiques de nos bardes, se plaît dans la vapeur de la colline solitaire et silencieuse, et sa voix aime à se mêler au murmure des ruisseaux qui descendent des montagnes. Quiconque lui fait la cour doit aimer le rocher aride plus que la vallée fertile, et la solitude du désert plus que la gaîté du salon.

Peu de personnes auraient pu entendre cette femme charmante s'exprimer ainsi d'une voix aussi pathétique qu'harmonieuse, sans s'écrier que la muse qu'elle invoquait ne pouvait jamais être mieux représentée. Cette pensée s'offrit à l'esprit de Waverley, mais il n'eut pas le courage de l'exprimer. Les premiers sons que Flora tira de sa harpe, en préludant, le plongèrent dans une espèce d'extase romantique presque pénible. Il n'aurait pas quitté sa place auprès d'elle pour toutes les richesses de la terre; cependant il lui tardait presque d'être seul, pour examiner à loisir et tâcher de comprendre les émotions compliquées qui agitaient alors son cœur.

Flora remplaça le récitatif monotone et mesuré du barde par un air d'un caractère noble et élevé qui, dans des siècles plus reculés, avait été celui d'un chant guerrier. A quelques sons irréguliers succéda un prélude d'un caractère sauvage et particulier, qui était en harmonie avec le bruit lointain de la cascade et les doux soupirs du vent du soir, qui agitait les feuilles d'un tremble qui couvrait de son ombre le siége où était assise la belle harpiste. Les stances que nous allons citer ne donneront qu'une bien faible idée de l'impression qu'elles firent sur Waverley, chantées et accompagnées comme elles le furent.

Par de noires vapeurs nos monts sont obscurcis;
Mais le sommeil du Gaël est bien plus sombre encore.
L'étranger l'a vaincu... Son joug le déshonore...
Tous les cœurs sont glacés, tous les bras sont flétris.

La targe et le poignard sont rongés par la rouille.
Des claymores jadis le sang rougit l'acier...
Hélas! c'est la poussière aujourd'hui qui les souille;
Nos armes ne sont plus funestes qu'au gibier.

Bardes, de nos aïeux ne chantez plus la gloire;
Ce serait offenser leurs fils dégénérés:
Bardes, restez muets... par des chants de victoire
Vous feriez trop rougir leurs fronts déshonorés.

Mais bientôt sur nos monts reparaîtra l'aurore.
Déjà sur Glenala luit un rayon plus doux.
Voyez! de Glenfinnan (*uu*) le fleuve se colore,
La nuit et le sommeil sont enfin loin de nous.

Noble et vaillant Moray, (*vv*), venez! qui vous arrête?
Déployez l'ÉTENDARD qui guidait nos aïeux;
Qu'il brille sur nos clans, tel qu'avant la tempête
Brille un dernier rayon du monarque des cieux [1]!

Fils des forts, quand pour vous cette clarté va luire,
Attendrez-vous encor l'hymne de nos vieillards?
Ce signal suffisait sans le son de leur lyre,
Quand de nos vieux guerriers il frappait les regards.

Unissez vos vassaux sous les mêmes bannières,
Petits-fils de ces rois dans Islay tout-puissans;
Tels que les flots mêlés de trois fougueux torrens,
Terrassez l'ennemi, renversez ses barrières.

Vrai fils de sir Evan, Lochiel indompté [2],
Prens ta targe, et polis l'acier de ta claymore;
Et toi, fais retentir au loin ton cor sonore...
Keppoch, rappelle-toi ton père redouté.

Descendans de Fingon, dont la race guerrière
Fut féconde en martyrs aussi bien qu'en soldats,
Vous, fils de Rorri-More, arborez sur vos mâts
L'espoir de nos marins, votre illustre bannière!

Mac Shimey, quel bonheur, quand ton chef révéré
D'un casque couvrira sa grise chevelure!
Valeureux fils d'Alpine, en vengeant son injure,
Vous vengerez aussi Glencöe massacré.

Enfans du brun Dermid, Moy du lac, vous encore,
Neil des îles. —Vengeance, honneur et liberté!
C'est aujourd'hui le cri qui doit être écouté
Pour qui veut ressembler au grand Mac-Callum-More.

En ce moment un grand lévrier, accourant en bondissant dans le vallon, s'approcha de Flora et interrompit son chant par ses caresses importunes. Un coup de sifflet se fit entendre en même temps, et l'animal docile retourna sur ses pas avec la rapidité d'une flèche.

— C'est le fidèle compagnon de mon frère, dit-elle; ce coup de sifflet est son signal, il n'aime pas la poésie, à moins qu'elle ne soit d'un caractère gai, et il arrive fort à propos, capitaine Waverley, pour vous épargner la longue énumération de toutes nos tribus, qu'un de vos impertinens poètes anglais appelle

(1) Comparaison empruntée d'Ossian.

(2) Evan Lochiel combattait en cheveux blancs à la bataille de Killierankie avec Claverhouse, et il avait fait ses premières armes contre Cromwell.

Une troupe de gueux, tout fiers sous leurs haillons
De porter le mot MAC au-devant de leurs noms 1.

Waverley lui témoigna combien il était fâché de cette interruption.

— Oh! vous ne pouvez vous figurer tout ce que vous perdez, reprit Flora. — Le barde, comme c'était son devoir, a adressé trois longues strophes à Vich Ian Vohr des Bannières, contenant le dénombrement de toutes ses grandes qualités, sans oublier les encouragemens qu'il donne au joueur de harpe et au barde, en leur faisant de généreux présens. Vous eussiez aussi entendu un avis pratique donné au fils de l'étranger aux blonds cheveux, qui vit dans le pays où le gazon est toujours vert; — qui monte un coursier dont le poil luisant annonce qu'il est bien nourri, dont la couleur est semblable à celle du corbeau, et dont le hennissement est comme le cri que pousse l'aigle avant le combat. Ce vaillant cavalier est affectueusement conjuré de se rappeler que ses ancêtres se sont distingués par leur fidélité autant que par leur courage. — Vous avez perdu tout cela; mais, puisque votre curiosité n'est pas satisfaite, je juge, par le son lointain du sifflet de mon frère, que j'ai le temps de vous chanter les dernières stances avant qu'il arrive pour se moquer de ma traduction.

Habitans de nos monts, habitans de nos îles,
Vous ne serez point sourds à la voix de l'honneur.
Ce cor n'appelle pas dans les bois le chasseur,
Pour percer de ses traits les flancs des daims agiles.

Non, ce signal s'adresse aux enfans des héros;
A de nouveaux périls il faut courir encore;
Armez-vous de la targe et prenez la claymore.
Il nous faut conquérir la gloire et le repos.

Que le sabre vengeur en vos mains étincelle!
Frappez les oppresseurs, brisez leur joug fatal;
Imitez vos aïeux, compagnons de Fingal,
Ou mourez, pour jouir de leur gloire immortelle!

(1) Mac-Lean, Mac-Kensie, Mac-Gregor. Le mot gaëlique *mac*, signifie *fils de*. Il y a quelque analogie entre le *mac* des Écossais et la particule *de* en France. En Écosse on distingue un nom originaire des Highlands par le *mac* qui le précède. Le *mac* n'appartient pas aux noms des *Lowlands*.

CHAPITRE XXIII.

Waverley prolonge son séjour à Glennaquoich.

Flora terminait à peine son chant, que Fergus parut. — Je savais que je vous trouverais ici, dit-il, même sans le secours de mon ami *Bran* [1]. Un goût simple comme le mien, qui ne donne nullement dans le sublime, préférerait un jet d'eau de Versailles à cette cascade, malgré son accompagnement de rochers et du tapage des eaux; mais c'est ici le Parnasse de Flora, capitaine Waverley; cette source est son Hippocrène. Elle rendrait un bien grand service à ma cave, si elle pouvait faire connaître les vertus de cette onde à Mac-Murrough son collaborateur. Il vient de boire une pinte d'usquebaugh pour corriger, disait-il, la froideur du vin de Bordeaux. — Voyons, que j'en éprouve moi-même l'influence!

Il en but quelques gouttes dans le creux de sa main, et se mit à chanter d'un air théâtral :

O lady of the desert, hail!
That lovest the harping of the Gael;
Through fair and fertile regions borne,
Where never yet grew grass or corn [2].

Je sens que la langue anglaise ne saurait peindre les beautés d'un Hélicon écossais; voyons si la langue française me secondera mieux : — *Allons, courage!*

O vous, qui buvez à tasse pleine
A cette heureuse fontaine,
Où l'on ne voit sur le rivage
Que quelques vilains troupeaux,
Suivis de nymphes de village
Qui les escortent sans sabots... 3

— Trève! Cher Fergus, je vous en prie, dit Flora; faites-nous grâce de vos ennuyeux et insipides personnages d'Arcadie; pour

(1) C'était aussi le nom du chien d'Ossian.

(2) Je te salue, nymphe du désert! toi qui chéris la harpe du Gaël, toi qui naquis dans ces belles et fertiles contrées où ne croissent ni blé ni pâturage.

(3) Ce couplet est cité *tel* par l'auteur, en français.

l'amour du ciel, ne nous donnez pas pour compagnie les Corydons et les Lindors.

— Puisque vous n'aimez ni *la houlette ni le chalumeau*, je vais emboucher la trompette héroïque.

— En vérité, cher Fergus, je suis tentée de croire que vous avez puisé votre inspiration dans l'Hippocrène de Mac-Murrough plutôt que dans la mienne.

— Je le nie, *ma belle demoiselle;* j'avoue cependant que je lui donnerais la préférence. Quel est celui de vos romanciers italiens à cerveau fêlé, qui dit :

Io d' Elicona niente
Mi curo, in fe di Dio! Che 'l bere d' acque
(Bea chi ber' ne vuol!) sempre mi spiacque [1].

— Si vous préférez le gaëlique, capitaine Waverley, voici la petite Cathleen qui vous chantera *Drimmin Dhu*. Allons! *Astore*, (ma chère), montrez votre belle voix à ce *Ceankinne* (à ce gentilhomme anglais).

Cathleen chanta avec beaucoup de gaîté une espèce de complainte burlesque d'un paysan, sur la perte de sa vache. Son ton comique fit rire Waverley plus d'une fois, quoiqu'il ne comprît pas un seul mot de ce qu'elle chantait (*xx*).

— Admirable! Cathleen, dit Fergus, il faut que je vous trouve, un de ces jours, un beau mari dans le clan.

Cathleen sourit, rougit, et se cacha derrière sa compagne.

En revenant au château, Fergus pressa vivement Waverley de passer une semaine ou deux à Glennaquoich, pour voir une grande partie de chasse à laquelle il se proposait d'assister ainsi que quelques autres gentilshommes des montagnes. La mélodie et la beauté avaient fait une impression trop forte sur le cœur d'Édouard pour qu'il refusât une invitation si agréable. Il fut donc convenu qu'il écrirait au baron de Bradwardine pour l'informer de son projet de rester une quinzaine à Glennaquoich, et pour le prier de lui envoyer, par le retour du messager (un *gilly* du chef), les lettres qui pouvaient être arrivées à son adresse.

Cette circonstance fit tomber la conversation sur le baron, que Fergus vanta beaucoup comme gentilhomme et comme militaire. Son caractère fut apprécié avec un tact plus délicat par Flora,

(1) Je me soucie fort peu de l'Hélicon, sur ma foi! Celui qui boit de l'eau, (en boira qui voudra) m'a toujours déplu.

qui remarqua qu'il offrait le véritable type de l'ancien Cavalier écossais [1], avec ses singularités et ses vertus.

— C'est un caractère, capitaine Waverley, dit-elle, qui disparaît rapidement ; car ce qu'il avait de plus heureux était ce respect de soi-même qu'on n'avait jamais perdu de vue jusqu'à présent. Mais aujourd'hui les gentilshommes à qui leurs principes défendent de faire la cour au gouvernement actuel, sont négligés et humiliés ; la plupart se conduisent en conséquence, contractent des habitudes indignes de leur naissance, et de leur éducation ; ils font société avec des gens semblables à certaines personnes que vous avez vues à Tully-Veolan. L'implacable proscription de l'esprit de parti semble dégrader les victimes qu'elle poursuit même injustement. Espérons que des jours plus heureux ne tarderont pas à luire pour nous ; et qu'alors un gentilhomme campagnard écossais pourra cultiver la littérature, sans être pédant comme notre ami le baron ; s'amuser de la chasse, sans avoir les goûts ignobles de M. Falconer ; et s'occuper à améliorer judicieusement son domaine, sans devenir une brute à deux pieds comme Killancureit.

Ainsi Flora prédisait une révolution que le temps a produite en effet, mais d'une manière bien opposée à ce qu'elle se figurait.

Elle parla ensuite de l'aimable Rose, et fit l'éloge le plus animé de sa beauté, de ses manières, et de son esprit. — Heureux ! dit-elle, heureux celui qui parviendra à posséder le cœur de Rose Bradwardine ! il aura trouvé un trésor inestimable. Toutes ses affections sont concentrées dans l'intérieur de sa maison ; elle n'a d'autre plaisir que d'exercer dans le calme toutes les vertus domestiques. Son époux sera pour elle ce qu'est maintenant son père, l'objet de tous ses soins, de sa sollicitude et de son affection. Elle ne verra rien, ne songera à rien, que pour lui et par lui. Si elle rencontre un homme vertueux et sensé, elle adoucira ses chagrins, allègera ses fatigues, et partagera ses plaisirs. Si malheureusement elle appartient à un époux brutal, ou qui la néglige, elle lui conviendra également, car elle ne survivra pas longtemps à ses mauvais traitemens. Hélas ! combien n'est-il pas à craindre que ma pauvre amie ne devienne l'épouse de quelque

(1) Cavalier est ici pris dans un sens *politique*. Nous trouverons aussi le type du Cavalier anglais dans *Sir Geoffroy Peveril du Pic*, et dans *Sir Henry Lee de Woodstock*.

homme indigne d'elle ! Oh ! que ne suis-je reine en ce moment, et que ne puis-je ordonner au plus digne et au plus aimable jeune homme de mes états, de recevoir le bonheur avec la main de Rose Bradwardine !

— En attendant, dit Fergus en riant, je voudrais bien vous entendre lui ordonner d'accepter la mienne.

Je ne saurais dire par quelle singularité ce souhait, exprimé sous la forme d'un badinage, fit éprouver à Édouard une sensation peu agréable, malgré son inclination croissante pour Flora, et son indifférence pour miss Bradwardine. C'est un de ces mystères inexplicables du cœur humain, et nous le laisserons passer sans commentaire.

— Votre main, mon frère ? répondit Flora en le regardant fixement. — Non, vous avez une autre fiancée, la gloire ! et les dangers auxquels vous vous exposeriez pour cette rivale briseraient le cœur de la pauvre Rose.

Ils arrivèrent au château en discourant ainsi ; et Waverley eut bientôt préparé ses dépêches pour Tully-Veolan. Comme il savait combien le baron était pointilleux sur tout ce qui regarde l'étiquette, il voulut apposer les armes de sa famille sur l'enveloppe de sa lettre [1], mais il ne trouva pas son cachet à la chaîne de sa montre, et il supposa qu'il l'avait laissé à Tully-Veolan. Il dit un mot de la perte qu'il avait faite, en empruntant au chef son cachet de famille.

— Certainement ! dit Miss Mac Ivor, Donald Bean Lean n'aurait pas ?...

En pareille circonstance, dit Fergus, je répondrais de lui sur ma vie ! — D'ailleurs, il n'aurait pas oublié la montre.

— Quoi qu'il en soit, Fergus, dit Flora, vous me permettrez de vous dire que je suis surprise que vous accordiez votre protection à cet homme.

— Ma protection ! cette chère sœur voudrait vous faire croire, capitaine Waverley, que je prends ce qu'on appelait autrefois un *Steakrid* [2], c'est-à-dire un morceau du *foray* [3], ou, pour parler

(1) L'Anglais le *moins noble* tient à faire parade de ses armes sur le cachet de ses lettres. Les armoiries ne sont pas, en France même, exclusivement réservées à la noblesse.

(2) *Steak*, morceau, *raid*, incursion.

(3) *Foray*, synonyme de *raid*. Nous laissons les mots en écossais, à cause du *c'est-à-dire* de Fergus, qui les explique.

plus clairement, une part du butin payée par le voleur au laird ou chef, sur les domaines duquel il apporte sa proie. Il est certain, capitaine, que si je ne trouve pas le moyen d'enchaîner la langue de Flora, le général Blakeney enverra un de ces jours un sergent et un détachement de Stirling pour saisir Vich Ian Vohr, comme on me surnomme, dans son propre château. Il prononça ces mots avec une hauteur et une emphase ironiques.

— Notre hôte ne doit-il pas sentir, Fergus, que tout cela n'est que folie et affectation? reprit Flora. Vous avez assez de braves gens à votre service, sans enrôler des bandits; et Votre Honneur est au-dessus de tout reproche. Que ne chassez-vous tout d'un coup de votre pays ce Donald Bean Lean, que je déteste à cause de son hypocrisie et de sa duplicité, plus encore que pour ses rapines! Rien au monde ne pourrait me décider à tolérer un homme semblable.

— *Rien au monde?* Flora, lui dit Fergus d'un ton très expressif.

— Non, rien au monde, pas même ce que j'ai le plus à cœur. Epargnez-nous le mauvais présage d'avoir de tels êtres pour appuis.

— Ma sœur, répondit Fergus en riant, vous oubliez mon respect pour la *belle passion*. Evan Dhu Mac-Combich est amoureux d'Alix, fille de Donald; vous n'exigerez pas de moi que je le trouble dans ses amours: il n'y aurait dans tout le clan qu'un cri d'indignation contre moi; vous connaissez le vieux proverbe. — Un parent est une partie du corps d'un homme, mais un frère-de-lait est une partie de son cœur.

— Très bien, cher Fergus, il est inutile de disputer avec vous; mais je désire que tout ceci se termine bien.

— C'est un pieux souhait, ma chère et prophétique sœur, et c'est aussi le meilleur moyen du monde pour terminer une discussion. — Mais entendez-vous le son des cornemuses, capitaine Waverley? Peut-être aimerez-vous mieux danser que de vous laisser assourdir par leur musique sans prendre part à l'exercice auquel elle nous invite?

Waverley prit la main de Flora. La danse, le chant, la gaîté continuèrent, et terminèrent les plaisirs de la journée au château de Vich Ian Vohr. Édouard se retira l'esprit agité de mille sentimens contraires qui se combattaient, et qui, pendant quelque temps, l'empêchèrent de goûter le sommeil, en le tenant

dans cette situation qui n'est pas sans charmes, et dans laquelle l'imagination prend le gouvernail, tandis que l'âme se laisse entraîner passivement par le flux rapide des réflexions, sans faire des efforts pour y résister, pour les mettre en ordre, et pour se rendre compte. Il s'endormit fort tard, et rêva de Flora Mac Ivor.

CHAPITRE XXIV.

Chasse au cerf et ses conséquences.

Ce chapitre sera-t-il long ou court? — C'est là une question dont les conséquences[1] peuvent vous intéresser, mon cher lecteur, quoique vous n'ayez pas de voix à donner pour la décider; de même que vous pouvez probablement, comme moi, n'avoir rien de commun avec l'établissement d'une nouvelle taxe, sauf la petite circonstance d'être obligé de la payer; vous êtes sûrement plus heureux dans le cas présent; car, quoique je puisse, de mon autorité arbitraire, étendre mes matériaux autant qu'il me plaira, je ne puis vous citer devant la cour de l'échiquier, si vous ne jugez pas à propos de me lire. Que je réfléchisse donc! J'avoue que les annales et documens que j'ai entre les mains ne parlent que bien peu de cette partie de chasse, mais il sera facile de trouver ailleurs d'abondans matériaux pour faire une description. Le vieux Lindsay de Pitscottie[2] n'est-il pas sous ma main avec sa chasse de la forêt d'Athole, et « son palais élevé et bien garni de « poutres de bois vert, avec toutes les espèces de boisson qu'on « peut se procurer en ville et aux champs, telles que bière, ale, « vin muscat, malvoisie, hypocras et eau-de-vie; avec pain de « froment, pain de ménage, pain au gingembre, bœuf, mouton, « agneau, veau, venaison, oies, cochons-de-lait, chapon, lapin, « grue, cygne, perdrix, pluvier, canard, canard sauvage, fran-

(1) L'auteur joue ici sur ce mot répété d'après le titre du chapitre.

(2) Sir Robert Lindsay de Pitscottie, à qui l'auteur emprunte la citation suivante, vivait dans le quinzième siècle; il est l'auteur d'une histoire, ou plutôt d'une *chronique* d'Écosse qu'on attribue aussi à sir David Lindsay, son contemporain. La chasse dont il est ici question fut une des grandes chasses de Jacques V, en 1528.

« colin, paon, faisan noir, grouse et capercailzies [1], sans oublier « les riches couchers, la vaisselle et le linge de table; » — sans « oublier surtout les habiles intendans, les adroits boulangers, « les excellens cuisiniers, et les apothicaires-confiseurs avec des « confections et des baumes pour les desserts [2]. » — Outre les particularités qu'on peut glaner dans cette description d'un banquet des Highlands dont le luxe fit changer d'opinion au légat du pape, qui avait jusque là prétendu que l'Écosse était le... — oui! — le dernier bout du monde; outre ces particularités, ne pourrais-je pas embellir mon récit à l'aide de la chasse de Taylor, le poète marinier [3] sur les montagnes de Mar [4], où,

A travers les brouillards, marais et fondrières,
Les rochers foudroyés, les monts et leurs bruyères,
Lièvres, cerfs et chevreuils se présentent soudain,
Et deux heures de chasse en donnent quatre-vingt;
Lowland, on te nomma low land avec raison;
Mais, Highland, ton gibier est digne de ton nom [5].

Mais, sans tyranniser davantage mes lecteurs, ou faire un plus ample étalage de mon érudition, je me contenterai d'emprunter un seul incident de la mémorable chasse de Lude, citée dans l'Essai sur la Harpe calédonienne par le spirituel M. Gunn [6], et je continuerai mon histoire avec la brièveté que me permettra le style naturel de ma composition, qui tient un peu de ce que les savans appellent employer les périphrases et les circonlocutions, et le vulgaire, chercher midi à quatorze heures.

(1) Le capercailzie, ou capercaylie d'Écosse, est le *tetrao urogallus* de Linnée, une espèce de coq de bruyère, qu'on retrouve en Russie, en Pologne, etc.

(2) Il y avait plus de douze mille personnes, selon Pitscottie, à cette chasse royale. Elle méritait bien en effet l'admiration du légat, *the Pope's legate*, dont, par parenthèse, le premier traducteur de *Waverley* avait fait un commentateur de Pope.

(3) John Taylor, surnommé le *poète de l'eau*, *the water poet*, parce qu'il avait été apprenti chez un marinier de la Tamise (*a water-man*). Taylor servit aussi sur la flotte du comte d'Essex, au siége de Cadix (1596). C'était un poète assez médiocre, mais qui attirait l'attention, à cause de son premier état. Il était aussi poète politique, et ses satires contre les Têtes-Rondes firent quelque bruit. Il mourut en 1654.

(4) Le canton de Mar est dans le comté d'Aberdeen. On le divise en trois régions: Brac-Mar, pays de montagnes, Cro-Mar, pays cultivé, et Mid-Mar, pays à égale distance des deux rivières Dee et Don qui l'arrosent. Le canton de Mar donne le titre de comte à la famile Erskine; et ce fut avec le comte de Mar et ses amis que Taylor assista à une grande chasse de Brac-Mar.

(5) S'il est permis de traduire des vers avec une exactitude un peu plate, c'est quand la poésie presque burlesque qui en résulte est l'image du prosaïsme de l'original. J. Taylor, le poète marinier, n'était qu'un poète très vulgaire. Pour saisir le sens des deux derniers vers, il faut se rappeler que Lowland (Basse-Écosse) signifie bas-pays, et Highland (Haute-Écosse) haut-pays. Taylor dit que la chasse des Lowlands est *low*, basse, mesquine, et celle des Highlands *haute*, grande, etc.

(6) M. John Gunn, d'Édimbourg, cité dans les notes de *la Dame du Lac*. Son ouvrage est intitulé: *Essai sur la Harpe et la Musique des Highlands*, etc.

Plusieurs motifs firent que la grande chasse fut retardée d'environ trois semaines : ce temps s'écoula agréablement pour Waverley au château de Glennaquoich. L'impression que Flora avait faite sur son cœur à leur première entrevue devenait plus vive de jour en jour ; car Flora était précisément la personne qu'il fallait pour fasciner l'esprit et les yeux d'un jeune homme romanesque : ses manières, sa conversation, ses talens pour la musique et pour la poésie, donnaient à ses attraits une influence nouvelle et variée. Même dans ses momens de gaîté, elle se trouvait encore élevée par l'imagination d'Édouard au-dessus des filles ordinaires d'Ève, et elle ne lui semblait que s'abaisser un instant à ces amusemens et à ces conversations de galanterie qui font l'existence de la plupart des femmes. En vivant auprès de cette aimable enchanteresse, en passant les journées à la chasse, et les soirées à danser et à faire de la musique, Waverley était de plus en plus enchanté de son hôte et épris de sa sœur séduisante.

Enfin l'époque fixée pour la grande chasse arriva, et Waverley partit avec le chef pour le lieu du rendez-vous, situé à une journée de marche de Glennaquoich, vers le nord. Fergus fut suivi dans cette occasion par environ trois cents hommes de son clan, bien armés et bien équipés. Waverley se conforma aux usages du pays en adoptant le *trews*, mais il ne put se décider à prendre le *kilt*; il prit aussi les *brogues* et le bonnet ; comme étant le costume le plus commode pour la chasse, et qui d'ailleurs l'exposait moins à fixer sur lui les regards, comme étranger, quand ils arriveraient au rendez-vous. Ils trouvèrent au lieu indiqué plusieurs chefs puissans. Waverley leur fut formellement présenté et en reçut un accueil cordial. Le nombre de vassaux et d'hommes de leur clan qui les accompagnaient, comme leur devoir féodal les y obligeait, était si considérable qu'ils formaient une petite armée. Ils étaient placés à une distance de plusieurs milles et formaient un cercle, ou *tinchel*, pour me servir du mot technique. Ce cercle allait en se resserrant, et poussait peu à peu les bêtes fauves vers le vallon où les chefs et les principaux chasseurs étaient en embuscade. Pendant ce temps ces illustres personnages bivouaquaient sur la bruyère en fleur, enveloppés dans leurs manteaux ; cette manière de passer une nuit d'été ne parut point désagréable à Waverley.

Le soleil était levé depuis plusieurs heures, et le plus pro-

fond silence régnait dans les défilés solitaires des montagnes ; les chefs et leurs Montagnards s'amusaient à divers jeux, et le plaisir de la coupe [1], comme dit Ossian, n'était pas oublié. — « D'autres s'étaient assis à part sur une colline retirée » [2], sans doute aussi profondément occupés à s'entretenir des affaires politiques et des nouvelles du jour, que les esprits de Milton l'étaient de leur discussion métaphysique. Enfin des signaux de l'approche du gibier se firent entendre. Des cris lointains retentissaient d'une vallée à l'autre à mesure que les différentes troupes de Montagnards, gravissant les rochers, s'ouvrant péniblement un passage à travers les taillis, franchissant les ruisseaux, et traversant les buissons, se rapprochaient les unes des autres, et resserraient dans un cercle plus étroit les daims effrayés et les autres animaux sauvages qui fuyaient devant eux. Par intervalles partaient des coups de mousquet répétés par mille échos ; à ce chœur se joignirent bientôt les aboiemens des chiens de plus en plus distincts. L'avant-garde des daims fut enfin aperçue ; et quand ils se montrèrent en bondissant dans le défilé par groupes de deux ou trois, les chefs prouvèrent leur expérience en distinguant les plus gros, et leur adresse en les abattant à coups de fusil. Fergus montra une dextérité remarquable, et Waverley fut assez heureux pour attirer l'attention des chasseurs et obtenir leurs applaudissemens.

Le principal corps d'armée des daims commença à déboucher dans le vallon, et présenta une phalange si formidable, que leurs bois, vus de loin, semblaient, à l'extrémité du vallon, un bosquet dépouillé de feuilles. Le nombre en était immense. En voyant leur ligne de bataille, leur attitude menaçante, et la manière dont les plus grands cerfs, placés en avant, regardaient les ennemis qui leur barraient le passage, les chasseurs les plus expérimentés commencèrent à prévoir quelque danger. Cependant l'œuvre de destruction allait son train. Chiens et chasseurs, tout s'en occupait, et l'on entendait retentir de toutes parts le bruit des coups de mousquet et de fusil. Les daims, réduits au désespoir, firent une charge terrible du côté où les chasseurs les plus renommés

(1) *The joy of the shell went round*, le plaisir de la conque ou de la coquille circulait (Carton). La conque marine était une coupe naturelle pour les héros d'Ossian. Ici l'auteur veut exprimer les libations de whisky d'une manière poétique.

(2) Citation de Milton.

avaient choisi leur poste. L'ordre fut aussitôt donné en langue gaëlique de se coucher visage contre terre; mais Waverley, dont les oreilles anglaises ne comprirent pas cet avis, fut sur le point d'être victime de son ignorance de l'ancienne langue dans laquelle il avait été donné. Fergus, s'apercevant de son péril, s'élança vers lui, le saisit avec force et le renversa sur la terre au moment même où tout le troupeau fondait sur eux. Il eût été de toute impossibilité de résister à ce torrent; et les coups de ces animaux étant très dangereux (*yy*), on peut donc dire que l'activité du chef sauva, en cette occasion, la vie de son hôte. Il le tint d'une main ferme jusqu'à ce que le troupeau de daims leur eût passé sur le corps. Waverley essaya alors de se lever; mais il se sentit couvert de contusions, et ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait la cheville du pied violemment foulée.

Cet accident mit un terme à la joie bruyante de l'assemblée, quoique aucun des Montagnards, qui sont habitués et préparés à de tels incidens, n'eût été blessé. On construisit presque en un instant un *wig-wam* [1] où Édouard fut placé sur une couche de bruyère. Le chirurgien, ou celui qui s'offrit pour en remplir les fonctions, semblait à la fois un docteur et un sorcier : c'était un vieux Montagnard à visage sec et enfumé, portant une vénérable barbe grise, et n'ayant d'autre vêtement qu'une casaque de tartane qui lui descendait jusqu'aux genoux, servant à la fois de pourpoint et de culotte (*zz*). Il observa un grand cérémonial, en s'approchant d'Édouard, et quoique notre héros souffrît de cruelles angoisses, il ne voulut procéder à aucune opération tendant à le soulager, avant d'avoir fait trois fois le tour de son lit, en marchant d'orient en occident, d'après le cours du soleil. C'était ce qu'on appelait faire le *deasil* (*aaa*), cérémonie que le docteur et les spectateurs semblaient considérer comme de la plus haute importance pour opérer une cure. Édouard souffrait trop pour être en état de faire la moindre question; et d'ailleurs comptant peu sur une réponse, il se soumit en silence.

Après cette cérémonie préalable, le vieil Esculape saigna très adroitement Édouard avec une ventouse. Il fit bouillir plusieurs plantes dont il forma une embrocation, ayant soin de marmotter en même temps quelques paroles gaëliques. Il fomenta ensuite la

(1) Expression américaine qui signifie une hutte.

partie souffrante, murmurant toujours des prières ou des charmes; car Waverley n'y put rien comprendre, et son oreille ne distingua que les expressions *Gaspar-Melchior-Balthazar-Max-Prax-Fax*, et autres mots de semblable jargon. Les fomentations ne tardèrent pas à diminuer la douleur et l'enflure, ce que notre héros attribua au suc des herbes et à l'effet de la friction; mais tous les spectateurs étaient unanimement convaincus que ce soulagement était dû aux charmes qui avaient accompagné l'opération. On apprit à Édouard que toutes les plantes dont on s'était servi avaient été cueillies pendant la pleine lune, et que l'herboriste en les cueillant avait constamment récité un charme, qui traduit en français, était ainsi conçu :

Je te salue, herbe divine,
Jadis cueillie en Palestine,
Au mont sacré des Oliviers ;
Grâces à tes sucs nourriciers,
Tu peux rappeler à la vie
Les malades presque mourans.
Au nom de la vierge Marie,
Je viens te cueillir dans nos champs (*bbb*).

Edouard remarqua avec étonnement que Fergus, malgré ses connaissances et l'éducation qu'il avait reçue, semblait partager les idées superstitieuses de ses compatriotes. Peut-être regardait-il comme impolitique d'affecter du scepticisme sur une croyance généralement reçue ; ou plus probablement, il existait en lui, comme en tant d'autres personnes qui ne réfléchissent jamais sérieusement sur ces matières, un fond de réserve de superstition, qui formait un contrepoids à la liberté de ses paroles et de ses actions dans d'autres circonstances. Waverley ne fit donc aucun commentaire sur la manière dont il avait été traité ; mais il paya le médecin avec une générosité qui surpassa de beaucoup ses espérances. Celui-ci fit tant de remercîmens en langues anglaise et gaëlique, que Mac Ivor scandalisé de cet excès de reconnaissance, y coupa court en s'écriant : *Ceud mile mhalloih ort!* c'est-à-dire, cent mille malédictions sur toi! et en même temps il poussa hors de la hutte le guérisseur des maux humains.

Quand Waverley fut seul, l'épuisement causé par les souffrances et la fatigue, — car il s'était livré pendant toute la journée à un exercice violent, — le plongèrent bientôt dans un sommeil profond, quoique troublé par un peu de fièvre; il dut sans doute

ce repos à une potion narcotique que le vieux Montagnard avait composée avec la décoction de quelques plantes de sa pharmacie.

Le lendemain matin de bonne heure, la chasse étant terminée et la gaîté un peu troublée par l'accident fâcheux arrivé à Édouard, à qui Fergus et tous ses amis témoignèrent l'intérêt le plus vif, la question fut de savoir quel parti on prendrait à l'égard du chasseur blessé. Fergus Mac Ivor fit préparer un brancard avec des branches de *bouleau* et de *coudrier gris* (*ccc*), et ses gens transportèrent Waverley avec des précautions et une adresse, qui rendent assez probable qu'ils peuvent avoir été les ancêtres de quelques-uns de ces robustes Gaëls, qui ont de nos jours le bonheur de transporter en chaise à porteur les belles d'Édimbourg dans dix *routs* différens en une même soirée [1]. Quand Waverley fut élevé sur leurs épaules, il ne put s'empêcher de voir avec plaisir, l'effet pittoresque produit par le départ de ce camp de la forêt (*ddd*).

Les différentes tribus se réunirent chacune au *pibroch* [2] de son clan, et conduites par leur chef patriarchal. Quelques unes déjà en marche étaient aperçues gravissant les détours des montagnes, ou descendant les gorges qui conduisaient au lieu de la chasse, tandis que l'oreille était encore frappée du son mourant de leurs cornemuses. D'autres formaient un tableau mouvant sur la plaine étroite; leurs plumes et leurs larges plaids flottant au gré de la brise du matin, et leurs armes brillantes réfléchissant les rayons du soleil levant. La plupart des chefs vinrent prendre congé de Waverley, et lui exprimer le vif espoir qu'ils conservaient de le revoir, et avant peu; mais Fergus eut soin d'abréger la cérémonie des adieux. Enfin, son clan étant réuni et en ordre de marche, Fergus donna le signal du départ, mais fit prendre par un autre chemin que celui qu'ils avaient suivi en venant. Il fit entendre à Waverley que la plus

(1) On appelle *cady* (sans doute du français, cadet) les commissionnaires et porteurs qui sont stationnés au coin des rues d'Édimbourg. Autrefois les cadys se recrutaient principalement dans les montagnes. Les habitans de la Basse-Écosse en donnent quelquefois une singulière raison : — les maisons d'Édimbourg, celles de la vieille ville, sont si hautes, qu'un homme habitué à gravir le Ben-Nevis, le Ben-Lomond, etc., peut seul porter de lourds paquets et même le léger billet doux, à un douzième étage. Du temps de Smollett, les cadys formaient une espèce de corporation, etc. Ce sont encore eux qui transportent les dames aux soirées, ou *routs*, dans des chaises-à-porteurs.

(2) Chaque clan d'Écosse a son pibroch particulier, exécuté sur la cornemuse. Les connaisseurs prétendent y distinguer tous les sons imitatifs d'une chasse, d'un combat ou d'une fête.

grande partie de ceux qui l'accompagnaient avaient une expédition lointaine à faire, et que lorsqu'il l'aurait placé chez un gentilhomme qui, comme il en était sûr, aurait pour lui toutes les attentions possibles, il serait lui-même dans la nécessité de les accompagner une partie du chemin, mais qu'il viendrait rejoindre son ami sans perdre de temps.

Waverley fut un peu surpris que Fergus ne lui eût rien dit de sa destination ultérieure, en partant pour la chasse ; mais il ne pouvait dans sa situation lui faire beaucoup de questions à cet égard. La plus grande partie du clan marcha en avant sous la conduite du vieux Ballenkeiroch et d'Evan Dhu Mac-Combich, avec un air d'ardeur et de gaîté ; il ne resta que quelques hommes auprès du chef, pour lui servir d'escorte. Fergus marchait à côté du brancard d'Édouard, et ne cessait de s'occuper de lui de la manière la plus affectueuse. Vers midi, après un voyage que la nature de l'équipage qui lui avait été procuré, la douleur que lui causaient ses contusions, et un chemin très raboteux, rendirent plus pénible qu'on ne saurait le dire, Waverley fut accueilli avec hospitalité dans la maison d'un gentilhomme parent de Fergus, qui avait fait, pour le recevoir, tous les apprêts que comportait la vie simple qu'on menait alors universellement dans les montagnes d'Écosse. Édouard admira dans son nouvel hôte, vieillard d'environ soixante-dix ans, les restes de la simplicité primitive. Ses vêtemens provenaient des productions de ses propriétés : la laine de ses brebis en avait fourni le tissu travaillé par ses serviteurs. C'était avec le suc des herbes et des lichens des montagnes voisines qu'il lui avait donné les couleurs de la tartane de son clan. La toile de son linge avait été faite avec le chanvre qu'il avait récolté et que ses filles et ses servantes avaient filé, et sa table n'offrait pas un mets qui ne fût le produit de ses domaines, quoiqu'elle fût abondante en gibier et en poisson de toute espèce.

Ne réclamant lui-même aucun des droits de chef de clan ou de vasselage, il s'estimait heureux de l'alliance et de la protection de Vich Ian Vohr et de quelques autres chefs hardis et entreprenans, protection qui lui permettait de vivre tranquillement et sans ambition, comme il le désirait. Il est vrai que souvent les jeunes gens nés sur ses terres le quittaient pour aller servir sous les ordres de ses amis les plus actifs ; mais quelques vieux

domestiques et tenanciers secouaient la tête lorsqu'ils entendaient reprocher à leur maître son manque d'ardeur, et disaient: —Quand il n'y a pas de vent, la pluie en est plus douce [1]—Ce bon vieillard, dont la charité et l'hospitalité étaient sans bornes, aurait reçu Waverley avec bonté, puisque sa situation demandait des secours; mais voyant en lui un ami et un hôte de Vich Ian Vohr, il lui prodigua les soins les plus assidus et les plus empressés. De nouvelles embrocations furent appliquées sur la foulure, et de nouveaux charmes furent mis en usage. Enfin, après avoir témoigné à Édouard plus d'inquiétude pour sa santé qu'il n'eût été convenable pour qu'il la recouvrât plutôt, Fergus lui fit ses adieux pour quelques jours; époque à laquelle, il lui dit qu'il reviendrait à Tomanrait, où il espérait le trouver en état de monter un des poneys montagnards de son hôte, et de retourner ainsi à Glennaquoich.

Le lendemain le vieux laird apprit à Édouard que son ami s'était mis en marche dès la pointe du jour; qu'il avait emmené tout son monde, à l'exception de Callum Beg, son jeune page, qui était attaché à sa personne, et qui avait reçu ordre de se regarder maintenant comme au service de Waverley. Édouard demanda à son hôte s'il savait où le chef était allé. Le vieillard le regarda en face, avec un sourire qui avait quelque chose de mystérieux et de mélancolique, et ce fut sa seule réponse. Waverley renouvela sa question, et son hôte lui répondit en citant un proverbe:

> Qui fit aller au diable un messager vaurien?
> Ce fut de demander ce qu'il savait fort bien (ees).

Il allait continuer, mais Callum Beg ne lui en laissa pas le temps. —Le *Tigheamach*, c'est à dire, le chef, dit-il avec un ton presque impertinent, n'aimait pas qu'on fît beaucoup parler le Duinhewassel sassenagh [2], parce qu'il ne se portait pas bien. Waverley en conclut qu'il désobligerait son ami, s'il demandait à un étranger le motif d'un voyage qu'il n'avait pas jugé à propos de lui communiquer lui-même.

Il est inutile de décrire les progrès du rétablissement de la santé de notre héros. Le sixième jour commençait, et il était

(1) Proverbe gaélique.
(2) Le gentilhomme saxon.

en état de marcher à l'aide d'un bâton, quand Fergus revint avec une vingtaine de ses gens. Il semblait plein d'ardeur et de gaîté; il félicita son ami sur sa convalescence, et, trouvant qu'il pouvait monter à cheval, il lui proposa de partir sur-le-champ pour Glennaquoich. Waverley y consentit avec joie; car pendant tout le temps de sa retraite forcée, ses rêves n'avaient cessé de lui offrir l'image de la belle maîtresse de ce château.

Ils ont bientôt franchi les côteaux, les vallons,
Les bruyères, les marécages.

Fergus se tint constamment auprès de son ami pendant toute la route, et ses *Mirmidons*, qui marchaient d'un pas infatigable, ne s'éloignèrent que pour tirer sur quelques chevreuils ou sur quelques coqs de bruyère. Le cœur de Waverley battit avec force lorsqu'il aperçut la vieille tour de Ian Nan Chaistel, et qu'il put distinguer la belle châtelaine, qui venait à leur rencontre.

Fergus, avec sa bonne humeur accoutumée, lui cria de loin: —Incomparable princesse! ouvrez les portes au Maure Abindarez, que son ami Rodrigue de Narvaez, connétable d'Antiquera, amène dans votre château!... Ou bien, si vous le préférez, ouvrez-les au vaillant marquis de Mantoue, qui tremble pour les jours de son malheureux ami presque mourant, Baldovinos de la Montagne [1]!— Paix à ton ame, Cervantes! comment pourrais-je, sans te citer, me faire comprendre à une beauté romanesque?

Flora s'approcha, et reçut Édouard avec beaucoup d'affection. Elle lui exprima son regret de l'accident qui lui était arrivé dont elle avait déjà appris les détails, et sa surprise que son frère n'eût pas pris plus de soin pour mettre un étranger sur ses gardes contre les dangers d'un divertissement auquel il l'avait invité! Édouard s'empressa de disculper le chef, qui, dans le fait, lui avait probablement sauvé la vie au péril de la sienne.

Après les premiers complimens, Fergus dit quelques mots à sa sœur en gaëlique, et les joues de la belle Flora furent bientôt

(1) Allusion à ce passage du premier livre des *Aventures de Don Quichotte* :
Abran vuestras mercedes al senor Baldovinos, y al senor marques de Mantua, que vien mal herido, y al senor Abendarraes, que trae cautivo el valeroso Rodrigo de Narvaez, etc.

inondées de larmes que la piété ou la joie paraissait faire couler; elle leva les yeux au ciel, et joignit les mains comme pour lui faire une prière ou des remercîmens solennels. Une minute s'était à peine écoulée quand elle remit à Waverley des lettres qu'on avait envoyées de Tully-Veolan pendant son absence; elle en remit en même temps d'autres à son frère, ainsi que plusieurs numéros du *Mercure Calédonien* [1], seule gazette publiée alors au nord de la Tweed [2].

Les deux amis se retirèrent pour examiner leurs dépêches; Waverley vit bientôt que les siennes contenaient des objets d'un très grand intérêt.

CHAPITRE XXV.

Nouvelles de l'Angleterre.

Les lettres que Waverley avait reçues jusqu'à cette époque, de ses parens d'Angleterre, n'étaient pas de nature à mériter d'être communiquées au lecteur. Son père lui écrivait ordinairement avec la pompeuse affectation d'un homme trop accablé par les affaires publiques pour s'occuper de celles de sa famille. Parfois il lui nommait quelques personnes de rang en Écosse auxquelles il désirait que son fils rendît ses devoirs. Mais Waverley, tout entier aux amusemens de Tully-Veolan et de Glennaquoich, s'était cru dispensé de faire attention à des désirs si froidement exprimés, d'autant plus qu'il avait une excuse toute prête dans les distances, la brièveté des congés, etc.

Depuis quelque temps, les épîtres paternelles de M. Richard Waverley d'un style mystérieux, annonçaient l'espoir, d'un crédit et d'une grandeur qu'il devait bientôt obtenir, et qui promettaient à son fils l'avancement le plus rapide, s'il restait au service. Les lettres de sir Éverard étaient d'une toute autre teneur: elles étaient courtes, car le bon baronnet n'était pas un de ces corres-

(1) Journal dont la publication est continuée encore à Édimbourg, *The Caledonin Mercury*.
(2) La Tweed sépare l'Angleterre de l'Écosse.

pondans inépuisables dont l'écriture déborde la marge de leur large papier à lettres, et ne laisse aucune place pour le cachet; mais elles étaient tendres et affectueuses, et se terminaient rarement sans quelque allusion sur l'état des écuries de notre héros, quelque question sur la situation de ses finances, et quelque enquête spéciale sur les recrues qui avaient quitté avant lui Waverley-Honour. La tante Rachel lui recommandait de ne pas oublier ses principes de religion, de soigner sa santé, de prendre garde aux brouillards d'Écosse, qui, à ce qu'elle avait entendu dire, mouillaient un Anglais jusqu'à la peau [1]; et enfin de ne jamais sortir le soir sans redingote, et surtout de porter toujours sur la peau un gilet de flanelle.

M. Pembroke n'avait écrit qu'une seule fois à notre héros, mais sa lettre était six fois plus longue que celles qu'on écrit dans notre siècle dégénéré : elle n'avait pas moins de dix énormes pages d'une écriture très serrée; c'était le précis d'un manuscrit in-quarto, supplémentaire, d'*addenda, delenda, et corrigenda*, ayant rapport aux deux traités qu'il avait remis à Waverley. Il considérait cet écrit comme une simple bouchée pour calmer l'appétit de curiosité qu'il supposait à Édouard, se réservant de lui envoyer par la première occasion l'ouvrage entier, qui était beaucoup trop lourd pour être mis à la poste, et auquel il se proposait de joindre certaines brochures intéressantes, récemment publiées par son ami le libraire de la *Petite-Bretagne*, avec lequel il avait entretenu une sorte de correspondance littéraire, d'où il résultait que les rayons de la bibliothèque de Waverley-Honour étaient chargés de beaucoup de productions absurdes, et que l'on envoyait régulièrement une fois par an à sir Éverard un mémoire dont le montant n'était jamais exprimé par moins de trois chiffres [2], avec un — *Doit* sir Éverard Waverley de Waverley-Honour à Jonathan Grubbet, libraire et papetier, *Petite-Bretagne*, à Londres.

Tel était le style des lettres qu'Édouard avait jusqu'alors reçues d'Angleterre, mais le paquet qui lui fut remis à Glennaquoich était bien d'une autre importance. Quand je transcri-

(1) Ce proverbe épigrammatique trouve son application fréquente en Écosse, où l'on appelle gravement brouillards ces ondées soudaines qui traversent les vêtemens, et contre lesquelles les parapluies ne sont d'aucun secours.

(2) C'est-à-dire, ne montait jamais à moins de cent guinées, ou cent livres sterling.

rais ces épîtres littéralement, le lecteur ne pourrait comprendre le motif qui les avait fait écrire, avant de jeter un coup d'œil sur l'intérieur du cabinet de Saint-James à cette époque.

Il y avait alors, comme cela n'est pas rare, deux partis dans le ministère. Le plus faible cherchait à suppléer à son infériorité par ses intrigues actives. Il s'était fait depuis peu quelques nouveaux prosélytes, ce qui lui donnait l'espoir de supplanter ses rivaux dans la faveur du souverain, et d'obtenir la prépondérance dans la chambre des communes. Richard Waverley, entre autres, avait semblé valoir la peine d'être gagné; cet honnête gentilhomme était parvenu à se créer un certain nom et un certain crédit, comme homme public, et même à passer aux yeux de bien des gens pour un politique profond, grâce à la mystérieuse gravité de sa conduite, à son attention à l'étiquette plutôt qu'à la substance des affaires, et à sa facilité à faire de longs et ennuyeux discours. Ils consistaient en lieux communs et en sentences banales, qui, parées d'un jargon technique, masquaient assez bien le vide de ses phrases. Ce n'était pas, il est vrai, disait-on, un de ces brillans orateurs dont le talent s'évapore en tropes de rhétorique et en saillies d'esprit, mais c'était un homme doué de talens solides en affaires, et *de bon usage*, comme disent nos dames en choisissant leurs robes de soie, qui, selon elles, doivent être excellentes pour l'usage de tous les jours, puisqu'elles n'ont rien de commun avec le tissu des robes du dimanche.

Cette idée sur M. Richard Waverley était si générale, que le parti dont nous venons de parler, le parti insurgent du cabinet, ayant sondé ses dispositions, se trouva si satisfait de ses sentimens et de ses talens, qu'il lui proposa, dans le cas où une certaine révolution aurait lieu dans le ministère, une place ostensible dans le nouvel ordre de choses. Il ne s'agissait pas, il est vrai, de le placer au premier rang; mais son emploi devait être beaucoup plus élevé, plus important, et plus lucratif que celui qu'il exerçait. Sir Richard ne pouvait résister à une telle tentation, quoique le grand personnage que les nouveaux alliés se proposaient d'attaquer, fût son patron, et qu'il eût jusqu'alors constamment suivi sa bannière. Malheureusement trop de précipitation fit avorter ce beau projet d'ambition avant qu'il fût mûr; toutes les personnes attachées au gouvernement qui y avaient

pris part, et qui hésitèrent à prendre le parti de donner volontairement leur démission, furent informées officiellement que le roi n'avait plus besoin de leurs services; M. Richard Waverley fut de ce nombre, et comme il était, aux yeux du ministre, coupable d'une noire ingratitude, sa destitution eut quelque chose de méprisant et d'injurieux; le public, et même le parti dont il partageait la chute, prirent peu d'intérêt au désappointement de cet homme d'état égoïste et intéressé. Il se retira donc à la campagne, avec cette agréable réflexion qu'il avait perdu à la fois sa réputation, son crédit, et,—ce qu'il ne regrettait pas moins,—ses émolumens.

La lettre que Richard Waverley écrivit à son fils en cette occasion, était un chef-d'œuvre dans son genre : Aristide lui-même n'aurait pu se plaindre d'être plus durement traité; un monarque injuste, une patrie ingrate, tel était le refrain de chaque paragraphe. Il parlait de ses longs services, de ses sacrifices dont on ne lui avait tenu aucun compte, quoiqu'il eût été largement payé des premiers, par le traitement qu'il avait reçu, et que personne n'eût pu deviner en quoi consistaient les autres, si ce n'était d'avoir déserté, non par conviction, mais par l'espoir du lucre, les principes des Torys, que sa famille professait. Vers la fin de sa lettre, la force de son éloquence avait porté son ressentiment à un tel excès, qu'il n'avait pu retenir quelques menaces de vengeance, quoique vagues et impuissantes. Il terminait son épître par informer son fils que son bon plaisir était qu'il montrât combien il était sensible au traitement indigne qu'avait essuyé son père, en donnant sa démission de sa compagnie, aussitôt sa lettre reçue. Il ajoutait que tel était aussi le désir de son oncle, comme celui-ci le ferait sans doute connaître.

En effet, la seconde lettre qu'ouvrit Édouard était de sir Éverard. La disgrâce de son frère semblait avoir effacé de son bon cœur tout souvenir de la différence de leurs opinions politiques, et comme il était éloigné des sources qui auraient pu lui apprendre que cette disgrâce n'était réellement que la suite aussi juste que naturelle d'intrigues qui n'avaient pas réussi, le bon et crédule baronnet n'y vit qu'une nouvelle preuve de l'énorme injustice du gouvernement existant.—Il est bien vrai, disait-il, et il ne doit même pas le déguiser à Édouard, que sir Richard

n'aurait point éprouvé une insulte semblable, la première dont la famille de Waverley avait à rougir, s'il ne s'y fût exposé, en acceptant un emploi sous le système actuel; mais il était persuadé qu'il sentait aujourd'hui toute l'énormité de sa faute; et il aurait soin (lui sir Éverard) d'empêcher que ses regrets n'eussent aussi pour objet ses pertes pécuniaires. C'était assez pour un Waverley d'avoir subi une disgrâce publique : le chef de la famille remédierait aisément à la diminution de ses revenus; mais c'était à la fois l'opinion de sir Richard Waverley et la sienne qu'Édouard, le représentant de la famille de Waverley-Honour, ne devait pas rester dans un poste qui l'exposait à recevoir une injure semblable à celle dont son père venait d'être atteint. Il invitait donc son neveu à prendre le moyen le plus sûr et le plus prompt pour faire parvenir sa démission aux bureaux de la guerre, en lui donnant à entendre qu'il n'avait pas besoin d'y mettre plus de cérémonie qu'on n'en avait mis pour son père. Il le chargeait en même temps d'une foule de complimens pour le baron de Bradwardine.

La tante Rachel s'exprimait d'une manière plus énergique encore. Elle regardait la disgrâce de son frère comme la juste punition du forfait qu'il avait commis en oubliant les liens sacrés qui l'attachaient à son légitime souverain, quoique exilé, et en ayant la bassesse de prêter serment d'obéissance à un étranger; concession que sir Nigel Waverley, son grand-père, n'avait jamais voulu faire ni au parlement des Têtes-Rondes [1], ni à Cromwell, quand il y allait de sa fortune et de sa vie. Elle espérait que son cher Édouard marcherait sur les traces de ses ancêtres, qu'il s'empresserait de quitter les signes d'esclavage qui l'attachaient à la famille usurpatrice; et qu'il regarderait l'injure faite à son père comme un avis que lui donnait le ciel, que, s'écarter des voies de la fidélité est un crime qui porte avec soi son châtiment. Elle finissait aussi en présentant ses complimens au baron de Bradwardine, et demandait à Waverley si Miss Rose, sa fille, était assez âgée pour porter une belle paire de boucles d'oreilles qu'elle avait le projet de lui envoyer comme un gage de son amitié. La bonne dame désirait aussi savoir si M. Bradwardine prenait autant de tabac écossais [2],

(1) Sobriquet donné aux républicains sous Charles I.
(2) Les Écossais ont toujours passé en Angleterre pour de grands *priseurs*, si bien

et était un danseur aussi infatigable que lorsqu'il était, environ trente ans auparavant, au château de Waverley-Honour.

Le lecteur présume bien que ces lettres excitèrent l'indignation d'Édouard. D'après les études mal dirigées qu'il avait faites, il n'avait aucune opinion politique arrêtée à opposer au ressentiment que lui causaient les outrages faits à son père. Il ignorait entièrement la véritable cause de sa disgrâce ; il ne s'était jamais habitué à réfléchir sur les opinions politiques du temps où il vivait, ni sur les intrigues dont son père s'était si activement occupé. L'impression que les divers partis qui existaient alors avaient accidentellement faite sur son esprit, et qui était due à la société dans laquelle il avait vécu à Waverley-Honour, était même d'une nature plutôt défavorable au gouvernement existant, et à la dynastie qui occupait le trône. Il partagea donc sans hésiter le ressentiment des personnes qui avaient le droit de lui dicter sa conduite : peut-être même le fit-il encore plus volontiers en se rappelant l'ennui de sa garnison, et le rôle inférieur qu'il avait joué parmi les officiers de son régiment. S'il avait pu avoir aucun doute sur ce qu'il devait faire, la lettre suivante, écrite par son officier commandant, aurait suffi pour le décider, et comme elle est fort courte, nous la donnerons littéralement :

« Monsieur,

« Ayant poussé un peu plus loin que je ne le devais l'indul-
« gence que les lumières de la nature, et encore plus celles du
« christianisme, inspirent pour les erreurs qui peuvent avoir
« pour cause la jeunesse et l'inexpérience, et cette indulgence
« n'ayant produit aucun effet, je suis forcé, malgré moi, dans
« le moment de crise actuel, d'employer le seul remède qui soit
« en mon pouvoir.

« Je vous ordonne donc de vous rendre à........., quartier-
« général du régiment, dans le délai de trois jours à compter
« de la date de ma lettre. Faute par vous de vous conformer à
« cet ordre, mon devoir sera de faire un rapport au bureau de
« la guerre, pour vous désigner comme absent sans congé, et

que l'enseigne des marchands de tabac de Londres est communément un Écossais en grand costume, grossièrement sculpté en bois et colorié.

« de prendre d'autres mesures qui vous seront désagréables
« ainsi qu'à votre très humble serviteur.

« J. Gardiner,
Lieutenant-colonel, commandant le régiment de dragons. »

La lecture de cette lettre fit bouillonner le sang de Waverley. Il était accoutumé, dès son enfance, à disposer en grande partie de son temps comme bon lui semblait; et cette habitude était une des causes qui lui avaient rendu les règles de la discipline militaire aussi désagréables à cet égard, qu'elles l'étaient sous quelques autres rapports. L'idée qu'on ne l'y assujettirait jamais à la rigueur, s'était complètement emparée de son esprit; et l'indulgence passée de son colonel l'avait confirmé dans cette opinion. Rien, selon lui, ne s'était passé qui dût porter son chef à prendre avec lui tout à coup un ton si arbitraire et si insolent, sans autre avis préalable que les insinuations dont nous avons parlé à la fin du dix-neuvième chapitre. En rapprochant cette manière de lui écrire, des nouvelles contenues dans les lettres qu'il venait de recevoir de sa famille, Édouard supposa facilement qu'on avait le projet de faire peser sur lui le même abus de pouvoir dont se plaignait son père, et que c'était un plan convenu de persécuter et dégrader tous les membres de la famille de Waverley.

Édouard écrivit de suite quelques lignes d'un style très froid à son colonel; il le remerciait des bontés qu'il avait eues pour lui, par le passé, et lui témoignait ses regrets de ce qu'il avait pris un ton tout différent, qui paraissait n'avoir d'autre but que d'en effacer le souvenir. Le style de sa lettre, autant que ce qu'il croyait être son devoir dans la crise présente, lui commandait de donner sa démission : en conséquence, il lui renvoyait la *commission* [1] qui l'avait exposé à une correspondance si désagréable, et il priait le colonel Gardiner d'avoir la complaisance d'en faire part à qui de droit.

Lorsqu'il eut terminé cette épître magnanime, il se trouva un peu embarrassé sur le choix des termes dont il devait se servir pour rédiger sa démission, et il se décida à consulter son ami. Il est bon d'observer en passant que la promptitude et la hardiesse qui distinguaient toutes les pensées, les paroles et les actions de

(1) C'est-à-dire son brevet d'officier.

Fergus, lui avaient donné un véritable ascendant sur l'esprit de Waverley, doué peut-être d'une intelligence égale et même d'un plus beau génie. Édouard courbait la tête devant l'activité, la résolution et la hardiesse d'un caractère qui devait une grande partie de sa supériorité à l'habitude d'agir d'après un système arrêté et régulier, et à une grande connaissance du monde.

Lorsque Édouard rencontra Fergus, ce dernier avait encore à la main un journal qu'il venait de parcourir, et il s'avançait avec l'embarras de quelqu'un qui a de mauvaises nouvelles à communiquer.

—Capitaine Waverley, lui dit-il, vos lettres confirment-elles l'annonce peu agréable que je trouve dans cette feuille ?

En même temps il lui remit le journal qui rapportait, dans les termes les plus amers, la disgrâce de sir Richard. Cet article était sans doute extrait de quelque feuille périodique de Londres; et le paragraphe était terminé par ces mots remarquables :

« —On dit que ce même Richard, qui a fait tout cela, n'est « pas le seul exemple de l'*honneur versatile* de W-v-r-l-y-H-n-r. « *Voyez* la gazette de ce jour [1]. »

Notre héros chercha d'une main tremblante la colonne indiquée, et lut ce qui suit : « Édouard Waverley, capitaine dans le..... régiment de dragons, destitué pour absence du corps sans congé. » Puis dans la liste des promotions militaires du même régiment, Édouard lut ce dernier article : « — Lieutenant « Julius Butler nommé capitaine, en remplacement d'Édouard « Waverley, destitué. »

Le cœur de notre héros s'abandonna à tout le ressentiment qu'une insulte si peu méritée, et préméditée selon toute apparence, devait inspirer à un jeune homme qui avait cherché l'honneur, et se voyait ainsi, de propos délibéré, livré à la honte et au mépris public.—En comparant la date de la lettre de son colonel avec celle de l'article de la gazette, il vit que la menace de faire un rapport contre lui avait été mise à exécution sans qu'on eût daigné s'informer si elle lui était parvenue, et s'il était disposé à obéir ; il en conclut que c'était un plan concerté pour le déshonorer aux yeux du public, et l'idée qu'on y

(1) C'est-à-dire, voyez l'extrait de la *Gazette officielle*, qu'on insère toujours dans tous les autres journaux.

avait réussi, lui fit éprouver une sensation si cruelle, qu'après de vains efforts pour la cacher, il se jeta dans les bras de Mac-Ivor, en versant des larmes de honte et d'indignation.

Mac-Ivor n'avait pas le défaut d'être insensible aux injures faites à ses amis ; indépendamment de certains plans qu'il avait formés, et dans lesquels Édouard entrait pour quelque chose, il prenait à lui un intérêt vif et sincère. Ce procédé lui parut aussi extraordinaire qu'à Waverley. Il connaissait, il est vrai, mieux que son ami, les motifs de l'ordre péremptoire de joindre son régiment ; mais que, sans s'informer des circonstances d'un retard nécessaire, et contre son caractère bien connu et bien établi, l'officier commandant eût agi d'une manière si dure et si extraordinaire, c'était un mystère qu'il ne pouvait pénétrer. Il calma cependant notre héros le mieux qu'il le put, et commença à tourner son esprit vers l'espoir de venger son honneur insulté.

Édouard saisit avidement cette idée : — Me ferez-vous le plaisir, dit-il, de porter un cartel au colonel, cher Fergus ? Vous me rendrez un service que je n'oublierai de ma vie !

Fergus parut réfléchir : — C'est une preuve d'amitié, dit-il, que vous seriez en droit d'exiger, si elle pouvait être utile ou vous mener à rétablir votre honneur ; mais dans le cas dont il s'agit, je doute que votre officier commandant veuille vous rendre raison des mesures qu'il a prises contre vous ; car, quelque rigoureuses et offensantes qu'elles soient, elles ne dépassent pas les strictes bornes de son devoir. D'ailleurs Gardiner est un huguenot scrupuleux, qui a adopté certaines idées sur le péché des duels, idées dont il se départira d'autant moins que son courage est à l'abri de tout soupçon. Et en outre je... je... pour vous dire la vérité, — je n'ose, en ce moment, pour de très fortes raisons, m'approcher de trop près d'un quartier-général, ou d'une ville de garnison.

— Je suis donc obligé de supporter tranquillement cette injure !

— C'est un avis que je ne donnerais jamais à un ami ; mais je voudrais que votre vengeance tombât non sur la main, mais sur la tête, non sur de malheureux instrumens que la tyrannie a employés pour vous insulter, mais sur ce gouvernement oppresseur qui a dirigé et ordonné ces insultes réitérées et préméditées.

— Sur le gouvernement?

— Oui, répondit l'impétueux Montagnard, sur la maison usurpatrice de Hanovre, que votre grand-père n'aurait pas plus consenti à servir, qu'il n'aurait voulu recevoir pour salaire l'or fondu et brûlant du roi des démons!

— Mais depuis le temps de mon grand-père, deux générations de cette dynastie ont occupé le trône.

— Je n'en disconviens pas; mais parce que nous avons donné le temps à ces usurpateurs de montrer leur véritable caractère; parce que vous et moi nous avons supporté patiemment leur joug, que nous nous sommes même conformés au temps, au point d'accepter d'eux des emplois, et de leur fournir ainsi l'occasion de nous insulter publiquement en nous les retirant, devons-nous rester insensibles à des injures que nos pères n'ont fait que craindre, et que nous avons réellement essuyées? La cause de l'infortunée maison de Stuart est-elle moins juste, parce qu'elle est représentée par un prince entièrement étranger aux prétendus crimes qu'on a reprochés à son père? — Vous souvenez-vous des vers de votre poète favori?

> Si Richard sans contrainte eût quitté la couronne,
> Un roi ne peut donner que ce que Dieu lui donne;
> Si le ciel à Richard eût fait présent d'un fils,
> A ce fils son pouvoir devait être transmis.

Vous voyez, mon cher Waverley, que je puis citer les poètes aussi bien que Flora et vous. Mais venez, déridez ce front chagrin, et rapportez-vous-en à moi pour vous montrer un chemin honorable afin d'arriver à une prompte et glorieuse vengeance. Allons trouver ma sœur, qui a peut-être d'autres nouvelles à nous apprendre sur ce qui s'est passé pendant notre absence; mais d'abord ajoutez un post-scriptum à votre lettre pour marquer l'époque de la réception des premiers ordres de votre colonel calviniste; dites-lui que son procédé a été si prompt, qu'il vous laisse le regret de ne l'avoir pas préveuu en lui envoyant votre démission, et faites-le rougir de son injustice.

La démission en règle de Waverley fut donc insérée dans la lettre, qui fut ensuite cachetée. Mac-Ivor la remit, avec quelques lettres qu'il avait écrites lui-même, à un messager spécial, qui reçut ordre de les porter au bureau de la poste le plus voisin.

CHAPITRE XXVI.

Éclaircissement.

Ce n'était point sans intention que Mac-Ivor venait de parler de Flora; il avait observé avec beaucoup de plaisir l'attachement croissant du jeune Anglais pour sa sœur, et ne voyait d'autre obstacle à leur union que l'emploi que le père de Waverley occupait dans le ministère, et le grade d'Édouard lui-même dans l'armée de Georges II. Ces obstacles étaient alors écartés, et d'une manière qui du moins semblait préparer le fils de M. Richard Waverley à reconnaître une autre dynastie. Sous tout autre rapport ce mariage était tout ce qu'il pouvait désirer. Cette union semblait devoir assurer la sûreté, le bonheur et l'établissement honorable d'une sœur qu'il aimait tendrement; et son cœur nageait dans la joie quand il songeait combien son propre crédit serait relevé aux yeux de l'ex-monarque auquel il avait consacré ses services, par une alliance avec une de ces anciennes, riches et puissantes familles anglaises, fermes dans la foi des Cavaliers, dont il était si important pour la famille des Stuarts de réveiller le zèle un peu ralenti pour sa cause. Fergus n'apercevait du reste aucun obstacle à ce projet. Waverley aimait évidemment miss Mac Ivor; et comme sa personne était agréable et que ses goûts paraissaient en harmonie avec ceux de Flora, il ne pouvait prévoir d'objection de la part de sa sœur. Dans le fait, dominé par ses idées d'autorité patriarcale et par celles que son séjour en France lui avait données sur le droit de disposer de la main des femmes, cette alliance eût été moins sortable, que, quelque chère que Flora lui fût, l'opposition qui serait venue d'elle aurait été le dernier obstacle auquel il se serait attendu.

Tout entier à ses idées, le chef conduisit Waverley auprès de miss Mac-Ivor, non sans espérer que l'émotion qui agitait son hôte en ce moment lui donnerait le courage de couper court à ce que Fergus appelait le roman de l'amour. Ils trouvèrent

Flora avec ses deux fidèles suivantes Una et Cathleen, occupées à préparer ce qui parut à Waverley être des rubans blancs pour une noce. Dissimulant aussi bien qu'il put le trouble de son esprit, Édouard demanda pour quel heureux événement miss Mac-Ivor faisait ces préparatifs.

— Pour la noce de Fergus, répondit Flora en souriant.

—En vérité ! Il a bien gardé le secret; j'espère qu'il m'accordera la faveur d'être son garçon de noce.

— C'est le rôle d'un homme ; et cependant ce ne sera pas le vôtre, comme dit Béatrix[1].

— Et quelle est sa belle fiancée ; n'est-il pas permis de le demander ?

—Ne vous ai-je pas dit, il y a long-temps, que la Gloire était la fiancée de mon frère ?

— Serais-je indigne de l'accompagner, de lui servir de confident dans la poursuite de la Gloire ? dit notre héros, les joues couvertes d'un rouge foncé ; — suis-je placé si bas dans votre estime ?

— Loin de là, capitaine Waverley ; plût au ciel que vous fussiez des nôtres !.. Si je me suis servie d'une expression qui vous a déplu, c'est parce que

Sous nos drapeaux vous n'êtes pas admis ;
Vous faites nombre avec nos ennemis.

— Ce temps est passé, ma sœur, dit Fergus, et vous pouvez féliciter Édouard Waverley, qui n'est plus capitaine, d'être délivré de la servitude d'un usurpateur, dont cette cocarde noire était le sinistre emblème.

— Oui, dit Édouard arrachant la cocarde de son chapeau ; il a plu au roi, qui m'avait remis ce gage, de le reprendre d'une manière qui me laisse peu de motifs pour regretter de quitter son service.

— Dieu soit loué ! s'écria la belle enthousiaste. Puissent-ils toujours être assez aveugles pour traiter avec la même indignité tout homme d'honneur qui les sert, afin que j'aie moins à gémir quand le jour de la lutte viendra.

— Et maintenant, ma sœur, hâtez-vous de remplacer sa co-

(1) *Beaucoup de bruit pour rien.* SHAKSPEARE. Béatrix, pendant une partie de la pièce, joue le rôle d'une indifférente qui rit volontiers de l'amour et du mariage.

carde par une autre d'une couleur plus gaie. C'était la mode jadis, chez les dames, d'armer leurs chevaliers, et de les envoyer aux nobles entreprises.

— Mais ce n'était que lorsque le chevalier avait bien pesé la justice et les dangers de la cause. Dans ce moment, M. Waverley est trop agité par une injure toute récente, pour que je le presse de prendre une résolution d'une telle importance.

Édouard, d'abord à demi épouvanté par l'idée d'adopter une cocarde qui, aux yeux de la majorité du royaume, était un signe de rébellion, ne put déguiser le chagrin que lui causait la froideur avec laquelle Flora avait accueilli la proposition de son frère : — Je m'aperçois, dit-il avec amertume, que miss Mac-Ivor trouve le chevalier indigne de ses encouragemens et de ses bonnes grâces.

— Nullement, M. Waverley, dit-elle avec beaucoup de douceur; pourquoi refuserais-je au digne ami de mon frère un don que je me plais à faire indistinctement à tous les membres de mon clan? J'aurais le plus grand plaisir à attacher tout homme d'honneur au parti embrassé par Fergus; mais il s'est décidé les yeux ouverts; sa vie a été dévouée à cette cause depuis son berceau; pour lui c'est une cause sacrée, l'appelât-elle à la mort! Mais comment puis-je désirer de vous voir vous jeter dans une entreprise désespérée, vous, M. Waverley, à peine entré dans le monde, loin des amis dont les conseils pourraient et devraient seuls vous guider, — et cela lorsque vous êtes tout à coup sous l'influence du dépit et de l'indignation ?

Fergus qui ne pouvait comprendre de tels scrupules, allait et venait dans l'appartement, se mordant les lèvres, et puis il dit avec un sourire forcé : — Très bien, ma sœur, très bien : je vous laisse remplir le rôle de médiatrice entre l'électeur d'Hanovre et les sujets de votre légitime souverain, de votre bienfaiteur. Après ces mots, Fergus sortit.

— Mon frère est injuste, dit Flora après quelques momens d'un pénible silence; il ne peut souffrir aucun obstacle qui semble contrarier l'ardeur de son zèle.

— Ne partagez-vous pas son enthousiasme ?

— Si je ne le partage pas! Dieu sait que mon zèle surpasse le sien, s'il est possible; mais le tumulte des préparatifs militaires et les nombreux détails de notre entreprise ne m'empê-

chent pas, comme lui, de prendre en considération les grands principes de justice et de vérité sur lesquels elle repose. Des mesures justes et sages peuvent seules en assurer le succès, j'en suis certaine; et, suivant mon opinion, M. Waverley, il ne serait ni sage, ni juste de profiter du moment d'irritation où vous vous trouvez, pour vous engager à faire un pas irréparable, avant que vous en ayez examiné la justice ou le danger.

— Incomparable Flora! s'écria Waverley en prenant sa main, combien j'ai besoin d'un tel conseiller!

— Vous en avez un beaucoup meilleur, répondit Flora en retirant doucement sa main; M. Waverley le trouvera toujours dans son propre cœur quand il voudra permettre à sa conscience d'élever la voix.

— Non, miss Mac-Ivor, je n'ose l'espérer; mille circonstances fatales, qui m'ont porté à m'abandonner à mes propres idées, ont fait de moi l'enfant de l'imagination plutôt que de la raison. Si j'osais espérer, — si je pouvais penser, — que vous daigneriez être pour moi cet ami affectueux et indulgent qui me donnerait la force de racheter mes erreurs et toute ma vie future...

— Arrêtez, mon cher monsieur; le plaisir d'avoir échappé à un recruteur jacobite, porte votre reconnaissance à un excès sans exemple.

— Chère Flora! cessez de me répondre sur le ton de la plaisanterie; vous ne pouvez vous méprendre sur les sentimens que j'éprouve, et dont le secret m'est échappé presque malgré moi; mais puisque j'ai rompu la barrière du silence, que je profite de mon audace! — Me permettez-vous de dire à votre frère....

— Pour rien au monde, M. Waverley!

— Que dois-je en conclure? Y aurait-il quelque fatal obstacle? — Votre cœur serait-il déjà...?

— Non, monsieur. Je dois à moi-même de vous dire que je n'ai encore vu personne à qui j'aie pensé sous ce point de vue.

— Peut-être notre connaissance est-elle trop récente, — mais si miss Mac-Ivor daigne m'accorder le temps....

— Je n'ai pas même cette excuse : le caractère du capitaine Waverley est si franc, — est tel, en un mot, qu'on ne peut se méprendre ni sur sa force, ni sur sa faiblesse.

— Et cette faiblesse vous le fait mépriser?

— Pardonnez-moi, Waverley; — et souvenez-vous qu'il n'y a

qu'une demi-heure qu'il existait entre nous une barrière d'une nature insurmontable pour moi, et que je ne pouvais regarder un officier au service de l'électeur de Hanovre que comme une connaissance due au hasard... Donnez-moi le temps de recueillir mes idées sur un sujet si imprévu, et dans moins d'une heure, je serai prête à vous donner de telles raisons à l'appui de la résolution que je vous annoncerai, qu'elles pourront du moins vous paraître satisfaisantes, sinon agréables. A ces mots Flora laissa Waverley réfléchir à son aise sur la manière dont elle avait reçu sa déclaration.

Avant qu'il eût pu résoudre la question de savoir si l'offre de sa main avait été acceptée ou rejetée, Fergus rentra dans l'appartement. — Moi *à la mort*, Waverley ! s'écria-t-il. Suivez-moi dans la cour, je vais vous faire jouir d'un coup d'œil qui vaut toutes les tirades de vos romans. Cent fusils, autant de claymores, envoyés par de bons amis et deux ou trois cents vigoureux gaillards se battant presque à qui les aura le premier. — Mais que je vous regarde de plus près. — Sur ma foi ! un vrai Montagnard dirait que vous avez été frappé par un mauvais œil [1]. — Serait-ce cette jeune sotte qui vous a jeté dans cet accablement ? — N'y pensez plus, cher Édouard; les femmes les plus sages ne sont que des folles dans les affaires de la vie.

— Vraiment, mon cher ami, tout ce que j'ai à reprocher à votre sœur, c'est qu'elle est trop sensée, trop raisonnable.

— Si ce n'est que cela, je vous garantis, pour un louis d'or, que cette humeur changera avant vingt-quatre heures. Jamais femme n'a été constamment sensée si long-temps, et je vous réponds, si cela vous plaît, que Flora sera demain aussi déraisonnable qu'aucune personne de son sexe. Il faut que vous appreniez, mon cher Édouard, à considérer les femmes *en mousquetaire*. En parlant ainsi, il prit le bras de Waverley, et l'entraîna dans la cour pour lui faire voir ses préparatifs de guerre.

(1) On attribue à la personne qui porte un *mauvais œil* le pouvoir de frapper de maladie, de folie même, ceux qu'elle regarde. La superstition du *mauvais œil* est de la plus haute antiquité. Le berger de Virgile attribue la langueur de ses agneaux à un *mauvais œil* :

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

Byron a donné un *mauvais œil* à son Giaour. Cette exagération de la puissance d'un regard sinistre est facilement comprise.

CHAPITRE XXVII.

Continuation du même sujet.

Fergus Mac-Ivor avait trop de tact et de délicatesse pour renouer la conversation sur le sujet qu'il avait interrompu. Sa tête était ou paraissait si remplie de fusils, de claymores, de bonnets, de cantines, et de pantalons de tartane, que Waverley ne put de quelque temps appeler son attention sur autre chose.

— Avez-vous le projet de vous mettre sitôt en campagne, Fergus, pour faire tant d'apprêts belliqueux ?

— Quand nous aurons décidé que vous m'accompagnez, vous saurez tout ; jusque là mes confidences ne pourraient que vous nuire.

— Penseriez-vous sérieusement à vouloir renverser un gouvernement établi avec une poignée d'hommes ? C'est une vraie folie !

— *Laissez faire à don Antoine.* — J'aurai soin de moi. Nous ferons du moins comme Conan, qui ne reçut jamais un coup sans en rendre deux. Je serais cependant fâché que vous me crussiez assez fou pour agir avant que l'occasion soit favorable. Je ne lâcherai mon chien que lorsque le gibier sera parti. Encore une fois, me promettez-vous d'être des nôtres, et je vous dirai tout ?

— Pui -je le faire, moi qui avais naguère une commission d'officier que je viens à peine de renvoyer par la poste à ceux de qui je la tenais ? En l'acceptant n'avais-je pas reconnu la légitimité du gouvernement établi? Ne lui avais-je pas promis fidélité ?

— Les promesses téméraires ne sont pas des menottes de fer [1] ; on peut s'en dégager, surtout quand la déception nous les a fait donner, et qu'on nous a payés avec des insultes. Mais si vous ne pouvez vous décider sur-le-champ à une vengeance

(1) Proverbe écossais, pour dire qu'on n'est pas lié par un serment téméraire.

glorieuse, partez pour l'Angleterre : à peine aurez-vous passé la Tweed, que vous apprendrez des nouvelles qui feront du bruit par le monde, et si sir Éverard est le brave Cavalier dont j'ai entendu parler par quelques-uns de nos *honnêtes* [1] gentilshommes de l'année 1715, il vous donnera une plus belle compagnie de cavalerie que celle que vous venez de quitter, et qui servira une meilleure cause.

— Mais votre sœur, Fergus ?

— O démon hyperbolique ! comme tu tourmentes cet homme !

— Ne savez-vous parler d'autre chose que des dames ?

— Parlons sérieusement, mon cher ami : je sens que le bonheur de ma vie dépend de la réponse que va faire miss Mac-Ivor à ce que j'ai osé lui dire ce matin.

— Parlez-vous sérieusement, dit Fergus d'un ton plus grave, ou sommes-nous dans le pays des fictions et des romans ?

— Très sérieusement, sans aucun doute : me supposeriez-vous capable de plaisanter sur une pareille matière ?

— Dans ce cas, très sérieusement, je suis enchanté de l'apprendre, et j'ai une si haute idée de Flora, que vous êtes le seul Anglais à qui je voulusse en dire autant. — Mais, avant de me couer si affectueusement la main, il y a quelques autres réflexions à faire. — Votre famille — approuvera-t-elle votre union avec la sœur d'un noble *gueux* des Highlands [2] ?

— La position de mon oncle, ses opinions politiques et son indulgence constante, m'autorisent à vous dire qu'il n'aura égard, dans une telle alliance, qu'aux qualités personnelles et à la naissance, et où peut-on les trouver réunies à un si haut degré que dans votre aimable sœur ?

— Oh ! nulle part... ; *cela va sans dire*, dit Fergus en souriant. — Mais votre père s'attendra à être consulté, c'est la prérogative d'un père.

— Je le sais ; mais la disgrâce qu'il vient d'éprouver ne me permet pas de craindre la moindre objection ; d'ailleurs je suis persuadé que mon oncle plaiderait chaudement ma cause.

— La religion peut être un obstacle, quoique nous ne soyons pas des catholiques bigots.

(1) L'auteur met en italique ce mot, parce que c'est une épithète de parti qui servait à désigner les Torys ou *royalistes*. M. de Chateaubriand a dit : *La Charte et les honnêtes gens*.

(2) Fier et *pauvre* comme un Écossais est un proverbe connu en Angleterre.

— Ma grand'mère était aussi de l'Église de Rome, et sa religion ne donna lieu à aucune objection de la part de ma famille.

—Ne songez pas à mes parens, cher Fergus; accordez-moi plutôt un appui du côté où j'en ai besoin, — je veux dire, près de votre aimable sœur.

— Mon aimable sœur, comme son tendre frère, est assez portée à ne prendre conseil que d'elle-même, et sa décision, dans cette affaire, doit être votre loi; cependant je vous offre avec plaisir mes services et mes avis. Et en premier lieu je vous dirai tout bas que le loyalisme est sa passion dominante. Depuis le moment où elle a été en état d'épeler un livre anglais, elle a toujours été éprise de la mémoire du capitaine Wogan, qui, renonçant au service de l'usurpateur Cromwell pour se ranger sous les drapeaux de Charles II, amena un corps de cavalerie de Londres dans nos montagnes, se joignit à Middleton, alors armé pour le monarque, et mourut glorieusement pour la cause royale. Demandez-lui de vous montrer les vers qu'elle a faits sur cette histoire; je vous assure qu'ils ont été fort admirés..... En second lieu..... Mais je crois avoir vu Flora, il y a quelques instans, prendre le chemin de la cascade; allez la trouver, allez; ne donnez pas à la garnison le temps de se confirmer dans ses projets de résistance; *alerte, à la muraille!* Allez trouver Flora; apprenez sa décision le plus tôt possible, et que Cupidon soit avec vous, pendant que je vais examiner des ceinturons et des gibernes.

Waverley remonta le vallon, le cœur palpitant d'inquiétude. L'amour, avec son cortége romanesque d'espérances, de craintes et de désirs, avait à lutter en lui contre des sentimens plus difficiles à définir. Il ne pouvait oublier combien cette matinée avait changé son destin, et dans quelle complication d'embarras il allait probablement se jeter. Le soleil levant l'avait vu en possession d'un rang honorable dans la noble carrière des armes; son père paraissait devoir s'avancer rapidement dans la faveur de son souverain. —Tout cela avait passé comme un rêve! — Son père était disgracié, lui-même déshonoré; et il était déjà le confident, sinon le complice, de plans ténébreux, profonds, et dangereux, qui devaient renverser le gouvernement qu'il avait servi jusque là, ou entraîner la perte de tous ceux qui y auraient trempé. En supposant que la réponse de

Flora lui fût favorable, pouvait-il espérer de réaliser ses projets de bonheur au milieu du tumulte d'une insurrection imminente? Pouvait-il être assez égoïste pour lui proposer de quitter Fergus, qu'elle aimait si tendrement, et de le suivre en Angleterre, pour y attendre de loin la réussite de l'entreprise de son frère ou la ruine totale de sa fortune et de toutes ses espérances? — Ou, d'un autre côté, sans autre secours que son bras, s'engagerait-il dans les projets imprudens et dangereux du chef? — Se laisserait-il entraîner par lui à prendre part à ses démarches impétueuses et désespérées, presque au point de renoncer au droit de juger et de décider de la justice ou de la prudence de ses propres actions? — Cette perspective n'était nullement flatteuse pour l'orgueil secret d'Édouard. Cependant quelle autre alternative lui restait, si ce n'était le refus positif de Flora, alternative à laquelle il ne pouvait penser qu'avec une sorte d'agonie mentale, dans l'exaltation de ses sentimens actuels? Tout en réfléchissant à la carrière incertaine et dangereuse qui s'ouvrait à lui, il arriva enfin près de la cascade, où, comme Fergus l'avait présumé, il trouva Flora assise.

Elle était seule, et dès qu'elle l'eut aperçu, elle se leva pour aller au-devant de lui. Édouard voulut commencer par un de ces complimens à l'usage de la conversation ordinaire; mais il trouva cette tâche au-dessus de ses forces. Flora parut d'abord également embarrassée, mais elle se remit plus promptement, et, ce qui était un mauvais augure pour Edouard, elle fut la première à revenir sur le sujet de leur dernière entrevue.

— M. Waverley, dit-elle, il est trop important, sous tous les rapports, que vous connaissiez mes sentimens, pour qu'il me soit permis de vous laisser dans le doute.

— Ne vous hâtez pas de me les apprendre, dit Waverley avec agitation, à moins qu'ils ne soient tels que je n'ose l'espérer, d'après la manière dont vous me parlez. Souffrez que le temps, — ma conduite future, — l'influence de votre frère....

— Pardon, M. Waverley, répondit Flora, le teint un peu animé, mais d'une voix ferme et calme, je me blâmerais sévèrement moi-même si je tardais davantage à vous exprimer ma sincère conviction que je ne pourrai jamais avoir pour vous d'autre sentiment que celui de l'amitié. Je vois que cet aveu vous fait peine: j'en suis sincèrement fâchée; mais il vaut mieux

que ce soit aujourd'hui que plus tard. Il vaut mille fois mieux pour vous, M. Waverley, souffrir en ce moment un désappointement passager, que d'avoir à endurer les maux longs et rongeurs qui suivent un mariage inconsidéré et mal assorti.

— Juste ciel! pourquoi prévoir de pareilles suites d'une union où la naissance est égale, et la fortune favorable; où les goûts sont les mêmes, si je puis me hasarder à le dire; quand vous n'alléguez aucune préférence pour un autre; quand vous avouez même que vous avez une opinion favorable de celui que vous rejetez?

— Oui, M. Waverley, j'ai cette opinion favorable, et elle est si prononcée, que, quoique j'eusse préféré garder le silence sur les causes de ma détermination, je n'hésite pas à vous les confier si vous exigez cette marque d'estime et de confiance.

Elle s'assit sur le fragment d'un rocher, et Waverley prit place auprès d'elle, et la pressa vivement de lui donner l'explication qu'elle venait de lui promettre.

— Je ne sais, dit-elle, si je pourrai parvenir à vous faire connaître la véritable nature de mes sentimens, tant ils ressemblent peu à ceux qu'on attribue ordinairement aux jeunes personnes de mon âge. Je n'oserai parler des vôtres, de peur de vous blesser quand je voudrais vous donner des consolations. Quant à moi, depuis ma plus tendre enfance jusqu'à ce jour, mon cœur n'a eu qu'un seul désir, celui de voir la famille de nos augustes bienfaiteurs rétablie sur le trône qui leur appartient. Il m'est impossible de vous exprimer toute l'énergie de ce sentiment unique de mon ame; j'avoue qu'il absorbe tous les autres, et qu'il ne m'a jamais permis de m'occuper de ce qu'on appelle mon établissement. Pourvu que je voie cette heureuse restauration, une cabane en Écosse, un palais en Angleterre, ou un couvent en France, me sont indifférens.

— Mais, chère Flora, pourquoi votre enthousiasme pour cette famille exilée vous paraît-il incompatible avec mon bonheur?

— Parce que vous cherchez, ou que vous devez chercher dans l'objet de votre attachement, un cœur dont le premier plaisir soit d'augmenter votre bonheur domestique, et de payer votre affection par une tendresse allant même jusqu'à une exaltation romanesque semblable à la vôtre. Un homme qui n'aurait pas votre sensibilité, votre enthousiasme, votre délicatesse, pourrait peut-être

trouver, sinon le bonheur, du moins le contentement avec Flora Mac-Ivor; car une fois qu'elle aurait prononcé les paroles irrévocables, elle ne s'écarterait jamais des devoirs qu'elle aurait contractés.

— Et pourquoi, Miss Mac-Ivor, pourquoi croyez-vous que vous seriez un trésor plus précieux pour un homme moins capable de vous aimer, de vous admirer, que vous ne le seriez pour moi?

— Parce que le ton de nos sentimens serait plus à l'unisson; parce que sa sensibilité moins vive n'exigerait pas ce retour d'enthousiasme que je n'ai point à accorder. Mais vous, M. Waverley, vous auriez toujours devant les yeux le bonheur domestique tel que votre imagination est capable de le peindre. Tout ce qui serait au-dessous de ce tableau idéal vous paraîtrait froideur et indifférence; et vous seriez jaloux de mon enthousiasme pour les succès de la famille royale, comme si c'était un vol fait à la réciprocité d'affection que vous vous croiriez en droit d'attendre.

— En d'autres termes, miss Mac-Ivor, il vous est impossible de m'aimer?

— Je puis vous estimer, M. Waverley, autant qu'aucun homme que j'aie jamais vu, et peut-être davantage; mais je ne puis vous aimer comme vous méritez de l'être. Par égard pour vous-même, ne désirez pas faire cette dangereuse épreuve! La femme que vous épouserez doit modeler ses affections et ses opinions sur les vôtres; ses désirs, ses sentimens, ses espérances, ses craintes doivent se combiner avec les vôtres. Il faut qu'elle rehausse vos plaisirs, qu'elle partage vos chagrins, et qu'elle égaie votre mélancolie.

— Ah! pourquoi ne réalisez-vous pas vous-même ce tableau, miss Mac-Ivor, vous qui savez si bien le tracer?

— Est-il possible que vous ne me compreniez pas encore? Ne vous ai-je pas dit que toutes les affections de mon ame sont exclusivement occupées d'un évènement auquel, à la vérité, je ne puis contribuer que par mes ardentes prières?

— Et en m'accordant la grâce que je sollicite, dit Waverley, trop ardent pour arriver à son but, pour réfléchir à ce qu'il allait dire, ne pourriez-vous pas servir la cause à laquelle vous êtes dévouée? Ma famille, riche, puissante, est attachée par principe aux Stuarts; et si une occasion favorable....

— Attachée par principe aux Stuarts!... et si une occasion favorable!... Un attachement si tiède peut-il être honorable pour vous ou satisfaisant pour votre souverain légitime? — D'après mes dis-

positions actuelles, jugez de ce que j'aurais à souffrir si je devenais membre d'une famille où j'entendrais les droits que je regarde comme sacrés, soumis à une froide discussion et jugés dignes d'être soutenus, alors seulement qu'ils seraient sur le point de triompher d'eux-mêmes.

— Vos doutes sont injustes en ce qui me concerne, répondit vivement Waverley; je soutiendrai, au mépris de tous les dangers, la cause que j'embrasserai, aussi bien que le plus intrépide de ceux qui tirent le sabre pour la défendre.

— C'est ce dont je ne puis avoir le moindre doute. Mais consultez votre bon sens et la raison plutôt que des idées adoptées à la hâte, uniquement sans doute parce que le hasard vous a fait rencontrer dans un asile solitaire et romantique une jeune fille qui peut avoir sa part des agrémens ordinaires de son sexe. Ne prenez part à ce grand drame, à ce drame dangereux, que d'après une entière conviction, et non par suite d'impétueux sentimens que le temps peut affaiblir.

Waverley essaya de répondre, mais la parole expira sur ses lèvres. Les sentimens que Flora venait de lui peindre justifiaient la force de son attachement pour elle; car son loyalisme, tout exalté qu'il était, était noble et généreux; elle dédaignait de se prévaloir d'aucun avantage indirect pour soutenir la cause à laquelle elle s'était consacrée.

Après avoir marché quelques instans en silence en descendant le vallon, Flora renoua la conversation ainsi qu'il suit: — Encore un mot, M. Waverley, avant que nous quittions ce sujet d'entretien pour ne plus y revenir; et excusez ma hardiesse, si ce dernier mot a l'air d'un conseil. Mon frère désire ardemment que vous preniez part à son entreprise; n'en faites rien! Le secours de votre personne seule n'en assurerait pas la réussite; mais vous partageriez infailliblement sa ruine, s'il plaisait à Dieu de le faire succomber; et vous feriez aussi un tort irréparable à votre réputation. Permettez-moi de vous engager à retourner dans votre pays. Vous étant dégagé publiquement des liens qui vous attachaient à un gouvernement usurpateur, je me flatte que vous apercevrez bientôt des motifs, et que vous trouverez des occasions pour servir utilement votre souverain outragé, et qu'à l'exemple de vos braves ancêtres, et en digne représentant de la famille de Waverley, vous vous mettrez à la tête de vos tenanciers et vassaux naturels.

— Et si j'avais le bonheur de me distinguer dans cette entreprise, pourrais-je espérer ?....

— Excusez-moi si je vous interromps : il n'y a que le moment présent qui soit à nous. Je ne puis que vous exposer franchement les sentimens que j'éprouve maintenant. Quels changemens pourrait y apporter une suite d'évènemens, peut-être trop favorables pour qu'on puisse les espérer, c'est ce qu'il serait inutile de chercher même à conjecturer. Soyez seulement bien assuré, M. Waverley, qu'à l'exception de mon frère, il n'est personne pour le bonheur et l'honneur de qui je ferai des prières plus sincères.

Elle le quitta en prononçant ces mots, car ils étaient alors dans un endroit où le sentier se divisait. Édouard rentra au château, agité par une foule de passions contraires.

Il évita la rencontre de Fergus, parce qu'il ne se sentait pas la force de supporter ses plaisanteries, ni de résister à ses sollicitations. Le tumulte et la confusion du festin, — car Fergus tenait table ouverte pour son clan, — l'aidèrent à s'étourdir. Lorsque le repas fut fini, il commença à songer de quelle manière il se présenterait devant miss Mac-Ivor, après l'explication pénible et intéressante qu'ils avaient eue dans la matinée. Mais Flora ne parut point. Fergus, dont les yeux étincelèrent, quand Cathleen lui annonça que sa sœur avait dessein de garder son appartement cette soirée, alla lui-même la chercher. Mais ses remontrances parurent avoir été inutiles, car il rentra dans la salle, le teint échauffé, et avec des signes manifestes de mécontentement. Le reste de la soirée se passa entre Fergus et Waverley sans la moindre allusion, de part ni d'autre, à l'objet qui occupait toutes les idées du dernier et peut-être de tous deux.

Lorsque Édouard fut seul dans sa chambre, il chercha à récapituler les évènemens de la journée. Il ne pouvait douter que Flora ne persistât, du moins quant à présent, dans son refus : mais pouvait-il espérer plus de succès si les circonstances lui permettaient de renouveler sa demande? Son enthousiasme de loyalisme, qui, dans ce moment de crise, ne laissait aucune place dans son cœur pour une passion plus douce, serait-il aussi exigeant et exclusif après le succès ou la ruine des complots politiques qu'on tramait? L'intérêt qu'elle avait avoué qu'elle prenait à lui ne pourrait-il pas alors se changer en un sentiment plus tendre?

Il mit sa mémoire à la torture pour se rappeler tous les mots, dont Flora s'était servie, ainsi que les regards et les gestes qui les avaient accompagnés, et il finit par se trouver dans le même état d'incertitude. Il était fort tard quand le sommeil vint enfin calmer le tumulte de son esprit, après la journée la plus pénible et la plus harassante qu'il eût jamais passée.

CHAPITRE XXVIII.

Une lettre de Tully-Veolan.

Sur le matin, quand les réflexions confuses de Waverley eurent fait place quelque temps au sommeil, il lui sembla entendre une musique dans ses rêves, mais non la voix de *Selma* [1]. Il s'imagina qu'il était de retour à Tully-Veolan, et qu'il entendait Davie Gellatley chantant dans la cour ces matines, premiers sons qui ordinairement troublaient son repos quand il était chez le baron de Bradwardine. Les accens, qu'il avait cru entendre en rêvant, continuèrent, se firent mieux ouïr, et finirent par éveiller Édouard tout de bon : cependant son illusion ne parut pas entièment évanouie. Il était bien dans la tour de Ivan-Nan-Chaistel; mais c'était réellement la voix de Davie Gellatley qui faisait retentir les vers suivans sous ses fenêtres : —

Mon cœur est aux Highlands, mon cœur n'est pas ici;
Mon cœur est aux Highlands chassant le daim timide,
Chassant le daim timide et le chevreuil aussi;
Mon cœur est aux Highlands, c'est lui seul qui me guide (*fff*).

Curieux de savoir ce qui avait pu déterminer M. Gellatley à une excursion beaucoup plus longue qu'aucune de celles qu'il faisait habituellement, Édouard se hâta de s'habiller, et pendant ce temps-là Davie changea d'air plus d'une fois : —

On ne voit aux Highlands que ciboule et poireau.
Nos braves ont besoin de culottes nouvelles,
Leurs jambes sont à nu, leurs pieds sont sans semelles;
Il est temps que Jamy [2] régne enfin de nouveau (*ggg*)

(1) La voix de Selma, c'est-à-dire, la musique du palais de Fingal. On sait que Selma était le rendez-vous des bardes, etc., etc.
(2) *Jamie*, diminutif familier de James, le roi Jacques.

A l'instant où Waverley, ayant fini de s'habiller, venait de descendre, Davie s'était associé à deux ou trois des nombreux oisifs des Highlands qui ornaient toujours de leur présence la porte du château, et il sautait et dansait gaiement sa partie dans un *reel*[1] écossais à quatre, en sifflant lui-même la musique. Il continua ce noble exercice jusqu'à ce qu'il fût remplacé dans sa fonction de musicien par un joueur de cornemuse qui observait son ardeur, et qui obéit à l'appel unanime de *Seid suas* (c'est-à-dire, *souffle*). Jeunes et vieux se mirent à danser. L'apparition de Waverley n'interrompit point la joyeuse occupation de Gellatley; seulement Davie lui fit comprendre qu'il le reconnaissait, par ses grimaces, ses signes de tête, et les grâces qu'il se donna pour exécuter les mouvemens de la danse montagnarde. Ensuite, sans cesser de se trémousser, de fredonner ou de crier, et de faire claquer ses doigts sur sa tête, il prolongea tout à coup son pas de côté, jusqu'à l'endroit où était notre héros, et, en suivant toujours la mesure, comme Arlequin dans une pantomime, il lui plaça une lettre dans la main et continua sa danse sans pause ni intermission. Édouard, qui reconnut sur l'adresse l'écriture de Rose, se retira pour en faire lecture, laissant le fidèle messager continuer ses exercices sans interruption jusqu'à ce que le joueur de cornemuse et lui-même fussent fatigués.

Le contenu de cette lettre le surprit beaucoup. Elle avait été commencée par *mon cher monsieur;* mais ces mots avaient été grattés avec soin, et remplacés par un seul *monsieur*. Nous donnerons le reste de cette lettre dans le propre style de Rose Bradwardine.

« Je crains de prendre une liberté peu convenable en vous
« écrivant; cependant je ne puis me fier à personne pour vous
« faire savoir certaines choses arrivées ici, et dont il paraît né-
« cessaire que vous soyez informé. Si j'ai tort d'agir comme je
« le fais, pardonnez-le moi, M. Waverley; car, hélas! je n'ai pu
« prendre avis que de mes propres sentimens! — Mon tendre
« père n'est plus ici, et Dieu seul sait quand il reviendra pour me
« protéger et me défendre! Vous avez sans doute entendu dire
« que par suite de quelques nouvelles, venues dernièrement des
« Highlands, on a lancé des mandats d'arrêt contre plusieurs
« gentilshommes; et entre autres contre mon père. Malgré

(1) *Reel*, espèce de danse nationale.

« mes larmes et mes prières, mon père a refusé de se rendre au
« gouvernement. Il s'est joint à M. Falconer et à quelques autres
« de leurs amis, et ils sont allés vers le nord, au nombre d'envi-
« ron quarante cavaliers. Je suis donc moins inquiète pour la
« sûreté de mon père dans le moment présent, que pour ce qui
« peut arriver ensuite, car les troubles ne font que commencer.
« Tous ces détails sont peu intéressans pour vous, M. Waverley,
« mais j'ai cru que vous apprendriez avec plaisir que mon père
« s'est échappé, dans le cas où vous auriez entendu parler du
« danger qu'il a couru.

« Le lendemain du départ de mon père, un détachement de
« soldats vint à Tully-Veolan : ils traitèrent fort durement le
« bailli Macwheeble, mais l'officier eut beaucoup d'égards pour
« moi, et me dit seulement que son devoir l'obligeait à faire des
« recherches pour s'emparer des armes et des papiers de mon
« père. Mais mon père avait eu la précaution d'emporter toutes
« les armes, excepté les vieilles armures rouillées qui sont sus-
« pendues dans le vestibule, et il avait caché tous ses papiers.
« Mais, hélas! M. Waverley, comment vous dirai-je qu'on fit des
« questions très précises à votre sujet; qu'on demanda l'époque
« où vous aviez quitté Tully-Véolan, et l'endroit que vous habitez
« maintenant? L'officier est parti avec son détachement, mais il
« a laissé une sorte de garnison de quatre hommes commandés
« par un sous-officier. Ils se sont très bien comportés jusqu'à ce
« jour, car nous sommes forcés de leur faire bonne mine. Ces
« soldats ont donné à entendre que vous seriez en grand danger,
« si vous tombiez entre leurs mains. Je ne puis me décider à vous
« rapporter tous les mensonges qu'ils disent, car je suis sûre que
« ce sont des mensonges; mais vous jugerez mieux que per-
« sonne de ce que vous devez faire. Le détachement a emmené
« votre domestique prisonnier, a pris vos deux chevaux, et a
« emporté tout ce que vous aviez laissé à Tully-Veolan. J'espère
« que le ciel vous protègera, et que vous arriverez sain et sauf
« en Angleterre, où vous me disiez qu'on ne permettait ni vio-
« lence militaire, ni combats entre les clans, mais que tout se
« faisait selon la loi, égale pour tous et protectrice de l'innocent.
« J'ose encore espérer que vous excuserez la liberté que j'ai prise
« de vous écrire; car si je ne me trompe, j'ai dû le faire, puisqu'il
« s'agissait de votre honneur et de votre sûreté personnelle. Je

« suis sûre,—je pense du moins, que mon père approuverait cette « lettre. M. Rubrick s'est réfugié auprès de son cousin à Duchran, pour n'être pas exposé aux mauvais traitemens des « soldats et des whigs. Le bailli Macwheeble n'aime pas à se « mêler, dit-il, des affaires des autres, quoique ce ne soit pas, « j'espère, une indiscrétion de rendre service, dans un temps « comme celui-ci, à un ami de mon père.

« Adieu, capitaine Waverley; il est probable que je ne vous « reverrai plus : car il ne serait pas convenable que je vous invitasse maintenant à venir à Tully-Veolan, quand même les « soldats n'y seraient plus; mais je me souviendrai toujours avec « reconnaissance de tous les soins complaisans que vous avez « eus pour votre pauvre écolière, et de vos attentions pour mon « père, mon père chéri. Je reste votre servante dévouée,

« Rose Comyne Bradwardine.

« *P. S.* J'espère que vous m'écrirez un mot par Davie Gellatley, rien que pour m'apprendre que vous avez reçu ma « lettre, et que vous veillerez à votre sûreté. Veuillez m'excuser « si je vous supplie de ne prendre part à aucune de ces malheureuses cabales, mais de partir le plus tôt possible pour votre « heureuse patrie. Mes complimens à ma chère Flora et à Glennaquoich; n'est-elle pas belle et accomplie, comme je vous l'ai « dépeinte? »

Ainsi se terminait la lettre de Rose Bradwardine. Elle surprit et affligea Waverley. Que le baron eût inspiré des soupçons au gouvernement, par suite des mouvemens qui avaient lieu parmi les partisans de la maison de Stuart, ce n'était, à ce qu'il lui semblait, que la suite naturelle de ses opinions politiques; mais qu'on eût pu l'envelopper *lui*, lui-même, dans de pareils soupçons, c'était ce qui lui paraissait inexplicable, puisque sa conscience lui rendait le témoignage que, jusqu'à la veille, il n'avait pas même conçu une pensée contraire à la prospérité de la famille régnante. A Tully-Veolan comme à Glennaquoich, ses hôtes avaient religieusement respecté le serment qui le liait au gouvernement existant; et quoique bien des circonstances l'eussent porté à ranger le baron et le chef parmi ces gentilshommes mécontens qui étaient encore nombreux en Écosse, néanmoins, jusqu'au moment où ses relations avec l'armée avaient été rom-

pues par sa destitution, il n'avait pas eu le moindre motif de supposer qu'ils nourrissaient dans leur cœur des projets hostiles et immédiats contre le gouvernement établi. Il sentit pourtant qu'à moins qu'il n'eût dessein d'adopter sur-le-champ la proposition de Fergus Mac-Ivor, il était très important pour lui de quitter sans délai un voisinage suspect, et de se rendre dans des lieux où sa conduite pourrait subir un examen satisfaisant. Il se décida d'autant plus aisément à prendre ce parti, que c'était se conformer à l'avis de Flora; et, d'ailleurs, l'idée de contribuer à amener le fléau d'une guerre civile, lui inspirait une répugnance invincible. Quels qu'eussent été dans l'origine les droits des Stuarts, il se disait dans le calme de la réflexion, qu'en laissant de côté la question de savoir jusqu'à quel point Jacques II avait pu nuire à ceux de sa postérité, il avait du moins, au jugement unanime de la nation, perdu justement les siens [1]. Depuis cette époque, quatre monarques avaient régné en paix et glorieusement sur la Grande-Bretagne; ils avaient soutenu et augmenté la renommée de la nation au dehors, et ses libertés dans l'intérieur. Sa raison lui demandait s'il valait la peine de troubler un gouvernement établi si solidement et depuis si long-temps, et de plonger un royaume dans tous les malheurs de la guerre, pour replacer sur le trône les descendans d'un monarque qui l'avait perdu de propos délibéré. D'un autre côté, s'il finissait par se convaincre lui-même de la justice de la cause des Stuarts, ou que les ordres de son père ou de son oncle l'engageassent à les servir, il n'en devait pas moins au soin de sa réputation de prouver qu'il n'avait fait aucune démarche à cet effet, comme on semblait l'avoir faussement insinué, tant qu'il avait été au service du monarque régnant.

La simplicité affectueuse de Rose, l'inquiétude qu'elle témoignait pour sa sûreté, — l'idée qu'elle se trouvait sans protecteur et qu'elle pouvait être exposée à éprouver non seulement de la terreur, mais de véritables dangers, firent impression sur son

(1) Sir Walter Scott appartient à l'opinion *tory actuelle*, c'est-à-dire, au parti ministériel, quoiqu'il vienne récemment de publier une brochure anti-ministérielle dans nos journaux comme dans ceux de la Grande Bretagne; son nom a réveillé quelquefois des questions politiques. Ce passage est remarquable, et nous aurons l'occasion de le citer comme un des sophismes les plus malheureux de la légitimité actuelle de la maison de Brunswick. Il y a ici un aveu direct de la souveraineté du peuple. Si elle est admise, on peut donc refaire et recommencer à volonté la légitimité des rois.

(Note de l'éditeur, écrite en 1826).

esprit. Il lui écrivit, sur-le-champ, dans les termes les plus vifs, pour lui exprimer tout l'intérêt qu'il prenait à sa position, les vœux ardens qu'il formait pour son bonheur et celui de son père, et pour l'assurer qu'il était en sûreté. La nécessité où il se voyait alors de faire ses adieux à Flora Mac-Ivor, peut-être pour toujours, lui fit bientôt perdre de vue les sentimens que cette tâche avait fait naître en lui. L'angoisse que lui causa cette réflexion ne saurait s'exprimer; car la noble élévation du caractère de Flora, son dévouement à la cause qu'elle avait adoptée, sa droiture scrupuleuse sur le choix des moyens à prendre pour la servir, tout justifiait aux yeux d'Édouard le choix de son amour; mais il n'avait pas de temps à perdre; l'active calomnie attaquait sa réputation, et chaque heure de délai lui prêtait de nouvelles forces. Il fallait donc qu'il partît à l'instant.

Après avoir pris cette détermination, il alla trouver Fergus; il lui communiqua la lettre de Rose, et lui fit part de son intention de se rendre tout de suite à Edimbourg et de mettre entre les mains de quelqu'une des personnes de distinction pour qui il avait des lettres de son père, ses moyens de justification contre tous les reproches qu'on pourrait lui faire.

—Vous allez mettre votre tête dans la gueule du lion, lui répondit Fergus; vous ne connaissez pas la sévérité d'un gouvernement tourmenté par de justes craintes, et par le sentiment intime de son illégitimité et de son peu de sûreté. J'aurai à vous délivrer de quelque cachot de Stirling ou du château d'Edimbourg.

— Mon innocence, mon rang, l'intimité de mon père avec lord M****, le général G****, etc., etc., seront une protection suffisante.

— Vous trouverez tout le contraire : ces messieurs auront bien assez de leurs propres affaires. Encore une fois, voulez-vous prendre le plaid, et rester quelque temps avec moi, parmi les brouillards et les corbeaux (*hhh*), pour la cause la plus juste qui ait jamais fait tirer le sabre ?

— Cher Fergus, j'ai plus d'une raison pour vous prier d'agréer mes excuses.

— Eh bien ! donc, je vous trouverai certainement occupé à exercer vos talens poétiques en *élégies sur une prison*, et votre érudition d'antiquaire pour découvrir l'écriture ogham ou quelque hiéroglyphe de la langue punique (*iii*) sur les pierres ser-

vant de clef à une voûte curieusement arquée ou que dites-vous *d'un petit pendement bien joli* [1]? Et je ne voudrais pas vous servir de garant contre cette cérémonie assez désagréable, si vous rencontrez un détachemeut des Whigs armés de l'Ouest!

— Pourquoi me traiteraient-ils ainsi?

— Pour cent bonnes raisons: 1° vous êtes Anglais; 2° vous êtes gentilhomme; 3° vous êtes un prélatiste parjure, et 4° il y a longtemps qu'ils n'ont eu l'occasion d'exercer leur adresse pour ces sortes d'opérations. Mais ne vous abandonnez pas à l'abattement, mon bienaimé, tout sera fait dans la crainte du Seigneur [2].

— J'en courrai le hasard.

— Votre détermination est donc bien prise?

— Oui.

— C'est de l'obstination. — Mais vous ne pouvez voyager à pied, et je n'aurais pas besoin de mon cheval, lorsque je marcherai à la tête des enfans d'Ivor; il faut donc que vous preniez mon brun *Dermid.*

— Si vous voulez me le vendre, vous me rendrez un grand service.

— Si votre orgueil anglais s'oppose à ce que vous l'acceptiez à titre de don ou de prêt, je ne refuserai point votre argent, à la veille d'entrer en campagne. Il est du prix de vingt guinées. (Lecteur, souvenez-vous que ceci se passait il y a soixante ans!) Et quand vous proposez-vous de partir?

— Le plus tôt sera le mieux.

— Vous avez raison, puisque vous devez partir, ou plutôt puisque vous le voulez. Je prendrai le poney de Flora, et je vous accompagnerai jusqu'à Ballybrough... Callum Beg, faites préparer nos chevaux, avec un poney de plus pour accompagner vous-même M. Waverley, et porter ses bagages jusqu'à......, (il lui nomma une petite ville), où il pourra trouver un cheval et un guide pour le conduire à Édimbourg. Prenez le costume des Basses-Terres, et tenez votre langue en repos, si vous ne voulez que je la coupe. M. Waverley montera le *Dermid.* — Puis, se tournant vers Édouard: Vous allez faire vos adieux à ma sœur?

(1) Fergus, qui a vécu à la cour de France, y a vu jouer *M. Pourceaugnac* et il emprunte cette citation de Molière, à la scène des deux Suisses qui disent à Pourceaugnac déguisé: — Nous faire foir à fous un petit pentement pien choli.

(2) Cette phrase est empruntée par Fergus au jargon puritain de l'Écosse. Le mot *bienaimé*, *dearly beloved*, est consacré.

— Sans contredit, c'est-à-dire, si miss Mac-Ivor veut me permettre d'avoir cet honneur.

— Cathleen! allez dire à ma sœur que M. Waverley désire prendre congé d'elle avant de nous quitter. — Mais Rose Bradwardine, il faut songer à sa situation. — Je voudrais qu'elle fût ici! Pourquoi n'y viendrait-elle pas? Il n'y a que quatre habits-rouges à Tully-Veolan, et leurs mousquets nous seraient très utiles...

Édouard ne fit aucune réponse à ces réflexions sans suite : son oreille les entendit, il est vrai, mais son esprit n'était occupé que de l'idée qu'il allait voir arriver Flora. La porte s'ouvrit. — Ce n'était que Cathleen. Elle était chargée des excuses de sa maîtresse, et de ses vœux pour le bonheur et la santé du capitaine Waverley.

CHAPITRE XXIX.

Accueil que reçoit Waverley dans les Lowlands après sa visite aux Highlands.

Il était midi quand les deux amis arrivèrent au bout du défilé de Ballybrough : — Je ne dois pas aller plus loin, dit Fergus, qui, pendant le voyage, avait inutilement essayé de tirer Waverley de son abattement; si ma sœur revêche a quelque part à votre accablement, croyez, sur ma parole, qu'elle a de vous la plus haute opinion, mais qu'elle est tellement absorbée par les inquiétudes que lui donnent les grands évènemens qui se préparent; qu'il lui est impossible de s'occuper d'aucun objet. Confiez-moi vos intérêts; je ne les trahirai point, pourvu que vous ne repreniez plus cette vile cocarde.

— Vous ne devez pas le craindre, d'après la manière dont on me l'a ôtée. Adieu, cher Fergus; ne souffrez pas que votre sœur m'oublie.

— Adieu, Waverley; vous pourrez bientôt entendre parler d'elle sous un titre plus élevé. Retournez chez vous; écrivez-nous, et faites-vous des amis en aussi grand nombre et aussi promptement que vous le pourrez. Il y aura avant peu sur la côte de

Suffolk des hôtes qu'on n'y attend guère, ou les nouvelles que j'ai reçues de France m'ont trompé (*kkk*).

Ainsi se séparèrent les deux amis : Fergus retourna dans son château, tandis qu'Édouard, accompagné par Callum Beg, métamorphosé de la tête aux pieds, en domestique des Basses-Terres, s'avança vers la petite ville de —.

Édouard voyagea, agité par les sentimens pénibles, quoique sans trop d'amertume, que la séparation et l'incertitude font naître dans l'ame d'un jeune amant. Je ne sais trop si les dames connaissent bien tout le pouvoir de l'absence, et je ne crois pas qu'il soit très prudent de le leur apprendre, de peur qu'à l'exemple des Mandanes et des Clélies d'autrefois, elles ne se livrent au caprice d'envoyer leurs amans en exil. Il est vrai que l'éloignement produit sur les idées le même effet que dans la perspective ; il adoucit les objets, en arrondit les formes, et les rend doublement gracieuses ; les aspérités du caractère sont moins saillantes ; tous les traits ordinaires échappent aux yeux, et ceux qui s'y représentent, sont les contours frappans qui indiquent la sublimité, la grâce ou la beauté. Il est pour l'horizon mental, comme pour l'horizon naturel, des ombres qui cachent les points les moins agréables des objets éloignés, et d'heureux effets de lumière qui ajoutent à l'éclat de tout ce qui peut gagner à être vu au grand jour.

Édouard oublia les préjugés inspirés à Flora Mac-Ivor par sa magnanimité, et il lui pardonna presque l'indifférence dont elle payait son affection, en réfléchissant à l'importante et décisive entreprise qui semblait remplir toute son ame. Si la reconnaissance pour un bienfaiteur la rendait si dévouée à sa cause, que n'éprouverait-elle pas pour l'heureux mortel qui pourrait éveiller en elle un sentiment de tendresse ? Puis venait la question douteuse : — « Pourrait-il être un jour ce mortel fortuné ? » — Question à laquelle son imagination cherchait à répondre affirmativement, en lui rappelant tout ce qu'elle avait dit à son éloge, et en y ajoutant un commentaire beaucoup plus flatteur que le texte ne l'autorisait. Tout ce qui était lieu commun, tout ce qui appartenait au monde de tous les jours, s'effaçait et disparaissait, dans ces rêves d'une imagination qui ne se souvenait avantageusement que des traits de grâce et de dignité qui élevaient Flora au-dessus de la généralité de son sexe, et qui oubliait tout

ce qu'elle avait de commun avec le reste des femmes. Édouard, en un mot, était en beau chemin de métamorphoser en déesse une jeune personne pleine de beauté, de grandeur d'ame et de talens; et il continua à bâtir des châteaux en Espagne jusqu'au moment où, en descendant une montagne escarpée, il vit sous ses pieds la petite ville de —

La politesse naturelle de Callum Beg (*ill*), — et, soit dit en passant, il y a peu de pays où elle soit portée à un aussi haut point que dans les montagnes d'Écosse, — la politesse naturelle de Callum Beg, dis-je, ne lui avait pas permis d'interrompre notre héros dans sa rêverie. Mais remarquant que la vue du village en avait rompu le cours, il s'approcha de lui, et lui dit qu'il espérait que, lorsqu'ils seraient à l'auberge, Son Honneur ne parlerait pas de Vich Ian Vohr, car les habitans, ajouta-t-il, sont des Whigs enragés; que le diable les emporte!

Waverley promit au page prudent d'être circonspect; et comme il entendit en ce moment, je ne dirai pas le son d'une cloche, mais une sorte de tintement qui paraissait provenir du choc d'un marteau contre les parois d'un vieux chaudron verdâtre renversé, qu'on avait suspendu dans une loge ouverte, de la forme d'une cage de perroquet, et destinée à orner l'extrémité orientale d'un édifice assez semblable à une vieille grange, il demanda à Callum Beg si c'était un jour de dimanche.

— Je ne saurais vous le dire précisément, répondit Callum Beg; il est rarement dimanche de l'autre côté du défilé de Bally-Brough...

Cependant, en entrant dans la ville, et tandis qu'ils se dirigeaient vers l'auberge qui avait la meilleure apparence, ils virent un grand nombre de vieilles femmes en jupons de tartane, et en mantes rouges, sortir du bâtiment semblable à une grange, et qui, tout en marchant, discutaient le mérite comparatif de ce saint jeune homme Jabesh Rentowell et de ce vase d'élection Maître Goukthrapple. A cette vue, Callum crut pouvoir dire au maître qu'il servait pour le moment: « que c'était ou le grand dimanche lui-même ou le petit dimanche du gouvernement, qu'ils appelaient le *jeûne* [1]. »

(1) Les presbytériens observent le sabbat, qu'ils appellent le dimanche, avec une sévérité judaïque; mais ils ont encore conservé une seule de nos grandes solennités religieuses, à laquelle ils attachent une importance proportionnée à la rareté de ces

Ils descendirent à l'enseigne du *Chandelier d'or à sept branches*, enseigne qui était ornée d'une devise en hébreu, pour le plus grand plaisir du public. Mon hôte, grand et maigre, vraie figure de puritain, s'avança vers eux, avec l'air de délibérer en lui-même s'il devait donner asyle à des personnes qui voyageaient un pareil jour. Cependant, réfléchissant probablement qu'il avait en son pouvoir le moyen de leur faire payer l'amende pour cette faute, châtiment qu'ils pourraient éviter en passant chez Gregor Duncanson, à l'enseigne du *Montagnard* et de *la Pinte d'Hawick*, M. Ebenezer Cruickshanks daigna les admettre dans son logis.

Waverley dit à ce saint personnage qu'il avait besoin d'un guide et d'un cheval de somme pour porter ses bagages à Édimbourg.

—Et d'où venez-vous, demanda mon hôte du *Chandelier ?*

—Je viens de vous dire où je désire aller ; et je ne crois pas que le conducteur ou son cheval ait besoin de plus amples explications.

—Hum ! hum ! dit en grognant l'hôte du *Chandelier* un peu déconcerté de cette rebuffade..., c'est aujourd'hui jour de jeûne général, monsieur, et je ne puis m'occuper d'aucune affaire mondaine dans un pareil jour, quand chacun doit s'humilier, quand les pécheurs doivent faire pénitence, comme le disait tout à l'heure le digne M. Goukthrapple, et en outre, comme l'a fort bien fait observer le précieux M. Jabesh Rentowel, quand le pays est en deuil pour les covenans, brûlés, rompus et anéantis.

—Mon bon ami, puisque vous ne pouvez me procurer un cheval et un guide, mon domestique va tâcher d'en trouver ailleurs.

—Oui-da ! votre domestique ?... Et pourquoi ne va-t-il pas lui-même avec vous ?

Waverley n'avait en lui que fort peu de la vivacité d'un capitaine de dragons ; je veux parler de cette vivacité à laquelle j'ai

pompeuses cérémonies, si heureusement instituées dans le catholicisme pour agir sur l'imagination et le cœur des fidèles. Cette fête du culte calviniste est le Sacrement de l'Eucharistie qui ne s'administre guère qu'une fois par an ; et c'est quelquefois en plein air, en mémoire de la persécution soufferte par les premiers prosélytes de John Knox. On y prépare la jeunesse par des instructions et des prières. Le jeudi et le samedi qui précèdent le *grand dimanche* sont des jours saints, où l'on assiste à un sermon au moins. Le jeudi surtout est un vrai *petit dimanche* calviniste, qu'on appelle *le jour de jeûne et d'humiliation*. La solennité de l'*Eucharistie* s'appelle aussi vulgairement en Écosse une *occasion*, et c'est vraiment quelquefois une occasion de dissipation plutôt que de jeûne et d'humilité, comme disait Burns, qui n'a jamais épargné ses sarcasmes et ses satires à l'austère et intolérante Église d'Écosse.



Gravé par Schroeder.

AUBERGE DU CHEVAL BLANC.

WAVERLEY.

Publié par Furne, à Paris.

été quelquefois très redevable, lorsque, voyageant dans la malle-poste, ou dans la diligence, j'ai rencontré quelque militaire qui a pris obligeamment sur lui le soin de discipliner les garçons d'auberge, et de faire le compte de l'écot. Cependant notre héros avait acquis une teinture de ce talent utile pendant son service militaire, et la grossièreté de l'aubergiste commença à l'échauffer.

—Holà, monsieur, lui dit-il; je suis venu chez vous pour me reposer, et non pour répondre à des questions impertinentes. Dites-moi si vous pouvez ou si vous ne pouvez pas.

M. Ebenezer Cruickshanks sortit en marmottant quelques mots entre ses dents, mais Édouard ne put comprendre si ces mots étaient négatifs ou affirmatifs. L'hôtesse, femme très civile, très douce, très active, vint lui demander ses ordres pour le dîner; mais sans vouloir répondre relativement au guide et au cheval, car il paraît que la *loi salique* était en vigueur dans les écuries de l'auberge du *Chandelier d'or*.

En s'approchant d'une fenêtre qui donnait sur une petite cour sombre dans laquelle Callum Beg était occupé à étriller les chevaux, Waverley entendit le dialogue suivant entre le rusé page de Vich Ian Vohr et le maître de l'auberge.

—Eh bien, jeune homme, lui dit ce dernier, vous venez du nord?

—Vous pouvez bien le dire!

—Et il peut se faire que vous ayez fait une longue route aujourd'hui?

—Assez longue pour boire une goutte avec plaisir.

—Vous allez l'avoir... Ma femme, apportez la demi-pinte.

Ici quelques complimens convenables à l'occasion furent échangés; et mon hôte du *Chandelier d'or* croyant avoir ouvert le cœur du jeune homme par cette oblation propitiatoire et hospitalière, reprit son interrogatoire.

—Vous ne trouverez pas de meilleur whisky que celui-ci de l'autre côté du défilé!

—Je ne suis pas du côté dont vous parlez.

—Votre accent prouve que vous êtes Montagnard.

— Je ne suis que du côté d'Aberdeen.

Et votre maître est-il venu avec vous d'Aberdeen?

—Oui:—C'est-à-dire il en venait quand j'en venais moi-même, répondit avec sang-froid l'impénétrable Callum Beg.

—Et quelle espèce d'homme est-ce?

—Je crois qu'il est officier au service du roi Georges; du moins il est en route pour le midi; il a de l'argent à foison, et il ne marchande ni avec un pauvre homme ni pour payer un écot.

—Il demande un cheval et un guide pour aller à Édimbourg?

—Oui; et il faut les lui trouver sur-le-champ.

—Hem! cela lui coûtera cher.

—Il ne s'en soucie pas plus que d'un *bodle* [1].

—Très bien, Duncan!—Ne m'avez-vous pas dit que vous vous appelez Duncan, ou Donald?

—Non, non. Jamie, Jamie Steenson; je vous l'ai déjà dit [2].

Cette riposte inattendue déconcerta M. Cruickshanks, qui, sans être très content de la réserve du maître, ni de l'extrême facilité du valet à lui répondre, se promit de mettre sur l'écot et sur le louage du cheval une taxe qui l'indemniserait de n'avoir pu satisfaire sa curiosité. La circonstance que c'était un jour de jeûne ne fut pas oubliée dans son compte, qui pourtant, au total, ne monta guère à plus du double de ce qu'il aurait dû demander en conscience.

Callum Beg se hâta d'aller faire part à Waverley du marché qu'il venait de conclure.—Ce vieux diable, ajouta-t-il, veut accompagner lui-même le Duinhewassel.

—Ce qui ne sera ni très agréable ni très sûr, Callum, car notre hôte m'a paru très curieux; mais un voyageur doit savoir supporter ces petits désagrémens. Cependant, mon garçon, voici une bagatelle pour boire à la santé de Vich Ian Vohr.

L'œil d'aigle de Callum Beg étincela de plaisir en voyant une guinée d'or qui accompagna ces derniers mots. Il se hâta de déposer ce trésor dans son gousset, non sans maudire les embarras d'une poche de culottes saxonnes, ou d'un *spleuchan*, comme il l'appelait; puis comme s'il eût réfléchi que ce don demandait quelque service en retour, il se rapprocha d'Édouard et lui dit à demi-voix avec une expression de physionomie toute particulière:

—Si Son Honneur regardait comme tant soit peu dangereux

(1) Petite monnaie d'Écosse.

(2) Ce dialogue caractérise à merveille la prudente réserve d'un Montagnard d'Écosse; nous en retrouverons des preuves dans *Rob Roy*. L'Écossais en général joue admirablement le rôle d'une simplicité toute politique. Duncan et Donald sont des noms montagnards.

ce vieux diable de whig, il me serait bien aisé de le mettre à la raison, et du diable si personne en saurait rien!

—Et comment, et de quelle manière? demanda Édouard.

J'irais l'attendre à quelque distance de la ville, et je le chatouillerais avec mon *skene-occle*.

—*Skene-occle!* qu'est-ce que cela?

Callum détourna son habit, leva le bras gauche, et montra d'un air expressif la poignée d'un petit dirk, soigneusement caché dans la doublure.

Waverley crut l'avoir mal compris; il le regarda en face, et trouva dans les traits de son visage, très beaux, quoique brunis par le soleil, précisément le même degré de malice qu'aurait eu un Anglais du même âge, en développant un plan pour dérober les fruits d'un verger.

— Grand Dieu! Callum, penseriez-vous à lui ôter la vie?

—Oui, certes, répondit le jeune spadassin; et je crois qu'il a vécu assez long-temps, puisqu'il est capable de trahir d'honnêtes gens qui viennent dépenser leur argent dans son auberge.

Waverley vit qu'il ne gagnerait rien en raisonnant avec lui; il se borna donc à enjoindre à Callum de renoncer à ses projets contre la personne de M. Ebenezer Cruickshanks. Le page parut acquiescer à cette injonction avec une grande indifférence.

—Le Duinhewassel peut faire ce qu'il lui plaira: le vieux coquin n'a jamais fait de mal à Callum, mais voici quelques lignes que le Tighearna m'a chargé de remettre à Votre Honneur avant de m'en retourner.

La lettre du chef renfermait les vers de Flora sur la mort du capitaine Wogan, dont le caractère entreprenant est si bien tracé par Clarendon; il avait d'abord été au service du parlement, mais il avait abjuré ce parti lors de l'exécution de Charles I[er]. Il n'eut pas plus tôt appris que le comte de Glencairn et le général Middleton avaient arboré l'étendard royal dans les montagnes d'Écosse [1], qu'il prit congé de Charles II, qui se trouvait alors à Paris, passa en Angleterre, leva un corps de Cavaliers dans les environs de Londres, traversa le royaume, qui avait été si long-temps sous la domination de l'usurpateur, par des marches

(1) Le général Middleton fut un des adversaires les plus ardents de la révolution. Plus tard il ambitionna la vice-royauté d'Écosse; mais Lauderdale l'emporta sur lui, grâce à la duchesse de Cleveland, maîtresse de Charles II.

où il déploya tant de dextérité, de talens, et de courage, qu'il parvint, avec sa poignée de Cavaliers, à se réunir au corps de Montagnards qui avaient alors pris les armes. Après plusieurs mois d'une guerre dont les évènemens furent variés, et dans laquelle il se fit la plus haute réputation de valeur et d'habileté, Wogan eut le malheur d'être blessé dangereusement, et comme il n'avait à sa portée aucun chirurgien qui pût lui donner des secours, il termina sa courte mais glorieuse carrière.

Le politique Mac-Ivor avait évidemment plus d'un motif pour désirer mettre l'exemple de ce jeune héros sous les yeux de Waverley, dont le caractère romanesque avait des rapports si particuliers avec celui de Wogan; mais sa lettre était consacrée surtout à lui rappeler quelques commissions que Waverley avait promis de faire pour lui en Angleterre; et ce ne fut que vers la fin de cette épître qu'Édouard trouva ces mots :

— « J'en veux à Flora de nous avoir refusé hier sa compa-
« gnie; et puisque je vous donne la peine de lire ces lignes,
« pour vous rappeler votre promesse de m'envoyer de Londres
« des ustensiles de pêche et une arbalète [1], j'y joindrai les
« vers de ma sœur sur le tombeau de Wogan. Elle en sera con-
« trariée, je le sais; car, à vous dire la vérité, je la crois plus
« éprise de la mémoire de ce héros mort, qu'elle ne le sera jamais
« d'homme vivant, à moins qu'il ne suive le même chemin;
« mais les gentilshommes anglais de nos jours gardent leurs *chê-*
« *nes* pour abriter les daims de leurs parcs, ou pour réparer les
« pertes d'une soirée à l'hôtel de White [2]; ils n'ont jamais pensé
« à les invoquer pour en couronner leurs fronts ou ombrager
« leurs tombes. Permettez-moi d'espérer une brillante excep-
« tion dans un ami chéri, à qui je donnerais volontiers un titre
« plus cher à mon cœur! »

Les vers étaient adressés :

A UN CHÊNE

Dans le cimetière de — dans les montagnes d'Écosse, et qu'on croit marquer le tombeau du capitaine Wogan, tué en 1649.

De l'antique constance emblème respecté,
Protége de ton vert feuillage
Ce tombeau dans lequel gît la fidélité
Et qui trop tôt fut le prix du courage.

(1) Dont il était sans doute question dans les paragraphes précédens.
(2) *Saint-James Street*, où le jeu ruine encore plus d'un lord.

Et toi, preux chevalier, mort en servant ton roi,
Ne regrette pas la couronne
Qu'en des climats plus doux on tresserait pour toi,
Avec les fleurs que le printemps leur donne.

A peine le soleil, embrassant l'horizon,
Darde ses feux sur les prairies;
Ces filles du matin, ornement du vallon,
Penchent déjà leurs corolles flétries.

Un emblême si frêle est-il digne du preux
Qui défia le sort contraire?
Plus les périls croissaient, plus son bras généreux
Couvrait d'éclat sa trop courte carrière.

Les enfans d'Albion, lassés par le destin,
S'étaient réunis aux rebelles;
Mais tu trouvas alors aux montagnes d'Albyn (1)
De fiers guerriers jusqu'à la mort fidèles.

Un parent ne vint pas conduire ton cercueil.
Du fils vaillant de l'Angleterre
Les descendans du Gaël seuls portèrent le deuil,
Et leur pibroch fut ton chant funéraire.

Quel mortel cependant n'envîrait ton trépas!
Qui ne voudrait contre ta gloire
Échanger de longs jours passés loin des combats!
Wogan doit vivre autant que notre histoire.

Nous t'avons consacré l'arbre dont les rameaux
Bravent et l'hiver et l'orage.
Rome en ceignait jadis le front de ses héros;
A ton cercueil Albyn en fait hommage.

Quel que fût le mérite réel des vers de Flora, l'enthousiasme qui les avait inspirés était fait pour produire une vive impression sur un amant; ils furent lus, relus, déposés dans le sein d'Édouard, puis ils en furent retirés pour être encore relus, ligne par ligne, et déclamés à voix basse, avec de fréquentes pauses, pour en mieux sentir tout le charme. Ainsi l'épicurien savoure lentement et goutte à goutte un breuvage délicieux. L'arrivée de mistress Cruicskhanks, avec les prosaïques élémens du dîner, n'interrompit qu'à peine cette pantomime d'enthousiasme amoureux.

Enfin la grande taille gauche, et le visage peu gracieux d'Ébénezer, se présentèrent devant Waverley. Quoique la saison n'exigeât pas ces précautions, il avait mis une grande redingote par-dessus ses autres vêtemens, auxquels elle était atta-

(1) L'Écosse. Les Écossais Highlanders sont encore appelés *Gaëls Albinic* dans la langue gaëlique, comme les Gaëls d'Irlande s'appelaient *Gaëls Eirinic*.

chée par une ceinture. Elle était surmontée d'un vaste capuchon de même étoffe, appelé un *trot cozy*, qui couvrait complètement au besoin le chapeau et la tête, et se boutonnait sous le menton. Sa main était armée d'un gros fouet de jockey garni en cuivre, et ses jambes en fuseau occupaient des guêtres grises fermées sur le côté par des agrafes rouillées.

Ainsi accoutré, il s'avança au milieu de l'appartement, et expliqua laconiquement le motif de son arrivée: — Vos chevaux sont prêts.

— C'est donc vous qui venez avec moi, notre hôte?

— Oui, jusqu'à Perth : là vous pourrez trouver un guide pour Édimbourg, si vous en avez besoin.

En disant ces mots, il plaça sous les yeux de Waverley la carte de la dépense, qu'il tenait d'une main, et sans autre invitation que la sienne, il remplit un verre de vin qu'il but dévotement à leur heureux voyage. Waverley fut surpris de l'impudence de cet homme; mais comme il ne devait pas rester long-temps avec lui et qu'il avait besoin d'un guide, il ne fit aucune observation, paya son écot, et annonça l'intention de partir sur-le-champ. Il monta *Dermid*, et sortit de la cour de l'auberge du *Chandelier d'or*, suivi de la figure puritaine que nous avons décrite. A l'aide d'un *louping-on-stane* — espèce de butte en pierre, construite pour la commodité des voyageurs, en face de la maison, — Ebenezer, non sans peine, et après quelque temps, se hissa sur le long dos d'un fantôme de cheval efflanqué, n'ayant que la peau sur les os, et qui portait aussi le porte-manteau de Waverley. Notre héros, quoique n'étant pas de très bonne humeur, ne put s'empêcher de rire de la tournure de son nouvel écuyer, en se représentant la surprise que ce personnage et son équipage auraient produite au château de Waverley Honour.

L'envie de rire d'Édouard n'échappa point à notre hôte du *Chandelier*: il comprit quelle en était la cause, ce qui ajouta une double dose d'acidité dans le levain de sa physionomie pharisaïque, et il se promit intérieurement que, de manière ou d'autre, le jeune Anglais paierait cher le mépris qu'il semblait avoir pour sa personne.

Callum, qui se trouvait aussi près de la porte, riait, sans se gêner, de la ridicule figure de M. Cruickshanks. Quand Waverley passa près de lui, il lui ôta son chapeau avec respect, et

s'approchant de l'étrier, il lui dit : — Prenez garde que ce vieux coquin de Whig ne vous joue quelque mauvais tour!

Waverley le remercia de nouveau, lui dit adieu, et partit bon train; car il n'était pas fâché de mettre ses oreilles à l'abri des cris que poussaient les enfans, en voyant le vieil Ebenezer se lever et se baisser alternativement sur ses étriers, pour éviter les secousses du trot dur de son coursier, dans une rue qui n'était qu'à demi pavée. Il eut bientôt laissé la petite ville de — à plusieurs milles derrière lui.

CHAPITRE XXX.

Que la perte d'un fer à cheval peut être quelquefois un inconvénient sérieux [1].

Les manières et l'air de Waverley, mais surtout le contenu brillant de sa bourse, et le peu de cas qu'il paraissait en faire, imposèrent un peu à son compagnon, et ne lui permirent pas de chercher à lier conversation. D'ailleurs, celui-ci était lui-même agité par ses réflexions sur diverses conjectures qui lui suggéraient des plans qui devaient servir à son intérêt personnel. Les deux voyageurs continuèrent donc leur route en silence; mais enfin le guide le rompit pour annoncer que son bidet était déferré d'un pied de devant et que sans doute Son Honneur conviendrait que c'était à lui de le remplacer par un autre.

C'était ce que les légistes anglais appellent *a fishing question* (une question de pêche [2]), pour savoir jusqu'à quel point Waverley était disposé à se soumettre à de petites exactions. — Mais Waverley se méprit sur le sens de cette observation.

— A moi de remplacer le fer de votre cheval, drôle! s'écria-t-il.

— Certainement; quoique nous n'ayons pas mis cette clause précise dans notre marché, on ne peut supposer que je doive payer les accidens qui peuvent arriver au pauvre bidet pendant

(1) Allusion à un dicton populaire qui compare une perte peu sérieuse à la perte d'un fer de cheval.

(2) Nous disons en français dans ce sens : sonder le terrain, etc.

qu'il est au service de Votre Honneur. Cependant si Votre Honneur...

—Ah! vous voulez dire que je dois payer le maréchal; mais où pourrons-nous en trouver un?

Charmé de voir que le maître qu'il servait pour le moment, ne ferait aucune objection, M. Cruickshanks l'assura que Cairnvreckan, village où ils allaient entrer, était assez heureux pour avoir un excellent forgeron; — mais, comme c'était en même temps un *professeur*, il ne frapperait sur la tête d'un clou pour personne au monde, un jour de sabbat ou de jeûne d'Église, à moins que ce ne fût un cas d'absolue nécessité; et alors il faisait toujours payer six pence par fer.—La partie de ces observations que M. Ebenezer regardait comme la plus importante fit peu d'impression sur l'esprit d'Édouard, qui se demandait seulement avec surprise à quel collège pouvait appartenir ce professeur vétérinaire; car il ne savait pas qu'on employait ce mot pour tout homme qui prétendait à une sainteté extraordinaire de foi et de mœurs.

En entrant dans le village de Cairnvreckan ils distinguèrent aisément la maison du maréchal. Comme c'était en même temps une auberge, elle avait deux étages, et son toit en ardoises dominait fièrement sur les taudis couverts de chaume qui l'entouraient. La forge, qui y touchait, n'annonçait nullement le silence et le repos du sabbat, qu'Ebenezer avait annoncés, d'après la sainteté de son ami. Au contraire, l'enclume retentissait sous les coups redoublés des marteaux, le soufflet gémissait, et tous les instrumens de Vulcain étaient en pleine activité. Les travaux n'étaient pas d'une nature champêtre et pacifique. Le maître forgeron, appelé John Mucklewrath, comme l'apprenait son enseigne, était fort affairé, avec deux ouvriers, à réparer, arranger et fourbir de vieilles armes, sabres, mousquets, pistolets, épars çà et là autour de l'atelier, dans une confusion militaire. Sous le hangar ouvert qui contenait la forge était une foule de gens qui allaient et venaient, comme pour recevoir ou donner d'importantes nouvelles; il suffisait de jeter un coup d'œil sur tous ces villageois, qui traversaient la rue à la hâte ou restaient réunis en groupes, les bras et les yeux levés au ciel, pour deviner que quelque nouvelle extraordinaire agitait l'esprit public dans la municipalité de Cairnvreckan.

—Il y a quelque chose de nouveau, dit mon hôte du *Chandelier* en poussant tout-à-coup au milieu de la foule son bidet efflanqué, et avançant sa figure à joues creuses; —il y a du nouveau, et s'il plaît à mon créateur, je saurai bientôt ce que c'est.

Waverley, avec une curiosité mieux contenue que celle de son guide, mit pied à terre, et donna son cheval à garder à un jeune garcon qui était à deux pas sans rien faire. C'était peut-être par suite de la timidité de son caractère dans sa première jeunesse, qu'il n'aimait pas à faire une question même indifférente à un étranger, sans avoir préalablement examiné son maintien et sa physionomie. Pendant qu'il cherchait autour de lui quelqu'un qui lui inspirât assez de confiance pour entrer en conversation, ce qu'il entendit autour de lui, lui évita la peine de faire des questions, les noms de Lochiel, de Clanronald, de Glengary et de plusieurs autres chefs montagnards distingués, parmi lesquels celui de Vich Ian Vohr fut plus d'une fois prononcé, semblaient aussi familiers à la bouche des interlocuteurs, que les mots les plus ordinaires; d'après l'alarme généralement exprimée, il comprit aisément que ces chefs avaient déjà fait une incursion dans les Basses-Terres, à la tête de leurs clans armés, ou qu'on craignait de les y voir arriver incessamment.

Avant que Waverley eût eu le temps de demander quelques détails, une femme d'environ quarante ans, robuste, ayant de gros os et les traits durs, habillée comme si on lui avait jeté ses vêtemens sur le corps avec une fourche, et les joues écarlates partout où elles n'étaient pas noircies par la suie et la fumée, se fit jour à travers la foule, en brandissant en l'air un enfant d'environ deux ans, qu'elle faisait sauter dans ses bras, sans égard à ses cris de terreur, et elle chantait en même temps de toute la force de ses poumons.

Charlot est mon mignon, mon mignon, mon mignon,
Charlot est mon mignon,
Le jeune chevalier [1].

—Entendez-vous ce qui va vous arriver, sots pleureurs de Whigs? entendez-vous qui est-ce qui vient vous apprendre à vous vanter?

(1) *Charlie is my darling, my darling, my darling,*
Charlie is my darling,
The youg chevalier.

Ce refrain jacobite est traduit littéralement. *Charlie* répond à notre *Charlot.*

Vous savez peu qui vous arrive,
Vous savez peu qui vous arrive,
Tous les fiers Macraws vont venir.

Le Vulcain de Cairnvreckan, qui reconnut sa Vénus dans cette bacchante triomphante, la regardait avec un air sinistre et menaçant, lorsque les sénateurs du village se hâtèrent d'intervenir : — Paix donc, bonne femme ! est-ce dans un temps et dans un jour comme celui-ci que vous devez chanter vos folles chansons ? — Un temps où le vin de la colère est versé sans mélange dans la coupe de l'indignation, et un jour où le pays doit porter témoignage contre le papisme, le prélatisme [1], le quakérisme [2], l'indépendantisme [3], la suprématie [4], l'érastianisme [5], l'antinomianisme [6], et toutes les erreurs de l'Église ?

— Et c'est là toute votre whiguerie ! s'écria de nouveau la virago ; c'est là toute votre whiguerie et votre presbytérianisme ! sots rustres aux oreilles coupées [7] ; quoi donc ! pensez-vous que les braves en kilt se soucieront beaucoup de vos synodes, de vos presbytères [8], de vos *buttock-*

(1) Dans leur intolérance, les presbytériens d'Écosse croyaient qu'il n'y avait de salut que dans leur Église. Le papisme était selon eux une idolâtrie, mais ils n'avaient pas une moins sainte colère contre le *prélatisme*, ou les fauteurs des évêques de l'anglicanisme, et contre les autres hérésies que proscrivent ici en masse les bons municipaux de Cairnvreckan.

(2) La secte des *quakers*, ou des amis, est aujourd'hui fort connue.

(3) L'*indépendantisme*. Secte des indépendans, qui date de Cromwell.

(4) La *suprématie*, c'est-à-dire, l'acte par lequel le roi d'Angleterre avait proclamé sa souveraineté sur l'Église d'Écosse.

(5) L'*érastianisme*. La secte des érastiens s'éleva en Angleterre pendant les guerres civiles en 1647 ; on l'appelait ainsi du nom de son chef Erastus. Les érastiens soutenaient, dit-on, que l'Église n'a point d'autorité quant à la discipline, qu'elle n'a aucun pouvoir de faire des lois ni des décrets, encore moins d'infliger des peines, de porter des censures, etc. On sent combien le despotisme ecclésiastique de l'Église presbytérienne devait en vouloir aux érastiens. Nous verrons, dans *les Puritains*, Henry Morton sous le couteau des fanatiques, comme accusé d'érastianisme.

(6) L'*antinomianisme*. Les antinomiens, ou anomiens, étaient accusés, comme les érastiens, de ne reconnaître aucune règle. On nommait aussi antinomiens les anabaptistes, les disciples de Jean Agricola, et, en général, tous ceux qui croyaient à la prédestination.

(7) Allusion à la manière dont les *Têtes-Rondes* se coupaient les cheveux.

(8) Il n'est aucune de ces expressions qui ne revienne fréquemment dans les romans de sir Walter Scott. On nous pardonnera donc ici une note détaillée sur l'organisation toute républicaine de l'Église d'Écosse. Le culte presbytérien n'admet pas précisément de hiérarchie ni de chef ; l'autorité, ou plutôt l'administration, est dévolue à des assemblées de ministres où prennent rang aussi des laïques appelés Anciens. Chaque paroisse est régie par un pasteur qui, en s'adjoignant les anciens, forme le conseil de paroisse, ou *kirk-session* qui administre les fonds, surveille les mœurs, juge, censure, punit, excommunie même. On peut appeler du *kirk-session* devant le presbytère, conseil supérieur composé des pasteurs d'un canton et d'un ancien par paroisse : il est présidé par un pasteur élu sous le titre de modérateur ; le presbytère a droit de censure sur ses

mails[1], de vos chaises de pénitence[2]? Vengeance de ces noires inventions! Plus d'une femme qu'on y a placée, était plus honnête que telle qui dort à côté de n'importe quel whig du pays; moi-même...

Ici John Mucklewrath, qui craignait qu'elle n'entrât dans des détails d'expérience personnels, se hâta d'interposer l'autorité maritale: — Rentrez à la maison, et allez au diable, puisque vous me forcez de parler ainsi, et préparez le *sowens*[3] pour le souper.

— Et toi aussi, radoteur stupide! répondit sa douce moitié, dont la colère, qui s'était égarée sur tous les assistans, avait reçu une impulsion violente qui lui fit reprendre son cours ordinaire. Vous voilà à marteler des armes pour des fous qui n'oseront jamais s'en servir contre un Montagnard, au lieu de gagner du pain pour votre famille, et de ferrer le cheval de ce jeune gentilhomme qui vient d'arriver du nord? Je réponds qu'il n'est pas de vos pleurnicheurs du roi Georges, et que c'est tout au moins un brave Gordon.

Tous les yeux se tournèrent aussitôt vers Waverley, qui profita de cette occasion pour inviter le maréchal à ferrer le cheval de son guide sans aucun délai, attendu qu'il désirait continuer sa route; — car il en avait entendu assez pour sentir qu'il y aurait du danger à rester long-temps en cet endroit. Les yeux du

membres. Au-dessus du presbytère est le *synode* provincial, composé des membres de plusieurs presbytères, et que préside encore un modérateur élu par ses pairs. Enfin il y a une haute-cour ecclésiastique, composée de tous les ministres et d'un ancien par paroisse. C'est l'assemblée générale, qui s'assemble une fois par an, qui fait les lois et les canons, juge en dernier ressort, etc. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette assemblée, quand il en sera fait mention.

(1) *Buttock-mail* signifie une amende prononcée pour cause de fornication. Pour une somme d'argent on pouvait quelquefois se racheter de l'humiliation du *stool of repentance*, ou siége de repentir.

(2) *The stool of repentance*, le siége de repentir ou de pénitence, appelé plus vulgairement *cutty-stool* (cutty, *femme légère*, stool, *chaise*). Cette pénitence publique commence à tomber en désuétude dans l'église presbytérienne; on y condamnait l'homme comme la femme pour le péché de fornication. Le *stool* de pénitence était une espèce de fauteuil placé en face de la chaire, sur un piédestal qui s'élevait environ à deux pieds plus haut que les autres siéges de l'église. Quand la cloche sonnait, le coupable montait sur la chaise, et le sacristain le revêtait d'une robe noire. Trois dimanches de suite, il entendait, à cette place et dans ce costume, le service divin, montré au doigt et admonesté par le ministre. Dans l'Ayrshire, le cutty-stool est encore un objet de terreur pour ceux dont la chair est faible: Burns n'a pu le faire abolir par ses sarcasmes poétiques; mais, dans la plupart des églises, les coupables peuvent maintenant rester sur leur banc particulier, et le pasteur glisse même légèrement sur la réprimande dont ils sont encore l'objet. Il fallait autrefois opter entre le *cutty-stool* et l'excommunication. — Nous avons eu dans le culte catholique nos amendes honorables.

(3) Espèce de bouillie.

maréchal se fixèrent sur lui avec un air de mécontentement et de soupçon, et la manière dont sa femme appuya la demande de Waverley, ne le mit pas de plus belle humeur.

— Entendez-vous ce que dit ce beau jeune homme, vaurien d'ivrogne ? lui cria-t-elle.

— Quel est votre nom, monsieur ? dit Mucklewrath.

— Peu vous importe mon nom, mon ami, pourvu que je vous paie votre travail.

— Mais il peut être important pour l'État de le savoir, dit un vieux fermier qui sentait fortement le whisky et la fumée de tourbe. Je crains que nous ne soyons obligés de retarder votre voyage jusqu'à ce que vous ayez vu le laird.

— Certainement, répondit Waverley avec hauteur, vous trouverez difficile et dangereux de m'arrêter ici, à moins que vous ne me prouviez que vous en avez le droit.

Il y eut un moment de silence et de chuchotement dans la foule.

— C'est le secrétaire Murray, — lord Lewis Gordon, — peut-être le Chevalier lui-même.

Tels étaient les soupçons qu'on se communiquait les uns aux autres, et il était évident qu'on était de plus en plus disposé à empêcher le départ de Waverley. Il essaya de raisonner tranquillement avec eux, mais son alliée volontaire, mistress Mucklewrath, l'interrompit, et couvrit sa voix, en prenant son parti avec une violence qui fut mise sur le compte d'Édouard par ceux à qui elle s'adressait : Quoi ! *vous*, s'écria-t-elle, vous arrêteriez un gentilhomme ami du prince ! car, quoique avec des sentimens opposés à ceux des autres, elle avait aussi adopté l'opinion générale sur Waverley : Je vous défie de le toucher du bout du doigt, et le premier coquin qui s'en avise, je lui applique mes dix commandemens de Dieu sur la figure ! Et en parlant ainsi, elle étendait de longs doigts nerveux, armés de griffes dont un vautour aurait pu être jaloux. — Rentrez chez vous, bonne femme [1], lui dit le fermier, allez soigner les enfans du bonhomme, cela vaudra mieux que d'être ici à nous étourdir.

— *Ses enfans !* répliqua l'amazone en regardant son mari de l'air du plus profond mépris ; *ses enfans !*

(1) La bonne femme, *good-wife*; c'est une expression locale pour dire la ménagère : le bonhomme, *good-man*, est, par conséquent, le maître du logis.

Bonhomme (plus tôt que plus tard;)
Si le gazon vous couvrait le visage,
Je consolerais mon veuvage,
Bonhomme, avec un Montagnard.

Ce cantique, qui excita parmi la jeunesse de l'assemblée un rire mal dissimulé, fit entièrement perdre patience à l'homme à l'enclume. — Je veux que le diable m'emporte, dit-il dans un transport de rage, si je ne lui plonge ce fer rouge dans le gosier! Et tirant du feu de sa forge une barre de fer rouge, il aurait peut-être exécuté sa menace si quelques personnes ne l'eussent retenu, pendant que d'autres s'efforçaient d'éloigner la virago de sa présence.

Waverley voulait profiter de ce moment de confusion pour s'échapper, mais il ne voyait point son cheval; il l'aperçut enfin à quelque distance avec son fidèle guide Ebenezer, qui, dès l'instant qu'il s'était aperçu de la tournure que prenait la discussion, avait tiré de la presse les deux chevaux, et était monté sur l'un, tandis qu'il tenait l'autre par la bride. Waverley eut beau lui crier à plusieurs reprises de lui amener son cheval: — Non, non, répondit-il, si vous n'êtes ami ni de l'Église ni du roi, et que vous soyez détenu pour cela, vous aurez à me répondre devant les honnêtes gens du pays pour avoir manqué à nos conventions, et je dois garder le bidet et la valise à titre de dommages-intérêts, attendu que mon cheval et moi nous perdrons le travail du jour de demain, outre le sermon de ce soir.

Édouard perdait patience en se voyant entouré et pressé de tous côtés par la canaille, et il s'attendait à chaque instant à quelque acte de violence personnelle. Il résolut enfin d'essayer des mesures d'intimidation, et prenant ses pistolets de poche, il menaça d'une main de faire feu sur quiconque oserait l'arrêter, et annonça de l'autre à Ebenezer qu'il ne l'épargnerait pas davantage s'il faisait un pas avec les chevaux.

Le sage Partridge[1] dit qu'un seul homme armé d'un pistolet en vaut cent désarmés; car, bien qu'il ne puisse tuer qu'un seul de ses ennemis, chacun peut craindre d'être l'individu malencontreux. La *levée en masse* de Cairnvreckan aurait donc pro-

(1) Partridge, comme on sait, est un des personnages les plus comiques de l'inimitable chef-d'œuvre de Fielding. Cet écuyer de Tom Jones possède, comme Sancho, un trésor de ces proverbes qui, en Angleterre, comme dans tous les pays, sont la *sagesse des nations*.

bablement ouvert un passage à Édouard, et Ebenezer, dont la pâleur naturelle était devenue de trois degrés plus cadavéreuse, n'aurait pas osé résister à un ordre de cette nature, si le Vulcain du village, empressé de faire tomber la fureur provoquée par sa moitié sur quelqu'un qui en fût plus digne, se précipita sur Waverlay, avec sa barre de fer rouge, d'un air si déterminé, que notre héros ne put se défendre qu'en lâchant son coup; le malheureux maréchal tomba. Édouard, à cette vue, frémissant naturellement d'horreur, n'eut la présence d'esprit ni de tirer son sabre, ni de se servir de son second pistolet. La populace se jeta sur lui, le désarma, et elle était sur le point de se porter aux dernières violences, quand l'arrivée d'un vénérable ecclésiastique, le pasteur de la paroisse, imposa à la fureur générale.

Ce digne homme (qui n'était point un Goukthrapple ni un Rentowell) conservait son crédit sur le peuple, quoiqu'il prêchât les œuvres pratiques du christianisme aussi bien que ses dogmes abstraits, et il était respecté des classes supérieures, quoiqu'il dédaignât de flatter leurs erreurs en faisant de la chaire de l'évangile une école de morale païenne. C'est peut-être par suite de ce mélange de foi et de pratique dans sa doctrine, que, quoique sa mémoire forme une espèce d'époque dans les annales de Cairnvreckan, de sorte que les paroissiens, pour indiquer que telle chose arriva il y a soixante ans, disent encore: Du temps du bon M. Morton! je n'ai jamais pu découvrir s'il avait appartenu au parti évangélique ou au parti modéré de l'Église d'Écosse. Au surplus je ne crois pas cette circonstance très-importante, puisque je me rappelle avoir vu moi-même, à la tête de chacun de ces deux partis, un Erskine et un Robertson [1].

M. Morton avait été alarmé par le bruit du coup de pistolet et par le tumulte croissant autour de la forge. Son premier soin, après avoir ordonné qu'on s'assurât de la personne de Waverley, mais de s'abstenir de toute violence contre lui, fut de s'approcher du corps de Mucklewrath, sur lequel sa femme, par une ré-

(1) Le révérend John Erskine, docteur en théologie, ecclésiastique écossais distingué par ses connaissances religieuses et par ses vertus privées, était chef du parti évangélique de l'Église d'Écosse, à l'époque où le célèbre docteur Robertson, l'historien, était à la tête du parti modéré. Ces deux hommes distingués étaient collègues dans l'église des anciens frères gris à Édimbourg, et malgré la différence de leurs opinions théologiques, ils vivaient dans l'harmonie la plus parfaite, comme particuliers et amis, et comme ministres desservant la même cure. *(Note de l'Auteur.)*

volution soudaine de sentimens, pleurait, hurlait, et s'arrachait les cheveux, dans un état qui touchait au désespoir. Lorsqu'on eut relevé le forgeron, la première découverte fut qu'il était encore en vie, et la deuxième, qu'il vivrait probablement aussi long-temps que s'il n'eût jamais entendu, de toute sa vie, le bruit d'un coup de pistolet. Cependant il l'avait échappé belle; la balle lui avait effleuré la tête, l'avait étourdi un moment ou deux, et la terreur, la confusion, avaient prolongé un peu plus long-temps son état de stupeur. Dès qu'il fut relevé, il demanda vengeance de Waverley, et ce ne fut pas sans difficulté qu'il consentit à la proposition de M. Morton, de le conduire chez le laird, qui était juge de paix, et de le placer à sa discrétion. Le reste de l'assemblée approuva cette mesure à l'unanimité; mistress Mucklewrath elle-même, qui commençait à se remettre de son accès de tendresse nerveuse, dit en pleurnichant qu'elle n'avait rien à dire contre ce que proposait le ministre; il était trop bon pour son métier, et elle espérait lui voir un jour une belle robe d'évêque sur le dos, ce qui lui irait mieux que les manteaux et les rabats de Genève.

Toute discussion ainsi terminée, Waverley, sous l'escorte de tous les habitans du village qui n'étaient pas alités, fut conduit au manoir de Cairnvreckan, à un demi-mille de distance.

CHAPITRE XXXI.

Interrogatoire.

Le major Melville de Cairnvreckan, vieux gentilhomme qui avait passé sa jeunesse dans la carrière des armes, reçut M. Morton avec cordialité, et le prisonnier avec une politesse que les circonstances équivoques dans lesquelles se trouvait Édouard rendaient froide et gênée.

S'étant informé de la nature de la blessure du maréchal, et voyant qu'elle paraissait ne devoir être suivie d'aucun accident fâcheux, et que, dans le fait, le coup de pistolet tiré par Édouard n'avait été qu'un acte de défense personnelle, le major crut que

l'affaire pouvait se terminer par le dépôt que ferait Waverley, entre ses mains, d'une petite somme d'argent au profit du blessé.

— Je désirerais, Monsieur, dit-il à Waverley, n'avoir pas d'autres devoirs à remplir; mais il est nécessaire que nous ayons quelques informations de plus sur le motif de votre voyage dans ce pays, en ce malheureux temps de troubles.

Ebenezer Cruikshanks s'avança alors, et communiqua au magistrat tout ce qu'il savait, et tout ce que lui avaient fait soupçonner la réserve de Waverley et la manière dont Callum Beg avait éludé ses questions. — Il savait, dit-il, que le cheval que montait Édouard, appartenait à Vich Ian Vohr; mais il n'avait pas osé le dire en face au premier guide d'Édouard, de peur d'avoir quelque nuit sa maison et ses écuries brûlées sur sa tête, par cette infernale bande des Mac-Ivors. Il conclut par faire valoir le service important qu'il avait rendu à l'Église ainsi qu'au gouvernement en servant d'instrument, avec l'assistance de Dieu, ajouta-t-il modestement, pour l'arrestation de ce délinquant suspect et formidable. Il annonça qu'il espérait en être récompensé par la suite, et être indemnisé sur-le-champ de la perte de son temps, et même de sa réputation de sainteté, en voyageant pour les affaires de l'État le jour de jeûne.

Le major Melville lui répondit avec beaucoup de gravité: — que, loin de prétendre à aucun mérite dans cette affaire, M. Cruikshanks devrait solliciter la remise d'une forte amende qu'il avait encourue pour avoir négligé, au mépris d'une proclamation récente, de rendre compte au magistrat le plus voisin de l'arrivée d'un étranger dans son auberge; que, puisque M. Cruikshanks se targuait tant de sa religion et de sa fidélité politique, il n'attribuerait point une telle conduite à la malveillance, mais qu'il supposerait seulement que son zèle pour l'Église et l'État s'était laissé endormir par l'occasion de faire payer double prix à un étranger pour le louage d'un cheval; que, néanmoins, comme il se reconnaissait incompétent pour prononcer seul sur la conduite d'un personnage si important, il se réservait d'en rendre compte à la session du trimestre prochain. — Ici notre histoire, quant à présent, ne parle plus de notre hôte du *Chandelier*, qui se retira chez lui mécontent et confus.

Le major Melville ordonna à tous les villageois de retourner chez eux, à l'exception de deux d'entre eux qui remplissaient

les fonctions de constables, et qu'il chargea d'attendre dans le vestibule. Il ne resta dans l'appartement que M. Morton, que le major invita à rester, une espèce de facteur faisant le rôle de greffier, et Waverley. Après un silence pénible et embarrassant, le major Melville ayant examiné Édouard avec un air de compassion, en jetant les yeux de temps en temps sur un papier qu'il tenait à la main, lui demanda son nom.

— Édouard Waverley.

— Je m'en doutais. — Ci-devant capitaine dans le — régiment de dragons, neveu de sir Everard Waverley de Waverley-Honour ?

— Lui-même.

— Jeune homme ! j'ai le plus grand regret que ce pénible devoir me soit tombé en partage.

— Major Melville, le devoir n'a pas besoin d'excuses.

— Vous avez raison, Monsieur ; permettez-moi donc de vous demander de quelle manière vous avez employé votre temps depuis que vous avez obtenu la permission de vous absenter de votre régiment, il y a plusieurs semaines, jusqu'au moment actuel ?

— Ma réponse à une question conçue en termes si généraux doit être basée sur la nature de l'accusation qui la rend nécessaire. Je demande à savoir de quoi je suis accusé, et en vertu de quelle autorité vous m'imposez l'obligation de vous répondre.

— L'accusation dirigée contre vous, j'ai regret de le dire, monsieur Waverley, est de la nature la plus grave, et compromet votre réputation comme militaire et comme sujet du roi. Sous la première qualité, vous êtes accusé d'avoir semé l'esprit de mutinerie et de rébellion parmi les hommes placés sous votre commandement, et de leur avoir donné l'exemple de la désertion en prolongeant arbitrairement votre absence, au mépris des ordres exprès de votre officier commandant; comme citoyen, vous êtes accusé de haute trahison comme ayant pris les armes contre le roi, ce qui est le plus grand crime dont un sujet puisse être coupable.

— Et en vertu de quelle autorité suis-je retenu pour répondre à de si infâmes calomnies?

— En vertu d'une autorité que vous ne pouvez récuser, et à laquelle je ne puis désobéir.

Le major Melville lui remit entre les mains un mandat d'arrêt décerné par la cour criminelle suprême d'Écosse, en bonne forme, contre Édouard Waverley, suspecté de pratiques de trahison et d'autres crimes et délits.

L'étonnement dont Édouard fut frappé à cette lecture parut au major Melville une preuve qu'il se reconnaissait coupable, tandis que M. Morton était plutôt disposé à le regarder comme la surprise de l'innocence injustement soupçonnée. Il y avait quelque chose de vrai dans ces deux conjectures. Quoique Édouard se sentît innocent des crimes qu'on lui imputait, cependant, en jetant un coup d'œil rapide sur sa conduite, il ne pouvait se dissimuler qu'il lui serait bien difficile d'établir son innocence de manière à en convaincre les autres.

— Une des parties les plus pénibles de cette pénible affaire, reprit le major Melville après un instant de silence, c'est que, s'agissant d'une accusation aussi grave, je suis forcé de vous prier de me montrer les papiers dont vous pouvez être porteur.

— Vous allez les voir sans aucune réserve, Monsieur, répondit Édouard en jetant sur la table son portefeuille et ses *memoranda;* il n'en est qu'un seul que je voudrais être dispensé de montrer.

— Je crains de ne pouvoir consentir à faire aucune exception, monsieur Waverley.

— En ce cas, Monsieur, vous le verrez; mais comme il ne peut être d'aucune utilité, j'ose espérer que vous me le rendrez.

Il tira de son sein la pièce de vers qu'il avait reçue le matin, et la lui présenta dans son enveloppe. Le major la lut en silence, et donna ordre à son greffier d'en faire une copie. Il plaça ensuite cette copie dans l'enveloppe, la mit sur la table devant lui, et rendit l'original à Waverley avec un air de gravité mélancolique.

Après avoir donné au prisonnier, — car notre héros doit maintenant être considéré comme tel, — le temps qu'il jugea convenable pour faire quelques réflexions, le major Melville reprit son interrogatoire en commençant par dire que, puisque M. Waverley semblait réclamer contre les questions d'une nature générale, il lui en ferait de spéciales, autant que le permettaient les informations qu'il avait reçues. Il continua alors

son enquête, dictant à mesure à son scribe la substance des questions et des réponses.

— Monsieur Waverley connaissait-il un nommé Humphry Hougthon, sous-officier dans les dragons de Gardiner ?

— Certainement ; il était brigadier dans ma compagnie, et fils d'un des fermiers de mon oncle.

— Exactement. Et il avait une part considérable dans votre confiance, et une grande influence sur ses camarades ?

— Je n'ai jamais eu occasion de donner ma confiance à un homme de cette classe ; je voulais du bien au brigadier Hougthon, parce que c'était un jeune homme intelligent et actif, et je crois que c'était pour cette raison qu'il était respecté par ses camarades.

—Mais vous aviez coutume de l'employer pour communiquer avec ceux de vos soldats que vous aviez recrutés à Waverley-Honour.

— Sans doute. Ces pauvres diables, incorporés dans un régiment presque entièrement composé d'Écossais et d'Irlandais, s'adressaient à moi dans tous leurs besoins, et il était tout naturel, en pareilles occasions, qu'ils prissent pour interprète leur brigadier, leur compatriote.

— L'influence du brigadier Hougthon s'étendait donc particulièrement sur les recrues que vous aviez amenées des domaines de votre oncle ?

— J'en conviens ; mais qu'a de commun, je vous prie, cette circonstance avec ce dont il s'agit en ce moment ?

— Je vais vous le dire ; et je vous prie de me répondre avec franchise. Depuis que vous avez quitté le régiment, n'avez-vous entretenu aucune correspondance directe ou indirecte avec le brigadier Hougthon ?

— Moi, entretenir correspondance avec un homme de ce rang ! Et pourquoi, je vous prie, ou dans quelle intention l'aurais-je fait ?

— C'est ce que vous allez m'expliquer. Ne l'avez-vous pas chargé de vous envoyer des livres, par exemple ?

—Vous me rappelez une commission insignifiante que j'ai donnée au brigadier Hougthon, parce que mon domestique ne savait pas lire. Je me souviens de lui avoir écrit pour le char-

ger de m'envoyer à Tully-Veolan quelques livres dont je lui faisais passer la liste.

— De quelle nature étaient ces livres ?

— C'étaient en grande partie des ouvrages de littérature, et ils devaient servir aux lectures d'une jeune dame.

— Parmi ces ouvrages de littérature, n'y avait-il pas des pamphlets et des traités contre le gouvernement ?

— Il s'y trouvait quelques traités politiques, mais je les ai à peine regardés. Ils m'avaient été adressés par un ami, dont le cœur vaut mieux que l'esprit et la sagacité politique : ces écrits semblaient être des productions fort insipides.

— Cet ami est sans doute un M. Pembroke, prêtre non assermenté, auteur de deux ouvrages contenant des principes séditieux, et dont les manuscrits ont été trouvés dans vos malles ?

— Je vous donne ma parole d'honneur, comme gentilhomme, que je n'en ai jamais lu six pages.

— Je ne suis pas votre juge, monsieur Waverley ; votre interrogation sera transmis ailleurs. Maintenant continuons. — Connaissez-vous un homme qui se fait donner le nom de Wily Will, ou Will Ruthven ?

— Je n'avais pas encore entendu prononcer ce nom.

— Ne vous êtes-vous jamais servi de lui, ou de quelque autre, comme d'un intermédiaire pour engager le brigadier Humphry Hougthon à déserter avec autant de ses camarades qu'il en pourrait séduire, pour aller joindre les Montagnards et autres rebelles qui viennent de prendre les armes sous les ordres du jeune *Prétendant?*

— Je vous assure que non seulement je n'ai point participé au complot dont vous m'accusez, mais que je l'ai en horreur du fond de mon ame, et que je ne voudrais pas me rendre coupable d'une telle trahison pour gagner un trône, soit pour moi-même, soit pour qui que ce puisse être.

— Cependant, Monsieur, en examinant cette enveloppe sur laquelle je vois l'écriture d'un de ces gentilshommes égarés, qui portent maintenant les armes contre leur pays, et les vers qu'elle contenait, je ne puis m'empêcher de trouver une analogie entre l'entreprise dont je viens de parler, et les exploits de Wogan, que celui qui vous écrit semble s'attendre à vous voir imiter.

Waverley fut frappé de cette coïncidence ; cependant il nia que les désirs ou les espérances de la personne qui lui avait écrit pussent être regardés comme des preuves d'une accusation d'ailleurs sans fondement.

— Mais, si je suis bien informé, vous avez passé tout le temps de votre absence du régiment chez le chef montagnard, et chez M. Bradwardine, qui est aussi en armes pour cette malheureuse cause.

— Je n'ai pas dessein de le cacher, mais je nie très positivement que j'eusse connaissance d'aucun de leurs projets contre le gouvernement.

— Je présume cependant que vous n'avez pas dessein de nier que vous avez suivi votre hôte Glennaquoich à un rendez-vous, où, sous prétexte d'une grande chasse, la plupart des complices de sa trahison s'étaient réunis pour concerter des mesures pour prendre les armes.

— Je conviens que je me suis trouvé à ce rendez-vous ; mais je n'y ai rien vu ni entendu qui pût faire croire qu'il eût le but que vous lui attribuez.

— De là vous êtes parti avec Glennaquoich et une partie de son clan, pour aller joindre l'armée du jeune Prétendant, et, après lui avoir rendu hommage, vous êtes revenus pour armer et discipliner le reste des hommes de ce chef montagnard, et les réunir à ceux qui étaient en marche vers le sud.

— Je n'ai jamais fait un voyage semblable avec Glennaquoich ; je n'ai pas même entendu dire que l'individu que vous venez de nommer fût dans ce pays.

Waverley raconta alors, dans le plus grand détail, l'accident qui lui était arrivé à cette chasse ; il ajouta qu'à son retour il avait appris sa destitution ; et il convint qu'alors, pour la première fois, il avait remarqué des symptômes qui indiquaient que les Montagnards songeaient à prendre les armes ; mais il ajouta que, n'ayant nulle envie d'embrasser leur cause, et n'ayant plus de raison pour rester en Écosse, il était en route pour retourner dans son pays natal, où il était rappelé par ceux qui avaient le droit de diriger ses actions, comme le major Melville le verrait, d'après les lettres qui étaient sur la table.

Le major lut les lettres de Richard, de sir Everard et de la tante Rachel ; mais il n'en tira pas les conséquences auxquelles

Waverley s'attendait. Elles respiraient le mécontentement contre le gouvernement, et parlaient de vengeance en termes qui n'étaient pas très obscurs; et il regarda celle où la pauvre tante Rachel soutenait clairement la justice de la cause des Stuarts, comme contenant l'aveu formel de ce que les autres n'osaient que donner à entendre.

— Monsieur Waverley, dit le major, permettez-moi de vous faire une autre question. N'avez-vous pas reçu plusieurs lettres de votre officier-commandant, qui vous donnait des avis, qui vous enjoignait de revenir à votre poste, et qui vous informait qu'on se servait de votre nom pour propager l'esprit de mécontentement parmi vos soldats?

— Jamais, major Melville. J'ai reçu de lui une seule lettre dans laquelle il me faisait part avec politesse du désir qu'il avait que je n'employasse pas tout le temps de mon congé à rester constamment chez Bradwardine; et j'avoue que je pensai qu'il n'avait pas le droit de rien me prescrire à cet égard. Enfin, le jour même où je lus dans la gazette ma destitution, je reçus du colonel Gardiner une seconde lettre qui m'enjoignait de rejoindre mon corps; mais attendu mon absence, dont je viens de parler, cet ordre m'arrivait trop tard pour qu'il me fût possible d'y obéir. S'il m'a écrit d'autres lettres dans l'intervalle, et l'estime que mérite le colonel Gardiner rend cette supposition probable, je ne les ai pas reçues.

— J'ai oublié, monsieur Waverley, de vous faire une question sur une circonstance qui, quoique moins importante, vous a cependant fait beaucoup de tort aux yeux du public. On dit qu'un toast de rébellion fut porté en votre présence, et que, quoique officier au service de Sa Majesté, vous souffrîtes qu'une autre personne de la compagnie demandât raison de cette insulte. Ceci, Monsieur, ne peut faire un sujet d'accusation contre vous dans une cour de justice; mais si, comme on me l'a dit, les officiers de votre régiment vous ont demandé une explication sur cette affaire, je suis étonné qu'en votre double qualité de gentilhomme et de militaire, vous ne la leur ayez pas donnée.

C'en était trop pour Édouard. Accablé sous le poids d'une masse d'accusations, où les mensonges se couvraient d'une apparence de vérité qui ne pouvait manquer d'y faire ajouter

foi; — seul, sans amis, et dans un pays étranger, il se regarda presque comme sur le point de perdre l'honneur et la vie; et s'appuyant la tête sur sa main, il déclara positivement qu'il ne répondrait plus à aucune question, puisque sa candeur et sa franchise n'avaient servi qu'à fournir des armes contre lui.

Le major, sans témoigner ni surprise ni mécontentement de ce changement dans les manières de Waverley, n'en continua pas moins à l'interroger, d'un ton fort calme, sur divers autres objets.

— A quoi bon vous répondre? dit Édouard avec humeur; vous paraissez persuadé que je suis coupable, et vous tirez de toutes mes réponses un sens propre à vous confirmer dans l'opinion que vous avez conçue d'avance: jouissez de votre triomphe supposé, et cessez de me tourmenter. Si je suis coupable de la lâcheté et de la trahison dont vous m'accusez, je ne mérite pas que vous ajoutiez la moindre foi à tout ce que je puis vous dire. Si vos soupçons sont injustes, — et Dieu et ma conscience me sont témoins qu'ils le sont, —, je ne vois pas pourquoi, par ma franchise, je fournirais à mes accusateurs des armes contre mon innocence. Je n'ai aucune raison pour répondre à vos questions, et je suis déterminé à ne plus le faire. En disant ces mots, il reprit l'attitude d'un homme décidé à se taire.

— Permettez-moi, lui dit le magistrat, de vous rappeler un motif qui peut vous faire sentir l'avantage d'un aveu franc et sans réserve. L'inexpérience de la jeunesse, monsieur Waverley, la livre aux piéges de tout homme plus politique et plus artificieux. Un de vos amis du moins, — je veux parler de Mac-Ivor de Glennaquoich, — est au premier rang dans cette dernière classe, comme votre candeur apparente, votre jeunesse et l'ignorance où vous êtes des mœurs des Montagnards, me disposent à croire que vous êtes de la première. Dans ce cas, une fausse démarche, une erreur comme la vôtre, que je m'estimerais heureux de trouver involontaire, peuvent se réparer, et je me chargerais volontiers d'intercéder pour vous. Mais, comme vous devez nécessairement être au courant de la force réelle, des moyens de réussite et des plans de ceux qui ont pris les armes dans ce pays, je dois espérer que vous mériterez ma médiation dans cette affaire, par un aveu franc et sincère de tout ce que vous savez sur cet objet. Je crois alors pouvoir

vous promettre qu'une courte détention serait la seule peine que vous subiriez pour la part que vous avez prise dans ces malheureuses intrigues.

Waverley écouta jusqu'au bout cette longue exhortation avec beaucoup de sang-froid. Se levant alors tout à coup, il répliqua avec plus d'énergie qu'il n'en avait encore montré : — Major Melville, puisque tel est votre nom, jusqu'à présent j'ai répondu à vos questions avec franchise, ou j'ai refusé avec modération d'y répondre, parce qu'elles ne concernaient que moi seul. Mais puisque vous vous permettez de me regarder comme assez vil pour commencer à jouer le rôle de délateur contre des gens qui, quelle que soit leur conduite politique, m'ont reçu avec hospitalité et amitié, je vous déclare que je regarde vos questions comme une insulte infiniment plus offensante que vos soupçons calomnieux ; et que, puisque ma mauvaise fortune ne me laisse que la voie des paroles pour vous prouver mon ressentiment, vous m'arracheriez le cœur plutôt qu'une seule syllabe sur des sujets dont je n'ai pu rien apprendre que dans la confiance pleine et entière de l'hospitalité.

M. Morton et le major se regardèrent ; et le premier, qui, dans le cours de l'interrogatoire, avait été plusieurs fois attaqué d'une fonte d'humeur du cerveau, eut recours à sa tabatière et à son mouchoir.

— M. Waverley, dit le major, les fonctions que je remplis en ce moment me défendent également de vous offenser, et de m'offenser moi-même de ce que vous pouvez me dire. Je ne prolongerai donc pas plus long-temps une discussion qui pourrait amener l'un ou l'autre résultat. Je me vois obligé à regret de signer un mandat de détention contre vous ; mais ma maison vous servira de prison quant à présent. Je crains de ne pouvoir vous déterminer à partager notre souper. — (Édouard fit un signe de tête pour refuser.) — Je vous ferai porter des rafraîchissemens dans votre appartement.

Édouard le salua, et sortit sous la garde des officiers de justice, qui le conduisirent dans une chambre petite, mais bien meublée. Il ne voulut prendre ni vin ni aucune espèce de nourriture, se jeta sur son lit, et, fatigué de corps et d'esprit par suite des évènemens pénibles de cette malheureuse journée, il tomba bientôt dans un profond sommeil. C'était plus qu'il n'eût osé

l'espérer lui-même; mais on dit des sauvages de l'Amérique septentrionale que, lorsque dans le cours de leurs tortures ils obtiennent la moindre interruption de souffrance, ils s'endorment jusqu'à ce que l'application du feu vienne les réveiller.

CHAPITRE XXXII.

Conférence et ses suites.

Le major avait retenu M. Morton pendant qu'il procédait à l'interrogatoire de Waverley, tant parce qu'il croyait que le bon sens pratique du ministre, joint à son dévouement éprouvé à la maison de Hanovre, pourrait lui être utile, que parce qu'il était charmé d'avoir un homme d'un caractère franc, loyal et irréprochable, pour témoin de la manière dont il agirait dans une affaire où il y allait de l'honneur et de la vie d'un jeune Anglais de haut rang, d'une ancienne famille, et héritier présomptif d'une fortune considérable. Il savait que sa conduite, en cette occasion, serait examinée de très près, et il lui importait de ne laisser planer aucun nuage sur sa justice et son intégrité.

Quand Waverley se fut retiré, le laird et le pasteur de Cairnvreckan se mirent à table en silence pour souper. Tant que les domestiques restèrent pour les servir, ni l'un ni l'autre ne voulut parler de ce qui occupait leur esprit, et ils ne trouvaient pas facile de s'entretenir d'autre chose.

La jeunesse et la franchise apparente de Waverley formaient un contraste prononcé avec l'ombre des soupçons qui s'épaississaient autour de lui; et il montrait dans sa conduite une sorte de naïveté et de franchise qui ne semblaient appartenir qu'à un homme encore novice dans les voies de l'intrigue, et qui plaidaient puissamment en sa faveur.

Chacun d'eux réfléchissait sur les détails de l'interrogatoire, et chacun les voyait d'après sa manière de juger. Tous deux étaient des hommes doués de talent et de pénétration; tous

deux étaient également capables de comparer les diverses parties d'une déposition, et d'en tirer les conclusions nécessaires : mais la grande différence qui existait entre leur éducation et leurs habitudes en produisait quelquefois une non moins grande entre les conséquences que chacun d'eux tirait des mêmes prémisses.

Le major, ayant passé une partie de sa vie dans les camps et dans les villes de guerre, était vigilant par profession, prudent par expérience ; il avait rencontré beaucoup de méchans dans le monde, et il en résultait que, quoiqu'il fût magistrat intègre et homme d'honneur, ses opinions sur les autres étaient dictées par une sévérité toujours stricte, et quelquefois même injuste. M. Morton, au contraire, n'avait quitté les études littéraires du collége, où il était également aimé de ses camarades et de ses supérieurs, que pour venir jouir de la simple aisance qu'il devait aux fonctions qu'il remplissait. Il trouvait peu d'occasions d'observer le mal ; et il ne s'en occupait que pour encourager au repentir et à une meilleure vie. Ses paroissiens payaient le zèle affectueux qu'il déployait pour eux par leur attachement et leur respect, et en cherchant à lui cacher ce qu'ils savaient être pour lui la plus grande cause de chagrin, c'est-à-dire l'oubli qu'ils faisaient quelquefois des devoirs qu'il passait sa vie à leur recommander. C'était une espèce de proverbe dans le pays, où ces deux hommes étaient également populaires, que le laird ne connaissait que le mal qui se faisait dans la paroisse, et que le ministre n'était instruit que du bien.

L'amour des lettres, quoique subordonné aux devoirs et aux études de son ministère, distinguait aussi le pasteur de Cairnvreckan, et avait de bonne heure donné à son imagination une teinte romanesque que les évènemens de la vie réelle n'avaient pas tout-à-fait dissipée. La perte prématurée d'une femme aimable et jeune qu'il avait épousée par inclination, et d'un fils unique qui suivit de près sa mère au tombeau, contribuait encore, même après le laps de bien des années, à rendre encore plus doux un caractère naturellement plein de douceur et porté à la contemplation. Il n'est donc pas étonnant que les sentimens qu'il éprouvait en ce moment différassent entièrement de ceux de l'officier habitué à une stricte discipline, du sévère magistrat et de l'homme du monde défiant.

Lorsque les domestiques se furent retirés, le silence continua quelques instans. Enfin le major se versa un verre de vin, fit passer la bouteille à M. Morton, et commença l'entretien en ces termes :

— Fâcheuse affaire que celle-ci, monsieur Morton ! J'ai peur que ce jeune étourdi ne se soit mis bien près de la corde.

— A Dieu ne plaise ! répondit l'ecclésiastique.

— Ainsi soit-il ! dit le magistrat temporel ; mais je crois que votre logique, toute charitable qu'elle est, ne saurait nier ma conclusion.

— Certainement, major, dans tout ce que nous avons entendu ce soir, je ne vois rien qui empêche d'espérer que ce malheur n'arrivera pas.

— En vérité ! Mais, mon cher ministre, vous êtes de ces gens qui voudraient étendre à tous les criminels le privilége du clergé [1].

— Sans aucun doute, je le voudrais. Merci et patience, telles sont les bases de la doctrine que je suis appelé à enseigner.

— Cette doctrine est vraie, sous un point de vue religieux ; mais accorder merci à un criminel peut être une grande injustice envers la société ; je ne parle pas de ce jeune homme en particulier ; je désire de tout mon cœur qu'il puisse se justifier, car j'aime sa modestie et sa vivacité ; mais je crains qu'il n'ait couru à sa perte.

— Et pourquoi ? Des centaines d'hommes malavisés sont en ce moment armés contre le gouvernement ; plusieurs, n'en doutez pas, ont cru devoir suivre les principes que leur éducation et leurs anciens préjugés ont dorés des noms de patriotisme et d'héroïsme. La justice, en choisissant ses victimes dans une telle foule, — car bien sûrement tous ne seront pas immolés, — doit peser les motifs moraux de chacun. Celui que l'ambition ou l'espoir de quelque avantage personnel a porté à troubler la paix du pays et à s'insurger contre un gouvernement bien ordonné, doit être livré au châtiment prononcé par les lois ; mais certai-

(1) Le bénéfice du clergé remonte aux premiers temps de la puissance de l'Église. Les membres du clergé obtinrent, quel que fût le crime qu'ils auraient commis, d'être exemptés de la peine capitale. Dans la suite, ce privilége fut étendu à tous ceux qui savaient lire. Mais quand les connaissances commencèrent à se multiplier, il y eut nécessité de retirer cette immunité, et le bénéfice du clergé ne s'appliqua plus qu'aux membres du clergé et à certains cas définis par la loi anglaise dans l'intérêt des laïques.

nement ce jeune homme, égaré par les folles visions d'une fidélité chevaleresque et imaginaire, peut obtenir son pardon.

— Quand les illusions d'une fidélité romanesque et imaginaire portent au crime de haute trahison, je ne connais pas dans toute la chrétienté, mon cher monsieur Morton, un tribunal où les coupables puissent réclamer leur *habeas corpus* [1].

— Je ne vois pas que le crime de ce jeune imprudent soit bien constaté.

— Parce que votre pénétration est égarée par la bonté de votre cœur. Faites bien attention : — ce jeune homme descend d'une famille de jacobites héréditaires ; son oncle a constamment été le chef des Torys dans le comté de *** ; son père nourrit le ressentiment d'un courtisan disgracié ; son précepteur est un ecclésiastique qui a refusé le serment, et l'auteur de deux volumes qui prêchent la révolte. — Ce jeune homme, dis-je, entre dans le régiment de dragons de Gardiner, amenant avec lui un corps de jeunes gens nés sur les terres de son oncle qui n'ont pas craint d'avouer, à leur manière, dans leurs disputes avec leurs camarades, qu'ils professaient les principes de la haute Église, qu'ils ont puisés à Waverley-Honour. Waverley a des attentions extraordinaires pour ces jeunes gens ; ils ont plus d'argent qu'il n'en faut à un soldat, et que cela n'est compatible avec la discipline ; ils sont sous les ordres d'un brigadier favori qui leur sert d'intermédiaire pour leurs communications secrètes avec leur capitaine ; et ils affectent de se regarder comme indépendans des autres officiers, et comme supérieurs à leurs camarades.

— Tout cela, mon cher major, est la suite naturelle de leur attachement pour leur jeune seigneur, et de leur situation dans un régiment levé principalement dans le nord de l'Irlande et dans l'ouest de l'Écosse, et où par conséquent ils se trouvent avec des camarades toujours prêts à leur chercher querelle comme Anglais et comme membres de l'Église anglicane.

— Bien parlé, mon cher ministre ; je voudrais que certains

(1) Ces mots signifient ici : liberté individuelle. On sait que c'est le titre de la loi qui protége, en Angleterre, les citoyens contre tout emprisonnement illégal. Plusieurs lois anglaises sont ainsi désignées par les premiers mots d'un *considérant* qui remonte souvent à une époque très reculée où le texte des lois était en latin. La jurisprudence anglaise a, du reste, retenu beaucoup plus de mots latins que la nôtre.

membres de votre synode vous entendissent; mais permettez-moi de continuer. Ce jeune homme obtient la permission de s'absenter de son régiment : il se rend à Tully-Veolan. — Tout le monde connaît les principes du baron de Bradwardine; pour ne rien dire de la manière dont l'oncle du jeune homme le tira d'affaire en 1715. Là, il se fait une querelle dans laquelle on dit qu'il a déshonoré l'uniforme qu'il portait. Le colonel Gardiner lui écrit d'abord avec douceur, ensuite plus sévèrement. — Je crois que vous n'en douterez pas, puisque le colonel le dit. Les officiers de son régiment l'invitent à leur donner une explication sur la querelle dont il s'agit; il ne répond ni à son commandant, ni à ses camarades. Cependant les soldats de sa compagnie se montrent mutins, insubordonnés, et lorsque enfin le bruit de cette malheureuse rébellion devient général, son favori, le brigadier Hougthon, et un autre drôle, sont surpris entretenant une correspondance avec un émissaire français envoyé, comme il le dit, par le capitaine Waverley, pour presser Hougthon, d'après l'aveu des soldats, de déserter avec ses camarades, et d'aller joindre leur capitaine, qui était avec le prince Charles. Pendant ce temps, ce capitaine, modèle de fidélité, réside, ainsi qu'il en convient lui-même, à Glennaquoich chez le jacobite le plus actif, le plus adroit, le plus déterminé de toute l'Écosse; il l'accompagne au moins au fameux rendez-vous de chasse, et je crains même un peu plus loin. Deux autres lettres lui sont écrites; l'une pour lui donner avis de l'esprit d'insubordination qui régnait dans sa compagnie; l'autre contenant l'ordre péremptoire de rejoindre son régiment, ce que le sens commun aurait dû le porter à faire, en voyant la rébellion se montrer tout autour de lui. Il envoie un refus positif, et donne sa démission.

— Il était déjà destitué.

— Mais il dit dans sa lettre qu'il est fâché d'avoir été prévenu. On saisit ses bagages, soit à sa garnison, soit à Tully-Veolan : qu'y trouve-t-on? une collection de pamphlets jacobites capables d'infecter tout un pays, et deux manuscrits de son digne ami, de son précepteur, M. Pembroke, écrits dans le même sens.....

— Il dit qu'il ne les a jamais lus.

— Dans toute autre circonstance je pourrais le croire, car le

style en est aussi plat et aussi pédantesque que les principes en sont pernicieux. Mais pouvez-vous supposer qu'un autre motif que le cas qu'il fait de la doctrine qui s'y trouve, ait pu porter un jeune homme de son âge à traîner avec lui un tel recueil d'absurdités? Ensuite, lorsqu'il est informé de l'approche des rebelles, il part sous une espèce de travestissement, il refuse de dire son nom; et, s'il faut en croire le vieux fanatique du *Chandelier*, il était accompagné d'un homme très suspect, et montait un cheval connu pour appartenir à Glennaquoich. Il porte sur lui des lettres de ses parens, qui respirent la haine la plus forte contre la maison de Brunswick, et une pièce de vers à la mémoire d'un certain Wogan, qui abandonna le service du parlement pour se joindre aux Montagnards insurgés, quand ils prirent les armes pour rétablir sur le trône la maison de Stuart, et qui leur amena un corps de cavalerie anglaise. — Le véritable pendant de la conduite de ce jeune homme, — et la conclusion est un « allez et faites de même » que lui adresse ce sujet fidèle, ce personnage tranquille et paisible, Fergus Mac-Ivor de Glennaquoich Vic Ian Vohr, etc. Enfin, continua le major Melville s'échauffant à mesure qu'il entrait dans le détail de ses argumens, où trouvons-nous cette seconde édition du Cavalier Wogan? Précisément sur le chemin le plus propre à l'exécution de ses desseins, et lâchant son coup de pistolet au premier des sujets du roi qui ose suspecter ses intentions!

M. Morton, en homme prudent, s'abstint de recourir à des argumens qui n'auraient servi qu'à confirmer le magistrat dans son opinion : il se contenta de lui demander de quelle manière il se proposait de disposer de son prisonnier.

— C'est une question assez difficile, vu la situation du pays.

— Ne pourriez-vous pas le garder en sûreté chez vous jusqu'à ce que l'orage soit dissipé? C'est un jeune homme, et un jeune homme bien né.

— Mon cher ami, ni ma maison ni la vôtre ne seront long-temps en sûreté, quand même il serait légal de le retenir ici. Je viens d'être informé que le général en chef qui s'était avancé dans les montagnes pour chercher les insurgens et les disperser, a refusé de leur livrer bataille à Corryerick; qu'il s'est dirigé vers le nord avec toutes les forces qui étaient à la disposition du gouvernement, pour se rendre à Inverness, à John-O' Groat's House,

ou au diable, que je sache, laissant la route des Basses-Terres sans défense, et ouverte à l'armée des Montagnards.

— Grand Dieu! s'écria le ministre. Est-ce lâcheté, trahison, ou impéritie?

— Ce n'est rien de tout cela, à ce que je crois. Sir John a le courage qu'on peut trouver communément dans un simple soldat; il ne manque pas d'honneur; il exécute ce qui lui est ordonné, et comprend ce qu'on lui dit; mais il n'est pas plus en état d'agir par lui-même dans une circonstance critique, que je ne le suis de vous remplacer en chaire.

Cette nouvelle importante fit naturellement perdre un instant de vue l'affaire de Waverley; mais le major ne tarda pas à la remettre sur le tapis.

— Je crois, dit-il, qu'il faut que je mette ce jeune homme sous la garde de quelqu'un de ces détachemens de volontaires armés qu'on a organisés récemment pour tenir en respect les districts où il se trouve des germes de révolte. Ils ont reçu ordre de se rendre à Stirling. Un de ces corps passe par ici demain ou après-demain. Il est commandé par cet homme de l'ouest... Comment l'appelez-vous?... Vous le connaissez: vous m'avez dit que c'était le vrai modèle des saints guerriers de Cromwell.

— Gilfillan le Caméronien! Je désire que notre jeune homme voyage sûrement sous son escorte: on fait d'étranges choses dans l'exaltation des esprits, au milieu d'une crise comme celle dans laquelle nous nous trouvons, et je crains que Gilfillan ne soit d'une secte qui a souffert la persécution, sans y puiser des leçons de miséricorde.

— Il ne sera chargé que de conduire M. Waverley jusqu'au château de Stirling; je lui ordonnerai de le traiter avec les plus grands égards. Je ne puis réellement imaginer aucun meilleur moyen pour m'assurer de sa personne; et je présume que vous ne me conseillerez pas de lui rendre la liberté sous ma responsabilité.

— Mais vous ne trouverez pas d'inconvénient à ce que je le voie en particulier demain matin?

— Non, certainement; votre caractère et votre fidélité au roi sont ma garantie. Mais dans quelle vue me faites-vous cette demande?

— Uniquement pour voir si je pourrais le déterminer à me

faire l'aveu de quelques circonstances qui pussent nous servir plus tard, sinon à excuser sa faute, du moins à l'atténuer.

Les deux amis se séparèrent pour aller se livrer au repos, chacun d'eux réfléchissant avec inquiétude sur la situation du pays.

CHAPITRE XXXIII.

Confidence.

WAVERLEY passa la nuit dans un sommeil pénible, agité de mille rêves. A peine fut-il éveillé, qu'il sentit toutes les horreurs de sa situation. Comment se terminerait-elle ? Il pouvait être livré à la loi martiale, qui, dans la crise d'une guerre civile, ne serait probablement pas scrupuleuse sur le choix de ses victimes, ni sur l'appréciation des preuves. Il ne pouvait penser avec plus de confiance à l'alternative d'être traduit devant une cour de justice d'Écosse ; il savait que les lois et les procédures de ce royaume différaient à plus d'un égard de celles d'Angleterre ; et on lui avait fait croire, quoique à tort, que la liberté et les droits du sujet y étaient moins soigneusement protégés. Un sentiment de dépit aigrit son esprit contre le gouvernement qu'il regardait comme l'auteur de son embarras et du danger où il se trouvait ; et il maudit intérieurement les scrupules qui l'avaient décidé à résister aux instances que lui avait faites Mac-Ivor pour qu'il se mît en campagne avec lui.

— Pourquoi, se disait-il à lui-même, pourquoi n'ai-je pas, comme tant d'autres hommes d'honneur, saisi la première occasion de reconnaître le descendant des anciens rois de la Grande-Bretagne, et l'héritier légitime de leur trône, à son arrivée dans ce pays ? — Pourquoi n'ai-je pas jeté loin de moi

De la rébellion le signe détesté,
Rappelé dans mon cœur l'antique loyauté,
Tombé, sujet fidèle, aux pieds du prince Charles ?

Tout ce que l'histoire nous transmet de la gloire et du mérite

de la maison de Waverley, continua-t-il, a pour base sa fidélité constante à la maison de Stuart. A la manière dont ce magistrat écossais a interprété les lettres de mon oncle et de mon père, il est clair que j'aurais dû les comprendre comme une invitation à marcher sur le même chemin que mes ancêtres. La prudence les obligeait à s'expliquer d'une manière un peu obscure, et c'est mon manque de jugement qui m'a égaré l'esprit. Si j'avais cédé au premier mouvement d'une généreuse indignation, quand j'ai appris qu'on voulait m'ôter l'honneur, dans quelle situation différente je me trouverais! Je serais libre, j'aurais les armes à la main, et je combattrais, comme mes aïeux, pour l'amour, pour la gloire et pour la fidélité. Maintenant, me voici pris dans les filets, à la merci d'un juge froid, soupçonneux et inflexible, peut-être destiné à être jeté dans un cachot solitaire, ou réservé à une mort ignominieuse. O Fergus! votre prophétie n'a été que trop vraie, et comme son accomplissement a été prompt!

Tandis que, livré à ces réflexions douloureuses, il rejetait fort naturellement, quoique avec moins de justice, sur la dynastie régnante, le blâme qui était dû au hasard, et, du moins en partie, à sa conduite irréfléchie, M. Morton, profitant de la permission que lui avait donnée le major, vint lui rendre visite de bon matin.

La première idée de Waverley fut de le prévenir qu'il n'était pas disposé à répondre à des questions ni à lier conversation; mais il changea d'avis en voyant l'air bienveillant et respectable du ministre, qui déjà l'avait préservé de la violence des habitans du village.

— Je crois, Monsieur, dit le malheureux jeune homme, qu'en toute autre circonstance j'aurais eu à vous exprimer autant de reconnaissance que peut en valoir la vie que vous m'avez sauvée; mais mon esprit est dans une telle confusion, et je suis tellement préoccupé de ce que j'ai probablement encore à souffrir, que je puis à peine vous remercier de votre intervention.

M. Morton lui répondit que, loin de prétendre à des remerciemens, il n'avait d'autre désir que de trouver le moyen de le servir, et que c'était le seul but de sa visite. — Mon digne ami, le major Melville, ajouta-t-il, comme magistrat et comme militaire, a des sentimens et des devoirs qui ne sont pas pour moi d'obligation; je ne puis même toujours partager les opinions qu'il se forme, peut-être avec trop peu d'égard aux imperfections de la

nature humaine. Il se tut un instant, et continua ainsi qu'il suit : Je ne cherche point à obtenir votre confiance, monsieur Waverley, dans le dessein d'apprendre de vous des circonstances qui puissent vous nuire, ou être préjudiciables aux autres, mais j'avoue que je désire vivement que vous me fassiez connaître quelques détails tendant à votre justification. Je puis vous assurer solennellement que vous trouverez en moi un confident fidèle et aussi zélé que le lui permettra l'étendue limitée de son pouvoir.

— Je présume, Monsieur, que vous êtes un ministre presbytérien? — M. Morton fit une inclination de tête. — Si je me laissais guider par les préjugés dans lesquels j'ai été élevé, continua Waverley, je pourrais me méfier de vos offres obligeantes, mais j'ai remarqué qu'il règne en ce pays les mêmes préventions contre ceux de vos confrères qui professent la religion épiscopale, et je suis disposé à croire qu'on est également injuste de part et d'autre.

— Malheur à qui pense autrement! répondit M. Morton; malheur à celui qui regarde les cérémonies et le gouvernement de l'église comme la partie essentielle de la religion chrétienne ou de la morale!

— Mais, continua Waverley, je ne vois pas pourquoi je vous fatiguerais du détail de circonstances que je me trouve hors d'état d'expliquer de manière à répondre aux accusations portées contre moi, quelque soin que j'aie pris à me les rappeler et à y réfléchir. Sans doute je sais que je suis innocent, mais je ne vois pas trop comment je puis espérer de prouver mon innocence.

— C'est précisément pour cette raison, monsieur Waverley, que je me hasarde à solliciter votre confiance. J'ai un grand nombre de connaissances dans ce pays, et je puis au besoin en étendre le cercle. Je crains que votre situation ne vous empêche de faire des démarches actives pour obtenir des preuves de votre innocence et réfuter les calomnies; je m'en chargerai pour vous avec plaisir, et si mes efforts ne vous sont pas utiles, du moins ils ne peuvent vous nuire.

Waverley, après quelques minutes de réflexion, sentit que la confiance qu'il accorderait à M. Morton ne pouvait nuire ni à Fergus ni au baron de Bradwardine, puisqu'ils avaient déjà

pris les armes contre le gouvernement, et qu'elle pouvait lui être de quelque utilité à lui-même, s'il y avait, dans les sentimens de son nouvel ami, autant de sincérité qu'il mettait de chaleur à les exprimer. Il lui raconta donc brièvement la plupart des évènemens que le lecteur connaît déjà, et n'en supprima que son attachement pour Flora. Dans le fait, il ne parla ni d'elle, ni de Rose Bradwardine, dans tout le cours de son récit.

M. Morton parut particulièrement frappé du compte que lui rendit Waverley de sa visite à Donald Bean Lean. — Je suis charmé, dit-il, que vous n'en ayez pas fait mention au major. Cette circonstance est susceptible d'être mal interprétée par ceux qui ne font pas attention au pouvoir et à l'influence qu'exercent sur la conduite de la jeunesse la curiosité et une imagination romanesque. Lorsque j'étais à votre âge, monsieur Waverley, votre folle équipée, pardonnez-moi ce terme, aurait eu pour moi des charmes inexprimables; mais il y a des gens qui ne voudront pas croire qu'on puisse souvent s'exposer aux dangers et aux fatigues sans un motif qui y soit proportionné, et qui par conséquent supposent aux actions des autres des motifs tout-à-fait étrangers à la vérité. Ce Donald passe dans le pays pour une sorte de Robin-Hood : ses exploits et son adresse font le sujet des histoires qu'on se raconte l'hiver au coin du feu. On ne peut disconvenir qu'il n'ait des talens supérieurs à la sphère dans laquelle il se trouve; et comme il a de l'ambition, et qu'il n'est pas très-chargé de scrupules, il cherchera probablement, par tous les moyens possibles, à se distinguer pendant ce malheureux temps de troubles. — M. Morton rédigea alors avec soin une note de tous les détails de l'entrevue de Waverley avec Donald, et des autres circonstances qui lui avaient été communiquées.

L'intérêt que ce digne homme semblait prendre à ses infortunes, et surtout la conviction entière qu'il paraissait avoir de son innocence, calmèrent naturellement l'humeur d'Édouard, à qui la froideur du major Melville avait appris à croire que tout le monde était ligué pour l'opprimer. Il serra affectueusement la main de M. Morton, en lui disant que son amitié et sa compassion l'avaient soulagé d'un grand poids; et que, quel que fût son destin, il appartenait à une famille en état d'éprouver de la

reconnaissance et d'en donner des preuves. La vivacité de ses remerciemens fit venir des larmes dans les yeux du bon ministre ; il prit un double intérêt à la cause pour laquelle il avait offert ses services, en voyant les sentimens naïfs et ingénus de son jeune ami.

Édouard demanda à M. Morton s'il savait dans quel endroit on devait le conduire.

— Au château de Stirling, répondit son ami, et à cet égard j'en suis charmé pour vous, parce que le gouverneur est un homme plein d'honneur et d'humanité. Mais je ne suis pas aussi tranquille sur la manière dont vous serez traité pendant la route, le major Melville étant obligé, malgré lui, de confier à un autre la garde de votre personne.

— J'en suis enchanté : je déteste ce magistrat écossais, calculateur de sang-froid. J'espère que lui et moi, nous ne nous reverrons plus. Il n'a eu pitié ni de mon innocence ni de mon malheur ; et son observation glaciale des formes de la politesse, pendant qu'il me torturait par ses questions, ses soupçons, et les conséquences qu'il en tirait, était aussi cruelle que la barbarie de l'inquisition. Ne cherchez point à l'excuser, mon cher Monsieur, je ne pourrais vous écouter avec patience : apprenez-moi plutôt quelle est la personne qui sera chargée de surveiller un prisonnier d'État de mon importance.

— Je crois que ce sera un homme appelé Gilfillan, membre d'une secte qu'on nomme les Caméroniens.

— Je n'en avais jamais entendu parler.

— Ils prétendent représenter cette partie plus stricte et plus sévère des presbytériens qui, sous Charles II et Jacques II, refusèrent de profiter de la tolérance ou indulgence, comme on l'appelait, qu'on accorda aux autres membres de cette religion. Ils tenaient leurs assemblées en plein air ; et, poursuivis avec cruauté et violence par le gouvernement d'Écosse, ils prirent plus d'une fois les armes pendant ces deux règnes. Leur nom vient de leur chef, Richard Caméron.

— Je m'en souviens. Mais le triomphe du presbytérianisme à la révolution n'éteignit-il donc pas cette secte ?

— Pas du tout. Ce grand évènement fut loin de les satisfaire entièrement, car ils ne voulaient rien moins qu'établir complètement l'Église presbytérienne sur les bases de l'ancienne Ligue

Solennelle et du Covenant [1]. Je crois, il est vrai, qu'ils savaient à peine ce qu'ils voulaient ; mais, formant un corps nombreux, et instruits dans le maniement des armes, ils firent un parti séparé dans l'État, et à l'époque de l'Union [2], ils avaient presque formé une ligue contre nature avec leurs anciens ennemis les jacobites, pour s'opposer à cette importante mesure nationale. Depuis ce temps, leur nombre a diminué peu à peu ; mais il en existe encore beaucoup dans les comtés de l'ouest, et plusieurs d'entre eux, mieux disposés qu'en 1707, ont en ce moment pris les armes en faveur du gouvernement. Cet homme qu'ils appellent Gifted [3] Gilfillan a été long-temps un de leurs chefs ; et maintenant, il est à la tête d'un petit détachement qui doit passer ici aujourd'hui ou demain, pour se rendre à Stirling, et c'est sous son escorte que le major Melville a dessein de vous faire voyager. Je vous recommanderais volontiers moi-même à ce Gilfillan ; mais, imbu comme il l'est de tous les préjugés de sa secte, et ayant un caractère farouche, il ferait peu de cas de la recommandation d'un ministre Érastien, comme il m'appellerait poliment. — Adieu pour le moment, mon jeune ami ; je ne veux pas abuser ce matin de la complaisance du major, afin qu'il m'accorde la permission de vous rendre une seconde visite dans le cours de la journée.

(1) *Covenant* signifie alliance, ligue. Ce mot seul désigne la *ligue presbytérienne*, comme dans notre histoire la *Ligue* désigne l'insurrection anti-protestante du règne d'Henri III. Ce mot de *covenant*, alliance, était emprunté aux fréquentes alliances d'Israël avec Dieu. L'origine du covenant remonte à la naissance de la réforme en Écosse, où les lords de la congrégation protestante s'engagèrent par une alliance et une ligue solennelles à défendre les droits de la nouvelle Église contre les puissances de la terre et les usurpations superstitieuses de Rome. On renouvela plusieurs fois le covenant avec solennité dans le cours des luttes du protestantisme anglais. C'était alors une espèce de jubilé national, comme il arriva en 1638, une véritable régénération du presbytérianisme, qui mettait tout le peuple en fermentation. Dès l'origine, le covenant comprit la défense des droits civils et des droits religieux.

(2) Il s'agit ici de l'union de l'Écosse à l'Angleterre, c'est-à-dire de l'acte qui réduisit le premier royaume à n'être qu'une province de l'autre, acte d'un parlement qui prononça lui-même sa dissolution et l'anéantissement de l'indépendance écossaise ; espèce de suicide politique auquel les Écossais de toutes les opinions attachèrent long-temps des épithètes d'opprobre. Il y avait eu sous Jacques Ier l'union des couronnes, lorsque ce prince réunit sur sa tête celles d'Angleterre et d'Écosse. L'union des royaumes eut lieu sous la reine Anne.

(3) *Gifted*, en anglais, signifie doué, inspiré : ce nom répondrait à celui de Théodore *(don de Dieu)*, mais en y attachant un sens mystique, *Gifted Gilfillan* veut dire Gilfillan inspiré de Dieu.

CHAPITRE XXXIV.

Les choses s'arrangent un peu.

Vers l'heure de midi, M. Morton revint, porteur d'une invitation du major Melville, qui priait M. Waverley de l'honorer de sa compagnie à dîner, malgré l'affaire désagréable qui le retenait à Cairnvreckan, et dont il désirait sincèrement que M. Waverley se tirât heureusement. La vérité était que l'opinion favorable exprimée par M. Morton avait un peu ébranlé les préventions du vieux militaire sur la prétendue complicité d'Édouard dans la mutinerie qui avait eu lieu dans son régiment. D'ailleurs, dans la situation malheureuse de l'Écosse, le simple soupçon d'éloignement pour la maison de Hanovre, ou d'inclination à joindre les jacobites insurgés, pouvait fort bien établir un crime, mais ce crime n'emportait pas avec lui la tache du déshonneur. En outre, une personne qui avait la confiance du major venait de lui donner des informations qui, quoique inexactes, comme on l'apprit ensuite, démentaient les bruits qui avaient causé tant d'agitation la veille. Les Montagnards, d'après cette seconde édition des nouvelles, avaient quitté les frontières des Basses-Terres pour suivre l'armée qui marchait vers Inverness. Le major ne savait comment concilier cette manœuvre avec les talens reconnus de quelques gentilshommes qui se trouvaient dans l'armée des Montagnards; mais c'était probablement la marche qui avait été la plus agréable aux autres. Il se rappelait que la même tactique les avait retenus dans le nord en 1715, et il en concluait que l'insurrection actuelle aurait le même dénouement que la précédente.

Ces nouvelles le mirent de si bonne humeur, qu'il accepta sans difficulté la proposition que lui fit M. Morton de témoigner quelque attention hospitalière à son malheureux prisonnier, et il ajouta de lui-même qu'il espérait qu'on ne regarderait cette affaire que comme une escapade de jeunesse, qui méritait seulement quelques jours de détention.

Le généreux médiateur ne parvint pas aisément à déterminer son jeune ami à accepter cette invitation ; il n'osait lui faire connaître le véritable motif de sa démarche, qui était le désir inspiré par la bienveillance, d'engager le major Melville à faire un rapport favorable de l'affaire au gouverneur Blakeney. D'après le caractère ardent qu'il avait remarqué dans notre héros, il se croyait sûr d'échouer dans son projet, s'il touchait cette corde. Il fit donc valoir que l'invitation du major prouvait que celui-ci était persuadé qu'il n'y avait rien dans la conduite de Waverley qui pût compromettre le militaire et l'homme d'honneur, et qu'il pourrait interpréter un refus comme un aveu tacite que Waverley ne se jugeait pas digne de cette politesse. En un mot, il réussit à le convaincre qu'il n'avait rien de mieux à faire que de se présenter devant le major avec un air d'aisance, et Édouard, surmontant la répugnance qu'il éprouvait à être une seconde fois l'objet d'une civilité froide et formaliste, consentit à se laisser guider par son nouvel ami.

L'entrevue fut d'abord sèche et cérémonieuse ; mais Édouard ayant accepté l'invitation, et se trouvant réellement dans une situation d'esprit plus calme, grace à la bienveillance de M. Morton, il se crut obligé de montrer de l'aisance, sans pouvoir néanmoins affecter de la cordialité. Le major était un assez *bon vivant*, et il avait d'excellent vin. Il raconta la vieille histoire de ses campagnes, et montra une grande connaissance des hommes et des choses. M. Morton avait un fonds de gaieté douce et paisible qui manquait rarement d'animer les petites parties où il se trouvait à son aise. Waverley, dont la vie était un songe, s'abandonna à l'impulsion du moment, et devint le plus enjoué des trois. Il avait naturellement la conversation très-agréable, quoique le découragement le réduisît facilement au silence ; dans la circonstance présente, il se piqua de laisser une impression favorable sur l'esprit de ses compagnons, en leur montrant un homme qui, dans une situation si fâcheuse, savait souffrir l'infortune avec aisance et gaieté. Son esprit, quoique un peu abattu d'abord, reprit son élasticité, et seconda bientôt ses efforts. Les trois convives se livrèrent à une conversation animée, et parurent charmés les uns des autres. Le major les pressait d'entamer une troisième bouteille de bourgogne, lorsqu'ils entendirent dans l'éloignement le bruit d'un tambour. Le

major, à qui l'enthousiasme d'un vieux militaire avait fait oublier ses devoirs de magistrat, maudit, en marmottant un juron militaire, le contretemps qui le rappelait à ses fonctions officielles. Il se leva, et, suivi de ses deux hôtes, il s'approcha d'une fenêtre d'où la vue s'étendait sur la grande route.

Le bruit du tambour allait toujours se rapprochant; ce n'était point le son d'une marche guerrière, mais une espèce de roulement, semblable à celui qui appelle au feu les artisans endormis d'un bourg d'Écosse. Le but de cette histoire est de rendre justice à chacun. Je dois donc, pour être juste envers le tambour, dire qu'il avait assuré qu'il était en état de battre toutes les marches militaires et autres connues dans l'armée anglaise; et il avait commencé par celle des *tambours de Dumbarton*. Mais le chef de la troupe, Gifted Gilfillan, lui imposa silence, et refusa de laisser marcher ses soldats au son de cette marche profane, et même, comme il le dit, persécutrice, et lui ordonna de battre l'air du cent dix-neuvième psaume. C'était plus que ne pouvait atteindre la science du batteur de parchemin; il fut donc obligé d'avoir recours à un roulement inoffensif, qu'il substitua à la musique sacrée, que son instrument était incapable d'exécuter. Cette anecdote peut être regardée comme frivole, mais le tambour en question n'était rien moins que le tambour de la ville d'Anderton. Je me souviens encore de son successeur, membre de ce corps éclairé, la *Convention britannique*[1]. Que sa mémoire soit donc traitée avec respect!

(1) Convention britannique. L'allusion est ici évidemment ironique. Il s'agit probablement d'une assemblée de corporations analogue à la convention des bourgs royaux d'Écosse, qui se réunit annuellement à Édimbourg, et se compose de deux députés par bourg, pour s'occuper de réglemens commerciaux et de certaines taxes, etc. Dans l'histoire anglaise, le mot *convention* signifie assemblée nationale, et ce titre était donné en Angleterre, comme en Écosse, aux assemblées d'État convoquées sans le *writ* du roi (sans l'invitation légale du monarque). Ce furent des *conventions* qui décidérent l'abdication de Jacques II, et qui se constituérent en parlement, etc. Mais il est question ici de quelque assemblée moins importante, malgré le mérite de son tambour.

CHAPITRE XXXV.

Un volontaire, il y a soixante ans.

Quand le major entendit le son contrariant du tambour, il ouvrit à la hâte une porte vitrée et avança sur une espèce de terrasse qui séparait sa maison de la grande route, sur laquelle on entendait cette musique militaire. Waverley et son nouvel ami l'y suivirent, quoiqu'il les en eût probablement volontiers dispensés. Bientôt ils aperçurent en marche solennelle, d'abord le tambour, ensuite un grand drapeau à quatre compartimens, portant, en gros caractères, les mots : Le Covenant, l'Église, le Roi, les Royaumes. Celui qui avait l'honneur de le porter était suivi par le commandant du détachement, homme d'environ soixante ans, grand, maigre, basané, et ayant une physionomie austère. L'orgueil spirituel qui, dans mon hôte du *Chandelier d'Or*, s'épanouissait en une sorte d'hypocrisie hautaine, prenait dans cet homme un caractère plus fier et plus sombre, qu'il puisait dans un fanatisme prononcé et imperturbable. Il était impossible de le voir sans que l'imagination le plaçât au milieu de quelque crise extraordinaire où le zèle religieux était le principe dominant ; — martyr dans les tortures, soldat sur un champ de bataille, banni et errant, mais consolé dans sa solitude et ses privations terrestres par la force et la pureté supposée de sa foi ; peut-être même inquisiteur farouche, aussi terrible en exerçant le pouvoir qu'inflexible dans l'adversité. Malgré ces grands traits d'énergie, il y avait dans la précision affectée de ses discours, et dans la solennité de ses manières, quelque chose qui touchait au burlesque ; de sorte que, suivant l'humeur où l'on se trouvait, et le jour sous lequel M. Gilfillan se présentait, on aurait pu le craindre, l'admirer, ou en rire. Il portait l'habillement des paysans écossais des comtés de l'ouest, d'une étoffe plus fine à la vérité que celui des plus pauvres, mais sans la moindre prétention d'adopter la mode du jour, ou celle des gentilshommes écossais de quelque temps que ce fût. Il avait pour

armes un sabre et une paire de pistolets qui, à en juger par leur forme antique, pouvaient avoir figuré à la déroute de Pentland-Hills [1], ou à celle du pont de Bothwell [2].

Il fit quelques pas pour s'avancer vers le major Melville, et lorsqu'il toucha légèrement et avec gravité son énorme bonnet bleu à grands bords, pour répondre à la politesse du major qui l'avait salué en ôtant son petit chapeau à trois cornes galonné en or, l'idée irrésistible qui se présenta à l'esprit de Waverley fut qu'il voyait un chef des Têtes-Rondes d'autrefois, en conférence avec un des officiers de Marlborough.

Une trentaine d'hommes armés qui suivaient ce commandant favorisé du ciel, formaient un groupe fort mélangé. Ils portaient le costume des Basses-Terres, et leurs habits de différentes couleurs, faisant contraste avec leurs armes, leur donnaient l'apparence d'une populace en désordre, tant les yeux sont accoutumés à unir l'idée d'un uniforme au caractère militaire! Au premier rang marchaient quelques hommes qui semblaient partager l'enthousiasme de leur chef, et dont le courage naturel eût été évidemment redoutable dans un combat où le fanatisme religieux l'eût exalté. D'autres se redressaient et se pavanaient, fiers de porter les armes, et avec toute l'importance que leur donnait la nouveauté de leur situation. Les derniers, probablement fatigués de leur marche, se traînaient négligemment, ou s'écartaient pour aller se rafraîchir dans les cabarets ou les chaumières voisines. — Six grenadiers du régiment de Ligonier, pensa le major en se reportant au temps de ses campagnes, auraient bientôt fait montrer les talons à tous ces drôles.

Cependant il salua poliment M. Gilfillan, et lui demanda s'il avait reçu, pendant sa marche, la lettre qu'il lui avait écrite, et s'il pouvait se charger de conduire au château de Stirling le prisonnier d'État dont il lui avait parlé.

(1) La bataille de Pentland-Hills eut lieu le 28 novembre 1666. La révolte des presbytériens fut occasionée par le traitement cruel qu'on fit éprouver à un pauvre homme qui n'était pas en état de payer les amendes auxquelles l'Église l'avait condamné. Les insurgés marchèrent sur la capitale; mais dans la route le découragement en fit déserter un grand nombre, et le reste fut poursuivi dans les monts Pentland, à quatre milles ouest d'Édimbourg, où ils furent dispersés par le général Dalziel.

(2) Les *Puritains* nous dispensent de donner ici une longue note; la bataille du pont de Bothwell est connue aujourd'hui en Europe comme en Écosse.

— *Oui*, fut la réponse concise du chef Caméronien, et elle sembla sortir des *penetralia* de son corps.

— Votre escorte, monsieur Gilfillan, n'est pas aussi nombreuse que je le croyais.

— Plusieurs de mes hommes étaient dévorés par la faim et la soif, et ils se sont arrêtés en chemin pour rafraîchir leurs pauvres ames à l'aide de la parole [1].

— Je suis fâché que vous n'ayez pas cru qu'ils pouvaient trouver des rafraîchissemens à Cairnvreckan, Monsieur; tout ce que je possède est à la disposition de ceux qui servent le gouvernement.

— Ce n'est point des rafraîchissemens de la créature que j'ai voulu parler, répondit Gilfillan au major avec un sourire presque méprisant: néanmoins je vous remercie; mais ceux qui sont restés en arrière entendent en ce moment l'exhortation du soir faite par le précieux M. Jabesh Rentowel.

— Quoi, Monsieur, au moment où les insurgés sont prêts à se répandre dans ce pays, avez-vous réellement permis à une grande partie de votre troupe d'écouter un sermon prêché en plein champ?

Gilfillan sourit encore avec dédain, et se contenta de faire cette réponse indirecte:

— C'est ainsi que les enfans de ce monde sont plus sages dans leur génération que les enfans de la lumière!

— Quoi qu'il en soit, dit le major, comme vous allez avoir à conduire monsieur, à Stirling, au gouverneur Blakeney, à qui vous remettrez ces papiers, je vous invite, Monsieur, à observer pendant cette marche les règles de la discipline militaire. Je vous conseillerais, par exemple, de tenir votre troupe en rangs plus serrés, et d'ordonner à vos soldats de marcher à la suite les uns des autres, au lieu de se disperser comme des oies sur une commune. Pour éviter toute surprise, je vous recommanderai aussi de vous faire précéder d'une petite avant-garde, composée des plus braves de votre détachement, et d'envoyer en avant une védette, de sorte qu'en approchant d'un village ou d'un bois — (ici le major s'interrompit), — mais, comme je ne m'aperçois pas que vous m'écoutiez, monsieur Gilfillan, je crois pouvoir m'épargner la peine de

(1) Ces mots « la parole », dans la bouche des Puritains, signifient toujours « la parole divine. »

vous en dire davantage à ce sujet. Sans contredit, vous connaissez bien mieux que moi les précautions que vous devez prendre; mais une chose à laquelle je vous prie de faire attention, c'est que vous devez traiter monsieur, votre prisonnier, avec douceur et civilité, et ne le soumettre qu'au degré de contrainte strictement nécessaire pour la sûreté de sa personne.

— J'ai examiné, répondit Gilfillan, ma commission signée par un digne et vieux seigneur, William, comte de Glencairn, et je n'y ai pas trouvé l'obligation de prendre les ordres ni les instructions du major William Melville de Cairnvreckan.

Le major rougit jusqu'aux oreilles, à travers la poudre qui les couvrait, entre les boucles de ses cheveux frisés à la militaire, et sa rougeur ne diminua point quand il vit sourire M. Morton.

— Monsieur Gilfillan, répondit-il avec quelque aigreur, je vous demande dix mille pardons d'avoir osé donner quelques avis à un homme de votre importance. Je crois que, comme vous avez long-temps exercé, si je ne me trompe, la profession de nourrisseur de bestiaux, il pouvait être à propos de vous rappeler la différence qu'il y a entre les Montagnards et les bestiaux des montagnes. Quand le hasard vous fait rencontrer quelque ancien militaire disposé à vous parler à ce sujet, il me semble encore que vous ne vous en trouveriez pas plus mal pour l'écouter. Au surplus je n'ai plus rien à dire, si ce n'est que je recommande ce jeune homme à votre civilité autant qu'à votre surveillance. — Monsieur Waverley, ajouta le major, je suis vraiment fâché que nous nous séparions ainsi; mais j'espère que, lorsque vous reviendrez dans ce pays, je pourrai trouver l'occasion de vous rendre Cairnvreckan plus agréable que les circonstances ne l'ont permis en ce moment.

En parlant ainsi, il prit la main de notre héros et la secoua amicalement. M. Morton lui fit aussi des adieux affectueux, et Waverley monta sur son cheval dont un fusilier prit la bride, tandis que deux autres marchaient à ses côtés pour empêcher toute tentative d'évasion. Le détachement se mit alors en marche, et traversa le village suivi d'une foule d'enfans qui s'écriaient: Eh! voyez ce gentilhomme du Sud qu'on va pendre pour avoir tiré un coup de pistolet sur John Mucklewrath, le forgeron!

CHAPITRE XXXVI.

Incident.

Il y a soixante ans, l'heure du dîner en Écosse était deux heures; ce fut donc vers les quatre heures après midi d'un beau jour d'automne que M. Gilfillan se mit en marche. Quoique Stirling fût à dix-huit milles, il pouvait espérer d'y arriver dans la soirée, en empruntant une heure ou deux à la nuit. Il déploya donc toutes ses forces, et marcha d'un bon pas, à la tête de son détachement, regardant de temps en temps notre héros, comme s'il eût eu envie d'entamer une controverse avec lui. Enfin, ne pouvant résister à la tentation, il ralentit le pas, se plaça à côté du cheval de son prisonnier, et après quelques instans de silence, lui dit tout à coup : — Pouvez-vous me dire qui était cet homme à habit noir et à tête farinée, qui était avec le laird de Cairnvreckan?

— Un ministre presbytérien, répondit Édouard.

— Presbytérien! dites un misérable Érastien, — ou plutôt un prélatiste caché, — un partisan de la noire indulgence [1], un de ces chiens muets qui ne peuvent aboyer, et qui répètent dans leurs sermons des phrases de terreur et des formules de consolation, sans aucun sens, sans saveur et sans vie. — Vous avez été nourri dans un semblable bercail probablement?

— Non : je suis de l'Église Anglicane.

— Oh! ces deux croyances sont précisément comme deux voisins, et il n'est pas étonnant qu'elles s'entendent si bien! Qui aurait cru que la sainte structure de l'Église d'Écosse, élevée par nos pères en 1642, serait souillée par les vues char-

(1) Lorsque les Stuarts s'aperçurent combien il leur était difficile de rétablir l'épiscopat en Écosse, de demi-mesure en demi-mesure, de concession en concession, ils en vinrent à faire quelques exceptions en faveur d'une partie du clergé presbytérien, dont le culte fut toléré avec de légères modifications; mais les ministres expulsés préférèrent la persécution à cette *tolérance ou indulgence*, qu'ils dénoncèrent comme diabolique, de peur que peu à peu le peuple ne se soumît au prélatisme modifié. Ils traitèrent donc la tolérance ou indulgence de noire perfidie, d'érastianisme satanique, etc., etc.

nelles et les corruptions du siècle? — Oui, qui aurait cru que les belles sculptures du sanctuaire seraient mutilées et renversées en si peu de temps?

Deux ou trois de ses gens firent chorus à cette lamentation en poussant un profond gémissement, et Waverley jugea qu'il était inutile de répondre. Alors M. Gilfillan, décidé à avoir un auditeur, sinon un controversiste, continua ses jérémiades.

— Est-il étonnant, dit-il, lorsque, faute de bien examiner la vocation de chacun au service de l'autel et au devoir du jour, les ministres tombent dans ces coupables complaisances pour le patronage [1], les indemnités, les sermens, les engagemens mondains, et autres corruptions; est-il étonnant, dis-je, que vous, Monsieur, et d'autres malheureuses personnes comme vous, vous travailliez à bâtir votre vieille Babel d'iniquité, comme dans les temps de la persécution sanglante et du martyre des saints! Je suis certain que si vous n'étiez pas aveuglé par les graces et les faveurs, les services et les jouissances, les emplois et les héritages de ce monde corrompu, je pourrais vous démontrer par l'Écriture, dans quels sales haillons vous mettez votre confiance; et que vos surplis, vos rochets, et tous vos ornemens [2], ne sont que le rebut des vêtemens de la grande prostituée assise sur les sept collines [3], et buvant à la coupe d'abomination: mais vous êtes sourds comme des couleuvres, de ce côté de la tête; oui, vous êtes séduits par ses enchantemens, vous trafiquez de ses marchandises, vous vous êtes enivrés à sa coupe de fornication.

J'ignore combien de temps encore ce théologien militaire aurait continué ses invectives, dans lesquelles il n'épargnait que les restes épars des hommes des collines, *Hill-Folk* [4],

(1) Une des fonctions de *l'assemblée générale* du clergé d'Ecosse est de nommer les pasteurs des paroisses vacantes. Cette fonction se réduit souvent à une simple approbation; car le droit de nommer le candidat est resté aux propriétaires d'anciennes terres privilégiées, qui sont de simples lairds, ou aux conseils de ville, ou à la couronne elle-même. Ce droit est généralement attaché aux terres qui avaient appartenu aux évêques catholiques ou à des communautés religieuses. On nomme *patrons* ceux qui exercent ce droit. Le *patronage* doit nécessairement paraître aux vrais presbytériens une usurpation des laïques sur la mission toute spirituelle du prêtre; d'autant plus que le patron peut tirer par simonie un pot-de-vin de son droit, aux dépens du mérite qui se met sur les rangs sans crédit. Il est pourtant vrai que le presbytère a le droit de refuser le candidat présenté.

(2) Le culte épiscopal-anglican se rapproche en effet beaucoup du culte catholique.

(3) Depuis la réforme les presbytériens ont trouvé dans l'Apocalypse un trésor d'invectives et de comparaisons peu charitables contre Rome, la grande prostituée, comme le pape n'est autre que le vicaire du diable, ou même le diable incarné.

(4) *Hill-Folk*, gens des collines ou des montagnes. Gilfillan désigne par là les presbytériens proscrits et les prédicateurs en plein vent.

comme il les appelait. La matière était abondante, sa poitrine infatigable, et sa mémoire très fidèle. Il y avait donc peu de chances qu'il eût terminé son exhortation avant d'être arrivé à Stirling, lorsque son attention fut attirée par un colporteur qui avait joint le détachement par un chemin de traverse, et qui soupirait et gémissait régulièrement toutes les fois qu'une pause dans cette homélie lui en fournissait l'occasion.

— Et qui êtes-vous, l'ami? demanda Gifted Gilfillan.

— Un pauvre colporteur qui se rend à Stirling, et qui réclame humblement la protection de la compagnie de Votre Honneur dans ces temps difficiles. Ah! Votre Honneur a un rare talent pour trouver et expliquer les secrètes... — Oui, les secrètes, obscures et incompréhensibles causes des apostasies du pays. — Oui, Votre Honneur pénètre jusqu'à la racine du mal.

— Ami, répondit Gilfillan d'un ton de voix beaucoup plus doux que celui qu'il avait pris jusqu'à ce moment, ne m'appelez pas Votre Honneur[1]; je ne vais ni aux murs des parcs, ni aux fermes, ni aux marchés, pour me faire donner des coups de bonnet par les bergers, les femmes et les bourgeois, comme ils en donnent au major Melville de Cairnvreckan. Je ne me fais appeler ni Laird, ni Honneur. — Non, ma petite fortune, qui n'est pas au-dessus de vingt mille marcs d'argent, a augmenté par la bénédiction du ciel: mais l'orgueil de mon cœur n'a point augmenté avec elle, et je n'aime pas plus à être nommé capitaine, quoique j'aie une commission signée de ce noble seigneur cherchant l'Évangile, le comte de Glencairn, qui me désigne par ce titre. Tant que je vivrai, tant que j'aurai un *plack* dans ma bourse, ou une goutte de sang dans mes veines, je serai et je veux être appelé Habacuc Gilfillan, toujours prêt à se ranger sous l'étendard de la doctrine qui fut adoptée par l'Eglise jadis glorieuse d'Écosse, avant qu'elle trafiquât avec l'impie Achaz.

— Ah! dit le colporteur, j'ai vu votre domaine à Mauchlin; — il est fertile; vous avez dressé vos tentes dans un bon endroit; et il n'y a pas un Laird dans toute l'Écosse qui ait de si beau bétail.

(1) Il y a dans le texte : Cessez de m'*honorer*, *to honour me;* dans le sens de : *cessez de me monseigneuriser*.

— Vous avez raison, oui, vous avez raison, l'ami, répondit vivement Gilfillan qui n'était pas insensible à la flatterie sur ce sujet; vous avez raison, c'est de la vraie race du comté de Lancastre : on n'en trouve pas de semblable dans les fermes de Kilmaurs[1]; et il entra alors dans une discussion sur l'excellence de ses bestiaux, sujet qui serait peut-être aussi indifférent à nos lecteurs qu'il le fut à notre héros. Après cette digression, le chef Caméronien en revint à ses dissertations théologiques, et le colporteur, moins profond sur cette matière mystique, se contenta de soupirer et d'exprimer son édification à intervalles convenables.

— Quel bonheur ce serait, dit-il, pour tous les peuples aveugles et papistes que j'ai visités, si le ciel envoyait une telle lumière sur leurs voies! J'ai été, pour mon petit commerce, jusqu'en Moscovie; j'ai voyagé en France, dans les Pays-Bas, en Pologne et dans la plus grande partie de l'Allemagne : ah! combien l'ame de Votre Honneur souffrirait, s'il entendait les chuchotemens, les chants et les messes dans les églises, la musique dans les chœurs, et s'il voyait les danses païennes et les jeux de dés le jour du sabbat!

Cette exclamation fournit à Gilfillan l'occasion de pérorer sur le *Livre des divertissemens*[2], sur le Covenant, sur les Engagistes[3], sur les Protestans et le *Whiggamore's raid*[4], sur l'Assemblée des théologiens à Westminster[5], le grand et le petit Catéchisme; l'Excommunication de Torwood et le massacre de l'archevêque Sharp[6]. Ce dernier sujet l'amena à une discussion sur la légitimité des armes défensives, et il en parla avec plus de bon sens qu'on n'aurait dû en attendre de lui, d'après quel-

(1) Kilmaurs, petite ville du comté d'Ayr, qui est un comté agricole.

(2) *The book of Sports*, qui traite des divertissemens regardés comme profanes par les Caméroniens.

(3) On appelait les engagistes ceux qui avaient souscrit ou approuvé l'*engagement* ou traité fait entre Charles Ier et les Écossais pendant son séjour dans l'île de Wight. Le prince s'était engagé à tenir le Covenant, etc., etc., les Ecossais à le rétablir dans ses droits, etc., etc.

(4) *The Whiggamore's raid* ou *inroad*; l'*incursion* des Whiggamores. C'est ainsi qu'on désigne cette insurrection, à laquelle remonte l'origine du nom des *Whigs*.

(5) Il s'agit de l'assemblée tenue en 1645 pour régler les articles de foi de la religion en Angleterre et en Ecosse, les cérémonies, et surtout le gouvernement de l'Eglise. De cette assemblée datèrent les progrès des indépendans, d'abord persécutés, etc.

(6) Les catéchismes, les excommunications, et le grand événement de l'assassinat de Sharp, étaient un texte fréquent de disputes théologiques qui survécurent à la révolution de 1688.

ques autres parties de sa harangue. Waverley lui-même, qui, jusqu'à ce moment, avait été plongé dans ses propres réflexions mélancoliques, finit par l'écouter avec attention.

M. Gilfillan s'étendit ensuite sur le droit qu'avait un simple particulier de s'ériger en vengeur de l'oppression publique ; mais comme il plaidait avec beaucoup de chaleur la cause de Mas James Mitchell [1], qui avait tiré un coup de pistolet à l'archevêque de Saint-André, quelques années avant que Magus Muir eût assassiné ce prélat, il arriva un incident qui interrompit sa harangue.

Les derniers rayons du soleil brillaient encore aux extrêmes limites de l'horizon, lorsque le détachement entra dans un sentier creux et assez escarpé qui conduisait au sommet d'une hauteur : le pays était découvert, faisant partie d'une bruyère communale [2] très étendue, fort inégale, présentant çà et là des excavations remplies de genêts épineux et de bruyères, et en d'autres endroits de petits vallons où croissaient quelques arbustes rabougris. Un petit bois de semblables broussailles couvrait le haut de la montagne que le détachement gravissait. Ceux qui marchaient en avant, étant les plus robustes et les plus actifs, avaient déjà dépassé le sommet, et étaient hors de la portée de la vue pour le moment. A peu de distance du sommet, étaient Gilfillan, le colporteur, et ceux qui étaient plus immédiatement chargés de garder Waverley : les autres ne venaient après eux qu'à un intervalle considérable, et sans aucun ordre.

Telle était la situation des choses, lorsque le colporteur, ne voyant plus, dit-il, un petit chien qui lui appartenait, s'arrêta et se mit à siffler pour le rappeler. Ce signal, répété plus d'une fois, offensa son compagnon, d'autant plus qu'il indiquait peu d'attention, de la part du colporteur, pour les trésors de con-

(1) Avant de périr sous les coups des fanatiques, le primat avait eu à se défendre de plus d'une tentative contre sa vie. Mas (maître) James Mitchell était un prédicateur de l'école des Macbriar et des Habacuc ; il tira sur Sharp un coup de pistolet en plein jour, et la foule se prêta à son évasion. Il ne fut découvert que quelque temps après. Son jugement et son exécution mirent en évidence toute la perfidie et la haine de ses juges, dont la conduite eût légitimé son action, si l'assassinat était jamais légitime.

(2) Ces mots « bruyère communale, ou commune », se représentent assez souvent. Ces communes, dont il existait autrefois un grand nombre en France, et qui se trouvent encore dans toutes les parties des Iles Britanniques, sont des terreins en friche, souvent marécageux, où tous les habitans de la paroisse, ou des paroisses voisines, ont le droit de faire paître leurs bestiaux, leurs chevaux, leurs moutons, etc.

troverse théologique qu'il prodiguait pour son édification ; il lui signifia donc brusquement qu'il n'avait pas de temps à perdre pour attendre un animal inutile.

— Si Votre Honneur daignait se rappeler l'histoire de Tobie...

— Tobie ! s'écria vivement Gilfillan ; Tobie et son chien sont tous deux et païens et apocryphes [1]. Il n'y a qu'un prélatiste ou un papiste qui puisse les citer. Je crois que j'ai fait une méprise à votre égard, l'ami.

— Très probablement, reprit le colporteur avec un grand sang-froid ; cependant je me permettai de siffler encore une fois mon pauvre Bawty.

On répondit à ce dernier signal d'une manière inattendue, car six ou huit vigoureux Montagnards, blottis derrière les broussailles, s'élancèrent dans le sentier, leurs claymores à la main. Gilfillan ne fut point déconcerté par cette apparition.

— L'épée du Seigneur et de Gédéon ! s'écria-t-il d'une voix forte en tirant son sabre du fourreau ; et il aurait fait autant d'honneur à la bonne cause qu'aucun des anciens champions de Drumclog [2] ; lorsque tout à coup le colporteur, prenant le mousquet de l'homme le plus près de lui, déchargea si à propos un coup de crosse sur la tête du professeur Caméronien, qu'il l'étendit par terre. Dans le désordre qui s'ensuivit, un des soldats de Gilfillan, en tirant au hasard, tua le cheval de notre héros, qui lui-même reçut plus d'une contusion en tombant sous le corps de l'animal. Il en fut tiré aussitôt par deux Montagnards, qui, le prenant chacun par un bras, l'enlevèrent à la hâte du champ de bataille, et l'éloignèrent du sentier, courant avec rapidité, tantôt soutenant notre héros, tantôt le traînant. Pendant ce temps, il entendit encore tirer quelques coups de feu du côté de l'endroit qu'il venait de quitter ; et il apprit par la suite que c'étaient les hommes de l'avant-garde et ceux de l'arrière-garde du détachement qui s'étaient alors réunis aux autres. A leur approche, les Montagnards firent volte face, mais après avoir dévalisé le chef Caméronien et deux de ses gens étendus à côté de lui, dangereusement blessés. Il y eut encore quelques coups de fusil échangés ; mais les Caméroniens se voyant sans chef et craignant de

(1) Pour les presbytériens, les apocryphes étaient des romans païens.

(2) Drumclog, où eut lieu la défaite des dragons de Claverhouse.

tomber dans une seconde embuscade, se soucièrent fort peu de courir après leur prisonnier ; ils crurent qu'ils agiraient plus prudemment en continuant à marcher vers Stirling, et ils emportèrent avec eux leur capitaine et leurs camarades blessés.

CHAPITRE XXXVII.

Waverley encore dans l'embarras.

La rapidité, ou plutôt la violence avec laquelle on entraînait Waverley, lui ôtait presque la respiration; car sa chute l'avait tellement froissé, qu'il ne pouvait s'aider de ses jambes aussi facilement qu'il l'aurait fait sans cet accident. Ses deux conducteurs, s'en étant aperçus, appelèrent à leur aide deux ou trois de leurs camarades, et emmaillottant notre héros dans un de leurs plaids, et se partageant ainsi le fardeau, ils le transportèrent aussi rapidement qu'auparavant, sans qu'il eût besoin de faire aucun mouvement. Ils parlaient peu, toujours en gaëlique, et ils ne ralentirent le pas qu'après avoir fait environ deux milles; alors ils marchèrent d'un pas moins accéléré, quoique toujours rapide, et en se relayant de temps en temps.

Notre héros voulut lier conversation avec eux, mais on ne lui répondit que : *Cha n'eil Beurl'agam* (c'est-à-dire : Nous ne savons pas l'anglais). Il n'ignorait pas que c'est la réponse ordinaire des Montagnards lorsqu'un Anglais, ou un habitant des Basses-Terres, leur fait une question qu'ils ne comprennent pas, ou à laquelle ils ne veulent pas répondre. Il essaya de prononcer le nom de Vich Ian Vohr, persuadé que c'était à son amitié qu'il était redevable d'avoir été tiré des griffes de Gilfillan ; mais son escorte ne parut pas l'avoir entendu.

Le clair de lune avait remplacé le crépuscule, lorsque ses conducteurs s'arrêtèrent à l'entrée d'une vallée profonde, qui, éclairée en partie par les rayons de la lune, semblait remplie d'arbres et de broussailles. Deux des Montagnards y descendirent par un petit sentier comme pour aller à la découverte : l'un d'eux, revenant au bout de quelques minutes, dit quelques mots à ses ca-

marades, qui reprirent leur fardeau et portèrent Waverley avec beaucoup de soin et d'attention, le long de l'étroit sentier qui conduisait dans le vallon. Cependant, malgré leurs précautions, son corps se trouva plus d'une fois en assez rude contact avec les troncs d'arbres et les branches qui couvraient le sentier.

En arrivant au bas de la descente, et sur le bord d'une rivière, à ce qu'il parut à Waverley, — car, quoiqu'il entendît le bruit du courant d'une masse d'eau considérable, l'obscurité l'empêchait de la distinguer, — ses conducteurs s'arrêtèrent de nouveau devant une petite chaumière grossièrement construite. La porte s'ouvrit, et l'intérieur de cette masure tenait tout ce que promettaient son extérieur misérable et sa situation. Il ne s'y trouvait aucune espèce de plancher; le toit en semblait percé en plusieurs endroits, et était couvert de branches d'arbres, et les murs en étaient de tourbes et de quelques pierres. Le feu brûlait au centre et remplissait tout ce wigwam d'une fumée qui s'échappait autant par la porte que par une issue circulaire pratiquée dans le toit. Une vieille sibylle, seul habitant de cette demeure solitaire, semblait occupée à préparer quelques alimens. A la clarté de la flamme, Waverley reconnut que ses conducteurs n'étaient pas du clan d'Ivor, car Fergus exigeait strictement que tous les membres de sa tribu portassent la tartane aux carreaux et aux couleurs qui la distinguaient des autres; coutume générale autrefois dans les montagnes d'Écosse, et à laquelle tenaient encore les chefs, fiers de leur origine, et jaloux de leur rang et de leur autorité respective.

Édouard avait passé assez de temps à Glennaquoich, pour remarquer cette différence dont il avait entendu parler plusieurs fois. Voyant donc qu'il ne pouvait avoir aucun crédit sur ceux qui l'avaient enlevé, il promena douloureusement ses regards sur l'intérieur de cette cabane. Excepté une cuve à laver, et une armoire en mauvais état, appelée en Écosse *ambry* [1], tout le mobilier consistait en un grand lit de bois, entouré de planches, selon l'usage, et ne s'ouvrant que par un panneau à coulisses [2] : ce fut là qu'on le déposa après qu'il eut

(1) *Ambry* ou *almory*, mots dérivés de notre mot *armoire*, quoique almory puisse signifier aussi boîte à aumônes (*alms*). L'ambry est l'armoire ou buffet dans lequel l'Écossais renferme ses ustensiles de ménage et les provisions pour sa famille.

(2) Tel est encore le mobilier des cabanes d'Écosse.

exprimé par signes qu'il ne voulait prendre aucune espèce de rafraîchissemens. Son sommeil fut troublé et agité; d'étranges visions lui passèrent devant les yeux, et il eut besoin d'un effort d'esprit continuel pour les dissiper. A ces symptômes succédèrent un frisson, un violent mal de tête et des douleurs aiguës dans les membres; et le lendemain, il fut évident pour ses libérateurs ou ses gardes, — car il ne savait trop sous quel point de vue les considérer, — que Waverley n'était pas en état de voyager.

Après une longue consultation, six d'entre eux sortirent de la cabane, emportant leurs armes, et ne laissant auprès du malade que deux de leurs camarades, un vieillard et un jeune homme. Le premier donna ses soins à Édouard et bassina ses contusions, que l'enflure et une couleur livide rendaient très visibles. Son porte-manteau, que les Montagnards n'avaient pas oublié d'apporter, lui fournit tout le linge dont il avait besoin; et, à sa grande surprise, on le lui remit sans avoir touché à rien de ce qu'il contenait. Tout ce qui composait son lit était propre et commode, et le vieux Montagnard en ferma la porte, — car il était sans rideaux, — en lui adressant en gaélique quelques mots, pour l'inviter à prendre du repos, comme Waverley crut le comprendre. Voilà donc notre héros pour la seconde fois entre les mains d'un Esculape montagnard, mais dans une position beaucoup moins agréable que lorsqu'il avait reçu l'hospitalité chez le digne Tomanrait!

La fièvre symptomatique qui résultait des contusions dura dans toute sa force jusqu'au troisième jour. Alors elle céda aux soins qu'on prenait de lui et à la force de sa constitution. Il parvint à se mettre sur son séant, mais non sans douleur. Il remarqua que la vieille femme qui lui servait de garde montrait, ainsi que le vieux Montagnard, une grande répugnance à laisser la porte du lit ouverte, de manière à ce qu'il pût observer leurs mouvemens dans la chambre. — Chaque fois que Waverley ouvrait l'écoutille de sa cage, elle était refermée aussitôt. Enfin le vieux Montagnard termina cette lutte, en assurant la porte en dehors par un clou qui empêchait de l'ouvrir à moins qu'on ne le retirât.

Waverley cherchait en lui-même à expliquer cette espèce d'esprit de contradiction dans des gens qui paraissaient n'avoir

aucun projet de le dépouiller, et qui, à tout autre égard, semblaient empressés de lui rendre la santé et de consulter ses désirs. Il crut se rappeler que durant la plus forte crise de sa maladie, il lui avait semblé voir passer près de son lit une femme plus jeune que sa vieille garde montagnarde. Il est vrai qu'il ne conservait qu'un souvenir très confus de cette apparition; mais ses soupçons se confirmèrent quand, écoutant avec attention, il entendit plusieurs fois, dans le cours de la journée, une autre femme causant à voix basse avec la vieille. Qui pouvait-elle être? Pourquoi semblait-elle désirer de se cacher? Son imagination fut en jeu sur-le-champ, et offrit à sa pensée Flora Mac-Ivor. Après avoir cherché pendant quelques minutes à se persuader que c'était elle qui venait, comme un ange de consolation, visiter son lit de douleur, il fut forcé de conclure que cette conjecture n'avait rien de vraisemblable. Il était impossible de supposer qu'elle eût renoncé à l'espèce de sécurité dans laquelle elle vivait à Glennaquoich, pour venir dans les Basses-Terres, qui étaient alors le théâtre de la guerre civile, et y habiter cette chaumière isolée. Cependant son cœur palpitait en entendant, de temps à autre, le pas léger d'une femme venant de la porte ou s'y rendant, ou les sons à demi retenus d'une voix pleine d'une douceur mélodieuse à laquelle répondait le croassement rauque et sourd de la vieille Jeannette; car il avait compris que tel était le nom de sa garde surannée.

N'ayant pas autre chose pour s'amuser dans sa solitude, il s'occupa à chercher quelques moyens de satisfaire sa curiosité, malgré toutes les précautions de Jeannette et du vieux janissaire montagnard; car depuis le premier jour, il n'avait pas revu le jeune homme. Après avoir bien examiné l'état infirme de sa prison de bois, il crut avoir trouvé le moyen de contenter son désir, en parvenant à arracher un clou d'une planche en plus mauvais état que les autres. A travers cette petite ouverture il aperçut une femme enveloppée dans son plaid, et causant avec Jeannette. Mais, depuis le temps de notre grand'mère Ève, une curiosité désordonnée a toujours trouvé sa punition dans le désappointement. Cette femme n'avait pas la taille de Flora, il ne pouvait voir ses traits, et pour comble de dépit, pendant qu'il travaillait avec le clou à élargir l'ouverture, un léger bruit trahit son entreprise; et l'objet de sa curiosité disparut à l'in-

stant, et ne revint plus dans la chaumière, du moins autant qu'il put le savoir.

A compter de ce moment on renonça à toutes les précautions qu'on avait prises pour faire le blocus de ses yeux; non seulement on lui permit de se lever, mais on l'aida à sortir de ce qu'on peut appeler littéralement sa couche de détention. Cependant la sortie de la chaumière lui fut interdite, car le jeune Montagnard, qui était de retour, et son compagnon, plus âgé, se relevaient alternativement pour le surveiller. Toutes les fois que Waverley s'approchait de la porte, celui des deux qui était en faction, y appuyait le dos, le repoussait civilement, mais avec fermeté, et semblait, par ses gestes, vouloir lui faire comprendre qu'il y aurait du danger à sortir, et qu'un ennemi était dans le voisinage. La vieille Jeannette paraissait inquiète et aux aguets; Waverley, qui n'avait pas encore recouvré assez de forces pour essayer de partir en dépit de l'opposition de ses hôtes, fut obligé de prendre patience. Il était, sous tous les rapports, beaucoup mieux nourri qu'il n'aurait pu s'y attendre; car la volaille et le vin n'étaient pas exclus de ses repas. Les Montagnards ne se permettaient jamais de se mettre à table avec lui, et sauf la surveillance qu'ils exerçaient sur sa personne, ils lui témoignaient le plus grand respect. Il n'avait d'autre amusement que de regarder par la fenêtre, ou plutôt par une ouverture de forme irrégulière qu'on avait pratiquée pour en tenir lieu, et d'où il découvrait, à environ dix pieds plus bas que le sol de la hutte où il était captif, une rivière dont les eaux impétueuses écumaient dans leur lit rocailleux, couronné d'arbres et de buissons.

Le sixième jour de sa réclusion, Waverley se trouva si bien rétabli, qu'il commença à songer aux moyens de s'évader de cette ennuyeuse et misérable prison, pensant que tous les dangers qu'il pouvait courir en faisant cette tentative étaient préférables à l'insipide et insupportable monotonie de la vie qu'il menait dans la hutte de Jeannette. La question était de savoir de quel côté il dirigerait sa marche, quand il serait redevenu maître de ses mouvemens. Deux partis se présentaient à son esprit, et tous deux offraient des périls et des difficultés : le premier était de retourner à Glennaquoich, et d'y joindre Fergus Mac-Ivor, par qui il était sûr d'être reçu cordialement; et, dans

la situation où se trouvait son esprit, la rigueur avec laquelle il avait été traité le dispensait, à ses propres yeux, de toute fidélité au gouvernement existant; le second était de tâcher de gagner quelque port de mer d'Écosse, et de s'embarquer pour l'Angleterre. Son esprit flottait irrésolu entre ces deux partis; et, s'il se fût évadé comme il en avait l'intention, il est probable qu'il aurait fini par se déterminer d'après le plus de facilité qu'il aurait trouvé à exécuter l'un ou l'autre; mais son étoile avait décidé qu'il n'aurait pas la faculté du choix.

Vers le soir du septième jour, la porte de la cabane s'ouvrit brusquement, et Waverley vit entrer deux Montagnards qu'il reconnut pour avoir fait partie de l'escorte qui l'avait amené dans cette chaumière. Après une courte conversation avec leurs deux camarades, ils firent comprendre à Waverley, par des signes très expressifs, qu'il devait se préparer à les accompagner. Ce fut pour lui une nouvelle agréable. La manière dont il avait été traité dans sa retraite ne lui permettait pas de croire qu'on eût de mauvais desseins contre lui; et son esprit romanesque ayant recouvré, pendant son repos, une grande partie de cette élasticité qu'avaient engourdie momentanément l'inquiétude, le ressentiment, le désappointement, et le mélange de sentimens désagréables, nés de ses dernières aventures, était alors fatigué de son inaction. Sa passion pour l'extraordinaire, quoiqu'il soit dans la nature de cette disposition de l'ame d'être stimulée par ce degré de danger qui ne fait que donner plus de dignité aux sentimens de celui qui y est exposé, avait cédé aux maux inusités, et en apparence insurmontables, qui avaient paru l'environner à Cairnvreckan. Dans le fait, ce mélange de curiosité vive et d'imagination exaltée compose une espèce particulière de courage qu'on pourrait comparer à la lumière que porte ordinairement l'ouvrier qui travaille dans une mine. Elle suffit pour le guider et l'aider dans ses travaux habituels et dangereux; mais elle ne manque pas de s'éteindre si elle rencontre le péril plus formidable de certains gaz et de vapeurs délétères [1]. Cette lumière s'était pourtant alors rallumée en Waverley, et c'était

(1) Ces comparaisons sont plus naturelles chez les Anglais que parmi nous; l'usage habituel du charbon de terre donne à leurs mines une espèce d'importance que n'ont pas encore les nôtres.

Une espèce de moffette, nommée *touffe* ou *pousse* par les mineurs, et qui est produite

en palpitant d'un mélange d'espoir, de crainte et d'inquiétude, qu'il examinait le groupe qu'il avait sous les yeux; pendant que ceux qui venaient d'arriver prenaient quelque nourriture à la hâte; et que les autres prenaient leurs armes et faisaient les courts préparatifs de leur départ.

Comme il était assis dans la hutte enfumée, à quelque distance du feu autour duquel les autres s'étaient groupés, Waverley se sentit presser doucement le bras; il se retourna; c'était Alix, la fille de Donald Bean Lean. Elle lui montra un paquet de papiers, de manière à n'être aperçue que de lui; se mit un doigt sur les lèvres, et s'avança comme pour aider la vieille Jeannette à placer les effets d'Édouard dans son porte-manteau. Il était évident qu'Alix désirait qu'il n'eût pas l'air de la reconnaître; cependant elle se retourna plusieurs fois pour le regarder, quand elle trouvait l'occasion de le faire sans être remarquée, et, lorsqu'elle vit qu'il suivait des yeux ce qu'elle faisait, elle plaça le paquet avec beaucoup d'adresse et de célérité dans une chemise de notre héros, et la déposa dans le porte-manteau.

Quelle ample matière de nouvelles conjectures! Alix était-elle sa gardienne mystérieuse? La fille de la caverne était-elle le génie tutélaire qui était venu veiller auprès de son lit de souffrance? Était-il entre les mains de son père? Et en ce cas quels étaient les projets de Donald? Le pillage, but ordinaire de ce maraudeur, semblait avoir été négligé pour cette fois; car non-seulement on lui avait rendu sa valise, mais même sa bourse, qui aurait pu tenter ce pillard de profession, avait été laissée en sa possession. Ce paquet pouvait peut-être expliquer ce mystère; mais, d'après les manières d'Alix, il était clair qu'elle désirait qu'il ne l'examinât qu'en secret. Elle n'avait plus cherché à rencontrer ses yeux depuis qu'elle était sûre qu'il avait remarqué et compris sa manœuvre. Au contraire elle sortit bientôt de la cabane, et ce ne fut que du seuil de la porte qu'elle profita de l'obscurité pour adresser à Waverley un sourire d'adieu, accompagné d'un geste expressif, après quoi elle disparut dans la vallée sombre.

par le gaz acide carbonique, éteint les lumières, asphyxie et tue. Il se développe aussi dans les houillères un gaz hydrogène carboné très délétère, avec un mélange d'azote et d'acide carbonique. C'est le *grisou*, que l'approche d'un corps enflammé fait détonner, et qui produit des explosions épouvantables.

Les Montagnards envoyèrent à plusieurs reprises leur jeune camarade comme à la découverte. Lorsqu'il fut de retour pour la troisième ou quatrième fois, ils se levèrent tous et firent signe à Waverley de les suivre. Avant de sortir, il serra la main de la vieille Jeannette, qui avait pris tant de soin de lui pendant sa maladie, et il y ajouta des preuves plus solides de sa reconnaissance.

— Que Dieu vous bénisse et vous protége, capitaine Waverley, lui dit Jeannette en bon écossais des Basses-Terres.

Cette exclamation le surprit d'autant plus qu'il ne l'avait jamais entendue prononcer un seul mot autrement qu'en gaëlique; mais l'impatience de son escorte ne lui permit pas de lui demander une explication.

CHAPITRE XXXVIII.

Aventure nocturne.

La troupe fit halte un instant, en sortant de la chaumière. Celui qui en prit le commandement, et en qui Waverley crut reconnaître le grand Montagnard qui avait rempli les fonctions de lieutenant de Donald Bean Lean, ordonna à voix basse et par signes le plus profond silence. Il remit à Waverley un pistolet et un sabre, lui montra du doigt le sentier, et posa la main sur sa propre claymore, comme pour lui faire sentir qu'ils pourraient avoir besoin de recourir à la force pour s'ouvrir un passage. Il se mit alors à la tête du détachement, qui monta le sentier sur une seule file, comme une troupe d'Indiens. Waverley suivait immédiatement le chef, qui ne s'avançait qu'avec beaucoup de circonspection, comme pour éviter de donner l'alarme; et dès qu'il fut sur le haut de la montagne, il s'arrêta; Édouard comprit bientôt le motif de toutes ces précautions, en entendant à quelque distance une sentinelle anglaise crier : *all's well*[1] ! La

(1) *All's well, tout va bien*; c'est le cri que se renvoient les sentinelles anglaises, et qui signifie qu'il n'y a rien à craindre, ou que tout est dans l'ordre.

voix descendit avec le souffle du vent de la nuit jusqu'au fond de la vallée, et fut répétée par les échos. Le même cri fut prononcé une deuxième, une troisième et quatrième fois, toujours plus faible, comme partant d'un poste de plus en plus éloigné. Il était évident qu'un détachement de soldats était proche et sur ses gardes, mais pas assez pour découvrir une troupe d'hommes habiles dans toutes les ruses d'une guerre de pillage, comme l'étaient ceux qui observaient toutes ces précautions inutiles.

Lorsque ces cris expirèrent dans le silence de la nuit, les Montagnards se mirent en marche rapidement, mais sans le moindre bruit. Waverley n'eut ni le temps ni l'envie de faire des remarques; et tout ce qu'il distingua, fut qu'ils passaient à quelque distance d'un grand édifice, à une ou deux fenêtres duquel on apercevait encore une faible lumière. Un peu plus loin le chef se mit à *flairer le vent*, comme l'aurait fait un épagneul, et donna de nouveau le signal de faire halte; il se courba sur les mains et sur les genoux, et s'avança ainsi pour faire une reconnaissance, enveloppé de son plaid, de manière qu'on aurait pu à peine le distinguer de la bruyère sur laquelle il se traînait. Il revint bientôt, congédia sa troupe, à l'exception d'un seul homme, et, faisant entendre à Waverley qu'il devait imiter sa manière prudente de marcher, tous se mirent à ramper, comme le chef l'avait déjà fait.

Après avoir marché de cette manière pénible plus long-temps qu'il n'était agréable à ses genoux et aux os de ses jambes, Waverley sentit une odeur de fumée, qui sans doute avait frappé beaucoup plus tôt l'odorat plus fin de son conducteur. Elle provenait d'une bergerie fort basse et en ruine dont les murs étaient de pierres sans ciment, comme c'est l'usage en Écosse. Le Montagnard fit passer notre héros le long de cette muraille; et sans doute pour lui faire connaître tout le danger auquel ils se trouvaient exposés, ou peut-être pour se faire un mérite de sa dextérité, il l'invita par signes et par son exemple à lever la tête de manière à regarder dans la bergerie par-dessus le mur. Édouard obéit, et vit un avant-poste de quatre ou cinq soldats couchés près du feu. Ils dormaient tous, excepté le factionnaire se promenant de long en large et portant sur l'épaule son mousquet, qui réfléchissait la lueur rouge du feu, devant lequel il passait et repassait en faisant sa faction. Il levait fréquemment les yeux

vers la partie du ciel où la lune paraissait sur le point de sortir des vapeurs qui avaient jusqu'alors voilé son disque.

Au bout d'une minute ou deux, par une de ces variations soudaines de l'atmosphère, fréquentes dans tous les pays de montagnes, une brise se leva, et vint chasser les nuages qui avaient obscurci l'horizon. L'astre de la nuit éclaira de tout son éclat une vaste étendue de bruyères stériles. Du côté d'où ils venaient, des taillis et des arbres rabougris formaient à la vérité une espèce de rideau; mais du côté où ils allaient, le pays était découvert, et rien ne pouvait les dérober à la vue du factionnaire. Le mur de la bergerie les cachait en ce moment, mais il paraissait impossible d'aller plus loin sans qu'ils fussent certainement découverts.

Le Montagnard tenait ses yeux fixés sur la voûte céleste; mais bien loin de bénir l'utile clarté que répandait la lune, comme le paysan surpris par la nuit, dans Homère, ou plutôt dans Pope [1], il murmura une exécration gaëlique contre l'éclat que jetait mal à propos *la lanterne de Mac-Farlane* (*moon*). Il regarda quelques minutes autour de lui avec un air d'inquiétude, et parut enfin prendre son parti. Laissant son compagnon près de Waverley, il fit signe à Edouard de se tenir tranquille; et ayant donné brièvement quelques ordres à voix basse au Montagnard, il battit en retraite, favorisé par l'irrégularité du terrain, dans la même direction et de la même manière qu'il s'était avancé. Edouard, tournant la tête pour le suivre des yeux, put le voir se traîner sur les mains et les genoux avec la dextérité d'un Indien, profitant de tous les buissons et de toutes les inégalités du sol, pour éviter d'être aperçu, et n'avançant jamais, dans les endroits les plus exposés à la vue, que lorsque le factionnaire avait le dos tourné. Enfin il atteignit les taillis et broussailles qui couvraient de ce côté une partie du marécage, et qui s'étendaient probablement jusqu'à l'entrée du vallon que Waverley avait habité si long-temps. Le Montagnard disparut, mais ce ne fut que pour quelques minutes, car il sortit tout à coup d'une autre partie des broussailles, et s'avançant hardiment sur la bruyère, comme s'il eût bravé tous les regards, il appuya son mousquet sur son épaule, et fit feu sur la sentinelle. Une blessure

(1) C'est une des comparaisons d'Homère que Pope a *modernisées* avec le plus de liberté. On dit avec raison l'*Iliade de Pope*; ce n'est pas toujours celle d'Homère.

au bras fut une interruption désagréable aux observations météorologiques du pauvre diable et à l'air de *Nancy Dawson* qu'il sifflait. Il tira à son tour, mais sans avoir le même succès. L'alarme éveilla ses compagnons, qui coururent à grands pas vers l'endroit d'où le premier coup était parti. Le Montagnard leur donna le temps de le voir, et s'enfonça ensuite dans le taillis, car *sa ruse de guerre* avait complètement réussi.

Pendant que les soldats poursuivaient d'un côté celui qui leur avait donné cette alerte, Waverley, guidé par le Montagnard resté avec lui, prit la direction opposée, celle que son guide avait eu dessein de suivre, et qui n'était ni gardée ni surveillée, toute l'attention des soldats se portant d'un côté différent. Après qu'ils eurent couru environ un quart de mille, le sommet d'une hauteur qu'ils venaient de gravir les déroba entièrement à la vue. Cependant ils entendaient encore les cris des soldats, qui s'appelaient les uns les autres sur la bruyère, et le roulement plus éloigné d'un tambour qui battait aux armes dans la même direction. Mais ces bruits hostiles étaient déjà bien loin derrière eux, et s'affaiblissaient de plus en plus, à mesure qu'ils s'éloignaient.

Après une demi-heure de marche à travers un pays toujours découvert et stérile, ils arrivèrent près du tronc d'un vieux chêne qui, d'après ses restes, paraissait avoir été autrefois d'une grosseur extraordinaire. Dans un chemin creux voisin, ils trouvèrent quelques Montagnards avec trois chevaux. Ils ne les avaient rejoints que depuis quelques minutes, que le compagnon de Waverley employa probablement à leur expliquer la cause de leur retard, — car il répéta plusieurs fois les mots Duncan Duroch, — quand Duncan arriva lui-même, hors d'haleine à la vérité, et offrant les symptômes de fatigue d'un homme qui devait la vie à la rapidité de sa course, mais riant de bon cœur, et triomphant du succès du stratagème par lequel il avait déjoué ceux qui le poursuivaient. Waverley comprit aisément que ce succès avait dû être obtenu sans beaucoup de peine par un Montagnard agile, connaissant parfaitement le pays, et qui courait avec une confiance et une fermeté que ne pouvaient avoir ceux qui étaient à sa poursuite. L'alarme que Duncan avait donnée paraissait continuer, car on entendait dans le

lointain quelques coups de fusil, qui ne faisaient qu'ajouter à la gaieté de Duncan et de ses camarades.

Le Montagnard reprit alors les armes qu'il avait prêtées à notre héros, en lui donnant à entendre que tous les dangers du voyage étaient heureusement surmontés. Waverley monta alors à cheval, changement que la fatigue qu'il venait d'éprouver, et sa maladie récente, lui rendirent très agréable.

Son porte-manteau fut placé sur un second poney; Duncan monta sur le troisième, et ils se mirent en route, d'un bon pas, suivis de leur escorte. Sans avoir éprouvé d'autre accident pendant la nuit, ils arrivèrent, à la pointe du jour, au bord d'une rivière très rapide. La contrée d'alentour était à la fois fertile et pittoresque. Des collines escarpées, couvertes de bois, étaient coupées par des champs de grains, qui, cette année, promettaient une abondante moisson, déjà recueillie en grande partie.

Sur le bord opposé de la rivière, et entouré en partie par le cours sinueux de ses eaux, s'élevait un grand et massif château dont les tourelles en ruine réfléchissaient déjà les premiers rayons du soleil. L'édifice formait un carré long, assez étendu pour renfermer une cour centrale. Les tours de chaque angle, plus hautes que les murailles, étaient elles-mêmes surmontées de tourelles de forme irrégulière, et de différentes hauteurs. Sur l'une d'elles, on voyait une sentinelle que son bonnet et son plaid flottant faisaient reconnaître pour un Montagnard, comme un grand drapeau blanc, arboré sur une autre, annonçait que cette place était au pouvoir des partisans insurgés de la maison de Stuart.

Après avoir traversé rapidement un petit village, où leur apparition n'excita ni surprise ni curiosité parmi quelques paysans que les travaux de la moisson faisaient sortir de leur lit, ils passèrent sur un pont, très ancien et très étroit, de plusieurs arches, et tournant sur la gauche pour entrer dans une avenue bordée de grands et antiques sycomores, Waverley se trouva en face de l'édifice dont il avait admiré de loin l'aspect sombre, mais pittoresque. Une grille énorme en fer, qui en formait la porte extérieure, avait déjà été ouverte pour les recevoir, et une seconde porte en chêne, presque entièrement couverte de clous de fer à grosse tête, s'ouvrit ensuite pour les admettre

dans la cour. Un gentilhomme, portant l'habit de Montagnard avec une cocarde blanche à son bonnet, vint aider Waverley à descendre de cheval, et lui dit avec courtoisie qu'il était le bienvenu.

Le gouverneur, — car c'est le titre que nous devons lui donner, — ayant conduit Edouard dans un appartement délabré, où il y avait cependant un petit lit de camp, lui offrit tous les rafraîchissemens qu'il pouvait désirer, et il se disposait à le laisser seul.

— Voudrez-vous bien, lui dit Waverley après les remercîemens d'usage, — ajouter à toutes vos politesses la complaisance de m'apprendre où je suis, et si je dois me regarder comme prisonnier ?

— Il ne m'est pas permis de répondre à cette question d'une manière aussi explicite que je le désirerais ; cependant je vous dirai brièvement que vous êtes dans le château de Doune, canton de Menteith (*nnn*), et que vous n'avez pas la moindre chose à craindre.

— Et comment puis-je en être assuré ?

— Par l'honneur de Donald Stuart, gouverneur de cette place, et lieutenant-colonel au service de Son Altesse Royale le prince Charles-Edouard.

A ces mots, il se hâta de sortir, comme pour éviter de prolonger la discussion.

Notre héros, épuisé de fatigue, se jeta sur le lit, et ne tarda pas à s'endormir.

CHAPITRE XXXIX.

Continuation du voyage.

Lorsque Waverley s'éveilla, le jour était déjà très avancé, et il commença à sentir qu'il avait passé bien des heures sans prendre aucune nourriture. On ne tarda pas à lui servir un copieux déjeûner ; mais le colonel Stuart, comme s'il eût voulu éviter les questions de son hôte, ne reparut pas : il se contenta

de lui faire présenter ses complimens par un domestique, chargé d'offrir au capitaine Waverley tout ce dont il pourrait avoir besoin pour son voyage, qu'il devait continuer dès le soir même, comme il l'en fit avertir. Waverley eut beau interroger ce domestique, celui-ci opposa à sa curiosité l'insurmontable barrière d'une ignorance et d'une stupidité réelles ou affectées. Il desservit la table, et laissa de nouveau Waverley à ses méditations.

En réfléchissant sur ces caprices de la fortune, qui paraissait prendre plaisir à le mettre à la disposition des autres, sans lui permettre de diriger lui-même ses actions, Édouard fixa tout à coup les yeux sur son porte-manteau, qu'on avait déposé dans sa chambre pendant qu'il dormait. Il se rappela sur-le-champ l'apparition mystérieuse d'Alix dans la chaumière de la vallée, et il se préparait à prendre le paquet qu'elle avait déposé parmi son linge, et à l'examiner, quand le domestique du colonel Stuart rentra, et s'empara du porte-manteau qu'il chargea sur ses épaules.

— Mon ami, lui dit Waverley, me permettrez-vous de changer de linge ?

— Votre Honneur aura une des chemises à jabot du colonel; mais il faut que le porte-manteau soit mis dans le chariot des bagages.

Et en parlant ainsi, il emporta le porte-manteau avec le plus grand sang-froid, sans attendre de nouvelles remontrances, laissant Edouard partagé entre le dépit et l'indignation. Il entendit au bout de quelques minutes le bruit d'un chariot qui sortait de la cour, et il ne douta pas qu'il ne fût privé, du moins pour quelque temps, sinon pour toujours, des seuls renseignemens qui semblaient promettre de jeter quelque clarté sur les évènemens inexplicables qui avaient récemment exercé tant d'influence sur son sort. Il eut à passer quatre à cinq heures de solitude dans ces réflexions mélancoliques.

Au bout de cet espace de temps, un bruit de chevaux se fit entendre dans la cour, et le colonel vint bientôt après inviter son hôte à prendre quelques rafraîchissemens avant de partir. Édouard accepta cette offre, car le déjeûner, quoique fait un peu tard, ne l'avait nullement mis hors d'état de faire honneur au dîner, qu'on ne tarda pas à servir. La conversation du gouverneur était celle d'un véritable gentilhomme de province,

mêlée de quelques phrases et idées militaires ; il évitait avec le plus grand soin de placer le moindre mot sur les opérations de la guerre et sur la situation politique des affaires ; et lorsque Waverley lui faisait quelque question directe sur quelqu'un de ces points, il répondait qu'il ne lui était pas permis de parler sur de telles matières.

Après le dîner, le gouverneur se leva, et ayant souhaité à Édouard un bon voyage, il lui dit qu'ayant appris de son domestique qu'on avait fait partir ses bagages d'avance, il avait pris la liberté de lui faire préparer le linge dont il pourrait avoir besoin jusqu'à ce qu'il fût remis en possession du sien. Après ce compliment, il sortit. Un instant après, un domestique vint annoncer à Waverley que son cheval était prêt.

Édouard, d'après cet avis, descendit dans la cour, monta sur un cheval que tenait un soldat, et sortit des portes du château de Doune, escorté par une vingtaine de cavaliers, qui ressemblaient moins à une troupe régulière qu'à des citoyens armés à la hâte pour un motif pressant et imprévu. Leur uniforme, rouge et bleu, imitation affectée de celui des chasseurs de France, était bien loin d'être complet, et donnait un air gauche à ceux qui le portaient. Édouard, dont les yeux étaient accoutumés à voir un régiment bien discipliné, s'aperçut aisément que ceux qui composaient son escorte n'avaient ni les habitudes ni les mouvemens de soldats exercés, et que, quoiqu'ils ne manquassent pas d'adresse pour conduire leurs montures, ils avaient l'air de chasseurs ou de domestiques plutôt que de véritables militaires. Leurs chevaux n'étaient point accoutumés à ce pas régulier, si nécessaire pour faire des évolutions simultanées et des mouvemens combinés. Ils ne paraissaient pas dressés (*bitted* [1], pour me servir du mot technique) de manière à faciliter le maniement du sabre. Ces hommes avaient cependant l'air robuste et martial ; et, pris individuellement, ils auraient pu être redoutables comme formant une cavalerie irrégulière. Le commandant de ce détachement montait un superbe cheval de chasse ; et, malgré son uniforme, ce changement de costume n'empêcha pas Waverley de reconnaître en lui son ancienne connaissance, M. Falconer de Balmawhapple.

(1) *To bit*, emboucher le cheval, le dresser.

Quoique Édouard et lui ne se fussent pas quittés avec des dispositions très amicales, notre héros aurait volontiers oublié leur folle querelle pour avoir enfin le plaisir de lier une conversation, de faire des questions, d'obtenir des réponses, plaisir dont il était privé depuis si long-temps; mais il paraissait que le souvenir de sa défaite par le baron de Bradwardine, dont Edouard avait été la cause involontaire, aigrissait encore l'esprit du laird orgueilleux et sans éducation. Il eut soin de ne pas faire le moindre signe qui pût prouver qu'il reconnaissait Waverley; marchant d'un air de mauvaise humeur à la tête de sa troupe, qu'on appelait l'escadron du capitaine Falconer, quoiqu'elle fût à peine assez nombreuse pour former l'escouade d'un brigadier. Il était précédé d'un trompette qui sonnait de son instrument de temps en temps, et d'un étendard porté par le cornette Falconer, frère cadet du laird. Le lieutenant, homme âgé, avait l'air d'un chasseur et d'un bon vivant, mais d'un rang peu élevé dans la société; une expression de gaieté caustique dominait en sa physionomie, dont les traits vulgaires indiquaient l'habitude de l'intempérance. Il portait sur l'oreille son chapeau à cornes, d'un air de spadassin, et tout en sifflant l'air de *Bob de Dumblain;* sous l'influence d'une demi-pinte d'eau-de-vie, il semblait trotter gaiement, avec une heureuse indifférence pour l'état du pays, la conduite de sa troupe, le but du voyage, et toute autre affaire de ce bas monde.

Waverley remarquant ce personnage qui, de temps en temps, faisait quelques pas à côté de lui, espéra en tirer quelques informations, ou du moins charmer un peu l'ennui de la route en causant avec lui.

— Voilà une belle soirée, Monsieur, lui dit-il.

— Oh! oui, Monsieur, une brave nuit; répondit le lieutenant avec l'accent le plus prononcé de la populace d'Écosse.

— Et il paraît que la récolte sera bonne, reprit Waverley, continuant son attaque.

— Oui, on rentrera bravement les avoines, mais les fermiers, que le diable les confonde! et les marchands de grains auront soin de maintenir les anciens prix, aux dépens de ceux qui ont des chevaux à nourrir.

— Vous êtes peut-être quartier-maître, Monsieur?

— Oui, quartier-maître, lieutenant, maître de manège, ré-

pondit l'officier, de tout ouvrage [1] ; et à coup sûr, qui pourrait dresser et soigner ces pauvres bêtes mieux que moi, qui les ai vendues toutes ?

— Et si ce n'est pas prendre trop de liberté, Monsieur, puis-je vous demander où nous allons maintenant ?

— Faire une besogne de fous, à ce que je crains.

— En ce cas, dit Waverley résolu à ne pas épargner les complimens, j'aurais cru qu'un personnage de votre apparence ne se serait pas trouvé sur la route.

— Vrai ! très vrai, Monsieur ? mais il n'est pas de *pourquoi* sans son *parce que ;* — il faut savoir que le laird m'a acheté tous ces chevaux pour monter sa troupe, en convenant de les payer selon le prix et les circonstances du temps ; mais il n'avait pas un sou comptant, et je savais que son domaine était tellement grevé de dettes, que son billet ne vaudrait pas un *bodle*. Cependant il me fallait payer mes marchands à la Saint-Martin. Ainsi donc, le laird m'ayant offert généreusement ce grade, et sachant que les vieux quinze (*ooo*) ne m'aideraient jamais à recouvrer mon argent pour avoir fourni des chevaux contre le gouvernement, ma foi ! Monsieur, en bonne conscience, j'ai pensé que je n'avais rien de mieux à faire pour être payé, que de partir (*ppp*) moi-même avec lui ; et vous pouvez juger, Monsieur, qu'ayant passé toute ma vie à vendre des licous, l'idée de courir le risque d'avoir autour du cou une cravate de Saint-Johnstone [2] ne me fait pas grand' peur.

— L'état militaire n'est donc pas votre profession ?

— Non, grâces à Dieu ! répondit ce brave partisan ; je n'ai pas été accoutumé à être tenu à si courte bride ; j'ai été élevé à bon râtelier, et j'ai toujours été marchand de chevaux, Monsieur. Si je vis assez pour vous voir à Withson-Tryst, à Stagshaw-Bank, ou à la foire d'hiver d'Hawick, et que vous ayez besoin d'un coureur en état d'être en tête de tous les autres, je vous réponds que je vous servirai à juste prix, car Jamie Jinker n'a jamais trompé personne. Vous êtes un homme comme il faut, Monsieur, et vous devez vous connaître en chevaux ; voyez

(1) En Angleterre, quand il n'y a qu'une servante dans une maison, et que par conséquent elle y est chargée de toute la besogne, on l'appelle « servante de tout ouvrage », *servant of all work*. C'est à quoi il est fait allusion ici.

(2) *Saint-Johnston's tippet*, le collier ou la cravate de saint Johnstone, pour dire la corde. L'étymologie de ce mot s'est perdue.

cette bonne bête que monte Balmawhapple, c'est moi qui la lui ai vendue. Elle est née de *Lick-the-Ladle*[1], jument qui gagna le prix du roi à Caverton-Edge; son père est *White-Foot*[2], appartenant au duc Hamilton, etc., etc.[3].

Jinker entrait à pleines voiles dans la généalogie de la jument de Balmawhapple; il en était déjà à son grand-père et à sa grand'mère, et Waverley attendait l'occasion de tirer de lui des informations plus intéressantes, lorsque le noble capitaine retint son cheval jusqu'à ce qu'il se trouvât sur la même ligne que le maquignon généalogiste; et sans avoir l'air de faire attention directement à Édouard: — Je croyais, lieutenant, dit-il, avoir expressément défendu que qui que ce soit parlât au prisonnier.

Le maquignon métamorphosé baissa la tête, et alla se placer à l'arrière-garde où il se consola en entrant dans une violente dispute sur le prix du foin avec un fermier qui, plutôt que de se voir refuser le renouvellement de son bail récemment expiré, avait suivi le laird en campagne fort à contre-cœur.

Waverley se vit donc encore une fois réduit au silence, prévoyant que, s'il cherchait de nouveau à lier conversation avec quelque individu du détachement, il ne ferait que fournir à Balmawhapple l'occasion qu'il désirait de faire valoir insolemment l'autorité dont il était revêtu, et de se livrer au dépit rancuneux d'un caractère naturellement brutal, et qui l'était devenu doublement par suite de l'habitude de s'y livrer et de respirer l'encens d'une servile adulation.

Au bout de deux heures, le détachement se trouva près du château de Stirling sur les créneaux duquel flottait le drapeau de l'Union, dont le soleil couchant faisait ressortir les couleurs. Pour abréger le chemin, ou peut-être pour montrer son importance et insulter la garnison anglaise, Balmawhapple, tournant un peu vers la droite, traversa le parc royal qui entoure le bas du roc sur le sommet duquel la forteresse est située.

Avec un esprit plus tranquille, Waverley n'eût pas manqué d'admirer ce paysage si intéressant par un mélange de souvenirs romantiques et de beautés naturelles, — cette plaine, théâtre

(1) « Lèche-la-cuillère. » — (2) « Pied-Blanc. »
(3) On sait que les amateurs anglais tiennent autant à la généalogie de leurs chevaux qu'à celle de leur famille.

d'anciens tournois, — ce rocher du haut duquel les belles venaient assister aux combats [1], chacune faisant des vœux pour que la victoire couronnât un chevalier favori, — les tours de cette église gothique où ces vœux recevaient leur récompense, — et par-dessus tout la citadelle, château et forteresse en même temps, où la valeur recevait la palme des mains du roi, et où les chevaliers et les dames terminaient la soirée par les plaisirs de la danse, des chants et des festins. Tous ces objets étaient bien faits pour animer et intéresser une imagination romanesque.

Mais Waverley était livré à des pensées d'une nature bien différente, et il arriva bientôt un incident bien capable de déranger le cours de réflexions de toute espèce. Balmawhapple, dans l'orgueil de son cœur, en faisant défiler son petit corps de cavalerie autour de la base des remparts, fit sonner une fanfare et déployer son étendard. Cette insulte fit probablement sensation; car, lorsque la cavalcade fut assez loin de la batterie du Sud pour permettre de pointer un canon contre elle, la flamme sortit d'une des bouches d'airain qui étaient sur le rocher, et avant qu'on pût entendre la détonation qui la suivit, un boulet passa en sifflant sur la tête du capitaine, et s'enterra à quelques pas de distance en le couvrant de poussière. Il n'eut pas besoin de commander aux cavaliers de hâter le pas; chacun obéissait à l'impulsion du moment, et les chevaux de M. Jinker eurent occasion de prouver leur vitesse, car, galopant avec plus d'ardeur que de régularité, ils ne reprirent *le trot* (comme le lieutenant le remarqua ensuite) que lorsqu'une éminence, se trouvant entre eux et le château de Stirling, les eût mis à l'abri d'en recevoir de nouveau des saluts si peu agréables. Je dois pourtant rendre justice à Balmawhapple en disant que non-seulement il se tint à l'arrière-garde de sa troupe, et qu'il chercha à y maintenir quelque ordre, mais que, dans l'ardeur de son courage, il répondit au feu du château par un coup de pistolet qu'il tira contre les remparts; mais comme il était à près d'un demi-mille de la forteresse, je n'ai jamais pu savoir si cet acte de représailles produisit quelque effet.

(1) *The Ladies rock*, le rocher des Dames, auquel il est fait allusion dans *la Dame du Lac*. Voyez aussi les *Vues pittoresques d'Écosse*, par Amédée Pichot.

Le détachement traversa la mémorable plaine de Bannockburn[1], et atteignit le Torwood[2], qui rappelle au paysan d'Écosse de glorieux ou de terribles souvenirs, suivant que les exploits de Wallace ou les cruautés de Wudd Willie Grime[3] dominent dans sa mémoire. A Falkirk, ville déjà fameuse dans les fastes de l'Écosse, et qui devait bientôt être encore distinguée comme étant la scène d'importans évènemens militaires[4], Balmawhapple fit faire halte pour y passer la nuit. Tout s'arrangea sans trop d'égards pour la discipline militaire, le digne quartier-maître s'occupant principalement du soin de savoir où l'on pouvait trouver la meilleure eau-de-vie. Les sentinelles furent jugées inutiles, et la garde ne fut montée que par les hommes du détachement qui purent se procurer à boire. Quelques hommes déterminés eussent facilement taillé ce détachement en pièces; mais parmi les habitans, quelques-uns étaient favorables à la cause des Stuarts, le grand nombre était indifférent, et le reste avait peur. Il ne se passa donc rien de mémorable dans le courant de la nuit, si ce n'est que le sommeil de Waverley fut cruellement interrompu par les buveurs, qui, sans remords et sans pitié, beuglaient leurs chansons jacobites.

Le lendemain, à la pointe du jour, ils remontèrent à cheval, et prirent la route d'Édimbourg, quoique la pâleur des visages accusât plus d'un soldat d'avoir passé la nuit dans la débauche et sans dormir. Ils firent halte à Linlithgow, fameux par son antique palais, qui, il y a soixante ans, était encore debout et habitable, mais dont les vénérables ruines, pas tout-à-fait soixante ans après, échappèrent de bien près à l'indigne destin d'être métamorphosées en casernes pour les prisonniers français. Puissent reposer en paix les cendres de l'homme d'État patriote qui peut compter parmi ses derniers services rendus à l'Écosse, celui d'avoir interposé son crédit pour prévenir cette profanation!

À mesure que les cavaliers approchaient de la capitale de l'Écosse, à travers un pays découvert et bien cultivé, les sons de

(1) *Bannockburn*, où Bruce acheva la conquête de son royaume par une grande victoire sur les Anglais.

(2) Dans les environs de Torwood-Wallace, on montre encore les racines d'un chêne dans lequel Wallace trouva un asile après la bataille de Falkirk.

(3) Un fermier du nom de Grime tua d'un coup de fusil un paysan qui traversait son champ. Les juges l'acquittèrent comme insensé.

(4) La victoire qu'y remporta Charles-Edouard.

la guerre commencèrent à se faire entendre. Le bruit éloigné, mais distinct, du canon qui tonnait par intervalles, apprit à Waverley que l'œuvre de destruction était commencée. Balmawhapple lui-même sembla vouloir prendre quelques précautions: il envoya un détachement en avant-garde, fit mettre le reste de ses soldats en assez bon ordre, et s'avança fièrement.

Marchant de cette manière, ils atteignirent bientôt une hauteur d'où la vue distinguait Édimbourg se déployant le long de la colline qui descend vers l'est depuis le château. Assiégé, ou, pour mieux dire bloqué par les insurgés du nord, déjà maîtres de la ville depuis deux ou trois jours, le château faisait feu par intervalles sur les corps de Montagnards qui s'exposaient, soit dans la principale rue de la ville, soit partout ailleurs dans les environs de la citadelle. La matinée était calme et pure; l'effet de ces décharges à intervalles inégaux était d'envelopper le château de guirlandes de fumée, dont les bords se dissipaient lentement dans les airs, tandis que le voile central se rembrunissait de plus en plus par les nouveaux nuages qui partaient des remparts. La forteresse, ainsi cachée en partie, prenait un aspect de grandeur sombre, qui devenait encore plus terrible quand Waverley songeait à la cause qui produisait cet effet, et pensait que chaque explosion annonçait peut-être la mort d'un brave.

Avant qu'ils fussent près de la ville, cette canonnade irrégulière avait entièrement cessé. Cependant Balmawhapple, qui se rappelait l'accueil peu amical qu'avait fait à sa troupe la batterie de Stirling, ne se souciait guère de mettre à l'épreuve l'artillerie du château. Il quitta donc la route directe, fit un long détour vers le sud, de manière à se tenir hors de portée du canon, et s'approcha de l'ancien palais d'Holy-Rood sans être entré dans la ville. Il rangea alors ses hommes en bon ordre en face de ce vénérable édifice, et remit Waverley sous la garde d'un piquet de Montagnards, dont l'officier le conduisit dans l'intérieur du palais.

Une longue galerie, basse et mal proportionnée, ornée de tableaux qu'on assurait être les portraits de rois — qui, s'ils ont jamais vécu, devaient régner plusieurs siècles avant l'invention de la peinture à l'huile, — servait de salle des gardes ou de vestibule pour les appartemens que l'aventureux Charles-Édouard occupait alors dans le palais de ses ancêtres. Des officiers, portant le costume, les uns des montagnes, les autres des basses-

terres, passaient et repassaient à la hâte, ou restaient dans cette pièce comme pour attendre des ordres. Des secrétaires étaient occupés à écrire des passeports, des rôles de revue et des rapports. Tous semblaient affairés et occupés de quelque objet important; mais on laissa Waverley assis dans l'embrasure d'une croisée; personne ne fit attention à lui; et, enfoncé dans ses réflexions, il attendit, non sans quelque inquiétude, la crise de sa destinée, qui semblait alors s'approcher rapidement.

CHAPITRE XL.

Une ancienne et une nouvelle connaissance.

Pendant que Waverley était plongé dans sa rêverie, le frôlement d'un plaid se fit entendre derrière lui; une main amie toucha son épaule, et une voix familière s'écria :

— Le prophète des montagnes disait-il la vérité, ou la seconde vue ne méritera-t-elle plus de croyance?

Waverley se retourna, et fut tendrement embrassé par Fergus Mac-Ivor.

— Soyez mille fois le bienvenu au palais d'Holy-Rood rendu enfin à son légitime souverain! Ne vous avais-je pas dit que nous réussirions, et que vous tomberiez entre les mains des Philistins, si vous nous quittiez?

— Cher Fergus, dit Waverley en s'empressant de lui rendre son bon accueil, il y a long-temps que je n'ai entendu la voix d'un ami! Où est Flora?

— En sûreté, et spectatrice triomphante de notre succès.

— Ici?

— Ici; dans cette ville du moins, et vous la verrez : mais il faut d'abord que je vous présente à un ami auquel vous pensez peu, et qui m'a souvent demandé de vos nouvelles.

A ces mots, il le prit sous le bras, l'entraîna hors de la salle des gardes, et avant que Waverley sût où il était conduit, il se trouva dans une salle d'audience arrangée avec l'intention de lui donner un aspect de salon royal.

Un jeune homme, en cheveux blonds [1], distingué par la dignité de son maintien et la noble expression de ses traits réguliers et bien formés, sortit d'un cercle de militaires et de chefs montagnards qui l'entouraient, et fit quelques pas en avant. Waverley pensa ensuite qu'à ses manières pleines d'aisance et de grâce, il aurait reconnu sa haute naissance, quand même il n'en aurait pas été averti par l'étoile qui brillait sur sa poitrine, et par la jarretière brodée qu'il portait au genou.

— Que Votre Altesse Royale, dit Fergus en s'inclinant profondément, daigne me permettre de lui présenter...

— Le descendant d'une des plus anciennes et des plus loyales familles d'Angleterre, dit le jeune Chevalier en l'interrompant. Je vous prie de m'excuser, mon cher Fergus, si je vous interromps; mais il n'est pas besoin de maître des cérémonies pour présenter un Waverley à un Stuart.

A ces mots, il tendit la main avec la plus grande courtoisie à notre héros, qui n'aurait pu, quand même il l'eût désiré, éviter de lui rendre l'hommage qui semblait dû à son rang, et qui était certainement un droit de sa naissance [2]. — Je suis fâché d'apprendre, monsieur Waverley, que, par des circonstances mal expliquées jusqu'à présent, vous ayez été assujetti à une sorte de contrainte par quelques-uns de nos partisans dans le comté de Perth, et pendant la route; mais nous nous trouvons dans une telle situation, que nous connaissons à peine nos amis; et même, en ce moment, je ne sais si je dois me flatter de compter M. Waverley au nombre des miens?

Ici, il s'interrompit un instant; mais avant qu'Édouard eût pu faire une réponse convenable, ou même recueillir ses idées à ce sujet, le prince tira un papier de sa poche, et continua:

— Je n'aurais aucun doute sur ce point, si je pouvais m'en rapporter à cette proclamation publiée par les amis de l'électeur de Hanovre, et dans laquelle ils nomment M. Waverley parmi les nobles et les gentilshommes qui, pour prix de leur fidélité envers leur légitime souverain, sont menacés du supplice de haute trahison. Mais je ne veux devoir de partisans

(1) L'auteur remarquera tout à l'heure que la mode générale était alors de porter perruque. Il paraît que Charles-Edouard avait ses cheveux naturels.

(2) Voici une de ces phrases semi-jacobites qui ont échappé à l'auteur dans le cours de ses romans, et qui lui ont attiré quelques critiques de la part des zélés partisans de la maison d'Hanovre et de Brunswick. Tout à l'heure il se justifiera.

qu'à l'affection et à la conviction. Si M. Waverley désire continuer son voyage vers le sud ou joindre les troupes de l'électeur de Hanovre, il aura de moi un passeport et la liberté de partir. Je regretterai seulement qu'il ne soit pas en mon pouvoir de le garantir des conséquences probables d'une semblable résolution. Mais, continua Charles-Édouard après une autre pause, si M. Waverley, comme un de ses ancêtres, sir Nigel, se déterminait à embrasser une cause qui n'est recommandée que par sa justice, et à suivre un prince qui se confie en l'affection de son peuple pour recouvrer le trône de ses pères ou périr dans cette noble entreprise, je lui dirai seulement qu'il trouvera des associés dignes de lui, et un maître qui peut être malheureux, mais qui, j'espère, ne sera jamais ingrat.

Le politique chef de la race d'Ivor avait bien compris tout l'avantage qu'il aurait en amenant une entrevue personnelle entre son ami et le prince aventurier. Étranger au langage et aux manières d'une cour polie, que Charles avait acquis à un degré éminent, Waverley fut touché jusqu'au fond du cœur de ces paroles bienveillantes, qui l'emportèrent aisément sur tous les motifs de prudence. Être ainsi sollicité par un prince dont la personne, les manières, et le courage qu'il déploya dans cette singulière aventure, répondaient si bien à ses idées d'un héros de roman; être flatté par lui dans les antiques appartemens du palais de ses pères, reconquis par cette épée qu'il tirait déjà du fourreau pour d'autres victoires, c'en était assez pour rendre à Édouard, à ses propres yeux, la dignité et l'importance qu'il croyait avoir perdues! Rejeté, calomnié et menacé par l'autre parti, il était irrésistiblement entraîné vers la cause que les préjugés de l'éducation et les principes politiques de sa famille lui avaient déjà recommandée comme la plus juste. Ces pensées vinrent assaillir son esprit comme un torrent qui chassa devant lui toute considération d'une nature différente. — Le temps d'ailleurs n'admettait point de délibération, et Waverley, tombant aux genoux de Charles-Édouard, voua son cœur et son épée à la défense de ses droits.

Le Prince (car, quoique malheureux par suite des folies et des fautes de ses ancêtres, Charles-Édouard recevra de nous, ici et ailleurs, le titre dû à sa naissance), le Prince s'empressa de le relever, et le serra dans ses bras avec une expression de

reconnaissance trop affectueuse pour n'être pas franche. Il remercia aussi plusieurs fois Fergus Mac-Ivor de lui avoir amené un tel partisan, et présenta Waverley aux divers seigneurs, chefs et officiers, qui étaient auprès de sa personne, comme un jeune gentilhomme de la plus haute espérance, ayant la plus belle perspective, et en qui l'on pouvait voir, à la hardiesse avec laquelle il embrassait sa cause et à l'enthousiasme qu'il montrait, une preuve des sentimens des principales familles anglaises dans cette crise importante (*qqq*). Dans le fait, c'était un grand sujet de doute parmi les partisans de la maison de Stuart; une défiance assez bien fondée de la coopération des jacobites anglais empêchait plusieurs Écossais d'un haut rang de se rendre sous l'étendard de Charles, et diminuait le courage de ceux qui l'avaient joint; rien ne pouvait donc arriver plus à propos pour le Chevalier que de voir se déclarer ouvertement en sa faveur le représentant de la maison de Waverley-Honour, connue depuis si long-temps comme ayant toujours figuré parmi les Cavaliers et les royalistes. C'était ce que Fergus avait prévu dès l'origine. Il aimait réellement Waverley, parce que leurs sentimens et leurs projets ne s'étaient jamais trouvés en opposition; il espérait qu'il serait un jour uni à Flora, et se réjouissait de le voir enfin engagé dans la cause qu'il avait embrassée lui-même; mais, comme nous l'avons déjà fait entendre, il triomphait aussi comme politique, en voyant un jeune homme de cette importance assuré à son parti, et il n'était nullement insensible à la considération personnelle qu'il acquérait près du prince en l'aidant si efficacement à s'attacher un tel partisan.

Charles-Édouard de son côté semblait empressé de montrer à ses officiers le prix qu'il attachait à ce nouvel ami de sa cause, en entrant sur-le-champ avec lui, comme en confidence, dans les détails de sa situation.

— Monsieur Waverley, lui dit-il, par des causes dont je ne suis informé qu'imparfaitement, vous avez été si long-temps privé de nouvelles, que vous ignorez encore, je présume, les particularités importantes de ma position actuelle. Vous avez cependant dû entendre parler de mon débarquement dans le district éloigné de Moidart[1], avec sept individus seulement; et

(1) Charles-Edouard s'embarqua pour l'Ecosse le 20 juin, débarqua à Loch Sunart

des nombreux chefs de clans, dont l'enthousiasme et la fidélité ont mis tout à coup un aventurier isolé à la tête d'une vaillante armée. Vous devez aussi, je crois, avoir appris que le commandant en chef des troupes de l'électeur de Hanovre, sir John Cope, s'avança dans les montagnes à la tête d'une force militaire nombreuse et bien équipée, dans l'intention de nous livrer bataille; mais le courage lui manqua lorsque nous n'étions plus qu'à trois heures de marche l'un de l'autre, de sorte qu'il nous échappa, et se dirigea vers le nord sur Aberdeen, laissant les Basses-Terres découvertes et sans défense. Pour ne pas perdre une occasion si favorable, je marchai sur cette métropole, chassant devant moi deux régimens de cavalerie, ceux de Gardiner et d'Hamilton, qui avaient menacé de tailler en pièces tous les Montagnards qui oseraient dépasser le fort de Stirling. Pendant que les magistrats et les citoyens d'Edimbourg délibéraient entre eux pour savoir s'ils devaient se défendre ou se rendre, mon bon ami Lochiel, ajouta le prince en frappant sur l'épaule de ce chef aussi habile que brave, leur épargna la peine d'une plus longue discussion en entrant dans leurs murs avec cinq cents Camérons. Tout va donc bien jusqu'ici; mais pendant ce temps, l'air vif d'Aberdeen ayant fortifié les nerfs de ce vaillant général, il s'est embarqué pour Dunbar, et je viens de recevoir la nouvelle certaine qu'il y est débarqué hier. Son projet doit être sans aucun doute de marcher contre nous pour reprendre la capitale. Or, il y a deux opinions dans mon conseil de guerre : l'une, qu'étant probablement inférieurs en nombre, et certainement en discipline et en approvisionnemens militaires, pour ne rien dire de notre manque absolu d'artillerie et de la faiblesse de notre cavalerie, notre parti le plus sûr est de regagner les montagnes, et d'y traîner la guerre en longueur jusqu'à ce que des secours nous arrivent de France, et que tous les clans aient pris les armes en notre faveur. L'opinion contraire est qu'un mouvement rétrograde, dans les circonstances où nous sommes, ne

le 24 juillet, et fut reçu dans la maison de M. Macdonald de Kinloch Moidart, comté d'Argyle. Il était accompagné du duc d'Athole, appelé généralement le marquis de Tullibardine, qui avait été en exil depuis 1715, et privé de son titre; de Macdonald, Irlandais; de Kelly, Irlandais, qui avait été secrétaire de l'évêque de Rochester; de Sullivan et Sheridan, Irlandais; de Macdonald, Ecossais; de Strickland, Irlandais ou Anglais, selon Hume; et de Michel, Italien, son valet de chambre. Il fut bientôt joint par Caméron Lochiel avec son clan de Camérons; par Macdonald du clan Ronald, etc.

pourrait manquer de jeter du discrédit sur nos armes et sur notre entreprise, et, bien loin de nous faire de nouveaux partisans, produirait l'effet de décourager ceux qui ont déjà joint notre étendard. Les officiers qui font valoir ces derniers argumens, et parmi lesquels se trouve votre ami Fergus Mac-Ivor, soutiennent que si les Montagnards sont étrangers à la discipline militaire des soldats de l'Europe, les soldats qu'ils ont à combattre ne sont pas moins étrangers au mode formidable d'attaque qui leur est particulier; qu'on ne peut douter du courage et de l'attachement des chefs et des gentilshommes qui sont à leur suite; et que, comme ceux-ci se précipiteront au milieu des rangs ennemis, tous leurs clans les y suivront aussi sûrement; enfin, qu'ayant tiré l'épée, nous devons jeter le fourreau, et mettre notre espoir dans les combats et dans le Dieu des combats. M. Waverley aurait-il la complaisance de nous faire connaître son opinion dans ces circonstances difficiles?

Waverley rougit, moitié de plaisir, moitié de modestie, en se voyant honoré par cette question; et il répondit avec autant de promptitude que de courage qu'il ne pouvait se hasarder à donner une opinion fondée sur des connaissances militaires; mais que le parti le plus agréable pour lui serait celui qui lui fournirait le plus tôt l'occasion de prouver son zèle pour le service de Son Altesse Royale.

— Répondu en Waverley! dit Charles-Édouard. Pour que vous occupiez un rang digne de votre nom, permettez-moi de remplacer le brevet de capitaine qu'on vous a ôté, par celui de major à mon service; et vous aurez l'avantage de remplir les fonctions d'un de mes aides-de-camp, jusqu'à ce que vous puissiez être attaché à un régiment. Plusieurs, j'espère, seront bientôt organisés.

— Votre Altesse Royale me pardonnera, répondit Waverley, à qui sa mémoire rappela Balmawhapple et sa troupe mesquine, si je désire n'accepter aucun grade jusqu'à ce que je me trouve dans un lieu où je puisse avoir le crédit de lever un corps assez nombreux pour pouvoir me rendre utile à Votre Altesse Royale en le commandant. En attendant, j'espère que vous me permettrez de servir en qualité de volontaire sous les ordres de mon ami Fergus Mac-Ivor.

— Du moins, lui dit le Prince évidemment charmé de cette

réponse, vous me laisserez le plaisir de vous armer à la manière des Montagnards. A ces mots, il détacha le sabre qu'il portait, dont le ceinturon était garni d'argent, et la poignée d'acier d'un travail riche et curieux.

— La lame, dit-il, est une véritable *André Ferrara;* elle a été une espèce de meuble héréditaire dans notre famille; mais je suis persuadé que je la remets en de meilleures mains que les miennes, et j'y ajouterai des pistolets du même ouvrier. — Colonel Mac-Ivor, vous avez sans doute beaucoup de choses à dire à votre ami; je ne vous priverai pas plus long-temps du plaisir de converser ensemble. N'oubliez pas que je vous attends l'un et l'autre ce soir : ce sera peut-être la dernière soirée dont nous jouirons dans ce palais; et comme nous allons au champ d'honneur avec une bonne conscience, nous passerons gaiement la veille du combat.

Ayant ainsi reçu la permission de se retirer, le Chef et Waverley sortirent de la salle d'audience.

CHAPITRE XLI.

Le mystère commence à s'éclaircir.

— Comment le trouvez-vous? dit Fergus à son ami en descendant le grand escalier de pierre.

— C'est un prince pour qui il est doux de vivre et de mourir, répondit Waverley avec enthousiasme.

— Je savais que vous penseriez ainsi lorsque vous l'auriez vu, et j'aurais voulu que cela fût plus tôt; mais votre foulure y mit obstacle. Cependant il a aussi ses faiblesses, ou plutôt il a un jeu difficile à jouer; et ses officiers irlandais, toujours près de lui, sont de tristes conseillers (*rrr*); — ils ne peuvent juger sainement des nombreuses prétentions qu'on met en avant. — Le croiriez-vous? J'ai été obligé, pour le moment, de ne pas prendre mon titre de comte, quoiqu'il soit la récompense de dix ans de service, de peur d'exciter la jalousie de C*** et de M***. Mais vous avez eu bien raison, Edouard, de refuser la place

d'aide-de-camp. Il y en a deux de vacantes, il est vrai; mais Clanronald, Lochiel et presque tous les chefs de clans, nous en demandons une pour le jeune Aberchallader, et le parti des Basses-Terres ainsi que les Irlandais ne désirent pas moins obtenir l'autre pour le Maître de F***[1]. Or, si l'un ou l'autre de ces deux candidats était mis de côté pour vous faire place, vous vous feriez des ennemis. Je suis bien surpris que le Prince vous ait offert le grade de major, quand il sait que tel gentilhomme qui ne peut lui fournir cent cinquante hommes, est à peine content du titre de lieutenant-colonel... Mais, « patience, cousin, et battez les cartes!... » Tout va bien pour le moment, et il faut maintenant que nous vous fassions équiper convenablement d'un nouveau costume pour ce soir; car, à vous parler franchement, votre homme extérieur n'est pas présentable à la cour.

— Il est vrai, répondit Waverley en jetant un coup d'œil sur ses vêtemens couverts de boue et de poussière, que depuis notre séparation je n'ai pas quitté mon habit de chasse; mais probablement, mon ami, c'est ce que vous savez aussi bien ou mieux que moi.

— Vous faites trop d'honneur à ma seconde vue[2]. Nous étions tellement occupés d'abord du projet de livrer bataille à Cope, et ensuite de nos opérations dans les Basses-Terres, que tout ce que je pus faire fut de donner à ceux des nôtres que nous laissâmes dans le comté de Perth, des instructions générales pour vous secourir et vous protéger, si vous veniez à les rencontrer; mais contez-moi vous-même toute l'histoire de vos aventures, qui ne nous est parvenue qu'incomplète et défigurée.

Waverley lui fit le récit des détails que le lecteur connaît déjà, et Fergus l'écouta avec grande attention. Edouard finissait, quand ils arrivèrent à la porte du logement que Mac-Ivor avait pris dans une petite cour pavée, dans laquelle on entrait par la rue de la Canongate, chez une veuve joviale d'une quarantaine d'années, qui parut adresser au beau jeune Chef un sourire très gracieux, étant une de ces femmes à qui la bonne humeur et la bonne mine ne manquent jamais d'inspirer de l'intérêt, quelles que puissent être les opinions politiques de celui

(1) *The Master of*, le Maître de. On appelle ainsi en Ecosse le fils aîné d'un baron ou vicomte, en y ajoutant le nom du titre de son père. Par exemple, le Maître de Ravenswood. *Master* répond alors à notre *chevalier*.

(2) Au figuré : à ma perspicacité.

qui en est doué. Ils y trouvèrent aussi Callum Beg, qui accueillit Edouard avec l'air d'une ancienne connaissance.

— Callum ! dit Fergus, appelez *Shemus an Snachad* (Jacques de l'Aiguille). C'était le tailleur héréditaire de Vich Ian Vohr. — Shemus ! lui dit le Chef, M. Waverley va porter le *cath-dath* (tartane de la couleur usitée pour la guerre), il faut que ses *trews* soient prêts dans quatre heures ; vous connaissez la mesure d'un homme bien fait ? Deux doubles *nails*[1] au bas du mollet.......

— Onze de la hanche au talon, et sept à la ceinture, dit le tailleur. Je consens que Votre Honneur fasse pendre Shemus, s'il y a dans toutes les montagnes une paire de ciseaux plus hardis que les miens pour le *cumadh an truais* (la coupe des trews.)

— Il lui faut, continua le Chef, un plaid de la tartane de Mac-Ivor, une ceinture, et un bonnet bleu sur le modèle de celui du Prince : mon frac vert à galons et boutons d'argent lui va à merveille, et je ne l'ai pas encore porté. Dites à l'enseigne Mac-Combich de choisir une de mes plus belles targes. Le Prince a donné à M. Waverley le sabre et les pistolets ; je lui fournirai le dirk et la bourse. — Ajoutez seulement à cela, mon cher Edouard, une paire de souliers à talons bas, et vous serez alors un véritable fils d'Ivor.

Après avoir ainsi donné ses ordres, Fergus en revint aux aventures de Waverley. — Il est évident, dit-il, que vous avez été sous la garde de Donald Bean Lean. Il faut que vous sachiez que, lorsque je me mis à la tête de mon clan pour aller joindre le Prince, je chargeai ce digne membre de la société d'un certain service, après lequel il devait me rejoindre avec toutes les forces qu'il pourrait mettre sur pied. Mais au lieu de m'obéir, l'honnête homme, trouvant la côte libre, jugea plus à propos de faire la guerre pour son propre compte. Il a battu le pays, pillant indistinctement ami et ennemi, sous prétexte de lever le black-mail, tantôt en ayant l'air d'agir d'après mes ordres, tantôt — maudite soit l'impudence du coquin ! — en agissant en son propre nom. Sur mon honneur, si je revois le rocher de Benmore, je serai tenté de faire pendre ce drôle ; je reconnais particulièrement sa main dans la manière dont vous avez été

(1) Le *nail* est une mesure de deux pouces un quart.

tiré des serres de ce maraud fanatique Gifted Gilfillan, et je ne doute pas que ce ne fût Donald lui-même qui jouait le rôle de colporteur ; mais je ne puis concevoir qu'il ne vous ait pas dévalisé, qu'il n'ait pas exigé de vous une rançon, enfin qu'il n'ait pas tiré parti, de manière ou d'autre, de votre captivité.

— Quand et comment avez-vous appris la perte de ma liberté ? demanda Waverley.

— Du Prince lui-même, qui s'informa dans le plus grand détail de tout ce qui vous concernait. Il me dit que vous étiez alors au pouvoir d'un de nos détachemens du nord. — Vous sentez bien, mon cher ami, qu'il ne convenait pas de le questionner. — Il me demanda mon avis sur la manière dont il devait disposer de vous : je le priai d'ordonner que vous fussiez conduit ici comme prisonnier de guerre, parce que je ne voulais pas vous compromettre davantage auprès du gouvernement anglais, si vous persistiez dans votre projet de retourner dans le sud. Vous devez vous rappeler que j'ignorais entièrement alors qu'on vous eût accusé de haute trahison, ce qui, je présume, a dû contribuer à changer vos premiers plans. On chargea cette lourde brute de Balmawhapple de vous escorter depuis Doune, avec ce qu'il appelle son escadron. Quant à sa conduite, indépendamment de son antipathie naturelle pour tout être qui ressemble à un homme bien né, je présume qu'il a encore sur le cœur son aventure avec Bradwardine ; d'autant plus que j'ose dire que la manière dont il raconte cette histoire, a contribué aux faux rapports qui sont parvenus à votre ci-devant régiment.

— Rien n'est plus probable. Mais à présent, mon cher Fergus, vous pouvez sûrement trouver le temps de me dire quelque chose de Flora.

— Ma foi ! tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle se porte bien, et qu'elle demeure, quant à présent, chez une de nos parentes dans cette ville. J'ai cru qu'il était plus à propos qu'elle vînt ici ; car depuis nos succès, beaucoup de dames de haut rang figurent dans notre cour guerrière, et je vous assure qu'il y a de quoi être fier d'être si proche parent d'une jeune personne comme Flora Mac-Ivor ; et quand il y a tant de gens qui emploient tous les moyens pour faire valoir leurs diverses prétentions, on peut fort bien ne rien négliger de son côté pour se donner un peu plus d'importance.

Waverley trouva dans cette dernière phrase quelque chose qui

le blessait. Il ne pouvait supporter l'idée que Flora fût considérée comme pouvant contribuer à l'avancement de son frère, par suite de l'admiration qu'elle devait nécessairement attirer; et quoique ce sentiment fût parfaitement d'accord avec plusieurs traits du caractère de Fergus, il en fut choqué comme d'un principe d'égoïsme indigne de l'ame noble de sa sœur et de l'esprit fier et indépendant du Chef lui-même. Fergus, à qui ces manœuvres étaient familières, comme à un homme élevé à la cour de France[1], ne remarqua pas l'impression défavorable qu'il venait de faire sur son ami sans le vouloir, et ajouta :

— Nous ne verrons guère Flora que ce soir au bal et au concert qui doivent avoir lieu pour amuser le Prince et sa société. Nous avons eu une querelle ensemble, parce qu'elle n'avait pas voulu paraître pour vous faire ses adieux, et je ne voudrais pas la renouveler en lui demandant de vous recevoir ce matin : ce serait peut-être, non-seulement faire une démarche inutile, mais encore risquer de ne pas la voir ce soir.

Ils en étaient là de leur entretien, quand Waverley entendit dans la cour, au-dessous de la fenêtre, une voix qui lui était bien connue.

— Je vous déclare, mon digne ami, disait l'interlocuteur, que c'est un abandon total de la discipline militaire; et, si vous n'étiez pas, en quelque sorte, un *tyro*[2], votre conduite mériterait les plus graves reproches. Un prisonnier de guerre ne doit être, dans aucun cas, chargé de fers, ni jeté *in ergastulo*: comme c'eût été le cas si vous aviez placé ce gentilhomme dans la basse fosse du donjon de Balmawhapple. Je conviens qu'un tel prisonnier peut être, par précaution, tenu *in carcere*, c'est-à-dire dans une prison publique.

La voix grondeuse de Balmawhapple se fit alors entendre, on comprit seulement qu'il s'éloignait très mécontent; mais on ne put saisir de sa réponse que le mot—*landlouper*[3].—Édouard ne le trouva plus, quand il descendit pour présenter ses civi-

(1) Nous ne saurions nous empêcher de remarquer que plusieurs fois l'auteur affecte d'attribuer tous les défauts du caractère de Fergus à son séjour en France. Il est vrai que la cour était alors un réceptacle d'intrigans, de favoris et de favorites, à qui tout moyen de fortune paraissait bon. Mais qu'était alors la morale en Angleterre? Sir Walter Scott en a tracé un tableau bien hideux dans sa *Vie de Johnstone* (*Biographie des romanciers*). La cour anglaise ne devait rien à la nôtre.

(2) Un novice, un *conscrit*.

(3) Ce mot écossais désigne un homme qui passe souvent d'un pays à un autre, un vagabond.

lités au digne baron de Bradwardine. L'uniforme dont celui-ci était alors revêtu, — savoir : un habit bleu galonné en or, une veste écarlate, des culottes, et des bottes énormes, — semblait avoir donné une nouvelle raideur à sa grande taille perpendiculaire, et le sentiment de son autorité militaire avait augmenté dans la même proportion l'importance de ses manières et l'affectation dogmatique de sa conversation.

Il reçut Waverley avec sa bienveillance habituelle, et son premier mouvement fut de lui demander avec une curiosité inquiète l'explication des circonstances qui avaient été cause qu'il avait perdu son grade de capitaine dans le régiment de Gardiner; non, dit-il, qu'il eût la moindre crainte que son jeune ami eût mérité, en quoi que ce fût, le traitement indigne que le gouvernement lui avait fait essuyer, mais parce qu'il lui semblait juste et convenable que le baron de Bradwardine, comme homme d'un grade élevé, et digne de confiance, fût pleinement en état de réfuter toute espèce de calomnie contre l'héritier de Waverley-Honour, qu'il pouvait, à tant de titres, regarder comme son propre fils.

Fergus Mac-Ivor, qui venait de les rejoindre, fit au baron un récit rapide des aventures de Waverley, et le termina par la description de l'accueil flatteur que lui avait fait le jeune Chevalier. Le baron écouta en silence, et, quand Fergus eut cessé de parler, il prit la main d'Édouard et la serra cordialement pour le féliciter d'être entré au service de son prince légitime. — Car, ajouta-t-il, quoique toutes les nations aient regardé avec raison comme une cause de scandale et de déshonneur la violation du *sacramentum militare*, soit qu'il eût été prêté par chaque soldat individuellement, ce que les Romains appelaient *per conjurationem*, soit par un soldat au nom de tous, personne n'a jamais douté qu'on ne fût dégagé de ce serment quand on reçoit sa *dimissio*, son congé. S'il en était autrement, la condition du soldat serait pire que celle des charbonniers-mineurs, des sauniers et autres individus *adscripti glebæ* [1]. Il y a quelque chose là-dessus dans le traité du savant Sanchez, *de Jurejurando*, que vous avez

(1) Long-temps les charbonniers-mineurs et les sauniers ont été dans une véritable servitude en Écosse. Les Écossais de 1745 croyaient qu'il en était encore de même en Angleterre, car lorsque le maréchal Wade n'osa pas s'éloigner de Newcastle pour s'opposer à la marche du Prétendant, on crut dans l'armée de celui-ci qu'il avait craint que les vingt mille mineurs de cette ville ne profitassent de l'occasion pour se délivrer de leur esclavage.

sans aucun doute consulté à cette occasion. Quant à ceux qui vous ont calomnié par leurs mensonges, je déclare en face du ciel qu'ils ont encouru la peine de la loi *Memnonia*, appelée aussi *lex Rhemnia*, et qui est commentée dans la harangue de *Tullius* contre *Verrès*. Mais j'aurais cru, monsieur Waverley, qu'avant de vous destiner à un service spécial dans l'armée du Prince, vous auriez pu vous informer du grade qu'y occupait le vieux Bradwardine, et s'il n'aurait pas été particulièrement heureux de vous voir entrer dans le régiment de cavalerie qu'il est maintenant occupé à lever.

Édouard éluda ce reproche en alléguant la nécessité où il s'était trouvé de faire sur-le-champ une réponse à la proposition du Prince, et l'incertitude où il était si son ami le baron était à l'armée, ou était chargé de quelque service ailleurs.

Cette petite difficulté terminée, Waverley demanda des nouvelles de miss Bradwardine, et il apprit qu'elle était venue à Edimbourg avec Flora Mac-Ivor, sous l'escorte d'un détachement du clan de Fergus. Cette mesure avait été nécessaire; car Tully-Veolan était devenu un séjour très désagréable, et même dangereux, pour une jeune personne sans protecteurs, attendu le voisinage des montagnes, et d'une couple de grands villages qui, autant par aversion pour les Caterans que par zèle pour le presbytérianisme, s'étaient déclarés en faveur du gouvernement, et avaient formé des corps irréguliers de partisans, qui avaient de fréquentes escarmouches avec les Montagnards et attaquaient quelquefois les maisons des propriétaires jacobites, situées dans la plaine, ou sur la frontière qui séparait les Montagnes des Basses-Terres.

— Je vous proposerais bien, continua le baron, de venir jusqu'à mon logement dans les Luckenbooths [1]; et vous admireriez en passant High-Street [2], qui est, sans le moindre doute, plus belle qu'aucune rue de Paris ou de Londres. Mais Rose, la pauvre petite, est cruellement alarmée par le feu du château, quoique je lui aie prouvé par *Blondel* et *Cohorn* [3] qu'il est im-

(1) Vieux quartier de l'ancienne ville.

(2) High-Street. C'est la grande rue de la ville vieille, à Edimbourg. High-Street signifie belle rue, grand'rue, rue haute : toutes ces épithètes seraient exactes.

(3) Il y a eu deux Blondel, l'oncle et le neveu. L'oncle, François Blondel, était un des architectes qui font le plus d'honneur à la France. Mais le baron avait lu surtout, à ce qu'il paraît, son *Art de jeter les bombes*, un vol. in-12, La Haye, 1685, et sa *Nouvelle manière de fortifier les places*, ouvrage dont Louis XIV fut si content, qu'il nomma

possible qu'un boulet arrive jusqu'à ces bâtimens. D'ailleurs son Altesse Royale m'a chargé de me rendre au camp de notre armée pour voir si nos gens, s'occupent à *conclamare vasa*, c'est-à-dire à plier bagage, pour se mettre en marche demain.

— Ce sera vite fait pour la plupart de nous, répondit Fergus en riant.

— Je vous demande pardon, colonel Mac-Ivor; pas aussi vite que vous semblez le penser. Je sais que la plupart de vos gens ont eu soin de quitter leurs montagnes, légers de bagages, et sans embarras; mais je ne saurais vous détailler tous les meubles inutiles dont ils se sont chargés chemin faisant. J'en ai vu un, colonel, et je vous demande pardon de nouveau, portant sur le dos une glace d'entre-deux de croisées.

— Oui, oui! répondit gaiement Fergus, et si vous vous fussiez avisé de le questionner, il n'eût pas manqué de vous répondre: — « Pied qui marche accroche toujours quelque chose. » — Mais allons, mon cher baron, vous savez aussi bien que moi que cent hullans ou une seule compagnie de pandours de Schmirschitz feraient cent fois plus de dégât dans un pays que le chevalier du *miroir* et tous nos clans ensemble [1].

— Je n'en disconviens pas, colonel; ils sont, comme dit un auteur païen : *ferociores in aspectu, mitiores in actu*, c'est-à-dire: ils ont la figure horrible et féroce, mais un caractère beaucoup plus doux qu'on ne s'y attendrait d'après leur extérieur et leur physionomie. — Mais je m'amuse à jaser avec deux jeunes gens, tandis que mon devoir m'appelle au Parc du roi [2].

— J'espère, lui dit Fergus, que vous viendrez dîner avec nous, à votre retour. Quoique je sache, au besoin, vivre en Montagnard, je vous assure, baron, que je me souviens de l'éducation que j'ai reçue à Paris, et que j'entends parfaitement l'*art de faire la meilleure chère*.

— Qui diable pourrait en douter, dit le baron en riant, quand vous ne fournissez que la façon, et qu'il faut que la bonne ville fournisse les matériaux! — Fort bien; j'ai aussi

Blondel maréchal-de-camp. Cohorn a été surnommé le *Vauban* hollandais : ses ouvrages sont devenus classiques.

(1) Voyez la dernière phrase de la *Préface de la troisième édition*.

(2) Le Parc du roi comprend le mont d'Arthur et ses alentours, Salisbury-Craigh, Saint-Léonard, etc.

quelques affaires dans la ville ; mais je vous rejoindrai à trois heures, si le dîner peut attendre jusque-là.

A ces mots, il prit congé de ses deux amis, et alla s'acquitter de sa mission.

CHAPITRE XLII.

Un dîner de militaires.

Jacques de l'Aiguille était homme de parole lorsque le whisky ne se mettait pas de la partie. Dans cette circonstance, Callum Beg, qui se croyait encore débiteur de Waverley, puisque notre héros avait refusé son offre de se libérer envers lui aux dépens de la personne de mon hôte du Chandelier, profita de cette occasion pour acquitter sa dette en montant la garde auprès du tailleur héréditaire de Sliochd Nan Ivor, et, selon son expression, il le serra de près jusqu'à ce qu'il eût achevé sa tâche. Pour se débarrasser de cette contrainte, Shemus fit voler son aiguille comme l'éclair à travers la tartane, et comme l'artiste chantait en même temps quelque terrible bataille de Fin Macoul [1], il faisait au moins trois points à la mort de chaque guerrier. L'habillement complet fut donc bientôt prêt, car le frac de Fergus allait parfaitement à la taille d'Édouard, et le reste de l'équipement ne demandait pas beaucoup de temps.

Notre héros s'étant alors revêtu du costume « d'ancien Gaul, » bien propre à donner un air de force à une taille qui, quoique grande et bien faite, était plus élégante que robuste, j'espère que mes belles lectrices lui pardonneront s'il se regarda plus d'une fois dans un miroir, et s'il ne put s'empêcher de s'avouer que les traits qu'il y voyait réfléchir, étaient ceux d'un jeune homme de fort bonne mine. Dans le fait, il n'y avait pas moyen de se le dissimuler : ses cheveux châtain-clair — car Édouard ne portait point perruque, quoique ce fût la mode générale — allaient admirablement avec le bonnet qui les surmontait. Toute sa personne promettait la force et l'agilité, et les amples plis de

(1) Un des héros de la tradition ossianique.

la tartane y ajoutaient un air de dignité; ses yeux bleus exprimaient également bien

La douceur de l'amour et le feu de la guerre.

Son air timide, qui, dans le fait, n'était que la suite de son peu d'usage du monde, prêtait de l'intérêt à ses traits sans leur faire rien perdre de leur grace et de leur vivacité.

— C'est un joli homme, un très joli homme, dit Evan Dhu (devenu l'enseigne Mac-Combich) en s'adressant à l'hôtesse enjouée de Fergus.

— Il est très bien, répondit la veuve Flockhart; mais pas aussi bien que votre colonel, enseigne!

— Je n'ai pas prétendu faire une comparaison ni dire qu'il avait un beau visage, mais seulement que M. Waverley a l'air leste et dégagé comme un brave garçon de son pays, et qu'il ne criera point *barley*[1] quand il s'agira de se battre; et vraiment il manie passablement la claymore et la targe : j'en ai souvent joué moi-même avec lui à Glennaquoich, et Vich Ian Vohr en a fait autant, les dimanches après-midi.

— Que Dieu vous pardonne, enseigne Mac-Combich! s'écria la presbytérienne alarmée; — je suis sûre que le colonel n'aurait jamais fait pareille chose.

— Bah! bah! mistress Flockhart, nous sommes jeunes, voyez-vous, et, comme on dit, *jeunes saints, vieux diables!*

— Est-il vrai, enseigne Mac-Combich, que vous vous battez demain avec sir John Cope?

— J'en réponds, s'il veut nous attendre, mistress Flockhart.

— Et vous vous trouverez face à face avec ces hommes terribles, les dragons, enseigne Mac-Combich?

— *Griffes contre griffes*, mistress Flockhart, comme dit Conan à Satan, et le diable emporte les plus courtes[2].

— Et le colonel se hasardera lui-même contre les baïonnettes?

— Vous pouvez en faire serment, mistress Flockhart, c'est lui qui portera le premier coup, par saint Phédar!

(1) *Barley*, en anglais, signifie de l'orge, et c'est ainsi que l'a entendu le premier traducteur de Waverley. Mais c'est ici une expression écossaise, dont les enfans font usage dans leurs jeux, et qui signifie « Attendez! » — « Un moment! »

(2) Ce proverbe a été déjà expliqué dans le chapitre XXII de ce roman; mais il est ici cité plus exactement.

— Miséricorde divine, s'écria la veuve au cœur tendre, et s'il venait à être tué par les habits rouges !...

— Si cela arrivait, mistress Flockhart, je connais quelqu'un qui ne lui survivrait pas pour le pleurer. Mais aujourd'hui il s'agit de vivre et de dîner ; voici Vich Ian Vohr qui a fait son porte-manteau, et avec lui M. Waverley, qui est fatigué de faire l'exercice devant la grande glace ; et voilà encore cette vieille grande perche, le baron de Bradwardine, qui tua en duel le jeune Ronald de Ballankeiroch, et qui entre dans la cour avec cette espèce de bailli dandinant qu'on appelle Macwhupple ; c'est tout juste comme le cuisinier français du laird de Kittlegab, suivi de son chien Tournebroche ; — et moi enfin qui suis affamé comme un milan, ma belle colombe. Dites donc à Catherine de préparer la soupe, et mettez vos *pinners*[1] ; car vous savez que Vich Ian Vohr ne voudra jamais s'asseoir jusqu'à ce que vous soyez placée au haut bout de la table. — Et sur-tout, n'oubliez pas la bouteille d'eau-de-vie, ma bonne femme !

Cet avis fit servir le dîner. Mistress Flockhart, souriant sous son costume de deuil comme le soleil à travers un brouillard, se plaça au haut de la table, s'inquiétant peut-être fort peu combien durerait une rébellion qui lui procurait une société tellement au-dessus de celle qu'elle voyait habituellement. Elle avait à ses côtés Waverley et le baron, avec l'avantage d'avoir le Chef en vis-à-vis. L'officier de paix et l'officier de guerre, c'est-à-dire le bailli Macwheeble et l'enseigne Mac-Combich, après avoir fait plusieurs salutations respectueuses tant à leurs supérieurs que l'un à l'autre, se placèrent à droite et à gauche du Chef. La chère fut excellente, vu le temps, le lieu et les circonstances, et Fergus fut gai jusqu'à la folie. Indifférent aux dangers, ardent par caractère, jeune et ambitieux, il voyait en imagination ses espérances couronnées par le succès, et ne faisait aucune attention à l'alternative probable du tombeau d'un soldat.

Le baron s'excusa légèrement d'avoir amené son bailli. — Nous venons de nous occuper des dépenses de la campagne, dit le vieillard, et, ma foi ! comme ce sera, je crois, ma der-

(1) Espèce de coiffe avec des barbes ou bandelettes pendantes sur chaque côté, depuis les tempes, où elles sont fixées, jusqu'à la ceinture.

nière, je finis comme j'ai commencé. J'ai toujours trouvé qu'il était plus difficile de se procurer le nerf de la guerre, comme un savant auteur appelle *la caisse militaire*, que d'en avoir la chair, ou les os, ou le sang.

— Quoi! s'écria Fergus, vous avez levé le seul corps de cavalerie qui nous soit utile, et vous n'avez reçu aucun des louis d'or de *la Doutelle* (*sss*) pour vous aider?

— Non, Glennaquoich; de plus habiles ont passé avant moi.

— C'est vraiment scandaleux, dit le jeune Chef; mais vous partagerez avec moi ce qui me reste des subsides qui m'ont été accordés. Cela vous évitera quelques inquiétudes cette nuit, et demain tout sera dit, car, de manière ou d'autre, il ne nous manquera rien avant que le soleil se couche.

Waverley, en rougissant, s'empressa de lui faire la même offre.

— Je vous remercie de tout mon cœur, mes bons garçons, répondit Bradwardine, mais je ne toucherai point à votre *peculium*. Le bailli Macwheeble m'a trouvé la somme qui m'était nécessaire.

Le bailli s'agita avec anxiété sur son siége, et parut tout-à-fait mal à son aise. Enfin après beaucoup de *hem!* préliminaires et beaucoup de tautologies sur son dévouement au service de Son Honneur, de nuit et de jour, à la vie et à la mort, il commença à donner à entendre que toutes les banques avaient envoyé leur argent comptant au château; que sans doute Sandie Goldie, l'argentier [1], ferait beaucoup pour Son Honneur; mais on avait peu de temps devant soi pour rédiger le *wadset* [2], et si Son Honneur Glennaquoich et M. Waverley pouvaient.....

— Que je n'entende plus de pareilles sottises, Monsieur, dit le baron d'un ton qui rendit Macwheeble muet : si vous désirez continuer à rester à mon service, faites ce dont nous sommes convenus avant le dîner.

A cet ordre péremptoire, le bailli éprouva une douleur aussi vive que s'il eût été condamné à souffrir la transfusion du sang de ses veines dans celles du baron; mais il n'osa y répliquer. Cependant, après s'être encore agité en tous sens sur sa

(1) Long-temps les orfèvres ont été aussi banquiers. Nous verrons dans *Nigel* l'orfèvre Heriot, banquier de Jacques Ier.

(2) Abandon par contrat des revenus d'une terre jusqu'au remboursement d'une dette; terme de jurisprudence écossaise; espèce de vente à réméré.

chaise, il se tourna vers Glennaquoich, et lui dit que s'il avait plus d'argent qu'il ne lui en fallait pour la campagne, il le placerait pour Son Honneur en bonnes mains, et très avantageusement dans les circonstances actuelles.

Fergus, à cette proposition, partit d'un grand éclat de rire, et, quand il eut repris haleine :

— Mille remerciemens, bailli, dit-il ; mais il faut que vous sachiez que, nous autres soldats, nous avons généralement coutume de prendre notre hôtesse pour banquier. — Tenez, mistress Flockhart, continua-t-il en tirant cinq à six pièces d'or d'une bourse bien remplie, et la jetant ensuite avec ce qui y restait dans le tablier de la veuve : — Ceci suffira à mes besoins ; prenez le reste ; soyez mon banquier, si je vis, et mon exécutrice testamentaire, si je meurs ; mais n'oubliez pas de donner quelque chose aux *cailliachs* [1] montagnardes qui chanteront le plus haut le coronach pour le dernier Vich Ian Vohr.

— C'est, dit le baron, le *testamentum militare*, qui avait, chez les Romains, le privilége d'être nuncupatif [2].

Mais le cœur de la bonne mistress Flockhart fut douloureusement ému par les paroles de Fergus. Elle bégaya, en pleurant d'une manière lamentable, et refusa positivement de toucher le legs du Chef, qui fut obligé de le reprendre.

— Eh bien ! dit-il, ce sera la récompense du grenadier qui me fendra le crâne, et je tâcherai qu'il lui en coûte cher avant d'y parvenir.

Le bailli Macwheeble fut encore tenté de mettre son mot dans la conversation ; car, quand il s'agissait d'argent, il lui était impossible de garder le silence.

— Il serait peut-être plus à propos, dit-il, de porter cet or à miss Mac-Ivor, en cas de mort ou de quelque accident de la guerre. On pourrait prendre la forme d'une donation *mortis causâ* en faveur de la jeune demoiselle ; il n'en coûterait qu'un coup de plume pour la rédiger.

— La jeune demoiselle, dit Fergus, si un tel évènement arrive, aura autre chose à faire qu'à s'occuper de ces misérables louis d'or.

(1) Vieilles femmes chargées de pousser des lamentations pour les morts ; ce qu'on appelle en Irlande *keening*. (*Note de l'auteur.*)

(2) Terme de loi : fait de vive voix, verbal.

— Vous avez bien raison : — on ne peut ni le nier, ni en douter, — mais Votre Honneur n'ignore pas que le plus profond chagrin....

— Se supporte par bien des gens plus facilement que la faim, n'est-ce pas, bailli? c'est vrai, très vrai. Je crois même qu'il y a des hommes qui, par cette sage réflexion, se consoleraient de la perte générale de toute leur génération. Mais il est des chagrins qui ne connaissent ni la faim, ni la soif, et la pauvre Flora...

Il s'arrêta, et tous ceux qui l'écoutaient partagèrent son émotion. Les idées du baron se portèrent aussitôt sur l'état d'isolement de sa fille, et une grosse larme roula dans les yeux du vieillard.

— Macwheeble, dit-il, vous avez tous mes papiers, vous connaissez toutes mes affaires; si je meurs, soyez juste envers Rose.

Le bailli, après tout, était un homme de chair et d'os. Il y avait en lui sans contredit beaucoup d'alliage, mais il s'y joignait quelques sentimens de justice et de bonté, surtout quand il s'agissait du baron ou de sa jeune maîtresse. Il poussa un gémissement lamentable.

— Si ce jour malheureux arrivait, dit-il, tant que Duncan Macwheeble possèdera un *boddle*, il sera pour miss Rose. Je ferais des copies à un *plack* la feuille plutôt que de souffrir qu'elle manquât de la moindre chose; s'il arrive jamais que la belle baronnie de Bradwardine et Tully-Veolan, avec la tour et le manoir (ajouta-t-il en sanglotant à chaque pause), — masure, petits clos, marécages, bruyères, — terres d'engrais, terres labourables, — bâtimens, — vergers, colombiers, — droits de pêche et de bateau dans le lac de Veolan; — dîner, presbytère et vicairage; — *annexis* et *connexis* [1]; — droits de pâture; — bois, tourbe et charbon, — terres et dépendances quelconques (ici il eut recours au bout de sa longue cravate pour essuyer les larmes que lui arrachaient malgré lui les idées réveillées par son jargon technique), — ainsi que le tout est plus amplement décrit dans les titres et pièces, — et situé dans la paroisse de Bradwardine, comté de Perth; — si, comme je le

(1) Annexis-connexis, dépendances et attenances.

disais, — tous ces biens doivent, au préjudice de la fille de mon maître, passer dans les mains d'Inch Grabbit, qui est un Whig et un Hanovrien, et être administré par son agent, Jamie Howie, qui n'est pas bon à faire un *birlieman* [1], encore bien moins un bailli.....

Le commencement de cette lamentation avait réellement quelque chose d'attendrissant, mais la fin produisit une envie de rire irrésistible.

— Rassurez-vous, bailli, dit l'enseigne Mac-Combich, le bon vieux temps de prendre et d'emporter est revenu, et Sneckus Mac-Snackus (voulant probablement dire *annexis, connexis*), et tout le reste de vos amis auront à faire place à la plus longue claymore.

— Et cette claymore, ce sera la nôtre, bailli, dit le Chef qui vit Macwheeble pâlir à ces mots :

Nous les pairons avec de bon métal,
Lillibulero, bullen a la,
Nous les pairons du fer de la claymore,
Lero, lero.

Nos créanciers seuls s'en trouveront mal,
Lillibulero, bullen a la,
Et vous verrez s'ils réclament encore,
Lero, lero (*ttt*).

Allons, bailli, du courage, videz votre verre avec un cœur joyeux; le baron rentrera dans Tully-Veolan sain et sauf et victorieux. Il réunira la terre du laird Killancureit à la baronnie de Bradwardine, puisque ce poltron, ce porc mal élevé, ne veut pas se déclarer pour le Prince, en vrai gentilhomme.

— A coup sûr ce sont des propriétés bien voisines, répondit le bailli en s'essuyant les yeux; elles devraient naturellement être régies par le même agent.

— Et moi, reprit le Chef, j'aurai soin aussi de ma personne; car il est bon que vous sachiez qu'il me reste à terminer ici une bonne œuvre; c'est de faire entrer mistress Flockhart dans le giron de l'Eglise catholique, ou du moins à moitié chemin, c'est-à-dire, dans votre congrégation épiscopale. O baron! si vous aviez entendu ce matin sa belle voix de haute taille, faisant la leçon à Kate et à Matty; vous qui êtes musicien, vous

(1) Officier de justice inférieur.

trembleriez à l'idée de l'entendre crier dans les psalmodies du Trou de Haddow [1].

—Dieu vous pardonne! comme vous y allez, colonel! dit mistress Flockhart... Mais j'espère que Vos Honneurs prendront le thé avant de se rendre au palais, et il faut que j'aille le préparer.

A ces mots, mistress Flockhart sortit, et laissa les convives continuer leur conversation, qui, comme on peut bien le supposer, roula principalement sur les évènemens prochains de la campagne.

CHAPITRE XLIII.

Le bal.

L'ENSEIGNE Mac-Combich partit pour le camp des Montagnards, où l'appelaient ses devoirs; Macwheeble se retira pour achever, dans quelque cabaret borgne, la digestion de son dîner et de l'annonce de la loi martiale qu'Evan Dhu lui avait faite; et Waverley se rendit avec Fergus et le baron au palais d'Holy-Rood. Ces deux derniers étaient en humeur joyeuse. Chemin faisant, le baron plaisanta beaucoup notre héros sur la bonne tournure que lui donnait son nouveau costume.

—Si vous avez des projets sur le cœur de quelque jolie fille écossaise, dit-il, je vous conseille, en lui faisant votre déclaration, de vous rappeler et de lui citer ces vers de Virgile:

Nunc insanus amor duri me Martis in armis
Tela inter media atque adversos detinet hostes;

vers que Robertson de Struan, chef du clan Donnochie — à moins que les prétentions de Lude ne doivent être placées *primo loco* — a élégamment traduits ainsi qu'il suit:

(1) L'église cathédrale de Saint-Giles à Edimbourg se partage en quatre divisions, dont l'une s'appelle le Trou de Haddow, parce qu'on prétend que le caveau sur lequel elle est bâtie servit autrefois de cachot à un lord Haddow.

« *For cruel love has gartan'd low my leg*
« *And clad my hurdies in a philabeg*[1]. »

— Mais vous êtes en trews, vêtement que je préfère au philabeg, comme plus ancien et plus décent.

— Ou plutôt écoutez ma chanson, dit Fergus :

Point ne voulut d'un laird être la femme,
Un lord anglais ne fut pas plus heureux ;
Mais Duncan Grœme a su toucher son ame,
Et sous son plaid ils sont partis tous deux.

Ils arrivèrent en ce moment au palais d'Holy-Rood, et on les annonça successivement quand ils entrèrent.

On ne sait que trop combien de gentilshommes distingués par leur rang, leur éducation et leur naissance, prirent part à l'entreprise malencontreuse et désespérée de 1745. Les dames d'Écosse embrassèrent aussi généralement la cause d'un jeune prince aimable et brave qui venait se jeter dans les bras de ses concitoyens, plutôt en héros de roman qu'en calculateur politique. Il n'est donc pas surprenant qu'Edouard, qui avait passé la plus grande partie de sa vie dans la grave solitude de Waverley-Honour, ait été ébloui par l'élégance et la gaieté de la scène qu'offraient à ses yeux les salons si long-temps déserts du palais d'Edimbourg. L'ameublement n'avait rien de splendide, cependant, malgré la confusion et la précipitation causées par les circonstances, l'effet général était imposant, et pouvait même s'appeler brillant, vu le rang de la compagnie qui se trouvait réunie.

Les yeux du jeune amant découvrirent bientôt l'objet de son affection. Flora Mac-Ivor retournait à sa place, au haut bout du salon, ayant à son côté Rose Bradwardine. Dans un cercle où il ne manquait pas de beautés élégantes, elles avaient attiré l'attention presque générale, étant certainement deux des plus jolies femmes de la société. Le Prince s'occupa beaucoup d'elles, surtout de Flora, avec qui il dansa, préférence qu'elle dut sans doute à ce qu'elle avait été élevée sur le continent, et à la manière dont elle parlait le français et l'italien.

(1) Nous risquerons en tremblant la traduction de ces deux vers, dignes d'un poète *sans-culotte* :

« Jusqu'au genou l'amour a mis ma jambe à nu,
« Et dans un philabeg a renfermé mon ...

Lorsque le mouvement général qui suivit la fin de la danse le permit, Edouard, presque par instinct, suivit Fergus à l'endroit où miss Mac-Ivor était assise. L'espérance qui avait nourri son amour en l'absence de celle qu'il chérissait sembla s'évanouir en sa présence; et comme un homme qui cherche à se rappeler les détails d'un rêve qu'il a oublié, il aurait, en ce moment, donné tout au monde pour retrouver les motifs d'après lesquels il avait conçu un espoir qui lui paraissait alors si chimérique. Il suivit Fergus, les yeux baissés, comme un criminel qui, tandis que la fatale charrette traverse à pas lents la multitude assemblée pour voir son exécution, n'entend bien clairement ni le bruit qui frappe son oreille, ni le tumulte de la foule sur laquelle il jette des regards égarés.

Flora parut un peu, très peu émue et troublée à l'approche de Waverley.

— Ma sœur, dit Fergus, je vous présente un fils adoptif d'Ivor.

— Et je le reçois comme un *second frère*, répondit Flora.

Elle appuya sur ces derniers mots, mais si légèrement que personne n'aurait pu s'en apercevoir que celui que la fièvre de la crainte dévorait. C'était pourtant un accent bien marqué, parfaitement d'accord avec son ton et ses manières, et qui signifiait évidemment: « Je ne penserai jamais à M. Waverley « sous un rapport plus intime. » Edouard s'arrêta, la salua, et regarda son ami, qui se mordit les lèvres, mouvement de dépit qui prouvait qu'il avait aussi interprété défavorablement l'accueil que sa sœur avait fait son ami. — Voilà donc la fin des rêves que je faisais tout éveillé. Telle fut la première pensée de Waverley; et elle lui fut si cruellement pénible, qu'elle bannit de ses joues jusqu'à la moindre trace des couleurs qui les animaient.

— Grand Dieu! s'écria Miss Rose, il n'est pas encore rétabli!

Ces mots, qu'elle prononça avec beaucoup d'émotion, furent entendus par le Chevalier lui-même. Il s'approcha avec empressement de Waverley, le prit par la main, lui demanda avec bonté des nouvelles de sa santé, et ajouta qu'il désirait lui parler. Edouard fit sur-le-champ un puissant effort que les circonstances rendaient indispensable, et reprit assez de force pour suivre en silence le Chevalier dans un coin retiré de l'appartement.

Là le Prince le retint quelque temps, lui faisant diverses

questions sur les grandes familles Torys et catholiques d'Angleterre, sur leurs alliances, leur crédit, et leur attachement pour la maison de Stuart. Waverley n'eût pu répondre dans aucun temps à ces questions que d'une manière générale, et l'on peut aisément supposer que, dans le trouble actuel de son esprit, ses réponses furent aussi vagues qu'obscures. Le Chevalier sourit une ou deux fois du peu de suite qu'elles offraient; mais il continua la conversation sur le même sujet, quoiqu'il fût obligé d'en faire presque tous les frais, jusqu'au moment où il s'aperçut que Waverley avait recouvré sa présence d'esprit. Il est probable que cette longue conférence avait en partie pour but de confirmer l'idée que le Prince désirait inspirer à ses partisans que Waverley était un personnage ayant une grande influence politique. Il parut pourtant, d'après les dernières expressions dont il se servit, qu'il avait eu, pour prolonger cette conférence, un motif tout différent, un motif de bienveillance et d'intérêt pour notre héros.

— Je ne puis, dit-il, résister à la tentation de me vanter de ma discrétion comme confident d'une belle dame. Vous voyez, monsieur Waverley, que je sais tout, et je vous assure que je prends un vif intérêt à cette affaire. Mais, mon jeune et bon ami, il faut que vous imposiez une contrainte sévère à vos sentimens. Il y a ici bien des gens dont les yeux sont aussi clairvoyans que les miens, mais on ne peut compter également sur la prudence de leurs langues.

A ces mots, il se détourna avec un air d'aisance, alla joindre un groupe d'officiers à quelques pas, et laissa Waverley occupé à réfléchir sur ses dernières paroles. Si elles n'étaient pas tout-à-fait intelligibles pour lui, elles suffisaient pour lui faire comprendre la nécessité de la prudence qui lui était recommandée. Faisant donc un effort pour se rendre digne de l'intérêt que son nouveau maître lui avait témoigné, en suivant aussitôt ses avis, il s'approcha de l'endroit où Flora et Rose étaient encore, et, ayant présenté ses civilités à la dernière, il réussit, même au-delà de son attente, à entrer en conversation sur des matières indifférentes.

Mon cher lecteur, s'il vous est jamais arrivé de prendre des chevaux de relais à — ou à — (vous pourrez remplir un de ces blancs, et probablement tous deux, en y mettant le nom de

quelque auberge[1] voisine de vôtre demeure), vous devez avoir remarqué avec quelle répugnance douloureuse les pauvres bêtes offrent leurs cous écorchés au collier du harnais; mais lorsque l'argument irrésistible du postillon les a forcées de courir un mille ou deux, elles finissent par s'endurcir contre leur première sensation, et, « s'échauffant sous le harnais, » comme le dirait ledit postillon, elles continuent à courir comme si leurs garrots n'étaient pas meurtris. Cette comparaison peint si bien la situation de l'esprit de Waverley dans cette soirée mémorable, que je la préfère (d'autant plus qu'elle est, j'espère, tout-à-fait originale) à toutes les figures plus brillantes que pourrait me fournir l'*Art de la poésie* de Byshe[2].

Tout effort de courage est sa propre récompense, comme la vertu; et notre héros avait d'ailleurs d'autres motifs pour persévérer dans une affectation d'indifférence et de calme, en retour de la froideur évidente de Flora. L'orgueil vint bientôt à son secours, en appliquant sur les blessures de son cœur son caustique douloureux, mais salutaire. Distingué par la faveur du Prince; destiné, comme il pouvait l'espérer, à jouer un rôle brillant dans une révolution où il s'agissait du sort d'un puissant royaume; probablement supérieur par son instruction, et égal au moins par ses autres qualités personnelles à la plupart des nobles personnages parmi lesquels il prenait rang: jeune, riche, d'une haute naissance, pouvait-il, devait-il se laisser abattre par le regard dédaigneux d'une beauté capricieuse?

> Nymphe dont le mépris se peint dans ton maintien,
> Tu trouveras mon cœur aussi fier que le tien!

Les sentimens renfermés dans ces deux vers, — qui toutefois n'étaient pas encore écrits alors (*uuu*), — déterminèrent Waverley à faire tous ses efforts pour que Flora sentît qu'il n'était pas homme à se laisser accabler par un refus auquel sa vanité lui disait tout bas qu'elle perdait peut-être autant que lui. A l'aide de ce changement de disposition, venait l'espoir secret, l'espoir qu'il ne s'avouait pas à lui-même, qu'elle pourrait apprendre à attacher un plus haut prix à son cœur, quand elle ne croirait

(1) Ce sont, en général, des aubergistes qui sont patentés (*licensed*) pour louer des chevaux de poste dans la Grande-Bretagne.

(2) *Byshe's art of poetry.* Ancien livre de collége qui a eu de nombreuses éditions.

plus qu'il était à son choix de l'accepter ou de le refuser. Il y avait aussi un ton mystérieux d'encouragement dans les dernières paroles du Chevalier, quoiqu'il craignît qu'il n'eût seulement fait allusion au désir qu'avait Fergus de le voir uni à sa sœur. Mais le temps, le lieu, les circonstances, tout concourut en même temps à exciter son imagination, à le décider à se conduire avec une mâle fermeté, et à laisser au destin le soin du reste. D'ailleurs, s'il paraissait seul triste et découragé à la veille d'une bataille, quelles armes il fournirait à la calomnie, qui ne s'était déjà que trop exercée contre sa réputation! — Non, non, se dit-il, jamais je ne donnerai ici occasion à mes ennemis, dont je n'ai pas provoqué la haine, d'avoir un tel avantage sur moi.

Cédant à l'influence de ces diverses sensations, et encouragé de temps à autre par un sourire d'intelligence et d'approbation du Prince, Waverley déploya toute sa vivacité, son imagination et son éloquence, et obtint l'admiration générale de la compagnie. La conversation prit peu à peu le ton le plus propre à mettre en évidence ses talens et ses connaissances. Les périls du lendemain, bien loin de nuire à la gaieté de la soirée, lui donnaient un caractère plus élevé. Chacun attendait l'avenir avec impatience, et se préparait à jouir du présent. Cette disposition de l'âme est très favorable à l'exercice des pouvoirs de l'imagination, à la poésie et à cette éloquence qui est alliée si intimement à la poésie. Edouard, comme nous l'avons fait observer ailleurs, avait parfois un flux merveilleux d'élocution. Dans cette soirée, il fit vibrer plus d'une fois les sons les plus élevés de la sensibilité, et il y faisait succéder tout à coup les notes impromptu d'une gaieté folle. Il était soutenu et excité par des esprits qui se trouvaient à l'unisson avec le sien, et à qui l'occasion et le moment donnaient la même impulsion; et ceux même dont le caractère était plus froid et plus réfléchi se laissèrent entraîner par le torrent. Plusieurs dames refusèrent de danser, et, sous divers prétextes, trouvèrent le moyen de s'approcher du groupe auquel « le jeune et bel Anglais » semblait s'être attaché. Il fut présenté à quelques-unes du premier rang, et ses manières qui, pour le moment, ne se sentaient plus de cette timidité excessive qui leur nuisait quand il était moins animé, obtinrent l'approbation universelle.

Flora Mac-Ivor paraissait être la seule femme de la compagnie

qui le regardât avec un certain degré de réserve et de froideur; cependant elle ne put s'empêcher d'être surprise en découvrant en lui des talens que, dans tout le cours de leur connaissance, elle ne l'avait jamais vu déployer avec tant d'éclat, et de manière à produire tant d'effet. Je ne sais trop si elle n'éprouva pas un regret momentané d'avoir été si prompte à rejeter les vœux d'un amant qui semblait si bien fait pour occuper une place distinguée dans les premiers rangs de la société. Elle avait toujours mis au nombre des imperfections incurables d'Edouard sa *mauvaise honte;* comme elle avait été élevée dans les cercles d'une cour étrangère, et qu'elle n'avait aucune idée de la réserve des Anglais, elle y attachait l'idée d'une timidité qui allait jusqu'à la faiblesse. Mais si elle regretta que Waverley ne se fût pas toujours montré à elle si attrayant et si aimable, ce ne fut qu'un instant; car, depuis leur séparation, il était survenu des circonstances qui rendaient à ses yeux définitive et irrévocable la résolution qu'elle avait prise relativement à Waverley.

Avec des sentimens bien différens de ceux de son amie, Rose Bradwardine écoutait de toute son âme. Elle éprouvait un triomphe secret de l'hommage public rendu à celui dont elle n'avait apprécié le mérite que trop tôt et trop tendrement. Sans le moindre mouvement de jalousie, d'inquiétude, de crainte ou de doute, sans être distraite par une seule pensée qui se reportât sur elle-même, elle se laissait aller au plaisir d'observer l'approbation générale. Quand Waverley parlait, elle n'entendait que sa voix; quand d'autres répondaient, ses yeux se fixaient encore sur lui comme pour attendre sa réplique. Peut-être le plaisir qu'elle goûta cette soirée, quoique passager, quoique suivi de grands chagrins, était-il, par sa nature, le plus pur et le plus désintéressé que le cœur humain puisse éprouver.

— Baron, dit le Prince, je ne voudrais pas que ma maîtresse se trouvât dans la société de votre jeune ami: quoiqu'un peu romanesque, il est vraiment un des jeunes gens les plus séduisans que j'aie jamais vus.

— Sur mon honneur, répondit le baron, il est quelquefois aussi grave qu'un sexagénaire comme moi. Si Votre Altesse Royale l'avait vu à Tully-Veolan se promener sur les bords de la rivière avec un air rêveur et engourdi, en hypocondriaque,

ou comme le dit Burton dans son *Anatomie de la mélancolie*[1], en homme attaqué de frénésie ou de léthargie, vous ne pourriez concevoir comment, en si peu de temps, il a pu acquérir cet enjouement et cette vivacité.

— En vérité, dit Fergus, je pense que ce ne peut être que l'inspiration de la tartane, car quoique Waverley soit toujours un jeune homme plein d'honneur et de bon sens, je l'ai trouvé souvent jusqu'ici rêveur et distrait.

— Nous ne lui avons que plus d'obligation, dit le Prince, d'avoir réservé pour ce soir des qualités que même des amis si intimes n'avaient pu découvrir. — Mais, allons, Messieurs, la nuit s'avance; et nous avons demain une besogne dont il faudra nous occuper de bonne heure. Que chacun ait soin de sa belle partenaire, et honorez de votre compagnie un léger rafraîchissement que je vous offre.

La société passa, à la suite du Prince, dans d'autres appartemens. Au bout d'un long rang de tables, on avait préparé un dais sous lequel était placé le fauteuil du Chevalier, qui s'y assit avec un air de dignité mêlé de courtoisie, convenable à son illustre naissance et à ses hautes prétentions. Une heure s'était à peine écoulée, lorsque les musiciens firent entendre l'air si connu en Écosse, comme étant le signal du départ[2].

—Bonne nuit donc, et que la joie soit avec vous[3], dit le Chevalier en se levant; bonne nuit, belles dames qui avez bien voulu faire tant d'honneur à un prince proscrit et exilé.—Bonne nuit, mes braves amis! Puisse le bonheur que nous avons goûté ce soir être le présage que nous reviendrons bientôt triomphans dans cette demeure de mes ancêtres, et que nous aurons encore mainte réunion de plaisir et de gaieté dans le palais d'Holy-Rood!

Lorsque, dans la suite, le baron de Bradwardine faisait mention de ces adieux du Chevalier, il ne manquait jamais de répéter d'une voix mélancolique:

(1) *The anatomy of melancholy*. Robert Burton, auteur de cet ouvrage érudit et original, auquel Swift et Sterne empruntèrent quelques traits heureux, était surnommé Démocrite le jeune. C'était un titre qu'il se donnait lui-même; et, comme dit son épitaphe, la mélancolie lui donna la vie (*la célébrité*) et la mort.

(2) C'est, ou c'était autrefois, le vieil air « good night, and joy be wi' you a' » (*Note de l'auteur.*)

(3) Ces mots sont la traduction du vers cité dans la note précédente.

Audiit, et voti Phœbus succedere partem
Mente dedit; partem volucres dispersit in auras;

vers, disait-il, fort bien rendus en anglais par mon ami Bangour;

As half the prayer wi' Phœbus grace did find
The t' other half he whistled down the wind 1.

CHAPITRE XLIV.

La marche.

Il était tard quand Waverley rentra chez lui, et l'épuisement causé par les passions qui se combattaient dans son sein et par les sensations qu'il avait éprouvées, lui procura un profond sommeil. Ses rêves le transportèrent à Glennaquoich: c'était dans le château de Ian Nan-Chaistel qu'il croyait assister à la brillante fête qui venait d'avoir lieu à Holy-Rood; il entendait distinctement le son d'un pibroch, et ceci du moins n'était pas une illusion; car le principal joueur de cornemuse du clan Mac-Ivor se promenait d'un pas fier dans la cour, devant la porte du logement de son chef; et, comme le remarqua mistress Flockhart, qui sans doute goûtait peu sa musique, « faisait retentir les pierres et le mortier des murailles de ses sons glapissans. » Enfin, ce son devint assez fort pour dissiper le songe de Waverley, auquel il s'était d'abord harmonieusement identifié.

Le bruit des brogues de Callum, aux soins de qui Fergus l'avait confié de nouveau, fut un second signal de départ.

— Votre Honneur, lui dit-il, ne veut-il pas se lever? Vich Ian Vohr et le Prince sont partis pour la longue vallée verte derrière le clachan[1], qu'ils appellent le Parc du roi (*vvv*); et il y a beaucoup de gens debout sur leurs jambes, ce matin, qui seront portés avant la nuit par celles des autres.

(1) La moitié de sa prière trouva grâce devant Phœbus, mais il siffla pendant l'autre moitié, et l'abandonna aux vents.

(2) Clachan ou clauchaune : c'est le nom que les Montagnards donnent aux villages et bourgs situés sur les frontières des Highlands. Callum ne voit dans Edimbourg qu'un grand *clachan*.

Waverley se leva aussitôt : et avec l'assistance et les instructions de Callum, il ajusta convenablement son costume de tartane. Callum lui dit aussi que son *dorlach*[1] de cuir, à serrure, était arrivé de Doune, et avait été placé de nouveau sur les chariots avec la valise de Vich Ian Vohr.

Cette périphrase fit comprendre à Waverley que Callum parlait de son porte-manteau. Il pensa tout de suite au paquet mystérieux de la fille de la caverne, paquet qui semblait toujours lui échapper à l'instant où il croyait le tenir; mais ce n'était pas le moment de satisfaire sa curiosité. Il refusa l'offre que lui fit mistress Flockhart du « compliment du matin, » c'est-à-dire de boire le coup du départ, et il était probablement le seul homme de l'armée du Chevalier capable de résister à une proposition si courtoise. Lui ayant ensuite fait ses adieux, il partit avec Callum.

— Callum, dit-il en passant par une petite cour boueuse pour gagner le faubourg de la Canongate[2], où prendrai-je un cheval?

— A quoi diable pensez-vous? Vich Ian Vohr (pour ne pas dire le Prince, qui en fait autant) marche à pied à la tête de sa troupe, sa targe sur son épaule; il faut bien que vous fassiez comme lui.

— Et je le ferai, Callum. — Donnez-moi ma targe, — Là! voilà qui est bien. — Comment me trouvez-vous?

— Comme le brave Montagnard qu'on a peint sur l'enseigne de la grande auberge de la mère Middlemass.

Je dois faire observer ici que Callum croyait lui faire un grand compliment; car il regardait cette enseigne de la mère Middlemass comme un chef-d'œuvre de peinture; mais Waverley, qui ne sentit pas toute la force de cette comparaison polie, ne lui fit plus d'autres questions.

Arrivé en plein air, au sortir des sales faubourgs de la métropole d'Écosse, Waverley se sentit plus dispos et plus alerte; il réfléchit avec sang-froid aux évènemens de la veille, et avec espoir et courage à ceux qui allaient avoir lieu dans le cours de cette journée.

Quand il eut gravi une petite éminence rocailleuse qu'on appelle la colline de Saint-Léonard, il découvrit un tableau sin-

(1) Valise, porte-manteau. — (2) Quartier de la vieille ville.

gulier et animé dans le Parc du roi, ou ce vallon qui se trouve entre Arthur's-Seat et les éminences sur lesquelles la partie méridionale d'Édimbourg a été construite depuis ce temps. Ce local était occupé par l'armée des Montagnards qui se préparait à se mettre en marche. Waverley avait déjà vu un spectacle de ce genre à la grande chasse où il avait accompagné Fergus Mac-Ivor; mais celui-ci était sur une échelle bien plus grande, et offrait un coup d'œil incomparablement plus intéressant. Les rochers qui formaient l'arrière-plan du tableau, et le ciel azuré lui-même, retentissaient du concert des joueurs de cornemuse, appelant, chacun par un pibroch particulier, les chefs et les clans. Les Montagnards, dont la tête n'avait été couverte pendant la nuit que par la voûte du firmament, se levaient avec le bruit confus et les mouvemens irréguliers de troupes mal disciplinées, comme un essaim d'abeilles alarmées dans leur ruche, et s'agitant pour combattre, et ils semblaient doués de toute la souplesse nécessaire pour exécuter des manœuvres militaires. Leurs mouvemens semblaient spontanés et confus, mais le résultat en était l'ordre et la régularité. Un général aurait donc pu donner des éloges à ce résultat, mais un officier-instructeur aurait pu se moquer de la manière dont on y arrivait.

L'espèce de mêlée confuse qui provenait de la précipitation avec laquelle les divers clans se rangeaient sous leurs bannières respectives pour se mettre en ordre de marche, offrait en elle-même un spectacle plein de vie et amusant. Ils n'avaient point de tentes à enlever, car ils avaient, généralement et par choix, couché à la belle étoile, quoique l'automne fût déjà avancé, et que les nuits commençassent à être froides [1]. Pendant un certain temps, et tandis qu'ils se mettaient en ordre, on vit un spectacle confus, et changeant à chaque instant, de tartanes flottantes, de panaches ondoyans et de bannières déployées. On lisait sur l'une l'orgueilleux cri de ralliement des Clanronald: *Ganion Coheriga* [2]; sur l'autre, le mot d'ordre des Mac-Farlane: *Loch-Sloy* [3]; sur une troisième, la devise du marquis de Tullibardine: *Forth, Fortune, and fill the fetters* [4]; sur une quatrième, celle de lord Lewis Gordon: *Bydand* [5]. Tous les autres clans avaient aussi leurs devises et leurs emblèmes.

(1) On était au 20 septembre. — (2) « Nous contre-dire! qui l'ose! »
(3) « Le lac de Sloy. » — (4) « En avant, Fortune, et fais servir les fers. »
(5) « Ferme! »

Enfin cette multitude agitée se réunit en une colonne sombre et étroite, d'une grande longueur, qui s'étendait d'un bout à l'autre de la vallée. En tête de la colonne était déployé le drapeau du Chevalier, sur lequel on voyait une croix rouge sur un fond blanc, avec la devise : *Tandem triumphans*[1]. La cavalerie peu nombreuse, composée en grande partie de gentilshommes des Basses-Terres, de leurs domestiques et de leurs tenanciers, formait l'avant-garde de l'armée, et les étendards de chacun de ces corps, trop multipliés en proportion du nombre des cavaliers, se déployaient à l'extrême limite de l'horizon. Plusieurs membres de ce corps, parmi lesquels Waverley distingua par hasard Balmawhapple et son lieutenant Jinker—qui, pourtant, d'après l'avis du baron de Bradwardine, était descendu avec plusieurs autres au rang de ceux qu'il appelait *officiers réformés*,—s'ils ne contribuaient pas à la régularité de la marche, ajoutaient du moins à ce qu'il y avait de pittoresque dans le tableau, en courant au grand galop, autant que la foule pouvait le permettre, pour aller prendre leur place à l'avant-garde. Les enchantemens des Circé de High-Street, et leurs libations prolongées bien avant dans la nuit, avaient probablement retenu ces héros dans les murs d'Edimbourg plus tard que ne le permettaient les devoirs qu'ils avaient à remplir le matin. Les plus prudens de ces traînards firent un détour et prirent la route la plus longue, mais la plus libre pour rejoindre leurs corps, en se tenant à quelque distance de l'infanterie, mais au risque d'être obligés de franchir des murs de clôture de pierres sans ciment, ou de les renverser. L'apparition et la disparition soudaine de ces petits groupes de cavaliers, la confusion occasionée par ceux qui cherchaient, mais inutilement pour la plupart, à s'ouvrir un passage à travers la foule des Montagnards, malgré leurs juremens, leurs malédictions et leur résistance, ajoutaient à la singularité pittoresque de cette grande scène ce qu'elle lui ôtait en régularité militaire.

Pendant que Waverley contemplait ce spectacle rendu encore plus remarquable par les décharges d'artillerie que la garnison du château tirait de temps en temps sur les petits corps de Montagnards qui se retiraient des postes qu'ils occupaient dans les environs de la citadelle, et qui allaient rejoindre le corps

(1) « Enfin triomphante. »

d'armée; Callum Beg, avec sa liberté ordinaire, lui rappela que le clan de Vich Ian Vohr était presque en tête de la colonne, déjà assez loin, et qu'il marcherait grand train lorsque le canon aurait donné le signal du départ. Ainsi averti, Waverley se mit aussitôt en marche d'un pas rapide, jetant pourtant quelquefois les yeux sur les sombres masses de guerriers qui se rassemblaient devant et derrière lui. L'armée, vue de plus près, offrait un aspect moins imposant que d'une plus grande distance. Ceux qui marchaient en tête de chaque clan étaient armés de claymores, de targes et de fusils; la plupart avaient en outre des pistolets d'acier, et tous portaient le dirk; mais c'étaient les gentilshommes, c'est-à-dire les parens des chefs, n'importe à quel degré, qui avaient un titre immédiat à leur appui et à leur protection. On aurait eu de la peine à choisir dans aucune armée de la chrétienté des hommes plus beaux et plus robustes. Leurs habitudes d'indépendance et de liberté, que chacun d'eux avait pourtant si bien appris à subordonner aux ordres de son chef, et le genre particulier des manœuvres usitées dans les guerres des Montagnards, les rendaient également formidables par leur bravoure individuelle, par leur vive ardeur et par leur conviction raisonnée de la nécessité d'agir tous d'accord pour donner à leur genre d'attaque national toutes les chances possibles de succès.

Mais dans les rangs qui les suivaient, se trouvaient des individus d'un ordre inférieur, les paysans des montagnes, qui ne souffraient pourtant pas qu'on leur donnât ce nom, et qui prétendaient souvent, avec quelque apparence de vérité, être d'une origine plus ancienne que les maîtres qu'ils servaient: ils portaient la livrée de l'extrême indigence, étaient mal équipés, plus mal armés, à demi nus, et leurs membres, arrêtés dans leur développement, comme des arbres rabougris, leur donnaient un aspect misérable. Chaque clan puissant avait quelques-uns de ces ilotes à sa suite; — ainsi les Mac-Couls, quoiqu'ils fissent remonter leur origine jusqu'à Combal, père de Finn ou Fingal, étaient une sorte de Gabaonites ou serviteurs héréditaires des Stuarts d'Appine. Les Macbeths, descendans du malheureux roi de ce nom, étaient sujets de Morays, du clan Donnochie, ou des Robertsons d'Athole. Je pourrais en donner beaucoup d'autres exemples, mais je craindrais d'offenser l'orgueil de quelque clan existant encore, et d'exciter une tempête

qui tomberait des montagnes dans la boutique de mon libraire.

Or ces *ilotes*, obligés de prendre les armes pour obéir aux ordres arbitraires de leurs chefs pour qui ils allaient couper le bois et chercher l'eau, étaient en général mal nourris, mal habillés, et plus mal armés. Cette dernière circonstance avait, il est vrai, pour cause principale le désarmement général ordonné par le gouvernement, et qui avait été exécuté ostensiblement dans toutes les montagnes, quoique la plupart des chefs eussent pris tous les moyens possibles pour éluder cette mesure en retenant les armes de leurs vassaux immédiats, et en ne livrant que celles presque hors de service de ces satellites inférieurs; il en résultait donc naturellement qu'un grand nombre de ces pauvres diables, comme nous l'avons déjà dit, étaient conduits au combat dans une condition très misérable.

Il arrivait de là que, tandis que les premiers rangs d'un clan étaient composés d'hommes admirablement armés à leur manière, ceux qui les suivaient ressemblaient à de véritables bandits. L'un était muni d'une hache ou d'une épée sans fourreau, l'autre d'un fusil sans chien ou d'une lame de faulx attachée en ligne droite au bout d'une perche; quelques-uns n'avaient que leurs *dirks*, et des bâtons ou des pieux arrachés aux haies. L'air sauvage de ces hommes, leur barbe et leurs cheveux négligés, la manière dont la plupart d'entre eux regardaient, avec toute l'admiration de l'ignorance, les produits les plus ordinaires des arts sociaux, excitaient la surprise des habitans des Basses-Terres, mais leur inspiraient en même temps la terreur. Les Montagnards étaient encore si peu connus à cette époque, que l'aspect et le caractère de cette population d'aventuriers armés causaient autant d'étonnement aux habitans du sud de l'Écosse, que si des nègres africains ou des Indiens Esquimaux fussent sortis des montagnes septentrionales de leurs propres pays. On ne peut donc être surpris que Waverley lui-même, qui jusqu'alors n'avait jugé des Montagnards qu'en général, et d'après les échantillons que lui en avait montrés de temps en temps la politique de Fergus, ait éprouvé de l'étonnement et même quelque découragement, en songeant à l'audacieuse entreprise d'une troupe qui, comptant à peine quatre mille hommes dont la moitié tout au plus étaient armés, espérait changer la destinée des îles Britanniques, et renverser la dynastie qui y régnait.

Tandis qu'il marchait le long de la colonne encore station-

naire, un canon de fer, le seul que possédât l'armée qui méditait une révolution si importante, donna le signal de la marche. Le Chevalier avait témoigné le désir qu'on abandonnât cette pièce d'artillerie inutile; mais, à sa grande surprise, les chefs des clans le prièrent avec instance de leur permettre de l'emmener, alléguant que les préjugés de leurs Montagnards, peu accoutumés à l'artillerie, attachaient une importance absurde à cette pièce de campagne, et qu'ils étaient persuadés qu'elle contribuerait essentiellement à une victoire qu'ils ne pouvaient devoir qu'à leurs mousquets et à leurs claymores. Elle fut donc confiée à deux ou trois artilleurs français, et tirée par des poneys des montagnes; mais on ne s'en servit que pour les signaux (*xxx*).

A peine ce canon eut-il fait entendre sa voix en cette occasion, que toute la ligne s'ébranla. De ces bataillons en marche partit un sauvage cri de joie qui fendit les airs et se perdit dans les accens aigus des cornemuses, comme bientôt cette musique elle-même fut en grande partie étouffée par le bruit de la marche pesante de tant d'hommes se mettant en même temps en mouvement. Les bannières flottèrent et brillèrent en avançant, et les cavaliers se hâtèrent d'aller occuper leur poste à l'avant-garde, ou se détachèrent en védettes pour aller reconnaître les mouvemens de l'ennemi, et en rendre compte. Ils disparurent aux yeux de Waverley lorsqu'ils tournèrent autour de la base d'Arthur's-Seat, sous la chaîne remarquable de rochers de basalte qui fait face au petit lac de Duddingston.

L'infanterie s'avança dans la même direction, réglant sa marche sur celle d'un autre corps qui suivait une route plus au sud. Waverley fut obligé d'accélérer le pas pour atteindre la partie de la colonne où se trouvaient Vich Ian Vohr et son clan.

CHAPITRE XLV.

Un incident fait naître d'inutiles réflexions.

Lorsque Waverley atteignit cette partie de la colonne qu'occupaient les enfans de Mac-Ivor, ils firent halte, se formèrent en bataillon, et le reçurent au son triomphant des cornemuses

et avec des acclamations générales. Plusieurs d'entre eux le connaissaient personnellement, et furent enchantés de le voir porter le costume de leur pays et de leur clan. — Vous criez, dit à Mac-Combich un Montagnard d'un clan voisin, comme si c'était votre chef qui se mît à la tête.

— *Mar e Bran is e a brathair*, si ce n'est pas Bran, c'est le frère de Bran (*yyy*), répondit Mac-Combich par une expression proverbiale.

— Oh! alors c'est le beau Duinhé Wassel Saxon qui doit épouser lady Flora!

— Il peut se faire que cela soit, ou que cela ne soit pas, et c'est ce qui ne nous regarde ni vous ni moi, Gregor.

Fergus s'avança pour embrasser le volontaire et lui faire un accueil affectueux; mais il crut nécessaire de chercher quelque excuse pour justifier la diminution de son bataillon, qui comptait à peine trois cents hommes; et il lui dit qu'il avait fait partir plusieurs détachemens.

Le fait était que la défection de Donald Bean Lean l'avait privé de plus de trente braves soldats, sur les services desquels il avait compté. Plusieurs de ces partisans d'adoption avaient été obligés de rejoindre les drapeaux des divers chefs auxquels ils devaient allégeance. Le chef de la grande branche rivale de son propre clan avait aussi rappelé ses vassaux dans le nord, quoiqu'il ne se fût encore déclaré ni pour le Chevalier, ni pour le gouvernement; et par ses intrigues il avait diminué, jusqu'à un certain point, les forces de Fergus. En dédommagement de ces contrariétés, il était généralement reconnu que les hommes de Vich Ian Vohr, en fait de tenue, d'équipement, d'armes et d'adresse à s'en servir, pouvaient être comparés aux meilleures troupes qui suivaient l'étendard de Charles-Édouard. Le vieux Ballenkeiroch remplissait les fonctions de major, et il se joignit aux autres officiers qui avaient connu Waverley à Glennaquoich, pour faire une réception cordiale à celui qui venait partager leurs dangers futurs et la gloire qu'ils espéraient.

Au sortir du village de Duddingston, l'armée suivit quelque temps la grande route qui conduit d'Édimbourg à la ville d'Haddington. Après avoir traversé l'Esk à Musselburgh, elle quitta la plaine qui conduisait vers la mer, et, tournant pour s'avancer davantage dans l'intérieur, elle occupa l'éminence de Carberry-Hill, déjà fameuse dans l'histoire d'Écosse comme le lieu où

l'aimable Marie se mit à la discrétion de ses sujets révoltés. On prit cette direction, parce que le Chevalier venait d'être informé que l'armée du gouvernement, arrivant par mer d'Aberdeen, avait débarqué à Dunbar, et avait passé la nuit précédente à l'ouest d'Haddington dans le dessein de se rapprocher de la mer, et d'avancer sur Édimbourg le long des côtes. En s'emparant des hauteurs qui dans plusieurs endroits dominaient la route, les Montagnards pouvaient espérer de trouver l'occasion d'attaquer avec avantage. L'armée fit donc halte sur le haut de Carberry-Hill pour y reprendre haleine, et parce que de cette position centrale on pouvait marcher sur tel point qu'on le jugerait à propos, d'après les mouvemens des ennemis. Tandis qu'ils étaient dans cette position, un messager arriva à la hâte pour donner ordre à Mac-Ivor de se rendre près du Prince, et il ajouta que leurs avant-postes avaient eu une escarmouche avec une partie de la cavalerie ennemie, et que le baron de Bradwardine avait envoyé quelques prisonniers.

Waverley étant sorti des rangs pour satisfaire sa curiosité, aperçut bientôt cinq ou six cavaliers couverts de poussière, qui étaient venus au grand galop pour avertir que l'ennemi était en pleine marche vers l'ouest le long de la mer. En s'avançant un peu plus loin, son oreille fut frappée par des accens plaintifs, qui sortaient d'une misérable hutte. Il s'en approcha, et entendit une voix qui, interrompue par la douleur, cherchait à répéter la prière du Seigneur dans le dialecte de son pays natal. La voix du malheur trouvait toujours une prompte réponse dans le cœur de notre héros; il entra dans ce taudis qui semblait être destiné pour ce qu'on appelle dans les comtés pastoraux d'Écosse une *Smearing-House*, et au milieu de l'obscurité qui y régnait, il put à peine distinguer une espèce de paquet rouge. Ceux qui venaient de dépouiller le blessé de ses armes et d'une partie de ses vêtemens, lui avaient laissé son manteau de dragon dans lequel il était enveloppé.

— Au nom du ciel, dit le blessé en entendant les pas de Waverley, daignez me donner une goutte d'eau!

— Vous allez l'avoir, lui répondit Waverley, le relevant dans ses bras et le portant vers l'entrée de la hutte : buvez! lui dit-il en approchant sa gourde de ses lèvres.

— Il me semble que je connais cette voix, dit le malheureux,

et regardant avec étonnement le costume d'Édouard; non, ajouta-t-il, ce n'est pas le jeune *Squire* [1].

C'est ainsi qu'on désignait habituellement Édouard dans les domaines de Waverley-Honour. La voix qu'il venait d'entendre le fit tressaillir, et réveilla dans son cœur mille souvenirs qu'avaient déjà fait naître en partie les accens bien connus de son pays natal.

— Houghton! dit-il en contemplant ses traits qu'une mort prochaine défigurait déjà, mon cher Houghton, est-ce vous que je vois?

— Ah! je n'espérais pas avoir la consolation, avant de mourir, d'entendre encore une voix anglaise, dit le blessé. Ils m'ont laissé ici pour mourir ou pour vivre, comme je le pourrais, quand ils ont vu que je ne voulais pas leur dire quelle était la force de notre régiment. Mais, hélas! Squire, pourquoi nous avez-vous quittés si long-temps? pourquoi nous avez-vous laissés tenter par ce démon de l'enfer, ce Ruffin? nous vous eussions suivi à travers le sang et le feu.

— Ruffin! Je vous assure, Houghton, qu'il vous a trompés d'une manière abominable.

— Je l'ai pensé bien des fois, quoiqu'il nous montrât votre cachet... mais Timms a été fusillé et j'ai été dégradé.

— N'épuisez pas vos forces en parlant; je vais vous chercher un chirurgien.

Il vit arriver Mac-Ivor, qui revenait du quartier-général, où il avait assisté à un conseil de guerre, et il se hâta de courir à lui. — Bonnes nouvelles! s'écria le chef, dans moins de deux heures nous en serons aux mains. Le Prince s'est mis à la tête de l'avant-garde, et tirant son sabre: « Mes amis, » s'est-il écrié, « je jette le fourreau. » — Venez, Waverley, nous marchons à l'instant.

— Un moment, je vous prie, un moment; ce pauvre prisonnier est mourant; où pourrai-je trouver un chirurgien?

— Où voulez-vous en trouver? Vous savez que nous n'en avons pas, si ce n'est deux ou trois Français qui, je crois, ne sont guère que des *garçons apothicaires*.

— Mais ce blessé va perdre tout son sang!

— Pauvre diable! dit Fergus avec un mouvement de pitié

(1) Écuyer.

momentanée; et il ajouta sur-le-champ : Mais ce sera avant la nuit le sort d'un millier d'autres. Allons, venez !

— Je ne le puis : c'est le fils d'un fermier de mon oncle.

— Oh ! si c'est un des vôtres, il faut en avoir soin ; je vais vous envoyer Callum Beg ; mais *Diaoul ! — Ceade millia molligheart* [1] ! A quoi diable pense un vieux soldat comme Bradwardine, de nous encombrer ainsi de prisonniers mourans ?

Callum accourut avec sa vitesse ordinaire. La sollicitude de Waverley pour le blessé, loin de lui nuire dans l'esprit des Montagnards, lui fut au contraire favorable. Ils n'auraient pas compris le sentiment de philanthropie générale qui lui aurait fait donner les mêmes soins n'importe à qui se serait trouvé dans cette cruelle situation ; mais lorsqu'ils apprirent que le mourant était un homme de son *following* [2], ils convinrent unanimement que la conduite de Waverley était celle d'un bon et digne chef, qui méritait l'attachement de ses gens. Au bout d'environ un quart d'heure, le pauvre Humphrey rendit le dernier soupir, en suppliant son jeune maître d'avoir soin du vieux Job Houghton, son père, et de sa mère, quand il serait de retour à Waverley-Honour, et en le conjurant de ne pas se battre avec ces sauvages en jupon contre la vieille Angleterre.

Quand il eut rendu le dernier soupir, Waverley, qui avait été témoin pour la première fois de l'agonie d'un mourant, et qui éprouvait un sincère chagrin, non sans mélange de quelques remords, ordonna à Callum de porter le cadavre dans la hutte ! Le jeune Montagnard obéit sur-le-champ, non sans retourner les poches du défunt, mais il vit qu'on avait déjà eu soin de les nettoyer. Il s'empara cependant du manteau, et, semblable à l'épagneul prévoyant qui veut cacher un os, il plaça sa capture dans un buisson, et remarqua l'endroit avec grand soin, en se disant à lui-même que s'il arrivait qu'il passât par là, ce serait un excellent *rokelay* [3] pour sa vieille mère Elspat.

Waverley et lui eurent à faire des efforts considérables pour reprendre leur rang dans la colonne, qui s'avançait rapidement pour occuper les hauteurs qui dominaient le village de Tranent, entre lequel et la mer l'armée ennemie devait passer.

La triste entrevue que Waverley venait d'avoir avec son bri-

(1) Diable ! cent mille cœurs faibles !
(2) *Following*, de sa suite, de son clan.
(3) Surtout, manteau.

gadier remplit son esprit de réflexions pénibles et inutiles. D'après ce que venait de lui dire Houghton, il voyait clairement que la conduite du colonel Gardiner à son égard avait été strictement juste et qu'il ne pouvait même agir autrement, puisqu'on avait fait usage de son nom pour exciter à la désertion les soldats de sa compagnie. Il se rappela alors pour la première fois que c'était dans la caverne du brigand Bean Lean qu'il avait perdu son cachet, et il lui parut évident que ce bandit astucieux s'en était emparé, et s'en était servi pour conduire une intrigue dans le régiment, dans quelque projet tendant à son intérêt personnel. Il ne douta plus que le paquet que la fille de Donald avait placé dans son porte-manteau ne pût jeter quelque nouveau jour sur ce mystère. L'exclamation : « *Squire, pourquoi nous avez-vous si long-temps quittés ?* » retentissait à ses oreilles comme le son de la cloche funéraire.

— Oui, dit-il, ma conduite envers vous a été inconsidérée et cruelle. Je vous ai fait quitter le toit paternel ; je vous ai privés de la protection d'un maître sensible et généreux, et après vous avoir formés au joug de la discipline militaire, je me suis dispensé de supporter ma part du fardeau, je me suis écarté des devoirs que je devais remplir, et j'ai laissé le champ libre à l'astuce et à la scélératesse pour nuire à ceux que j'aurais dû protéger, ainsi qu'à ma réputation. O indolence ! ô indécision ! Si vous n'êtes pas des vices en vous-mêmes, à combien de maux et de malheurs vous préparez souvent les voies !

CHAPITRE XLVI.

La veille de la bataille.

Quoique les Montagnards eussent fait une marche rapide, le soleil était près de se coucher quand ils arrivèrent sur les hauteurs qui dominent la grande plaine découverte qui s'étend au nord jusqu'à la mer. C'est là que sont situés, mais à une distance considérable l'un de l'autre, les deux petits villages de Seaton et de Cockenzie, et celui de Preston, qui est plus important. La route basse, qui conduit le long de la côte à Édimbourg, traverse cette plaine, où elle entre en sortant des enclos

de Seaton-House, et d'où elle regagne les défilés d'un pays couvert d'enclos. Le général anglais avait eu deux motifs pour s'avancer par cette route vers la capitale de l'Écosse; d'abord elle était plus commode pour sa cavalerie; ensuite il pensait probablement que, de cette manière, il rencontrerait de front les Montagnards qui venaient d'Édimbourg dans la direction opposée. Il s'était trompé dans ses calculs; car le jugement sain du Chevalier, ou de ceux dont il écouta les avis[1], laissa le passage direct entièrement libre, pour occuper la forte position qui le dominait et le commandait.

Dès que les Montagnards eurent atteint les hauteurs dominant la plaine que nous venons de décrire, ils se formèrent en ordre de bataille sur le sommet. Presque au même instant, on vit l'avant-garde de l'armée anglaise déboucher entre les arbres et les enclos de Seaton, dans l'intention d'occuper la plaine qui s'étendait des montagnes jusqu'à la mer, l'espace qui séparait les deux armées n'étant que d'environ un demi-mille. Waverley voyait distinctement les escadrons de dragons sortir des défilés, les uns après les autres, précédés de leurs vedettes, se formant en ligne sur la plaine, et présentant leur front à celui de l'armée du Prince. Ils étaient soutenus par un train de pièces de campagne qui furent bientôt placées en batterie et dirigées contre les hauteurs. Trois ou quatre régimens d'infanterie marchaient ensuite en colonne ouverte, leurs baïonnettes semblant une haie d'acier, et leurs armes lançant des éclairs, lorsqu'à un signal donné ils firent une évolution soudaine pour se placer aussi en face des Montagnards. Un second train d'artillerie et un autre régiment de cavalerie fermaient cette longue marche, et ils prirent position sur le flanc gauche de l'infanterie, toute la ligne faisant face au sud.

Pendant que l'armée anglaise faisait ces évolutions, les Montagnards déployaient la même promptitude et la même ardeur pour combattre. A mesure que les clans arrivaient sur les hauteurs qui faisaient face à l'ennemi, ils se formaient en ligne, de sorte que les deux armées se trouvèrent en ordre complet de bataille au même instant. Quand les deux armées eurent pris position, les Montagnards poussèrent un cri terrible que répétèrent les échos des montagnes qui étaient derrière eux. Les troupes ré-

(1) Plusieurs relations attribuent à lord Murray tout l'honneur de cette campagne.

gulières, qui étaient pleines d'ardeur, y répondirent par de grands cris de défi, et tirèrent une couple de coups de canon sur un poste avancé des Montagnards. Ceux-ci montrèrent le plus grand empressement pour attaquer, Evan Dhu disant à Fergus, par forme d'argument, que les soldats rouges chancelaient comme un œuf placé sur le bout d'un bâton, et que les troupes du Prince avaient tout l'avantage de l'attaque, attendu qu'un *haggis*[1] même—Dieu le bénisse!—pouvait charger en descendant une colline.

Mais quoique le terrain que les Montagnards avaient à descendre ne fût pas très étendu, il était impraticable, parce qu'il était, non-seulement marécageux, mais coupé par des murs de pierres sans ciment, et traversé, dans toute sa longueur, par un fossé large et profond; circonstances qui auraient donné un terrible avantage à la mousqueterie des ennemis. Les chefs interposèrent donc leur autorité pour réprimer l'impétuosité de leurs troupes, et se contentèrent d'envoyer quelques tireurs d'élite pour escarmoucher avec les avant-postes anglais et reconnaître le terrain.

Ce local offrait alors un spectacle militaire d'un intérêt peu commun, et qu'on ne voit pas souvent. Les deux armées, si différentes par leur aspect et leur discipline, mais dont chacune était admirablement exercée dans sa manière particulière de faire la guerre, et dont le choc semblait devoir décider du destin, au moins temporaire de l'Ecosse, étaient alors en face l'une de l'autre, comme deux gladiateurs dans l'arène, chacune réfléchissant sur la manière d'attaquer l'ennemi. Les officiers supérieurs et l'état-major de chaque armée étaient facilement distingués en avant de leurs lignes, leurs lunettes à longue vue à la main, surveillant leurs mouvemens respectifs, donnant des

(1) Mac-Combich fait ici une de ces comparaisons triviales, ou plutôt un de ces rapprochemens vulgaires qui, dans la conversation, sont remarqués d'autant plus que les objets comparés ont moins de rapport entre eux. Le *haggis* est une espèce de pudding écossais qu'on fait soit avec de la viande, soit avec de la farine d'orge, et autres ingrédiens. Le *haggis* est le grand régal de l'Ecosse. Le poète Burns lui a adressé une ode où il salue sa face appétissante, et l'exalte au-dessus de tous les mets, en l'appelant

The great chieftain of the pudding-race.
Le noble chef du peuple des puddings.

Le haggis a été personnifié comme la bière, John Barleycorn (Jean Grain d'Orge, l'orge étant l'élément constitutif de la bière). Le mot de *haggis* rappelle donc à Mac-Combich une idée de joie et de fête : c'est le premier mot qui lui vient, dans le besoin qu'il a de dire quelque chose de comique.

ordres, et recevant les rapports des aides-de-camp et des officiers d'ordonnance, qui, en galopant comme si le sort de la journée eût dépendu de la vitesse de leurs coursiers, donnaient une nouvelle vie à ce tableau. L'espace qui séparait les deux armées devenait de temps en temps le théâtre des attaques partielles et irrégulières des tirailleurs, et l'on voyait tantôt tomber un chapeau ou un bonnet, tantôt un blessé emporté par ses camarades. Ce n'était que des escarmouches sans conséquence; car aucun des deux partis n'avait envie d'avancer dans cette direction. Dans les hameaux voisins, on voyait les paysans se montrer avec prudence, comme pour épier l'issue de la lutte qui allait s'engager; et à peu de distance dans la baie étaient deux vaisseaux portant pavillon anglais, dont les hunes et les vergues étaient couvertes de spectateurs moins timides.

Quand cet intervalle d'inaction imposante eut duré quelque temps, Fergus et un autre chef reçurent ordre de faire marcher leurs clans sur le village de Preston, afin de menacer le flanc droit de l'armée de Cope, et de le forcer à changer de position. Pour exécuter cet ordre, le chef de Glennaquoich occupa le cimetière de Tranent; c'était une position qui commandait la plaine, et très commode, comme le fit remarquer Evan Dhu, pour ceux qui, ayant le malheur d'être tués, pourraient avoir envie d'être enterrés en terre chrétienne.

Le général anglais, pour arrêter la marche de ce détachement, ou le débusquer de ce poste, fit avancer deux canons, soutenus par un corps assez considérable de cavalerie. Les dragons s'approchèrent de si près, que Waverley reconnut l'étendard de la compagnie qu'il avait commandée; il entendit les trompettes et les timbales au son desquelles il avait si souvent marché; il distingua aussi les mots de commandement prononcés en anglais et reconnut la voix de l'officier commandant pour qui il avait eu autrefois tant de respect. Ce fut en ce moment que, promenant ses regards autour de lui, il remarqua le costume et l'air sauvage de ses compagnons actuels, et qu'il les entendit s'exprimer en une langue dure et inconnue. Jetant alors les yeux sur son propre costume, si différent de celui qu'il avait porté depuis son enfance, il désira s'éveiller de ce qui lui parut en cet instant un rêve étrange, horrible et contre nature.

— Grand Dieu! pensa-t-il, suis-je donc traître à mon pays,

déserteur de mon étendard, ennemi de ma terre natale, comme le disait ce pauvre Houghton en mourant ?

Avant qu'il eût pu digérer ou étouffer cette réflexion, son ancien commandant, remarquable par sa grande taille et par son air martial, s'approcha lui-même pour reconnaître le terrain.

— Je puis l'ajuster maintenant, dit Callum en appuyant avec précaution le canon de son fusil sur le mur derrière lequel il était caché, à peine à trente toises de distance.

Édouard frissonna, comme s'il eût été sur le point de voir commettre un parricide en sa présence, car les vénérables cheveux blancs et la physionomie imposante du vétéran lui rappelèrent le respect presque filial que tous les officiers lui portaient. Mais, avant qu'il eût pu crier : Arrête ! un vieux Montagnard, placé près de Callum, lui retint le bras.

— Épargne ta poudre, lui dit-il, son heure n'est pas encore venue ; mais qu'il prenne garde à lui demain ! Je vois son linceul sur sa poitrine.

Callum, vrai roc sous tout autre rapport, était très accessible à la superstition. Il pâlit en entendant le *Taishatr*[1], et retira son fusil.

Le colonel Gardiner, qui ne se doutait guère du danger qu'il venait de courir, fit tourner son cheval, et se retira lentement à la tête de son régiment.

Cependant l'armée anglaise avait pris une autre ligne ; un de ses flancs incliné vers la mer, l'autre appuyé sur le village de Preston. Cette position, présentant les mêmes obstacles pour l'attaque, Fergus et le reste du détachement reçurent ordre de revenir à leur premier poste. Ce changement en nécessita un semblable dans l'armée du général Cope, et elle se forma de nouveau en ligne parallèle à celle des Montagnards. Ces manœuvres de part et d'autre avaient pris beaucoup de temps ; le jour était presque écoulé, et les deux armées se disposèrent à passer la nuit sous les armes, dans leur position respective.

— Nous ne ferons rien ce soir, dit Fergus à son ami Waverley. Avant de nous envelopper dans nos plaids, allons voir ce que fait le baron à l'arrière-garde.

(1) Voyant, homme doué de seconde vue. C'est un signe certain de la mort d'une personne, lorsque le voyant l'a aperçue ainsi enveloppée de son linceul.

En approchant de son poste, ils trouvèrent ce vieil officier, aussi prudent que brave, après avoir fait partir ses patrouilles nocturnes et placé ses sentinelles, occupé à lire au reste de sa troupe le service du soir de l'Église épiscopale. Sa voix était forte et sonore, et quoiqu'il eût des lunettes sur le nez, et que l'aspect de Saunders Saunderson, en uniforme, remplissant les fonctions de clerc, eût quelque chose de burlesque, les circonstances dangereuses où l'on se trouvait, le costume militaire de l'auditoire, et la vue des chevaux sellés et attachés au piquet par derrière, donnaient à cet acte de dévotion un air de solennité propre à faire impression.

— Je me suis confessé ce matin avant que vous fussiez éveillé, dit Fergus à Waverley; mais je ne suis pas catholique assez strict pour refuser de joindre mes prières à celles de ce respectable vieillard. Édouard y consentit, et ils attendirent que le baron eût terminé le service.

— Mes enfans, dit M. Bradwardine en fermant son livre, ayez demain la conscience légère et le bras lourd en frappant l'ennemi. Il accueillit ensuite avec cordialité Mac-Ivor et Waverley qui lui demandèrent son avis sur leur situation.

— Comment donc? répondit le baron : vous connaissez les paroles de Tacite : *In rebus bellicis maximè dominatur fortuna*, ce qui répond à peu près à notre proverbe national : *La fortune peut beaucoup dans la mêlée*. Mais, croyez-moi, messieurs, ce général anglais n'est pas un grand clerc. Il refroidit le courage des pauvres diables qu'il commande en les tenant sur la défensive, ce qui implique un sentiment d'infériorité ou de crainte. Ils vont coucher là-bas sous leurs armes, aussi inquiets et aussi mal à l'aise qu'un crapaud sous une herse, tandis que nos gens s'éveilleront demain matin frais et dispos pour l'action. — Eh bien! bonne nuit. — Il y a une chose qui me tracasse; mais, si tout va bien demain, je vous consulterai à ce sujet, Glennaquoich.

— Je pourrais presque appliquer à M. Bradwardine le portrait qu'Henry fait de Fluellen [1], dit Waverley en se rendant avec son ami à leur bivouac :

« Bien qu'il paraisse un peu passé de mode,
« Il est encor plein de zèle et d'ardeur.

(1) *Henri IV*, de Shakspeare.

— Il a fait la guerre, répondit Fergus, et l'on ne conçoit pas comment il peut allier tant de bon sens à tant de puérilité. Je ne comprends pas ce qui peut lui tracasser l'esprit, — probablement quelque chose de relatif à Rose. — Écoutez : les Anglais placent leurs sentinelles pour la nuit.

Le roulement du tambour et l'accompagnement aigu des fifres retentirent tout à coup, — s'éloignèrent, — retentirent de nouveau, — et cessèrent tout-à-fait. Les trompettes et les timbales de la cavalerie exécutèrent ensuite le brillant air de guerre qui sert de signal à cette opération militaire de chaque soir, et le terminèrent par une cadence d'un caractère plus mélancolique.

Les deux amis, qui étaient alors arrivés à leur poste, s'arrêtèrent et regardèrent autour d'eux avant de se coucher pour prendre quelque repos. Du côté du couchant, la voûte céleste étincelait d'étoiles, mais des vapeurs froides, s'élevant de l'Océan, voilaient l'horizon du côté du levant, et roulaient en guirlandes blanchâtres le long de la plaine où les ennemis étaient couchés sans leurs armes. Leurs avant-postes venaient jusqu'au bord du grand fossé au bas de la colline, et avaient allumé à divers intervalles de grands feux dont la flamme ne jetait qu'une sombre lueur, à travers l'épais brouillard qui les entourait comme d'une pâle auréole.

« Serrés comme les feuilles dans la vallée de Vallumbrosa, » les Montagnards étaient étendus sur le revers des hauteurs, et dormaient tous du plus profond sommeil, excepté les sentinelles.

— Combien de ces braves gens dormiront demain d'un sommeil encore plus profond ! dit Waverley en soupirant involontairement.

— Ne pensez point à cela, répondit Fergus, qui n'avait que des idées militaires, vous ne devez songer qu'à votre sabre et à celui qui vous l'a donné. Toute autre réflexion vient maintenant TROP TARD.

Cette réponse était sans réplique ; et Edouard crut devoir s'en servir comme d'un calmant pour apaiser le tumulte des émotions diverses qui l'agitaient. Fergus et lui, réunissant leurs plaids, s'en firent un coucher chaud et commode. Callum, assis près d'eux, parce qu'il était spécialement chargé du soin de veiller sur la personne du chef, commença, sur un air monotone, une longue et triste chanson gaëlique, et, semblable au murmure d'un vent lointain, elle endormit bientôt les deux amis.

CHAPITRE XLVII.

La bataille.

Fergus Mac-Ivor et son ami avaient dormi quelques heures, quand on vint les éveiller pour les avertir de se rendre près du Prince. Tandis qu'ils couraient vers l'endroit où Charles-Edouard avait passé la nuit, ils entendirent de loin l'horloge du village sonner trois heures. Il était déjà entouré de ses principaux officiers et des chefs des clans. Une botte de paille de pois, qui lui avait servi de lit, était alors son siége. A l'instant où Fergus entra dans le cercle, la délibération venait de se terminer.

— Courage, mes braves amis ! dit le Chevalier ; et que chacun se mette sur-le-champ à la tête de la troupe qu'il commande. Un ami fidèle s'est offert pour nous conduire par un chemin étroit et tortueux, mais praticable, qui tournant sur notre droite, traverse ce terrain inégal et marécageux, et qui nous mettra en état de gagner le sol ferme de la plaine découverte sur laquelle sont campés les ennemis. Cette difficulté surmontée, le ciel et vos bons sabres doivent faire le reste (*zzz*).

Cette proposition causa une joie unanime, et chaque chef se hâta de mettre en ordre ses soldats, avec le moins de bruit possible.

L'armée quitta sa position par un mouvement à droite, et entra bientôt dans le sentier à travers le marécage, marchant dans un silence étonnant et avec grande rapidité. Le brouillard, en se levant, n'ayant pas encore atteint les hauteurs, les soldats jouirent pendant quelque temps de la clarté des étoiles; mais cette faible lumière s'évanouit à l'approche du jour, et la tête de la colonne continua de descendre, plongée en quelque sorte dans un océan de brouillards qui roulait ses vagues blanchâtres sur toute la plaine et sur la mer qui la bornait.

L'obscurité et la nécessité de conserver de l'ordre dans une marche sur un chemin étroit, marécageux et inégal, devaient présenter quelques difficultés ; c'étaient cependant de moins

grands inconvéniens pour les Montagnards, d'après leur genre de vie, que pour toute autre troupe; ils continuèrent donc à marcher d'un pas ferme et rapide.

Lorsque le clan d'Ivor approcha de la terre ferme, en suivant les traces de ceux qui le précédaient, on entendit le cri d'une vedette, quoique le brouillard ne permît pas de distinguer le dragon qui avait parlé : — Qui va là?

— Silence! dit Fergus, silence! que personne ne réponde, s'il tient à la vie. — En avant! — Et ils avancèrent en silence, et à grands pas.

La sentinelle déchargea sa carabine, et s'enfuit : au bruit de l'arme à feu succéda celui du galop de son cheval.

— *Hylax in limine latrat*[1], dit le baron de Bradwardine qui entendit le coup; le coquin va donner l'alarme.

Le clan de Fergus avait atteint la rase campagne, naguère couverte d'une riche moisson; mais on en avait enlevé les gerbes, et l'on ne voyait sur toute la plaine pas un arbre, pas un buisson, pas un seul obstacle qui arrêtât la vue. Le reste de l'armée suivait promptement, quand on entendit les tambours anglais battre la générale. Il n'entrait pas dans le plan des Montagnards de surprendre l'ennemi; aussi ne furent-ils pas déconcertés en apprenant ainsi qu'il était sur ses gardes, et prêt à les recevoir; cela leur fit seulement hâter les dispositions pour le combat et elles furent très-simples.

L'armée du Prince, qui occupait alors l'extrémité orientale de cette vaste plaine, couverte de chaume, dont nous avons si souvent parlé, fut alors rangée sur deux lignes, partant du marécage et s'étendant du côté de la mer. La première était destinée à charger l'ennemi; la seconde à former la réserve; la cavalerie, peu nombreuse, que le Prince commandait en personne, demeura entre les deux lignes. L'aventurier[2] avait d'abord déclaré son dessein de charger à la tête de la première ligne, et n'avait abandonné ce projet qu'avec peine, cédant aux instances et aux prières de tous ceux qui l'entouraient.

Les deux lignes se portèrent alors en avant, la première préparée au combat. Les clans dont elle était composée formaient

(1) *Hylax* (nom classique d'un chien) aboie sur le seuil de la porte.
(2) *The adventurer*. Ce mot ne doit pas être pris ici en trop mauvaise part. L'auteur veut dire que Charles-Edouard était un prince de roman, un héros aventurier. Cette remarque est d'autant plus à propos, que sir Walter Scott nous le montre brave au moment du péril, malgré tout ce qu'on a répété de sa prétendue lâcheté.

chacun séparément une espèce de phalange, étroite sur le front, et s'étendant sur dix, douze ou quinze rangs de profondeur, selon leur nombre; les hommes les mieux armés, et les plus nobles, car ces deux mots étaient synonymes, étaient placés en tête de ces subdivisions irrégulières; les autres, en arrière, les épaulaient, et en serrant de près ceux qui devaient affronter le danger les premiers, leur donnaient une impulsion physique, et ajoutaient à leur ardeur et à leur confiance.

— Otez votre plaid, Waverley! cria Fergus en se débarrassant du sien; avant que le soleil paraisse sur la mer, nous aurons de la soie pour remplacer nos tartanes.

De toutes parts, les Montagnards se dépouillèrent de leurs plaids, et préparèrent leurs armes; il se fit un silence imposant d'environ trois minutes, pendant lequel se découvrant la tête, ils levèrent les yeux au ciel, et prononcèrent une courte prière. Enfonçant alors leurs bonnets sur leurs fronts, ils se remirent à marcher, mais d'abord à pas lents. En ce moment, Waverley sentit battre son cœur, comme s'il eût voulu s'échapper de son sein. Ce n'était ni crainte, ni ardeur; c'était un mélange de ces deux sentimens, une impulsion nouvelle, profondément énergique, dont la première émotion glaça et étourdit son ame, et y fit entrer ensuite un délire semblable à celui de la fièvre. Les sons qui s'élevaient autour de lui contribuèrent à exalter son enthousiasme. Les cornemuses jouèrent leurs pibrochs, et les Montagnards marchèrent en avant, chaque clan formant sa colonne séparée. A mesure qu'ils avançaient, ils doublaient le pas, et le murmure de leurs voix réunies se changea bientôt en clameurs sauvages.

En cet instant, le soleil, paraissant à l'horizon, dissipa le brouillard; les vapeurs se levèrent comme un rideau, et laissèrent apercevoir les deux armées sur le point d'en venir aux mains. La ligne de l'armée anglaise était opposée directement au corps des Montagnards; ses armes brillaient, et il ne lui manquait rien de ce qui forme l'équipement complet d'une armée régulière. Sa cavalerie et son artillerie étaient sur ses flancs; mais cette vue ne causa aucune terreur aux assaillans.

— En avant, fils d'Ivor, s'écria Fergus, ou les Camérons répandront le premier sang! Ils se précipitèrent avec un cri terrible.

Le reste est bien connu. La cavalerie, qui avait reçu ordre de charger les Montagnards qui s'avançaient, essuya une décharge

irrégulière de leur mousqueterie, et saisie d'une honteuse frayeur panique, hésita, s'arrêta, se débanda, et s'enfuit au grand galop. Les artilleurs, abandonnés par la cavalerie, se sauvèrent après avoir déchargé leurs pièces; et les Montagnards, jetant leurs fusils après le premier feu, tirèrent leurs claymores, et fondirent sur l'infanterie avec une fureur impétueuse.

Dans ce moment de terreur et de confusion, Waverley remarqua un officier anglais, paraissant d'un haut rang, resté seul et sans appui, près d'une pièce de canon, qu'après la fuite des artilleurs il avait lui-même pointée et tirée contre le clan de Mac-Ivor, qui était le plus à sa portée. Frappé de sa belle taille, et de son air martial, Waverley, voulant l'arracher à une mort inévitable, dépassa pour un moment les guerriers les plus agiles, et lui cria de se rendre; l'officier lui répondit par un coup d'épée, qu'il reçut sur son bouclier, et l'arme de l'Anglais, frappant à faux, se rompit. Au même instant, Dugald Mahony allait lui fendre la tête d'un coup de sa hache d'armes. Waverley arrêta et para le coup; l'officier, voyant que toute résistance était inutile, et frappé de l'intérêt généreux qu'Edouard prenait à sa sûreté, lui remit le tronçon de son épée. Waverley chargea Dugald de la garde du prisonnier, avec stricte injonction de le traiter avec égard, et de ne pas le dépouiller, lui en promettant un ample dédommagement.

Sur la droite d'Edouard, la mêlée fut terrible pendant quelques minutes; l'infanterie anglaise, formée dans les guerres de Flandre, disputa le terrain courageusement; mais ses lignes trop étendues furent enfoncées et rompues sur plusieurs points par les masses serrées des clans; et dans le combat corps à corps qui s'ensuivit, la nature des armes des Montagnards, leur force extraordinaire, et leur activité, leur donnaient une supériorité décidée sur des hommes accoutumés à trop compter sur l'ordre et la discipline, et qui sentaient que cet ordre était rompu, et que la discipline leur devenait inutile [1].

Lorsqu'il jeta les yeux sur cette scène de fumée et de carnage, Waverley aperçut le colonel Gardiner, abandonné par ses soldats, malgré ses efforts pour les rallier, et traversant le champ de bataille au galop pour aller se mettre à la tête d'un petit corps d'infanterie qui, adossé contre le mur de son parc (car sa mai-

(1) Les rapports des officiers anglais eux-mêmes ne furent pas si favorables à cette infanterie, qui avait cependant fait ses preuves à Fontenoy.

son était contiguë au champ de bataille), continuait une résistance désespérée et inutile. Waverley remarqua qu'il avait déjà reçu plusieurs blessures; ses habits et sa selle étaient couverts de sang. Sauver la vie de ce brave et digne homme devint alors l'objet de tous ses efforts, mais il ne put qu'être témoin de sa mort. Les Montagnards furieux, et avides de ses dépouilles, se pressaient autour de lui; et, avant qu'Edouard eût pu se faire jour au milieu d'eux, il vit son ancien commandant renversé de son cheval par un coup de faux, et recevant à terre plus de blessures qu'il n'en eût fallu pour lui ôter vingt fois la vie. Lorsque Waverley arriva, il n'avait pourtant pas encore perdu l'usage de ses sens. Le guerrier mourant parut le reconnaître, fixa sur lui un regard de reproche mêlé de tristesse, et sembla faire un effort pour parler. Mais sentant que la mort s'approchait, il renonça à ce dessein, joignit les mains comme pour faire une prière, et rendit son ame à son Créateur. Le regard qu'il jeta sur Waverley, en mourant, ne fit pas une aussi vive impression sur Edouard, en ce moment de désordre et de confusion, que lorsque son imagination le lui rappela quelque temps après (*aaaa*).

Des cris bruyans de triomphe retentissaient sur toute la plaine. La bataille était finie, la victoire remportée; les bagages, l'artillerie, tous les approvisionnemens de l'armée anglaise, restaient au pouvoir des vainqueurs. Jamais victoire ne fut plus complète. A peine quelques soldats des troupes régulières s'échappèrent-ils du champ de bataille, à l'exception de la cavalerie qui avait pris la fuite dès la première charge, et qui s'était même dispersée de tous côtés en petites troupes séparées[1]. — En ce qui concerne notre histoire, il ne nous reste à rapporter que le sort de Balmawhapple qui, monté sur un cheval aussi têtu et emporté que son cavalier, poursuivit les dragons à plus de quatre milles du champ de bataille. Quelques fugitifs, dans un dernier accès de courage, firent volte-face, lui fendirent le crâne, et prouvèrent par là que le pauvre diable n'était pas sans cervelle, ce dont on avait toujours douté pendant sa vie. Sa mort causa peu de regrets. Le plus grand nombre de ceux qui le connaissaient convinrent que l'enseigne Mac-Combich avait eu raison de dire qu'on avait fait de plus grandes pertes à Sherif-Muir[2]. Son ami, le lieutenant Jinker, ne se servit de son élo-

(1) Le second régiment de dragons anglais, qui *assistait* à la bataille de Prestonpans, était commandé par le colonel Hamilton.

(2) Sheriff-Moor, près de Stirling, est une plaine fameuse par la bataille qui y fut li-

quence que pour disculper sa jument favorite d'avoir contribué en quelque manière à cette catastrophe. Il avait, dit-il, répété au laird mille fois que c'était une honte de mettre une martingale à la pauvre bête, quand il pouvait la conduire avec une bride d'un pied et demi de longueur; et qu'il ne pouvait manquer par là de s'attirer quelque accident, — pour ne rien dire de la pauvre bête, — soit en la faisant s'abattre, soit autrement; au lieu qu'avec un petit anneau sur le caveçon, il l'aurait conduite aussi aisément qu'un cheval de charrette.

Telle fut l'oraison funèbre du laird de Balmawhapple (*bbbb*).

CHAPITRE XLVIII.

Embarras imprévu.

Lorsque la bataille fut terminée, et que tout fut rentré dans l'ordre, le baron de Bradwardine, après s'être acquitté de ses devoirs pendant le combat, et avoir placé dans une position convenable les cavaliers qu'il commandait, chercha le chef de Glennaquoich et son ami Édouard Waverley. Il trouva le premier occupé à prononcer sur des querelles survenues entre ses gens sur des points de préséance et des traits de valeur, et sur diverses questions importantes et épineuses, relativement au butin. Parmi les discussions de ce genre, la plus importante concernait une montre d'or qui avait appartenu à quelque malheureux officier anglais. Celui des compétiteurs qui se trouva débouté de ses prétentions se consola en disant : — « Elle est morte depuis que Vich Ian Vohr l'a donnée à Murdoch. » — Effectivement la montre, qu'il prenait pour un animal vivant, s'était arrêtée faute d'avoir été remontée.

Ce fut au moment où cette question grave venait d'être décidée, que le baron de Bradwardine arriva auprès des deux jeunes amis, avec un air d'importance, mais soucieux. Il mit pied à terre, et confia son cheval d'escadron à l'un de ses domestiques. — Je ne jure pas souvent, dit-il à cet homme, mais si vous me

vrée en 1715, entre les troupes du comte de Mar pour le parti des Stuarts, et les troupes du duc d'Argyle pour la maison de Hanovre.

jouez un de vos tours de chien, et que vous laissiez le pauvre Berwick avant qu'il soit bien étrillé et soigné, pour courir au butin, je veux que le diable m'emporte, si je ne vous tords pas le cou. — Il caressa alors de la main affectueusement le coursier qui l'avait porté pendant tous les périls de la journée, et en ayant pris congé cordialement : Eh bien, mes braves et jeunes amis, dit-il, voilà une victoire glorieuse et décisive; mais ces coquins de dragons ont pris la fuite trop tôt. J'aurais voulu vous faire voir en quoi consiste un vrai *prœlium equestre*, ou combat équestre, ce que leur lâcheté a différé, et ce qui est l'orgueil et la terreur de la guerre. Quoi qu'il en soit, j'ai combattu encore une fois pour la vieille cause, quoique je convienne que je n'ai pu aller aussi loin que vous, mes enfans, attendu que mon devoir était de faire garder les rangs à notre poignée de cavalerie : mais un cavalier ne doit pas envier la gloire de ses frères d'armes, même quand ils ont reçu ordre de s'exposer à trois fois plus de dangers que lui, d'autant plus qu'avec la grace de Dieu, son tour peut venir. — Mais, Glennaquoich, et vous, Waverley, je vous prie de me donner vos avis sur une affaire de grande importance, et qui touche de très près l'honneur de la maison de Bradwardine. Je vous demande pardon, enseigne Mac-Combich, à vous, Edderalshendrach, à vous, Inveraughlin, et à vous, Monsieur.

Ce dernier était le vieux Ballenkeiroch, qui, se rappelant la mort de son fils, regardait le baron avec un air farouche de défi. Le baron, qui prenait facilement de l'ombrage, commençait déjà à froncer le sourcil, lorsque Glennaquoich prit à part son major, et lui remontra, avec le ton d'autorité d'un chef, qu'il y avait de la folie à faire revivre une querelle dans un pareil moment.

— La plaine est couverte de cadavres, dit le vieux Montagnard en se détournant d'un air sombre, un de plus y eût été à peine remarqué : et si ce n'était à cause de vous, Vich Ian Vohr, ce serait le mien ou celui de Bradwardine. Le chef le calma en l'entraînant à l'écart, et revint ensuite près du baron.

— C'est Ballenkeiroch, lui dit-il à demi-voix ; c'est le père du jeune homme qui périt dans la malheureuse affaire des fermes de Bradwardine, il y a huit ans.

— Ah ! dit le baron en adoucissant la sévérité menaçante de ses traits, je puis souffrir beaucoup d'un homme à qui j'ai causé

une si vive douleur. Vous avez bien fait de me le dire, Glennaquoich; il peut lancer des regards aussi sombres qu'une nuit de la Saint-Martin avant que Cosme Comyne Bradvardine s'en offense. Ah! je n'ai pas de postérité mâle, et je dois supporter beaucoup de la part d'un homme que j'ai privé de la sienne, quoique je vous aie satisfait en tout point sur cette affaire, comme vous le savez, par *assythment* et lettres de *slains* [1]. — Mais comme je le disais, je n'ai point de postérité mâle, et il faut cependant que je songe à l'honneur de ma maison; c'est sur ce sujet que je désire vous entretenir en particulier, et je vous demande toute votre attention.

Les deux jeunes amis l'écoutaient avec une curiosité inquiète.

— Mes enfans, leur dit-il, d'après votre éducation, je suis persuadé que vous êtes au courant de la véritable nature des tenures féodales.

— Parfaitement, Baron, répondit Fergus, craignant une dissertation interminable; et il toucha Waverley, comme pour l'inviter à ne pas avouer son ignorance.

— Et je ne doute pas que vous ne sachiez que la tenure de la baronnie de Bradwardine est d'une nature honorable et particulière, étant *blanche* (mot que Craig [2] veut qu'on traduise en latin par *blancum*, ou plutôt *francum*, *franc-alleu*) *: pro servitio detrahendi seu exuendi caligas regis post battaliam* [3].

Ici Fergus adressa à Edouard un regard de son œil d'aigle, en élévant presque imperceptiblement le sourcil, et haussant les épaules d'une manière également imperceptible.

— Maintenant, continua le baron, deux grandes difficultés se présentent à mon esprit; la première est de savoir si, dans aucun cas, je puis être tenu de rendre le service ou hommage féodal à la personne du Prince, la charte portant expressément *caligas* REGIS, les bottes du roi lui-même. Je vous prie donc, avant d'aller plus loin, de me donner votre opinion sur ce point.

(1) *Assythment*, terme consacré du barreau d'Écosse, et qui signifie réparation légale, *compensation :* on appelait lettres de *slains*, ou *lettres de morts*, les lettres que celui dont on avait tué le parent écrivait au meurtrier pour déclarer qu'il était satisfait, et aussi les lettres par lesquelles le meurtrier offrait une réparation. C'est de ces dernières qu'il est ici question.

(2) Sir Thomas Craig, jurisconsulte écossais distingué du seizième siècle, qui avait étudié à Paris. Il fut créé chevalier par le roi Jacques. Son Traité intitulé *Jus feodale* est toujours très estimé.

(3) A la charge d'ôter ou de tirer les bottes du roi après la bataille.

— Il est Prince-Régent, répondit Mac-Ivor avec un air de sang-froid louable, et à la cour de France on rend à la personne du régent les mêmes honneurs qui sont dus à celle du roi lui-même : d'ailleurs, si je devais tirer les bottes de l'un ou de l'autre, je rendrais ce service dix fois plus volontiers au jeune Chevalier qu'à son père.

— Oui, mais je ne parle pas de prédilections personnelles. Cependant votre autorité est d'un grand poids, quant aux usages de la cour de France : et sans contredit, le Prince, comme un *alter ego* [1], a le droit d'exiger l'hommage de tous les grands tenanciers de la couronne, puisque tout sujet loyal doit, selon l'acte de régence, le respecter comme le roi lui-même. A Dieu ne plaise donc que je prétende affaiblir le lustre de son autorité en lui refusant un hommage qui doit lui donner tant de splendeur ! car je doute que l'empereur d'Allemagne lui-même ait le droit de faire tirer ses bottes par un franc baron de l'Empire. Mais ici se présente la deuxième difficulté : le Prince ne porte pas des bottes, mais simplement des *trews* et des *brogues* [2].

Ce second dilemme fut sur le point de déconcerter la gravité de Fergus.

— Ma foi ! dit-il, vous connaissez le proverbe, baron : « Il est difficile d'ôter les culottes d'un Montagnard [3]. » Or, les bottes sont ici dans le même cas.

— Le mot *caligæ* cependant, continua le baron, veut dire sandales plutôt que *bottes*, dans la signification primitive, quoique je convienne que, par nos traditions de famille et dans nos anciens titres, le mot *caligæ* soit expliqué par le mot bottes ; et Caïus César, neveu et successeur de Tibère, reçut le surnom de Caligula, *à caligulis, sive caligis levioribus, quibus adolescentior usus fuerat in exercitu Germanici, patris sui* [4] : cette chaussure a aussi été adoptée dans les couvens ; car nous lisons dans un ancien glossaire sur la règle de saint Benoît, pour l'abbaye de Saint-Amand, que les *caligæ* étaient attachées avec des courroies.

(1) Un autre moi, un autre roi.

(2) Nous avons déjà dit que les *trews* étaient des pantalons écossais, et les *brogues* des sandales de peau de vache, percées de trous, pour pouvoir traverser plus facilement les terrains marécageux.

(3) Parce qu'il n'en porte pas.

(4) Parce que dans sa jeunesse, à l'armée de son père Germanicus, il portait de légères sandales.

— Cela s'applique aux *brogues*, dit Fergus.

— Oui, sans doute, mon cher Glennaquoich ; les termes sont clairs : *Caligæ dictæ sunt quia ligantur; nam socci non ligantur, sed tantùm intromittuntur;* c'est-à-dire les *caligæ* sont ainsi nommés à cause des ligatures par lesquelles on les attache, au lieu que les *socci*, qui peuvent être analogues à nos mules, que les Anglais appellent pantoufles, ne font que s'adapter au pied. En outre, il y a une alternative dans les expressions de la Charte, *exuere, seu detrahere*, c'est-à-dire *ôter* quand il s'agit de *brogues* ou de sandales, et *tirer*, comme nous le disons communément, quand il est question de bottes. Je voudrais avoir de plus amples éclaircissemens sur ce sujet; mais je crains qu'il ne soit difficile de trouver dans le voisinage quelque érudit auteur *de re vestiariâ* [1].

— Je doute fort que cela soit possible, dit Fergus en jetant un coup d'œil sur les Montagnards qui revenaient chargés des dépouilles des morts, — quoiqu'il paraisse qu'on s'occupe ici assez activement, de fait, de la *res vestiaria*.

Cette remarque cadrait avec l'humeur joviale du baron, et il l'honora d'un sourire : mais il en revint sur-le-champ à ce qui lui paraissait une affaire très sérieuse.

— Il est vrai, dit-il, que le bailli Macwheeble prétend que cet hommage honorable n'est dû, par sa nature même, que *si petatur tantùm*, c'est-à-dire, si Son Altesse Royale requiert le grand tenancier de la couronne de s'acquitter de ce devoir en personne. Il m'a même cité, dans les Doutes et Questions de Dirleton [2], le cas de Grippit contre Spicer, où il s'agissait d'évincer un propriétaire de son domaine *ob non solutum canonem*, c'est-à-dire, à défaut de paiement d'une redevance féodale annuelle de trois épingles ou autres bagatelles estimées les sept huitièmes d'un sou d'Écosse : et le défendeur fut *absoillé* [3]; mais, sauf vos bons avis, je crois que le plus sage est de me mettre à portée de rendre ce service au Prince, et de lui en faire l'offre. Je me ferai accompagner par le bailli, avec une cédule de protestation qui est déjà rédigée, et que voilà (il

(1) Sur ce qui concerne les vêtemens.
(2) Jurisconsulte dont l'ouvrage est intitulé en anglais : *Doubts and Queries*.
(3) *Acquitté*. Il y a dans le texte *assoilzied*, vieux mot du barreau d'Écosse que l'érudit baron aurait traduit comme nous par *assoillé* ou *absoillé* en empruntant ce mot au *glossaire* de Roquefort.

montra un papier), intimant que si c'était le bon plaisir de Son Altesse Royale d'accepter l'aide de tout autre pour ôter ses *caligæ*, — soit qu'on entende par ce mot des bottes ou des *brogues*, — au lieu dudit baron de Bradwardine, à ce présent, et prêt et disposé à remplir ce devoir, cet acte ne pourrait en aucune manière nuire ni préjudicier aux droits dudit Cosme Comyne Bradwardine, de faire ledit service à l'avenir, ni donner à aucun page, écuyer ou valet de chambre dont il aurait plu à Son Altesse Royale d'employer l'aide, aucun droit, titre ou prétention, pour évincer ledit Cosme Comyne de Bradwardine du domaine et de la baronnie de Bradwardine et autres, possédés, comme il est mentionné ci-dessus, en vertu de la concession féodale et de la fidèle exécution des clauses d'icelle.

Fergus applaudit vivement à cet arrangement, et le baron prit congé des deux amis avec le sourire d'une importance satisfaite.

— Que Dieu donne de longs jours à notre cher ami! dit Fergus à Waverley quand le baron ne fut plus à portée de l'entendre; c'est bien l'original le plus absurde qui existe de ce côté du Tweed. Je voudrais lui avoir conseillé de venir ce soir au cercle du Prince avec un tire-botte sous son bras. Je crois qu'il aurait pu suivre cet avis, s'il lui avait été donné avec une gravité convenable!

— Comment pouvez-vous prendre plaisir à rendre ridicule un homme aussi respectable!

— Avec votre permission, mon cher Waverley, vous êtes aussi ridicule que lui. N'avez-vous pas remarqué que la tête de ce brave homme n'est occupée que de cette cérémonie? Depuis son enfance, il en a entendu parler et y a rêvé; comme étant la plus importante cérémonie et le plus auguste privilége du monde, et je ne doute pas que le plaisir qu'il espère goûter en s'en acquittant n'ait contribué en grande partie à lui faire prendre les armes. Croyez-moi, si je m'étais avisé de le contredire, il n'eût pas manqué de me traiter d'ignorant et de fat; peut-être même aurait-il eu la fantaisie de se couper la gorge avec moi, plaisir qu'il s'est déjà proposé une fois pour un point minutieux d'étiquette, qui n'était pas à moitié aussi important à ses yeux que cette affaire de bottes ou de *brogues*, ou de tout ce que les savans voudront faire définitivement des *caligæ*. Mais il faut que je me rende au quartier-général pour préparer le Prince à

cette scène vraiment extraordinaire. Je suis assuré d'être bien reçu ; car l'annonce que je vais lui faire le fera rire de bon cœur à présent, et le mettra sur ses gardes pour n'en pas faire autant quand l'envie de rire pourrait venir mal à propos. Ainsi, au revoir, mon cher Waverley !

CHAPITRE XLIX.

Le prisonnier anglais.

Le premier soin de Waverley, après que Mac-Ivor l'eut quitté, fut de se rendre auprès de l'officier anglais à qui il avait sauvé la vie; il était gardé avec ses compagnons d'infortune, qui étaient fort nombreux, dans la maison d'un gentilhomme, non loin du champ de bataille.

En entrant dans la pièce où les prisonniers étaient détenus, Waverley reconnut aussitôt celui qu'il cherchait, non seulement à un air de dignité qui lui était particulier, mais parce qu'il avait en faction à côté de lui Dugald Mahony, qui, la hache d'armes sur l'épaule, ne l'avait pas plus quitté depuis qu'il avait été confié à ses soins, que s'il eût été vissé à son côté. Cette exactitude avait peut-être pour but de s'assurer la récompense que Waverley lui avait promise, mais elle avait aussi empêché que l'officier anglais ne fût dévalisé au milieu d'une scène de confusion générale; car Dugald avait judicieusement calculé que le montant du droit de salvage qui lui serait accordé, serait proportionné à l'état dans lequel se trouverait le prisonnier quand il le remettrait à Waverley. Il s'empressa donc d'assurer Edouard qu'il avait gardé le soldat rouge tout entier, et qu'il ne valait pas un plack de moins, depuis que Son Honneur l'avait empêché de lui donner un petit coup de hache.

Waverley lui réitéra la promesse de le récompenser libéralement, et s'avança vers l'officier anglais pour lui témoigner combien il désirait pouvoir lui rendre quelque service qui adoucît sa mauvaise fortune.

— Je ne suis point assez novice dans la carrière des armes, lui dit l'officier anglais, pour me plaindre des chances de la

guerre. Je n'ai d'autre regret que de voir, au sein de notre île natale, des scènes dont j'ai été souvent témoin ailleurs, je pourrais dire avec indifférence, en comparaison de ce que j'éprouve en ce moment.

— Encore une journée semblable à celle-ci, lui dit Edouard, et je vous réponds que la cause de vos regrets n'existera plus; tout rentrera dans l'ordre et la tranquillité.

Le prisonnier sourit et secoua la tête.

— Dans la position où je me trouve, dit-il, je sens qu'il me siérait mal de vouloir combattre votre opinion; cependant, malgré le succès que vous venez d'obtenir et la bravoure à laquelle vous en êtes redevable, vous avez entrepris une tâche qui paraît tout-à-fait au-dessus de vos forces.

Fergus arriva en ce moment, après s'être fait jour à travers la presse: — Venez, Edouard, dit-il; le Prince couche ce soir à Pinkie-House [1]. Il faut nous y rendre, si nous voulons avoir le plaisir d'assister à la cérémonie des *caligæ*. Votre ami le baron s'est montré bien cruel en forçant le bailli à venir sur le champ de bataille; car il faut que vous sachiez que ce que le bailli a le plus en horreur, c'est un Montagnard et un fusil chargé. Il est en ce moment à écouter les instructions du baron sur la protestation, baissant la tête comme une mouette qui fait le plongeon, à chaque coup de fusil ou de pistolet que tirent nos écervelés dans la plaine; et, par forme de pénitence, essuyant, à chaque symptôme de frayeur, une sévère mercuriale de son patron, qui ne regarderait pas la décharge d'une batterie de canons, tirée à portée, comme une excuse suffisante pour le dispenser d'écouter avec attention un discours sur un sujet qui intéresse l'honneur de sa famille.

— Par quels moyens le baron de Bradwardine a-t-il pu le décider à se hasarder ainsi?

— Oh! le bailli était allé jusqu'à Musselbourg, dans l'espérance, je crois, de faire quelques testamens; et les ordres péremptoires de son maître l'ont fait avancer jusqu'à Preston après la fin de la bataille. Il se plaint d'une couple de nos pillards qui l'ont mis en péril de la vie en lui présentant leurs pistolets; mais comme ils se sont contentés d'exiger pour sa rançon un sou anglais, je ne crois pas qu'il soit à propos de

(1) A deux milles de Prestonpans.

déranger le grand prévôt pour cette affaire. Allons, partons, mon cher Waverley..

— Waverley ! s'écria l'officier anglais avec une vive émotion : seriez-vous le neveu de sir Everard, du comté de — ?

— Oui, Monsieur, répondit notre héros un peu surpris du ton de cette question.

— Votre rencontre me réjouit et m'attriste à la fois.

— Je ne puis deviner, Monsieur, ce qui peut me valoir tant d'intérêt de votre part.

— Votre oncle ne vous a-t-il jamais parlé d'un ami nommé Talbot ?

— Je l'ai entendu en parler avec beaucoup d'estime, Monsieur. Je crois qu'il est colonel et qu'il a épousé miss Emilie Blandeville; mais je pensais que le colonel Talbot était sur le continent.

— J'en arrive ; et, me trouvant en Ecosse, j'ai cru qu'il était de mon devoir de servir mon pays partout où mes services promettaient d'être utiles. Oui, monsieur Waverley, je suis ce colonel Talbot, époux de la dame que vous venez de nommer, et je me fais gloire de reconnaître que c'est à votre noble et généreux oncle que je dois mon grade dans l'armée, et mon bonheur domestique. Grand Dieu ! faut-il que je trouve son neveu sous de pareils habits, et se battant pour une cause semblable !

— Monsieur, dit fièrement Fergus, ces habits et cette cause sont les habits et la cause de gens d'honneur et de bonne naissance.

— Si ma position ne me défendait pas de vous contredire, il me serait facile de vous démontrer que ni le courage, ni l'éclat de la naissance, ne peuvent dorer une mauvaise cause. Mais avec la permission de M. Waverley, et avec la vôtre, Monsieur, si je dois aussi la demander, je voudrais lui dire quelques mots sur des affaires qui concernent sa famille.

— M. Waverley, Monsieur, est entièrement maître de ses actions. — Edouard, quand vous aurez terminé votre conversation avec votre nouvelle connaissance, je suppose que vous me suivrez à Pinkie ? Et à ces mots, le chef de Glennaquoich sortit en ajustant son plaid avec un air de hauteur plus qu'ordinaire.

Le crédit de Waverley obtint aisément pour le colonel Talbot la permission de descendre avec lui dans un grand jardin dépen-

dant de la maison où étaient les prisonniers. Ils y firent quelques pas en silence, le colonel semblant réfléchir à la manière dont il commencerait l'entretien. Enfin il adressa la parole à notre héros ainsi qu'il suit :

— Monsieur Waverley, je vous suis redevable de la vie, mais j'aimerais mieux l'avoir perdue que de vous voir porter l'uniforme et la cocarde de ces hommes !

— J'excuse vos reproches, colonel Talbot, l'intention en est bonne, et c'est la suite naturelle de votre éducation et de vos préjugés; mais il n'y a rien d'extraordinaire à trouver un homme, dont l'honneur a été publiquement et injustement attaqué, dans la situation qui lui promet l'occasion d'avoir satisfaction de ses calomniateurs.

— Je dirais plutôt dans la situation la plus propre à confirmer les bruits qu'on a fait courir, en suivant précisément le plan de conduite qu'on vous attribuait. Et savez-vous, monsieur Waverley, quels embarras, quels dangers même, votre conduite actuelle a occasionés à vos plus proches parens ?

— Des dangers !

— Oui, monsieur, des dangers. Lorsque j'ai quitté l'Angleterre, votre père et votre oncle, accusés de haute trahison, avaient été obligés de donner caution ; et ce n'était pas sans peine que des amis zélés étaient parvenus à la faire recevoir. Mon voyage en Ecosse n'avait d'autre but que de vous tirer de l'abîme où vous vous êtes précipité. Je ne puis calculer les suites qu'aura pour vos parens votre adhésion publique à la cause de la rébellion, puisque le seul soupçon qu'on en avait leur a déjà causé tant de périls. Je regrette bien vivement de ne pas vous avoir rencontré avant cette dernière et fatale erreur.

— Je ne sais, en vérité, dit Edouard avec un ton de réserve, pourquoi le colonel Talbot s'est donné taut de peine pour moi?

— Monsieur Waverley, je ne me connais pas en ironie ; je vous répondrai donc en donnant à vos paroles le sens le plus simple. Les bienfaits dont votre oncle m'a comblé sont plus grands que ceux dont un fils est redevable à un père. J'ai pour lui tous les sentimens d'un fils, et, comme je sais que je ne puis mieux m'acquitter envers lui qu'en vous servant, je vous servirai, s'il m'est possible, que vous y consentiez ou non. Je ne me dissimule pas combien est grande l'obligation personnelle que vous m'avez imposée aujourd'hui ; mais elle n'ajoutera rien à mon zèle pour

vous, et la froideur avec laquelle il vous plaira d'y répondre ne saurait y rien diminuer.

— Vos intentions peuvent être bonnes, Monsieur, dit Waverley d'un ton sec, mais votre langage est dur, ou du moins péremptoire.

— A mon retour en Angleterre, après une longue absence, j'ai trouvé votre oncle, sir Everard Waverley, sous la garde d'un messager du roi, par suite des soupçons auxquels votre conduite l'avait exposé. C'est mon plus ancien ami, — combien de fois le répéterai-je! — mon généreux bienfaiteur. Il a sacrifié à mon bonheur les vues qu'il avait pour le sien propre. — Il n'a jamais dit un mot, n'a jamais conçu une pensée qui ne pût être l'expression de la plus pure bienveillance. — J'ai trouvé cet ami dans une détention que lui rendaient encore plus pénible ses habitudes, la dignité naturelle de ses sentimens — et, pardon, monsieur Waverley! la cause qui lui avait attiré ce malheur. Je ne puis vous dissimuler que mon opinion en cette occasion fut loin de vous être favorable. Vous savez probablement que ma famille jouit de quelque crédit; je m'en servis pour obtenir la liberté de sir Everard, et je partis pour l'Ecosse. Je vis le colonel Gardiner, homme dont la mort malheureuse devrait suffire pour faire exécrer à jamais cette insurrection dénaturée. — Dans une conversation que j'eus avec lui, je m'aperçus que, d'après quelques circonstances postérieures à un nouvel interrogatoire des fauteurs de la mutinerie de vos soldats, mais surtout d'après la bonne opinion qu'il avait dans l'origine de votre caractère, il ne vous regardait plus comme aussi coupable, et je ne doutai pas que, si j'avais le bonheur de vous découvrir, cette affaire ne se terminât heureusement; mais la fatale insurrection a tout perdu. Depuis que j'ai commencé ma longue carrière militaire, c'est la première fois que j'ai vu des Anglais, saisis d'une terreur panique, fuir honteusement devant des ennemis sans discipline et sans armes; et maintenant je trouve l'héritier de mon meilleur ami, — le fils de son affection, je puis dire, — partageant un triomphe dont il devrait être le premier à rougir. Pourquoi plaindrais-je Gardiner? Son destin est heureux, comparé au mien!

Il y avait tant de dignité dans les manières du colonel Talbot, un tel mélange de fierté et de noble chagrin; il parla avec tant de sensibilité de la détention de sir Everard, qu'Edouard se

sentit mortifié, confus et affligé en présence du prisonnier à qui il avait sauvé la vie quelques heures auparavant. Il ne fut pas fâché que Fergus vînt interrompre une seconde fois leur conversation.

— Son Altesse Royale, dit ce dernier, ordonne à M. Waverley de se rendre au quartier-général. Le colonel Talbot jeta sur Edouard un regard de reproche qui n'échappa point au coup d'œil d'aigle du chef Montagnard.

— Et de s'y rendre sur-le-champ, ajouta Fergus en appuyant sur ces mots. Waverley se tourna de nouveau vers le colonel :

— Nous nous reverrons, lui dit-il; mais en attendant, tout ce dont vous pouvez avoir besoin.....

— Je n'ai besoin de rien, répondit le colonel; qu'on me traite comme le dernier de ces braves gens qui, en ce jour désastreux, ont préféré les blessures et la captivité à la fuite. Je changerais presque de place avec un de ceux qui sont restés sur le champ de bataille, pour savoir que mes discours ont fait une impression convenable sur votre esprit.

— Qu'on surveille exactement le colonel Talbot, dit Fergus à l'officier des Montagnards qui commandait la garde des prisonniers, c'est la volonté expresse du Prince; c'est un prisonnier de la plus haute importance.

— Qu'on ne le laisse manquer de rien de ce qui est dû à son rang, dit Waverley.

— Autant que le permettra la sûreté de sa personne, ajouta Fergus.

L'officier promit de se conformer à leurs ordres; Edouard suivit Fergus à la porte du jardin, où Callum les attendait avec trois chevaux. En tournant la tête, notre héros aperçut le colonel Talbot, qu'un détachement de Montagnards ramenait dans sa prison. Le colonel s'arrêta sur le seuil de la porte, et fit un signe de la main à Waverley, comme pour appuyer encore sur ce qu'il venait de lui dire.

— Les chevaux, dit Fergus en mettant le pied sur l'étrier, sont maintenant aussi communs que les mûres sur les buissons : ils ne coûtent que la peine de les prendre. Allons, Waverley, que Callum vous tienne l'étrier, et partons pour Pinkie-House *(cccc)*, aussi vite que ces ci-devant chevaux de dragons voudront bien nous y conduire.

CHAPITRE L.

Détails de peu d'importance.

— J'ai été renvoyé sur mes pas, dit Fergus à Edouard en galopant vers Pinkie-House, par un message du prince. Mais vous savez sans doute de quelle importance nous est ce prisonnier, ce très noble colonel Talbot. On le regarde comme un des meilleurs officiers des Habits Rouges ; c'est un ami particulier et un favori de l'électeur lui-même, et de ce terrible héros, le duc de Cumberland, qu'on rappelle de ses *triomphes* de Fontenoi pour venir nous dévorer tout vifs, nous autres pauvres Montagnards. Vous a-t-il dit ce que sonnent les cloches de Saint-James? Ce n'est pas, je pense : *Retourne, Whittington,* comme celles de Bow, au temps jadis [1] ?

— Fergus ! dit Waverley avec un ton de reproche.

— En vérité je ne sais trop que faire de vous. Vous tournez comme une girouette au vent de toute nouvelle doctrine. Nous venons de remporter une victoire sans égale dans l'histoire ; — chacun exalte votre courage jusqu'aux cieux ; — le Prince brûle d'impatience de vous faire en personne ses remerciemens ; toutes les belles de la rose blanche [2] mettent leur bonnet sur

(1) C'est une espéce de phrase proverbiale fondée sur une tradition trés populaire dans la Grande-Bretagne, mais qui exige une note pour être comprise en France. Whittington est un des héros de l'industrie anglaise : de simple apprenti, il devint assez riche pour faire présent à Henri V d'une somme de cinq cent mille livres sterling. A sa mort il laissa plusieurs fondations pieuses ; et plusieurs édifices de Londres, entre autres la chapelle de Guildhall, lui sont attribués. On le représente ordinairement dans les gravures avec un chat, et l'on dit communément *Whittington et son chat*, parce qu'on prétend qu'un chat contribua beaucoup à sa fortune ; et de là mille contes sur l'histoire de ce chat, que les uns veulent avoir été un sorcier, et d'autres un bâtiment de transport nommé *le Chat*. On montre sur Highgate-Hill, prés de Londres, une pierre appelée la pierre de Whittington, où l'on dit que Whittington enfant s'assit pour réfléchir à sa malheureuse destinée, lorsqu'il s'enfuyait sans argent et sans ressource de chez son maître. Ce fut là qu'il entendit ou crut entendre distinctement la cloche de l'église de Bow chanter en carillon :

Turn again Whittington,
Thrice lord mayor of London.
Retourne, Whittington,
Trois-fois lord maire de London.

(2) Fergus fait peut-être ici allusion à la querelle des deux roses, mais la rose blanche devint aussi l'embléme du parti des Stuarts.

l'oreille pour faire votre conquête ; — et vous, le *preux chevalier* du jour, vous voilà penché sur le cou de votre cheval comme une marchande de beurre qui se rend au marché, et triste comme un enterrement !

— Je suis affligé de la mort du pauvre colonel Gardiner ; il avait été plein de bienveillance pour moi.

— Eh bien ! soyez affligé cinq minutes, et réjouissez-vous ensuite. Le sort qu'il a eu aujourd'hui sera peut-être le nôtre demain ; et qu'importe ? Après la victoire, quoi de plus beau qu'un glorieux trépas ! Mais ce n'est qu'un *pis-aller*, après tout ; souhaitons ce bonheur à nos ennemis plutôt qu'à nous-mêmes.

— Mais le colonel Talbot m'a appris que mon père et mon oncle ont été mis en prison par ordre du gouvernement à cause de moi.

— Nous leur servirons de caution, mon ami : le vieil *André Ferrara* [1] sera leur répondant, et il me tarde de le voir à cet effet dans Westminster-Hall !

— Ils ont déjà obtenu leur liberté par une caution plus légale.

— En ce cas, pourquoi ton noble cœur se laisse-t-il abattre, Edouard ? Penses-tu que les ministres de l'électeur aient perdu l'esprit au point de mettre leurs ennemis en liberté dans un moment si critique, s'ils pouvaient ou s'ils osaient les tenir enfermés ou les punir ? Sois bien persuadé que le gouvernement n'a rien à alléguer contre tes parens qui puisse justifier leur emprisonnement, ou qu'il a peur de nos amis, les braves Cavaliers de la vieille Angleterre. — En un mot, Waverley, vous n'avez rien à craindre pour eux, et nous trouverons le moyen de leur faire savoir que vous êtes en sûreté.

Edouard, quoique peu satisfait des réflexions de son ami, fut réduit à se taire. Il avait remarqué plusieurs fois avec peine que

(1) Le nom d'André Ferrara se trouve sur toutes les lames de sabres écossais, qui sont regardées comme d'une bonté particulière. Quel fut cet artiste ? quelles furent ses aventures ? à quelle époque fleurit-il ? ce sont des questions qui ont défié toutes les recherches des antiquaires. On croit seulement, en général, qu'André Ferrara était un ouvrier espagnol ou italien que Jacques IV ou Jacques V fit venir en Écosse pour apprendre aux Ecossais l'art de fabriquer des lames de sabre. Des nations barbares excellent dans la fabrication des armes, et les Ecossais avaient fait de grands progrès dans l'art de forger les sabres, dès le temps de la bataille de Pinkie. L'historien Patten en parle à cette époque comme « notablement larges et minces, étant universellement fabriqués pour trancher, et d'une trempe si exquise, que je n'en ai jamais vu d'aussi bons ; de sorte que je crois difficile d'en faire de meilleurs. » (*Relation de l'expédition de Somerset.*)

On peut remarquer que les meilleurs et les véritables André Ferrara portent sur leur lame la marque d'une couronne. (*Note de l'auteur.*)

Fergus ne partageait que bien faiblement les sentimens même des personnes qu'il aimait, à moins qu'ils ne fussent d'accord avec l'humeur dans laquelle il se trouvait pour le moment, mais surtout lorsqu'ils contrariaient quelque projet favori dont il s'occupait avec ardeur. Fergus lui-même s'apercevait bien quelquefois qu'il avait offensé Waverley; mais toujours occupé de quelque plan ou de quelque dessein qu'il avait formé, il ne faisait jamais assez d'attention à l'étendue ou à la durée du mécontentement de son ami; de sorte que la répétition de ces petites offenses avait un peu refroidi l'extrême attachement du jeune volontaire pour son commandant.

Le Chevalier fit à Waverley, suivant sa coutume, l'accueil le plus obligeant, et y ajouta beaucoup de complimens sur sa valeur distinguée. Il le prit ensuite à part, et lui adressa plusieurs questions concernant le colonel Talbot. Quand il eut reçu de lui tous les renseignemens qu'Edouard était en état de lui donner sur cet officier et sur ses liaisons, il ajouta : — Je ne puis m'empêcher de penser, monsieur Waverley, que, puisque le colonel est si intimement lié avec notre digne et excellent ami sir Everard Waverley, et que son épouse est de la maison de Blandeville, dont le dévouement aux vrais et loyaux principes de l'Eglise anglicane est si généralement connu, ses sentimens privés ne peuvent nous être défavorables, quelque masque qu'il ait pu prendre pour se conformer aux circonstances.

— D'après le langage qu'il m'a tenu aujourd'hui, dit Edouard, je suis forcé d'être d'un avis bien opposé à celui de Votre Altesse Royale.

— Eh bien! cela vaut du moins la peine d'en faire l'essai. Je mets donc le colonel Talbot sous votre garde, et vous donne tout pouvoir d'agir à son égard comme vous le jugerez convenable. J'espère que vous trouverez le moyen de vous assurer de ses véritables dispositions à l'égard de la restauration du roi notre père.

— Je suis convaincu, répondit Waverley en s'inclinant avec respect, que si le colonel Talbot donne sa parole d'honneur, on ne doit pas craindre qu'il y manque; mais s'il s'y refuse, j'ose espérer que Votre Altesse Royale chargera tout autre que le neveu de son ami du soin de lui imposer une contrainte nécessaire.

— Je ne chargerai que vous de ce soin, répondit le Prince en souriant, mais en répétant son ordre d'un ton péremptoire. Il est important pour le bien de mon service, ajouta-t-il, qu'il paraisse régner une bonne intelligence entre vous et lui, quand même vous ne pourriez gagner sa confiance. Vous le recevrez donc à votre quartier; et s'il refuse de donner sa parole d'honneur, vous demanderez une garde convenable. Je vous prie de vous en occuper sur-le-champ. Demain, nous retournons à Edimbourg.

Renvoyé ainsi aux environs de Preston, Waverley perdit le spectacle de l'acte solennel d'hommage du baron de Bradwardine. Mais en ce moment il songeait si peu à tout ce qui n'était que vanité, qu'il avait oublié la cérémonie pour laquelle Fergus avait voulu exciter sa curiosité. Mais le lendemain il parut une gazette officielle qui rendait un compte détaillé de la bataille de Gladsmuir[1], comme les Montagnards désignèrent leur victoire. Elle annonçait que le Chevalier avait ensuite tenu sa cour à Pinkie, et se terminait par le paragraphe suivant, entre autres descriptions en style ampoulé, de ce qui s'était passé dans la soirée :

« Depuis le traité fatal qui anéantit l'indépendance de la nation écossaise[2], nous n'avions pas eu le bonheur de voir quelqu'un des nobles seigneurs du pays s'acquitter envers nos princes de ces actes d'hommage féodal, qui, fondés sur des traits splendides de valeur écossaise, rappellent le souvenir des premiers temps de cette monarchie, et la noble et chevaleresque simplicité de ces liens qui unissaient à la Couronne les guerriers qui l'avaient toujours soutenue et défendue. Ce soir, 20 septembre, nous avons assisté à une de ces cérémonies qui appartiennent aux anciens jours de gloire de l'Ecosse. Le cercle venait d'être formé, lorsque Cosme Comyne Bradwardine de Bradwardine, colonel, etc., etc., accompagné de M. D. Macwheeble, bailli de l'ancienne baronnie de Bradwardine (qui vient d'être nommé, dit-on, commissaire des guerres), s'avança vers Son Altesse Royale, et, par forme d'acte public, lui demanda la permission de remplir auprès de sa personne, comme représentant le roi son père, les devoirs qui lui étaient imposés par la charte octroyée à l'un de ses ancêtres par Robert Bruce, et en vertu de

(1) La plaine de Gladsmuir fut en effet le véritable champ de bataille.
(2) Le traité d'union de l'Ecosse à l'Angleterre.

laquelle il possède la baronnie de Bradwardine et le domaine de Tully-Veolan ; l'original de laquelle charte a été produit aux maîtres en la cour de la chancellerie de Son Altesse Royale, et par eux examiné. Sa demande ayant été reconnue légitime et enregistrée, Son Altesse Royale plaça son pied sur un coussin, et le baron de Bradwardine, mettant le genou droit à terre, dénoua les courroies des *brogues*, ou souliers à talons bas, que notre jeune héros porte en témoignage de son affection pour ses braves compagnons d'armes. Cela fait, et après avoir annoncé que la cérémonie était terminée, Son Altesse Royale embrassa le brave vétéran, et protesta que, si ce n'eût été pour se conformer à une disposition de Robert Bruce, rien n'aurait pu le déterminer à recevoir même le symbole d'une fonction servile, de mains qui avaient si bravement combattu pour remettre la couronne sur la tête de son père.

« Le baron de Bradwardine prit alors des mains de M. le commissaire Macwheeble, un acte portant que tous les points et toutes les circonstances de l'hommage avaient été *ritè et solemniter acta et peracta*, lequel acte a été exactement transcrit au protocole du lord grand-chancelier, dans les registres de la chancellerie. On assure qu'il est dans les intentions de Son Altesse Royale, quand le bon plaisir de Sa Majesté sera connu, d'élever le colonel Bradwardine à la pairie, avec le titre de vicomte de Bradwardine et de Tully-Veolan, et qu'en attendant, Son Altesse Royale, au nom de l'autorité de son père, a bien voulu lui accorder une honorable addition d'armoiries, savoir : un tire-botte en sautoir avec une claymore nue, pour être cantonnée à droite de son écusson, et cette devise nouvelle au-dessous :

« Tire et tire. »

— Si ce n'était le souvenir de la plaisanterie de Fergus, pensa Waverley après la lecture de ce long et grave document, tout cela ne me semblerait pas très extraordinaire, et je serais loin d'y associer aucune idée burlesque. Eh bien ! après tout, chaque chose a son bon et mauvais côté ; dans le fond, je ne vois pas pourquoi le tire-botte du baron ne pourrait pas tenir sa place dans le blason tout aussi bien que les seaux, les charriots, les roues, les socs de charrue, les navettes, les chandeliers, et autres ustensiles, qu'on trouve sur les écussons de nos plus anciennes familles.

Mais cet épisode n'est qu'une digression, il faut en revenir à notre histoire.

Lorsque Waverley fut de retour à Preston, il trouva le colonel Talbot remis des profondes émotions qu'un concours d'évènemens fâcheux lui avait fait éprouver. Il avait repris son caractère naturel, qui était celui d'un gentilhomme et d'un officier anglais, noble, ouvert, généreux, mais non exempt de prévention contre les personnes qui n'étaient pas ses compatriotes, ou qui ne partageaient pas ses opinions politiques. Quand Edouard lui apprit que le Chevalier lui avait confié la garde de sa personne, il répondit : — Je ne croyais pas que je devrais jamais à ce jeune homme tant d'obligation qu'il m'en impose par cette détermination. Je puis du moins répéter de bon cœur la prière de cet honnête ministre presbytérien qui disait naguère que, puisqu'il était venu chercher parmi nous une couronne terrestre, il souhaitait que ses travaux fussent bientôt récompensés par une couronne céleste (*dddd*). Je vous donne volontiers ma parole d'honneur que je ne ferai pas la moindre tentative pour m'évader à votre insu, puisque, dans le fait, je ne suis venu en Écosse que pour vous y rencontrer ; et je suis charmé d'y avoir réussi, même dans la situation où je me trouve ; mais je présume que nous ne resterons pas long-temps ensemble. Votre *Chevalier* (c'est un nom que nous pouvons lui donner tous deux) avec ses plaids et ses bonnets bleus, ne tardera pas sans doute à continuer sa croisade vers le sud.

— Non, que je sache. Je crois que l'armée fera quelque séjour à Édimbourg, pour réunir des renforts.

— Et pour assiéger le château ! dit le colonel avec un sourire sardonique... Eh bien ! dans ce cas, à moins que le général Preston, mon ancien commandant, ne devienne un traître, ou que la forteresse ne tombe dans le lac du Nord [1], je crois que nous aurons le temps de faire connaissance. Je parierais que votre brave Chevalier s'est mis dans la tête que je deviendrais votre prosélyte ; et comme je désire que vous deveniez le mien, il ne peut y avoir de proposition plus équitable, que de nous donner les moyens d'entrer en conférence ensemble. Mais, comme je vous ai parlé aujourd'hui sous l'influence d'une émotion à laquelle

(1) Le lit de ce lac sépare encore la ville vieille de la ville neuve ; mais il est desséché depuis long-temps, quoiqu'il conserve son nom de lac ; *Loch-North*.

je m'abandonne rarement, j'espère que vous me dispenserez d'entrer de nouveau en controverse jusqu'à ce que nous nous connaissions un peu mieux.

CHAPITRE LI.

Intrigues d'amour et de politique.

Il n'est pas nécessaire de mentionner dans cette histoire l'entrée triomphante du Prince dans Édimbourg, après l'affaire décisive de Preston. Nous pouvons pourtant en rapporter une circonstance, parce qu'elle montre toute la grandeur d'âme de Flora Mac-Ivor.

Dans l'ivresse et le désordre de ce moment joyeux, les Montagnards qui entouraient le Prince déchargèrent plusieurs fois leurs fusils, et l'un d'eux ayant été par hasard chargé à balle, la balle effleura la tempe de Flora pendant qu'elle était sur un balcon, agitant son mouchoir (*eeee*) : Fergus, témoin de cet accident, vola vers sa sœur. Lorsqu'il eut vu que la blessure était peu de chose, il tira sa claymore pour aller fondre sur celui dont la négligence lui avait fait courir un si grand danger. — Pour l'amour du ciel ! s'écria Flora en le retenant par son plaid, ne faites aucun mal à ce pauvre homme ! Remerciez plutôt le ciel avec moi que cet accident soit arrivé à Flora Mac-Ivor ; car, si un Whig eût été atteint, on aurait prétendu que le coup avait été tiré sur lui à dessein.

Waverley échappa à l'alarme que lui eût fait éprouver cet accident, ayant été inévitablement retardé par la nécessité d'accompagner le colonel Talbot à Édimbourg.

Ils firent la route à cheval ; et, comme pour sonder mutuellement leurs sentimens, ils firent rouler la conversation sur des sujets ordinaires et indifférens.

Quand Waverley la fit tomber sur ce qui l'intéressait le plus, la position de son père et de son oncle, le colonel Talbot parut alors chercher à alléger son inquiétude plutôt qu'à l'augmenter; il sembla surtout montrer cette disposition quand il eut appris

l'histoire de Waverley, que celui-ci ne se fit pas scrupule de lui confier.

—Ainsi donc, dit le colonel, vous n'avez pas agi avec préméditation, pour me servir d'un terme du barreau, à ce que je crois, en faisant cette démarche inconsidérée. Vous êtes entré au service de ce Chevalier-errant Italien [1], leurré par quelques phrases civiles qu'il vous a adressées, et séduit par une couple de ses sergens recruteurs des montagnes. C'est une triste folie, sans doute, mais elle n'est pas à beaucoup près aussi criminelle que j'étais porté à le croire. Cependant vous ne pouvez déserter, dans le moment actuel, même les drapeaux du Prétendant. — Cela paraît impossible. Mais je ne doute guère que, dans les dissensions qui ne peuvent manquer de s'élever dans cette masse hétérogène d'hommes grossiers et désespérés, il ne se présente quelque occasion dont vous pourrez profiter pour vous dégager honorablement des liens d'un engagement imprudent avant que la bombe crève. Quand cela pourra se faire, je vous conseille de passer en Flandre, dans une place de sûreté que je vous indiquerai, et je pense que je pourrai obtenir votre grâce du gouvernement, quand vous aurez passé quelques mois sur le continent.

— Je ne puis vous permettre, colonel Talbot, dit vivement Waverley, de faire aucun plan fondé sur mon intention d'abandonner une entreprise à laquelle j'ai pris part, peut-être un peu légèrement, mais du moins de ma propre volonté, et avec la résolution de souffrir tout ce qui pourra en résulter.

— J'espère, répondit le colonel Talbot en riant, que, si vous me défendez de parler, du moins vous me laisserez maître de mes pensées et de mes espérances. Mais n'avez-vous jamais examiné votre paquet mystérieux ?

— Il est avec mon bagage ; nous le trouverons à Edimbourg.

Ils arrivèrent bientôt à Édimbourg ; les quartiers d'Édouard lui avaient été assignés, d'après les ordres du Prince lui-même, dans une maison agréable où il y avait un appartement pour le colonel Talbot. Waverley n'eut rien de plus pressé que d'examiner son porte-manteau. Après une courte recherche, le paquet en tomba, et il l'ouvrit avec empressement.

Une première enveloppe avait pour toute adresse : *A Édouard*

(1) Le colonel Talbot veut dire par là : « *un chevalier catholique romain* ; » à moins qu'il ne fasse simplement allusion au séjour de Charles-Edouard en Italie.

Waverley. Elle renfermait plusieurs lettres décachetées. Les deux premières qu'il ouvrit lui étaient adressées par le colonel Gardiner. Celle dont la date était la plus ancienne contenait des reproches faits avec douceur et bonté de ce qu'il n'avait pas eu plus d'égard aux avis que le colonel lui avait donnés sur la manière dont il employait le temps de son congé, dont la prolongation, lui rappelait-il, était sur le point d'expirer. — « Sans cette circonstance, ajoutait-il, d'après les nouvelles qui circulent ici, et d'après les instructions que j'ai reçues du bureau de la guerre, j'aurais été forcé de vous rappeler. Les échecs que nous avons éprouvés en Flandre nous font craindre, au dehors, une invasion de l'ennemi, et, au dedans, une insurrection des mécontens. Je vous invite donc à revenir le plus tôt possible au quartier-général du régiment. Je suis fâché d'avoir à ajouter que cette mesure est d'autant plus nécessaire qu'il y a quelque insubordination dans votre compagnie ; et j'attends pour faire une enquête à ce sujet, que vous soyez arrivé pour y coopérer avec moi. »

La seconde était datée de huit jours plus tard, et écrite du style qu'on devait attendre du colonel, puisqu'il n'avait pas reçu de réponse à la première. Il rappelait à Waverley ses devoirs en qualité d'homme d'honneur, d'officier et d'Anglais. Il l'informait de l'esprit de mutinerie, qui augmentait dans sa compagnie; lui disait que quelques soldats avaient même donné à entendre que leur capitaine approuvait et encourageait leur insubordination ; enfin le colonel lui exprimait son regret et son extrême surprise, qu'il n'eût pas obéi à ses ordres en revenant au quartier-général ; lui rappelait que son congé était expiré ; et le conjurait en termes dans lesquels le ton d'une remontrance paternelle se mêlait à celui de l'autorité militaire, de réparer son erreur en rejoignant sur-le-champ le régiment. Il finissait par dire : « Pour être plus certain que cette lettre vous arrivera, je vous l'envoie par Tims, caporal dans votre compagnie, et je lui donne ordre de vous la remettre en main propre. »

La lecture de ces lettres remplit d'amertume le cœur d'Édouard, et il fut forcé de faire amende honorable à la mémoire de son brave et respectable colonel ; car, sûrement, le colonel Gardiner, ayant tout lieu de croire qu'elles étaient arrivées à leur destination, ne pouvait rien faire de moins, en voyant qu'Édouard négligeait d'y répondre, que d'envoyer son troisième et

dernier ordre, que Waverley avait reçu à Glennaquoich, mais trop tard pour pouvoir y obéir. Sa destitution, par suite de sa négligence apparente à se rendre à son devoir, bien loin d'être un acte de sévérité rigoureuse, n'en était évidemment qu'une conséquence inévitable.

La lettre qu'il lut ensuite était du major de son régiment. Il lui donnait avis qu'il circulait dans le public des bruits qui compromettaient son honneur; qu'on disait qu'un nommé *Falconer de Ballihopple*, ou un nom à peu près semblable, avait proposé devant lui un toast de rébellion, et qu'il avait laissé passer en silence cet outrage fait à la famille royale, quoiqu'il fût si grossier qu'un gentilhomme de la compagnie, dont le zèle pour le gouvernement n'était pas très ardent, avait pris fait et cause dans cette affaire; qu'en supposant les faits vrais, le capitaine Waverley avait ainsi souffert qu'un étranger demandât raison d'une injure qu'en sa qualité d'officier il devait regarder comme personnelle. Le major finissait par dire qu'aucun des compagnons d'armes du capitaine Waverley ne pouvait croire cette histoire scandaleuse; mais qu'ils pensaient tous que son propre honneur et celui du régiment exigeaient indispensablement qu'il la démentît lui-même sur-le-champ.

— Que pensez-vous de tout cela? lui dit le colonel Talbot, à qui Waverley remit ces lettres après les avoir lues.

— Ce que j'en pense? Elles font qu'il m'est impossible de penser: il y a de quoi me faire perdre la raison.

— Calmez-vous, mon jeune ami: ouvrez ces autres sales chiffons qui restent encore.

Le premier était une lettre adressée à M. W. Ruffin, et ainsi conçue:

« CHAIR MONCHIEUR,

« Quelques uns de nos jeune goujons ne veule pas mordre quoique je leur dise que vous m'avé montré le seau du jeune Squire. Mais Tims vous remetra la lettre selon vot'dezir, et dira au vieu Addam qu'il les a remise au main propre du Squire, puisqu'au vôtre c'est de même, et huzza pour la haute Éclise et pour Sachefrel, comme mon paire chante à la mouasson.

« Votre, chair Monchieur,

« H. H. »

« *Poscrif.* Dits au Squire qu'il nous tarde de recevoir de ses nouvelles, et qu'on a des doute parce qu'il n'écrit pas lui-même; et le lieutenant Bottler est envieux et aux aguets. [1] »

— Je suppose, dit le colonel Talbot, que ce Ruffin est votre Donald de la caverne, qui a intercepté vos lettres et entretenu sous votre nom une correspondance aveo le pauvre diable d'Houghton, comme agissant d'après vos ordres.

— Cela ne me paraît que trop vrai. Mais qui peut être Addem?

— Probablement Adam; pour désigner le pauvre Gardiner; une espèce de jeu de mot sur son nom [2].

Les autres lettres étaient écrites dans le même sens; mais les machinations de Donald Bean Lean ne tardèrent pas à être placées sous un jour plus complet.

John Hodges, un des domestiques de Waverley, qui n'avait pas quitté le régiment, et qui avait été fait prisonnier à Preston, se montra en ce moment; il avait cherché son maître dans le dessein de rentrer à son service. Il raconta que peu de temps après que Waverley eut quitté le quartier-général du régiment, un colporteur nommé Ruffin, Ruthwen ou Rivane, connu des soldats sous le nom de Wily Will [3], avait fait de fréquens voyages à la ville de Dundee. Il paraissait ne pas manquer d'argent, vendait ses marchandises à très bon marché, semblait toujours disposé à régaler ses amis au cabaret, et il parvint aisément ainsi à se mettre dans les bonnes grâces d'un grand nombre de dragons de la compagnie de Waverley, et particulièrement du brigadier Houghton, et d'un autre sous-officier nommé Timms. Il leur avait communiqué, au nom de leur capitaine, un plan pour quitter le régiment, et aller le joindre dans les montagnes, où l'on disait que les clans avaient déjà pris les armes en grand nombre. Ces jeunes gens, qui avaient été élevés dans des opinions jacobites, en tant qu'ils pouvaient avoir des opinions, et qui savaient que sir Everard, leur seigneur, avait toujours été

(1) Nous n'avons reproduit qu'une partie des fautes d'orthographe de cette lettre, de peur d'être peu intelligible. Rien n'est facile comme de la supposer très-mal écrite, en lettre de soldat.

(2) Le lecteur peut se souvenir que dans le chap. IX, le vieux Saunders s'occupant du jardinage est appelé

Un autre père Adam cultivant ce jardin.

Adam est comme un nom général donné aux jardiniers. Le colonel se nommait Gardiner, et *gardener* signifie jardinier.

(3) Will le rusé.

supposé les professer, tombèrent aisément dans le piége. Comme Waverley était assez loin dans les montagnes, ils trouvèrent moins singulier qu'il transmît ses lettres par l'entremise d'un colporteur, et la vue de son cachet, bien connu, semblait rendre authentiques des négociations qu'il aurait été dangereux de conduire par écrit. Cependant le complot commença à s'éventer par suite des propos imprudens et prématurés de ceux qui y prenaient part. Wily Will prouva qu'il était bien nommé, car, dès l'instant qu'on eut des soupçons, il ne reparut plus. Lorsque la destitution d'Edouard Waverley fut annoncée par la gazette, une grande partie de sa compagnie se mutina, mais elle fut entourée et désarmée par le reste du régiment. Houghton et Timms furent condamnés par le conseil de guerre à être fusillés; mais on leur permit ensuite de tirer au sort, et Timms fut la victime. Houghton montra le plus sincère repentir, les explications et les reproches du colonel l'ayant persuadé qu'il avait réellement commis un très grand crime. Il est remarquable que, dès que le pauvre malheureux en fut convaincu, il ne douta pas que l'instigateur du complot n'eût agi sans mission; car, disait-il, si c'était une chose déshonorante et contre l'Angleterre, le Squire ne pouvait en rien savoir; il n'avait jamais ni fait ni songé à faire rien qui fût déshonorant; non! pas plus que sir Everard, et que tous les Waverley qui avaient vécu auparavant! et quant à lui, il vivrait et mourrait dans la conviction que Ruffin avait tout fait de sa propre tête.

La force de la conviction qu'il exprima à ce sujet, et les assurances positives qu'il donna que les lettres destinées à Waverley avaient été remises à Ruthwen, avaient opéré dans l'esprit du colonel Gardiner cette révolution dont il avait parlé à Talbot.

Le lecteur a compris depuis long-temps que c'était Donald Bean Lean qui avait joué le rôle d'embaucheur en cette occasion. Voici en deux mots quels avaient été ses motifs. Naturellement actif et intrigant, il avait été employé depuis long-temps, comme agent subalterne et comme espion, par des gens qui avaient la confiance du Chevalier, bien plus souvent que ne le soupçonnait même Fergus Mac-Ivor, sous la protection duquel il vivait, mais qu'il craignait et qu'il n'aimait pas. C'était grâce au succès qu'il obtiendrait dans cette carrière politique qu'il espérait, par quelque coup hardi, pouvoir s'élever au-dessus de son métier précaire et dangereux de brigandage. Il était surtout employé à connaître

la force des régimens en garnison en Ecosse, le caractère des officiers, etc. Depuis long-temps il avait jeté les yeux sur la compagnie de Waverley, comme facile à séduire. Donald croyait même que Waverley était, au fond du cœur, un zélé partisan des Stuarts, ce que semblait confirmer son long séjour chez le baron jacobite de Bradwardine. Lorsqu'il vit donc arriver notre héros dans sa caverne avec un homme du clan de Glennaquoich, le brigand ne put se persuader que ce voyage n'eût d'autre motif que la curiosité : il conçut aussitôt l'espoir d'être employé dans quelque intrigue importante sous les auspices de ce riche et jeune Anglais. Le peu d'attention que fit Waverley aux ouvertures qu'il lui ménagea pour le porter à s'expliquer ne le détrompa même pas. Il attribua sa conduite à une réserve prudente; mais, piqué de n'être pas admis à la confidence d'un secret qui lui promettait des chances de fortune, il résolut de jouer un rôle dans le drame, qu'on voulût lui en donner un ou non. Dans ce dessein, il s'empara du cachet d'Edouard pendant qu'il dormait, afin de le montrer à celui des dragons qu'il pourrait croire dans la confidence du capitaine. Son premier voyage à Dundee, ville où le régiment était en garnison, le désabusa de sa première supposition, mais lui ouvrit une nouvelle carrière d'intrigues. Il savait qu'il n'y avait pas de service que les amis du Chevalier récompenseraient mieux que celui d'amener sous ses étendards une partie de l'armée régulière. Pour y parvenir, il eut recours aux manœuvres que le lecteur connaît déjà, et qui expliquent tout ce qu'il y a d'obscur dans les évènemens qui précédèrent le départ d'Edouard de Glennaquoich.

D'après les conseils du colonel Talbot, Waverley refusa de garder à son service le jeune homme dont le récit venait de jeter un nouveau jour sur ces intrigues. Talbot lui représenta que ce serait rendre un très mauvais office à ce pauvre garçon, que de l'engager dans une entreprise désespérée ; et que, quoi qu'il pût arriver, le témoignage de ce jeune homme pourrait servir du moins à expliquer les circonstances qui avaient porté Waverley lui-même à y prendre part.

Waverley écrivit donc à son père et à son oncle le détail abrégé de tout ce qui lui était arrivé, en leur faisant observer que, dans les circonstances présentes, ils ne devaient lui faire aucune réponse. Le colonel Talbot remit au jeune dragon une lettre pour le capitaine d'un des vaisseaux de guerre anglais qui

croisaient dans le Frith [1] : il le priait de faire transporter ce jeune homme à Berwick, avec un passeport pour le comté de***. Cet homme reçut tout l'argent qu'il lui fallait pour faire un prompt voyage; et, profitant de l'indication qui lui fut donnée, il parvint à gagner à prix d'argent un pêcheur, qui le conduisit à bord du vaisseau.

Fatigué de la présence de Callum Beg, qui lui semblait avoir quelque disposition à espionner ses démarches, Waverley prit à son service un simple paysan d'Edimbourg, qui avait pris la cocarde blanche dans un accès de jalousie, parce que Jenny Job avait dansé pendant toute une nuit avec Bullock, caporal de fusiliers anglais.

CHAPITRE LII.

Intrigues de société et d'amour.

La conduite du colonel Talbot à l'égard de Waverley devint plus amicale après que celui-ci lui eut donné sa confiance; et comme ils étaient nécessairement souvent ensemble, Édouard en apprécia mieux le caractère du colonel. Il semblait d'abord y avoir quelque chose de dur dans la manière forte dont Talbot exprimait son antipathie ou sa censure, quoique en général personne ne fût plus facile à convaincre; l'habitude du commandement avait aussi donné à ses manières un air absolu et péremptoire, malgré le vernis de politesse qu'il devait à la fréquentation intime des cercles du grand monde. Comme militaire, il différait de tous ceux que Waverley avait vus. Le baron de Bradwardine était un pédant portant les armes; le major Melville, minutieusement attentif aux détails techniques de la discipline, donnait plutôt l'idée d'un homme habile à faire manœuvrer un bataillon, que d'un général propre à commander une armée. Quant à Fergus, son esprit militaire était tellement mêlé de plans et de vues politiques, qu'il aurait convenu à un petit souverain plutôt qu'à

(1) Frith en écossais signifie détroit, ou bras de mer. On appelle vulgairement le Frith le détroit ou embouchure du Forth près d'Edimbourg : *The Frith of Forth.*

un soldat. Mais le colonel Talbot était en tout point le type de l'officier anglais : toute son âme était dévouée au service de son roi et de son pays, sans qu'il s'enorgueillît de posséder la théorie de son art comme le baron, ou d'en connaître les minuties pratiques comme le major, ou enfin de faire servir son savoir à ses projets d'ambition personnelle comme le chef de Glennaquoich. Il faut y ajouter que Talbot avait des connaissances étendues et un goût cultivé, quoiqu'il fût fortement imbu, comme nous l'avons déjà fait observer, de tous ces préjugés qui sont spécialement anglais.

Édouard apprit peu à peu à connaître le caractère du colonel, car l'armée des Montagnards perdit plusieurs semaines à faire inutilement le siége de la citadelle, et pendant tout ce temps Waverley n'eut guère autre chose à faire que de chercher les amusemens que pouvait lui offrir la société. Il désirait vivement que son nouvel ami consentît à se lier avec ses premières connaissances; mais après une visite ou deux, le colonel secoua la tête, et ne voulut pas faire de nouvelles épreuves. Il alla même plus loin, et dit que le baron était le pédant le plus formaliste et le plus insupportable qu'il eût jamais eu le malheur de rencontrer, et le chef de Glennaquoich un Écossais francisé, possédant toute la finesse et les qualités spécieuses de la nation chez laquelle il avait été élevé, avec l'humeur orgueilleuse, inquiète et vindicative, de son propre pays. — Si le diable, dit le colonel, avait cherché un agent pour tout bouleverser dans ce malheureux pays, je crois qu'il n'aurait pu en trouver un meilleur que ce drôle, dont le caractère paraît également actif, souple, malfaisant, et qui commande en maître absolu une bande de ces coupe-jarrets qu'il vous plaît de tant admirer.

Les dames ne furent pas épargnées dans sa censure; il convenait que Flora Mac-Ivor était une belle femme, et Rose Bradwardine une jolie fille, mais il soutenait que la première détruisait tout l'effet de ses charmes par l'affectation de ses grands airs, dont elle avait sans doute pris le modèle à la prétendue cour de Saint-Germain [1]. Quant à Rose Bradwardine, il croyait qu'il était impossible que qui que ce fût admirât une pauvre jeune créature sans instruction, et à qui le peu d'éducation qu'elle avait

(1) On sait que Jacques II habita le château de Saint-Germain. Le colonel appelle ici sa cour *a mock-court*, une cour de théâtre; car il entre dans son caractère d'animosité politique de ne pas épargner les allusions ironiques aux Stuarts.

reçue convenait aussi mal à son sexe et à son âge, que si elle se montrait n'ayant pour tout costume qu'un vieil uniforme de son père. Cependant une grande partie de ces reproches était inspirée au digne colonel par sa mauvaise humeur et ses préjugés. Une cocarde blanche sur le sein, une rose blanche dans les cheveux, et le Mac en avant d'un nom, auraient suffi pour métamorphoser à ses yeux un ange en diable : et en effet, il disait lui-même en riant, qu'il ne supporterait pas Vénus elle-même si on l'annonçait dans un salon sous le nom de miss *Mac-Jupiter* [1].

Le lecteur pense bien que Waverley voyait ces jeunes personnes avec d'autres yeux. Pendant tout le temps du siége, il leur rendit des visites journalières, quoiqu'il reconnût avec douleur qu'il faisait aussi peu de progrès pour toucher le cœur de Flora, que l'armée du Chevalier pour prendre la citadelle. Flora suivit exactement le plan qu'elle s'était tracé de le traiter avec indifférence, sans affecter de l'éviter ou de fuir l'occasion de se trouver avec lui. Toutes ses paroles, tous ses regards étaient strictement d'accord avec son système ; et ni l'abattement de Waverley, ni la colère que Fergus pouvait à peine réprimer, ne purent obtenir de Flora pour Édouard que ce qu'exigeait la politesse la plus ordinaire. D'une autre part, Rose Bradwardine gagna peu à peu dans l'esprit de notre héros. Il eut plusieurs occasions de remarquer qu'à mesure qu'elle perdait son extrême timidité, ses manières prenaient un caractère plus élevé ; que les circonstances critiques et orageuses du temps semblaient éveiller en elle une certaine dignité de sentimens et de langage qu'il n'avait point observée jusqu'alors, et qu'elle ne laissait échapper aucune occasion d'étendre ses connaissances et de perfectionner son goût.

Flora Mac-Ivor appelait Rose son élève, et prenait soin de l'aider dans ses études, et de cultiver son goût et son intelligence. Un bon observateur aurait pu remarquer qu'en présence d'Édouard, elle cherchait à faire briller les talens de son amie plutôt que les siens. Mais je dois prier le lecteur de supposer que cette générosité et ce désintéressement étaient cachés avec la délicatesse la plus adroite, de manière à éloigner toute idée d'affectation, de sorte que sa conduite était aussi éloignée du manége ordinaire d'une jolie femme affectant d'en prôner une autre, que

(1) Mac signifie fils ou fille de...

l'amitié de David et de Jonathan, de l'intimité de deux fats de Bond-Street. Le fait est que, quoique l'effet fût senti, la cause pouvait à peine s'en deviner. Chacune d'elles, comme deux excellentes actrices, parfaites dans leur genre, jouait son rôle de manière à enchanter tous les spectateurs, sans qu'on pût se douter que Flora cédait toujours à son amie celui qui devait faire paraître ses talens avec plus d'avantage.

Mais Rose Bradwardine avait pour Waverley un attrait puissant auquel peu d'hommes peuvent résister; c'était l'intérêt marqué qu'elle prenait à tout ce qui l'intéressait lui-même. Elle était trop jeune et trop novice pour sentir toutes les suites de l'attention constante qu'elle lui accordait. Son père était trop absorbé par ses discussions savantes et militaires pour remarquer le penchant de sa fille; et Flora Mac-Ivor ne cherchait point à l'alarmer par ses remontrances, parce qu'elle voyait dans la conduite de son amie la chance la plus probable d'amener Waverley à la payer de retour.

La vérité est que, dans la première conversation qu'elles eurent ensemble après leur réunion, Rose avait découvert à son amie clairvoyante la situation de son cœur, quoiqu'elle ne la connût pas elle-même. Depuis ce moment, non-seulement Flora fut plus déterminée que jamais à rejeter définitivement les propositions de Waverley, mais elle désira vivement que sa tendresse changeât d'objet et se fixât sur miss Bradwardine. Elle n'en poursuivit pas ce projet avec moins de zèle, quoique son frère, moitié en plaisantant, moitié sérieusement, eût quelquefois parlé de faire la cour à son amie; elle savait que Fergus avait sur l'institution du mariage toute la latitude d'opinion qu'on en a sur le continent, et qu'il n'aurait voulu de la main d'un ange que dans le but de fortifier ses alliances et d'augmenter son crédit et sa fortune. Le bizarre projet du baron de vouloir laisser passer ses domaines à un héritier mâle éloigné, au détriment de sa propre fille, semblait donc devoir être un obstacle insurmontable qui empêcherait Fergus de jamais penser sérieusement à Rose Bradwardine. En effet, la tête de Fergus était un foyer perpétuel d'intrigues et de projets de toute espèce. Tel qu'un ouvrier plus ingénieux que persévérant, il abandonnait quelquefois un plan tout à coup et sans motif, pour s'occuper d'un autre qui venait de sortir de la forge de son imagination, ou auquel il avait déjà renoncé auparavant au milieu de ses

efforts pour l'exécuter. Il était donc souvent difficile de prévoir quelle ligne de conduite il suivrait définitivement, en quelque occasion que ce fût.

Quoique Flora fût sincèrement attachée à son frère, dont elle aurait admiré l'activité et l'énergie, indépendamment des liens du sang, elle n'était nullement aveugle sur ses défauts. Elle les regardait comme très dangereux pour toute femme qui placerait son espoir de bonheur conjugal dans la jouissance tranquille de la société domestique, et dans l'échange d'une affection exclusive. Édouard, malgré son esprit romanesque et ses premiers rêves de gloire et de combats, lui paraissait au contraire fait pour apprécier le bonheur de la vie domestique. Il ne cherchait pas à prendre une part très active dans les grandes scènes qui se passaient constamment autour de lui. Les discussions des chefs rivaux sur leurs prétentions, leurs droits, leurs intérêts, discussions qui avaient souvent lieu en sa présence, lui causaient plus d'ennui qu'elles ne lui inspiraient d'intérêt. Toutes ces circonstances désignaient Édouard comme l'homme fait pour assurer le bonheur de Rose, dont l'esprit avait une heureuse conformité avec le sien.

Elle remarquait ce trait du caractère d'Edouard, un jour qu'elle était seule avec miss Bradwardine.

— Il a trop d'esprit et de goût, répondit Rose, pour s'intéresser à des querelles si puériles. Que lui importe, par exemple, de savoir si le chef du clan des Mac-Indallaghers, qui n'a amené que cinquante hommes, doit prendre le titre de colonel ou celui de capitaine? Comment voulez-vous que M. Waverley s'occupe sérieusement de cette violente altercation qui s'éleva entre votre frère et le jeune Corrinaschian, pour savoir si le poste d'honneur appartient à l'aîné des cadets d'un clan, ou au plus jeune?

— Ma chère Rose, si M. Waverley possédait les qualités héroïques que vous lui supposez, il prendrait intérêt à ces affaires, non comme étant très importantes par elles-mêmes, mais pour s'établir médiateur entre les esprits ardens qui en font un sujet de discorde. N'avez-vous pas vu, quand Corrinaschian prit un ton si haut, en portant la main à son sabre, M. Waverley lever la tête, comme s'il se fût éveillé d'un profond sommeil, et demander froidement de quoi il s'agissait?

— Sans doute; mais les éclats de rire que sa distraction occa-

sions ne servirent-ils pas beaucoup mieux à terminer la dispute que tout ce qu'il aurait pu dire ?

— J'en conviens ; mais avouez, ma chère Rose, qu'il eût été bien plus honorable pour M. Waverley d'apaiser cette altercation par la force de la raison.

— Voudriez-vous lui donner la charge de pacificateur-général au milieu de ces Montagnards, aussi prompts à éclater que la poudre à canon ? Je vous demande pardon, ma chère Flora, vous savez que je ne parle pas de votre frère ; il a plus de bon sens que la moitié des autres ensemble ; mais pouvez-vous penser que ces esprits fiers, emportés, furieux, dont nous voyons une partie des querelles, et dont nous entendons raconter les autres, et qui me font mourir de frayeur tous les jours de ma vie, puissent être comparés à Waverley ?

— A Dieu ne plaise, ma chère Rose, que je le compare à ces hommes sans éducation ! Je regrette seulement qu'avec ses talens et son génie, il ne cherche point à prendre dans la société la place à laquelle ils lui donnent éminemment le droit de prétendre, et qu'il ne leur donne pas tout leur essor pour servir la noble cause dont il s'est déclaré le défenseur. Lochiel, et P***, et M***, et G***, n'ont-ils pas reçu la plus belle éducation ? Peut-on nier qu'ils n'aient des talens ? Pourquoi n'imite-t-il pas leur activité utile ? Je suis tentée de croire que son zèle est glacé par cet Anglais fier et flegmatique avec lequel il est maintenant si souvent.

— Le colonel Talbot ? — C'est sans contredit un homme très déplaisant. On dirait qu'il est persuadé que, dans toute l'Ecosse, il n'y a pas une seule femme qui soit digne de lui présenter une tasse de thé ; mais M. Waverley est si aimable, si instruit, si......

— Oui, dit Flora en souriant, il sait admirer la lune et citer une stance du Tasse.

— Mais vous savez comme il s'est battu à Preston ?

— Oh ! pour ce qui est de se battre, répondit Flora, je crois que tous les hommes (tous ceux qui sont dignes de ce nom) sont à peu près de même. En général, il faut plus de courage pour s'enfuir. D'ailleurs, lorsqu'ils sont en face les uns des autres, ils se battent par instinct, comme les autres animaux, tels que le taureau, le chien, etc., etc. ; mais une entreprise grande et périlleuse n'est pas le fort de Waverley : il n'aurait jamais été son

célèbre aïeul sir Nigel, mais seulement le panégyriste et le poète de sir Nigel. Voulez-vous que je vous dise, ma chère, où il sera parfaitement à son aise et à sa place? — dans le paisible cercle du bonheur domestique, de l'indolence littéraire, et des jouissances du luxe, à Waverley-Honour. Là, il décorera l'antique bibliothèque du château dans le goût gothique le plus exquis, et il en garnira les rayons des volumes les plus rares et les plus précieux; — il dessinera des plans et des paysages, fera des vers, élèvera des temples, creusera des grottes; — dans les belles nuits d'été, il s'arrêtera sous la colonnade de son portique, pour y regarder les daims errans au clair de la lune; ou, étendu sous l'ombrage de vieux chênes, il récitera des vers à sa belle épouse qui s'appuiera snr son bras; — et ce sera un homme heureux.

— Et son épouse sera une femme heureuse, pensa la pauvre Rose; mais elle soupira seulement, et changea d'entretien.

CHAPITRE LIII.

Fergus solliciteur.

Plus Waverley examinait de près la situation de la cour du Chevalier, moins il avait lieu d'en être satisfait. Il s'y trouvait autant de germes d'intrigues et de tracasseries qu'il en aurait fallu pour faire honneur à la cour d'un grand empire, comme on dit que le gland contient toutes les ramifications du chêne qui doit en naître. Chaque personnage un peu marquant avait quelque intérêt particulier dont il s'occupait avec une ardeur qui paraissait à notre héros hors de proportion avec son importance réelle. Presque tous avaient des sujets de mécontentement; les plus légitimes, sans doute, étaient ceux du respectable baron de Bradwardine, qui ne s'affligeait que pour la cause commune.

— Nous aurons de la peine, dit-il un matin à Waverley, après avoir examiné ensemble le château; nous aurons de la peine à gagner la couronne obsidionale. Vous savez que ces couronnes étaient faites avec les plantes et les herbes qui croissent dans une place assiégée, ou peut-être avec l'herbe appelée *pariétaire*,

parietaria. Mais nous ne l'obtiendrons pas, dis-je, par le blocus et le siége du château d'Édimbourg. Il motiva son opinion sur de savantes citations dont nous croyons devoir faire grâce au lecteur.

Waverley, en échappant au baron de Bradwardine, se rendit au logement de Fergus, d'après l'invitation qu'il en avait reçue la veille, pour y attendre son retour d'Holyrood. — Demain, mon cher Waverley, lui avait-il dit, je dois avoir une audience particulière du Prince. Ne manquez pas de venir me féliciter d'un succès dont je ne saurais douter.

Le lendemain arriva, et Waverley trouva dans l'appartement de son ami l'enseigne Mac-Combich, qui l'attendait pour lui rendre compte d'une patrouille qu'il venait de faire le long d'une espèce de fossé qu'on avait creusé autour de la citadelle, et auquel on donnait le nom de tranchée. La voix du chef se fit bientôt entendre sur l'escalier; il criait avec un ton d'impatience et de fureur: — Callum! Callum Beg! — *Diaoul*[1]! Il entra dans l'appartement avec tous les symptômes d'un homme agité par la plus violente colère, et il était peu de visages où la rage se peignît en traits plus marqués que sur le sien. Quand il était dans cet état d'agitation, les veines de son front se gonflaient comme si elles eussent été prêtes à se rompre; ses narines se dilataient, ses joues et ses yeux s'enflammaient, et son regard était celui d'un démoniaque. Ces indices de fureur à demi réprimée étaient d'autant plus effrayans, qu'ils étaient évidemment causés par un violent effort pour modérer un paroxysme de rage presque irrésistible; et qu'ils résultaient d'une lutte intérieure du genre le plus terrible, qui agitait de convulsions tous ses membres.

Il détacha son sabre en entrant, et le jeta par terre avec une telle violence, qu'il roula jusqu'à l'autre bout de l'appartement. — Je ne sais ce qui m'empêche, s'écria-t-il, de faire le serment solennel de ne jamais le tirer pour son service. — Callum, chargez mes pistolets, et apportez-les-moi sur-le-champ, — sur-le-champ! — Callum, que rien n'étonnait, ne troublait, ne déconcertait, obéit avec le plus grand sang-froid. Evan Dhu, sur le front duquel le soupçon que son chef avait été insulté préparait les élémens d'une semblable tempête, attendait dans un sombre silence qu'il lui fît connaître en quel lieu et sur qui la vengeance devait éclater.

(1) Diable! jurement.

— Ah! vous voilà, Waverley! dit Fergus après s'être un peu calmé. Oui, je me souviens de vous avoir invité hier à venir partager mon triomphe; eh bien! vous êtes venu pour être témoin de mon..... dirai-je..... désappointement?

Evan lui présenta le rapport par écrit, qu'il avait à la main: Fergus le jeta loin de lui avec rage. — Je voudrais, dit-il, que le vieux donjon tombât sur la tête des fous qui l'attaquent, et des coquins qui le défendent!..... Je vois, Edouard, que vous croyez que j'ai perdu l'esprit. — Evan, laissez-nous; mais ne vous éloignez pas.

— Le colonel est dans une grande agitation, dit mistress Flockhart à Mac-Combich qu'elle rencontra sur l'escalier; je désire qu'il ne soit pas malade. — Les veines de son front sont tendues comme des ficelles. — Ne voudrait-il rien prendre?

— C'est par une saignée qu'il se guérit ordinairement de pareils accès, répondit tranquillement l'Ancien [1] des montagnes.

Quand l'enseigne fut parti, le chef reprit peu à peu quelque calme. — Je sais, Waverley, dit-il, que le colonel Talbot vous engage, dix fois par jour, à maudire l'engagement que vous avez pris pour nous; — ne le niez pas! car je suis tenté en ce moment d'en faire autant moi-même. Croiriez-vous que ce matin j'ai présenté deux demandes au Prince, et qu'il me les a refusées toutes deux? Qu'en pensez-vous?

— Que puis-je en penser, jusqu'à ce que je sache quelles étaient ces demandes?

— Quoi! qu'importe ce qu'elles étaient? je vous dis que c'est moi qui les ai faites, — moi, à qui il doit plus qu'à trois chefs pris ensemble, tels qu'il voudra les choisir. — Moi qui ai tout négocié, et qui ai fait prendre les armes à tous les clans du comté de Perth, dont pas un ne se serait remué. Je crois que je ne suis pas homme à rien demander de bien déraisonnable, et quand je l'aurais fait, il aurait pu ne pas y regarder de trop près. — Mais vous allez tout savoir, maintenant que je commence à respirer avec quelque liberté. Vous souvenez-vous de mes lettres-patentes de comte? Elles ont quelques années de date; elles étaient la récompense des services que j'avais déjà rendus; et le moins que je puisse dire, c'est que ma conduite subséquente n'en

(1) Nous avons déjà vu qu'on appelait *Anciens* les premiers parens ou officiers du chef, les sous-dignitaires du clan.

a pas diminué le prix. Je sais parfaitement que cette couronne de comte n'est qu'une babiole, et je n'en fais pas plus de cas que vous ne pouvez en faire, vous ou quelque autre philosophe que ce soit du monde entier; car je soutiens que le chef d'un clan tel que celui de Sliochd Nan Ivor, est supérieur en rang à tel comte d'Ecosse que ce puisse être. Mais j'avais une raison particulière pour prendre en ce moment ce maudit titre. Il est bon que vous sachiez que j'ai appris, par hasard, que le Prince avait fortement pressé ce vieux fou de baron de Bradwardine de déshériter son héritier mâle, un cousin au dix-neuvième ou vingtième degré, qui sert dans les troupes de l'électeur de Hanovre, et d'assurer ses domaines à votre jolie petite amie Rose; et comme c'est l'ordre de son roi, de son seigneur suzerain, qui peut changer à son gré la destination d'un fief, le vieux baron paraît avoir pris son parti à cet égard.

— Et que deviendra l'hommage ?

— Au diable l'hommage ! Rose sera sans doute chargée d'ôter les pantoufles de la reine, le jour de son couronnement, ou de quelque autre baliverne semblable. Quoi qu'il en soit, comme Rose Bradwardine aurait toujours été pour moi un parti sortable, sans cette sorte de prédilection de son père pour un héritier mâle, il m'est venu à l'esprit qu'à présent il n'existait plus aucun obstacle, à moins que le baron ne voulût que son gendre prît le nom de Bradwardine, car vous sentez que, dans ma situation, je ne pourrais y consentir; et j'ai pensé que je pouvais éviter cette difficulté en prenant le titre auquel j'ai si bon droit, et qui naturellement devait faire disparaître cette prétention. Si Rose devait être en même temps vicomtesse de Bradwardine de son chef, après la mort de son père, rien de mieux; je n'y aurais fait aucune objection.

— Mais, Fergus, j'étais bien loin de me douter que vous eussiez le moindre attachement pour miss Bradwardine; vous ne cessez de persifler son père.

— J'ai pour miss Bradwardine, mon bon ami, tout l'attachement que je crois que je dois avoir pour la maîtresse future de ma maison, pour la mère de mes enfans. C'est une charmante fille, remplie d'intelligence, et certainement d'une des plus anciennes familles des Basses-Terres. Lorsqu'elle aura pris quelques leçons de Flora, pour se former, elle fera très bonne figure dans le monde. Quant à son père, il est bien vrai que c'est un origi-

nal, un pédant absurde ; mais il a donné de si bonnes leçons à sir Hew-Halbert, à ce cher défunt le laird de Balmawhapple et à d'autres, que personne ne s'avise de se moquer de lui ; ainsi, peu m'importent ses ridicules ! Je vous le répète, je ne voyais aucun obstacle à ce mariage, — pas le moindre, — j'avais tout arrangé dans ma tête.

— Mais, aviez-vous demandé le consentement du baron, ou celui de Rose ?

— A quoi bon ? M'ouvrir au baron avant d'avoir pris mon titre de comte, n'aurait servi qu'à faire naître une discussion contrariante et prématurée sur la question du changement de nom ; au lieu que, comme comte de Glennaquoich, je n'avais qu'à lui proposer de porter son maudit ours et son tire-botte, séparés par un pal [1], ou dans un écusson de prétention [2], ou dans un écusson séparé, de manière enfin à ne pas ternir mes propres armoiries. Quant à miss Rose, je ne vois pas quelle objection elle aurait pu faire, lorsque j'aurais eu le consentement de son père.

— Peut-être les mêmes que votre sœur m'a faites, quoique j'eusse obtenu votre approbation.

Fergus fut très mortifié de la comparaison que cette supposition renfermait ; mais il eut la prudence de supprimer la réponse qu'il avait au bout de ses lèvres, et dit simplement : — Oh ! nous eussions aisément arrangé tout cela ; — ainsi donc, je vous avais demandé une entrevue particulière ; j'avais fixé ce matin, et je vous avais prié de vous trouver ici, m'imaginant follement que j'aurais besoin de votre assistance comme garçon de noce. — Eh bien ! — J'ai fait connaître mes droits ; ils n'ont point été niés. — J'ai rappelé les promesses qu'on m'a faites si souvent ; j'ai montré mes lettres-patentes de comte ; — la légitimité en a été reconnue. — J'ai demandé, comme une conséquence naturelle, à prendre le titre que m'ont accordé mes lettres-patentes, et j'ai encore eu à entendre la vieille histoire de la jalousie de C. et de M. — J'ai écarté ce prétexte en offrant

(1) Les armes du mari placées à droite de l'écusson, et celles de la femme à gauche.

(2) On peut porter les armes de sa femme, quand c'est une héritière, dans un écusson placé au centre de la cotte d'armes ; ce qui, indiquant les prétentions du mari à ses domaines, s'appelle un écusson de prétention, à moins qu'il n'y ait un autre terme de blason ignoré de l'éditeur, qui s'avoue encore plus novice dans cette noble science que le Sanglier-Rouge de *Quentin Durward*. Certaines maisons souveraines ont ainsi des écus de prétention pour représenter les royaumes que d'autres possèdent en dépit de leurs droits.

d'apporter leur consentement par écrit, en vertu de la date de ma nomination, et je vous assure que je l'aurais obtenue, quand c'eût été à la pointe de l'épée. — Alors se montre la vérité toute nue, et le Prince ose me dire en face qu'il faut que mes lettres-patentes restent à l'ombre, quant à présent, pour ne pas mécontenter ce lâche fainéant..... — (Ici Fergus nomma le chef du clan rival du sien.) — qui n'a pas plus de titres pour être chef de clan que je n'en ai pour être empereur de la Chine, et à qui il plaît de cacher sa lâche répugnance à prendre les armes, comme il l'a promis vingt fois, en feignant d'être jaloux de la partialité du Prince pour moi. Et pour ne laisser aucun prétexte à la poltronnerie de ce misérable radoteur, le Prince me demande, comme une faveur personnelle, de ne pas insister en ce moment sur une requête si juste et si raisonnable. Après cela, mettez votre confiance dans les princes!

— Votre audience s'est-elle terminée là?

— Non, certainement. J'étais déterminé à ne laisser aucun prétexte à son ingratitude, et je lui ai expliqué, avec le calme que j'ai pu prendre, — car je vous promets que je tremblais de colère, — les raisons particulières que j'avais pour désirer que son Altesse Royale mît à l'épreuve de toute autre manière mon respect et mon dévouement, attendu que mes projets faisaient que ce qui, en tout autre temps, n'eût été qu'une bagatelle, était, dans la crise où je me trouvais, un sacrifice très pénible; et alors je lui fis connaître tout mon plan.

— Que vous a répondu le Prince?

— Ce qu'il m'a répondu! (l'Ecriture-Sainte nous dit: — Ne maudissez jamais votre prince, non! pas même en pensée!) ce qu'il m'a répondu! qu'il était charmé de la confidence que je venais de lui faire, parce qu'elle lui fournissait l'occasion de m'épargner un désappointement plus fâcheux, attendu qu'il pouvait m'assurer, sur sa parole de Prince, que le cœur de miss Rose n'était plus libre, et qu'il avait promis de favoriser son inclination; ainsi, mon cher Fergus, a-t-il ajouté avec le sourire le plus gracieux, puisqu'il n'est plus question de mariage, vous voyez que rien ne vous presse de prendre votre titre de comte. A ces mots, il m'a *planté là*.

— Et qu'avez-vous fait?

— Je vous dirai ce que *j'aurais pu* faire en ce moment; — me vendre au diable ou à l'électeur d'Hanovre...., à celui des

deux qui m'aurait offert le moyen le plus sûr de me venger; cependant je suis de sang froid. Je sais qu'il a le projet de marier miss Bradwardine à quelqu'un de ces coquins d'officiers irlandais ou français; mais je les surveillerai de près, et que celui qui voudrait me supplanter prenne garde à lui! — *Bisogna coprirsi, signor*[1].

Après encore quelques minutes d'une conversation dont il est inutile de rapporter les détails, Waverley prit congé de Fergus, dont l'accès de fureur s'était calmé pour faire place au désir ardent de se venger, et il retourna à son logement, incapable de se rendre compte des divers sentimens que ce récit venait d'éveiller dans son propre cœur.

CHAPITRE LIV.

Toujours inconstant.

Je suis le véritable enfant du caprice, se dit Waverley en fermant au verrou la porte de son appartement, et en s'y promenant à grands pas. — Que m'importe que Fergus Mac-Ivor désire épouser Rose Bradwardine? — Je ne l'aime pas. — Peut-être il eût pu se faire qu'elle m'aimât, — mais j'ai dédaigné son attachement simple, naturel et touchant, au lieu de chercher à le changer en tendresse, pour me dévouer à une femme qui n'aimera jamais personne, à moins que le vieux Warwick[2], le faiseur de rois, ne revienne sur la terre. — Et le baron, — je me serais fort peu inquiété de ses domaines; ainsi l'histoire du nom n'aurait pu être un obstacle. Le diable aurait pu emporter ses bruyères stériles, et tirer les *caligæ* du roi, sans que je m'y opposasse. — Mais, faite comme elle l'est, pour les tendres affections de la vie domestique, — pour recevoir et rendre ces douces attentions qui charment l'existence de ceux qui vivent ensemble, elle est recherchée par Fergus Mac-Ivor! — Il ne la maltraitera pas, j'en suis bien assuré; — il en est incapable; —

(1) Il faut se cacher, Monsieur.

(2) Sous Edouard IV.

mais, au bout du premier mois de mariage, il la négligera; — il sera trop occupé à réduire quelque chef rival, à supplanter quelque favori à la cour, à ajouter quelque lac ou quelque montagne couverte de bruyères à ses possessions, ou quelques bandes de caterans à ses vassaux, pour s'inquiéter de ce que fera sa femme, et comment elle se distraira :

Le chagrin flétrira cette timide fleur,
Son teint perdra bientôt ses couleurs si vermeilles;
D'une ombre, d'un esprit elle aura la pâleur.
La mort seule pourra finir ses tristes veilles.[1]

— Et cette cruelle destinée de la plus aimable des créatures aurait pu être prévenue, si M. Edouard Waverley avait eu des yeux! — Sur mon honneur, je ne puis comprendre comment j'ai pu trouver Flora si au-dessus, je veux dire *si fort au-dessus* de Rose : elle est plus grande, je l'avoue; elle a plus d'aisance dans les manières; mais bien des personnes pensent que miss Rose a plus de naturel : d'ailleurs elle est beaucoup plus jeune. — Je serais tenté de croire que Flora est plus âgée que moi de deux ans : — je les regarderai ce soir avec attention.

Après cette résolution, Waverley sortit pour aller prendre le thé — (c'était la mode il y a soixante ans!) — chez une dame de qualité, attachée à la cause du Prince. Il y trouva, comme il l'avait prévu, les deux amies. Lorsqu'il entra, tout le monde se leva : mais Flora reprit aussitôt son siége, et continua la conversation qui l'occupait. Rose, au contraire, fit un mouvement presque imperceptible pour qu'il pût avancer le coin d'une chaise dans le cercle nombreux qui l'entourait. — Au total, se dit Waverley, elle a des manières très engageantes.

Il s'éleva une discussion pour savoir laquelle des deux langues gaëlique ou italienne était la plus coulante et la plus propre à la poésie. La langue gaëlique n'eût probablement pas trouvé d'avocats ailleurs, mais ici elle fut vigoureusement défendue par sept dames des montagnes, qui crièrent de toute la force de leurs poumons, et assourdirent la compagnie avec leurs exemples d'*euphonie celtique*. Flora, voyant sourire de dédain les dames des Basses-Terres, donna quelques raisons pour prouver que la comparaison n'était pas si absurde. Mais Rose, quand on lui demanda son opinion, se prononça vivement en faveur de la langue italienne qu'elle avait étudiée avec l'aide de Waverley.

(1) Shakspeare.

— Elle a l'oreille beaucoup plus juste que Flora, pensa Waverley, quoiqu'elle soit moins bonne musicienne. Je suppose que miss Mac-Ivor comparera quelque jour son Mac-Murrough Nan Fonn au Tasse ou à l'Arioste.

Enfin il arriva que la compagnie se trouva divisée d'opinion, pour savoir si l'on prierait Fergus de jouer de la flûte, instrument sur lequel il avait un talent supérieur, ou si l'on inviterait Edouard à lire une pièce de Shakspeare. La maîtresse de la maison se chargea avec gaieté de recueillir les voix pour la musique ou pour la poésie, à condition que celui des deux dont les talens ne seraient pas mis à contribution promettrait de les consacrer à la soirée du lendemain. Le hasard voulut que les voix fussent partagées de manière que celle de Rose dût faire pencher la balance. Flora, qui paraissait s'être fait un devoir de ne jamais dire un mot qui pût donner la moindre lueur d'espoir à Waverley, venait de voter pour la musique, sous la condition que le baron prendrait son violon pour accompagner Fergus. — Je vous félicite de votre goût, miss Mac-Ivor, dit Édouard en lui-même pendant qu'on cherchait le volume : cela était bon quand nous étions à Glennaquoich; mais le baron n'est pas très fort, et Shakspeare mérite d'être écouté.

On choisit la tragédie de *Roméo et Juliette;* et Edouard lut avec beaucoup de goût, de sentiment et de chaleur, plusieurs scènes de cette pièce. Tous les auditeurs applaudirent, la plupart en battant des mains, et quelques-uns en versant des larmes. Flora, qui connaissait la pièce, fut du nombre des premières; Rose, qui l'entendait pour la première fois, ne put retenir les preuves de son attendrissement. — Elle a plus de sensibilité que son amie! se dit encore Waverley.

La conversation s'engagea sur les incidens de la pièce et sur les personnages. Fergus déclara que le seul qui valût la peine d'être nommé comme homme d'esprit et homme du monde était Mercutio. — Je ne saisis pas, dit-il, tous les traits de son esprit caractéristique du temps; mais il devait être un homme très aimable, selon les idées d'alors.

— C'est une honte, dit l'enseigne Mac-Combich (qui suivait ordinairement son colonel partout), c'est une honte que ce Tilbert ou Taggart [1], peu importe son nom, vienne le frapper sous

(1) Mac-Combich estropie le nom de Tybalt, qui dans la pièce est le neveu de Capulet

le bras de l'autre gentilhomme, pendant qu'il était à apaiser la querelle [1].

Les dames, comme de raison, se déclarèrent hautement pour Roméo; cependant l'accord ne fut pas tout-à-fait unanime : la maîtresse de la maison et quelques autres dames lui firent un crime d'avoir cessé si légèrement d'aimer Rosalinde pour aimer Juliette. Flora garda le silence jusqu'à ce qu'on lui eût demandé son opinion à plusieurs reprises, et répondit alors qu'elle pensait que, non seulement ce changement était dans la nature, mais qu'il prouvait au plus haut degré l'art du poète. — Il peint Roméo, continua-t-elle, comme un jeune homme très prompt à s'enflammer. Le premier objet de son amour est une femme qui ne peut le payer d'aucun retour; il vous le répète lui-même :

Elle est invulnérable aux flèches de l'amour;

et plus loin :

..... Elle a juré de ne jamais aimer.

— Or, comme il était impossible que l'amour de Roméo, en supposant Roméo un être raisonnable, pût continuer à subsister sans espérance, le poète a choisi très habilement le moment où ce jeune homme ardent se trouve réduit au désespoir, pour lui faire rencontrer une femme plus accomplie que celle dont il a essuyé les refus, et disposée à répondre à son affection. Je puis à peine concevoir une situation plus propre à augmenter l'ardeur de l'amour de Roméo pour Juliette, que la circonstance d'être tiré par elle de la sombre mélancolie dans laquelle il est plongé lorsqu'il entre en scène, et dont il est si loin lorsqu'il s'écrie avec transport :

Quel que soit le chagrin qui peut encor m'attendre,
Il ne pourra jamais égaler le plaisir
Qu'à la voir un instant mon cœur vient de sentir.

— Comment donc! miss Mac-Ivor, dit une jeune dame de qualité, avez-vous le projet de nous dépouiller de notre plus beau privilége? Voudriez-vous nous persuader que l'amour ne peut exister sans l'espérance, et qu'un amant doit devenir inconstant si celle qu'il aime est cruelle? Fi! Je ne m'attendais pas à une conclusion si peu sentimentale.

(1) *Roméo et Juliette*, acte III, scène 1re, dans laquelle Mercutio et Tybalt lui-même sont tués.

— Je conçois fort bien, ma chère lady Betty, que l'affection d'un amant puisse se soutenir dans des circonstances très décourageantes. L'amour peut, — de temps à autre, — résister à de sévères tempêtes de rigueur, mais non pas à la glace polaire d'une indifférence soutenue. Même avec tous vos attraits, ne faites jamais cette épreuve sur un amant dont vous appréciez l'attachement. L'amour peut se nourrir de la plus faible espérance; mais il ne peut vivre sans en avoir aucune.

— Ce serait, dit Evan, comme la jument de Duncan Mac-Girdie, s'il plaît à ces dames. Son maître voulut l'accoutumer par degrés à se passer de toute nourriture; il ne lui donnait déjà plus qu'une petite poignée de paille par jour, lorsque la pauvre bête mourut!

La comparaison d'Evan fit rire tout le monde, et l'on changea de conversation. Bientôt après la compagnie se sépara, et Edouard retourna à son logement en rêvant à ce qu'avait dit Flora. — Je n'aimerai plus ma Rosalinde, se dit-il à lui-même; l'avis qu'elle m'a donné à ce sujet est assez clair. Je parlerai à son frère, et je renoncerai à toutes mes prétentions. — Mais quant à ma Juliette..... puis-je honorablement aller sur les brisées de Fergus? — Mais il est impossible qu'il réussisse dans ce projet, et s'il échoue..... s'il échoue! — Eh bien, *alors comme alors*. Et après avoir pris cette résolution de se laisser guider par les circonstances, notre héros s'abandonna au repos.

CHAPITRE LV.

Un brave dans la douleur.

Si mes belles lectrices venaient à penser que la légèreté de mon héros dans ses amours est tout-à-fait impardonnable, je dois leur faire observer que tous ses chagrins et ses embarras ne provinrent pas de cette source sentimentale. Le poète lyrique lui-même, qui se plaint d'une manière si touchante des peines de l'amour, n'oublie pas de nous dire qu'il était en même temps

« Fort endetté d'abord, et puis aimant à boire; »

ce qui sans doute ne pouvait qu'aggraver sa détresse. Dans le fait, il se passait des jours entiers pendant lesquels Waverley ne pensait ni à Flora ni à Rose Bradwardine ; mais il formait tristement mille conjectures sur la situation de sa famille à Waverley-Honour et sur le résultat douteux de la guerre civile dans laquelle il avait pris parti. Le colonel Talbot discutait souvent avec lui sur la justice de la cause qu'il avait embrassée.

— Non, disait-il, qu'il vous soit possible de l'abandonner actuellement ; car, quelque chose qui puisse en arriver, vous devez tenir les promesses que vous avez faites avec tant d'imprudence ; mais je voudrais que vous fussiez convaincu que le bon droit n'est pas pour vous, que vous agissez contre les véritables intérêts de votre patrie, et que vous devez, comme Anglais et comme patriote, saisir la première occasion favorable pour vous séparer de cette malheureuse expédition, avant que la boule de neige se fonde.

Dans ces discussions politiques, Waverley se contentait d'opposer au colonel les argumens ordinaires de son parti, dont il serait inutile de fatiguer le lecteur ; mais il avait peu de chose à répondre quand le colonel lui mettait devant les yeux le tableau comparatif des forces avec lesquelles les insurgés avaient entrepris de renverser le gouvernement, et de celles qui se rassemblaient rapidement pour le soutenir. A cela il ne faisait qu'une seule réponse :

— Si la cause que j'ai embrassée, disait-il, est si périlleuse, il y aurait de ma part plus de honte à l'abandonner.

Par là, à son tour, il réduisait généralement le colonel Talbot au silence, et la conversation changeait d'objet.

Un soir, après une longue discussion de cette nature, les deux amis s'étaient séparés, et Waverley, s'étant mis au lit, fut éveillé vers minuit par un gémissement étouffé ; il tressaillit, et, prêtant une oreille attentive, il reconnut qu'il partait de la chambre du colonel, séparée de la sienne par une cloison lambrissée, dans laquelle se trouvait une porte de communication. Il s'en approcha, et entendit très distinctement de profonds soupirs. — Que pouvait avoir le colonel ? Son esprit, en le quittant, paraissait être dans sa situation ordinaire. Il fallait qu'il se fût trouvé tout à coup indisposé.

Dans cette persuasion, il ouvrit doucement la porte, et vit le colonel en robe de chambre, assis devant une table sur laquelle

étaient une lettre et un portrait. Le colonel leva la tête, et Waverley fut indécis s'il devait avancer ou se retirer; mais il remarqua que les joues de son ami étaient couvertes de larmes.

Comme s'il eût été honteux d'être surpris pendant qu'il se livrait à une si vive émotion, le colonel se leva d'un air mécontent, et dit d'un ton grave : — Je crois, monsieur Waverley, qu'étant dans mon appartement, et à l'heure qu'il est, je n'aurais pas dû être exposé, quoique prisonnier, à une visite si....

— Ne dites pas qu'elle est *importune*, colonel Talbot: j'ai entendu que votre respiration était pénible; j'ai craint que vous ne fussiez malade, et ce motif seul pouvait me déterminer à vous interrompre en ce moment.

— Je me porte bien, dit le colonel, parfaitement bien.

— Mais vous avez des chagrins; n'y aurait-il pas moyen de les adoucir?

— Aucun, monsieur Waverley: je pensais à l'Angleterre, et je réfléchissais sur certaines nouvelles fâcheuses que j'en ai reçues.

— Ah! grand Dieu! mon oncle...

— Non, mes chagrins me sont personnels... Je suis fâché que vous ayez vu combien ils m'affectaient; mais il faut donner à sa douleur un libre cours de temps en temps, pour la supporter ensuite avec plus de courage. Je voulais vous en faire un secret, parce que je sais que vous y prendrez part, et vous ne pouvez me donner aucune consolation. Mais vous m'avez surpris. — Je vois que vous êtes surpris vous-même. — Je n'aime pas les mystères, lisez cette lettre.

Cette lettre était de la sœur du colonel Talbot, et contenait ce qui suit:

« Mon cher frère,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez adressée par Hodges. « Sir E. W. et M. R. jouissent encore de leur liberté, mais on « ne leur a pas permis de quitter Londres. Je voudrais qu'il fût « en mon pouvoir de vous donner d'aussi bonnes nouvelles de « notre Square [1]; mais la malheureuse affaire de Preston l'a « rempli de consternation, et surtout l'horrible nouvelle que « vous étiez du nombre des morts. Vous savez en quel état se

(1) Le beau monde à Londres habite généralement des hôtels situés dans des *Squares* (places avec un jardin au milieu).

« trouvait la santé de lady Émilie, lorsque votre amitié
« pour sir Everard vous porta à vous séparer d'elle. Elle fut
« douloureusement affectée lorsqu'elle apprit que la rébellion
« avait éclaté en Ecosse ; mais elle s'arma de courage, comme
« il convenait à votre épouse, disait-elle, et pour vous
« conserver l'héritier futur, si long-temps et si vainement
« désiré. Hélas ! mon cher frère, ces espérances se sont éva-
« nouies. Malgré toutes les précautions que j'avais prises, cette
« malheureuse nouvelle lui parvint sans qu'elle y fût préparée.
« Elle fut saisie sur-le-champ des douleurs de l'enfantement, et
« le pauvre enfant survécut à peine à sa naissance. Plût à
« Dieu que je n'eusse rien de plus à vous dire ! Mais quoique votre
« dernière lettre, en démentant formellement l'horrible bruit
« qui avait couru, ait ranimé les forces de la malade, cependant
« je regrette d'avoir à vous dire que le docteur — craint que les
« suites de cette alarme ne soient sérieuses, et même dange-
« gereuses pour sa santé, surtout à cause de l'incertitude dans
« laquelle Émilie doit nécessairement rester quelque temps,
« incertitude aggravée par les idées qu'elle s'est faites de la féro-
« cité des ennemis qui vous tiennent prisonnier.

« Faites donc, mon cher frère, aussitôt que vous recevrez
« cette lettre, tous vos efforts pour obtenir votre liberté, soit
« sur votre parole d'honneur, soit à prix d'argent, soit par
« échange, enfin par tous les moyens possibles. Je n'exagère
« rien sur la santé de lady Emilie, mais je ne dois ni n'ose vous
« déguiser la vérité.

« Je suis toujours, mon cher Philippe, votre sœur affec-
« tionnée,

« LUCY TALBOT. »

Quand il eut terminé la lecture de cette lettre, Edouard resta immobile de douleur ; car la conclusion évidente en était que le voyage entrepris par le colonel pour venir le chercher lui avait occasioné cette affreuse calamité. Ce malheur était déjà assez cruel dans ce qu'il avait d'irremédiable : le colonel Talbot et lady Emilie, long-temps sans enfans, s'étaient crus sur le point de voir combler tous leurs vœux, et leur espoir était déçu. Mais ce n'était encore rien en comparaison du second malheur que cette lettre faisait craindre ; et Edouard frémissait d'horreur, en se regardant comme la cause de l'un et de l'autre.

Avant qu'il eût pu recueillir ses idées pour parler, le colonel avait déjà recouvré son calme habituel, quoique ses yeux humides annonçassent encore toute son affliction.

— C'est une femme, mon jeune ami, dit-il, pour laquelle un militaire même ne doit pas rougir de répandre des larmes; — et il lui montra le portrait en miniature, dont les traits justifiaient pleinement ses éloges. Et cependant, ajouta-t-il, Dieu sait que ce que vous voyez n'est que la plus faible partie des charmes qu'elle possède, — qu'elle possédait, dois-je peut-être dire, — mais que la volonté de Dieu soit faite!

— Il faut que vous partiez, — que vous partiez sur-le-champ. Il n'est pas... — il ne sera pas trop tard.

— Que je parte? comment le puis-je? je suis prisonnier sur parole.

— Je vous la rends. — Je suis votre gardien, — c'est moi qui réponds de vous.

— Votre devoir vous défend de me la rendre, et mon honneur ne me permet pas de la reprendre. — On vous rendrait responsable.

— Je le serai sur ma tête, s'il le faut, s'écria Waverley avec impétuosité. J'ai été la malheureuse cause de la mort de votre enfant; ne faites pas de moi le meurtrier de votre épouse!

— Non, mon cher Edouard, lui dit le colonel en lui serrant affectueusement la main; vous n'avez rien à vous reprocher. Si je vous ai fait un secret de mes chagrins pendant deux jours, ce n'était que de peur que votre sensibilité n'envisageât les choses sous cet aspect. Lorsque j'ai quitté l'Angleterre pour venir vous chercher, vous ne pouviez songer à moi, à peine connaissiez-vous mon existence. Nous devons répondre du résultat direct et prévu de nos actions, et Dieu sait que cette responsabilité est bien assez pesante pour un faible mortel; — mais quant à ce qui en est la suite indirecte et involontaire, l'Être aussi bon que puissant qui seul peut prévoir l'enchaînement des évènemens, n'a pas prononcé que ses créatures en seraient responsables.

— Faut-il, dit Waverley avec émotion, que vous ayez quitté lady Emilie, quand elle était dans la situation la plus intéressante pour un mari, pour chercher un....?

— Je n'ai fait que mon devoir : je ne m'en repens, ni ne dois m'en repentir. Si le chemin de la reconnaissance et de l'honneur était toujours facile et uni, il y aurait peu de mérite à le suivre.

Il nous conduit souvent en sens contraire à nos intérêts, à nos passions, et quelquefois à nos sentimens les plus doux. Ce sont là les épreuves de la vie! Et celle-ci, quoique ce ne soit pas la moins pénible, ajouta-t-il, les larmes lui roulant dans les yeux malgré lui, n'est pas la première que mon destin m'a fait subir. — Mais nous reprendrons demain cet entretien, continua-t-il en serrant la main d'Edouard. — Bonne nuit! Tâchez d'oublier tout cela pendant quelques heures. Il fera jour, je crois, à six heures, et il en est déjà plus de deux. — Bonne nuit!

Edouard se retira sans avoir la force de lui répondre.

CHAPITRE LVI.

Waverley agit.

Le lendemain, en entrant dans la salle à déjeûner, le colonel apprit du domestique d'Edouard qu'il était sorti de très bonne heure, et qu'il n'était pas encore de retour. La matinée était déjà avancée lorsqu'il parut enfin hors d'haleine, mais avec un air de joie qui étonna le colonel Talbot. — Voilà mon travail de la matinée, dit-il en jetant un papier sur la table. Alick, emballez le bagage du colonel, dépêchez-vous!

Le colonel examina le papier avec surprise : c'était un passeport signé du Prince, qui autorisait le colonel Talbot à se rendre à Leith, ou dans tout autre port occupé par ses troupes, et à s'y embarquer pour l'Angleterre, ou tel autre pays qu'il jugerait convenable, sous la seule condition qu'il donnerait sa parole d'honneur de s'abstenir, pendant un an, à dater de ce jour, de porter les armes contre la maison de Stuart.

— Au nom du ciel, dit vivement le colonel, les yeux étincelans, par quel moyen avez-vous obtenu ce passeport?

— Je suis sorti de bonne heure pour me trouver, à l'heure ordinaire, au lever du Prince. Il était parti pour se rendre au camp de Duddingston. Je l'y ai poursuivi. J'ai demandé et obtenu une audience. — Mais je ne vous dirai pas un mot de plus, jusqu'à ce que je vous voie faire vos préparatifs de départ.

— Avant que je sache si je puis profiter de ce passeport, et comment il a été obtenu?

— Vous pourrez retirer vos effets de votre valise, si bon vous semble. — Ah ! maintenant que je vous vois en besogne, je vais continuer. — Dès que j'ai eu prononcé votre nom, les yeux du Prince ont étincelé presque comme l'ont fait les vôtres, il y a deux minutes. — Le colonel, m'a-t-il dit vivement, aurait-il montré des sentimens favorables à notre cause ? — Non, ai-je répondu, et il n'y a pas sujet de l'espérer. Le visage du Prince est redevenu grave. Je lui ai demandé votre liberté. — Impossible, reprit-il; ma demande était extravagante, attendu l'importance du colonel, comme ami et confident de tels et tels personnages... — Je lui ai raconté votre histoire et la mienne, et je l'ai prié de juger, d'après ses propres sentimens, de ce que devaient être les miens. — Colonel Talbot, vous en direz ce que vous voudrez; mais le Prince a un cœur, et un cœur généreux. Il a pris une feuille de papier, et a écrit le passeport de sa propre main. — Je ne soumettrai point cette affaire à mon conseil, m'a-t-il dit; à force d'argumens, on me ferait oublier ce qui est juste. Je ne souffrirai pas qu'un ami estimé, comme je vous estime, soit accablé par les réflexions pénibles qui vous affligeraient, s'il arrivait un nouveau malheur dans la famille du colonel Talbot; et dans de pareilles circonstances, je ne retiendrai pas prisonnier un brave ennemi. Je crois d'ailleurs que je pourrai me justifier auprès de mes prudens conseillers en faisant valoir le bon effet que pourra produire cet acte d'indulgence sur les grandes familles d'Angleterre, avec lesquelles le colonel Talbot est allié.

— Le politique s'est trahi là, dit le colonel.

— Fort bien; du moins il a conclu en fils de roi. — Prenez ce passeport, a-t-il dit, j'y ai mis une condition pour la forme; mais si elle ne convient pas au colonel, laissez-le partir sans exiger sa parole d'honneur. Je suis venu ici pour combattre les hommes, et non pour désoler les femmes ou les mettre en danger.

— Je n'aurais jamais cru que je devrais avoir tant d'obligations au Prétend...

— Au Prince, dit Edouard en souriant.

— Au Chevalier, répondit le colonel; c'est un excellent nom de voyage, et que nous pouvons lui donner vous et moi. — Il ne vous a rien dit de plus ?

— Il m'a seulement demandé s'il pouvait m'obliger en quelque autre chose, et, sur ma réponse négative, il m'a serré la main.

Plût à Dieu, m'a-t-il dit, que tous les officiers de mon armée fussent aussi désintéressés que vous l'êtes! car quelques-uns de vos amis, non contens de me demander tout ce qu'il est en mon pouvoir de leur accorder, ont des prétentions que ni moi ni le plus grand potentat de la terre ne pourrions satisfaire. Véritablement, a-t-il ajouté, aucun prince n'a jamais paru aux yeux de ses sujets aussi semblable à la divinité que moi, à en juger par leurs demandes extravagantes.

— Le pauvre jeune homme! dit le colonel; je suppose qu'il commence à sentir les difficultés de sa position. Mais, mon cher Waverley, c'est ici plus que de l'obligeance, et Philippe Talbot ne l'oubliera jamais, tant qu'il pourra se rappeler quelque chose. Ma vie.... bah! qu'Emilie vous en remercie! — C'est un service qui vaut cinquante fois mon existence. — Je ne puis, en pareille occasion, hésiter à donner ma parole. — Il l'écrivit en bonne forme. — Et maintenant, comment vais-je partir?

— Tout est arrangé, lui dit Waverley; vos malles sont faites; mes chevaux vous attendent; le Prince m'a permis de retenir un bateau qui doit vous conduire à bord de la frégate *le Fox*. J'ai fait partir à cet effet un messager pour Leith.

— C'est à merveille : le capitaine Beaver est mon ami intime; il me mettra à terre à Berwick ou à Shields, d'où je puis prendre la poste pour Londres. — Et il faut que vous me confiez le paquet de lettres que vous avez recouvré, grâce à votre miss Bean Lean. Je puis trouver une occasion de m'en servir à votre avantage. — Mais je vois votre ami montagnard, Glen...., comment prononcez-vous ce nom barbare?... Il est accompagné de son officier d'ordonnance; je ne dois plus dire son coupe-jarret, je suppose. Ne dirait-on pas, à sa démarche, que la terre entière lui appartient? Le voyez-vous se pavaner, son bonnet sur l'oreille et son plaid croisé sur sa poitrine? J'aimerais à me trouver en face de ce jeune homme, en lieu où je n'aurais pas les mains liées : je lui rabattrais son orgueil, ou il rabattrait le mien.

— Fi donc, colonel Talbot! vous entrez en fureur à la vue d'une tartane, comme un taureau, dit-on, à la vue d'un drap écarlate. Vous et Mac-Ivor vous avez quelques points de ressemblance, du moins en ce qui concerne les préjugés nationaux.

La fin de cette conversation avait lieu dans la rue. Ils passèrent près du chef, et le colonel et lui se saluèrent avec la fierté céré-

monieuse de deux duellistes à l'instant de se battre. Il était évident que leur antipathie était réciproque.

— Je ne vois jamais, dit le colonel, ce jeune sournois, toujours sur les talons de son chef, que je ne me rappelle ces vers que j'ai entendus je ne sais où, — au théâtre, je crois...

.....Bertram le suit dans un sombre silence,
Tel qu'un démon cruel suit un magicien,
Le pressant d'éprouver jusqu'où va sa puissance.

— Je vous assure, dit Waverley, que vous jugez trop sévèrement les Montagnards.

— Pas du tout, pas du tout; je n'en puis rien rabattre, je ne reculerais pas d'une ligne sur ce terrain. Qu'ils restent au milieu de leurs montagnes stériles, et qu'ils y soient aussi fiers qu'il le voudront; qu'ils pendent leurs bonnets au croissant de la lune, si bon leur semble; mais que viennent-ils faire dans un pays où l'on porte des culottes et où l'on parle une langue intelligible? Je dis intelligible, relativement à leur patois; car les habitans des Basses-Terres eux-mêmes parlent à peu près l'anglais comme les nègres de la Jamaïque. Je plains bien sincèrement le Prét..., je veux dire le Chevalier, d'être obligé de vivre au milieu de pareils bandits; et ils apprennent leur métier de si bonne heure! Il y a, par exemple, un de ces coquins subalternes, une espèce de diable en maillot, qui est quelquefois à la suite de votre ami Glen.... Glenamuck, je crois. A le voir, on le dirait âgé d'environ quinze ans; mais il a un siècle en méchanceté et en scélératesse. Il y a quelques jours, il jouait au palet dans la cour; il vint à passer un homme de bonne mine, et un palet lui ayant frappé la jambe, il leva sa canne. Mais mon jeune spadassin, comme Beau Clincher dans *Un tour au Jubilé* [1]; prend son pistolet, et, sans un cri de *gardez l'eau!* [2] qui, parti d'une fenêtre, mit toute la bande en déroute de peur des conséquences inévitables, le pauvre homme perdait la vie par les mains de ce petit basilic.

—Vous ferez un beau tableau de l'Ecosse à votre retour, colonel Talbot.

(1) *Un tour au Jubilé* (*jubilé* signifie en anglais une fête, une réjouissance publique, etc.), ou *le Couple constant*, comédie de Georges Farquhar. Beau Clincher (*Fat Clincher*) est un des personnages de cette pièce.

(2) On commence à être moins prodigue de ces saluts inattendus à Edimbourg, où il était jadis très dangereux de passer sous les fenêtres; car ce cri de *gardez l'eau!* (mots corrompus de ceux-ci : *gare l'eau!*) était souvent un avertissement tardif.

— Oh! le juge Shallow [1] m'en évitera la peine. « Désert, désert; — tous gueux, tous gueux! — Oh oui! un bon air, » — mais c'est quand on est hors d'Edimbourg et avant d'être à Leith, comme nous sommes à présent.

Ils arrivèrent bientôt au port,

> Au port de Leith attendait le bateau....
> Il part, le vent est favorable :
> A Berwick-Law se trouve le vaisseau.

— Adieu, colonel, lui dit Waverley; puissiez-vous trouver tout chez vous comme vous le désirez. Peut-être nous reverrons-nous plus tôt que vous ne vous y attendez. On parle de se mettre en marche sur-le-champ pour l'Angleterre.

— Ne m'en dites rien. — Je désire ne porter aucune nouvelle de vos mouvemens.

— Adieu donc simplement, colonel; présentez mes devoirs respectueux à sir Everard, ainsi qu'à ma tante Rachel. Pensez à moi aussi favorablement que vous le pourrez. Parlez de moi avec toute l'indulgence que vous permettra votre conscience, et encore une fois adieu!

— Adieu, mon cher Waverley; mille remerciemens pour tout ce que vous avez fait pour moi; laissez là votre plaid à la première occasion. Je penserai toujours à vous avec reconnaissance, et ma plus grande censure sera de dire : *Que diable allait-il faire dans cette galère?*

Ils se séparèrent ainsi. Le colonel entra dans le bateau, et Waverley reprit la route d'Edimbourg.

CHAPITRE LVII.

Marche.

Notre intention n'est pas d'empiéter sur les domaines de l'histoire : nous rappellerons donc seulement à nos lecteurs que, vers les premiers jours du mois de novembre, le jeune Cheva-

(1) Shakspeare, *Henry IV*.

lier, à la tête de six mille hommes au plus, résolut de mettre sa cause en péril, en faisant une tentative pour pénétrer dans le cœur de l'Angleterre, quoiqu'il n'ignorât pas les immenses préparatifs qu'on y faisait pour le recevoir. On partit pour cette croisade par un temps qui aurait rendu d'autres troupes incapables de se mettre en marche, mais qui donnait réellement aux actifs Montagnards un grand avantage sur des ennemis moins endurcis aux fatigues. Malgré une armée supérieure, stationnée sur les frontières, sous les ordres du feld-maréchal Wade [1], ils assiégèrent et prirent Carlisle, et continuèrent bientôt après leur marche audacieuse vers le sud.

Comme le régiment de Mac-Ivor faisait partie de l'avant-garde des clans, Waverley, qui supportait alors la fatigue aussi bien qu'aucun Montagnard, et qui était en état de parler un peu le gaëlique, marchait toujours à la tête du corps, auprès du chef; mais ils voyaient les progrès de l'armée avec des yeux bien différens. Fergus, plein d'audace et de feu, se croyant en état de résister à l'univers entier, ne s'occupait d'aucun calcul, sinon que chaque pas qu'il faisait le rapprochait de Londres. Il ne demandait, n'attendait, ni ne désirait d'autre secours que celui des clans, pour remettre les Stuarts sur le trône. Lorsque, par hasard, de nouveaux partisans venaient se ranger sous les drapeaux du Prince, il ne les regardait que comme des intrus cherchant à se faire des droits aux faveurs du futur monarque, qui, concluait-il, serait obligé, pour les satisfaire, de diminuer d'autant les récompenses qui devaient être partagées entre les Montagnards.

Les réflexions d'Edouard étaient d'une autre nature. Il avait remarqué que, dans toutes les villes où l'on avait proclamé Jacques III, personne ne criait: *God bless him* [2] ! La populace restait ébahie et écoutait sans émotion, dans un état d'indifférence stupide, mais ne donnait que peu de signes de cet amour pour le bruit, qui la porte, en toute occasion, à crier bien haut, uniquement pour exercer sa voix mélodieuse. On avait fait croire aux jacobites que les comtés du nord-ouest étaient remplis de riches particuliers et de vigoureux paysans, dévoués à la cause de la Rose Blanche; mais ils virent peu de Torys de la classe aisée :

(1) Ce général s'était fait la réputation d'un bon officier sur le continent.
(1) Dieu le bénisse! vive Jacques!

les uns fuyaient, les autres feignaient d'être malades, d'autres se rendaient au gouvernement comme suspects. Parmi ceux qui restaient, les ignorans regardaient avec une surprise mêlée de terreur et d'aversion ces Montagnards dont le langage, l'air et les habillemens étaient si étranges; et aux yeux des plus prudens, la faiblesse de leur nombre, leur défaut de discipline et la pauvreté de leur équipement, semblaient des gages certains de la fin désastreuse de cette entreprise téméraire : ainsi, l'armée du Prince ne se recruta que de quelques hommes aveuglés par le fanatisme politique, ou que la ruine de leur fortune déterminait à tout risquer.

Quelqu'un ayant demandé au baron de Bradwardine ce qu'il pensait de ces recrues, il prit lentement une prise de tabac, et répondit d'un ton sec :

— Je ne puis qu'en avoir une très bonne opinion, puisqu'ils ressemblent exactement aux hommes qui vinrent se joindre au roi David, dans la caverne d'Adulam : *videlicet*, tous ceux qui étaient dans la détresse, tous ceux qui avaient des dettes, et tous ceux qui étaient mécontens; ce que la Vulgate rend par — « gens dont l'âme était dans l'amertume. » — Sans doute ils feront merveilles de leurs mains, et il en est besoin; car j'ai vu jeter sur nous bien des regards sinistres.

Aucune de ces considérations n'inquiétait Fergus. Il admirait la fertilité du beau pays qu'ils traversaient, et la situation des châteaux qu'ils voyaient : — Waverley-Honour, demanda-t-il à notre héros, est-il aussi beau que cette maison-là ?

— Le château est deux fois plus grand.

— Le parc de votre oncle est-il aussi considérable que celui-ci ?

— Trois fois plus vaste, et plus semblable à une forêt qu'à un parc.

— Flora sera une femme heureuse !

— Miss Mac-Ivor, j'espère, n'aura pas besoin du château de Waverley pour être heureuse !...

— Je l'espère aussi; mais la possession d'une telle propriété mérite bien d'être mise en ligne de compte.

— Cette omission serait facilement réparée par miss Mac-Ivor.

— Que voulez-vous dire, monsieur Waverley ? dit Fergus en s'arrêtant tout à coup et en se tournant vers lui; vous ai-je bien entendu ? parlez-vous sérieusement ?

— Très sérieusement, cher Fergus.

— Dois-je en conclure que vous ne désirez plus mon alliance ni la main de ma sœur ?

— Votre sœur a refusé la mienne directement et par tous les moyens que les dames ont coutume d'employer lorsqu'elles veulent éloigner un amant qui leur déplaît.

— Il ne m'est jamais venu à l'idée qu'une dame puisse congédier un amant, ou un amant retirer ses propositions après avoir obtenu l'agrément du tuteur légal de la dame, sans avoir d'abord donné à celui-ci l'occasion de s'en expliquer avec elle. J'aime à croire que vous ne vous attendiez pas que ma sœur vous tombât dans la bouche comme une prune mûre, à l'instant même où il vous plairait de l'ouvrir.

— Quant au droit qu'a une dame de congédier un amant, colonel, c'est un point que vous devez discuter avec votre sœur, attendu que j'ignore quelles sont les coutumes de vos montagnes à cet égard ; mais, quant à mon droit d'accepter le congé qu'elle m'a donné sans en appeler à votre intercession, je vous dirai franchement que, tout en admirant la beauté reconnue et les rares talens de miss Mac-Ivor, je ne me déterminerais jamais à recevoir la main d'un ange, avec un empire pour dot, si son consentement lui était extorqué par l'importunité de parens ou de tuteurs, si je ne le devais pas à son inclination et à un choix libre.

— Un ange avec un empire pour dot ! répéta Fergus avec un ton d'ironie amère ; il me semble qu'un simple écuyer du comté de — n'a pas à craindre qu'on le presse beaucoup d'accepter un tel parti. Mais, Monsieur, ajouta-t-il en changeant de ton, si Flora Mac-Ivor n'a pas un empire pour dot, elle est ma sœur, et cela suffit pour la mettre à l'abri d'être traitée d'une manière qui approche de la légèreté.

— Elle est Flora Mac-Ivor, Monsieur, répondit Waverley avec fermeté, et si j'étais capable de traiter quelque femme que ce fût avec légèreté, ce serait pour elle une protection plus efficace.

Le front du chef se rembrunit alors tout-à-fait ; mais Edouard était trop indigné du ton déraisonnable que Fergus avait pris, pour chercher à détourner l'orage par la moindre concession. Tous deux s'étaient arrêtés pendant ce court dialogue, et Fergus semblait à demi disposé à parler avec encore plus de violence ; mais, par un effort puissant, il réprima sa colère, tourna le vi-

sage en avant, et se remit en marche d'un air sombre. Comme ils avaient jusqu'alors marché de compagnie, et presque toujours à côté l'un de l'autre, Waverley avança en silence dans la même direction, décidé à laisser Fergus retrouver, quand il le voudrait, la bonne humeur qu'il avait perdue avec si peu de raison, et bien résolu à ne pas lui céder d'un pouce en dignité.

Après avoir fait ainsi environ un mille en silence, Fergus reprit la conversation, mais sur un ton différent. — Je crains d'avoir montré trop de chaleur, mon cher Edouard, dit-il; mais votre ignorance des usages du monde est impatientante. Vous avez pris la mouche parce que Flora a affiché tant soit peu de pruderie, et peut-être un peu trop d'enthousiasme dans ses principes politiques; et maintenant vous vous fâchez comme un enfant contre le joujou qu'il demandait en pleurant; et vous faites un crime à votre ami de n'avoir pas les bras assez longs pour atteindre jusqu'à Edimbourg, afin de vous donner à l'instant l'objet de vos désirs. Je suis sûr que si j'étais disposé à m'emporter, la mortification de perdre, sans savoir ni pourquoi ni comment, l'espoir d'une alliance avec un ami tel que vous, et d'une alliance dont on a parlé commé décidée dans nos montagnes et dans les Basses-Terres, serait capable d'échauffer un sang plus calme et plus froid que le mien. Je vais écrire à Edimbourg pour arranger cette affaire, c'est-à-dire, si vous le désirez; car je ne puis supposer que vous ayez cessé tout à coup d'avoir pour Flora les mêmes sentimens que vous m'avez exprimés tant de fois.

—Colonel Mac-Ivor, — répondit Edouard qui ne se souciait nullement de s'engager plus avant ou plus vite qu'il ne le jugeait à propos dans une affaire qu'il avait déjà regardée comme rompue, —je sens tout le prix de vos bons offices, et certainement le zèle que vous me montrez en cette occasion ne me fait pas peu d'honneur; mais, comme miss Mac-Ivor a pris son parti librement et volontairement, et a reçu tous mes soins à Edimbourg avec plus que de la froideur, je ne puis, par égard pour elle comme pour moi, consentir qu'elle soit encore importunée à ce sujet. Il y a déjà quelque temps que je voulais vous en parler; mais vous avez vu sur quel pied j'étais près de votre sœur, et vous avez dû le comprendre. Si je ne l'avais pas cru, j'aurais rompu le silence plus tôt; mais j'avais une répugnance naturelle à entamer un sujet qui doit nous être si pénible à tous deux.

— Oh ! fort bien, monsieur Waverley, dit Fergus avec hauteur ; c'est une affaire finie. Je n'ai pas besoin de presser qui que ce soit d'accepter la main de ma sœur.

— Et je n'ai pas besoin de m'exposer à un nouveau refus de la part de la même dame, répliqua Edouard sur le même ton.

— Je ferai pourtant les enquêtes convenables, dit le chef comme s'il n'eût pas entendu la réflexion de Waverley ; je saurai ce que ma sœur pense de cette affaire, et nous verrons alors si elle doit se terminer ainsi.

— Quant aux enquêtes dont vous parlez, votre propre jugement vous dira ce que vous devez faire. Je sais qu'il est impossible que miss Mac-Ivor change de manière de penser ; mais si, contre toute probabilité, ce changement avait lieu, il n'influerait pas sur ma détermination : je ne vous fais cette observation que pour prévenir tout malentendu.

Mac-Ivor en ce moment aurait volontiers remis cette querelle à la décision des armes. Ses regards lançaient le feu, et il mesura des yeux Waverley, comme s'il eût cherché l'endroit où il pouvait lui porter un coup mortel. Mais, quoiqu'on ne se batte plus, de notre temps, d'après les règles et les figures de Caranza ou de Vincent Saviola[1], cependant personne ne savait mieux que Fergus qu'un prétexte raisonnable était nécessaire pour un duel à mort. Par exemple, on peut envoyer un cartel à quelqu'un qui vous a marché sur le pied dans une foule, ou qui vous a poussé contre le mur, ou qui vous a pris votre place au spectacle ; mais le code de l'honneur moderne ne permet pas de fonder une querelle sur le droit de forcer un homme à continuer d'adresser ses vœux à une belle parente qui les a déjà refusés. Fergus se trouva donc obligé de dévorer cet affront supposé, et d'attendre que le temps lui fournît l'occasion de se venger, occasion qu'il se promit de chercher avec grand soin.

Le domestique de Waverley avait toujours, à l'arrière-garde du bataillon auquel il était attaché, un cheval sellé pour son maître, quoique celui-ci s'en servît rarement ; mais, en ce moment, indigné de la conduite impérieuse et déraisonnable de son ci-devant ami, il laissa défiler la colonne, et monta à cheval, dans l'intention de chercher le baron de Bradwardine, et de lui

(1) Fameux professeur dans cet art que caractérise si bien le maître d'armes du *Bourgeois Gentilhomme*.

demander à servir sous ses ordres en qualité de volontaire, au lieu de rester dans le régiment de Mac-Ivor.

— J'aurais fait une belle affaire, se dit-il chemin faisant, si je m'étais allié de si près à ce superbe échantillon d'orgueil, d'amour-propre et de colère! Il est colonel! il mérite le grade de généralissime! Chef d'un petit clan de trois à quatre cents hommes, il a tout l'orgueil qu'il faut pour être khan de Tartarie, grand-seigneur ou grand-mogol! Je suis heureux d'en être délivré! Si Flora était un ange, le beau-frère de son mari serait un second Lucifer d'ambition et de colère.

Le baron, dont l'érudition, comme les proverbes de Sancho dans la Sierra-Morena, se rouillait faute d'exercice, saisit avec joie l'occasion que lui présentaient les offres de service de Waverley, pour la déployer de nouveau. Cependant le bon vieillard chercha à amener une réconciliation entre les ci-devant amis. Fergus fit la sourde oreille à ses remontrances, tout en les écoutant avec respect; et, quant à Waverley, il ne vit aucune raison pour chercher le premier à renouveler une intimité que le chef montagnard avait rompue sans motif. Le baron en rendit compte au Prince, qui, désirant prévenir toute querelle dans sa petite armée, promit de remontrer à Mac-Ivor l'inconvenance de sa conduite; mais les embarras de la marche furent cause qu'une couple de jours s'écoulèrent sans que Charles-Edouard trouvât l'occasion d'interposer sa médiation comme il se le proposait.

Cependant Waverley mit à profit les instructions qu'il avait reçues pendant qu'il servait dans les dragons, et servit en quelque sorte d'adjudant au baron. *Parmi les aveugles, un borgne est roi,* dit le proverbe français. La cavalerie, qui était principalement composée de gentilshommes des Basses-Terres, de leurs fermiers et de leurs domestiques, conçut une haute idée des talens de Waverley, et un sincère attachement pour sa personne. C'était en partie le résultat de la satisfaction qu'ils éprouvaient en voyant un volontaire anglais d'une condition distinguée quitter les Montagnards pour se placer dans leurs rangs; car il y avait une inimitié secrète entre la cavalerie et l'infanterie, non seulement à cause de la différence de service, mais parce que la plupart des gentilshommes des Basses-Terres, qui habitaient près des montagnes, avaient eu souvent des disputes avec les clans voisins, et que tous voyaient de très mauvais œil

que les Montagnards prétendissent avoir plus de courage qu'eux et mieux servir le Prince.

CHAPITRE LVIII.

La confusion est dans le camp du roi Agramant.

Waverley avait l'habitude de s'écarter quelquefois du corps d'armée, pendant la marche, pour aller examiner de plus près les objets qui excitaient sa curiosité. On était alors dans le comté de Lancastre, et se trouvant attiré par la vue d'un ancien château fortifié, il quitta son escadron une demi-heure pour aller le voir, et en prendre une légère esquisse. Il redescendait l'avenue lorsqu'il rencontra l'enseigne Mac-Combich. Cet homme avait conçu une espèce d'attachement pour notre héros, depuis le jour qu'il l'avait trouvé à Tully-Veolan, et qu'il l'avait conduit dans les montagnes. Il semblait ralentir le pas à dessein, comme pour se laisser rejoindre par Edouard; cependant, lorsqu'il passa près de lui, il s'approcha seulement de son étrier, ne prononça que ces mots: *Prenez garde!* et s'éloigna rapidement pour éviter toute explication.

Edouard, un peu surpris de cet avertissement, suivit Evan des yeux, et le vit bientôt disparaître au milieu des arbres. Son domestique, Alick Polwarth qui suivait son maître, vit aussi le Montagnard s'éloigner, et se rapprocha d'Edouard :

— Je veux mourir, Monsieur, lui dit-il, si je crois que vous êtes en sûreté au milieu de ces sauvages.

— Que voulez-vous dire, Alick?

— Monsieur, les Mac-Ivor se sont mis dans la tête que vous avez fait un affront à leur jeune maîtresse, miss Flora; j'en ai entendu plus d'un dire qu'il s'inquiéterait fort peu de faire de vous un coq de bruyère; et vous savez bien vous-même que la plupart d'entre eux ne se feraient pas scrupule d'envoyer une balle au Prince lui-même, si leur chef leur faisait seulement un signe, ou, qu'il le fît ou non, s'ils croyaient qu'il en serait content quand le coup serait fait.

Quoique convaincu que Fergus était incapable d'une telle per-

fidie, Waverley était loin d'avoir la même sécurité sur les sentimens des hommes que ce chef commandait. Il savait que lorsqu'on supposait que l'honneur du chef ou de sa famille avait été offensé, l'homme le plus heureux était celui qui pouvait le premier tirer vengeance de cet affront, et il avait souvent entendu citer le proverbe : — La meilleure vengeance est celle qui est la plus prompte et la plus sûre. — Joignant à ces réflexions l'avis d'Evan Dhu, il crut prudent de piquer des deux et de rejoindre promptement son escadron. Avant qu'il fût arrivé au bout de l'avenue, une balle passa près de lui en sifflant, et l'on entendit un coup de pistolet.

— C'est ce rejeton du diable, Callum Beg, dit Polwarth; je l'ai vu fuir en se cachant dans ces longues herbes.

Justement indigné de cette trahison, Edouard sortit au galop de l'avenue, et vit à quelque distance le bataillon d'Ivor qui défilait dans la commune qui la terminait; il aperçut en même temps un homme courant à perte d'haleine pour se placer dans les rangs. Il en conclut que c'était celui qui avait voulu l'assassiner, et qui, en sautant par dessus les clôtures, avait pu rejoindre plus promptement son corps qu'un homme à cheval. Ne pouvant plus se modérer, il donna l'ordre à Polwarth d'aller trouver le baron de Bradwardine, qui était à la tête de son régiment à environ un demi-mille en avant, et de l'informer de ce qui venait d'arriver; et il alla sur-le-champ lui-même joindre la troupe d'Ivor. Le chef y arrivait en ce moment; il était à cheval, venant de quitter le Prince. En voyant Edouard s'approcher, il fit avancer son cheval vers lui.

— Colonel Mac-Ivor, dit Edouard sans autre préambule, j'ai à vous informer qu'un de vos gens vient de tirer sur moi d'un endroit où il s'était mis en embuscade.

— Comme c'est un plaisir que je me propose, — sauf la circonstance de l'embuscade, — de prendre incessamment moi-même, je serais charmé de savoir quel est celui qui a osé me prévenir.

— Je serai certainement à vos ordres quand il vous plaira. — Celui qui a pris sur lui de vous prévenir est votre page que voilà, Callum Beg.

— Callum, dit Fergus, sortez des rangs; est-ce vous qui avez fait feu sur M. Waverley?

— Non, répondit Callum sans rougir.

— C'est vous-même, dit Polwarth qui était déjà de retour;

car ayant rencontré un cavalier, il l'avait chargé d'apprendre au baron de Bradwardine ce qui venait de se passer, et était venu rejoindre son maître au grand galop, sans épargner ni ses éperons, ni les flancs de son cheval. — Oui, c'est vous : je vous ai vu aussi distinctement que j'ai jamais vu la vieille église de Coudingham.

— Vous mentez, répondit Callum avec l'obstination imperturbable qui lui était ordinaire.

Le combat des deux chevaliers eût sans doute été précédé, comme du temps de la chevalerie, par celui des écuyers; car Polwarth était un brave paysan du comté de Merse, qui craignait moins la claymore et le dirk des Montagnards que les flèches de Cupidon; mais le chef, avec son ton impératif habituel, demanda à Callum son pistolet. Le bassinet ouvert et la platine noire de fumée indiquaient que l'arme venait d'être déchargée.

— Tiens, dit Fergus en lui assénant de toute sa force un coup de la crosse du pistolet sur la tête, tiens, cela t'apprendra à agir sans ordre, et à mentir ensuite pour te disculper. Callum reçut le coup sans chercher à l'éviter, et tomba sans donner aucun signe de vie. — Gardez vos rangs, sur votre vie! cria Fergus au reste du clan. Je brûlerai la cervelle à quiconque osera intervenir entre M. Waverley et moi. Tous restèrent immobiles : Evan Dhu fut le seul qui donna quelques signes d'inquiétude et de mécontentement. Callum, étendu sur la terre, perdait beaucoup de sang; mais personne n'osa se hasarder à lui porter le moindre secours; il paraissait avoir reçu le coup de la mort.

— Quant à vous, monsieur Waverley, ajouta Fergus, ayez la complaisance de faire avancer votre cheval à vingt pas. — Waverley se rendit à son invitation. Quand ils furent seuls à quelque distance, le chef se tournant vers lui, lui dit avec une froideur affectée : — J'avais tout lieu de m'étonner, Monsieur, de la légèreté qu'il vous a plu l'autre jour de montrer dans vos goûts; mais ce n'était pas un ange, comme vous le disiez fort bien, qui aurait su vous plaire, à moins qu'il n'eût un empire pour dot. Je me suis procuré d'excellens commentaires sur ce texte obscur.

— Je ne puis deviner ce que vous voulez dire, colonel Mac-Ivor, si ce n'est qu'il me paraît clair que vous avez formé le projet de chercher un sujet de querelle.

— Votre ignorance affectée ne vous servira à rien, Monsieur : le Prince, le Prince lui-même m'a fait connaître vos manœu-

vres. J'étais loin de supposer que vos engagemens avec miss Bradwardine fussent votre motif pour rompre ceux que vous aviez avec ma seur. Je suppose que, lorsque vous avez appris que le baron avait changé la destination de ses domaines, vous avez trouvé cette raison suffisante pour mépriser la sœur de votre ami, et enlever à cet ami sa maîtresse.

— Le Prince vous a dit que j'avais des engagemens avec miss Bradwardine? impossible!

— Il me l'a dit, s'écria le chef avec fureur. Tirez votre sabre et défendez-vous, à moins que vous ne préfériez renoncer à toutes vos prétentions.

— C'est une démence complète ou quelque étrange méprise.

— Point d'évasion, tirez votre sabre, répliqua Fergus hors de lui-même en tirant le sien du fourreau.

— Dois-je me battre comme un fou, sans savoir pourquoi?

— Renoncez donc pour toujours à vos prétentions à la main de miss Bradvardine!

— Quel droit avez vous, s'écria Waverley perdant tout empire sur lui-même; — quel droit avez-vous, vous, ou qui que ce soit au monde, de me dicter des conditions semblables? Et à ces mots il tira aussi son sabre.

En ce moment, le baron de Bradwardine arriva suivi d'une grande partie de ses cavaliers. Ils venaient à toute bride, les uns par curiosité, les autres pour prendre part à la querelle qui, comme ils le comprenaient indistinctement, s'était élevée entre leur corps et le clan des Mac-Ivor. A leur approche, les Montagnards se mirent en devoir de soutenir leur chef, et tout annonçait que cette scène de confusion finirait par être sanglante. Cent langues étaient en mouvement en même temps. Le baron pérorait, Fergus tempêtait, les Montagnards criaient en gaëlique, et les cavaliers juraient dans le dialecte des Basses-Terres; enfin les choses en vinrent au point que le baron menaça de charger les Mac-Ivor s'ils ne reprenaient leurs rangs; et plusieurs d'entre eux, en réponse, lui présentèrent, ainsi qu'à sa troupe, le canon de leurs armes à feu. Le désordre était sourdement entretenu par le vieux Ballenkeiroch, qui espérait que le jour de la vengeance était arrivé pour lui, quand tout à coup un cri s'éleva: — Place, place! *place à Monseigneur! place à Monseigneur!*

Ce cri annonçait le Prince; il arrivait, suivi d'un détache-

ment des dragons de Fitz-James, régiment étranger qui formait ses gardes du corps. Sa présence rétablit l'ordre jusqu'à un certain point. Les Montagnards reprirent leurs rangs; les cavaliers se formèrent en escadron; — le baron et Fergus gardaient le plus profond silence.

Le Prince les appela ainsi que Waverley. Lorsqu'il eut appris que la dispute provenait de la scélératesse de Callum Beg, il ordonna qu'il fût remis de suite au grand-prévôt de l'armée, pour en faire justice sur-le-champ, s'il survivait au châtiment sommaire que son chef lui avait déjà infligé. Fergus, du ton d'un homme qui semble réclamer un droit autant que solliciter une faveur, le pria de le laisser à sa disposition, et lui promit que sa punition serait exemplaire. Un refus aurait porté atteinte à l'autorité patriarcale des chefs, autorité dont ils étaient très jaloux, et il eût été dangereux de les mécontenter : Callum fut donc livré à la justice de son propre clan.

Le Prince s'informa ensuite du sujet de la querelle qui s'était élevée entre Fergus et Waverley; un profond silence régna pendant quelques instans. Les deux jeunes gens n'osaient parler en présence du baron de Bradwardine, que le Chevalier avait fait venir près de lui ainsi qu'eux; car sa présence était un obstacle insurmontable à ce qu'ils pussent s'expliquer sur un sujet qui aurait inévitablement exigé que le nom de sa fille fût prononcé. Ils baissèrent donc les yeux avec un air de honte et d'embarras, mêlé de mécontentement. Le Prince, qui avait été élevé au milieu d'esprits mécontens et brouillons à la cour de Saint-Germain, où des querelles de toute espèce offraient chaque jour de nouveaux sujets de sollicitude à un souverain sans trône, avait fait son apprentissage *du métier de roi*, pour nous servir des expressions du grand Frédéric; il sentait combien il était urgent de maintenir ou de rétablir l'union parmi ses partisans, et il prit sur-le-champ ses mesures en conséquence.

— Monsieur de Beaujeu[1] ! dit-il.

— Monseigneur ! répondit un jeune officier français, cavalier fort bien fait, qui lui servait d'aide-de-camp.

— Ayez la bonté d'aligner ces Montagnards-là, ainsi que la

(1) Dans ce court dialogue, le prince parle en français, et M. de Beaujeu emploie un jargon moitié français, moitié mauvais anglais, dont il n'est pas possible de donner une idée dans une traduction.

Il n'y avait aucun officier français du nom de Beaujeu auprès de Charles-Edouard.

cavalerie, s'il vous plait, et de les remettre en marche; vous parlez si bien l'anglais! cela ne vous donnera pas beaucoup de peine.

— Ah! pas du tout, Monseigneur, reprit le comte de Beaujeu en inclinant la tête jusque sur le cou d'un petit cheval d'escadron plein d'ardeur; et le faisant avancer avec beaucoup de confiance en face du régiment de Fergus, quoiqu'il n'entendît pas un mot de gaëlique, et qu'il ne sût guère mieux l'anglais, il s'écria :

— Messieurs les sauvages écossais, — c'est-à-dire, — gentilshommes sauvages, ayez la bonté de vous aligner.

Le clan, comprenant cet ordre, moins par les paroles qui l'exprimaient, que par les gestes qui l'accompagnaient, et se voyant en présence du Prince, se hâta de former ses rangs.

— Bien! dit le comte de Beaujeu; très bien! — Et s'adressant à un cavalier qui était près de lui, — comment dites-vous *visage* en anglais, Monsieur? lui demanda-t-il. — Ah! oui, *face*, — je vous remercie, Monsieur. — Eh bien, gentilshommes sauvages, ayez la bonté de faire volte-face par file. En avant, marche! — Encore très bien; mais, Messieurs, il faut vous mettre en marche. — Marchez donc, au nom de Dieu! j'ai oublié le mot anglais; — mais vous êtes de braves gens, et vous me comprenez bien.

Le comte s'avança alors vers l'escadron du baron pour le mettre en mouvement à son tour. — Messieurs de la cavalerie, il faut que vous tombiez en arrière! — Ah! sur ma foi, je ne vous ai pas ordonné de tomber par terre. — Je crains que ce petit gros monsieur ne se soit blessé. — Ah! mon Dieu, c'est le commissaire qui nous a apporté les premières nouvelles de ce maudit fracas. J'en suis très fâché, Monsieur.

Mais le pauvre Macwheeble, qui figurait alors en sa nouvelle qualité de commissaire des guerres, un long sabre à son côté, et ayant à son chapeau une cocarde blanche aussi grande qu'une galette, avait perdu les arçons au milieu du tumulte occasioné par l'empressement des cavaliers à se ranger en bon ordre en présence du Prince, avant qu'il eût pu se rendre maître de son bidet; et il regagna l'arrière-garde en baissant la tête, au milieu des grands éclats de rire de tous les spectateurs.

— Eh bien, Messieurs, dit le comte, demi-tour à droite. — C'est cela! — Hé! monsieur de Bradwardine, ayez la bonté de

vous mettre à la tête votre régiment, car, pardieu, je n'en puis plus!

Le baron fut obligé de venir au secours de M. de Beaujeu, qui se trouvait au bout du peu d'anglais qu'il savait. Un des buts du Prince fut ainsi atteint. Le second était de changer le cours des idées des soldats de ces deux corps, en les obligeant à accorder toute leur attention à des ordres qui leur étaient donnés, en sa présence, en termes presque inintelligibles pour eux.

— Messieurs, dit Charles-Édouard à Fergus et à Waverley lorsqu'il se vit seul avec eux, ayant ordonné à sa suite de rester à quelque distance, si j'étais moins redevable à votre amitié désintéressée, je vous témoignerais à tous deux le mécontentement sérieux que me cause votre querelle extraordinaire et sans raison, dans un moment où le service de mon père exige si impérieusement la plus parfaite union; mais ce qu'il y a de plus douloureux pour moi, c'est de voir que mes meilleurs amis s'imaginent avoir le droit de se perdre eux-mêmes, et de perdre avec eux la cause qu'ils ont embrassée, au premier mouvement du plus léger caprice.

Tous deux s'empressèrent de l'assurer qu'ils étaient disposés à à soumettre leur querelle à sa décision.

— Quant à moi, dit Édouard, je sais à peine de quoi l'on m'accuse. Je n'ai cherché le colonel Mac-Ivor que pour l'informer que j'avais failli être assassiné par un homme attaché à son service immédiat. J'ignore quel motif le porte à me chercher querelle, si ce n'est qu'il m'accuse sans fondement d'avoir gagné l'affection d'une jeune personne à la main de laquelle il a des prétentions.

— Si je suis dans l'erreur, répondit Fergus, elle provient de la conversation dont Son Altesse Royale m'a honoré ce matin.

— De notre conversation? répondit le Chevalier; est-il possible que Mac-Ivor m'ait si mal compris?

Il le conduisit à l'écart, et, après cinq minutes d'une conversation très animée, il revint au galop vers Édouard.

— Est-il possible, dit-il.... Colonel, approchez, je n'aime pas les secrets; — est-il possible, monsieur Waverley, que je me sois trompé en supposant que vous étiez l'amant de miss Bradwardine? Quoique vous ne m'en eussiez jamais parlé, différentes circonstances m'en avaient tellement convaincu, que j'ai cru, ce matin, pouvoir alléguer ce fait à Vich Ian Vohr, comme

un motif qui pouvait faire que, sans vouloir l'offenser, vous eussiez cessé d'ambitionner une alliance à laquelle un homme, n'ayant aucun autre engagement, ne renoncerait pas facilement, même après un refus.

— Votre Altesse Royale, répondit Waverley, doit avoir fondé sa croyance sur des conjectures qui me sont tout-à-fait inconnues, lorsqu'elle m'a fait l'honneur de supposer que j'étais l'amant aimé de miss Bradwardine. Je sens tout ce qu'il y a d'honorable dans cette supposition, mais je n'ai aucun titre pour la mériter; quant au reste, j'ai trop peu de confiance dans mon propre mérite pour espérer de réussir auprès de qui que ce soit, après avoir été positivement refusé.

Le Chevalier garda le silence pendant quelques instans, regardant tour à tour Édouard et Fergus.

— Monsieur Waverley, dit-il enfin, sur mon honneur, je croyais avoir de bonnes raisons pour vous supposer plus heureux que vous ne l'êtes. Mais à présent, Messieurs, permettez-moi d'être médiateur entre vous, non en qualité de Prince régent, mais comme Charles Stuart, comme votre frère d'armes dans la même cause. Laissez de côté tous mes droits à votre obéissance, et ne songez qu'à votre honneur. Quel scandale pour nos amis, quel triomphe pour les Hanovriens, s'ils voient qu'étant en si petit nombre, la désunion règne parmi nous! Et pardonnez-moi si j'ajoute que les noms des dames dont il a été parlé exigent de nous tous trop de respect, pour être mentionnés comme des sujets de discorde.

Le Prince tira Fergus à l'écart, et lui parla d'une manière très animée pendant deux ou trois minutes; il revint ensuite vers Waverley et lui dit : — Je crois avoir démontré au colonel Mac-Ivor que son ressentiment provenait d'un malentendu auquel il est vrai que j'avais moi-même donné lieu. Quand je l'assure que tel est le fait, je suis persuadé que M. Waverley est trop généreux pour garder la moindre rancune de ce qui s'est passé. — Vich Ian Vohr, il faut que vous expliquiez convenablement cette affaire à votre clan, de manière à prévenir tout nouvel acte de violence. — (Fergus s'inclina). — A présent, Messieurs, que j'aie la satisfaction de vous voir vous donner la main.

Ils s'avancèrent froidement, à pas lents, chacun voulant éviter d'être le premier à faire une telle concession. Cependant ils fini-

rent par se donner la main, et se séparèrent après avoir pris respectueusement congé du Chevalier.

Charles-Édouard (*ffff*) dirigea alors son cheval vers le premier rang des Mac-Ivors, mit pied à terre, demanda à boire dans la cantine du vieux Ballenkeiroch, et marcha avec eux près d'un demi-mille, leur faisant plusieurs questions sur l'histoire et les alliances de Sliochd Nan Ivor, plaçant avec beaucoup d'adresse le peu de mots gaëliques qu'il connaissait, et affectant le plus grand désir de s'instruire dans cette langue. Remontant ensuite à cheval, il joignit bientôt le régiment du baron de Bradwardine, qui était à l'avant-garde; et lui faisant faire halte, il examina dans le plus grand détail les armes et les harnais, et l'état de la discipline, prit note des principaux officiers et même des cadets, leur demanda des nouvelles de leurs dames, et fit l'éloge de leurs chevaux. Il fit route pendant environ une heure avec le baron de Bradwardine, et supporta patiemment le récit de trois longues anecdotes sur le maréchal duc de Berwick.

— Ah! Beaujeu, mon cher ami, dit-il en reprenant sa place ordinaire dans la ligne de marche, que mon métier de prince errant est ennuyeux parfois! mais, courage! c'est le grand jeu, après tout [1].

CHAPITRE LIX.

Escarmouche.

Il est presque inutile de rappeler au lecteur qu'après un conseil de guerre tenu à Derby [2], le 5 décembre, les Montagnards renoncèrent au projet désespéré de s'avancer plus loin dans l'intérieur de l'Angleterre, et se décidèrent à se retirer vers le nord, au grand regret de leur jeune chef audacieux [3]. Ils commencèrent en conséquence leur retraite; et, par la rapidité de leur marche, ils

(1) Cette phrase est en français dans l'original.

(2) Derby, à 30 lieues environ de Londres.

(3) Le Prince (comme on le dit ici de Fergus) ne céda à l'opinion de ses officiers qu'après avoir tout fait pour les décider à livrer bataille au duc de Cumberland.

échappèrent aux mouvemens du duc de Cumberland, qui les poursuivait avec un corps de cavalerie très nombreux.

Cette retraite était une renonciation cruelle à leurs hautes espérances. Personne n'en avait entretenu d'aussi brillantes que Fergus : personne ne fut donc plus mortifié de ce changement. Il argumenta, ou plutôt il fit les plus vives remontrances dans le conseil de guerre; et voyant qu'elles étaient sans effet, il ne put retenir des larmes de douleur et de rage. Depuis ce moment, il se fit dans toute sa personne un si grand changement, qu'il était pour ainsi dire impossible de reconnaître en lui ce jeune homme ardent, impétueux, pour qui, peu de jours auparavant, le monde paraissait trop étroit.

La retraite avait continué à s'opérer pendant plusieurs jours, lorsqu'un matin, le 12 décembre, de bonne heure, Waverley ne fut pas peu surpris de recevoir la visite de Fergus aux quartiers qu'il occupait dans un village, à peu près à mi-chemin entre Shap et Penrit h.

Comme il n'avait pas revu le chef depuis leur rupture, Edouard attendait avec quelque inquiétude que Vich Ian Vohr lui fît connaître le motif de cette visite inattendue, et il ne put s'empêcher d'être étonné du changement qu'il remarqua dans toute sa personne : son regard avait perdu beaucoup de son feu; ses joues étaient creuses, sa voix languissante, son pas moins ferme et moins élastique que de coutume, et ses habillemens, qu'il arrangeait auparavant avec tant de soin, étaient comme jetés sur lui en désordre. Il invita Waverley à l'accompagner jusqu'au bord d'une petite rivière du voisinage; et un sourire de mélancolie effleura ses lèvres lorsqu'il vit Edouard prendre son sabre et l'attacher à sa ceinture.

Dès qu'ils furent dans un sentier écarté, sur le bord de la rivière : — Eh bien, Waverley, dit Fergus, notre belle aventure est tout-à-fait manquée, et je serais charmé de connaître vos projets. Ne me regardez pas avec cet air d'étonnement : j'ai reçu hier soir une lettre de ma sœur, et si j'avais été instruit plus tôt des détails qu'elle contient, j'aurais évité une scène à laquelle je ne pense jamais sans chagrin. Dans une lettre que je lui avais écrite après notre querelle, je lui en avais appris la cause, et elle me répond qu'elle n'a jamais donné d'encouragement à vos espérances, et qu'elle ne pouvait avoir aucun motif pour vous en donner. Il paraît donc que j'ai agi en véritable insensé. — Pauvre Flora ! Elle

m'écrit avec enthousiasme. Quel changement va se faire dans ses idées, lorsque la nouvelle de cette fatale retraite lui parviendra !

Waverley, sincèrement affecté par l'accent de profonde mélancolie avec lequel Fergus venait de parler, le supplia affectueusement d'oublier l'altercation fâcheuse qu'ils avaient eue ensemble. Ils se serrèrent de nouveau la main, mais cette fois c'était de bon cœur.

— Que comptez-vous faire? demanda de nouveau Fergus; ne feriez-vous pas bien de quitter cette malheureuse armée, de nous précéder en Ecosse et de vous embarquer pour le continent dans quelqu'un des ports de l'orient qui sont encore en notre pouvoir? Quand vous serez hors du royaume, vos amis obtiendront aisément votre grâce; et pour vous dire la vérité, je voudrais que vous y emmenassiez Rose Bradwardine comme votre épouse, et que vous prissiez l'un et l'autre Flora sous votre protection.... (Edouard parut surpris.) Rose vous aime, et je crois que vous l'aimez aussi, quoique peut-être sans le savoir; car vous ne passez pas pour être très habile à démêler vos véritables sentimens. — Il prononça ces derniers mots avec une espèce de sourire.

— Quoi ! répondit Edouard, pouvez-vous me proposer de déserter une cause dans laquelle nous nous sommes tous embarqués?

— Embarqués? Le vaisseau ne tardera pas à se briser, et il est temps, pour tous ceux qui le peuvent, de se jeter dans la chaloupe et de l'abandonner.

— Mais que feront les autres? et si notre retraite est si fatale, pourquoi les chefs des Montagnards y ont-ils consenti?

— Oh ! ils pensent que, comme dans les autres occasions, les pendaisons, les décapitations, les confiscations, tomberont principalement sur les gentilshommes des Basses-Terres; que leur pauvreté et leurs solitudes les mettront à l'abri de la tempête, et que, du haut de leurs montagnes, ils pourront, suivant leur proverbe, « entendre les vents siffler, jusqu'à ce que les flots s'a« paisent. » Mais ils se trompent; ils ont donné trop souvent des inquiétudes, pour qu'on le leur passe tant de fois; et John Bull aujourd'hui a été trop effrayé pour qu'il reprenne de long-temps sa bonne humeur. Les ministres hanovriens ont de tout temps mérité d'être pendus comme des coquins; mais à présent, s'ils ont la force en main, — ce qui doit arriver tôt ou tard, puisque l'Angleterre ne fait aucun mouvement et que la France n'envoie pas le moindre secours —, ils mériteraient la potence comme des im-

bécilles, s'ils laissaient un seul de nos clans en état d'inquiéter le gouvernement. Ils ne se contenteront pas de couper les branches, ils déracineront l'arbre.

— Et tandis que vous me conseillez de fuir, — conseil que je ne suivrai pas, y allât-il de ma vie, — quels sont vos projets pour vous-même ?

— Oh ! répondit Fergus d'un ton mélancolique, mon destin est fixé. Avant la fin du jour, je serai mort ou prisonnier.

— Que voulez-vous dire, cher Fergus ? L'ennemi est encore à une journée de marche derrière nous : d'ailleurs, nous sommes assez forts pour le repousser ; souvenez-vous de Gladsmuir.

— Ce que je vous dis n'en est pas moins vrai, du moins pour ce qui me concerne personnellement.

— Sur quoi fondez-vous cette triste prédiction ?

— Sur une autorité qui n'a jamais trompé aucun membre de ma famille. J'ai vu, ajouta-t-il en baissant la voix, j'ai vu le *Bodach-Glas !*

— Le *Bodach-Glas ?*

— Oui. Pendant le long séjour que vous avez fait à Glennaquoich, n'avez-vous jamais entendu parler du Fantôme Gris, quoiqu'il y eût parmi nous une sorte de répugnance à en parler ?

— Non, jamais.

— Ah ! il faudrait la pauvre Flora pour vous faire ce récit. Si cette colline était Benmore, ou si ce long lac bleu, que vous voyez se dérouler entre ces montagnes, était le Loch Tay ou mon Loch an Ri, ce que je vais vous raconter serait mieux en harmonie avec le site. Cependant asseyons-nous sur ce monticule : Saddleback et Ulswater [1] conviendront encore mieux à ce que j'ai à vous confier, que les haies vives, les clôtures et les fermes d'Angleterre. Vous saurez donc que, lorsqu'un de mes ancêtres, Ian Nan Chaistel, ravagea le Northumberland, il s'était associé, pour cette expédition, avec un chef du midi de l'Ecosse, un capitaine d'une bande d'habitans des Basses-Terres, nommé Halbert Hall. En retournant chez eux, par les monts Cheviots, ils eurent une querelle au sujet du partage du butin, et des paroles en vinrent aux coups. Les habitans des Basses-Terres furent tous exterminés, et leur chef tomba lui-même le dernier, couvert de blessures que

(1) Montagne et lac du Westmoreland. Le Westmoreland et le Cumberland offrent des lacs et des montagnes comme l'Écosse, mais sous des formes moins sauvages.

lui avait faites le sabre d'Ian Nan Chaistel. Depuis lors son esprit s'est toujours présenté au Vich Ian Vohr qui est chef du clan, lorsque quelque grand malheur le menace, mais surtout quand sa mort approche. Mon père le vit deux fois : la veille de la bataille où il fut fait prisonnier à Sheriff-Muir, et dans la matinée du jour où il mourut.

— Mon cher Fergus, comment pouvez-vous me parler sérieusement d'un conte semblable ?

— Je ne vous demande pas de me croire; mais je vous dis une vérité confirmée par trois cents ans d'expérience, et par mes propres yeux, la nuit dernière.

— Au nom du ciel, expliquez-vous!

— Je vais le faire, mais à condition que vous ne chercherez pas à plaisanter sur ce sujet. Depuis le jour où notre malheureuse retraite a commencé, le sommeil n'a, pour ainsi dire, pas fermé mes yeux un seul instant, tant j'étais occupé du sort de mon clan, de ce pauvre Prince qu'on ramène, bon gré mal gré, comme un chien en laisse, et de la ruine totale de ma famille ! Cette nuit, agité comme par la fièvre, j'ai quitté mon quartier, et je suis sorti, dans l'espoir que l'air froid me rendrait quelques forces. — Je ne saurais vous dire combien il m'en coûte de poursuivre, car je sais que vous me croirez à peine. — Quoi qu'il en soit, j'ai traversé un ruisseau à l'aide d'une planche, et je me suis promené en long et en large. Tout-à-coup les rayons de la lune m'ont fait apercevoir, à ma grande surprise, la figure d'un homme très grand, enveloppé dans un manteau gris, semblable à celui que portent les bergers dans le sud de l'Ecosse, et qui, soit que j'allasse plus ou moins vite, était toujours devant moi, à huit ou dix pas de distance.

— C'était sans doute un paysan du Cumberland dans son costume habituel.

— Non : je l'ai d'abord cru, et j'étais étonné qu'il eût l'insolence de s'attacher ainsi à mes pas; je l'ai appelé à plusieurs reprises sans obtenir de réponse. J'ai senti mon cœur battre vivement; et, voulant m'assurer de la vérité de ce que je craignais, je me suis arrêté, et sans changer de place, je me suis tourné successivement vers les quatre points cardinaux. — Par le ciel ! Edouard, de quelque côté que je me tournasse, le fantôme était aussitôt devant moi. Je n'ai donc pu douter que ce ne fût le *Bodach-Glas*... Mes cheveux se sont hérissés et mes genoux ont tremblé.

Je me suis pourtant armé de courage, et j'ai résolu de retourner à mon quartier. Le fantôme glissait devant moi, car je ne puis dire qu'il marchait, se tenant toujours à la même distance; en arrivant près de la planche qui sert de pont, il s'est arrêté, et s'est tourné vers moi. Il me fallait traverser le ruisseau à gué ou passer devant le fantôme aussi près que je le suis de vous. Un courage de désespoir, fondé sur la croyance que ma mort approchait, m'a déterminé à passer en dépit de lui. J'ai fait le signe de la croix, j'ai tiré mon sabre, et je me suis écrié : « Au nom de Dieu, esprit « malfaisant, retire-toi! » — « Vich Ian Vohr, » m'a répondu le fantôme d'une voix qui a glacé tout mon sang, « prends garde à « toi, demain! — Il semblait alors n'être qu'à deux pieds de la pointe de mon sabre, mais à peine avait-il prononcé ces mots, qu'il a disparu, et le passage m'est resté libre. Je suis rentré chez moi; je me suis jeté sur mon lit, où j'ai passé quelques heures assez pénibles, et ce matin je suis monté à cheval pour venir faire ma paix avec vous; je ne voudrais pas mourir avant de m'être réconcilié avec un ami que j'ai offensé.

Edouard ne doutait guère que ce fantôme n'eût été produit par l'épuisement de corps et l'accablement d'esprit de Fergus, agissant sur les idées superstitieuses qu'il partageait avec presque tous les Montagnards; il n'en fut pas moins vivement touché de sa situation, et il sentit renaître toute son ancienne amitié pour lui. Pour le distraire de ces sombres images, il lui proposa, sauf la permission du baron, qu'il était sûr d'obtenir aisément, de rester avec lui jusqu'à ce que le clan des Mac-Ivor fût arrivé, et de marcher ensuite avec lui, comme par le passé. Le chef parut sensible à cette offre, mais il hésita à l'accepter. — Vous savez, lui dit-il, que nous sommes à l'arrière-garde; c'est le poste le plus dangereux dans une retraite.

— Et par conséquent le plus honorable!

— Eh bien! soit: dites à Polwarth de tenir votre cheval prêt, dans le cas où nous aurions affaire à trop forte partie. J'aurai le plus grand plaisir à jouir de votre société encore une fois.

L'arrière-garde tarda quelque temps à paraître, ayant été arrêtée par plusieurs incidens, et surtout par les mauvais chemins; enfin elle entra dans le village, au moment même où Fergus et Waverley y arrivaient, se tenant par le bras de la manière la plus amicale. A cette vue, tout le ressentiment des Montagnards contre notre héros s'évanouit; Evan Dhu l'accueillit avec un sou-

rire de félicitation, et Callum Beg lui-même parut très satisfait. Il avait recouvré toute son activité; mais il était pâle et avait la tête recouverte d'un large bandeau.

— Il faut, dit Fergus, que le crâne de ce gibier de potence soit plus dur que le marbre: le chien du pistolet s'est rompu du coup.

— Comment avez-vous pu frapper aussi rudement un si jeune garçon?

— Oh! si je ne frappais de temps en temps un bon coup, ces coquins s'oublieraient.

On se mit en marche après avoir pris les précautions nécessaires pour éviter toute surprise. Les soldats de Fergus, et un beau régiment, venu de Badenoch, et composé du clan commandé par Cluny Mac-Pherson, formaient l'arrière-garde. On venait de traverser un grand marécage découvert, et l'on entrait dans les clôtures qui entourent le petit village de Clifton; le soleil d'hiver était sur le point de se coucher, et Waverley se mit à railler Fergus sur les fausses prédictions du Fantôme Gris.

— Les ides de mars ne sont pas encore passées, lui dit Mac-Ivor en souriant.

Il finissait à peine ces mots, quand, s'étant retourné, il vit tout à coup, quoique indistinctement, un corps nombreux de cavalerie sur la surface brune et sombre du marécage. Garnir de soldats les clôtures qui faisaient face à la plaine, et la route par laquelle l'ennemi devait avancer pour entrer dans le village, fut l'affaire de très peu de temps. Tandis qu'on s'occupait de cette manœuvre, la nuit arriva, noire et épaisse, quoiqu'on fût à l'époque de la pleine lune, qui quelquefois cependant laissait tomber une clarté douteuse sur le lieu de l'action.

Les Montagnards furent bientôt inquiétés dans la position défensive qu'ils avaient prise. A la faveur des ténèbres, un fort détachement de dragons, qui avaient mis pied à terre, essaya de forcer les clôtures, tandis qu'un autre cherchait à pénétrer par la grande route; mais tous deux furent reçus par un feu bien nourri qui éclaircit leurs rangs et les arrêta dans leurs progrès. Non content de cet avantage, Fergus, dont le brûlant courage semblait avoir repris toute son impétuosité à l'approche du danger, tira son sabre en criant: « *Claymore!* » et encouragea ses soldats, de la voix et par son exemple, à passer à travers la haie derrière laquelle ils étaient, et à se précipiter sur l'ennemi. Se jetant alors au milieu des dragons démontés, ils les forcèrent, à la pointe

du sabre, à s'enfuir sur le marécage, et en taillèrent en pièces un grand nombre.

Mais la lune, qui se montra en ce moment, fit reconnaître aux Anglais le petit nombre de leurs ennemis, mis en désordre par leur propre succès. Deux escadrons de cavalerie s'avancèrent pour soutenir leurs compagnons, et les Montagnards s'efforcèrent de regagner les clôtures. Mais plusieurs d'entre eux, et notamment leur brave chef, furent coupés et entourés avant d'avoir pu y réussir. Waverley, cherchant des yeux Fergus, dont il avait été séparé, ainsi que du corps battant en retraite, pendant les ténèbres et le tumulte, l'aperçut avec Evan Dhu et Callum Beg se défendant en désespérés contre une douzaine de dragons qui les chargeaient à coups de sabre. La lune en ce moment se couvrit de nouveaux nuages, et notre héros, dans l'obscurité, ne put ni porter du secours à ses amis, ni distinguer le chemin qu'il devait suivre pour rejoindre l'arrière-garde. Après avoir failli une couple de fois d'être tué ou fait prisonnier par des pelotons de cavalerie qu'il rencontra dans les ténèbres, il arriva enfin à un enclos, et en ayant escaladé le mur, il se crut hors de danger et sur le chemin de l'armée des Montagnards, dont il entendait de loin les cornemuses. Quant à Fergus (*gggg*), il n'avait d'autre espoir que celui de penser qu'il avait été fait prisonnier. En réfléchissant avec douleur et inquiétude sur le destin de son ami, la superstition du Bodach Glas vint se retracer à son esprit, et il se dit avec un mouvement de surprise intérieure : — Le démon peut-il donc dire la vérité ? [1]

(1) Nous avons déjà vu le *Seer* des Highlanders annoncer la mort d'un homme, parce que le don de *seconde vue* lui avait montré le suaire qui l'enveloppait déjà d'avance. Le *Bodach-Glas* de Mac-Ivor est fondé sur une croyance non moins authentique parmi les Highlanders, à laquelle il est fait allusion dans *la Dame du Lac*, chap. III, parag. VII. La plupart des grandes familles avaient, dit-on, un génie tutélaire ou ennemi qui les avertissait des malheurs dont elles étaient menacées. Celui du chef des Grants, appelé May Moullach, leur apparaissait sous la forme d'une jeune fille au bras velu. C'était quelquefois une fée appelée la Banschie qui annonçait les événemens funestes aux familles des Montagnards, quoique cette dernière superstition appartienne plus particulièrement à l'Irlande.

CHAPITRE LX.

Chapitre d'accidens.

EDOUARD était dans une position pénible et dangereuse. Il cessa bientôt d'entendre le son des cornemuses ; et, ce qui était plus triste encore, après avoir fait long-temps d'inutiles recherches et avoir franchi plusieurs clôtures, lorsqu'il approcha de la grande route, le son peu agréable des timbales et des trompettes lui annonça que la cavalerie anglaise l'occupait déjà, et, par conséquent, était entre lui et les Montagnards. Ne pouvant donc avancer en ligne droite, il résolut d'éviter les Anglais, et de tâcher de rejoindre ses amis en faisant un circuit sur la gauche, ce que semblait lui faciliter un sentier battu, partant de la grande route, et se dirigeant de ce côté. Il marchait dans la boue, au milieu des ténèbres et par un froid piquant ; mais tous ces désagrémens disparaissaient devant la crainte très naturelle de tomber entre les mains des soldats du roi.

Après une marche d'environ trois milles, il parvint à un hameau. Il savait que les dispositions du peuple, en général, n'étaient pas favorables à la cause qu'il avait embrassée, mais désirant, s'il était possible, se procurer un cheval et un guide pour se rendre à Penrith où il espérait trouver l'arrière-garde, sinon le corps principal de l'armée du Chevalier, il s'approcha du cabaret de ce village. Il régnait un grand bruit dans l'intérieur ; il s'arrêta pour écouter, et une couple de juremens anglais, accompagnés du refrain d'une chanson martiale, lui apprirent que ce hameau était aussi occupé par les troupes du duc de Cumberland. Il chercha aussitôt à s'éloigner avec le moins de bruit possible ; et bénissant l'obscurité, contre laquelle il avait murmuré jusqu'alors, il continua son chemin à tâtons, le mieux qu'il put, le long d'une petite palissade, qui lui parut la clôture du jardin de quelque chaumière. A peine en touchait-il la porte, que son bras étendu fut saisi par la main d'une femme, qui lui dit en même temps : Edouard, est-ce toi ?

— Il y a ici quelque malheureuse méprise, se dit Waverley, cherchant doucement à dégager son bras.

— Ne fais pas de bruit, ajouta-t-elle, ou les Habits Rouges t'entendront; ils arrêtent et mettent en réquisition tous ceux qui passent devant la porte du cabaret, pour les forcer à conduire leurs fourgons et leurs blessés: viens chez mon père, ou ils te joueront quelque mauvais tour.

— C'est un fort bon avis, pensa Edouard.

Il traversa le petit jardin en suivant la jeune fille, et entra dans une cuisine pavée en briques. Sa conductrice approcha une allumette d'un feu presque éteint, pour allumer une chandelle; mais à peine eut-elle jeté un regard sur Waverley, qu'elle laissa tomber la lumière, en s'écriant de toutes ses forces: — Mon père! mon père!

Le père ainsi appelé parut bientôt: c'était un vieux fermier robuste, ayant une paire de culottes de peau, et des bottes sans bas; car il sortait du lit, et le reste de ses vêtemens n'était qu'une robe de chambre du Westmoreland, c'est-à-dire, sa chemise. Il portait de la main gauche une chandelle qui montrait sa taille avec avantage, et de la main droite il brandissait un *poker* [1].

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a, ma fille?

— Ah! répondit la pauvre fille dans un accès de terreur presque convulsive, j'ai cru que c'était Ned [2] Williams, et c'est un de ces hommes à plaid.

— Et quelle affaire avais-tu avec Ned Williams à l'heure qu'il est?

Cette question appartenait peut-être à la classe nombreuse de celles qu'il est facile de faire, mais auxquelles il n'est pas aussi facile de répondre. Aussi la pauvre fille aux joues vermeilles n'y répondit-elle qu'en sanglotant et en se tordant les mains.

— Et toi, mon garçon, dit-il à Edouard, ignores-tu que les dragons sont dans le village, et que s'ils te rencontrent, ils te hacheront comme un navet?

— Je sais que ma vie est en grand danger: mais si vous venez à mon secours, je vous récompenserai généreusement. Je ne suis pas Ecossais; je suis un malheureux gentilhomme anglais.

— Que tu sois Ecossais ou non, répondit l'honnête fermier,

(1) Un *tisonnier*, instrument pour attiser le feu de charbon de terre, et qui fait partie indispensable d'une cheminée anglaise.

(2) Abréviation d'Edouard.

j'aimerais mieux que tu fusses de l'autre côté du hallan[1]; mais, puisque tu es ici, jamais Jacob Jopson ne vendra le sang de personne : d'ailleurs les plaids ont été de braves gens, et n'ont pas fait grand mal ici hier[2]. En conséquence, le brave fermier s'occupa sérieusement à donner l'hospitalité à notre héros pour la nuit. Il alluma le feu, après avoir pris les précautions nécessaires pour que la lumière ne pût être aperçue du dehors. Il coupa une tranche de lard que Cicely fut chargée de faire frire; le père ajouta à ce mets un pot de sa meilleure ale.

Il fut convenu qu'Edouard attendrait dans cette retraite que les troupes fussent parties le lendemain matin, et qu'alors il louerait ou achèterait du fermier un cheval pour tâcher de rejoindre ses amis, à l'aide des meilleurs avis qu'il pourrait se procurer. En attendant, un lit grossier, mais propre, le reçut après les fatigues de cette malheureuse journée.

Avec le matin, arriva la nouvelle que les Montagnards avaient évacué Penrith, qu'ils se repliaient sur Carlisle, que le duc de Cumberland était en possession de Penrith, et que les détachemens de son armée couvraient toutes les routes de tous côtés. Essayer de passer sans être découvert eût été un acte d'une témérité sans égale. Ned Williams, — le véritable Edouard, — fut alors appelé au conseil par Cicely et son père. Comme il se souciait sans doute fort peu que le beau jeune homme qui portait son nom prolongeât son séjour dans la maison de sa maîtresse (crainte de quelque nouvelle méprise), il proposa que Waverley quittât son uniforme et son plaid, pour prendre le costume du pays, vînt avec lui dans la ferme de son père, près d'Ulswater, et restât dans cet asile paisible jusqu'à ce que les opérations militaires qui avaient lieu dans les environs eussent cessé de rendre son départ dangereux.

On convint du prix qu'il paierait pour être en pension chez le fermier Williams, s'il le jugeait à propos, jusqu'à ce qu'il pût se mettre en route en toute sûreté : ce prix fut modéré, car ces gens, dont le cœur était aussi honnête que simple, ne regardèrent pas sa malheureuse situation comme un motif pour lui faire une demande d'autant plus forte.

On se procura bientôt les habillemens dont Edouard avait

(1) Mur d'abri de la ferme.

(2) La conduite des Montagnards devait d'autant plus étonner le fermier, que l'on avait fait courir le bruit que l'armée du Prince mangeait les petits enfans.

besoin ; et suivant des sentiers de traverse que le jeune fermier connaissait, ils espérèrent éviter toute rencontre fâcheuse. Le vieux Jopson et sa fille aux joues fraîches comme la cerise refusèrent toute espèce de paiement pour l'hospitalité qu'ils lui avaient accordée : un baiser paya Cicely, et un serrement de main cordial satisfit son père. L'un et l'autre parurent désirer vivement que leur hôte se trouvât en sûreté, et prirent congé de lui en faisant des vœux en sa faveur.

Le guide d'Edouard le conduisit à travers la plaine où l'escarmouche avait eu lieu, la nuit précédente. La lueur passagère d'un soleil de décembre brillait tristement sur la vaste bruyère, qui, vers l'endroit où la grande route du nord-ouest passe entre les clôtures des domaines de lord Lonsdale [1], offrait le spectacle de cadavres d'hommes et de chevaux, avec le cortége habituel de la guerre, une foule de corbeaux, de vautours et d'oiseaux de proie.

— C'est donc ici ton dernier champ de bataille ! pensa Edouard, dont l'œil se remplissait de larmes au souvenir des traits brillans du caractère de Fergus et de leur intimité, car il avait entièrement oublié tous ses défauts et tous ses torts. Ici est tombé le dernier Vich Ian Vohr, sur une bruyère sans nom ; c'est dans une obscure escarmouche nocturne que s'est éteint cet esprit ardent qui croyait si facilement ouvrir un chemin à son maître jusqu'au trône d'Angleterre ! Une ambition, une politique, un courage, qui aspiraient à s'élever au-dessus de leur sphère, ont appris ici quel est le sort des mortels ! Hélas ! Fergus ! tu étais aussi le seul appui d'une sœur dont l'âme n'est pas moins fière, et qui même est plus exaltée que la tienne ! Ici se sont évanouies toutes tes espérances pour Flora, et toute cette gloire de ta race, déjà si noble, et que ta bravoure aventureuse prétendait élever encore plus haut !

Edouard, agité par toutes ces idées, prit la résolution d'aller visiter le champ de bataille, et de chercher s'il pourrait, parmi les morts, découvrir le corps de son ami, dans la pieuse intention de lui rendre les derniers devoirs. Son guide timide lui ob-

(1) Le château du comte de Lonsdale (Lowther-Hall) est une des plus belles résidences seigneuriales du nord de l'Angleterre ; il est situé prés de Penrith, non loin de Brougham-Hall. La famille des Lowther exerce dans le comté une immense influence politique ; mais il y a surtout dans leur château de nobles traditions de bienveillance et d'aimable hospitalité.

jecta les dangers de cette entreprise ; mais Edouard y était déterminé. Les hommes, à la suite de l'armée, avaient déjà dépouillé les morts de tout ce qu'ils avaient pu emporter. Mais les gens de la campagne, non familiarisés avec les scènes de carnage, ne s'étaient pas encore approchés du champ de bataille; quelques-uns seulement se hasardaient à le regarder de loin avec terreur. Environ soixante ou soixante-dix dragons étaient étendus morts dans la première clôture, sur la grande route et sur le marécage. Une douzaine de Montagnards tout au plus avaient succombé : c'étaient ceux qui, s'étant avancés trop loin, n'avaient pu regagner les clôtures. Edouard ne put trouver le corps de Fergus parmi les morts. Sur une petite éminence, et séparés des autres, étaient les cadavres de trois dragons anglais, de deux chevaux, et du page Callum Beg, dont le crâne si dur avait enfin été fendu par le sabre d'un soldat. Peut-être le clan de Mac-Ivor avait-il enlevé le corps de son chef; mais il était possible aussi qu'il eût échappé au trépas, d'autant plus qu'Evan Dhu, qui ne l'eût jamais abandonné, n'était pas parmi les morts. Enfin il pouvait être prisonnier, et la menace du *Bodach-Glas* ne s'était alors accomplie que dans ce qu'elle avait de moins redoutable.

L'approche d'un détachement, envoyé pour forcer les paysans à enterrer les morts, et qui en avait déjà rassemblé plusieurs pour cela, obligea Edouard à rejoindre son guide, qui l'attendait, avec autant d'inquiétude que de crainte, sous l'ombre de quelques arbres.

Après avoir quitté ce champ de trépas, ils firent heureusement le reste de la route. A la ferme de Williams, Edouard passa pour un jeune parent, élevé pour entrer dans l'Eglise, et qui était venu chez lui pour y rester jusqu'à ce que la fin des troubles civils lui permît de traverser le pays. Cette histoire bannit tout soupçon de l'esprit des bons et simples paysans du Cumberland, et parut expliquer suffisamment l'air grave et les habitudes de retraite du nouvel habitant de cette ferme. Cette précaution devint plus nécessaire à Edouard qu'il ne l'avait d'abord cru, plusieurs incidens l'ayant obligé de prolonger son séjour à Fasthwaite, comme on appelait la ferme.

La neige, qui tomba en très grande quantité, rendit son départ impossible pendant plus de dix jours. Lorsque les chemins commencèrent à être praticables, il apprit successivement que

le Chevalier avait fait sa retraite en Ecosse [1]; ensuite qu'il avait abandonné les frontières en se retirant vers Glascow, et enfin que le duc de Cumberland faisait le siége de Carlisle. L'armée anglaise ôtait donc à Waverley toute possibilité de se retirer en Ecosse dans cette direction. Du côté de l'est, le maréchal Wade marchait sur Edimbourg, à la tête d'une force considérable. Enfin, tout le long des frontières, des milices, des volontaires et des partisans s'étaient armés pour éteindre l'insurrection et arrêter tous les traîneurs que l'armée des Montagnards avait laissés en Angleterre. Bientôt la reddition de Carlisle, et les mesures sévères dont on menaçait la garnison rebelle, devinrent de nouveaux motifs pour renoncer à toute idée d'oser se mettre en route, seul, à travers un pays ennemi et occupé par une armée nombreuse, sans autre motif que de porter le secours d'un seul sabre à une cause qui paraissait tout-à-fait désespérée.

Dans cet asile solitaire et retiré, privé de toute compagnie et de l'avantage de pouvoir converser avec des personnes d'un esprit cultivé, Edouard pensa bien souvent à tout ce que le colonel Talbot lui avait dit; un souvenir plus pénible encore agitait son sommeil, — c'étaient le dernier regard, le dernier geste de Gardiner mourant. Lorsque la poste, qui arrivait rarement dans ce village, apportait les nouvelles des succès et des revers alternatifs des deux partis, il espérait bien vivement que son destin ne le forcerait plus à porter les armes dans une guerre civile. Ses pensées se tournaient ensuite sur la mort supposée de Fergus, sur la situation désolée de Flora, et, avec un souvenir encore plus tendre, sur celle de Rose Bradwardine, qui n'avait pas cet enthousiasme de loyalisme qui ennoblissait du moins le malheur aux yeux de son amie. Edouard pouvait se livrer à ces rêveries sans être troublé par des visites ou des questions importunes. Ce fut pendant maintes promenades qu'il fit durant l'hiver sur les rives de l'Ulswater, qu'il dut la force de pouvoir maîtriser son ame domptée par l'infortune, plus complètement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, et qu'il se sentit le droit de dire avec fermeté, quoique peut-être avec un soupir, que le roman de sa vie était terminé, et qu'il venait d'en commencer l'histoire véritable. La raison et la philosophie l'appelèrent bientôt à prouver que ses prétentions à cet égard étaient bien fondées.

(1) Le Prince passa l'Esk pour rentrer en Ecosse le 20 décembre, jour anniversaire de sa naissance.

CHAPITRE LXI.

Voyage à Londres.

Tous les habitans de la ferme de Fasthwaite furent bientôt attachés à Waverley. Il avait, en effet, cette douceur et cette urbanité qui se concilient presque toujours l'affection. Ces bonnes gens, dans leurs idées simples, respectaient sa supériorité d'instruction, et son chagrin le rendait intéressant à leurs yeux. Il avait éludé les questions en attribuant sa tristesse à la perte d'un frère tué dans l'escarmouche de Clifton. Dans cette classe de la société, moins éloignée des mœurs primitives, et où les liens de la parenté étaient regardés comme sacrés, son accablement continuel excitait la compassion, mais non la surprise.

Vers les derniers jours du mois de janvier, un appel fut fait en quelque sorte à la gaieté d'Edouard par l'heureuse union d'Edouard Williams, le fils de son hôte, avec Cicely Jopson. Notre héros ne voulut pas jeter l'ombre de son chagrin sur l'allégresse qui accompagnait le mariage de deux personnes à qui il avait tant d'obligations. Il fit donc un effort sur lui-même, dansa, chanta, joua aux divers jeux qui étaient en usage, et personne dans toute la compagnie ne montra plus de gaieté ; mais le lendemain matin, il eut à penser à des affaires plus sérieuses.

L'ecclésiastique qui avait marié le jeune couple fut si charmé du soi-disant étudiant en théologie, que le lendemain il vint exprès de Penrith pour lui rendre visite. Notre héros se serait trouvé dans une position très embarrassante, si le ministre eût voulu sonder la profondeur de ses prétendues connaissances en théologie ; mais par bonheur il aimait mieux faire part des nouvelles du jour, ou les apprendre. Il avait apporté deux ou trois numéros d'anciennes gazettes, dans l'un desquels Edouard trouva une nouvelle qui le rendit sourd à tout ce que lui disait le révérend M. Twigtythe sur les évènemens d'Ecosse et sur la probabilité que le duc de Cumberland atteindrait bientôt les re-

belles et les anéantirait. Voici ce qu'était cet article, ou à peu près ce qu'il contenait :

« — Le 10 du courant est décédé dans sa maison, Hill-Street, Berkeley-Square, Richard Waverley, second fils de sir Giles Waverley, de Waverley-Honour, etc., etc., après une maladie de langueur, aggravée par l'état de suspicion dans lequel il était, ayant été forcé de fournir caution pour une somme considérable, comme garantie qu'il se présenterait, s'il y avait lieu, afin de répondre à une accusation de haute trahison dont il était menacé. Une accusation de même nature pèse sur sir Everard Waverley, son frère aîné, représentant de cette ancienne famille, et l'on dit qu'il sera mis en jugement dans les premiers jours du mois prochain, à moins qu'Edouard Waverley, fils de feu Richard, et héritier du baronnet, ne se constitue prisonnier. On assure qu'en ce cas, la clémence de Sa Majesté se propose d'arrêter toutes poursuites contre sir Everard. On a acquis la certitude que cet infortuné jeune homme a porté les armes pour le Prétendant, et est entré en Angleterre avec l'armée des Montagnards ; mais on n'a plus entendu parler de lui depuis l'affaire du 18 décembre, à Clifton. »

Tel était ce paragraphe désespérant. — Grand Dieu ! se dit Edouard, suis-je donc un parricide ? — Impossible ! Mon père, qui ne m'avait jamais montré l'affection d'un père, n'a pu être assez affecté de ma mort supposée pour que cette nouvelle hâtât la sienne. Non, je ne saurais le croire. — Je perdrais la raison si je me livrais un seul instant à une idée si horrible. Mais ce serait, s'il est possible, pire qu'un parricide que de souffrir que le moindre danger menaçât l'oncle noble et généreux qui fut toujours pour moi plus qu'un père, quand je puis, n'importe à quel prix, détourner un tel malheur.

Pendant que ces réflexions étaient pour le cœur de Waverley comme des morsures de scorpion, le digne ministre interrompit une longue dissertation sur la bataille de Falkirk, en remarquant l'effrayante pâleur de son visage, et lui demanda s'il se trouvait mal. Heureusement la jeune mariée entra rayonnante de joie et de fraîcheur. Mistress Williams n'était pas une femme des plus brillantes, mais elle était bonne ; et, devinant qu'Edouard venait d'apprendre par les papiers publics quelque nouvelle désagréable, elle trouva le moyen de détourner adroitement l'attention du ministre, sans lui donner aucun soupçon,

et de s'occuper d'autres objets jusqu'au moment de son départ. Waverley annonça alors à ses hôtes qu'il était obligé de partir pour Londres dans le plus court délai possible.

Il éprouva cependant un sujet de retard auquel il n'était pas accoutumé. Quoique sa bourse fût bien garnie lorsqu'il était parti pour Tully-Veolan, elle n'avait reçu aucun renfort depuis ce temps, et bien que la vie qu'il avait menée ensuite n'eût pas été de nature à l'épuiser si promptement que s'il eût passé la plus grande partie de cet intervalle avec ses amis ou à l'armée, il s'aperçut, après avoir payé son hôte, qu'il ne lui restait plus assez d'argent pour prendre la poste : ce qu'il avait de mieux à faire semblait donc être de gagner la grande route du nord, et de prendre, aux environs de Borough-Bridge, une place dans la diligence du Nord, énorme et antique machine tirée par trois chevaux, et qui, *avec l'aide de Dieu*, comme le disait l'affiche, faisait le voyage d'Edimbourg à Londres en trois semaines. Notre héros fit donc ses adieux à ses amis du Cumberland, en les assurant qu'il n'oublierait jamais leurs services, et en espérant tout bas qu'il pourrait un jour leur donner des preuves plus solides de sa reconnaissance. Après quelques petites difficultés et d'ennuyeux retards, et après s'être procuré un costume plus conforme à son rang, quoique très simple, il réussit à traverser le pays, et se trouva, dans la voiture désirée, vis-à-vis de mistress Nosebag, épouse du lieutenant Nosebag, adjudant et maître d'équitation du — régiment de dragons, femme enjouée, d'environ cinquante ans, en robe bleue bordée d'écarlate, et tenant à la main une houssine montée en argent.

Cette dame était un de ces membres actifs de la société qui se chargent toujours volontiers de *faire les frais de la conversation*. Elle revenait d'Ecosse, et elle apprit à Waverley comment son régiment aurait taillé en pièces les *porte-jupons*, à Falkirk[1],

(1) Le général Hawley avait remplacé sir John Cope en Ecosse. Ce nouveau général n'était pas sans talens, mais il avait encore plus de jactance : il ne parlait que de potences pour y attacher les Highlanders rebelles. Il crut trouver dans la plaine de Falkirk l'occasion favorable pour anéantir le parti de Charles-Edouard ; mais ce fut celui-ci qui le surprit et le mit en déroute. La valeur impétueuse des Highlanders abrégea le combat, comme à Prestonpans. L'artillerie, les drapeaux, les munitions, etc., de Hawley, demeurèrent au pouvoir des vainqueurs. Le général anglais se retira à Linlithgow, et de là à Edimbourg, après avoir mis le feu à son camp. On dit que cette affaire réjouit le général Cope ; ce fut du moins sa justification. Les jacobites furent aussi généreux après la victoire qu'ils avaient été braves dans l'action. La vengeance des Anglais n'en devait pas être moins cruelle. La bataille de Falkirk eut lieu le 17 janvier 1746.

sans un de ces vilains marais qu'on rencontrait toujours dans cette Ecosse, et qui avait été fatal aux pauvres soldats de son cher petit régiment dans cette affaire déplaisante, comme le disait M. Nosebag. — Vous avez servi dans les dragons, Monsieur? dit-elle tout à coup à Edouard. — Celui-ci se trouva tellement pris à l'improviste par cette demande, qu'il ne put s'empêcher de répondre affirmativement.

— Oh! je m'en suis aperçue sur-le-champ. J'ai vu, à votre tournure, que vous étiez militaire, et j'étais bien sûre que vous n'étiez pas de ces pieds poudreux de fantassins, comme les appelle mon Nosebag. Quel est votre régiment, je vous prie? — C'était une charmante question. Waverley en conclut pourtant avec raison que cette bonne dame savait par cœur le nom de tous les régimens de l'armée; et pour éviter d'être découvert, il répondit, en s'en tenant à la vérité : — J'ai servi dans les dragons de Gardiner, Madame; mais je m'en suis retiré il y a quelque temps.

— Ah! oui, ce régiment qui courut si vite à la bataille de Preston, comme dit mon Nosebag. — Et dites-moi, Monsieur, étiez-vous à cette affaire?

— J'ai eu le malheur d'en être témoin, Madame.

— C'est un malheur dont peu de dragons de Gardiner ont été témoins, je crois, Monsieur. — Ha! ha! ha! pardon, Monsieur, mais une femme de militaire aime à placer un bon mot.

— Que le diable te confonde! se dit Waverley; quel génie infernal m'a encagé avec cette sorcière curieuse?

Heureusement la bonne dame passait vite d'un sujet à un autre. — Nous arrivons à Ferrybridge, dit-elle; nous y trouverons un détachement de nos dragons, chargés de prêter main-forte aux bedeaux, constables, juge de paix et autres gens de cette espèce, pour examiner les papiers et arrêter les rebelles.

A peine fut-elle installée dans l'auberge, qu'elle tira Waverley vers la croisée, et s'écria : — Voilà le brigadier Bridoon de notre pauvre chère compagnie; il vient avec le constable. Bridoon est un de mes agneaux, comme Nosebag les appelle. Venez, Monsieur... Monsieur... votre nom, s'il vous plaît?

— Butler, répondit Waverley, résolu de prendre le nom d'un

(1) Le catalogue de l'armée, l'annuaire militaire.

camarade plutôt que de risquer d'être découvert en s'en donnant un qui ne se trouvât pas dans le régiment.

— Ah! oui, vous avez été fait capitaine lorsque ce misérable Waverley passa du côté des rebelles. Juste ciel! je voudrais bien que ce vieux bourru de capitaine Crump en fît autant, afin que mon pauvre Nosebag pût avancer en grade. — Eh bien! pourquoi Bridoon reste-t-il à se dandiner sur le pont? Je veux être pendue s'il n'est déjà dans les brouillards, comme dit mon Nosebag. Suivez-moi, Monsieur; comme vous et moi, nous appartenons à l'armée, nous allons rappeler son devoir à ce coquin.

Waverley, avec un embarras plus facile à concevoir qu'à décrire, se vit forcé de suivre l'intrépide amazone. Le brave brigadier, haut de six pieds, aux larges épaules et aux jambes grêles, pour ne rien dire d'une grande balafre à travers le nez, ressemblait à un agneau autant que le peut un brigadier de dragons complètement ivre. Mistress Nosebag ouvrit la conversation, sinon par un jurement, du moins par quelques mots qui y ressemblaient beaucoup, en lui ordonnant de faire son devoir.

— Au diable cette... Bridoon leva les yeux pour donner plus de force à l'épithète qu'il allait ajouter, et chercher un adjectif qui fût applicable à celle à qui il parlait; mais l'ayant reconnue, il lui fit le salamalec militaire, et changea de ton. Que le ciel bénisse votre aimable figure! dit-il; madame Nosebag, est-ce vous? Ah! s'il arrive à un pauvre diable de boire un petit coup de trop le matin, je suis bien sûr que vous n'êtes pas femme à le mettre dans l'embarras pour cela.

— Bien, bien! faites votre devoir, vaurien! Monsieur et moi, nous appartenons à l'armée; mais ayez soin d'examiner de près ce coq peureux en chapeau rabattu, au fond de la voiture: je crois que c'est un rebelle déguisé.

— Au diable la vieille carogne! dit le brigadier lorsqu'il fut sûr qu'elle ne pouvait plus l'entendre; cette mère adjudant, comme on l'appelle, cette coquine, avec ses yeux percés comme par une vrille, est un plus grand fléau pour le régiment que le grand prévôt, le sergent-major, et le vieux Hubble de Shuff, le colonel, par-dessus le marché. — Allons, Monsieur le constable, allons voir si le coq peureux, comme elle l'appelle, voudra être le parrain d'une pinte d'eau-de-vie; car votre bière du

comté d'York est trop froide pour mon estomac. Le prétendu rebelle était un quaker de Leeds, qui avait eu une discussion assez vive avec mistress Nosebag sur la question de savoir s'il était légal de porter les armes.

La vivacité de cette bonne dame avait aidé Edouard à sortir d'embarras en cette occasion; mais elle fut sur le point de le jeter dans plusieurs autres. Partout où l'on s'arrêtait, il fallait qu'elle rendît une visite au corps-de-garde, s'il y en avait un; et peu s'en fallut une fois qu'elle ne présentât Waverley à un sous-officier recruteur de son propre régiment. Elle lui donnait à tout propos le titre de capitaine et le nom de Butler, au point qu'il en perdait presque l'esprit de dépit et d'inquiétude; enfin il n'éprouva jamais de plaisir plus vif que lorsque l'arrivée de la diligence à Londres le débarrassa des attentions de mistress Nosebag.

CHAPITRE LXII.

Que faire maintenant?

La nuit allait tomber, quand la diligence arriva à Londres. Waverley se débarrassa de ses compagnons de voyage, et changea souvent de rue, de peur qu'ils ne le suivissent. Enfin, il prit une voiture de place pour se rendre chez le colonel Talbot, qui habitait un des principaux squares dans le quartier de l'ouest de la ville [1]. Depuis qu'il était marié, le colonel, par suite de la mort de quelques parens, avait hérité d'une fortune considérable qui lui donnait une certaine importance politique, et il vivait dans ce qu'on appelle *le grand style*.

Quand Waverley frappa à sa porte, ce ne fut pas d'abord sans quelque difficulté qu'il fut admis dans la maison; mais enfin on le fit entrer dans une salle où le colonel était à table. Lady Emilie, dont les beaux traits conservaient encore un peu de pâleur, suite de son indisposition, était assise en face de lui. Dès qu'il entendit la voix de Waverley, le colonel se leva en tressaillant, et courut

(1) Quartier où demeurent les gens du bon ton.

l'embrasser. Frank Stanley ! s'écria-t-il ; comment vous portez-vous, mon cher ami ? — Ma chère Emilie, voici le jeune Stanley.

Lady Emilie lui fit un accueil plein d'affection et de politesse ; mais la rougeur de ses joues, sa main tremblante et sa voix mal assurée, prouvaient combien elle était émue et inquiète. On replaça à la hâte le dîner sur la table, et pendant qu'Edouard prenait quelques rafraîchissemens, le colonel continua à lui adresser la parole. — Je ne m'attendais pas à vous voir ici, mon cher Frank ; les médecins m'ont assuré que l'air de Londres était tout-à-fait contraire à votre maladie ; vous n'auriez pas dû vous exposer à ce risque. Emilie et moi, nous sommes enchantés de vous voir, mais je crains que nous ne puissions espérer d'avoir long-temps ce plaisir.

— Une affaire toute particulière m'a amené ici, bégaya Waverley.

— Je le supposais ; mais je ne souffrirai pas que vous y restiez long-temps. — Spontoon, dit-il à un vieux domestique sans livrée qui avait une tournure militaire, qu'on desserve ; et si je sonne, vous viendrez vous-même ; ne laissez entrer aucun autre domestique ; mon neveu et moi, nous avons à parler d'affaires.

— Au nom de Dieu, cher Waverley, dit-il quand les domestiques furent sortis, apprenez-moi quelle affaire a pu vous décider à venir à Londres ; il peut y aller de votre vie.

— Cher monsieur Waverley, dit Emilie, vous à qui je ne pourrai jamais prouver ma juste reconnaissance, comment avez-vous pu commettre une telle imprudence ?

— Mon père.... mon oncle.... Lisez ce paragraphe. Il montra le journal au colonel Talbot.

— Je voudrais, dit Talbot après l'avoir parcouru, que tous ces coquins fussent condamnés à être écrasés sous leurs presses ! On m'assure qu'il y a dans ce moment à Londres plus d'une douzaine de ces gazettes : faut-il être surpris si elles fabriquent des mensonges pour avoir du débit ? Il n'est cependant que trop vrai, mon cher Edouard, que vous avez perdu votre père. Mais que sa mort ait été occasionée par un violent chagrin que lui aurait causé sa situation désagréable, ce sont des fleurs de rhétorique. La vérité est, — quoiqu'il soit dur de parler ainsi, je dois le faire pour mettre votre conscience en repos, — la vérité est que, dans toute cette affaire, M. Richard Waverley s'est montré fort peu sensible à votre situation et à celle de votre oncle. La dernière fois que je le

vis, il me dit d'un air fort joyeux, que, puisque je me chargeais de vos intérêts, il avait pensé qu'il valait mieux qu'il entrât en négociation séparée pour lui-même, et qu'il fît sa paix avec le gouvernement par l'entremise de quelques amis qui lui restaient.

— Mais mon oncle, mon cher oncle?

— Il n'a pas la moindre chose à craindre. Il est vrai qu'à l'époque où cet article a été inséré dans le journal, ajouta-t-il en regardant la date, il circulait quelques bruits de ce genre, mais ils étaient sans fondement. Sir Everard est parti pour Waverley-Honour sans inquiétude, si ce n'est pour vous. Mais vous êtes en danger vous-même, votre nom se trouve sur toutes les proclamations; des mandats d'arrêt ont été lancés contre vous. Depuis quand êtes-vous ici? Comment y êtes-vous venu?

Edouard lui rendit un compte exact de tout ce qui lui était arrivé, à l'exception de sa querelle avec Fergus: car aimant lui-même les Montagnards, il ne voulait pas donner d'aliment aux préjugés nationaux que le colonel nourrissait contre eux.

— Etes-vous bien sûr que vous avez vu sur le marécage de Clifton le cadavre du page de votre ami Glen....?

— Je n'en puis douter.

— C'est un vol que ce petit démon a fait à la potence; car le mot coupe-jarret était écrit sur son front. Et cependant c'était un beau jeune homme, ajouta-t-il en se tournant vers lady Emilie. — Quant à vous, Edouard, je voudrais que vous retournassiez dans le Cumberland, et plût à Dieu que vous ne l'eussiez pas quitté! On a mis un embargo dans tous les ports; les recherches qu'on fait des partisans du Prétendant se poursuivent avec la plus grande sévérité; et la langue de cette maudite femme remuera dans sa bouche, comme le cliquet d'un moulin, jusqu'à ce que, de manière ou d'autre, elle ait découvert que son compagnon de voyage n'était pas le capitaine Butler.

— La connaissez-vous, colonel?

— Son mari a servi sous moi pendant six ans en qualité de brigadier en chef. C'était une joyeuse veuve, ayant un peu d'argent. — Nosebag l'épousa, — fit bien son devoir, et fit son chemin comme bon instructeur. — Je vais charger Spontoon de chercher à savoir ce qu'elle fait ici; il la trouvera chez quelqu'une de ses anciennes connaissances du régiment. Demain il faut que vous soyez indisposé, et la fatigue vous obligera à garder la chambre. Lady Emilie sera votre garde, et Spontoon et moi nous

vous servirons. Je vous ai donné le nom d'un de mes proches parens, qu'aucun de mes domestiques actuels n'a jamais vu, excepté Spontoon; ainsi il n'y a nul danger quant à présent. Ayez donc un violent mal de tête, et que vos yeux se ferment malgré vous le plus tôt possible, afin que vous puissiez figurer sur la liste des malades. Et vous, Emilie, faites préparer un appartement pour Frank Stanley, avec toute l'attention qu'exige sa mauvaise santé.

Le lendemain matin, le colonel alla voir son hôte. — J'ai quelques bonnes nouvelles à vous apprendre, dit-il; votre réputation comme homme d'honneur et comme officier n'a plus rien à craindre de l'imputation d'avoir négligé vos devoirs, et excité la mutinerie daus le régiment de Gardiner. J'ai eu une correspondance à ce sujet avec un de vos amis, plein de zèle, votre ministre Ecossais, Morton: sa première lettre avait été adressée à Sir Everard, mais j'ai épargné au bon baronnet la peine d'y répondre. Il est bon que vous sachiez que votre ancienne connaissance, le flibustier Donald de la caverne, a fini par tomber entre les mains des Philistins; il emmenait les bestiaux d'un certain propriétaire nommé Killan.... quelque chose comme cela.

— Killancureit peut-être?

— Précisément. Il paraît que ce gentilhommc était un grand fermier, qui faisait un cas tout particulier de sa race de bestiaux, et qu'étant en outre d'un caractère un peu timide, il avait demandé un détachement de soldats pour protéger ses propriétés. Il en résulta que Donald se jeta dans la gueule du lion sans le savoir. Il fut battu et fait prisonnier. Lorsqu'il fut condamné à être exécuté, sa conscience fut assaillie d'un côté par un prêtre catholique, et de l'autre par votre ami Morton. Il repoussa le catholique, surtout à cause de la doctrine de l'extrême-onction, que son économie considérait comme un dégât excessif d'huile [1]. La tâche de le tirer d'un état d'impénitence finale resta donc à M. Morton qui, j'ose dire, s'en acquitta à merveille, quoique je suppose que Donald ne fit qu'un étrange chrétien après tout. Cependant il fit l'aveu devant un magistrat, un major Melville, je crois, de toute son intrigue avec Houghton, expliquant en détail de quelle

(1) Telles sont les plaisanteries de mauvais ton qu'un auteur grave comme celui de *Waverley* se permet contre une des plus touchantes cérémonies du catholicisme. Les écrivains anglais et écossais sont là-dessus d'une grande intolérance. La discussion certes est permise, mais non la moquerie. Le respect pour le culte de nos ancêtres devrait au moins faire partie de ce respect pour les tombeaux qui a inspiré de si belles pages à sir Walter Scott.

manière il l'avait conduite, et vous disculpant d'y avoir pris la moindre part. Il déclara aussi que c'était lui qui vous avait tiré des mains d'un officier volontaire ; que par ordre du Prét.... du Chevalier, je veux dire, il vous avait conduit comme prisonnier à Doune; et qu'il avait appris que de là on vous avait transféré à Edimbourg. Ce sont des détails qui ne peuvent manquer de plaider en votre faveur. Il donna à entendre qu'il avait été chargé de vous délivrer et de vous protéger, et qu'il en avait été récompensé largement; mais il ne voulut point nommer la personne qui lui avait donné cette commission, ajoutant qu'il ne se ferait pas scrupule de violer un serment ordinaire pour satisfaire la curiosité de M. Morton, aux pieux avis duquel il était si redevable ; mais que dans le cas dont il s'agissait, il avait juré sur la lame de son dirk (*hhhh*) de garder ce secret ; ce qui, dans son opinion, formait, à ce qu'il paraît, une obligation inviolable.

— Et qu'est-il devenu ?

— Il a été pendu avec son lieutenant et quatre lairds de sa bande, au fort Stirling, après que les rebelles en eurent levé le siége. Il eut le privilége d'un gibet plus haut que celui de ses compagnons.

— Je n'ai de grands motifs ni pour le regretter, ni pour me réjouir de sa mort; cependant il m'a fait beaucoup de bien et beaucoup de mal.

— Sa déclaration du moins vous servira essentiellement, puisqu'elle fait disparaître les soupçons qui donnaient, à l'accusation portée contre vous, une couleur tout autre qu'à celle qu'on peut justement intenter contre les malheureux gentilshommes qui prennent, ou qui ont récemment pris les armes contre le gouvernement. Leur trahison, — je dois l'appeler ainsi, quoique vous ayez participé à leur faute, — provient d'une erreur de vertu, et ne peut être regardée comme déshonorante, quelque criminelle qu'elle soit sans contredit. Lorsque des coupables sont en si grand nombre, la clémence doit s'étendre sur la plupart d'entre eux. Tout me porte donc à croire que j'obtiendrai votre pardon, pourvu que vous ne tombiez pas dans les griffes de la justice avant qu'elle ait choisi ses victimes, et qu'elle en soit rassasiée ; car, dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, on agira d'après le proverbe vulgaire : — Premier venu, premier servi! — D'ailleurs le gouvernement désire à présent intimider les jacobites d'Angleterre, parmi lesquels il ne

peut trouver que peu d'exemples à faire. C'est un besoin timide de vengeance, et il ne sera pas de longue durée; car, de tous les peuples, l'Anglais est le moins sanguinaire; mais ce besoin existe en ce moment, et il faut donc, quant à présent, vous tenir à couvert.

Spontoon entra alors, avec un air soucieux. Par le moyen de ses connaissances du régiment, il avait découvert *madame* Nosebag, qu'il avait trouvée mécontente, courroucée, et impatiente, parce qu'elle avait déjà reconnu qu'elle était venue du Nord avec un imposteur, qui avait pris le nom du capitaine Butler du régiment de dragons de Gardiner. Elle allait le dénoncer, afin qu'on le cherchât comme un émissaire du Prétendant. Mais Spontoon, (vieux soldat), tout en feignant de l'approuver, avait trouvé le moyen de la déterminer à retarder sa dénonciation.

Cependant il n'y avait pas de temps à perdre; l'exactitude du signalement que donnerait cette bonne dame pouvait fort bien faire découvrir que le prétendu Butler n'était autre que Waverley : ce qui serait certainement dangereux pour Édouard, peut-être pour son oncle, et même pour le colonel Talbot. Il ne s'agissait plus que de savoir où il se réfugierait.

— En Écosse, dit Edouard.

— En Écosse! s'écria le colonel. Dans quel dessein ? J'ose espérer que ce n'est pas pour vous unir une seconde fois aux rebelles.

— Non; j'ai regardé ma campagne comme terminée quand, après tous mes efforts, je n'ai pu les joindre. Et maintenant, d'après tous les rapports, ils sont allés faire une campagne d'hiver dans les montagnes, où des partisans tels que moi leur seraient plus à charge qu'utiles. Dans le fait, il paraît probable qu'ils ne traînent la guerre en longueur que pour mettre hors de danger la personne du Chevalier, et entrer ensuite en arrangemens pour eux-mêmes. Ma présence ne servirait qu'à les charger d'un autre individu qu'ils ne voudraient pas abandonner, et qu'ils ne pourraient défendre. On croit que c'est précisément pour ce motif qu'ils ont laissé en garnison à Carlisle tous leurs partisans Anglais. — Mais en envisageant les choses sous un point de vue plus général, colonel, et pour avouer la vérité, dussé-je y perdre dans votre opinion, je suis franchement dé-

goûté du métier de la guerre, et comme le dit cet original de lieutenant Fletcher[1], je suis las de toutes ces batailles.

— Batailles! Eh! qu'avez-vous vu? une ou deux escarmouches! Ah! si vous aviez vu la guerre sur une grande échelle, soixante ou cent mille combattans de part et d'autre!

— Je n'ai pas de curiosité, colonel; repas suffisant, comme dit notre proverbe populaire, vaut un grand festin. — « Les soldats avec leurs panaches et la guerre glorieuse [2] » m'enchantaient dans la poésie; mais les marches de nuit, les veilles, les bivouacs sous un ciel d'hiver, et les autres accessoires de ce noble métier, ne sont nullement de mon goût dans la pratique. — Quant aux coups, j'en eus ma part à Clifton, où j'échappai dix fois par miracle; et je croyais que vous aussi..... Il s'arrêta.

— J'en ai eu assez à Preston, alliez-vous dire, répondit le colonel en riant. Que voulez-vous? — « c'est ma vocation, Henry [3]! — »

— Eh bien, ce n'est pas la mienne : et puisque je me suis honorablement débarrassé du sabre, que je n'avais tiré que comme volontaire, je me contente de l'expérience militaire que j'ai acquise, et je ne suis nullement pressé de le reprendre.

— Je suis charmé que vous pensiez ainsi. — Mais qu'allez-vous faire dans le Nord?

— D'abord, il y a sur la côte orientale de l'Écosse quelques ports qui sont encore au pouvoir des amis du Chevalier; si j'en puis gagner un, il me sera facile de m'embarquer pour le Continent.

— Fort bien! — Et votre second motif?

— A ne vous rien cacher, il y a en Écosse une personne de qui je sens à présent que le bonheur de ma vie dépend plus que je ne l'avais jamais cru, et dont la situation me cause de vives inquiétudes.

— Émilie ne s'est donc pas trompée; l'amour est de la partie : et quelle est celle de ces deux jolies Ecossaises, que vous vouliez à toute force me faire admirer, qui est la belle préférée? J'ose espérer que ce n'est pas miss Glen....?

(1) Auteur contemporain de Shakspeare, et qui a écrit la plupart de ses comédies de moitié avec Beaumont.

(2) Expressions de Shakspeare dans *Othello*.

(3) Le colonel cite ici une phrase de Shakspeare dans *Henry IV*.

— Non.

— Ah! passe pour l'autre : on peut corriger la simplicité; mais la morgue et l'orgueil, jamais. Eh bien ! je ne vous découragerai pas : d'après ce que m'a dit sir Everard, quand je plaisantais avec lui sur ce sujet, je crois que votre projet lui plaira. Seulement j'espère que cet insupportable papa, avec son patois écossais, son tabac, son latin et ses interminables histoires sur le duc de Berwick, sera obligé d'aller habiter un pays étranger. Quant à sa fille, quoique je pense que vous pourriez trouver en Angleterre un parti tout aussi sortable, cependant si ce bouton de rose d'Ecosse vous tient réellement au cœur, ma foi, votre oncle a la plus haute opinion du baron de Bradwardine et de sa famille, et il désire ardemment vous voir marié, tant pour votre propre bonheur que pour être assuré que les trois hermines passant ne passeront pas, ce qui pourrait arriver si vous restiez garçon. Mais je vous apporterai sa pleine détermination à ce sujet, puisque vous ne pouvez correspondre avec lui quant à présent; car je crois que vous ne serez pas en Ecosse long-temps avant moi.

— En vérité! Et quel motif auriez-vous de retourner en Ecosse? Ce n'est pas, je le crains bien, le tendre regret que vous inspire le pays des montagnes et des torrens.

— Non, sur mon honneur; mais, grâce au ciel, la santé de ma chère Emilie est entièrement rétablie; et, pour vous dire la vérité, j'ai plus d'espoir d'y terminer heureusement l'affaire que j'ai maintenant le plus à cœur, à moins que je ne puisse avoir une entrevue avec Son Altesse Royale le général en chef; car, comme dit Fluellen[1], — « Le duc m'aime, et je remercie le ciel de m'avoir donné quelque droit à son affection. » Maintenant je vais sortir une heure ou deux pour faire les préparatifs de votre départ. Votre liberté s'étend jusqu'à la pièce voisine, qui fait partie de l'appartement de lady Emilie. Vous l'y trouverez, si la musique, la lecture ou la conversation peuvent vous amuser. Nous avons pris des mesures pour qu'aucun domestique n'y entre, excepté Spontoon, qui est fidèle comme l'acier.

Le colonel Talbot revint au bout d'environ deux heures, et

(1) Capitaine gallois, plaisant à force de naïveté, brave d'ailleurs comme son épée; un de ces caractères originaux que Shakspeare a groupés autour de son héros favori, Henry V.

trouva son jeune ami causant avec lady Emilie. Elle était charmée des manières et des connaissances d'Edouard, et celui-ci était enchanté de se retrouver, quoique ce ne fût que pour un moment, dans la société de personnes de son rang, après en avoir été privé quelque temps.

— Maintenant, Edouard, lui dit le colonel, écoutez mes arrangemens; car il n'y a pas de temps à perdre. Ce jeune homme, Edouard Waverley, autrement Williams, autrement dit capitaine Butler, doit continuer à porter son quatrième nom, autrement dit, Francis Stanley, mon neveu : il partira demain de bonne heure pour le Nord ; et la voiture le mènera jusqu'au troisième relai. Là, il montera à cheval; Spontoon l'accompagnera jusqu'à Huntingdon, et celui-ci étant connu sur toute la route pour être à mon service, sa présence mettra notre ami à l'abri de toutes questions embarrassantes. — A Huntingdon, vous trouverez le véritable Francis Stanley, étudiant à l'université de Cambridge. Dans l'incertitude où j'étais si la santé de mon Emilie me permettrait de me rendre moi-même en Ecosse, je m'étais procuré dans les bureaux du secrétaire d'état un passeport pour mon neveu, qui m'aurait remplacé; et comme son voyage n'avait d'autre but que de vous chercher, il est maintenant tout-à-fait inutile. Stanley est au courant de votre histoire : vous dînerez ensemble, et peut-être trouverez-vous dans vos deux prudentes têtes quelque nouveau plan pour diminuer les dangers de votre voyage. Maintenant, ajouta-t-il en ouvrant un porte-feuille de maroquin, il faut vous mettre en fonds pour la campagne.

— Mon cher colonel, je suis confus...

— Oh! dans tous les temps vous pourriez disposer de ma bourse ; mais cet argent vous appartient : votre père, considérant la chance d'une confiscation, m'a chargé d'un fidéi-commis à votre profit. Vous avez à votre disposition plus de quinze mille livres sterling, et vous êtes propriétaire de Brerewood-Lodge. —Vous êtes un jeune homme tout-à-fait indépendant, je vous en réponds. Voici des billets de banque pour deux cents livres, et vous pouvez avoir telle autre somme qu'il vous plaira, ou un crédit en pays étranger, dès que vos affaires l'exigeront.

Le premier usage que fit Edouard de sa nouvelle fortune fut d'envoyer un grand pot d'argent à l'honnête fermier Jopson, en le

priant de l'accepter de la part de son ami Williams, qui n'avait pas oublié la nuit du 18 décembre. Il lui demandait en même temps de lui conserver soigneusement ses habillemens de Montagnard, et surtout ses armes, curieuses par elles-mêmes, et auxquelles l'amitié de ceux qui les lui avaient données ajoutait une grande valeur. Lady Emilie se chargea du soin d'envoyer à mistress Williams un cadeau qui pût être de son goût et flatter son amour-propre; et le colonel, qui était aussi un peu agriculteur, promit de faire passer au patriarche d'Ulswater un bel attelage de charrue.

Waverley passa un jour de bonheur à Londres; et le lendemain, après avoir voyagé de la manière convenue, il trouva Francis Stanley à Huntingdon. La connaissance fut bientôt faite entre les deux jeunes gens.

— Je n'ai pas de peine à deviner l'énigme de mon oncle, dit Stanley : ce prudent vétéran ne se souciait pas de me dire lui-même que mon passeport m'étant inutile, je pouvais vous le passer; et que, si l'on venait à le découvrir ensuite, cela ne tirerait pas à conséquence : ce serait le tour d'un jeune fou de Cantabre [1]. Vous voilà donc Francis Stanley avec ce passeport.

Cette proposition semblait en effet écarter une grande partie des difficultés qu'Edouard aurait sans cela rencontrées à chaque pas, et il se fit d'autant moins scrupule de l'accepter, qu'il avait renoncé à toutes vues politiques en commençant ce voyage, et qu'on ne pouvait l'accuser de favoriser des manœuvres contre le gouvernement, en voyageant sous la protection d'un passeport délivré par le secrétaire d'état.

La journée se passa très gaiement : le jeune étudiant fit mille questions à Waverley sur les détails de sa campagne, sur les mœurs et les usages des Montagnards; et Edouard fut obligé, pour satisfaire sa curiosité, de siffler un *pibroch*, de danser un *strathspey*, et de chanter une chanson gaëlique. Le lendemain, Stanley accompagna son nouvel ami jusqu'au relai suivant, où il ne le quitta que malgré lui, d'après les remontrances de Spontoon, qui, accoutumé lui-même à se soumettre à la discipline, exigeait strictement des autres la même soumission.

(1) C'est-à-dire d'un étudiant de Cambridge. On croit que l'empereur Probus transporta d'Espagne à Cambridge une colonie de *Cantabres*, race vandale ou gothique. Il ne faut pas douter, dit Byron, qui avait peu d'affection pour son université, que Cambridge n'ait été fondé par les Vandales; on les retrouve encore dans leurs descendans. C'était une plaisanterie du noble lord; mais l'étymologie restera.

CHAPITRE LXIII.

Désolation.

NOTRE héros voyagea en poste à franc étrier, suivant l'usage de ce temps-là, sans autres aventures que deux ou trois questions, auxquelles il répondit par le talisman de son passeport. Arrivé aux frontières d'Ecosse, il apprit la victoire décisive de Culloden [1], remportée par les troupes anglaises. Il s'y attendait depuis long-temps, quoique l'affaire de Falkirk eût jeté un dernier éclat sur les armes du Chevalier; cependant cette nouvelle fut un choc qui le plongea quelque temps dans un accablement complet. Ce noble aventurier, si généreux, si aimable, n'était donc qu'un fugitif, dont la tête était mise à prix. Ses amis, si braves, si enthousiastes, si fidèles, étaient morts, emprisonnés, ou en exil. Où était alors le magnanime et courageux Fergus, si toutefois il avait survécu à l'affaire de Clifton? Où était le baron de Bradwardine avec sa simplicité primitive, cet homme dont les ridicules semblaient ne faire que mieux ressortir son désintéressement, sa bonté de cœur et son courage inébranlable? Et ces êtres qui n'avaient d'autre appui que ces colonnes tombées, Rose et Flora, où les chercher? et dans quelle détresse la perte de leurs protecteurs naturels ne devait-elle pas les avoir plongées! — Waverley pensait à Flora avec l'affection d'un frère pour sa sœur, et à Rose avec des sentimens plus vifs et plus tendres. Son destin lui permettait peut-être de leur tenir lieu des soutiens qu'elles avaient perdus. L'agitation causée par ces pensées lui fit encore accélérer sa marche.

En arrivant à Edimbourg, où il devait nécessairement commencer ses recherches, il sentit tout l'embarras de sa situation. Plusieurs habitans de cette ville l'avaient vu et connu sous le nom d'Edouard Waverley: comment pourrait-il se servir d'un

(1) Ce fut le 16 avril 1746 que se termina à Culloden, dans le comté d'Inverness, la romanesque expédition du dernier des Stuarts. Quatre compagnies françaises protégèrent de leur valeur les Highlanders, atteints pour la première fois d'une terreur panique. Mais les supplices attendaient encore les vaincus après la défaite.

passeport sous le nom de Francis Stanley ? Il résolut donc d'éviter toute société, et de partir pour le nord de l'Ecosse le plus tôt possible. Il fut cependant obligé de différer son départ d'un jours ou deux, parce qu'il attendait une lettre du colonel Talbot ; il devait aussi laisser son adresse sous son nouveau nom, dans un endroit dont ils étaient convenus. Il sortit sur le soir, pour exécuter ce dernier projet, et traversa des rues qui lui étaient bien connues, en ayant soin d'éviter tous les regards ; mais ce fut inutilement. Une des premières personnes qu'il rencontra le reconnut sur-le-champ, et c'était mistress Flokhart, l'hôtesse toujours de bonne humeur de Fergus Mac-Ivor.

— Ah ! Dieu nous soit en aide, monsieur Waverley ! est-ce bien vous ? s'écria-t-elle : allez, vous n'avez rien à craindre ; ce n'est pas moi qui voudrais trahir un gentilhomme qui se trouve dans votre situation. — Hélas, hélas ! il y a eu ici bien du changement ! Comme vous étiez gais, le colonel Mac-Ivor et vous, dans notre maison ! — La bonne veuve ne put s'empêcher de répandre quelques larmes.

Il n'était guère possible à notre héros de résister à l'envie qu'avait mistress Flokhart de renouer connaissance avec lui ; il s'y prêta de bonne grâce, et lui avoua tout le danger de sa position.

— Comme voilà qu'il va faire nuit, Monsieur, lui dit-elle, voudriez-vous entrer dans notre maison, et prendre une tasse de thé ? Et bien sûrement, si vouliez coucher dans la petite chambre, j'aurais soin qu'on ne vous y dérangeât point, et personne ne pourrait vous reconnaître, car Kate et Matthy[1], les guenuches, sont à courir les champs avec deux dragons du régiment d'Hawley, et je les ai remplacées par deux nouvelles servantes.

Waverley accepta son invitation, et retint son logement pour une nuit ou deux, persuadé qu'il serait plus en sûreté dans la maison de cette bonne femme que partout ailleurs. En entrant dans le parloir, il sentit palpiter son cœur en voyant le bonnet de Fergus, avec sa cocarde blanche, accroché près de la petite glace. Mistress Flokhart remarqua la direction de ses yeux. — Hélas ! dit-elle en soupirant, le pauvre colonel en acheta un neuf, la veille de son départ. Je ne veux pas laisser gâter celui-

(1) Abréviations familières, Catherine et Marthe.

ci ; je le brosse moi-même tous les matins ; et, quand je le regarde, il me semble que j'entends le colonel crier à Callum de lui apporter son bonnet, comme il avait coutume de le faire quand il allait sortir. — C'est une folie ; toutes les voisines m'appellent Jacobite ; mais elles diront tout ce qu'elles voudront, — je suis sûre que ce n'est pas à cause de cela, — mais il avait le cœur aussi bon que qui que ce soit, et c'était un si bel homme ! — Oh, Monsieur ! savez-vous quand il doit être exécuté ?

— Exécuté ! juste ciel ! — Comment ! où est-il ?

— Quoi ! Dieu me pardonne ! ne le savez-vous pas ? Ce pauvre Montagnard, Dugald Mahony, vint ici, il y a quelque temps, avec un bras de moins et une terrible balafre à la tête. — Vous vous souvenez de Dugald, celui qui portait toujours une hache sur l'épaule ? — Eh bien ! il vint ici, mendiant, comme je puis le dire, un morceau de pain ; il nous dit que le Chef, comme il l'appelle (moi, je dis toujours le colonel), et l'enseigne Mac-Combich, que vous connaissez bien, avaient été faits prisonniers quelque part sur les frontières d'Angleterre, par une nuit si obscure, que ses gens ne s'aperçurent de son absence que lorsqu'il était trop tard, et ils faillirent en devenir fous. Et il dit aussi que le jeune Callum Beg, qui était un mauvais garnement celui-là, et Votre Honneur, avaient été tués la même nuit dans la bagarre, ainsi que plusieurs autres braves du clan. Ah ! comme il pleurait en parlant du colonel ! vous n'avez jamais vu rien de semblable. Et maintenant le bruit court que le colonel doit être jugé et exécuté avec les prisonniers faits à Carlisle.

— Et sa sœur ?

— Ah ! celle qu'on appelait lady Flora ? Elle est dans les environs de Carlisle, chez quelque grande dame papiste de ses amies, pour être près de son frère.

— Et l'autre jeune dame ? demanda encore Edouard.

— Quelle autre ? je ne connais qu'une sœur au colonel.

— Je veux parler de miss Bradwardine.

— Ah oui ! la fille du laird ? Pauvre enfant ! C'était aussi une bonne fille, mais plus timide que lady Flora.

— Pour l'amour du ciel ! où est-elle ?

— Et qui peut le savoir ? On les poursuit tous de si près pour leurs cocardes et leurs roses blanches ! Mais elle retourna chez son père dans le comté de Perth, quand elle sut que les troupes du gouvernement revenaient à Edimbourg. Il s'y trouvait quel-

ques beaux hommes; et le major Whacker, qui eut son billet de logement chez moi, était un gentilhomme fort civil. — Mais, monsieur Waverley, il s'en fallait de beaucoup qu'il valût le pauvre colonel.

— Savez-vous ce qu'est devenu le père de miss Bradwardine?

— Le vieux laird? personne ne le sait: on dit qu'il s'est battu comme un diable dans cette affaire sanglante d'Inverness [1]. Deacon Clank, le ferblantier, prétend que les gens du gouvernement sont furieux contre lui, parce qu'il est *sorti* [2] deux fois, et certes il aurait dû se tenir pour averti; mais il n'y a pas de pire fou qu'un vieux fou. Le pauvre colonel n'est *sorti* qu'une fois.

Cette conversation contenait tout ce que la bonne veuve savait du sort de ses derniers hôtes et de ses connaissances; mais c'en était assez pour déterminer Edouard à partir sur-le-champ, et à tout risque, pour Tully-Veolan, où il espérait qu'il verrait Rose, ou du moins qu'il en apprendrait des nouvelles. Il laissa donc une lettre, signée du nom de Stanley, pour le colonel Talbot, à l'endroit convenu, et lui donna son adresse à la poste la plus voisine du château du baron.

Il prit des chevaux de poste jusqu'à Perth, dans l'intention de faire le reste du voyage à pied, non-seulement par goût, mais pour avoir la facilité de quitter la grande route lorsqu'il apercevrait de loin quelques détachemens de soldats. La campagne qu'il venait de faire avait considérablement fortifié sa constitution, et l'avait habitué à la fatigue, et il envoyait son bagage devant lui quand il en trouvait l'occasion.

Plus il s'avançait vers le nord, plus les traces de la guerre devenaient visibles: des voitures brisées, des chevaux morts, des arbres coupés pour faire des palissades, des ponts rompus ou réparés à demi, tout annonçait le passage d'armées ennemies. Dans les endroits où les propriétaires étaient attachés à la cause des Stuarts, les maisons étaient démolies ou désertes; le cours ordinaire de tout ce qu'on peut appeler travail d'embellissement était interrompu, et les habitans erraient dans la campagne, tremblans, tristes et consternés ?

(1) La plaine de Culloden n'est pas loin d'Inverness.

(2) *Out, to go out*, sortir, aller dehors. C'était l'expression délicate dont on se servait en Ecosse pour dire qu'on avait pris les armes en 1715 et en 1745.

(3) Les détails que l'auteur va donner sur les vengeances fatales des Anglais n'ont

Il n'arriva que vers le soir dans les environs de Tully-Veolan. Combien ses sentimens différaient de ceux qu'il avait éprouvés la première fois qu'il y était entré ! Il était alors si novice dans la carrière de la vie, qu'un jour de mauvais temps ou d'ennui était un des plus grands malheurs que pût prévoir son imagination, et il lui semblait que son temps ne devait être consacré qu'à des études agréables ou amusantes, interrompues par les plaisirs d'une société livrée à toute la gaieté de son âge. Maintenant quel changement ! combien son caractère était devenu triste, mais plus élevé, dans l'espace de quelques mois ! Le péril et le malheur sont des maîtres sévères qui nous instruisent bien vite. — Plus triste, mais plus sage, il trouvait dans la confiance qu'il avait acquise en lui-même, et dans le sentiment intime de la dignité de son caractère, une compensation des illusions flatteuses que l'expérience avait si promptement dissipées.

En approchant du village, il vit avec surprise et inquiétude qu'un détachement de soldats y était posté, et ce qui était pire, qu'il semblait y être à demeure. Il le conjectura d'abord en apercevant quelques tentes dressées sur ce qu'on appelait le Marais Communal. Pour éviter le risque d'être arrêté et interrogé dans un endroit où il était si probable qu'il serait reconnu, il fit un long circuit, évita le village, et s'approcha de la porte de l'avenue par un sentier qu'il connaissait ; un seul coup d'œil lui annonça que de grands changemens avaient eu lieu ! Un battant de la porte restait seul, inutile, et ébranlé sur les gonds ; l'autre avait été fendu et destiné au feu, les fragmens étaient amoncelés pour être emportés ; les créneaux au-dessus de la porte étaient mutilés et jetés par terre ; les ours qui, disait-on, étaient en faction depuis tant de siècles, précipités du haut de leur poste, étaient gisans parmi les décombres. L'avenue n'était pas moins cruellement dévastée : plusieurs grands arbres avaient été abattus, et étaient encore couchés en travers du chemin ; enfin les bestiaux des paysans et les chevaux des dragons avaient converti en vase noire la verte pelouse qu'Edouard avait tant admirée.

En entrant dans la cour, Waverley vit se réaliser toutes les

rien d'exagéré. Le prince Charles-Edouard avait toujours triomphé en chevalier ; le duc de Cumberland, second fils de Georges II, triompha en bourreau. Des familles entières furent brûlées vives dans leurs maisons, et repoussées dans les flammes par les baïonnettes.

craintes que lui avaient fait concevoir ces premiers ravages. La maison avait été saccagée par les troupes du roi, qui, pour le seul plaisir de faire le mal, avaient même essayé de la brûler; et quoique l'épaisseur des murs eût résisté au feu, en grande partie, les écuries et tous les bâtimens de la basse-cour avaient été entièrement consumés, les tourelles et les créneaux du principal édifice étaient enfumés et noircis, les pavés de la cour arrachés de leur place et brisés, les portes enlevées de dessus leurs gonds, ou ne tenant plus qu'à un seul, les fenêtres enfoncées et les vitres cassées. Tout le mobilier avait été mis en pièces, et l'on en voyait les fragmens épars dans la cour. Tous les emblèmes d'une ancienne noblesse pour lesquels le baron, dans l'orgueil de son cœur, avait tant de vénération, et auxquels il attachait tant d'importance, avaient été traités avec un mépris particulier. La fontaine avait été détruite, l'eau qui l'alimentait inondait la basse-cour, et le bassin en pierre, à la manière dont il était placé, semblait destiné à former une auge pour abreuver les bestiaux. Toute la tribu des ours, grands et petits, avait éprouvé le même sort que ceux qui étaient sur la porte de l'avenue, et l'on voyait par terre une couple de portraits de famille en lambeaux, qui semblaient avoir servi de but aux soldats pour tirer au blanc.

Comme on peut bien se l'imaginer, Edouard contemplait avec serrement de cœur la dévastation d'un séjour si respecté; mais à chaque pas il sentait redoubler son inquiétude et ses craintes sur le sort du baron et de sa fille. La terrasse offrit encore à ses yeux un nouveau spectacle de désolation. La balustrade était renversée, les murs détruits, les plates-bandes pleines de mauvaises herbes, les arbres fruitiers coupés ou déracinés. Dans un des compartimens de cet antique jardin, étaient deux énormes marronniers dont le baron était particulièrement vain. Trop indolens peut-être pour se donner la peine de les abattre, les agens de la dévastation avaient eu la méchante industrie de les miner en mettant des paquets de poudre dans leurs cavités. Un de ces arbres avait été brisé en morceaux par l'explosion, et les fragmens dispersés encombraient l'enceinte que le feuillage avait si long-temps ombragée. La seconde mine n'avait pas eu un effet aussi complet; environ un quart du tronc s'en était seulement détaché, et le surplus, mutilé et défiguré d'un côté, étendait encore de l'autre ses vastes rameaux intacts (*iiii*).

Parmi ces traces du ravage général, il y en avait qui s'adressaient plus directement à la sensibilité de Waverley. En regardant la façade du château ainsi dégradé, ses yeux cherchèrent naturellement le petit balcon qui appartenait à l'appartement de Rose, — son *troisième* ou plutôt son *cinquième* étage [1]. Il était facile de le reconnaître; car on voyait par terre, en dessous, les fleurs et les plantes dont Rose se faisait un plaisir de le décorer, et qui avaient été précipitées de la galerie crénelée. Plusieurs de ses livres étaient épars çà et là parmi les fragmens des vases. Dans ce nombre, Waverley en reconnut un qui lui avait appartenu; c'était un petit exemplaire de l'Arioste, qu'il recueillit comme un trésor, quoique bien endommagé par le vent et la pluie.

Tandis que, plongé dans les pénibles réflexions qu'un tel spectacle faisait naturellement naître, Edouard cherchait des yeux quelqu'un qui pût lui apprendre le sort des malheureux propriétaires de ces ruines; une voix bien connue, qui paraissait en sortir, fit entendre tout à coup ces vers d'une vieille ballade d'Ecosse.

Pendant la nuit je vis venir (kkkk)
En ces lieux la troupe ennemie;
Je vis mon chevalier périr!...
Tous ont fui pour sauver leur vie.
Pour le pleurer je reste, hélas!
Il n'est plus! la lune et l'aurore
Tour à tour reviendront encore;
Lui seul il ne reviendra pas!

— Hélas! pensa Edouard, est-ce toi, pauvre infortuné? as-tu été laissé seul ici pour gémir, et pour faire retentir des fragmens sans suite de tes ballades, ces murs dévastés qui t'abritaient naguère?

Il appela Davie, d'abord tout bas, puis en élevant la voix: — Davie! — Davie Gellatley!

Le pauvre *innocent* sortit du milieu des décombres d'une espèce de serre qui terminait naguère ce qu'on appelait la terrasse; mais, à l'aspect d'un étranger, il se cacha comme saisi de frayeur. Waverley, se rappelant les habitudes de cet infortuné, se mit à siffler un air que Davie avait écouté autrefois avec grand

(1) *Troisième* étage en commençant à compter de celui au-dessus du rez de chaussée; *cinquième*, en y comprenant l'étage souterrain, où sont les cuisines, et le rez-de-chaussée.

plaisir, et qu'il avait même appris à force de l'entendre. Sans doute la musique de notre héros ne ressemblait pas plus à celle de *Blondel* que le pauvre Davie ne ressemblait à *Richard Cœur-de-Lion*, mais elle produisit le même effet, et amena une reconnaissance. Davie sortit doucement de sa cachette, avec un air de timidité, tandis que Waverley lui faisait tous les signes d'encouragement qu'il pouvait imaginer, pour l'engager à avancer.

— C'est son ombre! dit Davie à demi-voix; mais il s'approcha, et parut enfin reconnaître une ancienne connaissance. Le pauvre malheureux lui-même n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été. Le costume particulier dont il était paré dans des jours plus heureux n'offrait plus que des lambeaux, accoutrement bizarre encore, qu'il avait réparé avec des morceaux de tentures, de rideaux et de toiles de tableaux. Son visage avait perdu son air insouciant et distrait; la pauvre créature avait les yeux creux, les joues maigres, et semblait presque mourir de faim, de misère et de crainte. Après avoir hésité long-temps, il s'approcha de Waverley avec quelque confiance, le regarda en face d'un air triste, et lui dit: — Partis et morts; — tous morts et partis!

— Qui est-ce qui est mort? lui demanda Waverley, oubliant que le pauvre innocent était hors d'état de tenir une conversation suivie.

— Le baron, le bailli, Saunders Saunderson et lady Rose, dont la voix était si douce, partis, morts, tous, morts et partis!

Venez, venez, suivez-moi,
Le ver luisant nous éclaire;
Venez dans le cimetière,
Venez-y voir sans effroi
Les morts dans leur blanc suaire.
Les vents soufflent avec bruit;
L'astre pâle de la nuit
Brille à travers le nuage;
Il faut avoir du courage.
Venez, venez, suivez-moi,
Et bannissez tout effroi.

En chantant ces vers avec une expression bizarre, Davie faisait signe à Waverley de le suivre, se dirigeant à pas rapides vers le fond du jardin, le long du ruisseau qui, comme on doit se le rappeler, se terminait du côté du levant. Édouard le suivit en frémissant malgré lui du sens des vers qu'il entendait, mais

avec quelque espoir d'en obtenir l'explication. Comme il était évident que le château avait été abandonné par tous ses habitans, il ne pouvait s'attendre à trouver dans les ruines un être plus raisonnable pour lui donner des renseignemens.

Davie, marchant très vite, arriva bientôt à l'extrémité du jardin. Il grimpa sur les ruines du mur qui l'avait autrefois séparé du vallon boisé dans lequel se trouvait l'antique tour de Tully-Veolan, sauta dans le lit du ruisseau, et continua sa marche avec la même rapidité, toujours suivi par Waverley, gravissant des fragmens de rocher, et tournant avec peine autour d'autres. Ils passèrent sous les ruines du château, Edouard suivant Davie avec difficulté, car le crépuscule commençait à faire place à la nuit. Après avoir descendu un peu plus loin le lit du ruisseau, il perdit de vue son conducteur. Mais il aperçut, à travers un taillis fourré et des buissons, une lumière faible et tremblante, qui lui parut un guide plus sûr] que l'*innocent*. Un mauvais sentier à peine tracé le conduisit à la porte d'une misérable hutte. Des chiens aboyèrent d'abord avec fureur, mais ils se turent quand il approcha. Il entendit une voix dans l'intérieur, et il crut prudent d'écouter avant d'y entrer.

— Qui amènes-tu ici, maudit fou? dit une vieille femme avec l'accent de la colère. Davie, pour toute réponse, se mit à siffler l'air qui venait de lui faire reconnaître Edouard, et celui-ci n'hésita plus à frapper à la porte. Il régna sur-le-champ dans la cabane un profond silence, qui n'était interrompu que par le grondement sourd des chiens. Il entendit la maîtresse du logis s'approcher de la porte, sans doute dans l'intention de tirer le verrou, plutôt que pour lever le loquet; mais Waverley la prévint en le levant lui-même, et il se trouva en face d'une vieille femme couverte de haillons, qui s'écria:

— Qui est-ce qui vient chez les gens de cette manière, à une pareille heure de la nuit? — D'un côté, deux lévriers farouches et presque mourans de faim se dépouillèrent de leur férocité en voyant Edouard, et parurent le reconnaître. D'un autre côté, était, à demi caché par la porte ouverte, et semblant ne se cacher qu'à regret, un grand homme maigre, portant les restes d'un vieil habit d'uniforme, et ayant une barbe de trois semaines. Il tenait de la main droite un pistolet armé, et de la gauche en prenait un second à sa ceinture.

C'était le baron de Bradwardine. Nous n'avons pas besoin

d'ajouter qu'il jeta par terre son arme, et serra cordialement Waverley dans ses bras.

CHAPITRE LXIV.

Explications mutuelles.

L'HISTOIRE du baron eût été courte en en retranchant les adages et les lieux communs latins, anglais et écossais, dont son érudition l'embellit. Il appuya sur le chagrin qu'il avait éprouvé en perdant Edouard et Glennaquoich, livra une seconde fois les batailles de Falkirk et de Culloden, et dit que tout étant perdu dans cette dernière journée, il était retourné chez lui, persuadé qu'il trouverait plus aisément à se cacher parmi ses tenanciers et sur ses propres domaines, que partout ailleurs. On avait envoyé un détachement de soldats pour ravager ses propriétés ; car la clémence n'était pas à l'ordre du jour. Cependant ces mesures furent arrêtées par une décision de la cour civile. On reconnut que le domaine ne pouvait être confisqué au profit de la couronne, au préjudice de Malcolm Bradwardine d'Inch-Grabbits, héritier dans la ligne masculine, dont les titres à cette baronnie ne pouvaient souffrir d'aucune sentence rendue contre le propriétaire actuel, puisque ce n'était pas de lui qu'il tenait ses droits. Il entra donc en possession des biens, comme plusieurs autres héritiers substitués qui se trouvaient dans le même cas.

Mais différent de tant d'autres qui étaient dans les mêmes circonstances, le nouveau laird fit bientôt voir que son intention était de ne pas souffrir que son prédécesseur retirât le moindre avantage ou profit des biens qui lui avaient appartenu. C'était se montrer d'autant moins généreux, qu'il était généralement connu que le baron s'était abstenu d'assurer ses biens à sa fille, d'après le principe romanesque qui lui faisait respecter les droits de l'héritier mâle du nom de Bradwardine.

Cet injuste égoïsme mécontenta les villageois. Ils aimaient leur ancien maître, et ils furent indignés de la conduite de son successeur. « Cette affaire, dit le baron, ne fut pas du goût des

communes de Bradwardine, monsieur Waverley. Les tenanciers montrèrent de la lenteur et de la répugnance à payer leurs loyers et redevances ; et quand mon parent vint au village avec son nouvel agent, James Howie, pour faire sa collecte, quelque malintentionné, — je soupçonne John Heatherblutter, le vieux garde-chasse, qui *sortit* avec moi en 1715, — lui tira un coup de fusil pendant le crépuscule ; il en fut si effrayé, que je puis dire de lui ce que Cicéron disait de Catilina : *abiit, evasit, erupit, effugit*[1]. Il courut, comme on pourrait dire, sans s'arrêter, jusqu'à Stirling. Et maintenant il a fait mettre la baronnie en vente, en sa qualité de dernier appelé à la substitution. — Et si je devais m'affliger de pareilles choses, j'en serais plus fâché que de voir la baronnie passer immédiatement de mes mains dans celles d'un autre propriétaire ; ce qui serait arrivé dans quelques années, par le cours naturel des choses, tandis que maintenant ce patrimoine sort de la famille qui aurait dû le posséder *in sæcula sæculorum*. Que la volonté de Dieu soit faite ! *Humana perpessi sumus*[2]. Sir John de Bradwardine, — sir John le Noir, comme on l'appelait, — tige commune de notre maison et de celle des Inch-Grabbits, pensait peu qu'un tel homme sortirait de sa race. Cependant mon parent m'a dénoncé à quelques-uns des *primates*, des maîtres du pays pour le moment, comme si j'étais un assassin, un chef de coupe-jarrets et de brigands ; et l'on a envoyé ici des soldats chargés de rester sur mes domaines, et de me chasser comme une perdrix sur les montagnes, comme l'Ecriture le dit du bon roi David, ou comme notre vaillant sir William Wallace : — non que je veuille me comparer avec l'un ou avec l'autre. — Lorsque vous avez frappé à la porte, j'ai cru qu'on avait découvert le vieux daim dans son fort, et je m'attendais à périr comme un cerf dix-cors. — Mais, Jeannette, n'avez-vous rien à nous donner à souper ?

— Oh ! que si, Monsieur. Je mettrai sur le gril le coq de bruyère que John Heatherblutter a apporté ce matin ; et vous voyez que le pauvre Davie fait cuire dans les cendres les œufs de la poule noire. — J'ose dire, monsieur Waverley, que vous ne vous doutiez pas que c'était notre Davie qui tournait les œufs que vous trouviez si bien cuits à souper au château. — Il n'y a

(1) Il s'en est allé, il s'est évadé, il s'est sauvé, il a fui.
(2) Nous avons souffert ce qui est dans le cours des choses humaines.

personne au monde qui sache comme lui remuer avec ses doigts les cendres chaudes et faire rôtir les œufs.

Davie, pendant ce temps, le nez presque dans le feu, remuant les cendres, frappant ses talons l'un contre l'autre, marmottant entre ses dents, retournant les œufs, semblait vouloir donner un démenti au proverbe qui dit qu'il faut du raisonnement pour faire cuire un œuf, jaloux sans doute aussi de justifier les éloges que Jeannette venait de prodiguer

À celui qu'elle aimait, son enfant idiot 1.

— Davie, ajouta Jeannette, n'est pas aussi niais qu'on le croit; il ne vous aurait pas amené ici, monsieur Waverley, s'il n'avait su que vous étiez un ami de Son Honneur le laird. Les chiens eux-mêmes vous ont reconnu, car vous avez toujours montré de la bonté aux bêtes comme aux gens. — Mais avec la permission de Son Honneur, je vais vous raconter une histoire de Davie. Il est bon que vous sachiez que Son Honneur — quelle honte! — est obligé de se cacher dans ce malheureux temps. — Il passe le jour, et quelquefois la nuit, dans la caverne de la Sorcière 2; mais quoique ce soit un assez bon abri, et que le brave homme de Corse-Cleugh l'ait jonchée de quarante bonnes bottes de paille, cependant, quand le pays est tranquille, et que la nuit est froide, Son Honneur se glisse jusqu'ici pour se réchauffer au coin du feu, dormir sous une couverture, et s'en retourne avant le jour. Et ainsi donc, un beau matin, — oh! comme j'eus peur! — deux maudits Habits-Rouges avaient passé la nuit à la pêche-noire 3 ou à quelque autre amusement semblable, car ils ont toujours le nez tourné du côté du mail; — ils aperçurent Son Honneur au moment où il entrait dans le bois et lui tirèrent un coup de fusil. Moi de m'élancer comme un faucon et de m'écrier: — Voulez-vous donc le tuer le pauvre *innocent* d'une

(1) Ce vers forme une espèce de refrain de la ballade de Wordsworth (le poète des Lacs), intitulée *The idiot boy* (l'enfant idiot). C'est l'histoire d'un jeune *innocent* de la classe de Davie Gellatley. Wordsworth, dont le système poétique tend à ramener la poésie à son expression la plus simple, choisit souvent pour ses héros métaphysiques les êtres les plus obscurs et les intelligences les plus pauvres, afin d'analyser plus facilement leurs sensations et leurs idées. Sir Walter Scott n'a pas dédaigné de profiter de quelques indications de l'école des Lacs. Voyez à ce sujet la préface de *l'Antiquaire*, et pour plus de détails sur Wordsworth, le *Voyage littéraire en Angleterre et en Écosse*.

(2) Voyez le chapitre x sur cette *caverne*, qui était un bois de Tully-Veolan, etc.

(3) *Black-fishing*. On appelle ainsi la pêche au saumon, qui se fait la nuit avec des torches et des pieux armés de fer.

brave femme? et je m'approchai d'eux et leur dis que c'était mon fils; mais ils m'envoyèrent au diable, en jurant que c'était le vieux rebelle, comme les coquins appellent Son Honneur. Davie se trouvait dans le bois : il entendit la dispute, et, de son propre mouvement, il prit le vieux manteau gris que Son Honneur avait laissé tomber pour courir plus vite, et sortant ensuite du taillis, il prit un air d'importance et imita si bien Son Honneur, que les soldats y furent attrapés, et crurent avoir tiré sur le fou Sawney [1], comme ils l'appellent; ils me donnèrent six pence et deux saumons pour que je n'allasse pas me plaindre. — Non, non, Davie n'est pas tout-à-fait comme les autres, le pauvre garçon, mais il n'est pas si fou qu'on le croit. — Il est vrai que nous n'en saurions faire assez pour Son Honneur, puisque nous et les nôtres nous avons vécu plus de deux cents ans sur ses terres; c'est Son Honneur qui entretint mon pauvre Jamie à l'école et au collége, et qui le reçut même au château jusqu'à ce qu'il partît pour un meilleur monde [2]. C'est lui qui m'empêcha d'être emmenée à Perth comme sorcière. — Dieu pardonne à ceux qui voulaient nuire à une pauvre vieille femme! et c'est Son Honneur qui a donné à Davie pendant si long-temps la vie et l'habit.

Waverley trouva enfin le moment d'interrompre le discours de la vieille Jeannette, en demandant des nouvelles de miss Bradwardine.

— Elle se porte très bien, grâce au ciel! et elle est en sûreté à Duchran, dit le baron. Quoiqu'il soit whig, le laird, qui est mon parent d'assez loin, mais qui l'est de plus près de mon chapelain, M. Rubrick, n'a point oublié notre ancienne amitié dans ces temps malheureux. Le bailli fait tous ses efforts pour sauver quelques débris de ce naufrage pour ma chère Rose. Hélas! je crains bien de n'avoir pas le bonheur de la revoir, car il me faudra aller porter mes os dans quelque pays étranger.

— Oh! non, non, Votre Honneur, dit Jeannette; vous étiez tout aussi mal en l'an quinze [3], et la bonne baronnie vous est revenue avec tout le reste. — Mais les œufs sont prêts ainsi que le coq de bruyère. Voici pour chacun une assiette, du sel, et le

(1) Fou Sawney, le fou écossais. *Sawney*, un des surnoms qu'on donne aux Écossais en général, comme John Bull désigne l'Angleterre, et Paddy ou Patrice, l'Irlande.

(2) Le frère de Davie dont il est parlé dans le chap. XII.

(3) 1715, année de la première rébellion.

talon du pain blanc qui vient de chez le bailli, et il ne manque pas encore d'eau-de-vie dans la dame-jeanne envoyée par la mère Maclearie; ne souperez-vous pas comme des princes ?

— Je voudrais bien du moins qu'un prince de notre connaissance ne fût pas plus mal que nous, dit le baron à Waverley, qui se joignit à lui pour souhaiter bien sincèrement que le malheureux Chevalier fût en sûreté.

Ils commencèrent alors à parler de leurs projets pour l'avenir; le plan du baron était fort simple: c'était de fuir en France, où, par le crédit de ses anciens amis, il espérait obtenir un emploi militaire dont il se croyait encore capable. Il invita Waverley à le suivre, proposition que celui-ci accepta. Dans le cas où le crédit du colonel Talbot ne réussirait pas à lui obtenir son pardon, il espérait secrètement que le baron approuverait son amour pour Rose, et lui donnerait le droit de lui faire accepter ses secours dans l'exil; mais il évita de s'expliquer à ce sujet, jusqu'à ce que son propre sort fût décidé. Ils parlèrent ensuite de Glennaquoich, pour qui le baron témoigna la plus grande inquiétude, tout en observant que c'était le véritable Achille d'Horatius Flaccus:

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer....

vers, ajouta-t-il, qui a été rendu en écossais par ce distique de Struan Robertson :

A fiery etter-cap, a fractious chiel,
As het as ginger, and as stieve as steel. (1)

Flora eut sa part de l'intérêt exprimé par le bon vieillard, et cette part n'était certainement pas la moindre.

Cependant la nuit s'avançait; la vieille Jeannette se nicha dans une espèce de chenil, derrière le hallan ou mur extérieur. Davie était endormi depuis long-temps, et ronflait entre Ban et Buscar. Ces deux chiens l'avaient suivi à la hutte quand le manoir avait été abandonné; leur férocité connue, et la réputation de sorcière qu'avait Jeannette, contribuaient à écarter toutes

(1) Une tête bouillante, un entêté guerrier,
Chaud comme le gingembre et dur comme l'acier.

Nous croyons avoir traduit encore assez littéralement les deux vers du poète *sans-culotte*, qui a été moins naïf cette fois que dans son distique sur le philabeg du chapitre XLIII de ce roman.

les visites. Macwheeble, dans cette vue, fournissait sous main, à Jeannette, tout ce qui était nécessaire pour leur nourriture, en y ajoutant quelques petits objets de luxe pour l'usage de son maître; ce qui exigeait de grandes précautions. Enfin le baron, après quelque cérémonie, occupa son lit habituel, et Waverley se plaça sur un grand fauteuil de velours déchiré, qui avait autrefois figuré dans la chambre à coucher de Tully-Veolan; — car tout le mobilier du château se trouvait alors dispersé dans toutes les chaumières des environs; — et ils s'endormirent tous deux aussi profondément que s'ils eussent été couchés sur l'édredon.

CHAPITRE LXV.

Nouvelles explications.

Dès la pointe du jour la vieille Jeannette se mit à balayer sa pauvre chaumière pour réveiller le baron, qui dormait ordinairement d'un sommeil très profond. — Il faut que je retourne à ma grotte, dit-il à Waverley; voulez-vous venir faire une promenade avec moi dans la vallée?

Ils partirent, et suivirent un petit sentier que les pêcheurs ou les bûcherons avaient tracé le long des bords du ruisseau, au milieu des broussailles. Chemin faisant, le baron expliqua à Waverley qu'il pourrait séjourner un jour ou deux à Tully-Veolan sans danger, même quand on le verrait se promener dans les environs, pourvu qu'il prît la précaution de dire qu'il était un agent qui venait inspecter le domaine de la part de quelque gentilhomme anglais qui voulait l'acheter. Dans cette vue, il lui recommanda d'aller rendre visite au bailli, qui habitait encore la maison de l'agent, appelée le petit Veolan, quoiqu'il dût la quitter au terme suivant, et qui était située à environ un mille du village. Le passe-port de Francis Stanley servirait de réponse, au besoin, au commandant du détachement; et quant aux paysans qui pourraient le reconnaître, le baron l'assura qu'il n'avait pas à craindre qu'ils le trahissent.

— Je suis bien persuadé, ajouta le vieillard, que la moitié d'entre eux savent que je suis dans ces environs, car je me suis

aperçu qu'ils ne permettent plus à un seul enfant de venir ici dénicher les oiseaux, ce que je n'avais jamais pu empêcher lorsque je jouissais de la pleine puissance de mon titre de baron ! Souvent je trouve sur mon passage quelques petites choses que ces braves gens y déposent parce qu'ils croient qu'elles pourront m'être utiles. Que Dieu les protége ! j'espère qu'ils auront un maître plus sage que moi et tout aussi bon.

Un soupir bien naturel termina cette phrase, mais la résignation ferme et constante que le baron montrait dans son malheur, avait quelque chose de respectable et même de sublime. Il ne s'abandonnait pas à des regrets inutiles, et ne se laissait point abattre par la mélancolie. Il supportait son destin et les maux qui en étaient la suite, avec un calme tranquille, quoique grave, et ne s'emportait pas en discours violens contre le parti dominant.

— J'ai fait ce que je croyais mon devoir, dit le bon vieillard ; et les autres font sans doute ce qu'ils regardent comme le leur. Je souffre quelquefois en jetant les yeux sur les murs noircis de l'habitation de mes pères ; mais les officiers ne peuvent sans doute pas toujours empêcher les dévastations des soldats. Gustave-Adolphe lui-même permit quelquefois le pillage, comme vous pouvez le lire dans l'expédition du colonel Munro avec le digne régiment écossais appelé le régiment de Mackay. J'ai vu moi-même des scènes de désolation comme celle de Tully-Veolan, lorsque je servais sous le maréchal duc de Berwick. Certainement nous pouvons dire avec Virgilius Maro : *Fuimus Troes*[1], et c'est la fin d'une vieille chanson. La durée d'une maison et d'une famille est toujours assez longue lorsque les hommes ont assez combattu pour tomber avec honneur. J'ai ici une retraite qui ressemble assez à une *domus ultima*[2]. — Ils venaient d'arriver au pied d'un roc escarpé. Le baron leva les yeux : — Nous autres pauvres jacobites, dit-il, nous sommes maintenant comme les lapins dont parle l'Ecriture, et que le grand voyageur Pocoke[3] appelle des jerboas[4], une faible race obligée d'avoir son gîte au milieu des rochers. Allons, adieu, mon cher Edouard : nous nous reverrons ce soir chez la bonne Jeannette ; je vais entrer dans

(1) « C'en est fait de nous Troyens ! »
(2) Dernière demeure, tombeau.
(3) Cité par M. de Chateaubriand dans l'*Itinéraire*, etc.
(4) *Jerboa* ou *gerboise*, animal qui a quelques rapports avec le lapin.

mon *Pathmos* [1], ce qui n'est pas très facile pour mes vieux membres enraidis.

A ces mots, il se mit à gravir le rocher, s'aidant des mains pour se soutenir dans sa marche précaire. Environ à mi-chemin de la hauteur du rocher, il s'arrêta devant quelques buissons qui cachaient l'entrée de la caverne, entrée qui ressemblait à la porte d'un four. Le baron y insinua d'abord sa tête et ses épaules, et ensuite successivement le reste de ses longs membres jusqu'à ce qu'enfin ses jambes et ses pieds disparussent, — semblable au serpent qui se replie sur lui-même pour entrer dans son repaire, ou à un long arbre généalogique introduit avec peine dans l'étroit boulin d'un antique secrétaire. Waverley eut la curiosité de gravir le rocher, et d'aller le visiter dans cette tanière, comme on aurait pu appeler cette retraite. Au total, le baron y ressemblait assez à cette énigme ingénieuse, qui est une merveille pour les enfans (et même pour des personnes plus âgées, pour moi par exemple), *un dévidoir dans une bouteille*. Ils ne peuvent comprendre comment il y est entré, et comment on peut l'en faire sortir. La caverne était fort étroite, et trop basse pour qu'il pût s'y tenir debout, ou même s'y asseoir avec aisance, quoiqu'il eût réussi, après plusieurs tentatives inutiles, à pouvoir prendre cette dernière attitude. Son seul amusement était de lire son cher Titus Livius, et de graver parfois avec son couteau, sur le plafond et les murs de sa forteresse, quelques sentences latines, ou quelques textes de l'Ecriture. Comme la caverne était sèche et remplie de paille et de fougère, elle faisait, dit le baron en repliant sous lui ses longues jambes avec un air d'aisance et de contentement qui faisait un étrange contraste avec sa situation, un *gîte* fort passable pour un vieux soldat, à moins que le vent ne fût plein nord. Et je ne manque pas de sentinelles pour faire des reconnaissances, ajouta-t-il. Davie et sa mère sont constamment aux aguets pour découvrir les dangers et les détourner. — Et l'on serait surpris de toutes les preuves de l'adresse que donnait au pauvre *innocent* son attachement d'instinct, quand il s'agissait de la sûreté de son patron.

Edouard chercha ensuite à avoir une entrevue avec Jeannette, qu'il avait reconnue sur-le-champ pour la vieille femme qui

(1) Le baron fait ici allusion à la retraite de Saint-Jean dans l'île de Pathmos.

l'avait soigné pendant sa maladie, après qu'on l'avait tiré des mains de Gifted-Gilfillan. Il avait remarqué que la chaumière, quoiqu'un peu réparée et pourvue de quelques nouveaux meubles, était certainement l'endroit où il avait été détenu. Il se rappela aussi qu'il avait vu, sur la bruyère communale de Tully-Veolan, le tronc d'un vieil arbre desséché appelé le *trusting-tree*[1], qu'il reconnut pour être le même sous lequel les Montagnards s'étaient réunis dans cette nuit mémorable. Son imagination avait déjà combiné toutes ces circonstances la nuit précédente, mais il n'avait pas voulu questionner Jeannette devant le baron, pour des raisons que le lecteur pourra probablement deviner.

Il s'occupa alors sérieusement de cette tâche, et son premier soin fut de demander quelle était la jeune dame qui était venue dans la hutte pendant sa maladie. Jeannette réfléchit un instant, et dit ensuite que « garder le secret à présent, ne ferait ni bien ni mal à personne. »

— C'était une jeune dame, dit-elle, qui n'a pas son égale dans le monde, — miss Rose Bradwardine.

— En ce cas, c'est probablement aussi à miss Rose que j'ai été redevable de ma liberté? s'écria Waverley enchanté de voir se confirmer une idée que les circonstanceslocales lui avaient déjà fait concevoir.

— Oui, sans doute, monsieur Waverley, ce fut elle-même. Mais combien elle aurait été offensée et courroucée, la pauvre fille, si elle avait pensé que vous en sauriez jamais un seul mot! Elle m'avait ordonné de parler toujours gaëlique, quand vous pouviez m'entendre, pour vous faire croire que vous étiez dans les montagnes. Je puis parler cette langue assez bien, car ma mère était une Montagnarde.

Quelques questions de plus éclaircirent tout le mystère de la délivrance de Waverley de l'état de captivité dans lequel il était parti de Cairnvreckan.

Jamais musique ne fit sur l'oreille d'un amateur une sensation plus agréable que celle que le récit de la vieille femme produisit sur son cœur. Mais le lecteur n'étant pas un amant, je dois épargner sa patience en tâchant de resserrer dans des bornes raisonnables un récit que fit la vieille Jeannette dans une harangue de près de deux heures.

(1) L'arbre du rendez-vous.

Lorsque Waverley fit part à Fergus de la lettre qu'il avait reçue de miss Rose par l'entremise de Davie, et qui lui donnait avis que Tully-Veolan était occupé par un petit détachement de soldats, cette circonstance avait frappé l'esprit remuant et actif du chef des Mac-Ivor. Désirant en même temps inquiéter et repousser les postes ennemis, les empêcher de s'établir si près de lui et rendre service au baron, — car l'idée d'un mariage avec Rose flottait souvent dans son imagination, — il résolut d'envoyer quelques hommes de son clan pour chasser les Habits Rouges et amener Rose à Glennaquoich. Il venait de charger Mac-Combich de cette mission, lorsqu'il apprit que l'armée de sir John Cope marchait vers les montagnes pour attaquer et disperser les forces du Chevalier avant qu'elles devinssent plus nombreuses; il se vit donc obligé de joindre l'étendard de Charles-Édouard avec tout son clan.

Fergus, avant de partir, envoya à Donald l'ordre de marcher avec lui; mais ce rusé maraudeur, qui savait tout ce qu'on pouvait gagner à avoir un commandement séparé, au lieu d'obéir, envoya diverses excuses dont Fergus, pressé par le temps, fut obligé de se contenter, mais non sans se promettre intérieurement de le punir de sa désobéissance en temps et lieu. Cependant, ne pouvant mieux faire, il donna ordre à Donald de descendre dans les Basses-Terres, de chasser les soldats de Tully-Veolan, de respecter la demeure du baron, et de s'établir dans les environs pour protéger sa fille et les autres habitans de la maison, et enfin de harasser et repousser tous les détachemens de volontaires ou de troupes régulières qui se montreraient de ce côté.

C'était donner à Donald une mission de partisan qu'il se proposa d'interpréter à son plus grand avantage, n'étant plus tenu en respect par le voisinage de Fergus; et comme il avait acquis quelque crédit dans les conseils du Prince, par des services secrets qu'il avait rendus précédemment, il résolut de profiter du soleil pour faire ses foins. Il n'eut pas grand'peine à chasser les soldats de Tully-Veolan; puis il se mit à lever des contributions sur les tenanciers, à commettre des exactions, en un mot, à faire une petite guerre pour son compte, quoiqu'il n'osât pas troubler les habitans du manoir, ni donner aucune inquiétude à miss Rose, dans la crainte de se faire un ennemi puissant dans l'armée du Chevalier; car il savait que

Le courroux du baron était à redouter.

Cependant il prit la cocarde blanche, et se présenta devant miss Bradwardine, en affectant un grand dévouement pour la cause que le baron avait embrassée, et en lui faisant ses excuses de la nécessité dans laquelle il se trouvait de pourvoir aux besoins de sa troupe.

Ce fut à cette époque qu'avec son exagération accoutumée, la bouche toujours ouverte de la Renommée apprit à Rose qu'Edouard Waverley avait tué le maréchal-ferrant de Cairnvreckan qui cherchait à l'arrêter, qu'il avait été jeté dans un cachot d'après les ordres du major Melville, et qu'il devait être exécuté, en vertu de la loi martiale, dans trois jours. Dans le désespoir que lui causèrent ces nouvelles, Rose proposa à Donald Bean de délivrer le prisonnier. C'était précisément le genre de service dont il désirait se charger, jugeant qu'il pouvait s'en faire un mérite pour faire oublier toutes les peccadilles qu'il pourrait commettre dans le pays. Il eût cependant l'adresse, tout en faisant valoir son respect pour ses devoirs et pour la discipline, de tant retarder, que Rose, dans l'extrémité de son affliction, lui offrit, pour le déterminer à cette entreprise, quelques bijoux précieux qui avaient appartenu à sa mère.

Donald Bean, qui avait servi en France, connaissait, et peut-être même estimait trop haut la valeur réelle de ces colifichets. Mais il comprit aussi que miss Bradwardine craignait qu'on ne parvînt à savoir qu'elle avait donné ses joyaux pour obtenir la liberté de Waverley. Résolu de ne pas se laisser enlever son butin par ce scrupule, il lui offrit volontairement de jurer qu'il ne révèlerait jamais la part qu'elle avait prise à cette affaire. Ne prévoyant aucun avantage à violer ce serment, et trouvant qu'il lui serait utile de le garder, il prit cet engagement, — afin d'agir loyalement avec la jeune dame, comme il le dit à son lieutenant, — dans la seule forme qui, par suite d'une convention mentale avec lui-même, lui parût obligatoire, — il prêta le serment sur la lame de son *dirk*.

Cet acte de bonne foi lui fut aussi en partie inspiré par quelques attentions que Rose avait eues pour sa fille Alice, — attentions qui avaient gagné le cœur de la jeune Montagnarde et flatté l'orgueil de son père. Alice, qui était parvenue à savoir quelques mots d'anglais, était très communicative auprès de sa protectrice, et, en retour de ses bontés, elle lui remit tous les papiers qui révélaient l'intrigue de Donald avec le régiment de

Gardiner, et dont elle était dépositaire. Elle consentit même ensuite, à la demande de miss Bradwardine, à les restituer à Waverley sans que son père en sût rien; car, pensa Alice, ils peuvent être utiles à la bonne jeune dame et au beau jeune homme, et quel besoin mon père a-t-il de quelques morceaux de papier griffonné?

Le lecteur sait de quelle manière elle saisit l'occasion d'exécuter ce dessein, le soir du départ de Waverley de la chaumière. Il sait aussi comment Donald accomplit son entreprise.

Mais la manière dont les soldats stationnés à Tully-Veolan en avaient été chassés, avait donné l'alarme, et pendant que Donald était en embuscade pour attendre Gilfillan, on y avait envoyé un détachement plus considérable, auquel Bean Lean ne se souciait pas d'avoir affaire, pour en chasser les insurgens à leur tour, s'y établir et protéger le pays. L'officier commandant, homme bien né, et rigide observateur de la discipline, non seulement ne se permit pas de se présenter chez miss Bradwardine, qui se trouvait sans protecteurs, mais maintint ses soldats dans l'ordre le plus sévère. Il établit son petit camp sur une élévation non loin du château, et plaça des pelotons dans tous les défilés du voisinage. Donald apprit tous ces détails malencontreux, pendant qu'il retournait à Tully-Veolan. Déterminé pourtant à ne pas renoncer au prix de ses travaux, et puisqu'il lui était impossible d'approcher du manoir du baron, il résolut de déposer son prisonnier dans la cabane de la vieille Jeannette, dont l'existence aurait pu à peine être soupçonnée même par ceux qui demeuraient depuis long-temps dans les environs, à moins qu'ils n'y eussent été conduits par un guide, et que Waverley lui-même ne connaissait nullement. Après avoir exécuté ce projet, il réclama et reçut la récompense qui lui avait été promise. Cependant la maladie de Waverley fut un évènement qui dérangea tous ses calculs. Donald fut obligé de quitter le pays avec sa bande, et de choisir un autre théâtre pour exercer ses talens; mais les instances de Rose le déterminèrent à laisser dans la cabane un vieillard se connaissant en simples, et qu'on supposait savoir quelque chose en médecine, lequel se chargea d'avoir soin du malade.

Le cœur de la pauvre Rose fut bientôt déchiré par mille nouvelles inquiétudes. Elle apprit de la vieille Jeannette qu'on promettait une récompense à celui qui livrerait Waverley; et les

effets à son usage personnel ayant du prix, on ne pouvait dire si Donald serait en état de résister à la tentation?.... Dans l'excès de ses craintes et de son chagrin, elle prit la résolution hardie d'informer le Prince lui-même des dangers que courait Waverley, persuadée que la politique, l'honneur et l'humanité porteraient Charles Edouard à l'empêcher de tomber entre les mains du parti opposé au sien. Elle pensa d'abord à lui envoyer une lettre anonyme, mais elle craignit naturellement qu'il n'y eût aucun égard. Elle y apposa donc son nom, quoique avec répugnance et terreur, et la confia à un jeune homme qui, quittant sa ferme pour joindre l'armée du Chevalier, s'était adressé à elle pour obtenir une sorte de lettre de créance pour le Prince, de qui il espérait obtenir le grade d'officier.

Charles-Edouard marchait vers les Basses-Terres, quand il reçut cette lettre; et sachant de quelle importance politique il était pour lui qu'on le supposât en correspondance avec les Jacobites d'Angleterre, il fit passer les ordres les plus précis à Donald Bean-Lean, pour qu'il conduisît Waverley sain et sauf avec son bagage au gouverneur du château de Doune.—Donald n'osa pas désobéir, parce que l'armée du Prince était trop proche pour qu'il pût le faire sans être puni. Il était d'ailleurs aussi bon politique que bon maraudeur, et il n'eût pas voulu perdre le mérite de ses précédens services en se montrant réfractaire en cette occasion. Il fit donc de nécessité vertu, et chargea son lieutenant de conduire Edouard à Doune, ce qui fut exécuté de la manière détaillée dans un des chapitres qui précèdent.

Le gouverneur de Doune avait ordre de faire escorter son captif jusqu'à Edimbourg, comme prisonnier de guerre, parce que le Prince craignait que Waverley, se voyant en liberté, ne revînt à son projet de retourner en Angleterre, sans lui fournir l'occasion d'une entrevue personnelle avec lui. Il ne prit cependant ce parti que d'après l'avis du Chef de Glennaquoich, qu'on peut se rappeler qu'il consulta sur la manière dont il devait disposer d'Edouard, mais sans lui faire connaître comment il avait appris en quel endroit il était détenu.

Dans le fait, Charles-Edouard regardait la lettre qu'il avait reçue à ce sujet comme contenant le secret d'une dame, quoiqu'elle fût écrite avec beaucoup de circonspection, en termes généraux, et en apparence uniquement par des motifs d'humanité, et de zèle pour le service du Prince. Cependant elle expri-

mait si vivement le désir que personne ne sût qu'elle s'était mêlée de cette affaire, que le Chevalier soupçonna la cause qui lui faisait prendre un si puissant intérêt à la sûreté de Waverley. Cette conjecture, d'ailleurs bien fondée, lui fit pourtant faire plusieurs suppositions dénuées de fondement. Il attribua l'émotion que fit paraître Edouard au bal d'Holy-Rood, en s'approchant de Flora et de Rose, aux sentimens qu'il nourrissait pour la dernière; et il crut que l'inclination des amans était contrariée par l'entêtement du baron à vouloir maintenir la substitution de ses propriétés, ou par quelque autre obstacle semblable. Il est vrai que la renommée donnait souvent Waverley à miss Mac-Ivor; mais il n'ignorait pas combien la renommée est prodigue de ces sortes de dons, et il crut avoir la certitude que le jeune Anglais n'avait nulle inclination pour Flora, et était aimé de miss Rose. Désirant attacher Edouard à son service, et lui être utile en même temps, le Prince insista auprès du baron pour qu'il assurât son domaine à sa fille; M. Bradwardine y avait consenti; mais le résultat en fut que Fergus se détermina sur-le-champ à faire la double demande du titre de comte et de la main de miss Bradwardine, demande que le Prince rejeta, comme nous l'avons vu.

Le Chevalier, continuellement occupé de ses propres affaires alors si multipliées, n'avait pas encore eu d'explication avec Edouard, quoiqu'il en eût souvent formé le dessein; lorsque Fergus lui fit connaître ses intentions, le Prince crut devoir rester neutre entre les deux prétendans, espérant qu'ils attendraient la fin de l'expédition pour s'expliquer sur une affaire qui paraissait contenir tant de germes de querelles. Mais pendant la marche sur Derby, le Chevalier avant demandé à Fergus pourquoi il régnait de la froideur entre Edouard et lui, le Chef en allégua pour cause qu'Edouard, après avoir fait la cour à sa sœur, voulait revenir sur ses pas. Le Prince lui dit clairement qu'il avait remarqué lui-même la conduite de miss Mac-Ivor à l'égard de Waverley, et qu'il était convaincu que Fergus commettait quelque méprise en jugeant de la conduite de son ami, attendu qu'il avait de fortes raisons pour penser qu'Edouard avait des engagemens avec miss Bradwardine: le lecteur n'a pas oublié, j'espère, la querelle qui s'ensuivit entre Edouard et le Chef des Mac-Ivor.

Ces circonstances suffiront pour l'explication de quelques évènemens de ce récit, dont nous avions jugé à propos de ne pas

donner la clef, afin d'exciter la curiosité du lecteur, selon la coutume des conteurs d'histoires.

Lorsque la vieille Jeannette eut une fois révélé les principaux faits que nous venons de rapporter, ce fut un fil dont il fut aisé à Waverley de se servir pour sortir des autres détours du labyrinthe dans lequel il avait été égaré. C'était donc à Rose Bradwardine qu'il devait cette vie dont il croyait maintenant qu'il serait doux de lui faire le sacrifice. Un peu de réflexion l'amena à conclure cependant qu'il valait encore mieux vivre pour elle, afin de lui faire un jour partager son indépendance et sa fortune en Angleterre ou dans un pays étranger. Le plaisir de tenir de si près à un homme aussi estimable que le baron, et dont sir Everard faisait un si grand cas, était encore une considération agréable, s'il avait manqué quelque chose pour lui faire désirer ce mariage. Les singularité de M. Bradwardine, qui paraissaient si grotesques et si ridicules dans sa prospérité, semblaient, dans le déclin de sa fortune, être en rapport et en harmonie parfaite avec les nobles traits de son caractère, et y ajouter l'originalité, sans exciter le ridicule. L'esprit occupé de semblables projets de bonheur futur, Edouard partit pour le petit Veolan, résidence de M. Duncan Macwheeble.

CHAPITRE LXVI.

Voilà Cupidon qui est devenu un enfant consciencieux. — Il fait restitution.

SHAKSPEARE.

M. DUNCAN MACWHEEBLE, qui n'était plus ni commissaire des guerres ni bailli, quoique jouissant encore du vain titre de cette seconde dignité, avait échappé à la proscription en se séparant de bonne heure du parti de l'insurrection, et surtout à cause de sa nullité.

Edouard le trouva dans son cabinet, au milieu de plusieurs tas de paperasses. Il avait devant lui un énorme plat rempli de soupe de farine d'avoine, et à sa gauche une cuillère de corne et une bouteille de *two-penny* [1]. Il parcourait des yeux une longue

(1) Petite bière écossaise, ainsi nommée du prix de la bouteille, two penny (*deux sous*), avant l'augmentation des droits.

pièce de procédure, et de temps en temps il portait à sa grande bouche une immense cuillerée de l'aliment nutritif; une bouteille hollandaise à gros ventre, contenant de l'eau-de-vie, placée à sa portée, indiquait que cet honnête membre du corps des légistes avait déjà pris son coup du matin, ou qu'il se proposait d'assaisonner sa soupe de ce liquide digestif, et peut-être aurait-on pu admettre en même temps ces deux suppositions. Son bonnet de nuit et sa robe de chambre avaient jadis été de tartane; mais, aussi prudent qu'économe, le bon bailli avait eu soin de les faire teindre en noir, de peur que leur couleur de mauvais augure ne rappelât sa malheureuse excursion à Derby à ceux qui viendraient chez lui. Pour achever son portrait, son visage était barbouillé de tabac jusqu'aux yeux, et ses doigts noircis d'encre jusqu'à la dernière jointure.

Quand Waverley s'avança vers la petite balustrade verte qui protégeait son pupitre et sa chaise contre l'approche du vulgaire, le bailli le regarda d'un œil inquiet. Rien ne le contrariait davantage que de voir réclamer l'honneur de sa connaissance par quelqu'un des malheureux gentilshommes qui étaient désormais plutôt dans le cas de lui demander des secours que de lui payer des honoraires; mais c'était le riche et jeune Anglais, — qui savait quelle était sa situation? — D'ailleurs c'était l'ami du baron. — Que faire?

Ces réflexions donnèrent un air gauche et embarrassé au pauvre bailli. Waverley, songeant à ce qu'il avait à dire à Macwheeble, y trouva un contraste si ridicule avec la physionomie de cet individu, qu'il ne put s'empêcher d'éclater de rire, et qu'il eut peine à ne pas s'écrier avec Syphax:

Moi, faire de Caton un confident d'amour! (1)

Comme il n'entrait pas dans les idées du bailli qu'un homme pût rire de bon cœur quand il était environné de périls, ou tourmenté par la misère, l'accès de gaieté d'Edouard le mit beaucoup plus à l'aise. Il lui dit, d'assez bonne grâce, qu'il était le bien-venu au petit Veolan, et lui demanda ce qu'il pouvait lui offrir pour déjeuner; mais, avant tout, Waverley avait à parler en particulier à M. Macwheeble, et lui demanda la per-

(1) Vers du Caton d'Addisson, qui, dans sa tragédie, conforme aux règles d'Aristote, a ses amoureux et ses confidens classiques.

mission de fermer la porte au verrou. Duncan ne fut guère charmé de cette précaution qui indiquait quelque danger à craindre; mais il ne pouvait plus reculer.

Convaincu qu'il pouvait se fier au bailli en intéressant sa fidélité, Edouard lui fit part de sa situation et de ses projets. Le très prudent bailli l'écouta d'abord avec tous les symptômes de la peur, lorsqu'il lui apprit qu'il se trouvait encore en état de proscription. — Il se rassura tant soit peu à la vue du passeport, — se frotta vivement les mains lorsque Edouard lui expliqua sa fortune actuelle, — ouvrit de grands yeux en sachant quelles étaient ses espérances brillantes; — mais lorsque Waverley exprima son intention de tout partager avec Rose Bradwardine, le brave bailli eut un transport de joie qui pensa lui faire perdre la raison. Il se leva précipitamment de sa chaise comme la Pythonisse du trépied sacré, fit voler sa plus belle perruque par la fenêtre, parce que la tête de bois sur laquelle elle était placée se trouva à sa portée, lança son bonnet au plafond et le rattrapa avant qu'il tombât par terre, siffla l'air de *Tullochgorum*, dansa un fling [1] montagnard avec une grâce et une agilité inimitables, et, se jetant enfin sur une chaise, épuisé de fatigue, il s'écria : — Lady Waverley ! dix mille livres sterling de rente par an ! Que Dieu m'empêche d'en perdre la tête !

— Amen ! de tout mon cœur, dit Waverley; mais maintenant, monsieur Macwheeble, occupons-nous d'affaires.

Ce dernier mot agit comme un calmant sur l'agitation du bailli; mais, ainsi qu'il le dit lui-même, sa tête n'était pas encore dans son assiette ordinaire. Cependant il tailla sa plume, prit une demi-douzaine de feuilles de papier, et les plia de manière à y laisser de grandes marges. Il prit ensuite dans sa bibliothèque les *Styles de Jurisprudence* de Dallas de Saint-Martin, vénérable ouvrage qui était juché sur le même rayon que les *Instituts* de lord Stair, les *Doutes* de Dirleton, la *Pratique* de Balfour, et une quantité de vieux registres de comptes. Il ouvrit le volume à l'article *Contrat de mariage*, et se disposa à faire ce qu'il appela une petite minute, pour empêcher les parties de se dédire.

Ce ne fut pas sans peine que Waverley parvint à lui faire

(1) Espèce de danse très vive.

comprendre qu'il allait un peu trop vite. Il lui expliqua qu'il aurait besoin de son assistance, en premier lieu, pour le mettre à l'abri de tout danger pendant son séjour dans ce pays, en écrivant au commandant du détachement cantonné à Tully-Veolan : « que M. Stanley, gentilhomme anglais, proche « parent du colonel Talbot, est en affaires chez M. Macwheeble ; « et que, connaissant l'état du pays, il soumet son passeport à « l'inspection du capitaine Forster. » — A cette missive l'officier répondit par une invitation polie à dîner, que le prétendu Stanley refusa, comme on peut aisément le supposer, sous prétexte d'affaires.

Le second service qu'Edouard demanda au bailli fut de faire partir un homme à cheval pour le bureau de poste où le colonel Talbot devait adresser ses lettres, et de donner ordre à ce messager d'attendre jusqu'à ce qu'il pût apporter en toute diligence au petit Veolan une lettre pour M. Stanley.

Le bailli appela à l'instant son apprenti ou son serviteur, comme on disait il y a Soixante Ans ; et il ne fallut guère plus d'un autre instant pour que Jock Scriever fût monté sur le dos du poney blanc.

— Prenez-en grand soin, Jock, dit le bailli, car il est devenu un peu poussif depuis..... Hem ! — Dieu me protége ! ajouta-t-il en baissant la voix, j'allais dire depuis que j'ai employé le fouet et l'éperon pour aller chercher le Chevalier, afin qu'il mît le holà entre M. Waverley et Vich Ian Vohr, et j'ai fait une fameuse chûte pour mes peines. — Le ciel pardonne à Votre Honneur, j'aurais pu me casser le cou. — Mais, dans le fait, c'était un va-tout, dans plus d'un sens. — Mais voici qui répare tout. — Lady Waverley ! — Dix mille livres sterling de rente ! — Que Dieu me protége !

— Mon cher monsieur Macwheeble, vous oubliez que nous avons besoin du consentement du baron, — de celui de la jeune dame...

— Ne craignez rien, — je serais leur caution, — je vous donnerais ma garantie personnelle. — Dix mille livres de rente ! — Qu'est-ce que Balmawhapple auprès de cela ? — Une année de ce revenu vaut tout le domaine de Balmawhapple, maison et terres. Dieu nous rende reconnaissans !

Pour détourner le cours des idées du bailli, Waverley lui demanda s'il avait eu récemment des nouvelles du Chef de Glennaquoich.

— Tout ce que je sais, répondit Macwheeble, c'est qu'il est toujours au château de Carlisle, qu'il ne tardera pas à être jugé, et qu'il y va de sa vie. Je ne lui souhaite pas le moindre mal, ajouta-t-il; mais j'espère que ceux qui l'ont saisi le tiendront bien, et qu'ils ne lui permettront pas de venir, sur ces frontières, nous tourmenter avec le *black-mail* et toutes sortes de violences, d'outrages, d'oppressions et de spoliations, soit par lui-même, soit par les autres qu'il envoyait comme des chiens dévorans. Et quand il avait ainsi gagné de l'argent, il ne savait pas le garder; il le jetait sur les genoux de cette jeune fainéante à Edimbourg. — Mais ce qui vient vite s'en va vite [1]. Pour moi, je désire ne jamais revoir un *Kilt* dans le pays, ni un Habit Rouge, ni un fusil, à moins que ce ne soit pour tuer un perdreau; — ils sont tous enduits du même goudron, — et, quand ils vous ont fait tort, vous aurez beau obtenir contre eux arrêt de restitution et dommages-intérêts, à quoi cela vous servira-t-il? — ils n'ont pas un *plack* pour vous payer; vous n'en pourriez rien tirer.

Le temps s'écoula en semblables discours, et à parler d'affaires jusqu'à l'heure du dîner. Macwheeble promit d'imaginer quelque moyen pour introduire Edouard au château de Duchran, où Rose était alors, sans l'exposer à aucun danger ni à aucun soupçon, tâche qui ne paraissait pas très facile, le laird étant un chaud partisan du gouvernement. — La basse-cour avait été mise à contribution; le *cockyleeky* [2] et les tranches de mouton à l'écossaise fumaient dans la salle à manger du bailli. Le tire-bouchon venait d'entrer dans le liége d'une bouteille de bordeaux (qui provenait peut-être des caves de Tully-Veolan), lorsque le poney blanc passa devant la fenêtre au grand trot; ce qui fit juger à Macwheeble qu'il était prudent de laisser la bouteille de côté pour le moment. Jock Scriever entra avec un paquet adressé à M. Stanley et portant le cachet du colonel Talbot. Edouard l'ouvrit d'une main tremblante, et il s'en échappa deux pièces officielles pliées, signées et scellées en bonne forme. Le bailli, qui avait un respect naturel pour tout ce qui ressemblait à un acte, les ramassa à la hâte, jeta un regard curieux sur leur titre; et ses yeux, ou plutôt ses lunettes, lurent avec joie sur le premier: — Protection accordée par son Altesse Royale à la

(1) Proverbe écossais revenant au nôtre: Ce qui vient de la flûte retourne au tambour.
(2) Soupe, ou plutôt ragoût fait avec un coq ou poulet, et des poireaux.

personne de Cosme-Comyne de Bradwardine, ci-devant baron de Bradwardine, et dépouillé de sa baronnie pour avoir pris part à la rébellion; — l'autre était une protection semblable pour Edouard Waverley. La lettre du colonel Talbot était en ces termes :

« Mon cher Edouard,

« J'arrive ici à l'instant, et cependant j'ai terminé mon af-« faire. J'ai pourtant rencontré quelques difficultés, comme vous « allez le voir. Aussitôt mon arrivée, je me suis rendu chez Son « Altesse Royale, et je l'ai trouvée dans une humeur peu favo-« rable à mes projets. Trois ou quatre gentilshommes écossais « quittaient son lever en ce moment. Après m'avoir fait un ac-« cueil obligeant : — Le croiriez-vous, Talbot, me dit le Duc, une « demi-douzaine de gentilshommes les plus respectables, et les « meilleurs amis du gouvernement, au nord du Forth, le major « Melville de Cairnvreckan, Rubrick de Duchran et autres, « viennent, à force d'importunités, de m'arracher des lettres « de protection et la promesse de pardon en faveur de ce vieux « rebelle opiniâtre, qu'on appelle baron de Bradwardine! Ils « ont allégué que la noblesse de son caractère personnel, et la « manière généreuse dont il s'est comporté avec ceux de nos « prisonniers que le sort des armes avait fait tomber entre les « mains des insurgés, devaient plaider en sa faveur, d'autant « plus que la confiscation de sa baronnie paraît devoir être une « punition assez sévère. Rubrick s'est chargé de lui donner asile « dans sa maison, jusqu'à ce que l'ordre soit parfaitement ré-« tabli dans ce pays : il est un peu dur d'être en quelque sorte « forcé de pardonner à un ennemi si prononcé de la maison de « Brunswick!

« Le moment n'était pas trop favorable pour présenter ma « requête; cependant je lui répondis que je m'applaudissais de « trouver Son Altesse Royale disposée à accorder de semblables « demandes, cette circonstance m'enhardissant à lui en présen-« ter une moi-même. Le Prince parut mécontent, mais je con-« tinuai. Je lui parlai de l'appui constant donné par ma famille « aux mesures du gouvernement, et des trois voix dont elle dis-« pose dans la chambre des communes; je touchai légèrement « sur mes services en pays étranger, ajoutant que le plus grand

« prix que j'y attachais, était de savoir qu'ils avaient été « agréables à Son Altesse Royale ; enfin j'appuyai plus fortement sur ses propres assurances de bienveillance et d'amitié. « Il fut embarrassé, mais persista dans son refus. Je lui fis sentir qu'il serait d'une bonne politique de mettre à l'abri des « manœuvres des malveillans, pour l'avenir, l'héritier d'une « fortune telle que celle de votre oncle, mais je ne fis encore « aucune impression sur son esprit. Je lui parlai alors des obligations que j'avais à sir Everard et à vous personnellement, et « lui demandai, pour toute récompense de mes services, qu'il « voulût bien me fournir le moyen d'en prouver ma reconnaissance. Je m'aperçus qu'il méditait encore un refus. Tirant donc « de ma poche, comme une dernière ressource, mon brevet de « colonel, je lui dis que puisque Son Altesse Royale, dans des « circonstances pareilles, ne me jugeait pas digne d'obtenir une « grâce qu'il n'avait pas refusée à d'autres gentilshommes dont « je pouvais difficilement croire que les services fussent plus « importans que les miens, je le suppliais humblement de me « permettre de déposer entre ses mains mon brevet de colonel et « de me retirer du service. Il ne s'attendait pas à cette conclusion ; il m'ordonna de reprendre mon brevet, me dit quelques « mots obligeans sur mes services, et m'accorda ma demande.

« Vous voilà donc redevenu libre ; et j'ai promis en votre nom « que vous serez un bon enfant à l'avenir, et que vous vous souviendrez de l'indulgence du gouvernement. Vous voyez par là « que *mon* Prince peut être aussi généreux que *le vôtre*. Je ne « prétends pas, il est vrai, qu'il accorde une faveur avec ces « grâces étrangères et ces complimens qui distinguent votre « Chevalier errant [1], mais il a les franches manières d'un Anglais ; et la répugnance évidente avec laquelle il vous accorde « votre demande, prouve le sacrifice qu'il fait de sa propre inclination à vos désirs. Mon ami, l'adjudant-général, m'a procuré un *duplicata* des lettres de protection pour le baron ; « l'original est entre les mains du major Melville. Comme j'ai

(1) Quelle cruelle ironie *hanovrienne* contre les graces *étrangères* de ce Chevalier errant ! Nous ne répudierons pas en France le mérite de cette éducation chevaleresque du dernier des Stuarts. Il y a plus que de la courtoisie dans la manière aimable d'accorder un bienfait ; il y a encore de la bonté. Le colonel Talbot surnomme ici Charles-Edouard le *Chevalier errant* : son prince a mérité dans l'histoire le surnom de *boucher* ; lequel vaut le mieux ? Enfin nous acceptons le compliment sur les grâces étrangères de Charles-Edouard, en dédommagement de la libéralité avec laquelle l'auteur a précédemment attribué les défauts de Fergus à son éducation française. Voyez la note du chap. XLI.

« présumé que vous seriez charmé d'être le premier à lui donner « cette heureuse nouvelle, je vous adresse ce double. M. Bradwardine doit se rendre sans retard à Duchran pour y faire « *quarantaine* pendant quelques semaines. Quant à vous, je vous « permets de l'y escorter et même d'y passer sept à huit jours, « car j'entends dire que certaine belle n'en est pas bien loin. « J'ai en outre le plaisir de vous annoncer que quelques progrès « que vous puissiez faire dans ses bonnes grâces, sir Everard et « sa sœur en seront enchantés ; car ils ne vous croiront bien « fixé dans vos vues et vos projets, et ne regarderont *les trois* « *hermines passant* comme en toute sûreté, que lorsque vous leur « présenterez une mistress Waverley. Or, certaines affaires « d'amour pour mon compte, — il y a déjà un bon nombre d'an- « nées, — interrompirent certains projets alors sur le tapis pour « la perpétuité de ces *trois hermines;* et je suis tenu en con- « science de les en dédommager. Mettez donc le temps à profit, « car, à l'expiration de votre huitaine, il sera nécessaire que « vous veniez à Londres pour y faire enregistrer votre grâce « dans les cours de justice.

« Adieu, mon cher Waverley ; toujours tout à vous bien sincè- « rement.

« PHILIPPE TALBOT. »

CHAPITRE LXVII.

Heureux les amoureux,
Dont l'amour n'est pas long à couronner les vœux !

LORSQUE Edouard fut un peu remis de l'espèce de ravissement dans lequel l'avaient jeté ces excellentes nouvelles, il invita M. Macwheeble à l'accompagner jusqu'à la retraite du baron pour lui en faire part sur-le-champ. Mais le circonspect bailli lui fit observer avec raison que si le baron se montrait de suite en public, ses tenanciers et les villageois pourraient faire éclater leur joie par des démonstrations bruyantes qui donneraient de l'ombrage « aux puissances du jour, » puissances pour lesquelles le bailli avait un respect sans bornes. Il proposa donc que M. Waverley se rendît chez Jeannette Gellatley, et amenât le

baron à l'ombre de la nuit au Petit-Veolan, où il pourrait enfin goûter le plaisir de coucher de nouveau dans un bon lit. Pendant ce temps, il irait lui-même trouver le capitaine Forster pour lui montrer les lettres de protection accordées au baron, et lui demander son agrément pour le recevoir cette nuit. Le lendemain matin, il aurait des chevaux pour le conduire à Duchran avec M. Stanley. — Car je suppose, ajouta-t-il, que Votre Honneur gardera ce nom, quant à présent.

— Certainement, monsieur Macwheeble; mais ne viendrez-vous pas vous-même ce soir chez Jeannette pour y voir votre patron?

— Je le ferais de bon cœur, et je remercie Votre Honneur de m'avoir rappelé mes devoirs; mais le soleil sera couché avant que je sois de retour de chez le capitaine : vous savez que le taillis ne jouit pas d'une bonne réputation à ces heures indues! On dit bien des choses sur la vieille Jeannette Gellatley. Le laird n'y ajoute pas la moindre foi. Il a toujours été si imprudent et si téméraire! il n'a jamais craint ni diable ni homme; cependant je suis sûr que sir Georges Mackenzie dit qu'aucun théologien ne peut douter qu'il n'y ait des sorcières, puisque la Bible nous défend de les laisser vivre; et nul homme de loi en Ecosse n'en doit douter davantage, puisque notre législation les condamne à mort. Ainsi donc la loi et l'Evangile sont là pour appuyer cette opinion. Si Son Honneur ne croit pas au Lévitique, il peut croire au livre des *Statuts*. Mais ce sera comme Son Honneur voudra : peu importe à Duncan Macwheeble. Quoi qu'il en soit, je ferai inviter la vieille Jeannette à venir ce soir. Il ne faut pas traiter légèrement les gens qui ont cette réputation. Et puis nous aurons besoin de Davie pour tourner la broche; car je dirai à Eppie de préparer une oie grasse pour le souper de Vos Honneurs.

Quand le soleil fut près de se coucher, Waverley se hâta de se rendre à la chaumière; et il fut obligé de convenir que la superstition avait bien choisi son local et son objet pour répandre ses ridicules terreurs; on pouvait appliquer à Jeannette et à sa demeure la description de Spenser :

Dans un sombre vallon la hutte s'élevait;
Des roseaux en formaient la structure grossière;
Et, rempart peu solide, un vieux mur l'entourait.
Tel était le séjour choisi par la sorcière :
La vieille, de haillons se couvrait à dessein,

Affectant les dehors d'une affreuse indigence,
Evitant de passer dans le hameau voisin,
Et de tout importun repoussant la présence,
Afin de mieux cacher aux regards curieux
Les funestes complots de son art odieux.

Edouard entra dans la hutte en se rappelant ces vers. La pauvre Jeannette, courbée par l'âge et noircie par la fumée de son feu de tourbe, allait et venait dans sa demeure avec un balai de bouleau, et marmottait quelques paroles entre ses dents, tout en tâchant de donner un air de propreté à son plancher et à son foyer pour la réception des hôtes qu'elle attendait. Le bruit des pas de Waverley la fit tressaillir, trembler de tous ses membres, et lever les yeux sur lui, tant elle était inquiète pour le baron ! Il eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que M. Bradwardine n'avait plus rien à craindre pour sa personne; et quand il l'eut enfin bien convaincue de la vérité de cette bonne nouvelle, il lui fut aussi difficile de la persuader qu'il ne devait pas rentrer en possession de ses biens. — Cela ne se peut, dit-elle; personne ne sera assez avide pour lui prendre ses biens, après qu'il a obtenu son pardon. Et quant à cet Inch-Grabbit, je voudrais parfois être vraiment une sorcière à cause de lui, si je n'avais peur que l'Ennemi du salut ne me prît au mot.

Edouard lui remit quelques pièces d'argent, et lui promit que sa fidélité serait récompensée.

— Quelle autre récompense me serait plus agréable, répondit-elle, que le plaisir de voir mon vieux maître et miss Rose revenir chez eux, et reprendre ce qui leur appartient ?

Waverley prit congé d'elle, et se hâta de se rendre sous le *Pathmos* du baron. A peine eut-il sifflé à demi-voix, qu'il vit le vieillard, tel qu'un vieux blaireau, sortir la tête de son terrier pour *reconnaître*.

— Vous venez de bonne heure, mon jeune ami, dit-il en descendant; je doute que les Habits-Rouges aient déjà battu la retraite, et jusqu'alors nous ne sommes pas en sûreté.

— Les bonnes nouvelles ne sauraient s'apprendre trop tôt, répondit Waverley; et il s'empressa de lui rendre compte de tout ce qu'il avait d'heureux à lui annoncer.

Le vieillard s'arrêta un moment, rendit au ciel des actions de grâces silencieuses, et s'écria ensuite : — Loué soit Dieu ! je reverrai mon enfant.

— Pour ne plus la quitter, ajouta Waverley.

— J'ose l'espérer.... à moins que ce ne soit pour gagner de quoi subvenir à ses besoins ; car mes affaires sont un peu délabrées ; mais que signifient les biens du monde !

— Et s'il y avait, dit Edouard avec timidité, un moyen de placer miss Bradwardine à l'abri des vicissitudes de la fortune, et dans le rang pour lequel elle est née, vous y opposeriez-vous, mon cher baron, parce que ce serait rendre un de vos amis l'homme le plus heureux de la terre ?

Le baron se tourna vers lui, et le regarda avec un air d'étonnement.

— Oui, continua Edouard, je ne regarderai mon arrêt de proscription comme véritablement révoqué, qu'autant que vous me permettrez de vous accompagner à Duchran pour y...

Le baron semblait vouloir rassembler toute sa dignité pour parler d'une manière convenable sur ce qu'il aurait appelé dans d'autres temps un traité d'alliance entre les maisons de Bradwardine et de Waverley ; mais il ne put y parvenir : le *père* l'emporta sur le *baron*. L'orgueil de la naissance et des titres fut mis de côté ; la joie et la surprise agitèrent tous les traits du vieillard ; et ne pouvant contenir son émotion, il serra Waverley dans ses bras, en s'écriant avec des sanglots :

— Mon fils, mon cher fils ! eussé-je pu chercher dans l'univers entier, c'est de vous que j'aurais fait choix !

Edouard lui rendit ses embrassemens avec la plus tendre affection ; et, pendant quelques minutes, ils gardèrent le silence. Edouard le rompit le premier.

— Mais miss Bradwardine ?

— Elle n'a jamais eu d'autre volonté que celle de son père ; d'ailleurs, vous êtes jeune, bien fait ; vous avez de bons principes, vous êtes d'une naissance distinguée... — non ! non ! elle n'a jamais eu d'autre volonté que la mienne ; et dans les jours de ma plus haute prospérité je n'aurais pu désirer pour elle un parti plus sortable que le neveu de mon excellent ami sir Everard ! Mais je suppose, jeune homme, que vous n'agissez pas inconsidérément dans cette affaire, et que vous avez eu soin de vous assurer de l'approbation de vos amis, de vos parens, et surtout du respectable sir Everard, qui est pour vous *loco parentis* ; ah ! nous ne devons pas oublier cela !

Edouard l'assura que sir Everard se croirait très honoré de l'accueil flatteur qu'avait reçu sa demande, qui avait toute son

approbation ; et, pour l'en convaincre, il remit au baron la lettre du colonel Talbot.

Le baron la lut avec grande attention.

— Sir Everard, dit-il, a toujours méprisé les richesses, en comparaison de l'honneur et de la naissance ; et, dans le fait, il n'a aucun besoin de faire sa cour au *diva pecunia*. Puisque Malcolm s'est rendu coupable de parricide, car je ne saurais donner d'autre nom à l'aliénation de l'héritage de nos ancêtres, je regrette maintenant, ajouta-t-il en fixant les yeux sur une partie du toit de Tully-Veolan, qu'on apercevait par-dessus les arbres, — je regrette de ne pas pouvoir laisser à Rose le vieux manoir et les sillons qui en dépendent. — Et cependant, continua-t-il en prenant un ton plus enjoué, tout est peut-être pour le mieux ; car, comme baron de Bradwardine, j'aurais pu croire de mon devoir d'insister sur certaines prétentions au sujet de mon nom et de mes armes ; mais aujourd'hui, laird sans terre, et père d'une fille sans dot, on ne saurait me blâmer d'y avoir renoncé.

— Dieu soit loué, pensa Edouard, et que mon oncle n'entende pas parler de ces scrupules ! L'ours rampant et les trois hermines passant se seraient certainement montré les dents. — Il assura ensuite le baron, avec toute l'ardeur d'un jeune amant, que le cœur et la main de Rose étaient tout ce qu'il désirait pour son bonheur, et que le simple consentement de son respectable ami le rendait aussi heureux que s'il eût donné à sa fille un comté pour dot.

Ils arrivèrent au petit Veolan : l'oie fumait sur la table, et le bailli brandissait son couteau et sa fourchette. Son patron et lui se revirent avec une joie franche. La cuisine eut aussi ses hôtes : la vieille Jeannette fut placée au coin du feu ; Davie avait tourné la broche à son immortel honneur, et les chiens eux-mêmes, Ban et Buscar, qui, dans la libéralité de la joie de Macwheeble, avaient été amplement repus, ronflaient déjà étendus sur le plancher.

Le lendemain, M. Bradwardine partit pour Duchran avec son jeune ami. Le baron y était attendu, parce qu'on y était informé du succès des démarches que les gentilshommes écossais, amis du gouvernement, avaient faites presque unanimement en sa faveur. Leur intercession avait été si générale et si forte, qu'on était même persuadé qu'il aurait conservé ses propriétés, si elles

n'avaient passé entre les mains de son indigne parent, dont les droits, résultant de la condamnation du baron pour crime de rébellion, ne pouvaient être détruits par un pardon de la couronne. Le vieillard, avec sa gaieté ordinaire, disait qu'il aimait mieux posséder l'estime de ses honorables voisins, que d'être réhabilité et rétabli *in integrum* dans toutes ses propriétés, si la chose eût été possible.

Je n'essaierai pas de dépeindre l'entrevue du père et de la fille, qui s'aimaient si tendrement, et que des circonstances si cruelles avaient séparés; moins encore essaierai-je d'expliquer l'aimable rougeur de Rose lorsqu'elle reçut les complimens de Waverley : je ne chercherai même pas à savoir si elle eut quelque curiosité d'apprendre le motif particulier du voyage qu'il venait de faire en Ecosse : enfin je ne fatiguerai pas le lecteur des fades détails d'une déclaration d'amour d'il y a Soixante Ans. Il suffira de dire que sous les auspices d'un strict observateur de l'étiquette comme le baron, tout se passa dans les formes. Il se chargea, le lendemain matin de son arrivée, d'annoncer lui-même les propositions de Waverley à Rose, qui les écouta avec la timidité convenable à une jeune fille. La renommée prétend cependant que Waverley avait, dès la veille au soir, trouvé cinq minutes pour l'informer de ce qui se passait, pendant que le reste de la compagnie regardait trois serpens entrelacés formant un jet d'eau dans le jardin. Mes belles lectrices en décideront elles-mêmes : quant à moi, je ne conçois pas comment il aurait pu prendre compte en si peu de temps d'une affaire si importante; du moins il est certain que cette explication prit une bonne heure au baron.

Depuis lors Edouard fut regardé comme un amant accepté dans toutes les formes : à force de sourire d'un air d'intelligence et de lui faire des signes de tête, la maîtresse de la maison le fit placer à table à côté de miss Bradwardine, et en face d'elle au jeu, comme son partenaire. Entrait-il dans l'appartement, celle des quatre miss Rubrick qui était assise auprès de Rose avait toujours oublié son dé ou ses ciseaux à l'autre bout de la chambre, afin de lui laisser occuper sa chaise, et quelquefois, quand le papa et la maman n'étaient pas là pour les tenir en respect, elles se permettaient de s'adresser l'une à l'autre un sourire en tapinois. Le vieux laird de Duchran plaçait aussi, par momens, son bon mot, et la vieille dame sa remarque. Le

baron lui-même ne pouvait pas toujours garder son sérieux, mais Rose n'avait avec lui que l'embarras des conjectures, car ses saillies étaient habituellement exprimées par une citation latine. Peut-être les valets se faisaient-ils des signes trop expressifs, et les servantes riaient-elles trop haut ; enfin un air de mystère impatientant semblait régner dans toute la famille. Alice, la jolie fille de la caverne, qui, depuis le *malheur* que son père avait éprouvé (comme elle le disait), servait Rose Bradwardine en qualité de fille de chambre, n'était pas la dernière à sourire et à clignoter. Rose et Waverley supportaient pourtant toutes ces petites vexations, comme tant d'autres couples l'ont fait avant et après eux ; mais ils trouvaient probablement quelque moyen pour s'en indemniser, car, au total, il ne paraît pas qu'ils aient été très malheureux pendant les six jours que notre héros passa à Duchran.

Il fut définitivement arrêté qu'Edouard retournerait au château de Waverley pour faire tous ses préparatifs de mariage, qu'il irait ensuite à Londres pour faire enregistrer sa grâce, et qu'il reviendrait le plus tôt possible pour recevoir la main de sa fiancée. Il avait aussi dessein, chemin faisant, d'aller rendre visite au colonel Talbot ; mais il se proposait surtout de connaître le sort du Chef infortuné de Glennaquoich, de le voir à Carlisle, de chercher à faire commuer la peine à laquelle il *était* presque certain qu'il serait condamné, s'il ne pouvait obtenir sa grâce, et, au pis aller, d'offrir à la malheureuse Flora un asile près de Rose, ou du moins de lui rendre tous les services qui dépendraient de lui. Il paraissait bien difficile d'arracher Fergus à son sort. Edouard avait déjà tenté d'intéresser en sa faveur son ami le colonel ; mais Talbot, en lui répondant, ne lui avait pas dissimulé que son crédit, en affaires de ce genre, était épuisé.

Le colonel était encore à Edimbourg, et il se proposait d'y rester quelques mois, par suite d'affaires dont l'avait chargé le duc de Cumberland. Il y attendait lady Emilie, à qui les médecins avaient ordonné un voyage à petites journées et le lait de chèvre, et à qui Francis Stanley devait servir d'escorte sur la route. Edouard trouva donc à Edimbourg le colonel Talbot, qui le félicita affectueusement de son bonheur prochain, et se chargea avec plaisir de plusieurs commisions que notre héros fut obligé de lui laisser en partant. Mais relativement à Fergus il fut inexorable. Il démontra, il est vrai, à Edouard que ses sollicitations

seraient inutiles ; mais il avoua d'ailleurs qu'il ne pourrait pas consciencieusement user de son crédit en faveur de ce malheureux Chef. — La justice, qui devait un châtiment à ceux qui avaient couvert d'épouvante et de deuil toute la nation, ne pouvait choisir, dit-il, une victime qui méritât mieux de servir d'exemple. Il avait pris les armes avec pleine connaissance de cause ; il avait bien médité et bien compris son entreprise. Le sort de son père n'avait pu l'intimider, ni la clémence du gouvernement, qui lui avait restitué ses domaines et ses droits, changer ses principes. Il était brave, généreux ; mais ses bonnes qualités ne le rendaient que plus dangereux. Il avait de l'esprit et des talens, et son crime n'en était que moins excusable ; son enthousiasme pour une mauvaise cause devait l'appeler à en être le martyr. Par dessus tout, il avait conduit sur le champ de bataille des centaines d'hommes qui, sans lui, n'auraient jamais troublé la paix du pays.

— Je vous le répète, continua le colonel, Dieu sait que je le plains sincèrement comme individu, mais ce jeune Chef avait bien étudié et parfaitement compris le rôle désespéré qu'il a joué. Il a jeté le dé pour la vie ou la mort, pour un cercueil ou une couronne de comte. La justice ne saurait permettre maintenant qu'il retirât son enjeu parce que le sort s'est déclaré contre lui.

Tels étaient à cette époque les argumens qu'employaient contre un ennemi vaincu, même des hommes braves et humains. Espérons qu'à cet égard du moins, nous ne verrons plus les scènes, nous n'entendrons plus les opinions qui etaient si générales dans la Grande-Bretagne, il y a Soixante Ans.

CHAPITRE LXVIII.

> Demain? Oh! c'est aller trop vite. —
> Épargnez-le! épargnez-le!
>
> SHAKSPEARE.

WAVERLEY, suivi d'Alick Polwarth, son ancien domestique, qu'il avait repris à son service à Edimbourg, arriva à Carlisle

tandis que la cour d'*Oyer et Terminer*[1] était encore assemblée pour juger ses infortunés compagnons. Il avait fait la plus grande diligence, non, hélas! dans l'espoir de sauver son ami, mais seulement afin de le voir encore une fois. Nous aurions dû dire qu'il avait déjà fourni des fonds, de la manière la plus libérale, pour procurer des défenseurs aux prisonniers dès qu'il avait appris que le jour de leur mise en jugement était fixé. Un sollicitear[2] et le premier avocat de Carlisle suivaient donc le procès; mais c'était comme lorsque les médecins en vogue sont appelés au lit d'un moribond d'un rang élevé: les docteurs sont là pour mettre à profit quelque chance imprévue qu'offrira peut-être la nature, — et, dans un procès comme celui de Fergus, les avocats viennent épier une irrégularité accidentelle de la procédure. Edouard pénétra dans la salle d'audience, qui était remplie d'une foule immense; mais comme il arrivait du Nord, et que son empressement extrême et son agitation firent supposer qu'il était parent des prisonniers, chacun lui fit place. La cour terminait sa troisième séance. Le *verdict coupable*.[3] venait d'être prononcé; ce fut dans ce moment solennel que Waverley jeta les yeux sur les deux accusés qui étaient à la barre. On ne pouvait se méprendre à la taille imposante et aux nobles traits de Fergus Mac-Ivor, malgré le désordre de ses vêtemens et la pâleur livide de son visage, causée par sa longue détention. A son côté était Evan Mac-Combich. Edouard fut saisi d'un étourdissement pénible en jetant les yeux sur eux; mais il revint à lui lorsque le greffier criminel[4] proféra ces paroles solennelles: — Fergus Mac-Ivor de Glennaquoich, autrement appelé Vich Ian Vohr, et Evan Mac-Ivor de Tarrascleugh, autrement appelé Evan Dhu, Evan Mac-Combich, ou Evan Dhu Mac-Combich, vous et chacun de vous, vous êtes atteints et convaincus de haute trahison[5]. Qu'avez-vous à dire en votre faveur pour

(1) *Ouïr et terminer*. Ces mots sont d'origine franco-normande, comme beaucoup d'autres dans la législation anglaise. Les cours d'assises deviennent des cours d'*oyer et terminer* (tribunaux criminels), deux fois par année; mais le roi nomme quelquefois des commissions spéciales d'*oyer et terminer* pour des crimes qui demandent prompte justice. Ces cours informent de toutes les causes criminelles.

(2) Le *sollicitor* et l'*attorney* sont les avoués du barreau anglais; le *sollicitor* suit les procés prés les hautes cours d'équité; l'*attorney*, prés les tribunaux civils; l'avocat (*counsellor*) dirige les procés et les plaide, etc., etc.

(3) *Verdict of guilty*. C'est la *déclaration* (vere dictum) du jury qui prononce l'accusé coupable.

(4) *The clerk of arraigns*, greffier des assises.

(5) Cette sentence entraine la flétrissure, qui comprend la forfaiture ou confiscation, et la corruption du sang, ou privation de noblesse, qui atteint les enfans du condamné, etc.

que la cour ne prononce pas sentence de mort contre vous, conformément à la loi?

Au moment où le juge-président mettait sur sa tête le fatal bonnet [1], Fergus se couvrit lui-même, le regarda d'un œil fixe et sévère, et répondit d'une voix ferme :

— Je ne puis laisser croire à cette nombreuse assemblée que je n'ai rien à répondre à une telle question; mais ce que j'aurais à vous dire, vous ne pourriez l'entendre, car ma défense serait votre condamnation : usez donc de vos droits, au nom du ciel. Depuis deux jours, vous vous plaisez à répandre, comme de l'eau, le sang le plus noble et le plus pur; n'épargnez pas le mien; tout celui de mes ancêtres serait dans mes veines, que je l'aurais versé volontiers pour cette sainte cause.

Il reprit tranquillement sa place, et refusa de se lever de nouveau.

Mac-Combich le regarda d'un air inquiet, et, se levant, parut vouloir parler à son tour; mais l'appareil de la cour, et la difficulté de traduire ses pensées dans une langue qui n'était pas la sienne, le privèrent de la parole. Les spectateurs firent entendre un murmure de compassion, persuadés que ce pauvre malheureux voulait faire valoir, pour excuser sa conduite, qu'il avait été forcé d'obéir à son Chef. Le président fit faire silence, et encouragea Mac-Combich à parler.

— Milord, dit Evan d'un ton qu'il avait dessein de rendre insinuant, tout ce que j'allais dire était que, si Votre Honneur et l'Honorable Cour voulaient, pour cette fois, mettre en liberté Vich Ian Vohr, et le laisser aller en France, à condition de ne plus troubler le gouvernement du roi Georges, six des plus braves de son clan se feraient exécuter pour lui. Si vous me permettez d'aller à Glennaquoich, je vous les amènerai moi-même pour leur couper la tête ou les pendre, et vous pourrez commencer par moi.

Malgré la solennité du lieu, cette proposition extraordinaire excita une espèce de rire dans l'assemblée. Le président réprima cette indécence, et Mac-Combich, promenant ses regards autour de lui, dit d'un air de mépris : — Si messieurs les Saxons rient de ce qu'un pauvre homme comme moi ose croire que sa vie et celle de six personnes de son rang valent celle de leur

(1) Le président se couvre quand il va prononcer un jugement à mort.

brave Chef, il est assez probable qu'ils peuvent avoir raison; mais, s'ils rient parce qu'ils croient que je ne tiendrais pas ma parole, et que je ne reviendrais pas pour le racheter, je puis leur dire qu'ils ne connaissent ni le cœur d'un Montagnard, ni l'honneur d'un gentilhomme.

On ne fut pas tenté de recommencer à rire, et le plus profond silence régna dans l'assemblée. Le président prononça la peine de mort contre les deux détenus, avec tous ses horribles accompagnemens, et l'exécution fut fixée au lendemain.

— Pour vous, Fergus Mac-Ivor, ajouta-t-il, vous devez renoncer à tout espoir d'obtenir grâce; préparez-vous à souffrir demain pour la dernière fois ici-bas, et à paraître devant un autre tribunal.

— C'est mon seul désir, répondit Fergus toujours avec la même fermeté. Une larme tomba des yeux de Mac-Combich, qui les avait tenus constamment fixés sur son Chef.

— Quant à vous, pauvre ignorant, reprit le juge, vous qui, suivant les idées dans lesquelles vous avez été élevé, venez de nous donner une preuve frappante que votre malheureux esprit de clan transporte la fidélité que vous devez au Roi et à l'Etat à quelque Chef ambitieux qui finit par faire de vous l'instrument de ses crimes; — quant à vous, dis-je, vous m'inspirez tant de compassion, que si pouvez vous décider à présenter une pétition pour obtenir votre grâce, je ferai tous mes efforts pour vous la procurer; sinon....

— Grâce! s'écria Evan : je n'en veux point. Puisque vous devez verser le sang de Vich Ian Vohr, la seule grâce que je voudrais accepter de vous, — ce serait d'ordonner qu'on m'ôte mes fers, qu'on me rende ma claymore, et de m'attendre une minute, assis où vous l'êtes.

— Que son sang retombe sur sa tête! dit le président. Qu'on emmène les prisonniers.

Waverley, accablé sous le poids de ses douloureuses réflexions, fut entraîné par la foule jusque dans la rue, avant de savoir ce qu'il faisait. Son premier désir fut de voir Fergus et de lui parler encore une fois. Il se rendit au château, où son malheureux ami était détenu; mais on lui en refusa la porte. Le grand shériff, dit un sous-officier, avait donné ordre de ne laisser entrer près du prisonnier que son confesseur et sa sœur.

— Et où était miss Mac-Ivor? — On lui donna son adresse.

Elle demeurait dans une respectable famille catholique près de Carlisle.

Repoussé de la porte du château, n'osant s'adresser, ni au grand shériff, ni aux juges, en son propre nom, naguère proscrit, il eut recours au solliciteur qui avait défendu Fergus. Celui-ci lui dit qu'on craignait que l'opinion du public ne fût égarée si on laissait décrire les derniers momens des jacobites par les amis du Prétendant ; et qu'en conséquence on avait résolu de ne pas admettre près d'eux ceux qui n'avaient pas pour les voir le motif d'une proche parenté; cependant pour obliger, l'héritier de Waverley-Honour, il promit de lui obtenir pour le lendemain une permission de voir le prisonnier avant qu'on brisât ses fers pour l'exécution.

— Est-ce un songe? pensa Waverley, est-ce de Fergus que l'on me parle ainsi, de Fergus si chevaleresque, si franc et si brave, de Fergus, le chef d'une tribu dévouée? Est-ce bien lui que j'ai vu guider les chasseurs, et combattre à la tête des siens? Fergus si vaillant, si actif, si jeune, si noble, l'amour des dames, le sujet des chants des bardes! — Est-ce lui qui est chargé de fers comme un malfaiteur? est-ce lui qui doit être traîné sur la claie au gibet, pour y subir une mort lente et cruelle, et y être mutilé par les mains du plus abject des hommes? Ah! il venait bien de l'enfer le spectre qui prédit un tel sort au brave Chef de Glennaquoich.

Il pria, d'une voix tremblante, le solliciteur de trouver le moyen de prévenir Fergus de la visite qu'il lui ferait s'il en obtenait la permission, et le quittant ensuite, il retourna à l'auberge. Il écrivit à Flora Mac-Ivor un billet à peine intelligible, pour lui demander la permission de se présenter chez elle le soir même. Son messager revint bientôt avec une réponse dans laquelle Edouard reconnut la belle écriture italienne de Flora, et qui était tracée d'une main que le poids du malheur avait à peine rendue tremblante. — Miss Flora Mac-Ivor, disait cette réponse, ne pouvait refuser de voir le meilleur ami de son frère, même au milieu de l'affliction sans égale dans laquelle elle était plongée. Quand Edouard se présenta à la porte de la maison où demeurait alors miss Mac-Ivor, il y fut admis sur-le-champ. Il trouva Flora dans une grande salle fort sombre dont les murs étaient couverts en tapisserie. Elle était assise près d'une fenêtre grillée, et s'occupait à coudre ce qui paraissait

un vêtement de flanelle blanche. A peu de distance une femme d'un certain âge, qui paraissait étrangère et appartenir à une communauté religieuse, lisait un livre de prières catholiques; mais, en voyant entrer Waverley, elle posa son livre sur la table, et sortit. Flora se leva pour le recevoir, et lui tendit la main; mais ils gardèrent tous deux le silence. Le teint de Flora avait perdu sa fraîcheur; elle était extrêmement maigrie; et la blancheur, égale à celle du marbre statuaire le plus pur, de son visage et de ses mains, faisait un contraste frappant avec sa robe noire et ses cheveux de même couleur. Cependant, malgré tous ces signes de douleur, il n'y avait rien de négligé dans sa parure, et ses cheveux, quoique sans ornement, étaient encore arrangés avec son soin ordinaire. Les premiers mots qu'elle prononça, furent : — L'avez-vous vu?

— Hélas! non; on m'a refusé l'entrée.

— Cette rigueur est d'accord avec le reste; mais il faut nous soumettre à tout. — Croyez-vous obtenir une permission?

—Pour... pour demain? répondit Waverley, prononçant ce dernier mot d'une voix si faible, qu'à peine Flora put-elle l'entendre.

— Oui, demain ou jamais; jusqu'au moment, dit Flora en levant les yeux au ciel, où j'espère que nous serons tous réunis. Mais je me flatte que vous le verrez encore sur la terre. Il vous a toujours aimé au fond du cœur, quoique.... mais à quoi bon parler du passé?

— Oui, à quoi bon?

— Ou même de l'avenir, mon bon ami, en tant qu'il a rapport aux évènemens de ce monde; car combien de fois ne me suis-je pas figuré la terrible possibilité de cette affreuse catastrophe! Combien de fois ne me suis-je pas demandé comment je pourrais la supporter! et pourtant combien tout ce que je prévoyais était loin de l'amertume inimaginable dont je suis abreuvée en ce moment!

— Chère Flora, si votre force d'âme....

— Ah! oui, vous l'avez dit, — répondit-elle, presque avec l'accent du délire; — oui, monsieur Waverley, — il y a dans mon cœur un démon qui me dit tout bas, — mais ce serait folie de l'écouter, — que c'est cette force d'âme dont Flora était si fière qui a assassiné son frère!

— Grand Dieu! comment pouvez-vous exprimer une pensée si horrible?

— Oui, n'est-elle pas horrible ? et pourtant elle me poursuit comme un fantôme. Je sais que ce n'est qu'une vaine imagination ; mais elle est là ; elle ne cesse d'effrayer mon esprit de ses fatales images ; elle me dit que mon frère, aussi léger qu'ardent, aurait divisé l'énergie de son âme entre cent objets. C'est moi qui lui ai appris à la concentrer et à tout risquer dans cette chance terrible et désespérée. Oh ! que ne puis-je me souvenir de lui avoir dit une seule fois : « Celui qui frappe du glaive, périra par le glaive ! » — Que ne lui ai-je dit une seule fois : Restez chez vous ; conservez votre courage, votre vie, vos vassaux, pour des entreprises possibles à l'homme ! Mais, hélas ! monsieur Waverley, j'ai animé la fougue de son caractère, et sa sœur est coupable au moins de la moitié de sa perte.

Edouard s'étudia à combattre cette idée horrible par tous les argumens incohérens qui lui vinrent à l'esprit. Il lui rappela qu'une même éducation leur avait donné à tous deux les mêmes principes de devoir.

— Ne croyez pas que je les aie oubliés, reprit-elle avec vivacité ; je ne regrette pas son entreprise parce qu'elle était blâmable, — non ; je suis forte sur ce point ; — mais je la regrette parce qu'il était impossible qu'elle se terminât autrement que par ce que nous voyons.

— Cependant, dit Edouard, elle n'a pas toujours paru si hasardeuse et si désespérée, que l'esprit audacieux de Fergus eût embrassé cette cause, que vous l'eussiez approuvé ou non. Vos conseils n'ont servi qu'à donner de l'unité et de la consistance à ses démarches ; ils ont ennobli, mais non précipité sa résolution.

Flora avait repris son aiguille, et n'entendait plus Waverley.

— Vous rappelez-vous, lui dit-elle ensuite avec un sourire effrayant, vous rappelez-vous m'avoir trouvée un jour occupée à préparer ses rubans de fiancée ; aujourd'hui je suis à coudre son habit de noces ! Nos amis de cette maison, ajouta-t-elle en cherchant à maîtriser son émotion, doivent accorder une place en terre sainte, dans leur chapelle, aux restes sanglans du dernier Vich Ian Vohr !... Mais le cercueil n'en recueillera qu'une partie : — sa tête !... je n'aurai pas même la dernière, la triste consolation de coller mes lèvres sur les lèvres glacées de mon cher Fergus.

La malheureuse Flora, après quelques sanglots convulsifs, s'évanouit dans son fauteuil.

La religieuse, qui s'était tenue dans l'antichambre, se hâta de rentrer, et pria Waverley de quitter l'appartement, mais non la maison.

Au bout d'une demi-heure, on le rappela. Miss Mac-Ivor était parvenue par un pénible effort à recouvrer son calme en grande partie. Ce fut alors qu'Edouard se hasarda à faire valoir les droits de miss Bradwardine à être considérée comme la sœur adoptive de Flora, et à l'aider dans tous ses plans pour l'avenir.

— Ma chère Rose m'a déjà écrit à ce sujet, répondit-elle. Le chagrin est égoïste et exclusif; autrement je lui aurais répondu que, même dans mon désespoir, j'ai éprouvé un moment de plaisir en apprenant qu'elle avait devant elle la perspective du bonheur, et que le bon vieux baron avait échappé au naufrage général. — Donnez ceci à ma chère Rose; c'est le seul ornement de quelque prix qu'ait sa pauvre Flora, et ce fut le don d'une princesse. Elle lui remit l'écrin qui contenait la chaîne de diamans qui parait habituellement ses cheveux. — Ces bijoux, dit-elle, me sont désormais inutiles. Mes amis ont obtenu mon admission dans le couvent des bénédictines écossaises à Paris. Demain, si je puis survivre au jour de demain, je partirai avec cette respectable sœur. Adieu, monsieur Waverley. Puissiez-vous trouver dans votre union avec ma chère Rose tout le bonheur que vous méritez l'un et l'autre, et pensez quelquefois aux amis que vous avez perdus. Ne cherchez plus à me revoir; ce serait une charité mal entendue.

Elle tendit la main à Waverley, qui l'inonda de larmes, et il sortit d'un pas mal assuré pour retourner à Carlisle. A l'auberge, on lui remit une lettre de son ami, le solliciteur, qui l'informait qu'il pourrait voir Fergus le lendemain, aussitôt que les portes du château seraient ouvertes, et qu'il lui serait permis de rester avec lui jusqu'au moment où le schériff donnerait le signal du fatal départ.

CHAPITRE LXIX.

D'un adieu plus cruel le moment est venu,
Et du crêpe fatal le tambour est tendu!
CAMPBELL.

APRÈS avoir passé la nuit sans fermer les yeux, Waverley se rendit de très grand matin sur l'esplanade en face de la vieille porte gothique du château de Carlisle. Mais il s'y promena long-temps dans tous les sens avant l'heure où, d'après les réglemens de la garnison, les portes furent ouvertes et le pont-levis baissé. Il montra sa permission au sergent du poste, et fut admis.

Fergus était prisonnier dans un sombre appartement d'une vieille tour située au centre du château, et entourée de fortifications extérieures qui paraissaient remonter au règne d'Henri VIII, ou à peu près. Au bruit des barres de fer et des verroux qu'on tira pour faire entrer Edouard, répondit un cliquetis de chaînes, lorsque l'infortuné Chef se traîna sous le poids de ses fers sur le pavé de sa prison, pour venir se jeter dans les bras de son ami.

— Mon cher Edouard, lui dit-il d'une voix ferme et même enjouée, vous êtes un véritable ami! La nouvelle de votre bonheur prochain m'a fait le plus grand plaisir : comment se portent Rose et notre vieil ami l'original baron? Bien, j'espère, puisque je vous vois en liberté. — Et comment déciderez-vous la question de préséance entre les trois hermines passant et l'ours avec le tire-botte?

— Mon cher Fergus, comment pouvez-vous parler de semblables choses dans un tel moment?

— Ah! certainement nous sommes entrés dans Carlisle sous de plus heureux auspices, le 16 novembre dernier, lorsque nous marchions côte à côte, et que nous arborâmes le drapeau blanc sur ses antiques tours. Mais je ne suis pas un enfant, pour me mettre à pleurer parce que le sort m'a trahi. Je savais quel enjeu je risquais; nous avons joué hardiment, et je paierai en homme la partie que j'ai perdue. — Et maintenant, puisque le temps qui me reste est court, parlons de ce qui m'intéresse le

plus. — Le Prince a-t-il eu le bonheur d'échapper aux limiers ?

— Oui, il est en lieu de sûreté.

— Ah ! Dieu en soit loué ! donnez-moi quelques détails sur ce sujet.

Waverley lui fit le récit de tout ce qui avait alors transpiré de cette histoire extraordinaire, que Fergus écouta avec le plus vif intérêt. Il le questionna ensuite sur plusieurs autres amis, et demanda particulièrement quel avait été le sort des hommes de son clan. — Ils avaient moins souffert que ceux des autres tribus qui avaient pris part à l'insurrection, parce qu'aussitôt qu'ils eurent perdu leur Chef, ils se débandèrent selon l'usage général des Montagnards ; et comme ils n'étaient plus sous les armes lorsque l'insurrection fut étouffée, on les traita avec moins de rigueur. Fergus apprit ces détails avec beaucoup de satisfaction.

— Mon cher Waverley, dit-il, vous êtes riche et vous êtes généreux : si vous appreniez jamais que les pauvres Mac-Ivors fussent tourmentés dans leurs montagnes par quelque agent impitoyable d'un propriétaire ou du gouvernement, rappelez-vous que vous avez porté leur tartane, et que vous êtes un fils adoptif de leur race. Le baron, qui habite près de nous, et qui connaît nos usages, vous dira de quelle manière et dans quel temps vous pourrez leur rendre service. Promettez au dernier Vich Ian Vohr que vous serez leur protecteur.

Comme on le croira sans peine, Edouard en donna sa parole, et il la tint si bien, que sa mémoire est encore en vénération dans les vallons de Glennaquoich, où il est connu sous le nom de l'ami des enfans d'Ivor.

— Que n'est-il en mon pouvoir, continua Fergus, de vous léguer mes droits à l'amour et à l'obéissance de cette antique et brave race ! que ne puis-je du moins décider mon pauvre Evan, comme j'ai tâché de le faire, à accepter la vie aux conditions qu'on lui fait ! Que ne peut-il être pour vous ce qu'il a toujours été pour moi, le plus tendre, le plus brave, le plus dévoué !...

Des larmes, que son propre sort n'avait pu arracher de ses yeux, coulèrent pour celui de son frère de lait.

— Hélas ! reprit-il en les essuyant, cela n'est pas possible, vous ne pouvez être pour eux Vich Ian Vohr ! Ces trois mots magiques sont le seul *Sésame, ouvre-toi* [1], ajouta-t-il en souriant, qui

(1) C'est-à-dire, le seul talisman. Fergus qui, dans sa douleur et sa courageuse rési-

puisse commander à leurs affections. Le pauvre Evan suivra son frère de lait à la mort, comme il l'a suivi pendant toute sa vie.

— Je puis vous assurer, dit Mac-Combich se levant de dessus le plancher, où, de peur d'interrompre leur conversation, il était resté couché dans un état d'immobilité si parfaite, que, grâce à l'obscurité de la chambre, Edouard ne l'avait pas aperçu, — je puis puis vous assurer qu'Evan n'a jamais désiré ni mérité un autre sort que de mourir avec son Chef.

— Puisque nous sommes à parler des clans, dit Fergus, que pensez-vous maintenant de la prédiction du *Bodach-Glas?* — Et prévenant la réponse d'Edouard : — Je l'ai revu cette nuit, à la lueur d'un rayon de la lune qui venait par cette haute et étroite fenêtre tomber au pied de mon lit. — Pourquoi le craindrais-je ? ai-je pensé ; demain, à pareille heure, je serai depuis long-temps un être immatériel comme lui. — Esprit maudit, lui ai-je dit, viens-tu faire ta dernière visite sur la terre, et jouir de la chûte du dernier descendant de ton ennemi ? Le spectre m'a paru sourire et me faire un signe de le suivre, en disparaissant à mes yeux. — Qu'en pensez-vous ? J'ai fait la même question à mon confesseur, qui est un homme vertueux et sensé : il m'a répondu que l'Eglise ne rejetait pas la possibilité de ces apparitions, mais il m'a invité à écarter ces idées de mon esprit, attendu que l'imagination nous joue souvent de ces tours étranges. Qu'en pensez-vous ?

— Je suis de son avis, répondit Edouard qui voulait éviter une discussion sur cet objet dans un pareil moment. — Un coup frappé à la porte annonça ce digne ecclésiastique, et Edouard se retira pendant qu'il administrait aux deux prisonniers les derniers secours de la religion selon les rites de l'Eglise de Rome. Il fut rappelé au bout d'environ une heure, et bientôt un détachement entra, précédé d'un forgeron, pour ôter les fers des prisonniers.

— Mon ami, dit Fergus en souriant, vous voyez quel hommage on rend à la force et au courage des Montagnards. Ils nous ont tenus enchaînés ici comme des bêtes féroces jusqu'à paralyser nos jambes par l'étreinte de ces fers ; et maintenant ils nous

gnation, s'efforce de mêler des images gaies à l'expression de ses regrets, fait allusion ici au conte oriental d'Ali-Baba et des quarante voleurs, dont la trappe s'ouvre dès qu'on prononce ces mots : *Sésame, ouvre-toi !*

font garder par six hommes armés de mousquets chargés, de peur que nous ne prenions la citadelle d'assaut.

Edouard apprit par la suite que ces précautions sévères avaient été prises depuis que les prisonniers avaient fait une tentative désespérée pour s'évader, tentative qui avait failli réussir.

Bientôt les tambours battirent aux champs : — Voici le dernier signal pour l'exercice que j'entendrai et auquel j'obéirai, dit Fergus; et maintenant, mon cher Edouard, avant de nous quitter, parlons de Flora... Ah! ce nom éveille les plus tendres sentimens qui me font encore tressaillir.

— Je ne vous quitterai point *ici*, dit Waverley.

— Il le faut, mon ami; vous ne devez pas m'accompagner plus loin. Ce n'est pas que je craigne pour moi ce qui va suivre, ajouta-t-il avec fierté; la nature a ses tortures aussi bien que l'art. Combien nous estimerions heureux l'homme qui échapperait aux angoisses d'une maladie mortelle et douloureuse dans l'espace d'une courte demi-heure! et qu'ils fassent ce qu'ils voudront, ceci ne peut durer plus long-temps; mais ce qu'un homme mourant est en état de supporter avec fermeté est un spectacle capable de tuer son ami. — Cette belle loi de haute trahison est un des bienfaits que doit la vieille Ecosse à votre patrie libre, continua Fergus avec une fermeté et un sang-froid extraordinaires. Notre jurisprudence, comme je l'ai entendu dire, était plus douce. Mais un jour ou l'autre, — quand il n'y aura plus de Montagnards sauvages pour profiter de sa tendre merci, — je suppose que vos Anglais effaceront cette loi de leur code comme les assimilant à une nation de cannibales, et aboliront l'absurdité d'exposer aux regards du public une tête privée de tout sentiment. — Ils n'auront pas l'esprit de mettre snr la mienne une couronne de comte en papier! La satire ne serait pas mauvaise, Edouard. J'espère du moins qu'ils la placeront sur la porte du côté de l'Ecosse, afin que, même après ma mort, mes yeux soient tournés vers les monts bleuâtres de ma terre natale, que j'aime si tendrement. — Le baron aurait ajouté :

Et dulces moriens reminiscitur Argos(1)!

Un mouvement subit et un bruit de roues et de chevaux se firent entendre alors dans la cour du château.

(1) Il meurt en répétant le nom si doux d'Argos! *Virgile.*

— Je vous l'ai dit, Edouard, vous ne devez pas me suivre ; et le bruit que j'entends m'avertit que mon heure approche. Apprenez-moi comment vous avez trouvé ma pauvre sœur.

Waverley, d'une voix interrompue par ses sanglots, lui parla de la douleur de Flora.

— Pauvre Flora ! s'écria le Chef, elle aurait supporté plus aisément sa sentence de mort que la mienne. — Edouard, vous allez connaître le bonheur d'une affection mutuelle dans l'état de mariage ; — puissiez-vous en jouir long-temps ainsi que Rose ! Mais vous ne connaîtrez jamais ce sentiment si pur qui unit deux orphelins comme Flora et moi, restés en quelque sorte seuls sur la terre, et se tenant lieu de tout depuis l'enfance. Mais le sentiment intime de ses devoirs, et ses principes constans de fidélité, donneront une nouvelle force à son esprit, après la douleur aiguë qui suivra d'abord notre séparation. Elle songera alors à Fergus comme aux héros de notre race, dont elle aimait à vanter les hauts faits.

— Elle ne vous verra donc pas ? elle semblait y compter.

— Une supercherie nécessaire lui épargnera ces cruels adieux. Je n'aurais pu me séparer d'elle sans répandre des larmes ; et je ne puis supporter l'idée de laisser croire à ces hommes qu'ils ont pu en arracher de mes yeux. On a fait croire à Flora qu'elle me verrait un peu plus tard, et cette lettre, que mon confesseur lui remettra, lui apprendra que tout est fini.

Un officier entra pour annoncer que le grand-shériff et son cortége attendaient à la porte de la citadelle, pour réclamer les personnes de Fergus Mac-Ivor et d'Evan Mac-Combich.

— J'y vais, répondit Fergus. Et donnant le bras à Edouard, il descendit les escaliers de la tour suivi de son confesseur et de Mac-Combich, avec les soldats qui fermaient la marche. La cour était occupée par un escadron de dragons et par un bataillon d'infanterie formant un carré. Au milieu de leurs rangs était la claie ou le tombereau peint en noir, et attelé d'un cheval blanc, qui devait conduire les prisonniers au lieu fixé pour leur exécution. Le bourreau, homme hideux comme son emploi, et tenant sa hache à la main, était assis à une extrémité de la voiture, et à l'autre, sur le devant, était un siége vide pour deux personnes. A travers le sombre arceau gothique qui s'ouvrait sur le pont-levis, on apercevait le grand shériff et sa suite, à qui l'étiquette

qui sépare le pouvoir civil et l'autorité militaire ne permettait pas d'avancer plus loin.

— Voilà qui est bien disposé pour une scène de dénouement, dit Fergus avec un sourire dédaigneux, en regardant cet appareil de terreur.

— Voilà ces braves dragons, s'écria vivement Mac-Combich, qui galopaient si vite à Gladsmuir, avant que nous en eussions tué seulement une douzaine; ils ont l'air assez vaillant aujourd'hui !

Le prêtre le pria de garder le silence.

Le tombereau s'approcha : Fergus, après avoir embrassé Waverley sur chaque joue, y monta d'un pas leste; Evan s'assit à son côté. Le prêtre devait suivre dans une voiture qui appartenait au gentilhomme chez qui Flora demeurait momentanément. Au moment où Fergus faisait un signe de la main à Waverley, les soldats entourèrent la voiture, et le cortége se mit en marche. On fit halte quelques instans à la porte du château, le gouverneur et le grand shériff ayant à accomplir un court cérémonial, pour que l'officier militaire fît en cet endroit la remise des condamnés entre les mains de l'autorité civile. — Vive le roi Georges! s'écria le grand shériff quand la cérémonie fut terminée. Fergus se leva sur le tombereau, et s'écria d'une voix ferme et forte : Vive le roi Jacques ! Ce furent les dernières paroles qu'Édouard entendit prononcer à son ami.

Le cortége se remit en marche, la charrette dépassa la voûte du portail où elle s'était arrêtée quelques instans; la marche de la mort se fit entendre, et à ses sons lugubres se mêlèrent les tintemens sourds des cloches de la cathédrale, couvertes de crêpe. Le bruit de la musique militaire s'éloigna, à mesure que le cortége avançait, et bientôt on n'entendit plus que le son mélancolique des cloches.

Le dernier soldat avait disparu de dessous la porte voûtée par laquelle le cortége avait défilé pendant quelques minutes. La cour était déserte; il n'y restait que Waverley, immobile, comme frappé de stupeur, fixant les yeux sur le sombre passage où il avait rencontré le dernier regard de son ami. Enfin, une servante du gouverneur, touchée de compassion en voyant son air de morne douleur, lui demanda s'il ne voulait pas entrer chez son maître, et s'y asseoir. Elle fut obligée de lui répéter deux fois cette question, avant qu'il la comprît, mais enfin cette de-

mande lui rendit l'usage de ses facultés. Il la remercia de son obligeance par un geste fait à la hâte, enfonça son chapeau sur ses yeux, sortit précipitamment du château, et traversa les rues solitaires de Carlisle pour regagner son auberge, où il s'enferma dans un appartement. Au bout d'environ une heure et demie qui lui parut un siècle, il entendit le bruit des fifres et des tambours qui exécutaient un air vif; les voix confuses de la multitude qui remplissait alors les rues lui apprirent que tout était fini. Je n'essaierai pas de peindre les sentimens qu'il éprouva.

Dans la soirée l'ecclésiastique lui fit une visite, et lui dit qu'il venait, d'après la recommandation de feu son ami, pour lui dire que Fergus Mac-Ivor était mort comme il avait vécu, et qu'il s'était souvenu de leur amitié jusqu'au dernier moment. Il ajouta qu'il avait vu aussi Flora, et qu'elle paraissait avoir l'esprit plus tranquille depuis que tout était terminé. Le prêtre se proposait de quitter Carlisle le lendemain avec elle et sœur Thérèse, pour se rendre au port le plus voisin, et s'embarquer pour la France. Edouard força ce digne homme à accepter une bague de quelque prix, et lui remit une somme d'argent, pour être employée en services catholiques en mémoire de son ami. Il pensait avec raison que Flora serait sensible à cette marque d'affection : — *Et fungar inani munere* [1], — se dit-il quand l'ecclésiastique fut sorti; cependant, pourquoi ne pas classer ces actes de souvenir avec les autres honneurs que l'amitié, dans toutes les sectes, accorde à la mémoire des morts?

Le lendemain, avant la pointe du jour, Edouard quitta Carlisle, se promettant bien de ne jamais rentrer dans ses murs. Il osa à peine tourner la tête et lever les yeux sur les créneaux de la porte fortifiée sous laquelle il venait de passer; car cette place est entourée d'une vieille muraille.

— Elles ne sont pas ici, dit Alick Polwarth, qui devina le motif du regard que Waverley jeta derrière lui en hésitant, et qui, avec le goût du vulgaire pour les scènes horribles, connaissait tous les détails de cette boucherie. — Les têtes sont sur la porte d'Ecosse, comme ils l'appellent. C'est bien dommage qu'Evan Dhu fût un Montagnard; c'était un brave homme et bien intentionné; et quant à cela, on en pouvait dire autant du laird de Glennaquoich, quand il n'avait pas la tête trop près du bonnet.

(1) Je m'acquitterai d'un devoir inutile. *Virgile.*

CHAPITRE LXX.

Dulce domum.

L'IMPRESSION d'horreur avec laquelle Waverley avait quitté Carlisle s'adoucit peu à peu, et se changea en mélancolie; changement qui fut accéléré par la tâche pénible, mais consolante, qu'il eut à remplir en écrivant à Rose. Il ne put cacher le sentiment douloureux dont cette calamité le pénétrait; mais il chercha à le placer sous un jour qui, quoique affligeant pour elle, ne fît pas éprouver un choc trop fort à son imagination. Il se familiarisa lui-même, par degrés, avec le tableau qu'il avait tracé pour ménager la sensibilité de Rose; ses lettres suivantes devinrent plus enjouées, et il y parla de la perspective de paix et de bonheur qui s'ouvrait devant lui. Cependant, quoique les horribles sensations qui l'avaient d'abord agité eussent fait place à la mélancolie, Edouard arriva dans son pays natal avant de pouvoir, comme autrefois, chercher des jouissances dans le spectacle de la nature.

Ce fut alors, pour la première fois depuis qu'il avait quitté Edimbourg, qu'il commença à goûter ce plaisir qu'un pays bien cultivé, couvert de verdure, et animé par une nombreuse population, cause presque toujours à ceux qui viennent de quitter des scènes de désolation et de stérilité, ou d'une grandeur triste et solitaire. Mais combien ces sensations furent plus vives encore quand il revit l'antique domaine de ses pères, qu'il reconnut les vieux chênes du parc de Waverley, et qu'il songea avec quel plaisir il amènerait Rose dans ces sites favoris; quand il aperçut les tours du vénérable château s'élevant au-dessus des arbres qui l'entouraient, et qu'il se jeta enfin dans les bras des respectables parens à qui il devait tant de reconnaissance et d'affection!

Le bonheur de cette réunion ne fut troublé par aucun mot de reproche; au contraire, malgré les inquiétudes que sir Everard et sa sœur avaient éprouvées pendant tout le temps que Waverley avait passé au service dangereux du jeune Chevalier, cette

conduite avait été trop d'accord avec les principes dans lesquels ils avaient été élevés, pour qu'ils pussent lui en faire un sujet de reproche, ou même de blâme. Le colonel Talbot, avec beaucoup d'adresse, avait préparé les voies à Edouard pour obtenir un bon accueil, en appuyant sur sa conduite honorable, comme militaire, et particulièrement sur la bravoure et la générosité dont il avait fait preuve. Enfin, l'imagination animée du baronnet et de sa sœur leur représentant leur neveu combattant corps à corps contre un officier aussi distingué que le colonel, lui sauvant ensuite la vie, et le faisant prisonnier, mettait les exploits de Waverley de niveau avec ceux des Wilibert, des Hildebrand, des Nigel, ces héros si vantés de leur race.

Les traits de Waverley s'étaient brunis, et avaient pris un aspect plus mâle et plus robuste ; et une dignité qu'il devait aux habitudes de la discipline militaire, non-seulement confirmait les rapports du colonel, mais faisait la surprise et l'enchantement de tous les habitans de Waverley-Honour, qui accouraient pour le voir, l'écouter, et célébrer ses louanges. M. Pembroke, qui secrètement vantait son courage et sa résolution pour avoir embrassé la véritable cause de l'Eglise d'Angleterre, lui reprocha pourtant avec douceur le peu de soin qu'il avait pris de ses précieux manuscrits, négligence, lui dit-il, qui lui avait causé quelques désagrémens personnels. Lorsque sir Everard avait été arrêté par un messager du roi, il avait jugé prudent de se cacher dans le trou du prêtre, asile ainsi nommé à cause de l'usage auquel il avait déjà servi dans d'autres temps. Le sommelier n'osait y venir qu'une fois par jour ; aussi avait-il été obligé plusieurs fois de manger son dîner froid ou à demi chaud, ce qui était encore pire ; sans compter que quelquefois il se passait deux et trois jours sans que son lit fût fait.

Edouard se rappela involontairement le *Pathmos* du baron de Bradwardine, qui avait su se contenter de la cuisine de Jeannette, et de quelques bottes de paille jetées dans une crevasse de rocher ; mais il s'abstint de faire la moindre observation sur un contraste qui n'aurait pu que mortifier son digne précepteur.

Tout fut alors en mouvement à Waverley-Honour pour les préparatifs des noces d'Edouard, évènement que le bon baronnet et miss Rachel regardaient comme le renouvellement de leur jeunesse. Comme l'avait dit le colonel Talbot, ce mariage leur paraissait en tous points sortable ; car il ne manquait du côté de

Rose que la fortune, et ils en avaient une plus que suffisante. M. Clippurse reçut donc ordre de se rendre au château sous des auspices plus heureux que ceux dont nous avons parlé au commencement de cette histoire. Mais M. Clippurse ne vint pas seul; car, se faisant vieux, il s'était associé un neveu, ou jeune vautour, comme aurait pu l'appeler notre Juvénal anglais[1], à qui nous devons le conte de Swallow le procureur. L'oncle et le neveu opéraient sous le nom de MM. Clippurse et Hookem. Ces respectables personnages, d'après leurs instructions, devaient dresser le contrat avec autant de libéralité que si Edouard eût épousé l'unique héritière d'un pair, avec les domaines paternels attachés à la frange de son hermine.

Mais avant d'entrer dans un sujet dont les détails sont proverbiaux, je dois rappeler au lecteur la course d'une grosse pierre qu'un écolier oisif fait rouler du haut d'une montagne, passe-temps dans lequel j'étais moi-même expert lors de mes jeunes années : la pierre descend d'abord lentement, elle dévie pour éviter les moindres obstacles qui l'arrêtent; mais quand elle a atteint toute sa force d'impulsion, et qu'elle s'approche du terme de sa carrière, elle se précipite comme la foudre, franchit un long espace à chaque bond, saute par-dessus les fossés et les haies, comme un chasseur du comté d'York, et roule avec d'autant plus de rapidité qu'elle est plus près du moment où elle va être condamnée à un éternel repos. Telle est la marche d'une histoire comme celle-ci, mon cher lecteur; les premiers évènemens sont détaillés avec soin, afin de vous familiariser avec chaque personnage par ses actions plutôt que par l'intermédiaire ennuyeux d'une description directe; mais quand la conclusion arrive, nous nous arrêtons à peine un moment sur les circonstances les plus importantes, parce que l'imagination doit les avoir anticipées, et nous vous laissons supposer tout ce que nous ne pourrions vous décrire longuement sans abuser de votre patience.

Nous sommes donc si peu disposés à vouloir suivre dans tous les détails de leur métier MM. Clippurse et Hookem, ou ceux de leurs confrères qui furent chargés de suivre la réhabilitation d'Edouard et de son futur beau-père, que nous ne pouvons

(1) L'auteur désigne par ce titre le poëte Crabbe. L'histoire de Swallow se trouve dans *the Borough*, le Bourg (*La petite ville*).

même qu'effleurer légèrement des matières plus intéressantes. Par exemple, les épîtres qui furent échangées dans cette occasion entre sir Everard et le baron, quoique d'incomparables modèles d'éloquence dans leur genre, doivent être livrées à l'inexorable oubli. Je ne puis même vous dire tout au long comment la bonne tante Rachel, non sans rappeler, par une allusion tendre et délicate, le sacrifice que Rose avait fait des bijoux de sa mère pour obtenir le secours de Donald Bean Lean, garnit son écrin d'une parure de joyaux dont une duchesse aurait pu être jalouse. Le lecteur voudra bien encore se figurer qu'on eut soin de pourvoir amplement à tous les besoins de Job Houghton et de sa femme; mais jamais on ne put parvenir à leur persuader que leur fils était mort autrement qu'en combattant à côté du jeune Squire: tellement qu'Alick, qui, en ami de la vérité, avait fait tous ses efforts pour leur expliquer ce qui s'était passé réellement, reçut enfin ordre de ne plus dire un mot sur ce sujet. Il se dédommagea, il est vrai, par ses récits de grandes batailles, d'exécutions sanglantes, de carnage et d'exploits audacieux qui faisaient l'étonnement des domestiques du château.

Mais, quoique ces importantes matières n'occupent pas plus de place dans une histoire que le précis d'un procès en la cour de la chancellerie dans les journaux, cependant, malgré toute la diligence que put faire Waverley, les lenteurs de la justice, jointes à celles des voyages à cette époque, firent écouler plus de deux mois avant qu'il arrivât chez le laird de Duchran pour réclamer la main de sa fiancée.

L'époque de la célébration du mariage fut fixée au sixième jour suivant. Le baron de Bradwardine, pour qui les noces, les baptêmes, les enterremens, étaient des jours fériés de la plus haute importance, fut un peu contrarié quand il vit qu'en y comprenant tous les membres de la famille de Duchran et toutes les personnes des environs qui avaient droit à être invitées en une semblable occasion, le nombre des conviés irait à peine à trente. Quand il s'était marié, dit-il, il avait été escorté par trois cents gentilshommes à cheval, suivis de leurs domestiques, sans parler de vingt à quarante lairds montagnards, qui n'allaient jamais qu'à pied.

Mais ce qui consola un peu son orgueil, fut la réflexion que son gendre et lui ayant pris naguère les armes contre le gouverne-

ment, les puissances du jour pourraient être alarmées et offensées, si l'on voyait tous les parens, amis et alliés des deux familles, réunis et armés avec tout l'appareil de la guerre, comme c'était l'usage antique de l'Ecosse en de semblables occasions. — D'ailleurs, ajouta-t-il avec un soupir, combien d'amis qui se seraient trouvés avec tant de plaisir à cette cérémonie joyeuse, sont maintenant dans un séjour plus heureux que ce bas monde, ou gémissent dans l'exil loin de leur patrie!

Le mariage eut lieu le jour fixé. Le respectable M. Rubrick, parent du seigneur hospitalier de Duchran, dans le château duquel il fut célébré, et chapelain du baron de Bradwardine, eut la satisfaction de donner la bénédiction nuptiale aux deux époux. Francis Stanley, qui était venu, dans ce dessein, joindre Edouard à Duchran, aussitôt après l'arrivée de celui-ci, fut le garçon de noces. Le colonel Talbot et son épouse avaient eu le projet d'assister à la cérémonie; mais, quand le moment en approcha, la santé de lady Emilie ne lui permit pas de faire le voyage. En revanche, il fut décidé que les nouveaux mariés, qui, ainsi que le baron, se proposaient d'aller sur-le-champ faire une visite à Waverley-Honour, s'arrêteraient quelques jours, chemin faisant, dans une terre que le colonel Talbot venait d'acheter en Ecosse, tenté par le bon marché, et où il avait le projet de demeurer quelque temps.

CHAPITRE LXXI.

« Ce n'est pas ma maison
« Ou ma maison s'est beaucoup embellie. »
Ancienne ballade.

Les gens de la noce voyagèrent en *grand style*. Sir Everard avait donné à son neveu une voiture à six chevaux, dont l'élégance toute moderne jeta une splendeur qui éblouit la moitié de l'Ecosse. Il y avait aussi la voiture de M. Rubrick : ces deux carrosses étaient remplis de dames, et escortés par des gentilshommes à cheval, avec leurs domestiques, au nombre d'une vingtaine. Cependant, sans avoir devant les yeux la peur de la famine, le bailli vint à la rencontre du cortége sur la route,

pour demander qu'on daignât passer par sa maison du petit Veolan. Le baron le regarda avec surprise, et répondit que son fils et lui iraient certainement à cheval jusqu'au petit Veolan rendre visite au bailli; mais qu'ils ne pouvaient penser à conduire avec eux tout le *comitatus nuptialis*, c'est-à-dire, le cortége nuptial. — Il était charmé, ajouta-t-il, puisque la baronnie avait été vendue par son indigne possesseur, que le nouveau *Dominus* ou propriétaire eût rétabli dans sa place son vieil ami Duncan.

Le bailli salua en faisant le plongeon, avec toutes ses simagrées d'usage en pareilles occasions, et insista sur son invitation. Le baron, quoique un peu piqué de ces instances opiniâtres, ne pouvait pourtant refuser son consentement sans manifester certaines sensations secrètes qu'il désirait cacher.

Il tomba dans une profonde rêverie en s'approchant de l'avenue; mais il tressaillit tout à coup en voyant les créneaux rétablis, les décombres enlevés, et, ce qui lui parut plus merveilleux encore, les deux ours en pierre, Dagons mutilés, objets de son idolâtrie, en faction à leur poste accoutumé. — Je vois, dit-il à Edouard, que ce nouveau possesseur a montré, depuis le peu de temps qu'il est le maître ici, plus de *gusto*, comme disent les Italiens, que n'en a acquis dans toute sa vie, *vitâ adhuc durante*, ce chien de Malcolm, quoique je l'eusse élevé ici moi-même. — Mais, à propos de chien, ne vois-je pas Ban et Buscar accourant dans l'avenue avec Davie Gellatley?

— Il me semble que nous ferions bien d'aller du même côté, dit Waverley, car je crois que le maître actuel du château est le colonel Talbot, qui s'attend à notre visite. Nous avions craint d'abord de vous dire qu'il avait acheté votre ancien domaine patrimonial; et même encore, si vous ne voulez pas lui faire visite, nous pouvons nous rendre directement chez le bailli.

Le baron eut besoin de toute sa force d'âme; cependant il respira avec force, prit lentement une prise de tabac, et dit que, puisqu'on l'avait amené si loin, il ne passerait pas devant la porte du colonel sans entrer chez lui, et qu'il serait charmé de voir le nouveau seigneur de ses anciens tenanciers.

Il mit pied à terre et chacun l'imita. Il donnait le bras à sa fille, et, en avançant dans l'avenue, il lui fit remarquer avec quelle rapidité la *Diva pecunia* des Anglais, leur divinité tuté-

laire, comme il pouvait l'appeler, avait fait disparaître toutes traces de dévastation.

En effet, non-seulement on avait enlevé les arbres coupés, mais on en avait déraciné les souches, et la terre avait été nivelée tout autour et semée en gazon, de sorte qu'il n'y avait que des yeux familiarisés avec le local qui pussent dire qu'il avait été récemment ravagé. L'homme extérieur, chez Davie Gellatley, qui arriva en ce moment, avait subi une réforme analogue: il s'arrêtait par intervalles, dans l'allée, pour admirer le nouveau costume qui décorait sa personne, et qui offrait les mêmes couleurs que l'ancien, mais qui était d'une étoffe assez fine pour parer Touchstone lui-même [1]. Il dansa avec son air de joie grotesque ordinaire, d'abord devant le baron, ensuite devant Rose, en passant ses mains sur ses habits, et s'écriant: — Brave, brave [2] Davie! mais pouvant à peine chanter un refrain de ses mille et une chansons dans le transport extravagant qui le mettait hors d'haleine.

Les chiens témoignèrent aussi par mille et mille gambades la joie de revoir leur maître.

— Sur mon honneur, Rose, dit le baron à sa fille, la reconnaissance de ce pauvre innocent et de ces animaux m'arrache des larmes de plaisir, tandis que ce misérable Malcolm... Mais je suis très obligé au colonel Talbot d'avoir mis mes chiens en si bon état, et d'avoir pris tant de soin de ce pauvre Davie. Cependant, ma chère Rose, nous ne devons pas souffrir qu'ils continuent d'être une charge à vie sur sa propriété.

Il parlait encore lorsque lady Emilie, appuyée sur le bras de son époux, vint recevoir ses hôtes à la seconde porte, et leur fit l'accueil le plus hospitalier. Après la cérémonie des présentations qu'abrégèrent beaucoup l'aisance et le savoir-vivre de lady Talbot, elle s'excusa d'avoir eu recours à un peu de manége pour attirer le baron et sa fille dans un lieu qui devait leur retracer quelques pénibles souvenirs. — Mais, ajouta-t-elle, comme ce domaine est sur le point de changer de maître, nous désirions que M. le baron....

— M. Bradwardine, madame, s'il vous plaît, dit le vieillard.

(1) Touchstone est un des *Clowns* les plus originaux de Shakspeare dans la pièce de *As you like it*, *Comme il vous plaira*. Ce Touchstone est un fou de cour.
(2) Dans le sens de *bien vêtu*.

— Eh bien ! nous avons désiré que M. Bradwardine et M. Waverley vissent ce que nous avons fait pour rétablir la demeure de vos ancêtres dans son premier état.

Le baron s'inclina respectueusement. Dans le fait, en entrant dans la cour, il retrouva tout comme il l'avait laissé quand il avait pris les armes quelques mois auparavant, à l'exception des écuries, qui avaient été brûlées de fond en comble, et qu'on avait remplacées par un bâtiment d'un genre moins lourd et plus pittoresque. Le colombier était repeuplé; la fontaine fournissait de l'eau avec son abondance ordinaire ; non-seulement on avait rétabli l'ours qui dominait sur le bassin, mais tous les autres ours avaient été replacés, et restaurés ou réparés avec tant de soin, qu'ils ne se ressentaient nullement des actes de violence qui avaient été exercés contre eux. D'après l'attention qu'on avait accordée à ces détails minutieux, il est presque inutile d'ajouter que toutes les réparations nécessaires avaient été également faites à la maison ainsi qu'aux jardins, avec le plus grand soin d'en conserver l'ancien aspect, et d'écarter autant que possible tout vestige des dévastations qui y avaient eu lieu. Le baron regardait avec une surprise muette : enfin il s'adressa au colonel Talbot en ces termes :

— Tout en reconnaissant l'obligation que je vous ai, Monsieur, pour avoir restauré les emblêmes de ma famille, je ne puis m'empêcher d'être surpris que vous n'ayez placé nulle part votre propre cimier, qui est, je crois, un mâtin, appelé communément *talbot*. Le poète le dit :

> A talbot strong — a sturdy tyke [1].

Tel est, du moins, le cimier des armoiries de l'illustre et belliqueuse maison des comtes de Shrewsbury, à laquelle votre famille est probablement unie par les liens du sang.

— Je crois, dit le colonel en souriant, que nos chiens sont de la même portée. Pour moi, si les cimiers pouvaient se disputer sur la préséance, je serais assez porté à les laisser faire; et, comme dit le proverbe, — *à bon chien, bon ours !*

Pendant qu'il parlait ainsi, et que le baron prenait lentement une seconde prise de tabac, lady Emilie, Rose, le baron, le jeune Stanley, le colonel et le bailli, entraient dans la maison,

(1) Un fier talbot, — un chien de race.

car Waverley et le reste de la compagnie s'étaient arrêtés sur la terrasse pour admirer une nouvelle serre ornée des plus belles plantes. Le baron en revint à son sujet favori : — Quoiqu'il puisse vous plaire de déroger à l'honneur de votre cimier, colonel, ce qui est sans doute votre fantaisie, comme c'était celle de plusieurs de vos compatriotes que j'ai connus, hommes d'honneur et de noble naissance; cependant je dois vous rappeler que votre cimier est très ancien et très distingué, aussi bien que celui de mon jeune ami Francis Stanley, qui est un aigle et un enfant!...

— L'*oiseau* et le *poupon*, comme on l'appelle dans le comté de Derby, dit Stanley.

— Vous êtes un jeune audacieux, Monsieur, reprit le baron, qui avait pris ce jeune homme en grande amitié, sans doute parce qu'il se plaisait à le contrarier; — vous êtes un jeune audacieux, et il faudra que je vous corrige un de ces jours. — Et en parlant ainsi, il lui montrait son gros poing brun fermé. — Mais je voulais dire, colonel Talbot, que votre *prosapia*, c'est-à-dire, votre race, est fort ancienne; et, puisque vous avez légalement et justement acquis pour vous et les vôtres le domaine que j'ai perdu pour moi et les miens, je souhaite qu'il reste dans votre famille aussi long-temps qu'il a appartenu à celle du dernier propriétaire.

— C'est un souhait très généreux, monsieur Bradwardine.

— Et cependant, colonel, je ne puis m'empêcher d'être étonné que vous, qui aviez tant l'*amor patriæ*, lorsque nous nous sommes vus à Edimbourg, vous ayez pu vous décider à transplanter vos *lares*, ou dieux domestiques, *procul à patriæ finibus*, si loin de votre pays, et de manière à vous expatrier.

— En vérité, baron, je ne vois pas pourquoi, afin de garder le secret de ces deux jeunes fous, Stanley et Waverley, et de ma femme, qui n'est guère plus sage, un vieux militaire en imposerait à un autre plus long-temps. Il faut donc que vous sachiez que je conserve tellement cet amour de mon pays, que la somme que j'ai avancée au vendeur de cette belle et vaste baronnie n'a servi qu'à me faire acquérir une petite propriété qu'on appelle Brere-wood-Lodge, avec environ deux cent cinquante acres de terre, et dont le principal mérite est d'être située à quelques milles de Waverley-Honour.

— Et qui donc, au nom du ciel, a acheté la baronnie ?

— Cette explication, dit le colonel, est du ressort de la profession de Monsieur.

Le bailli, à qui cette phrase s'adressait, s'était tenu, pendant tout ce temps, tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, comme une poule qu'on aurait placée sur une plaque de métal chaud [1], ainsi qu'il le dit ensuite; et alors il s'avança relevant la tête, aurait-il pu ajouter, comme ladite poule qui va célébrer son triomphe d'avoir pondu un œuf. — Je suis prêt, Votre Honneur, je suis prêt, dit-il en tirant de sa poche une liasse de papiers entourée d'un ruban rouge qu'il détacha d'une main tremblante d'empressement. — Voici un acte de transport et abandonnement, en bonne et due forme, signé et attesté, aux termes du statut, par Malcolm Bradwardine d'Inch-Grabbit, par lequel, pour une certaine somme présentement comptée et payée à sa satisfaction, en livres sterling, il a vendu, cédé et transporté les domaine et baronnie de Bradwardine, Tully-Veolan et autres, tour, manoir...

— Pour l'amour du ciel, venez-en au fait; je sais tout cela par cœur, dit le colonel.

— A Cosme Comyne Bradwardine, poursuivit le bailli, et à ses hoirs et ayant-cause, pour être possédés *a me, vel de me*.

— Je vous prie, Monsieur, abrégez.

— Sur ma conscience d'honnête homme, colonel, j'abrége autant que le style du barreau le permet. — A la charge et sous la réserve.....

— Cela serait plus long qu'un hiver en Russie, monsieur Macwheeble, — permettez! — En deux mots, monsieur Bradwardine, vous êtes de nouveau propriétaire de tous les biens de votre famille; ils sont à votre entière disposition, et ne sont grevés que de la somme que le vendeur a reçue, et qui, m'assure-t-on, est au-dessous de leur valeur.

— Chanson! chanson que tout cela, n'en déplaise à Vos Honneurs, s'écria le bailli en se frottant les mains. Consultez le terrier.

— Laquelle somme, ajouta le colonel, ayant été avancée par M. Waverley, et provenant principalement du prix de la vente qu'il m'a faite de la propriété de son père, est assurée à votre fille et à sa famille par ce mariage.

(1) *Girdle*. Ce mot écossais signifie une plaque en fer, de forme ronde, qu'on place sur les charbons pour faire cuire des espèces de galette.

— C'est une donation avec garantie, s'écria le bailli, faite à Rose Comyne Bradwardine, autrement dite Waverley, sa vie durant, et aux enfans issus dudit mariage comme fieffataires, et j'ai dressé la petite minute d'un contrat avant mariage, *intuitu matrimonii*, de sorte qu'elle ne peut être sujette à réduction, comme une donation entre mari et femme, *inter virum et uxorem*.

Il serait bien difficile de décider si le digne baron fut plus satisfait de cette restitution de son domaine patrimonial, que de l'attention délicate qu'on avait mise à le laisser maître d'en disposer librement à sa mort, en évitant jusqu'à l'apparence de le lier par une obligation pécuniaire. Après que la première émotion de sa joie et de sa surprise se fut un peu calmée, ses pensées se reportèrent sur l'indigne héritier, dans la ligne masculine, qui, dit-il, avait, comme Esaü, vendu sa légitime pour une soupe aux lentilles.

— Mais, qui lui a préparé cette soupe? s'écria le bailli, je voudrais bien le savoir; — qui? si ce n'est Duncan Macwheeble, le très humble serviteur de Votre Honneur? Son Honneur le jeune M. Waverley a tout remis entre mes mains depuis le commencement. — Depuis la première citation, pourrais-je dire : je les ai circonvenus; — j'ai joué avec eux au revenant autour des buissons[1]; je les ai cajolés; et si je ne leur ai pas joué un bon tour, Inch-Grabbit et James Howie n'ont qu'à le dire eux-mêmes : Howie, un procureur! Je n'ai pas voulu aller les trouver de but en blanc avec notre brave jeune fiancé, pour qu'ils nous tinssent la main haute. Non, non; je leur ai fait peur de nos méchans tenanciers et des Mac-Ivors qui ne sont pas encore bien tranquilles, si bien qu'ils n'osaient plus passer le seuil de leur porte après le coucher du soleil, pour quelque cause que ce fût, de peur que John Heather-Blutter ou quelque autre va-de-bon-jeu, ne prît leur pourpoint pour point de mire. Puis, d'un autre côté, je leur ai rebattu les oreilles du colonel Talbot. — Voudraient-ils tenir la dragée trop haute pour l'ami du duc? ne savaient-ils pas qui était le maître? n'en avaient-ils pas assez vu par le triste exemple de maint pauvre diable malavisé?

— Qui a été à Derby, par exemple, monsieur Macwheeble? lui dit le colonel tout bas.

(1) *Boggle about the bush*, espèce de jeu de *cache-cache*. Celui qui fait le revenant cherche les autres qui se cachent derrière les buissons, etc. Le bailli veut dire qu'il s'est familiarisé avec Inch-Grabbit et Howie, et qu'il a joué au plus fin avec eux.

— Oh! chut! colonel, pour l'amour de Dieu, laissez cette mouche tranquille sur la muraille [1]. Il y a bien des honnêtes gens qui ont été à Derby; et, ajouta Macwheeble en regardant le baron qui semblait rêver profondément, — il ne faut pas parler de corde dans....

Le baron sortit de sa rêverie comme en sursaut, prit Macwheeble par le bouton de son habit, et le conduisit dans l'embrasure profonde d'une fenêtre, d'où il ne parvint aux oreilles des autres personnes présentes que des fragmens de leur conversation. Il était certainement question de parchemins et de papier timbré, car quoique ce fût son patron qui l'entretînt, et son patron redevenu propriétaire, aucun autre sujet n'aurait pu absorber au même degré l'attention respectueuse du bailli.

— Je comprends parfaitement Votre Honneur; cela peut se faire aussi facilement qu'on obtient un jugement par défaut.

— A elle et à lui après mon décès, et à leurs héritiers mâles; mais de préférence à leur second fils, si Dieu leur en accorde deux; lequel second fils portera le nom et les armes de Bradwardine-Bradwardine, sans autre nom et sans autres armoiries.

— Fort bien, Votre Honneur. J'en ferai un petit croquis ce matin: il n'en coûtera qu'un acte de démission *in favorem*, et je le préparerai pour le prochain terme à la cour de l'Echiquier [2].

Cette conversation particulière terminée, le baron fut appelé à faire les honneurs de Tully-Veolan à de nouveaux hôtes. C'étaient le major Melville de Cairnvreckan et le révérend M. Morton, suivis de deux ou trois autres connaissances du baron, auxquelles on avait fait confidence de sa réintégration dans le domaine de ses pères.

On entendit aussi les cris de joie des paysans dans la cour. M. Saunderson, qui depuis plusieurs jours avait gardé le secret avec une louable discrétion, avait donné pleine carrière à sa langue en voyant arriver les voitures.

Mais pendant qu'Edouard recevait le major avec politesse, et donnait à M. Morton des marques d'attachement et de reconnaissance, son beau-père semblait un peu gêné, ne sachant trop comment il pourrait remplir les devoirs de l'hospitalité envers ses hôtes, et encourager la joie de ses tenanciers. Lady Emilie

(1) *Let that flee stick i' the wa*; proverbe écossais qui revient à peu près au nôtre: « N'éveillez pas le chat qui dort! »

(2) Tribunal où se jugent toutes les affaires de revenus, de finances, etc.

le tira de cet embarras en lui disant que, quoiqu'elle fût loin de pouvoir représenter mistress Edouard Waverley en bien des choses, elle espérait toutefois que le baron approuverait les préparatifs qu'elle avait faits dans l'attente d'un si grand nombre d'hôtes; et que ceux-ci se trouveraient accueillis d'une manière qui ne serait pas tout-à-fait indigne de l'ancienne hospitalité de Tully-Veolan. Il est impossible de décrire le plaisir que cette assurance fit au baron. Avec un air de galanterie qui tenait à la fois de la raideur d'un laird écossais et de la courtoisie d'un officier français, il offrit le bras à l'aimable dame pour la conduire dans la grande salle à manger, où il entra à la tête du reste de la compagnie, d'un pas qui tenait le milieu entre une enjambée et un pas de menuet.

Grâces aux instructions et au zèle de Saunderson, tout, dans cette pièce, ainsi que dans les autres, était arrangé, autant qu'il avait été possible, de la même manière qu'autrefois. Lorsque de nouveaux meubles avaient été nécessaires, on avait eu soin de les assortir aux anciens. Le baron remarqua pourtant une addition à l'ameublement, qui lui fit venir les larmes aux yeux: c'était un grand tableau représentant Fergus Mac-Ivor et Waverley en costume de Montagnards. Le lieu de la scène était un défilé sauvage des montagnes, et sur l'arrière-plan on voyait descendre le clan des Mac-Ivors. Ce tableau, fait d'après une esquisse qu'un jeune dessinateur plein de talent avait tracée à Edimbourg, avait été exécuté en grand par un habile peintre de Londres. Raëburn [1] lui-même, dont les Chefs écossais semblent vivans sur la toile, n'aurait pu mieux traiter ce sujet. Le caractère ardent, fier et impétueux du malheureux Chef de Glennaquoich, contrastait d'une manière frappante avec l'air enthousiaste, mais abstrait et rêveur, de son ami plus heureux. A côté étaient suspendues les armes qu'Edouard avait portées dans la malheureuse guerre civile. Ce tableau excita l'admiration générale, et fit naître une émotion plus profonde encore.

Cependant, malgré de touchans souvenirs et l'admiration d'un chef-d'œuvre, manger est une chose indispensable; et le baron, se plaçant au bas bout de la table, voulut que lady Emilie en fît les honneurs, afin, dit-il, de donner une leçon au jeune couple. Après avoir rêvé un moment au moyen de résoudre la question

(1) Peintre distingué d'Edimbourg; Raëburn a fait, entre autres, un beau portrait de sir Walter Scott, qui décorait le salon de M. Constable.

de préséance entre l'Eglise presbytérienne et l'Eglise épiscopale d'Ecosse, il pria M. Morton, comme étranger, de bénir la table, en faisant observer que M. Rubrick, qui était *de la maison*, dirait les grâces pour remercier le ciel des faveurs distinguées qu'il en avait reçues.

Le dîner fut excellent; Saunderson servait en grand costume avec tous les anciens domestiques qu'on avait réunis, excepté un ou deux dont on n'avait plus entendu parler depuis l'affaire de Culloden. Les caves du baron avaient été garnies d'un vin qui fut proclamé délicieux, et l'ours de la fontaine versa d'excellent punch à l'eau-de-vie, pour cette soirée seulement, au bénéfice de la classe inférieure.

Lorsqu'on eut desservi, le baron, au moment de proposer un *toast*, jeta tristement les yeux sur le buffet, quoique encore chargé de la plus grande partie de sa vaisselle d'argent, qu'on était parvenu à sauver du pillage, ou qui avait été rachetée aux soldats par les gentilshommes du voisinage, et rendue de bon cœur au propriétaire.

— Dans le temps actuel, dit-il, on doit s'estimer heureux quand on a conservé sa vie et ses biens : cependant à l'instant de proposer ce *toast*, je ne puis m'empêcher de regretter un meuble de famille, lady Emilie; — un *poculum potatorium*, colonel Talbot.

Ici le baron se sent toucher doucement l'épaule; il se retourne, et voit dans les mains de son majordome, *Alexander ab Alexandro*, la fameuse coupe de Saint-Duthac, le bienheureux ours de Bradwardine. Je ne sais si la restitution de son domaine lui avait causé plus de joie. — Sur mon honneur, dit-il, on pourrait presque croire aux *brownies* [1] et aux fées en votre présence, lady Emilie.

— Je suis charmé, dit le colonel Talbot, d'avoir eu le bonheur de pouvoir vous rendre cet antique meuble de famille, et de vous donner par là une preuve du vif intérêt que je porte à tout ce qui tient à mon jeune ami Edouard. Mais pour que vous ne preniez pas mon Emilie pour magicienne, ni moi pour sorcier, ce qui n'est pas une plaisanterie en Ecosse, il est bon que vous sachiez que votre ami Frank Stanley, qui a été saisi d'une fièvre

(1) *Le Brownie* est un lutin domestique qui veille surtout au *mobilier* d'une maison d'Ecosse; mais il n'est mentionné ici qu'en passant. Nous aurons l'occasion de consacrer une plus longue note à cette espèce de dieu lare, qui est également connu en Irlande.

de *Tartane* depuis qu'Edouard lui a raconté ses histoires sur les mœurs antiques de l'Ecosse, nous avait fait, à son tour, la description de cette coupe remarquable. Spontoon, mon domestique, qui, comme tous les vieux soldats, observe beaucoup et parle peu, me dit ensuite qu'il croyait avoir vu la pièce de vaisselle d'argent dont M. Stanley avait parlé, entre les mains d'une certaine mistress Nosebag, qui, ayant été jadis femme d'un brocanteur, avait trouvé l'occasion, pendant les scènes fâcheuses qui se sont passées récemment en Ecosse, de revenir un peu à son ancien commerce, ce qui fit passer en sa possession la partie la plus précieuse des dépouilles de toute l'armée. Vous vous imaginez bien que la coupe fut aussitôt achetée, et je m'estimerai très heureux si je puis croire qu'elle n'a pas diminué de prix à vos yeux parce que le colonel Talbot a contribué à vous la faire retrouver.

Une larme du baron se mêla au vin qu'il versa dans la coupe pour proposer un *toast* de reconnaissance au colonel Talbot et à la prospérité des maisons réunies de Waverley-Honour et de Bradwardine.

Il me reste à dire que, comme jamais souhait n'avait été plus sincère, jamais vœu, eu égard à l'instabilité des choses humaines, n'a été plus heureusement accompli.

CHAPITRE LXXII.

Post-scriptum qui aurait dû être la préface.

Voila notre voyage terminé, ami lecteur; et si la patience ne vous a jamais manqué en parcourant les feuilles qui précèdent, le contrat a été strictement exécuté en ce qui vous concerne. Cependant, l'exemple du cocher qui a reçu le prix de sa course, je ne vous quitte pas encore, et je présente, avec toute l'humilité convenable, à votre générosité, une pétition pour obtenir de vous encore une bagatelle. Au surplus, il vous est aussi permis de jeter de côté le volume du pétitionnaire, que de fermer votre porte au nez du cocher.

Ce chapitre aurait dû servir de préface; mais deux raisons

m'ont déterminé à lui donner la place qu'il occupe. Premièrement, la plupart des liseurs de romans, comme ma propre conscience me le rappelle, sont très enclins au péché d'omission, pour ce qui est des préfaces ; secondement, c'est une coutume assez générale, dans cette classe de lecteurs, de commencer un ouvrage par le dernier chapitre ; de sorte, après tout, que ces observations, reléguées à la fin de mon histoire, n'en ont que plus de chance d'être lues en leur lieu et place.

Il n'est pas de nation en Europe qui, dans le cours d'un demi-siècle ou guère plus, ait éprouvé un changement aussi complet que le royaume d'Ecosse. On doit compter, parmi les causes premières de ces innovations, les effets de l'insurrection de 1745, l'abolition de la puissance patriarcale des chefs de clan et de la juridiction féodale des barons et de la noblesse des Basses-Terres ; enfin l'entière extinction du parti jacobite, qui, ne voulant ni se confondre avec les Anglais, ni adopter leurs usages, se fit long-temps un point d'honneur de conserver les mœurs et les antiques coutumes écossaises. L'accroissement progressif des richesses et l'extension du commerce ont depuis contribué à rendre les Ecossais de nos jours aussi différens de leurs ancêtres que les Anglais actuels diffèrent de ceux qui vivaient sous la reine Elisabeth.

Les effets de tous ces changemens, en ce qui concerne les opinions et l'économie politique, ont été retracés avec beaucoup de talent et de précision par lord Selkirk [1] ; mais, quoique cette révolution importante se soit faite d'une manière très rapide, elle n'a pu s'opérer que par degrés ; et, de même que ceux qui suivent le courant d'un fleuve profond et tranquille, nous ne nous apercevons des progrès que nous avons faits qu'en fixant les yeux sur le point déjà éloigné d'où nous sommes partis.

Ceux de nos contemporains qui peuvent se rappeler les vingt ou vingt-cinq dernières années du dix-huitième siècle, reconnaîtront la vérité de cette assertion, surtout s'ils ont été liés avec quelques membres de ces familles qu'on appelait, dans mon jeune temps, *les gens du vieux levain*, à cause de leur attachement fidèle, quoique sans espoir, à la maison de Stuart. Cette race a presque entièrement disparu aujourd'hui, et l'on a vu

(1) *Observations on the Highlands and emigration.* Voyez aussi l'introduction de *la Légende de Montrose.*

disparaître avec elle beaucoup de préjugés absurdes sans doute, mais en même temps plusieurs exemples vivans de l'hospitalité, de la vertu, de l'honneur antique des Ecossais, et d'un attachement singulier et désintéressé aux principes de loyalisme qu'ils avaient reçus de leurs pères.

Le hasard a voulu, quoique je ne sois pas né parmi les Montagnards, — ce qui peut servir d'excuse aux fautes nombreuses que j'ai pu commettre en me servant de leur langue, — que j'aie passé mon enfance et ma jeunesse au milieu de personnes telles que celles dont je viens de parler. C'est pour conserver quelque idée de ces anciennes mœurs dont j'ai vu l'anéantissement total, que j'ai reproduit dans des scènes imaginaires, et attribué à des personnages fictifs, une partie des évènemens que j'avais entendu raconter par ceux qui y avaient figuré comme acteurs. En effet, les évènemens les plus romanesques de cette histoire sont précisément ceux qui sont fondés sur des faits réels. La réciprocité de services entre un Montagnard et un officier supérieur de l'armée du roi, et la manière hardie dont celui-ci fait valoir ses droits, pour rendre au premier le bon office qu'il en avait reçu, sont des incidens littéralement vrais ; l'accident du coup de fusil arriva à une dame de noble naissance, morte depuis peu, et qui fit la réponse héroïque prêtée ici à Flora. Il n'est pas un des gentilshommes qui furent obligés de se cacher après la bataille de Culloden, qui ne pût raconter des aventures aussi étranges et aussi extraordinaires que celles de mes héros : la fuite de Charles-Edouard lui-même en serait l'exemple le plus remarquable et le plus frappant.

Tout ce qui concerne la bataille de Preston et l'escarmouche de Clifton a été pris dans les relations de témoins occulaires pleins d'intelligence, et rectifié sur l'*Histoire de la Rébellion* par feu le respectable auteur de *Douglas* [1]. Les gentilshommes écossais des Basses-Terres et les personnages subalternes sont donnés ici, non pour des portraits individuels, mais comme le tableau des mœurs générales de cette époque, dont j'ai vu quelques traces dans ma jeunesse, et dont le surplus m'a été transmis par la tradition.

Mon but a été de peindre ces caractères, non par une caricature exagérée du dialecte national, mais par leurs habitudes,

(1) J. Home.

leurs mœurs et leurs sentimens, de manière à rivaliser de loin avec ces admirables portraits irlandais que nous devons à miss Edgeworth, et si différens de ces « Teagues » [1] et de ces « chères joies, » qui, offrant entre eux la plus parfaite ressemblance de famille, occupaient depuis si long-temps le territoire du drame et du roman.

Je n'ai pas cependant une grande confiance dans la manière dont j'ai exécuté mon plan ; j'étais même si peu satisfait de mon ouvrage, que je l'avais mis de côté sans l'avoir fini, et que je ne l'ai retrouvé que par hasard parmi d'autres papiers de rebut, dans une vieille armoire où il était resté égaré plusieurs années, et dans les tiroirs de laquelle je cherchais quelques objets dont un ami avait besoin pour la pêche. Dans cet intervalle, il a paru sur des sujets semblables deux ouvrages sortis de la plume de deux dames dont le génie fait honneur à leur patrie ; je veux parler de *Glenburnie*, par miss Hamilton, et du dernier *Traité sur les Superstitions des Montagnards*. Mais *Glenburnie* ne fait connaître que les mœurs pastorales d'Ecosse, en les peignant, il est vrai, avec une fidélité frappante ; et le livre de la spirituelle mistress Grant de Laggan, sur nos traditions nationales, ne ressemble en rien au récit imaginaire que j'ai essayé de composer.

Je voudrais me persuader que mon ouvrage ne sera pas sans intérêt pour le lecteur. Les vieillards y retrouveront des scènes dont ils furent témoins dans leur jeunesse, et des caractères qu'ils ont connus ; et la génération qui s'élève pourra se faire quelque idée des mœurs de ses ancêtres.

Cependant je regrette que la tâche de retracer ce tableau des mœurs de notre pays, de ces mœurs qui disparaissent, n'aît pas occupé la plume du seul auteur écossais capable de s'en acquitter avec succès, — de cet auteur si éminemment distingué dans les sentiers fleuris de la littérature, et dont les esquisses du colonel Caustic et d'Umphraville sont si bien nuancées des plus beaux traits de notre caractère national. J'aurais eu plus de plaisir à le lire que je n'en éprouverai dans l'orgueil d'un succès, en supposant que les pages précédentes me procurent cette gloire enviée.

M'étant déjà écarté de l'usage en plaçant ces réflexions à la

(1) Nom du personnage d'un vieux roman ; « chères joies, » est une allusion au style langoureux des anciens ouvrages de ce genre.

fin de l'ouvrage qui les a inspirées, je risquerai de violer encore une fois les formes en terminant le tout par une dédicace:

CES VOLUMES

ÉTANT RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉS

A

NOTRE ADDISSON ÉCOSSAIS,

HENRY MACKENZIE,

PAR

UN ADMIRATEUR INCONNU

DE

SON GÉNIE.

FIN DE WAVERLEY.

NOTES DE WAVERLEY.

(*a*) *Page* 33.

Hélas! ce costume si distingué, si *comme il faut* en 1805, est devenu aussi suranné que l'auteur de *Waverley* lui-même depuis cette époque! L'homme à la mode qui me lira voudra bien substituer à ce costume un gilet brodé en velours ou en soie pourpre et un habit de la couleur qui lui plaira.

(*c*) *Page* 36.

Où le chevalier de Saint-Georges, autrement appelé le vieux Prétendant, tenait sa cour dans son exil, suivant que les circonstances l'obligeaient à changer de résidence.

(*d*) *Page* 37.

Ce fut long-temps l'oracle des gentilshommes de province du parti Tory. L'ancienne *Lettre-Gazette (news-letter)* était manuscrite et copiée par des commis qui l'adressaient aux souscripteurs. Le politique qui compilait les nouvelles allait chercher ces renseignemens dans les cafés, et demandait souvent une gratification additionnelle en considération de la dépense extraordinaire que lui causait la fréquentation de ces lieux à la mode.

(*e*) *Page* 51.

Cette tradition existe dans la famille noble de Bradshaigh, propriétaire de Haigh-Hall, dans le comté de Lancastre, où l'on m'a dit que l'évènement est peint sur les vitraux d'une fenêtre gothique. La ballade allemande du *noble Moringer* est fondée sur une légende semblable. Mais sans doute ces incidens devaient se renouveler maintes fois à une époque où les distances et le défaut de communications faisaient circuler et croire trop légèrement de fausses nouvelles sur les croisés de la Terre-Sainte.

Page 64 (fin du chapitre v).

Ces chapitres d'introduction ont été beaucoup critiqués comme ennuyeux et inutiles. On y trouve cependant quelques incidens que l'auteur n'a pu prendre sur lui de retrancher.

(*g*) *Page* 155. — Tite-Live.

Le même attachement pour cet auteur classique fut, dit-on, véritablement témoigné, comme dans le roman, par un malheureux jacobite de cette funeste époque. Il s'était échappé de sa prison, d'où il ne devait sortir que pour être jugé à la hâte, et condamné à coup sûr. Il se laissa reprendre auprès de la prison même où il rôdait, sans pouvoir en donner d'autres raisons que celle de recouvrer son cher *Tite-Live*. J'ai le regret d'ajouter que tant de simplicité ne suffit pas pour faire excuser son crime de rébellion; il fut condamné et exécuté.

(*h*) *Page* 71. — Nicolas Amhurst.

Nicolas Amhurst, fameux écrivain politique qui dirigea pendant plusieurs années une feuille appelée le *Crafssman*, sous le pseudonyme de *Caleb d'Anvers*. Il était dévoué au parti jacobite et seconda habilement les attaques de Pulteney contre sir Robert Walpole. Il mourut en 1742, négligé de ses puissans protecteurs, et dans la plus triste indigence.

« Amhurst survécut au pouvoir de Walpole, et il était en droit d'attendre une récompense. Si nous excusons Bolingbroke qui n'avait sauvé que les débris de sa fortune, nous serions embarrassé de justifier Pulteney, qui aurait pu si facilement donner à cet homme un revenu considérable. Toute sa générosité pour Amhurst alla jusqu'à une barrique de Bordeaux. Il mourut, dit-on, de chagrin, et fut enseveli aux dépens de son honnête imprimeur Richard Franklin. »

(*Examen des caractères de Lord Chesterfield.*)

(*i*) *Page* 74. — Le colonel Gardiner.

J'ai maintenant donné en entier dans le texte le nom de cet homme excellent et brave, et je vais copier ici le récit de sa conversion remarquable, telle que la raconte le docteur Doddridge.

« Ce mémorable évènement, dit le pieux écrivain arriva vers le milieu de juillet 1719. Le major avait passé la soirée (et, si je ne me trompe, c'était le dimanche), en joyeuse compagnie et avait un malheureux rendez-vous avec une femme mariée qui l'attendait à minuit précis. On se sépara à onze heures, et le major ne jugeant pas convenable d'anticiper l'heure désignée, monta dans sa chambre pour tuer le temps, peut-être avec quelque livre amusant, ou d'une autre manière. Mais le hasard voulut qu'il prît un livre de religion que sa bonne mère ou sa tante avait à son insu glissé dans son porte-manteau. C'était, si je m'en souviens bien, *le Soldat chrétien*, ou *le Ciel emporté d'assaut*, composé par M. Thomas Watson. S'imaginant, d'après le titre, qu'il y trouverait quelques phrases de sa profession *spiritualisées* d'une façon risible, il résolut de le parcourir, mais sans y faire une grande attention. Cependant ce livre, tenu négligemment dans sa main, produisit sur son esprit (Dieu seul peut-être sait comment!) une impression telle qu'il en résulta une série de conséquences les plus heureuses et les plus importantes. Il crut voir tomber sur le livre une clarté extraordinaire qu'il s'imagina d'abord provenir de quelque accident de sa chandelle; mais levant les yeux, il lui sembla voir, à son grand étonnement, là, devant lui, une représentation visible de notre Seigneur Jésus-Christ sur la croix et entouré d'une auréole; il lui sembla entendre une voix, ou comme une voix qui lui disait (car il n'était pas très certain des paroles): « Ah, pécheur! ai-je tant souffert pour toi, et tu me récompenses ainsi! » Frappé d'un si étrange phénomène, il lui resta à peine un mouvement de vie; il tomba dans son fauteuil et y fut plongé dans une insensibilité dont il ignora la durée. »

« Pour ce qui est de cette vision, dit l'ingénieux docteur Hibbert, l'apparition de notre Seigneur sur la croix et ses paroles imposantes ne peuvent être considérées que comme des réminiscences d'images qui provenaient de quelques exhortations pressantes au repentir, que le colonel pouvait avoir par occasion lues ou entendues. Comment se fit-il que ces idées furent rendues aussi frappan-

tes que des impressions réelles, c'est ce que nous ne saurions expliquer, faute de renseignemens. Cette vision fut certainement suivie d'une des conséquences les plus importantes, relativement à la foi du chrétien, — la conversion du pécheur. Aussi jamais récit isolé n'a peut-être plus contribué que celui-ci à confirmer l'opinion superstitieuse que de semblables apparitions ne peuvent avoir lieu sans la volonté expresse de la divinité. »

Le docteur Hibbert ajoute en note : « Un peu avant sa vision, le colonel Gardiner avait fait une violente chute de cheval. Son cerveau avait-il reçu quelque atteinte de cet accident, qui pût le prédisposer à cette hallucination spirituelle ? » (*Philosophie des apparitions*, par Hibbert. Édimb. 1824, p. 190.)

(*k*) *Page* 75. — Les auberges d'Écosse.

Même dans ma jeunesse, certains vieux aubergistes s'attendaient toujours à la courtoise invitation de partager le repas du voyageur ou du moins la liqueur qu'il demandait. En retour, Mon Hôte était toujours pourvu des nouvelles du pays, et par-dessus le marché il était probablement un peu original. Parmi les Bonifaces d'Ecosse, c'était assez communément sur la pauvre femme que retombaient tous les soins du ménage et du service.

Il y avait autrefois à Édimbourg un gentilhomme de bonne famille qui condescendit, comme moyen d'existence, à devenir le maître nominal d'un café, lequel était un des premiers qu'on eût ouvert dans la métropole calédonienne. Selon l'usage, il était entièrement administré par la soigneuse et industrieuse mistress B. —, pendant que le mari s'occupait de la chasse et de la pêche, sans se casser la tête des soins de la maison. Un jour que le feu avait pris au café, on rencontra le mari qui montait la rue nommée *High-Street* avec son fusil et ses lignes ; il répondit d'un air calme à quelqu'un qui lui demandait des nouvelles de sa femme, « que la pauvre ménagère cherchait à sauver quelques paniers de vaisselle, et quelques registres. » Ces registres étaient ceux qui lui servaient pour l'administration de sa maison.

Il y avait encore, du temps de ma jeunesse, maints vieux Écossais qui comptaient parmi les plaisirs d'un voyage, celui de causer avec Mon Hôte. Mon Hôte ressemblait souvent par son humeur originale à Mon Hôte de la Jarretière, dans les Joyeuses Femmes de Windsor ; ou à *Blague du George* dans *le Diable d'Edmonton*. Quelquefois l'hôtesse prenait part à l'entretien. De toutes les manières, il fallait faire attention à l'un et à l'autre sous peine d'être vu de mauvais œil et peut-être en butte à un bon mot, comme dans l'occasion suivante.

Une joyeuse dame, qui (il n'y a pas soixante ans) tenait le principal caravansérail de Greenlaw, dans le comté de Berwick, eut l'honneur de recevoir sous son toit un très digne ecclésiastique avec trois fils de sa profession, ayant tous charge d'âmes. Soit dit en passant, aucun des quatre ne passait pour très fort en chaire. Après le dîner, le digne ministre, dans l'orgueil de son cœur, demanda à mistress Buchan si elle avait jamais reçu chez elle semblable compagnie. « Me voici, moi d'abord, dit-il, ministre en fonctions de l'Eglise d'Écosse ; et voici mes trois fils, chacun d'eux ministre en fonctions de la même Église. — Convenez, mère Buchan, que vous n'avez jamais reçu semblable compagnie dans votre maison. » Cette question n'avait été précédée d'aucune invitation pour s'asseoir et prendre un verre de vin, ou autre chose, de sorte que mistress Buchan répondit d'un ton

sec : « En vérité, monsieur, je ne puis au juste dire que j'aie jamais reçu compagnie semblable dans ma maison, excepté une fois, en l'an 1745, lorsque je reçus un joueur de cornemuse des montagnes avec ses trois fils, joueurs de cornemuse comme lui; *et du diable s'ils pouvaient jouer un air à eux quatre!* »

(*l*) *Page* 81.

Aucune maison n'est particulièrement décrite sous le nom de Tully-Veolan; mais diverses anciennes maisons écossaises répondent à cette description. La maison de Warrender sur Burntsfield Links, et celle d'Old-Ravelston, qui appartiennent, la première à sir George Warrender, la seconde à sir Alexander Keith, ont fourni plusieurs traits du texte. La maison de Dean, près d'Édimbourg, a aussi quelques points de ressemblance avec Tully-Veolan. Cependant on m'a dit que la maison de Grandtully ressemble encore plus à la maison du baron de Bradwardine qu'aucune des autres.

(*m*) *Page* 82.

On peut voir à Ravelston un jardin semblable, qu'a judicieusement conservé le bon goût de mon parent et ami sir Alexander Keith, chevalier-maréchal d'Écosse. Ce jardin, aussi bien que la maison, est moins étendu que ne sont supposés l'être le jardin et la maison du baron de Bradwardine.

(*n*) *Page* 85.

C'est un véritable fragment d'une ancienne ballade avec un léger changement dans les deux derniers vers.

(*o*) *Page* 88.

J'ignore depuis quand est tombée en désuétude l'ancienne coutume anglaise d'entretenir des fous. Swift a fait l'épitaphe du fou du comte de Suffolk :

« *Whose name was Dickie Pearce.* »
« Dont le nom était Richard Pearce. »

En Écosse, cet usage subsista jusqu'à la fin du dernier siècle. On conserve au château de Glammis le costume d'un de ces bouffons, très élégant, et orné de nombre de clochettes. Il n'y a pas plus de trente ans qu'il y avait un fou près du buffet d'un grand seigneur d'Écosse. Il se mêlait quelquefois à la conversation; mais il poussa la plaisanterie trop loin en faisant des propositions à une des jeunes demoiselles de la famille, et en faisant publier les bans de leur mariage dans l'église.

(*p*) *Page* 94.

Après la révolution de 1688, et dans certaines occasions où les presbytériens avaient été extraordinairement excités contre leurs adversaires, les ecclésiastiques *épiscopaux*, qui étaient généralement des *non-jureurs*, étaient exposés à être *foulés* (*mobbed*), comme nous dirions aujourd'hui, ou *populacés* (*rabbled*), comme on disait alors. On voulait par là leur faire expier leurs hérésies politiques. Mais, malgré le souvenir des persécutions de Charles II et de son frère, qui pouvait exaspérer les presbytériens, on ne peut guère citer de plus grandes méchancetés que celles qu'on trouve dans le texte.

(*q*) *Page* 98.

Southey, Madoc.

(*r*) *Page* 99. — LA COUPE DE L'ÉTRIER.

Stirrup-cup, *la coupe de l'étrier*. Je puis dire ici que dans ma jeunesse ces libations étaient encore à la mode. Après avoir pris congé de son hôte, on allait souvent finir la soirée au *clachan* ou village, dans les *entrailles* d'une taverne. Celui qui vous avait reçu chez lui vous accompagnait toujours pour prendre sa part de la coupe de l'étrier, ce qui occasionait souvent une longue débauche.

Le *poculum potatorium* du brave baron, son bienheureux ours, a un prototype dans le vieux et beau château de Glammis, si riche en souvenir des anciens temps. C'est une coupe d'argent massif doré, en forme de lion, et contenant environ une pinte de vin. La forme de cette coupe fait allusion au nom de famille des Strathmore, Lion, et chaque fois qu'on la montre, il est nécessaire de la vider en l'honneur du comte. L'auteur pourrait peut-être avoir quelque honte de raconter qu'il a eu l'honneur de vider le contenu du lion, et le souvenir de cet exploit lui suggéra l'histoire de l'ours de Bradwardine. Dans la famille de Scott de Thirlestane (non pas de Thirlestane dans la forêt, mais de Thirlestane dans le Roxburghshire), on a long-temps conservé une coupe du même genre, de la forme d'une botte. Chaque hôte était obligé de la vider à son départ; si le nom du convive était Scott, l'obligation était d'autant plus sacrée.

Quand le maître d'une hôtellerie présentait à ses hôtes le *deoch an doruis*, c'est-à-dire le coup de la porte ou la coupe de l'étrier, cette libation n'était pas mise sur la carte. Un savant bailli de Forfar prononça un jugement très sensé sur ce point.

A., cabaretière de Forfar, avait brassé son ale et mis la liqueur à la porte pour la laisser refroidir. La vache de B., voisin de A., vint à passer, et voyant le bon breuvage, fut tentée d'y goûter, et l'avala. Quand A. vint chercher sa liqueur, elle trouva le baquet vide, et à l'air de la vache elle devina comment l'*ale* avait disparu. Elle commença par se venger avec un bâton sur les côtes de l'Io écossaise. Les beuglemens de celle-ci attirèrent B., son maître, qui fit des remontrances à sa voisine irritée; celle-ci y répondit par une demande en dommages-intérêts, pour l'ale que la vache avait bue. B. s'y refusa, et on alla devant C., bailli ou magistrat en exercice. C. entendit le cas patiemment, et ensuite demanda à la plaignante A. si la vache s'était assise pour boire, ou avait bu debout. La plaignante répondit qu'elle n'avait point vu commettre le délit, mais qu'elle supposait que la vache avait bu en restant sur ses pieds, en ajoutant que si elle avait été là, elle lui aurait appris à s'en servir utilement. Alors le bailli déclara solennellement que la vache avait bu le *deoch an doruis*, ou coupe de l'étrier, pour laquelle on ne pouvait rien demander sans violer l'antique hospitalité écossaise.

(*s*) *Page* 100.

On a censuré ceci comme un anachronisme; il faut avouer que l'agriculture n'était pas aussi avancée, il y a soixante ans.

(*t*) *Page* 101.

Suum cuique. Ce fragment de ballade fut composé par André Mac-Donald, l'ingénieux et malheureux auteur de *Vimonda*.

(*u*) *Page* 110.

Les savans en cuisine ne sont pas de l'avis du baron de Bradwardine, et prétendent que cette venaison est sèche et mauvaise, excepté en soupe et en *tranches à l'écossaise.*

(*v*) *Page* 114.

Un Montagnard pieds nus s'appelle un *gillie-wet-foot. Gillie* signifie serviteur, *wet-foot*, pied mouillé.

(*x*) *Page* 115.

Le baron aurait dû se rappeler que le joyeux Allan était du même sang que la maison du noble comte qu'il appelle :

« Dalhousie, ô race antique, ma tige, mon orgueil, mon ornement. »

(*y*) *Page* 122.

L'histoire racontée dans ce chapitre arriva au sud de l'Écosse; mais *cedant arma togæ*, que la robe ait ce qui lui est dû. Ce fut un vieil ecclésiastique qui eut assez de sagesse et de fermeté pour résister à la terreur panique de ses confrères, et qui sauva la malheureuse victime du sort qui l'attendait. Les procès de sorcellerie sont la page la plus triste de l'histoire d'Écosse.

(*z*) *Page* 125.

Quoique les armoiries à double sens soient généralement désapprouvées, elles ont été adoptées dans les armes et les devises de plusieurs honorables familles. Ainsi la devise des Vernons, *ver non semper viret*, est un parfait calembourg, ainsi que celle des Onslows : *Festina lentè.* Le *Periissem ni per-iissem* des Anstruthers, est sujet à la même objection. Un ancien Anstruther, sachant qu'un de ses ennemis à qui il avait donné rendez-vous voulait l'assassiner, le prévint en lui brisant le crâne avec une hache d'armes. Deux bras vigoureux qui brandissent une hache forment le cimier de cette famille, avec la devise : — *Periissem ni per-iissem* (je serais mort, si je *n'étais allé* à travers sa tête avec ma hache d'armes.)

(*aa*) *Page* 130.

Creagh, excursion de pillard, appelée un *raid* sur les frontières.

(*bb*) *Page* 132.

Sornars, mendians importuns, pour désigner ces *hôtes mal venus*, qui exigent par force le logement et les vivres.

(*cc*) *Page* 139.

Mac-Donald de Barrisdale, un des derniers gentilshommes montagnards qui exercèrent en grand le système des déprédations, était un homme instruit et bien élevé. Il avait fait graver sur son sabre ces vers bien connus :

Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis et debellare superbos.

En effet, l'impôt du *black-mail* était, avant 1745, levé par plusieurs chefs de haut rang, qui, en agissant ainsi, prétendaient ne faire que prêter aux lois l'aide de leurs armes, et donner une protection qu'on n'eût pu obtenir des magistrats dans l'état de trouble du pays. J'ai vu des mémoires de Mac-Pherson de Cluny.

chef de cet ancien clan, par lesquels il appert qu'il levait des sommes considérables qui lui étaient volontiers payées par quelques-uns de ses plus riches voisins. Un gentilhomme de ce clan entendant un prédicateur prêcher sur le crime du vol, l'interrompit pour lui dire qu'il pouvait laisser le soin de ces doctrines à Cluny Mac-Pherson, dont la claymore arrêterait le vol bien mieux que tous les sermons de tous les ministres du synode.

(*dd*) *Page* 143.

La garde municipale d'Édimbourg portait encore, il y a quelque temps, la hache du Lochaber dans ses expéditions officielles. Il y avait au dos de la hache un crochet dont se servaient les anciens Montagnards pour s'aider à escalader les murs, en fixant le crochet au mur, et en se soulevant à l'aide du manche. Cette arme, si commune en Écosse, fut, dit-on, apportée de la Scandinavie.

(*ee*) *Page* 148.

Ce n'est pas le *bouleau pleureur*, espèce la plus commune dans les Highlands, mais le bouleau aux feuilles cotonneuses des Lowlands, qui répand ce parfum.

(*ff*) *Page* 151. — Rob-Roy.

Une aventure à peu près semblable arriva à feu M. Abercromby de Tulli-Body, grand-père du lord Abercromby actuel, et père du célèbre sir Ralph. Lorsque ce gentilhomme, qui vécut jusqu'à un âge très avancé, s'établit pour la première fois dans le comté de Stirling, son bétail fut plusieurs fois enlevé par le fameux Rob Roy ou quelques hommes de sa bande. Il fut enfin obligé, après avoir obtenu un sauf-conduit, de rendre au Cateran une visite semblable à celle que Waverley rend à Bean Lean. Rob le reçut avec beaucoup de courtoisie, et lui fit maintes excuses de ce qui était arrivé : C'était, dit-il, l'effet de quelque méprise. M. Abercromby fut régalé de tranches de ses propres bœufs, qui étaient pendus par les pieds dans la caverne ; puis il revint en toute sûreté, après être convenu de payer à l'avenir une petite somme de *black-mail*, moyennant laquelle Rob Roy promit de respecter son bétail et même de remplacer ce que pourraient lui prendre d'autres pillards. M. Abercromby disait que Rob Roy affecta de le considérer comme partisan du roi Jacques, et ennemi sincère de l'Union. Ni l'une ni l'autre de ces circonstances n'était vraie, mais le laird ne jugea pas à propos de dissuader son hôte, de peur de s'attirer une dispute politique dans une telle situation. J'ai entendu raconter cette anecdote par le vénérable laird lui-même, il y a bien des années (à peu près en 1792).

(*gg*) *Page* 159.

Tel fut le régal offert par Rob Roy au laird de Tulli-Body.

(*hh*) *Page* 161. — Le bon gibet de Crieff.

Ce fameux gibet existait encore le siècle dernier à l'extrémité occidentale de la ville de Crieff, dans le Perthshire. Nous ne saurions dire avec certitude au lecteur pourquoi ce nom de *bon* gibet, mais on prétend que les Montagnards ne passaient pas sans toucher leur toque près de cet endroit fatal à plus d'un des leurs, et sans s'écrier : *Dieu le bénisse, et le diable vous emporte !* On a donc pu l'appeler *bon*, comme étant une espèce de place amie qui attendait ceux que leur destin appelait à y mourir.

(*ii*) *Page* 162. — Les Caterans.

L'histoire du fiancé enlevé par des Caterans le jour de ses noces est fondée sur un récit que le feu laird de Mac-Nab fit à l'auteur il y a plusieurs années. Enlever des personnes des Basses-Terres et les mettre à rançon était une pratique commune des Highlanders, comme c'en est une, dit-on, encore aujourd'hui chez les bandits du sud de l'Italie. Dans l'histoire en question, un parti de Caterans enleva le fiancé et le transporta dans une caverne du mont Schihallion. Le jeune homme attrapa la petite-vérole avant que l'on fût d'accord sur sa rançon; et, soit grâce à l'air frais de la caverne, soit grâce à l'absence de tout médecin, ce que Mac-Nab n'assurait pas, le prisonnier fut guéri; sa rançon fut payée; il fut rendu à ses amis et à sa fiancée; mais il regarda toujours les voleurs montagnards comme lui ayant sauvé la vie, par la manière dont ils avaient traité sa maladie.

(*kk*) *Page* 164.

Les Écossais comptent largement quand il s'agit de leur pays et de leur boisson. La pinte écossaise correspond à quatre pintes anglaises : quant à leur monnaie, on connaît le distique :

Comment ces coquins-là ne seraient-ils pas fous!
Leur livre ne vaut que vingt sous.

(*ll*) *Page* 168.

C'est ce qui arriva maintes fois. Ce ne fût qu'après la destruction complète du système des clans, après 1745, qu'on put trouver des acheteurs qui offrissent un prix raisonnable pour les domaines séquestrés en 1716. Ils furent alors vendus par les créanciers de la compagnie des *constructions de York* (York *building-company*) qui en avait acheté du gouvernement le tout ou la plus grande partie à un prix très bas. Même alors, la prévention du public en faveur des héritiers des familles dépossédées mit plus d'un obstacle à la vente projetée.

(*mm*) *Page* 169. — Politique des Hoghlands.

La politique attribuée à Mac-Ivor fut réellement celle de plusieurs Chefs des montagnes, et en particulier du célèbre lord Lovat, qui joua ce rôle de finesse dans tous ses développemens. Le Chef des Mac-Intosh était aussi capitaine d'une *compagnie indépendante*, mais il appréciait trop les douceurs de la solde pour courir le risque de la perdre pour la cause jacobite. Son épouse belliqueuse leva son clan et se mit à sa tête en 1745, mais le Chef lui-même ne voulut pas se mêler de *la fabrique des rois*, se déclarant pour celui qui donnait au laird de Mac-Intosh « une demi-guinée par jour, et une demi-guinée par matin. »

(*nn*) *Page* 173. — Discipline des Hoghlands.

En explication des manœuvres militaires qui ont lieu au château de Glennaquoich, l'auteur demande la permission de faire remarquer que les Montagnards, non-seulement pratiquaient le maniement de la claymore et du fusil, et les exercices exigeant de la force et de l'adresse, comme dans toute l'Écosse, mais encore qu'ils faisaient une autre sorte d'exercice accommodé à leur costume et à leur façon de faire la guerre. Ils avaient, par exemple, plusieurs manières de

disposer leur plaid, une quand ils voyageaient paisiblement, une autre quand ils croyaient avoir un danger à craindre; une manière de s'y envelopper quand ils s'attendaient à dormir sans interruption, une autre pour être à même de se lever tout-à-coup à la moindre alarme, le pistolet et l'épée à la main.

Avant 1720, le *plaid à ceinture* était celui qui était le plus généralement porté, c'était un plaid dont la portion qui entourait le corps, et celle rejetée sur les épaules, étaient d'une seule pièce. Dans une charge désespérée, le plaid était rejeté; le clan s'avançait sans autre vêtement qu'un arrangement artificiel de la chemise, qui, comme celle des Irlandais, était toujours ample, et en conservant aussi le *sporran-mollach*, ou bourse en peau de chèvre.

Le maniement du poignard et du pistolet faisait aussi partie de l'exercice du Montagnard que l'auteur a vu faire par des hommes qui l'avaient appris dans leur jeunesse.

(*oo*) *Page* 175.

La chair de porc, sous toutes ses formes; a été pendant long-temps en horreur chez les Écossais : ce n'est pas encore aujourd'hui leur mets favori. Le roi Jacques VI porta cette antipathie en Angleterre, et l'on sait qu'il détestait le cochon presque autant que le tabac. Ben Johnson a fait allusion à cette particularité lorsque, dans un de ses *Masques*, l'Égyptien ou bohémien examine la main du roi et dit :

—D'après les signes de cette main vous devez aimer un cheval, un chien, mais nullement le porc.

(*Les Bohémiens métamorphosés.*)

Jacques, pour proposer un banquet au diable, parlait d'un filet de porc avec un plat de morue salée, et une pipe de tabac pour faire la digestion.

(*pp*) *Page* 176. — Table d'un Chef.

En assemblant tant de personnes de tout rang à la même table, mais non pour y manger des mêmes mets, les Chefs conservaient un usage jadis universel en Écosse. Voici ce que dit un voyageur du temps de la reine Élisabeth, nommé Fynes Morrison, qui parle des Basses-Terres d'Écosse où il se trouvait. « Je fus invité chez un chevalier qui avait plusieurs domestiques pour le servir. Ils apportèrent le repas, avec leurs toques bleues sur la tête. La table fut plus d'à moitié couverte de grands plats de soupe, qui contenaient aussi un petit morceau de viande bouillie. Quand tout fut servi, les domestiques s'assirent avec nous; mais sur le haut bout de la table il y avait une volaille avec quelques pruneaux dans le bouillon. » (*Voyages*, pag. 155.)

Jusqu'au milieu du dernier siècle, les fermiers, même de la première classe, dînaient avec leurs journaliers. Les maîtres et les inférieurs étaient séparés par la salière ou quelquefois par une raie de craie en travers de la table. Lord Lovat, qui savait comment flatter la vanité de ses subordonnés et contenir leur appétit, accordait à tout Fraser qui pouvait prétendre au titre de Duinhe-Wassel l'honneur de s'asseoir à sa table; mais en même temps il avait soin que ses jeunes parens n'y prissent pas le goût des friandises étrangères. Sa Seigneurie avait toujours quelque excuse honorable toute prête pour arrêter à une certaine limite

de sa table la circulation des vins et des eaux-de-vie de France, luxe gastronomique propre, selon lui, à amollir le courage de ses cousins.

(*qq*) *Page* 85. — Conan.

Dans les ballades irlandaises sur Fion (le Fingal de Macpherson), on trouve comme dans la poésie primitive de presque tous les peuples, un cycle de héros dont chacun a quelque attribut distinct. Sur ces qualités et sur les aventures de ceux qui les possèdent sont fondés plusieurs proverbes qui ont encore cours dans les Highlands.

Entre tous ces héros, Conan se fait remarquer sous quelques rapports comme une espèce de Thersyte, mais brave et audacieux jusqu'à la témérité. Il avait fait le vœu de ne jamais recevoir un coup sans le rendre. Comme d'autres héros anciens, étant descendu aux enfers, il reçut du démon qui y régnait un soufflet qu'il lui rendit aussitôt, en se servant de l'expression citée dans le texte. Quelquefois le proverbe dit aussi : « Griffe pour griffe, que le diable prenne celui qui a les ongles les plus courts, comme Conan dit au diable. »

(*rr*) *Page* 186.

Le poète des Highlands était presque toujours un improvisateur. Le capitaine Burt en rencontra un chez lord Lovat.

(*ss*) *Page* 189. — Waterfall.

La description de cette cascade est prise de celle de Ledeard, à la ferme de ce nom, au bord septentrional du Loch-Ard, près de la tête du lac, à quatre ou cinq milles d'Aberfoyle. C'est une cascade sur une petite échelle, mais une des plus belles possible. On a justement critiqué l'apparition de Flora avec sa harpe comme trop théâtrale et trop affectée pour la noble simplicité de son caractère; mais on peut accorder quelque chose à son éducation française; car en France on s'occupe beaucoup de tout ce qui peut produire de l'effet.

(*tt*) *Page* 190.

Roderic Morison, appelé Rory Dall, ou Rory l'Aveugle, remplissait les deux fonctions de barde et de *harpiste* dans le clan des Mac-Leod. La tradition a conservé plusieurs de ses poésies.

Depuis long-temps la harpe a cessé d'être cultivée parmi les Montagnards écossais. L'instrument moins poétique de la cornemuse est seul entendu, même dans les Hébrides, ou îles occidentales de l'Écosse; c'est là que se trouvent toujours les bardes et les harpistes les plus renommés.

(*uu*) *Page* 192.

Le jeune et audacieux aventurier Charles-Édouard débarqua à Glenaladale (Moidart), et arbora son étendard dans la vallée de Glenfinnan, ralliant autour de lui les Macdonalds, les Camérons et autres clans moins nombreux. Il y a dans cette vallée un monument avec une inscription latine par le docteur Gregory.

(*vv*) *Page* 192.

Le frère aîné du marquis de Tullibardine, qui, depuis long-temps exilé, revint en Écosse avec Charles-Édouard en 1745.

(*xx*) *Page* 195.

Ce vieux chant gaélique est encore bien connu en Écosse et en Irlande : il fut traduit en anglais et publié, si je ne me trompe, sous les auspices du facétieux Thomas d'Urfey, avec le titre de : *Colley my cow;* c'est-à-dire : « Colley, ma vache. »

(*yy*) *Page* 203.

La blessure faite avec le bois du cerf était regardée comme plus dangereuse que celle de la défense du sanglier :

Un cerf t'a-t-il blessé, tu meurs de l'aventure ;
Mais est-ce un sanglier, ce n'est qu'une blessure.

(*zz*) *Page* 203.

Ce vêtement, qui ressemblait à celui qu'on met aux enfans en Écosse, et qu'on appelle une polonaise, est une ancienne modification du costume des montagnés ; c'était en effet le haubert ou cotte-de-mailles en étoffe, au lieu d'être en anneaux de fer.

(*aaa*) *Page* 203.

Les vieux Montagnards font encore le *deasil* autour des personnes auxquelles ils portent intérêt : tourner autour d'une personne dans la direction opposée, en *Wither-shins* (en allemand *Wider-sins.*) est une sorte de maléfice qui porte malheur. (1).

(*bbb*) *Page* 204.

Ce chant magique, ou à peu près le même, est cité dans l'ouvrage de Reginald Scott sur la sorcellerie.

(*ccc*) *Page* 205.

On the morrow they made their biers,
Of birch and hazelgrey chevy chase.
Sur le matin ils firent leur litière
De branches de bouleaux et de gris noisetiers.

(*ddd*) *Page* 205.

On a quelquefois accusé l'auteur de confondre la fiction avec la vérité. Il croit donc devoir déclarer ici que les circonstances de la chasse décrite dans le texte comme ayant précédé l'insurrection de 1745 sont, autant qu'il peut le savoir, tout-à-fait imaginaires. Mais il est bien connu qu'une grande chasse eut lieu dans la forêt de Brae-Mar, sous les auspices du comte de Mar, à l'époque de la rébellion de 1715. La plupart des chefs montagnards qui prirent part ensuite à cette guerre civile s'y trouvaient.

(*eee*) *Page* 207.

On dit dans les *Basses-Terres : Tel a l'air de chercher la porte qui sait bien où elle est.*

(1) *Wider-sins* est un adverbe qui veut dire *en sens contraire.* Il signifie dans cette note d'occident en orient, sens contraire du cours du soleil.

(*fff*) *Page* 232.

Ces vers forment le refrain d'une vieille ballade, à laquelle Burns a ajouté de nouveaux vers.

(*ggg*) *Page* 232.

Ces vers sont encore anciens et sur l'air, je crois, de *Nous serons malheureux jusqu'au retour de Jacques*, ballade que Burns a aussi amplifiée.

(*hhh*) *Page* 237.

Dans des vers écossais sur l'expédition de Glencairn en 1650, on trouve :

« Nous resterons encore *au milieu des corbeaux*,
Nous banderons nos arcs, nous tirerons le sabre. »

(*iii*) *Page* 237.

L'Oggam est une espèce de l'ancien caractère irlandais. L'idée de la ressemblance entre le celte et le dialecte punique, fondée sur une scène de Plaute, ne fut pas remarquée jusqu'à ce que le général Valencey eût publié sa théorie, long-temps après Fergus Mac-Ivor.

(*kkk*) *Page* 240.

Les jacobites zélés, pendant les mémorables années de 1745 et 1746, entretenaient l'ardeur de leurs partisans par des bruits de descentes de la France en faveur du chevalier de Saint-Georges.

(*lll*) *Page* 241.

L'ancien Montagnard avait une haute idée de sa noblesse et était très jaloux de la faire respecter à tous ceux avec qui il parlait : sa langue abondait en phrases de courtoisie et de complimens ; l'habitude de porter des armes et de faire société avec des gens qui en portaient, rendait une politesse circonspecte particulièrement désirable entre les Montagnards.

(*mmm*) *Page* 302. — Lanterne de Mac-Farlane.

Mac-Farlane-Buat. Le clan de Mac-Farlane, occupant les bruyères du bord occidental du lac Lomond, exerçait de fréquentes déprédations dans les Basses-Terres ; et comme ces excursions se faisaient généralement pendant la nuit, la lune était proverbialement appelée la lanterne de Mac-Farlane. Leur fameux pibroch de *Hoggil-Nam-Bo* indique cette vie de déprédation :

Nous conduisons notre butin
A travers les monts, les bruyères ;
Et lorsque le ciel est serein,
La lune, à la troupe guerrière,
Depuis le soir jusqu'au matin,
Prête sa propice lumière.
Gelée ou vent, pluie ou poussière,
Rien n'arrête l'amour du gain.

(*nnn*) page 305. — Le chateau de Doune.

Cette noble ruine est chère à mon souvenir, parce qu'elle me rappelle une chaîne d'idées qui depuis long-temps ont été douloureusement interrompues.

Doune est dans une belle situation sur les bords du Teith : ce fut un des plus vastes châteaux d'Écosse. Murdock, duc d'Albany, fondateur de ce superbe édifice, fut décapité sur la hauteur de Stirling, d'où il pouvait voir les tours de Doune, monument de sa grandeur déchue.

En 1745, comme il est dit dans le texte, le Chevalier mit garnison à Doune, qui n'était pas alors un château aussi délabré qu'aujourd'hui. Cette garnison était commandée par M. Steward de Balloch, propriétaire près de Callander. John Home, l'auteur de *Douglas*, et quelques autres prisonniers faits par les insurgens à la bataille de Falkirk, avaient été enfermés à Doune, et ils s'en échappèrent d'une manière romanesque. Le poète, qui avait dans le caractère une bonne dose de l'enthousiasme qu'il a prêté au jeune héros de sa tragédie, fut celui qui conçut le projet de l'évasion et inspira le courage de ses camarades. Toute tentative de vive force étant jugée impraticable, ils firent une espèce de corde avec les draps de leurs lits, et se laissèrent glisser jusqu'au bas de la tour. Quatre d'entre eux, et Home lui-même, réussirent à descendre ainsi. Mais la corde se rompit sous le poids du cinquième, qui était un homme grand et puissant. Le sixième, Thomas Barrow, brave Anglais, ami de Home, se hasarda encore à se suspendre à la corde rompue et se laissa tomber quand elle lui manqua. Ses amis adoucirent sa chute; mais il ne s'en foula pas moins une cheville et s'enfonça plusieurs côtes : il fut cependant emporté par ses compagnons de fuite.

Les Montagnards cherchèrent activement leurs prisonniers le lendemain. Un vieillard me disait avoir vu le gouverneur Steward galopant à travers la campagne, à la poursuite des fugitifs,

Piquant des deux, rouge d'impatience;

(*ooo*) *Page* 309.

Les gens de la campagne appellent encore proverbialement *The fifteen* (les quinze), les juges de la *cour suprême des Sessions*, qui sont au nombre de quinze.

(*ppp*) *Page* 309.

To go out (partir, sortir, aller en voyage), était, en Écosse, une phrase convenue pour dire de quelqu'un qu'il avait pris parti pour la rébellion. Les Irlandais disaient dans le même sens : *To go up*, monter. Il y a environ quarante ans on regardait encore comme incivil en Écosse de se servir des mots *rebelle* et *rébellion*, de peur d'offenser quelque individu présent. Les whigs les plus déclarés disaient aussi par courtoisie *le Chevalier*, plutôt que *le Prétendant*, pour parler de Charles-Édouard. Cette courtoisie tacite avait cours dans les sociétés où l'on rencontrait des personnes des deux opinions.

(*qqq*) *Page* 317.

Les comtés de l'Ouest et le pays de Galles étaient généralement jacobites. Mais quoique les grandes familles des Wynnes, des Wyndhams et autres se fussent engagés à joindre le prince Charles s'il débarquait, elles y avaient mis pour condition expresse qu'il serait soutenu par une armée auxiliaire de Français, sans laquelle l'entreprise leur paraissait désespérée. Quelque intérêt qu'elles portassent à la cause du Prince, et quoiqu'elles attendissent l'occasion de se joindre à lui, elles ne se crurent pas obligées de lui tenir parole en ne le voyant accom-

pagné que d'un corps de Montagnards sauvages, parlant un dialecte barbare et portant un costume étrange. L'expédition de Derby leur inspira plus de crainte que d'admiration : mais il est difficile de dire ce qui serait arrivé si la bataille de Preston ou celle de Falkirk avait été gagnée pendant la marche en Angleterre.

(*rrr*) *Page* 320.

La division régna de bonne heure dans la petite armée du Chevalier, non seulement parmi les Chefs indépendans, trop fiers pour céder l'un à l'autre, mais encore entre les Écossais et le gouverneur de Charles, O'Sullivan, Irlandais de naissance, qui avec quelques uns de ses compatriotes de la brigade irlandaise au service du roi de France, avaient auprès de l'*aventurier* un crédit dont étaient jaloux les Montagnards. Ceux-ci ne pouvaient s'empêcher de se considérer comme la principale, ou plutôt la seule force de l'entreprise. Il y eut aussi entre lord Georges Murray et John Murray de Broughton, secrétaire du prince, une querelle qui embarrassa beaucoup les affaires : en général, mille prétentions diverses divisèrent la petite armée et contribuèrent finalement à la détruire.

(*sss*) *Page* 331.

La Doutelle était un vaisseau qui apporta de l'argent et des armes de France pour l'usage des insurgens (1).

(*ttt*) *Page* 334.

J'ai trouvé ces vers, ou d'autres à peu près semblables, dans un vieux *Magazine* de l'époque.

(*uuu*) *Page* 339.

Ils sont dans la pièce touchante de miss Seward, qui commence par ce vers :

Adieu, rocs de Lannow, rendez-vous des orages !

(*vvv*) *Page* 343.

Le corps principal de l'armée montagnarde campa, ou plutôt bivouaqua dans cette partie du *Parc du Roi* qui est située du côté du village de *Duddingston*.

(*xxx*) *Page* 349. — PIÈCE DE CAMPAGNE DE L'ARMÉE DES HIGHLANDS.

Cette circonstance, qui est historique, aussi bien que la description qui la précède, rappellera au lecteur la guerre de la Vendée, dans laquelle les royalistes, composés en général de paysans insurgés, attachaient un intérêt superstitieux à la possession d'une pièce de campagne appelée Marie-Jeanne.

Les Montagnards d'une époque reculée avaient peur du canon, n'étant nullement familiarisés avec son bruit et ses effets. Ce fut par le moyen de trois ou quatre petites pièces d'artillerie que les comtes d'Errol et d'Huntly, sous le règne de Jacques VI, gagnèrent une grande victoire à Glenlivat sur une armée nombreuse de Montagnards, commandée par le comte d'Argyle. A la bataille du pont de la Dee, le général Middleton dut à son artillerie un semblable succès, les Montagnards ne pouvant soutenir la décharge de *la mère du mousquet*,

(1) *La Doutelle* était mieux que cela ; c'était la frégate sur laquelle s'embarqua Charles-Edouard. Il était à supposer que quelques *louis d'or* de France avaient été apportés dans ce bâtiment. Un réfugié irlandais, M. Walsh, avait frété *la Doutelle* et *l'Elisabeth* qui lui servait d'escorte.

comme ils appelaient le canon. Dans une vieille ballade sur la bataille du pont de la Dee, on trouve ces vers :

Lorsque par eux la charge est dirigée,
Les Montagnards sont de braves soldats;
Mais pour combattre en bataille rangée,
Sur eux ne comptez pas.

Pour manier la targe et la claymore,
Les Montagnards sont de braves soldats;
Mais que de loin gronde l'airain sonore,
Ils ne l'attendront pas.

Le bruit, pour eux, est un autre tonnerre
Qui vient soudain de rouler dans les cieux;
Vous les voyez, si pleins d'ardeur naguère,
Pâlir, fermer les yeux.

Mais les Montagnards de 1745 étaient loin de la simplicité de leurs ancêtres; ils montrèrent pendant toute la guerre combien ils craignaient peu l'artillerie, quoique les plus ignorans d'entre eux attachassent encore quelque importance à la possession de la *pièce* qui a donné lieu à cette note.

(*yyy*) *Page* 350.

Bran, nom bien connu du chien d'Ossian, sujet fécond de proverbes et de chansons en Écosse.

(*zzz*) *Page* 360. — ANDERSON DE WHITBURGH.

L'ami fidèle qui indiqua le passage par lequel les Montagnards se rendirent de Tranent à Seaton était Robert Anderson, de Whitburgh, riche gentilhomme du Lothian oriental. Il avait été interrogé par lord Georges Murray sur la possibilité de traverser le terrain inculte et marécageux qui séparait les deux armées, et que l'on représentait comme impraticable. En se retirant, il se rappela qu'il y avait du côté de l'est un sentier détourné conduisant dans la plaine à travers les marais, et par lequel les Montagnards pourraient tourner le flanc de la position de sir John Cope, sans être exposés au feu de l'ennemi. En ayant parlé à M. Hepburn de Keith, qui comprit aussitôt toute l'importance de cette idée, il fut encouragé par ce dernier à réveiller lord Georges Murray et à lui en faire part. Lord Georges accueillit cet avis avec de vifs remerciemens, et à l'instant alla réveiller le prince Charles, qui dormait sur la terre avec une botte de pois pour oreiller. L'aventurier accueillit avec transport la nouvelle qu'il y avait moyen de forcer une armée parfaitement pourvue à en venir aux mains avec ses troupes irrégulières. Sa joie en cette occasion ne s'accorde guère avec le reproche de lâcheté élevé contre lui par le chevalier Johnstone, un de ses partisans mécontens, dont les Mémoires tiennent autant du roman que de l'histoire.

D'après la relation du chevalier lui-même, le Prince était à la tête de la seconde ligne des Montagnards pendant la bataille, « qui fut, dit-il, gagnée avec une telle rapidité, que dans la seconde ligne, où j'étais encore à côté du Prince, nous ne vîmes d'autres ennemis que ceux qui étaient étendus par terre, morts ou blessés, *quoique nous ne fussions pas à plus de cinquante pas en arrière de notre première ligne, et courant toujours aussi vite que possible pour la joindre.* »

Ce passage des Mémoires du chevalier nous montre le Prince à cinquante pas de la mêlée, place qu'il n'eût jamais choisie sans le dessein de partager les périls de la journée. A moins que les généraux n'eussent cédé au désir du jeune aventurier de conduire l'avant-garde en personne, il ne semble pas qu'il ait pu se trouver plus près de l'action.

(*aaaa*) *Page* 365. — MORT DU COLONEL GARDINER.

La mort de ce bon chrétien et vaillant homme est ainsi rapportée par son biographe, le docteur Doddridge, d'après des témoignages oculaires :

« Il resta toute la nuit sous les armes, enveloppé dans son manteau et, en général, sous l'abri d'une meule d'orge qui se trouvait par hasard dans le champ. Sur les trois heures du matin, il appela près de lui ses domestiques, qui étaient au nombre de quatre. Il en congédia trois avec les discours chrétiens les plus affectueux, et avec des avis solennels, relativement à l'exécution de leurs devoirs et au soin de leurs ames. Il donnait clairement à entendre qu'il craignait que, suivant toute probabilité, ce ne fût son dernier adieu. Il y a de grandes raisons de croire qu'il employa les courts instans qui lui restaient, une heure tout au plus, à ces exercices de dévotion qui lui étaient habituels depuis si long-temps, et auxquels tant de circonstances concouraient alors à l'exciter. L'armée fut surprise au point du jour, par le bruit de l'approche des rebelles, et l'attaque commença avant le lever du soleil, cependant il faisait assez clair pour distinguer ce qui se passait. Aussitôt que l'ennemi fut arrivé à portée de fusil, il fit un feu terrible, et l'on dit que les dragons, qui formaient l'aile gauche, prirent la fuite aussitôt. Le colonel, au commencement de l'attaque, qui dura seulement quelques minutes, reçut dans le côté gauche une balle qui faillit le renverser à terre; sur quoi son domestique voulut lui persuader de se retirer, mais il dit qu'il n'était blessé que dans les chairs, et il continua à combattre; bientôt il reçut une seconde balle dans la cuisse droite. Pendant ce temps, on vit tomber sous ses coups plusieurs ennemis, et entre autres, un homme qui lui avait fait une visite perfide quelques jours auparavant, avec de grandes protestations de zèle pour le gouvernement établi.

« Des évènemens de ce genre se passent en moins de temps qu'il n'en faut pour les raconter ou pour les lire. Le colonel fut soutenu pendant quelques momens par les siens, et particulièrement par ce digne lieutenant-colonel Whisney, qui fut blessé d'une balle au bras en cette occasion, et quelques mois après tomba noblement sur le champ de bataille de Falkirk; par le lieutenant West, homme d'une bravoure à toute épreuve, ainsi que par une quinzaine de dragons qui restèrent près de lui jusqu'à la fin. Mais après un feu mal nourri, le régiment tout entier fut saisi d'une terreur panique, et malgré les efforts que firent le colonel et quelques autres braves officiers pour le rallier une ou deux fois, à la fin il se débandèrent complètement.

« Précisément au moment où le colonel Gardiner semblait s'arrêter pour réfléchir sur ce que son devoir exigeait de lui dans de telles circonstances, un incident arriva, qui doit, je pense, aux yeux de toute personne brave et généreuse, l'excuser d'avoir exposé sa vie à de si grands hasards après la fuite de son régiment. Il aperçut une troupe de fantassins qu'il avait eu ordre de soutenir, et qui combattaient courageusement près de lui sans officier à leur tête. « Comment, dit-il vivement, et la personne de qui je le tiens l'a entendu, comment! ces bra-

ves gens se feront tailler en pièces faute d'un chef pour les commander! » Tout en parlant ainsi, il galopa vers eux et s'écria : « Feu, mes braves, et n'ayez pas peur! » Mais juste au moment où ces mots lui sortaient de la bouche, un Montagnard s'avança vers lui avec une faux emmanchée à une longue perche, et lui porta un coup si terrible sur le bras droit, que son épée lui tomba de la main; en même temps d'autres étant accourus pendant qu'il était ainsi cruellement attaqué avec cette arme horrible, il fut renversé de son cheval. Au moment de sa chute, un autre Montagnard qui, si l'on peut s'en rapporter au témoignage du témoin du roi, à Carlisle (et je ne sais pourquoi l'on ne s'y fierait pas, quoique le malheureux l'ait désavoué en mourant?), était un certain Mac-Naught, exécuté environ un an après, lui donna sur le derrière de la tête un coup de sabre ou de hache du Lochaber (mon narrateur ne put distinguer précisément); ce fut le coup mortel. Tout ce que son fidèle serviteur vit de plus, fut que son chapeau étant tombé, il le prit dans sa main gauche, en l'agitant comme pour lui faire signe de se retirer, et il ajouta que les derniers mots qu'il lui entendit prononcer furent ceux-ci : « Prenez soin de vous-même, » et que là-dessus il se retira. »

(*Quelques passages remarquables de la Vie du colonel James Gardiner*, par P. Doddrige, D. D. Londres, 1747, p. 187.)

Je puis remarquer, à propos de cet extrait, qu'il confirme la relation, donnée dans le texte, de la résistance opposée par une partie de l'infanterie anglaise. Surprise par une attaque d'une espèce nouvelle et inattendue, sa résistance ne pouvait être ni longue ni formidable, surtout après avoir été abandonnée par la cavalerie et par ceux qui devaient diriger l'artillerie; mais, quoique l'affaire ait été décidée promptement, j'ai toujours compris que la plus grande partie de l'infanterie avait montré des dispositions à faire son devoir.

(*bbbb*) *Page* 366. — LE LAIRD DE BALMAWHAPPLE.

Il est à peine nécessaire de dire que le caractère de ce jeune laird brutal est tout entier d'invention. Cependant un gentilhomme qui ressemblait à Balmawhapple, mais sous le rapport du courage seulement, périt à Preston de la manière décrite. Un gentilhomme du Perthshire, respectable et plein d'honneur, faisant partie de la petite troupe de cavaliers qui suivait la fortune de Charles-Édouard, poursuivit presque seul les dragons fugitifs jusque près des sources de Saint-Clément. Là les efforts de quelques officiers obtinrent d'un petit nombre de fuyards de faire une halte momentanée. Mais s'apercevant alors qu'ils étaient poursuivis par un seul officier et une couple de domestiques, ils se retournèrent sur lui et le percèrent de leurs épées. Je me rappelle, quand j'étais enfant, m'être assis sur sa tombe, où l'herbe poussa long-temps verte et épaisse, distinguant cet endroit du reste du terrain. Une femme de la famille, qui résidait alors aux sources de Saint-Clément, m'a souvent raconté cette histoire dont elle avait été témoin oculaire, et elle m'en montrait pour preuve l'une des agrafes d'argent de la veste de ce malheureux gentilhomme.

(*cccc*) *Page* 377.

Charles-Édouard, après la bataille, prit ses quartiers à Pinkie-House, près de Musselburgh.

(*dddd*) *Page* 383.

Le nom de ce ministre était Mac-Vicar. Protégé par le canon du château, il prêchait tous les dimanches dans *l'église de l'Ouest*, pendant que les Montagnards étaient maîtres d'Édimbourg; et ce fut en présence de plusieurs jacobites qu'il fit pour le prince Charles la prière dont nous avons cité les expressions dans le texte.

(*eeee*) *Page* 384.

L'accident que l'on vient de rapporter, en l'attribuant à Flora Mac-Ivor, est réellement arrivé à miss Nairne, que l'auteur a eu le plaisir de connaître. Lorsque les Montagnards entrèrent à Édimbourg, miss Nairne, ainsi que d'autres dames qui faisaient des vœux pour le succès de leur cause, étaient à un balcon et agitaient leurs mouchoirs, lorsque le fusil d'un Montagnard étant parti par accident, la balle lui effleura le front. « Dieu soit loué, dit-elle aussitôt qu'elle eut repris ses sens, que l'accident me soit arrivé, à moi dont les principes sont connus : si c'eût été à un Whig, on n'eût pas manqué de dire que c'était fait à dessein. »

(*ffff*) *Page* 431. — LE PRINCE CHARLES-ÉDOUARD.

L'auteur de *Waverley* a été accusé d'avoir représenté le jeune aventurier sous des couleurs plus favorables que son caractère ne le méritait. Mais ayant connu nombre de gens qui furent près de sa personne, il l'a montré tel que ces témoins oculaires l'ont vu. Sans doute il faut retrancher quelque chose des exagérations naturelles à ceux qui se le rappelaient comme le prince téméraire et aventureux pour la cause duquel ils avaient hasardé leur fortune et leur vie, mais leur témoignage doit-il céder entièrement à celui d'un seul mécontent?

J'ai déjà rapporté les accusations élevées par le chevalier Johnstone contre le courage du Prince; mais une partie au moins de sa relation ressemble tout-à-fait à un roman. Par exemple, on se persuaderait difficilement que, dans le temps où il livrait au public l'histoire si jolie de ses amours avec l'adorable Peggie, le chevaler Johnstone était marié; son petit-fils existe encore : ainsi le récit détaillé de la vengeance cruelle que Gordon d'Abbachie exerça sur un ministre presbytérien est entièrement apocryphe. Il faut admettre aussi que le Prince, de même que d'autres membres de sa famille, n'appréciait pas assez les services que lui rendaient ses partisans. Élevé dans une haute idée de ses droits héréditaires, on a supposé qu'il considérait les efforts et les sacrifices qu'ils faisaient pour sa cause comme un devoir qui méritait peu de reconnaissance de sa part. Cette opinion se trouve fortifiée par le témoignage du docteur King; mais sa désertion du parti jacobite rend le docteur un peu suspect.

L'éditeur des *Mémoires de Johnstone* cite un propos attribué à Helvétius, qui prouverait que le prince Charles-Édouard, loin de s'être embarqué volontairement pour son expédition téméraire, fut transporté à bord pieds et poings liés littéralement, et il semble y ajouter foi. Maintenant, comme c'est un fait aussi bien établi qu'aucun de son histoire, et, si je ne m'abuse, tout-à-fait incontesté, que ce furent les pressantes sollicitations du Prince en personne qui forcèrent Boisdale et Lochiel à la rébellion, lorsqu'eux-mêmes désiraient vivement qu'il différât son entreprise jusqu'à ce qu'il eût obtenu de la France des secours suffisans, il sera difficile de concilier cette prétendue résistance au départ de l'expédition, avec son empressement désespéré pour hâter le soulèvement, malgré

l'avis et les prières de ses plus sages partisans. Sûrement un homme qu'il eût fallu mener enchaîné à bord du vaisseau qui le conduisait à une entreprise si désespérée aurait saisi l'occasion que lui présentait la répugnance de ses partisans pour retourner en France en sûreté.

Il est dit dans les Mémoires de Johnstone que Charles-Édouard quitta le champ de bataille de Culloden sans tenter le moindre effort pour disputer la victoire; et pour donner le pour et le contre, nous devons dire aussi le témoignage plus digne de foi de lord Elcho, qui établit que lui-même exhorta vivement le Prince à charger à la tête de l'aile gauche qui n'était point entamée, et à rétablir le combat ou à périr avec honneur. Son conseil étant repoussé, lord Elcho prit congé du Prince avec les plus amers reproches, jurant que jamais il ne reparaîtrait devant lui, et il tint parole.

D'un autre côté, l'opinion de la plupart des autres officiers paraît avoir été que la bataille était perdue sans remède, l'une des ailes des Montagnards étant en pleine déroute et le reste de l'armée se trouvant de beaucoup inférieur en nombre, débordé par ses flancs et dans une situation entièrement désespérée. En cet état de choses, les officiers irlandais qui entouraient le Prince intervinrent pour l'entraîner hors du champ de bataille. Un enseigne qui était près de sa personne a certifié qu'il avait vu sir Thomas Sheridan saisir la bride de son cheval et le faire tourner en arrière. Voilà des témoignages bien opposés; mais l'opinion de lord Elcho, homme d'un caractère impétueux, et d'ailleurs désespéré d'une ruine qui semblait imminente, ne saurait être admise au préjudice du caractère de courage que doivent faire supposer et la nature même de l'entreprise et l'ardeur du Prince à combattre en toute occasion, et sa détermination de s'avancer de Derby sur Londres, et la présence d'esprit qu'il déploya au milieu des périls aventureux de sa fuite. L'auteur est loin de réclamer pour cet infortuné prince les éloges dus à des talens splendides; mais il persiste à croire que, dans le cours de son entreprise, il fit preuve d'un esprit capable de faire face au danger et d'aspirer à la gloire.

Que Charles-Edouard ait eu les avantages d'une figure gracieuse et d'un abord prévenant, ainsi que le port et les manières qui convenaient à sa position, c'est ce que l'auteur n'a jamais entendu contester par aucun de ceux qui ont approché de sa personne, et il ne pense pas avoir exagéré ces qualités dans l'esquisse qu'il a tracée de son portrait. Les extraits suivans, qui viennent à l'appui de l'opinion générale sur le caractère aimable du Prince, sont tirés d'une relation manuscrite de son expédition romanesque, par James Maxwell de Kirk connell, dont je possède une copie que je dois à l'amitié de J. Menzies, écuyer, de Pitfoddells. L'auteur, quoique partial pour le Prince, qu'il accompagna fidèlement, paraît un homme sincère et de bonne foi, et bien instruit de toutes les intrigues des conseillers du Prétendant:

« Tout le monde était séduit par la figure du Prince et par sa conduite personnelle: il n'y avait qu'une voix sur son compte. Ceux même à qui l'intérêt ou le mécontentement firent déserter sa cause, ne pouvaient s'empêcher de reconnaître qu'ils lui voulaient du bien sous tous les autres rapports, et osaient à peine le blâmer de ce qu'il tentait. Plusieurs circonstances avaient concouru à exalter son courage, sans parler de la grandeur de l'entreprise et de la conduite

qu'il avait tenue jusque-là dans l'exécution. Une foule de traits de son bon naturel et de son humanité firent beaucoup d'impression sur le peuple : je n'en veux rapporter que deux ou trois. Immédiatement après la bataille, le Prince parcourait à cheval l'espace occupé peu de minutes auparavant par l'armée de Cope ; un officier s'avança pour le complimenter, et dit, en montrant les morts : « Monseigneur, vos ennemis sont à vos pieds. » Le Prince, loin de se réjouir, exprima beaucoup de compassion pour les sujets égarés de son père, et témoigna qu'il regrettait sincèrement de les voir en cet état. Le lendemain, pendant que le Prince était à Pinkie-House, un citoyen d'Edimbourg vint pour faire des représentations au secrétaire Murray au sujet des tentes que la ville avait reçu ordre de fournir pour un jour qui avait été fixé. Murray se trouvait absent ; et le Prince l'ayant appris, se fit amener cet homme, disant qu'il préférait expédier lui-même l'affaire, quelle qu'elle fût, que de le faire attendre, ce qu'il fit en accordant tout ce que l'on demandait. Tant d'affabilité dans ce jeune prince favorisé par la victoire mérita les éloges même de ses ennemis. Mais ce qui donna la plus haute idée de lui au peuple, fut le refus qu'il fit d'une chose qui touchait de près à ses intérêts, et d'où peut-être a dépendu le succès de son entreprise. On proposait d'envoyer à Londres un des prisonniers pour demander à la cour un cartel d'échange pour tous ceux que l'on ferait pendant la durée de la guerre, et déclarer qu'un refus serait considéré comme une résolution de ne point faire de quartier. Il était évident qu'un cartel serait d'un très grand avantage pour les affaires du Prince : ses amis en seraient plus disposés à se déclarer en sa faveur s'ils n'avaient à redouter les chances de la guerre que sur le champ de bataille ; et si la cour de Londres se refusait à cette demande, le Prince se trouvait autorisé à traiter ses prisonniers de la même manière que l'électeur de Hanovre traiterait ceux des amis du Prince qui tomberaient entre ses mains, et l'on prévoyait qu'un petit nombre d'exemples obligerait la cour de Londres à céder ; car il était probable que les officiers de l'armée anglaise y attacheraient beaucoup d'importance. En effet, ils ne s'étaient engagés au service que sous les conditions en usage parmi toutes les nations civilisées, et leur honneur ne pouvait se trouver compromis à résigner leurs commissions, si ces conditions n'étaient point observées, et cela grâce à l'obstination de leur souverain. Quoique ce projet parût plausible et fût présenté comme très important, le Prince n'y voulut jamais souscrire : « Il était indigne de lui, disait-il, de faire de vaines menaces, et jamais il ne consentirait à les exécuter ; jamais il ne sacrifierait de sang-froid des hommes dont il avait sauvé la vie dans la chaleur de l'action, même au péril de la sienne. » Ce ne furent pas les seules preuves d'un bon naturel que donna le Prince à cette époque ; chaque jour en produisait de semblables. Tout cela tempérait la rigueur d'un gouvernement militaire, qui était une nécessité de sa position, et qu'il s'efforçait de rendre aussi doux et aussi supportable que possible.

On a déjà dit que le Prince exigeait quelquefois plus de pompe et de cérémonial qu'il ne semblait convenir à sa situation ; mais, d'un autre côté, quelque sévérité d'étiquette était tout-à-fait indispensable pour le soustraire aux importunités de tout genre auxquelles autrement il eût été exposé. Il savait aussi supporter de très bonne grâce les réponses que son affectation de cérémonie lui attirait quelquefois. Par exemple, on rapporte que Grant de Glenmoriston, après

avoir fait une marche forcée pour se réunir à Charles à la tête de son clan, se présenta devant le Prince à Holy Rood, avec un empressement indiscret et sans avoir fait attention à sa toilette. Le Prince l'accueillit avec bonté, mais non sans insinuer qu'une visite préalable au barbier n'eût pas été tout-à-fait inutile. « Ce ne sont pas des soldats imberbes, répliqua le Chef offensé, qui peuvent rétablir les affaires de Votre Altesse Royale. » Le Chevalier prit ce reproche en bonne part.

En somme, si le prince Charles eût terminé sa carrière aussitôt après sa fuite miraculeuse, il tiendrait un rang élevé dans l'histoire. Tel qu'il est, sa place est près de ceux dont une époque brillante de la vie forme un contraste remarquable avec tout ce qui l'a précédée et tout ce qui l'a suivie.

(*gggg*) *Page* 438. — COMBAT DE CLIFTON.

La relation suivante de l'escarmouche de Clifton est extraite des Mémoires manuscrits d'Evan Macpherson de Cluny, chef du clan des Macphersons, qui eut la gloire de soutenir le principal choc dans cette chaude affaire. Il paraît que ces Mémoires furent composés en 1755, dix ans après les évènemens qu'ils rapportent. Ils furent écrits en France où ce vaillant Chef vivait en exil, ce qui explique quelques gallicismes que l'on rencontre dans le cours de la narration.

« Dans la retraite du Prince, de Derby vers l'Ecosse, lord Georges Murray, lieutenant-général, se chargea lui-même avec joie du commandement de l'avant-garde; poste qui, tout honorable qu'il fût, était environné de grands périls, de nombreuses difficultés et de non moins de fatigues; car le Prince était obligé de hâter sa marche, dans la crainte que la retraite ne lui fût coupée par le maréchal Wade, qui occupait le Nord avec une armée de beaucoup supérieure aux troupes que Son Altesse Royale pouvait lui opposer, tandis que le duc de Cumberland avec toute sa cavalerie suivait de près son arrière-garde. Toutefois, il était impossible à l'artillerie d'avancer aussi vite que l'armée du Prince, au milieu de l'hiver, par un temps affreux et à travers les plus mauvais chemins de l'Angleterre : aussi chaque jour lord Murray était obligé de prolonger sa marche bien avant dans la nuit, exposé en même temps à de fréquentes alarmes et aux escarmouches des postes avancés du duc de Cumberland. Vers le soir du 28 décembre 1745, le Prince entra dans la ville de Penrith, dans la province de Cumberland. Mais comme lord Georges Murray ne pouvait conduire l'artillerie aussi vite qu'il l'aurait désiré, il fut obligé de passer la nuit à six milles de cette ville avec le régiment de Macdonald de Glengarrie, qui, ce jour-là, formait l'arrière-garde. Le Prince, afin de reposer ses troupes et de donner à milord Georges et à l'artillerie le temps de le rejoindre, résolut de séjourner le 29 à Penrith. Il ordonna donc à sa petite armée de prendre les armes le matin, voulant la passer en revue et reconnaître les pertes qu'il avait faites depuis son entrée en Angleterre. Il lui restait alors en tout cinq mille fantassins avec environ quatre cents hommes de cavalerie, composés de gentilshommes qui servaient comme volontaires, et dont une partie formait un premier corps de gardes du Prince, sous le commandement de lord Elcho, depuis comte de Weems, proscrit et maintenant en France. Une autre partie formait une seconde troupe de gardes sous le commandement de lord Balmerino, qui fut décapité à la Tour de Londres. Un troisième corps servait sous les ordres de lord comte de Kilmarnoch, qui fut également décapité. Enfin, un quatrième était sous les ordres de milord Pitsligow, qui est aussi proscrit.

Cette cavalerie, quoiqu'en si petit nombre, étant toute composée de gentilshommes très braves, était d'un grand secours pour l'infanterie, non seulement sur le champ de bataille, mais aussi dans les marches, servant de gardes avancées et faisant des patrouilles durant la nuit sur les différens chemins qui conduisaient aux villes où l'armée devait prendre ses quartiers.

« Pendant que cette petite armée était réunie, le 29 décembre, sur une plaine élevée, au nord de Penrith, pour passer la revue, M. de Cluny avec sa tribu furent envoyés au pont de Clifton, à un mille environ au midi de Penrith, après avoir été passés en revue par M. Pattullo, quartier-maître-général de l'armée, qui était chargé de l'inspection des troupes, et qui se trouve présentement en France. Ils demeurèrent en armes près du pont, en attendant l'arrivée de lord Georges Murray et de l'artillerie, dont M. de Cluny avait reçu l'ordre de couvrir le passage. Ils arrivèrent au coucher du soleil, vivement poursuivis par le duc de Cumberland avec toute sa cavalerie, formant uu corps de plus de trois mille hommes, dont un tiers environ mit pied à terre pour couper le passage du pont à l'artillerie, tandis que le duc et les autres restèrent à cheval pour attaquer l'arrière-garde. Lord Georges Murray avança; et bien qu'il trouvât M. de Cluny et sa tribu sous les armes et en bonnes dispositions, cependant la position lui parut très délicate. Vu l'extrême inégalité du nombre, l'attaque semblait fort dangereuse; aussi lord Georges différa-t-il de donner ses ordres jusqu'à ce qu'il eût pris l'avis de M. de Cluny. « Je les attaquerai de tout mon cœur, répondit M. de Cluny, si vous me l'ordonnez. — Eh bien! je vous l'ordonne, » répondit lord Georges. Et se joignant aussitôt à M. de Cluny, ils combattirent à pied, le sabre à la main, avec la seule tribu des Macphersons. En un moment, ils s'ouvrirent un passage au travers d'une haie d'aubépine, derrière laquelle la cavalerie avait pris position. En la traversant, lord Murray, vêtu en Montagnard comme toute l'armée, y perdit son bonnet et sa perruque, et continua à combattre nu-tête pendant l'action. Ils firent d'abord une vive décharge de leurs armes à feu sur l'ennemi, et l'attaquèrent ensuite le sabre en main; ils en firent long-temps un grand carnage, qui obligea Cumberland à fuir précipitamment avec sa cavalerie, et dans une telle confusion, que si le Prince avait eu suffisamment de cavalerie pour profiter de ce désordre, il est hors de doute que le duc de Cumberland eût été fait prisonnier avec la plus grande partie de sa troupe. Il faisait alors si obscur qu'il n'était pas possible de voir ni de compter les morts qui remplissaient tous les fossés du théâtre de l'action. Mais on calcula que, outre les blessés qui parvinrent à s'échapper, une centaine au moins restèrent sur la place, entre autres le colonel Honywood, qui commandait la cavalerie démontée. M. de Cluny s'empara de son sabre, d'une valeur considérable, et il le conserve encore; sa tribu prit également beaucoup d'armes : — le colonel fut fait prisonnier bientôt après, et ne se rétablit que difficilement de ses blessures. M. de Cluny ne perdit qu'une douzaine d'hommes, dont quelques-uns, n'étant que blessés, tombèrent ensuite entre les mains de l'ennemi et furent envoyés esclaves en Amérique. Plusieurs en sont revenus, et l'un d'eux est maintenant en France, sergent dans le régiment Royal-écossais. Sitôt que le Prince reçut la nouvelle de l'approche de l'ennemi, Son Altesse Royale détacha lord comte de Nairne, brigadier (proscrit et présentement en France), avec les trois bataillons du duc

d'Athol, le bataillon du duc de Perth, et quelques autres troupes sous ses ordres, pour soutenir Cluny et dégager l'artillerie; mais l'action était entièrement terminée avant que le comte de Nairne avec ses troupes eût atteint le champ de bataille. Ils retournèrent donc à Penrith, et l'artillerie s'avança en bon ordre. Dès lors le duc de Cumberland n'osa plus s'approcher du Prince et de son armée à plus d'une journée de marche pendant tout le cours de cette retraite, qui fut conduite avec beaucoup de prudence, quoique environné d'ennemis de toutes parts. »

(*hhhh*) *Page* 454. — SERMENT SUR LE DIRK.

De même que les divinités du paganisme contractaient une obligation inviolable en jurant par le Styx, ainsi les Montagnards écossais avaient coutume d'attacher quelque cérémonie particulière à leurs sermens, lorsqu'ils voulaient être liés par eux. Le plus souvent elle consistait à étendre leur main, en jurant sur leur *dirk* nu; et cette arme, devenue ainsi garante de leur convention, était invoquée pour punir tout manque de foi. Mais quelle que fût la pratique qui sanctionnait le serment, chacun était extrêmement soigneux de tenir secret l'espèce de serment qu'il considérait comme irrévocable. C'était un moyen bien commode pour ne point éprouver de scrupule en violant sa promesse lorsqu'elle était faite sous une autre forme que celle qu'il regardait comme particulièrement solennelle; aussi consentait-il aisément à tout engagement qui ne le liait pas plus long-temps qu'il ne voulait; tandis que si son serment inviolable était une fois publiquement connu, tout homme avec qui il pouvait avoir occasion de s'engager ne se contentait d'aucun autre. Louis XI, roi de France employait la même ruse; car il avait aussi une espèce particulière de serment, le seul qu'il ait jamais respecté, et par lequel il s'obligeait toujours à regret. Le seul engagement par lequel ce tyran se crût lié, était de jurer par la sainte croix de Saint-Lô d'Angers, qui renfermait un morceau de la vraie croix. Louis croyait qu'il mourrait dans l'année s'il violait ce serment. Le connétable de Saint-Paul ayant été invité à une conférence personnelle avec Louis, il refusa de s'y trouver avec le roi, à moins que celui-ci ne lui assurât son sauf-conduit sous la foi de ce serment. Mais, dit Comines, le roi répondit qu'il ne s'engagerait jamais de cette manière avec un homme, mais qu'il était disposé à faire tout autre serment qu'il désignerait: c'est pourquoi le traité fut rompu après maintes négociations sur la forme du vœu que Louis devait faire: telle est la différence entre les principes de la superstition et ceux de la conscience.

(*iiii*) *Page* 465.

Il y avait à Invergarry-Castle, résidence de Mac-Donald de Glengary, deux châtaigniers détruits, l'un entièrement, l'autre en partie, par un pareil acte de vengeance malfaisante et puérile.

(*kkkk*) *Page* 466.

Les six premiers vers du texte appartiennent à une ancienne ballade appelée la *Lamentation de la Veuve des Frontières*.

FIN DES NOTES DE WAVERLEY.

APPENDICES [1].

N° I. — FRAGMENT D'UN ROMAN QUI DEVAIT ÊTRE INTITULÉ :

THOMAS LE RIMEUR.

CHAPITRE Ier.

L'ÉPOUVANTE avait dispersé la plupart des habitans du village de Hersildoun, qui avait été brûlé quatre jours auparavant par une troupe de pillards anglais de la frontière; quelques-uns de ces habitans commençaient cependant à s'occuper de réparer les ruines de leurs demeures; mais le soleil allait disparaître pour eux derrière les montagnes lointaines de Liddesdale, et interrompre leurs travaux. Une seule tour, placée au centre du village qu'elle dominait par sa hauteur, ne portait aucune trace de dévastation. Elle était entourée de murs, et la porte extérieure était garnie de verroux et de barres de fer. Les ronces qui croissaient tout autour, et qui avaient même glissé leurs branches sous la porte, prouvaient qu'elle n'avait pas été ouverte depuis bien des années. Tandis que les chaumières environnantes n'offraient que des ruines fumantes, cette tour, déserte et abandonnée n'avait rien souffert de la violence de l'invasion; et ces malheureux, qui s'efforçaient de réparer leurs misérables cabanes pour y trouver un refuge contre la nuit tombante, semblaient négliger l'abri plus sûr que la tour aurait pu leur offrir en leur épargnant un travail pénible.

Au moment de la chute du jour, un chevalier, richement armé, entra à pas lents dans le village. Il était accompagné d'une dame jeune et belle, montée sur un palefroi docile; derrière lui, son écuyer portait son casque et sa lance, et conduisait son cheval de bataille, noble coursier richement caparaçonné. Un page et quatre hommes d'armes, portant chacun un arc et des flèches, une épée et un bouclier, complétaient sa suite, qui, quoique peu nombreuse, indiquait un homme d'un rang élevé.

Le chevalier s'arrêta, et s'adressa à plusieurs des habitans qui avaient quitté leurs travaux pour venir le regarder; mais, au son de sa voix, et surtout à la vue de la croix de Saint-George sur les toques de sa petite troupe, ils se sauvèrent en poussant un cri d'effroi : « Voilà encore les pillards de l'autre côté de la frontière. » Le chevalier s'efforça de rassurer les fugitifs, qui étaient pour la plupart des vieillards, des femmes et des enfans; mais la crainte du nom anglais les faisait redoubler de vitesse, et, dans quelques minutes, il se trouva seul avec sa suite. Il traversa le village pour chercher un abri contre la nuit; mais il déses-

(1) Le lecteur voudra bien ne pas croire que ces fragmens lui soient offerts comme ayant aucun prix par eux-mêmes; mais ils peuvent inspirer quelque curiosité, comme les premières esquisses d'un artiste offrent parfois de l'intérêt à ceux qui ont vu ensuite avec plaisir les ouvrages finis de son pinceau. *(Note de sir Walter Scott.)*

péra bientôt de trouver un asile dans la tour inaccessible ou dans les cabanes ruinées des paysans. Il se dirigea alors vers la gauche, où il découvrit une habitation dont l'apparence modeste, mais décente, annonçait un homme au-dessus du commun. Ses gens frappèrent long-temps sans succès; enfin le maître de la maison se montra à la fenêtre, et leur demanda, en anglais, avec l'accent de la terreur, ce qu'ils voulaient de lui. Le guerrier répondit, en déclinant qu'il était chevalier et baron anglais, et qu'il se rendait à la cour du roi d'Écosse pour des affaires importantes qui intéressaient les deux pays.

« Pardonnez mon hésitation, noble chevalier, dit le vieillard en ouvrant les « nombreux verrous qui protégeaient ses portes; — pardonnez mon hésitation; « mais nous sommes exposés à trop de dangers pour pouvoir exercer l'hospitalité « sans réserve et sans soupçons. Tout ce que j'ai est à votre service; et puisse « votre mission nous ramener la paix et les heureux jours de notre vieille reine « Marguerite! »

« Amen, digne Franklin[1], répondit le chevalier. — L'avez-vous connue? »

« Je suis venu dans ce pays à sa suite, répliqua le Franklin; et c'est comme « intendant des domaines qu'elle avait reçus en douaire que je me suis établi ici. »

« Et comment faites-vous, puisque vous êtes Anglais, pour protéger ici votre « vie et votre propriété, puisqu'un de vos compatriotes ne paraît pas pouvoir y « obtenir un refuge pour la nuit, ou un verre d'eau, fût-il mourant de soif? »

« Hélas! noble seigneur, l'habitude, dit le proverbe, ferait vivre un homme « dans la caverne d'un lion : je me suis établi ici dans un temps tranquille, et, « n'ayant jamais fait de mal à personne, je suis respecté par mes voisins, et « même, comme vous le voyez, par vos maraudeurs d'Angleterre. »

« Je l'apprends avec un vrai plaisir, et j'accepte votre hospitalité. — Ma chère « Isabelle, notre digne hôte vous donnera un lit. — Ma fille est accablée de fa- « tigue, bon Franklin. Nous occuperons votre maison jusqu'au retour du roi « d'Écosse de son expédition dans le Nord. — En attendant appelez-moi lord « Lacy de Chester. »

Les gens du baron, avec l'aide du Franklin, s'occupèrent alors de loger les chevaux et de préparer quelques rafraîchissemens pour lord Lacy et sa belle compagne, qui furent servis à table pour leur hôte et sa fille. L'usage ne permettait pas au Franklin de manger en présence du seigneur et de la noble dame; mais il se retira après leur repas dans une salle extérieure, où l'écuyer et le page, deux jeunes gens de noble naissance, partagèrent son souper, et où il leur fit ensuite dresser des lits. Les hommes d'armes, après avoir fait honneur au repas rustique de l'intendant de la reine Marguerite, se rendirent à l'écurie, où chacun d'eux, étendu auprès de son cheval favori, répara bientôt par le sommeil les fatigues du voyage.

Le lendemain matin, de bonne heure, les voyageurs furent réveillés par le bruit de coups redoublés frappés à la porte de la maison, et accompagnés de la brusque et fréquente injonction d'ouvrir sur-le-champ. L'écuyer et le page de lord Lacy sautèrent sur leurs armes, et ils allaient sortir pour châtier ces insolens, lorsque leur vieil hôte, après avoir regardé à travers une petite ouverture pratiquée pour reconnaître les arrivans, les supplia, avec tous les signes d'une

(1) Propriétaire faisant valoir ses terres. (Ed.)

vive terreur, de n'en rien faire, s'ils ne voulaient pas que tout fût égorgé dans la maison.

Il se rendit alors en grande hâte dans l'appartement de lord Lacy, qu'il trouva vêtu d'une longue robe-de-chambre fourrée et de la coiffure de nuit appelée *mortier*. Le chevalier paraissait irrité de ce bruit, et demanda ce qui troublait ainsi le repos de la maison.

« Noble seigneur, dit le Franklin, c'est un des plus formidables et des plus « féroces cavaliers écossais de la frontière qui nous menace. — On ne le voit ja- « mais, ajouta-t-il d'une voix tremblante, si loin des montagnes, sans quelque « mauvais dessein, et sans les moyens de l'accomplir; ainsi tenez-vous sur vos gardes, car... » Un craquement violent l'interrompit, la porte venait d'être brisée; le chevalier se hâta de descendre, et arriva juste à temps pour empêcher un combat sanglant entre ses gens et les agresseurs. Ceux-ci étaient au nombre de trois; — leur chef avait une taille haute et des formes athlétiques; ses membres nerveux sans être gros, ses traits durs et sauvages, annonçaient qu'il avait mené une vie pleine de fatigues et de périls. Son costume ajoutait à son aspect farouche : sa jaquette, d'une peau de buffle épaisse, était couverte de petits losanges de fer placés les uns sur les autres de manière à former une cotte de mailles qui se prêtait à tous les mouvemens du corps; sous cette cotte paraissait un pourpoint gris d'un drap grossier. Quelques plaques d'acier à demi rouillées défendaient ses épaules, — un poignard et une épée à deux tranchans pendaient à sa ceinture; — enfin un casque, dont quelques barres de fer formaient la visière, et une lance d'une longueur terrible et démesurée, complétaient son armure. Ses regards ne démentaient point cet attirail grossier et sauvage. — Ses yeux noirs et perçans ne s'arrêtaient jamais un moment sur aucun objet, mais se promenaient sans cesse et rapidement autour de lui comme pour chercher quelque danger à braver, quelque butin à saisir ou quelque insulte à venger. Le désir de la vengeance semblait être ce qui l'amenait alors; car, sans égard pour la présence pleine de dignité de lord Lacy, il proféra contre le maître de la maison et ses hôtes les plus violentes imprécations.

« Nous verrons, — oui, nous allons voir si un chien d'Anglais doit fournir « ici un refuge à nos ennemis du Sud pour s'y préparer à de nouvelles attaques « contre nous. C'est grâce à l'abbé de Melrose et au brave chevalier de Col- « dingnow que je t'avais si long-temps épargné ma visite; mais ce temps est « passé, par Sainte-Marie, et tu vas le sentir! »

L'agresseur furieux n'aurait pas sans doute continué long-temps à exhaler sa rage en vaines menaces; mais l'arrivée des quatre hommes d'armes, avec leurs arcs garnis de flèches, lui prouva que la force n'était pas en ce moment de son côté.

Lord Lacy s'avança alors vers lui : « Pourquoi envahir et troubler ainsi ma « retraite, soldat? Retire-toi avec tes compagnons; — la paix existe entre nos « deux nations, — ou mes gens auraient déjà châtié ton insolence. »

« — La paix que vous nous donnez est celle qui doit vous être rendue, » répondit le cavalier en dirigeant d'abord la pointe de sa lance pour indiquer le village brûlé, et la ramenant ensuite vers lord Lacy comme pour l'en menacer. L'écuyer tira son épée, et d'un seul coup abattit le fer de la lance.

« Arthur Fitzherbert, dit le baron, ce coup a reculé pour toi d'une année « l'honneur d'être armé chevalier. Doit-il jamais porter les éperons, l'écuyer qui « ne sait pas mettre un frein à son impétuosité, et qui tire l'épée en présence de « son maître sans en attendre l'ordre? Sors, et pense au reproche que tu viens « de mériter. »

L'écuyer se retira d'un air confus.

« — Comment attendre d'un grossier Montagnard, continua lord Lacy, le respect « que mes propres serviteurs peuvent eux-mêmes oublier? Cependant, avant de « tirer ta lame (car l'agresseur avait porté la main sur la poignée de son épée), « tu feras bien de réfléchir que je suis venu ici avec un sauf-conduit de ton roi, et « que je n'ai pas de temps à perdre dans de misérables querelles avec tes pareils. »

« De *mon* roi! — de mon roi! répéta le Montagnard. Eh bien, » ajouta-t-il en foulant aux pieds avec fureur sa lance brisée, « je ne regrette pas ce tronçon « pourri, si je le perds pour le roi de Fife et de Lothian. Mais Habby de Cess- « ford sera bientôt ici, et nous verrons s'il permettra à un aventurier anglais de « s'emparer de son hôtellerie. »

A ces mots, qu'il accompagna d'un sombre regard, en fronçant ses épais sourcils, il sortit avec ses deux compagnons : ils prirent leurs chevaux qu'ils avaient attachés à une palissade extérieure, et disparurent en un instant.

« Quel est cet insolent vagabond? » demanda lord Lacy au Franklin qui avait été pendant toute cette scène en proie à l'agitation la plus vive.

« Son nom, noble lord, est Adam Kew du Fossé; mais ses compagnons l'ap- « pellent ordinairement le Noir Cavalier de Cheviot. Je crains bien qu'il ne soit « venu ici pour rien de bon; — mais ils n'osera commettre ni violence ni ou- « trage sans provocation, si le lord de Cessford est près d'ici. »

« J'ai entendu parler de ce lord, » reprit le baron; « — faites-moi savoir quand « il arrivera; et toi, Rodolphe, » dit-il à son premier homme d'armes, « veille « activement à la sûreté de la maison. Adelbert, » ajouta-t-il en s'adressant à son page, « viens m'aider à m'armer. » Le page s'inclina; et le baron alla trouver lady Isabelle pour lui expliquer la cause de ce tumulte. . . . .

. . . .

Ce roman projeté n'a jamais été continué; mais il devait être fondé sur une superstition remarquable répandue dans cette partie des frontières où l'auteur avait alors sa résidence, et où avait réellement vécu, sous le règne d'Alexandre III d'Écosse, le fameux Thomas de Hersildoune, appelé le Rimeur. Ce personnage était le Merlin de l'Écosse, et la tradition lui avait fait honneur de quelques-unes des aventures attribuées par les bardes anglais à Merlin de Calédonie ou le Sauvage; notre Thomas était, comme on sait, magicien aussi bien que poète et prophète. On le croyait toujours existant dans le pays de Féerie, et devant reparaître dans quelque grande convulsion de la société pour y jouer un rôle éminent : cette tradition a été commune à toutes les nations, comme le prouve la croyance des mahométans sur leur douzième iman.

Or donc, il y a bien des années, vivait sur les frontières un jeune maquignon, joyeux compère, dont le caractère insouciant et intrépide excitait l'admiration et même un peu la terreur du voisinage. Il traversait, une nuit, au clair de la lune, le marais de Bowden, à l'ouest des hauteurs d'Eildon, lieu de la scène

des prophéties de Thomas le Rimeur, et si souvent citées dans son histoire. Canobie Dick, c'était le nom de notre maquignon des frontières, ramenait avec lui deux chevaux dont il n'avait pu se défaire; il rencontra un homme d'un aspect vénérable et portant des vêtemens d'une antiquité singulière, qui, à sa grande surprise, lui demanda le prix de ses chevaux, et commença à les lui marchander. Pour Dick, un chaland était un chaland; il aurait vendu un cheval au diable lui-même, et n'aurait pas hésité à tromper le vieux Satan dans son marché. L'étranger paya le prix convenu, et une seule chose étonna Dick; l'or qu'il reçut était tout en *pièces à la licorne*, ou au *bonnet*, et autres vieilles monnaies, d'un inestimable prix pour des faiseurs de collections, mais d'une circulation assez difficile. Enfin c'était de l'or, et Dick s'arrangea pour en tirer plus que ne valaient peut-être les chevaux qu'il avait livrés. Docile aux ordres d'une aussi bonne pratique, il lui ramena plus d'une fois des chevaux dans le même endroit: la seule condition de l'acheteur était qu'il vînt toujours seul, et la nuit. Après plusieurs ventes semblables, Dick, soit par un simple mouvement de curiosité, soit par un espoir vague d'un gain plus considérable, commença à se plaindre que les marchés, conclus sans être arrosés, ne portaient pas bonheur: « Vous « demeurez sans doute dans le voisinage, » dit-il enfin à son acheteur, » et vous « devriez bien, en pratique honnête, me régaler d'une demi-pinte de whiskey. » — « Vous pouvez visiter ma demeure, si vous le désirez, » répondit l'étranger; « mais si le courage vous manque en voyant ce qu'elle renferme, vous vous en re- « pentirez toute votre vie. » Dick méprisa cet avis menaçant, dont il ne fit que rire, et, après avoir attaché son cheval, il suivit à pied l'étranger dans un sentier étroit: ce chemin, en leur faisant gravir les montagnes, les conduisit jusqu'à cette éminence singulière, qui semble plantée entre les dernières hauteurs du sud et celles du centre, et que sa forme, pareille à celle d'un lièvre, a fait surnommer le Lucken Hare (le lièvre arrêté)[1]. Au pied de cette éminence, presque aussi fameuse comme rendez-vous des sorcières que le moulin voisin de Lippilaw, Dick ne put s'empêcher de tressaillir, en voyant son conducteur entrer dans la montagne par un passage ou une caverne, dont lui-même, à qui ce lieu était bien familier, n'avait aucune connaissance, et n'avait jamais entendu parler.

« Vous pouvez encore vous retirer, » lui dit son guide en se retournant vers lui avec un regard expressif; mais Dick ne voulut pas s'avouer vaincu par la peur, et ils continuèrent leur chemin. Ils entrèrent bientôt dans une longue rangée d'écuries: dans chaque stalle était un coursier d'un noir d'ébène, près de chaque coursier un chevalier couvert d'une armure également noire, et l'épée à l main; mais tous, hommes et chevaux, restaient muets et immobiles, comme s'ils eussent été taillés dans le marbre. Un grand nombre de torches jetaient une sombre clarté dans cette salle qui, comme celle du calife Vatheck[1], était d'une longueur immense. Ils arrivèrent enfin à son extrémité supérieure, où une épée et un cor étaient placés sur une table antique.

« Celui qui fera résonner ce cor et tirera cette épée, » dit l'étranger qui se fit

(1) Le *Calife Vatheck* est un roman oriental. L'auteur de cet ouvrage est M. Beckford, le propriétaire de Fonthil-Abbey, résidence de la famille Byron.

alors connaître pour le fameux Thomas le Rimeur, » régnera, si le cœur ne lui manque pas, sur toute l'étendue de la vaste Bretagne. Tel est l'arrêt de l'oracle infaillible, mais tout dépend du courage, et du choix à faire d'abord entre le cor et le glaive. »

Dick était disposé à saisir d'abord l'épée ; mais toute sa hardiesse avait déjà cédé à la terreur surnaturelle répandue dans ce lieu: il pensa que, s'il commençait par tirer le glaive, il aurait l'air de vouloir braver les génies de la montagne, qui pourraient s'en offenser. Il prit donc le cor d'une main tremblante, et en tira un son faible, mais qui suffit pour produire une réponse terrible. Le tonnerre ébranla la voûte immense par ses éclats toujours croissans; hommes et chevaux s'animèrent à la fois, les coursiers hennirent, mordant leur frein et secouant leur tête impatiente, les guerriers s'élancèrent en faisant retentir leur armure et brandissant leur épée. Dick fut saisi d'une terreur extrême en voyant toute cette armée, jusque-là silencieuse comme la tombe, s'agiter tout à coup, prête à fondre sur lui. Il laissa tomber le cor, et, au moment où il tentait un faible effort pour porter la main sur le glaive enchanté, une voix formidable prononça ces paroles mystérieuses: « Malheur au lâche qui n'a pas tiré l'épée avant de faire résonner le cor! Maudit soit le jour qui l'a vu naître! »

En même temps un tourbillon traversa la longue salle avec des hurlemens furieux, emporta le malheureux maquignon jusqu'à l'ouverture de la caverne, et le précipita sur un roc escarpé, au pied duquel les bergers le trouvèrent le lendemain matin. Il lui restait à peine assez de vie pour leur raconter sa terrible aventure, et, en terminant son récit, il expira.

Cette légende, avec quelques variations, se retrouve dans plusieurs parties de l'Écosse et de l'Angleterre. La scène se passe tantôt dans quelque caverne favorite des Highlands, tantôt dans les mines du Northumberland et du Cumberland, dont les profondeurs pénètrent si avant sous l'Océan. On la trouve encore dans le livre de Réginald Scott sur la sorcellerie, écrit dans le seizième siècle. Il serait inutile de rechercher l'origine de cette tradition. Peut-être le choix à faire entre le cor et l'épée renferme-t-il cette morale: qu'il y a une forte témérité à éveiller le danger avant d'avoir en main des armes pour lui résister.

Il est évident que cette légende, quoique très-susceptible d'ornemens poétiques, n'aurait été qu'un bien triste sujet pour un roman en prose, et aurait bientôt dégénéré en un simple conte de fée. Le docteur John Leyden a consacré quelques beaux vers à cette tradition dans ses *Scènes de l'Enfance*:

« Mystérieux Rimeur, condamné par le destin à visiter sans cesse l'éminence « fatale d'Eildon, où souvent, à l'aurore du jour sacré, le berger entend hennir « d'impatience ton coursier rapide, dis-nous à qui est réservé de faire entendre la « sommation toute-puissante qui doit rompre le sommeil enchanté des siècles; « qui fera retentir les vastes cavernes d'Eildon de ces sons solennels qui appelle- « ront à la vie les guerriers à l'armure noire; qui saisira d'une main ferme le « glaive et le cor magique, et fera résonner dans la terre des merveilles la marche « du fier Arthur. » (*Scènes de l'Enfance*, première partie.)

Dans la même armoire que l'extrait qui précède, j'ai retrouvé, parmi d'autres *disjecta membra*, le fragment suivant. C'était, à ce qu'il paraît, un essai de roman dans un genre différent, mais qui fut presque aussitôt abandonné. L'introduction indique que l'époque avait été placée vers la fin du dix-huitième siècle.

LE LORD D'ENNERDALE.

Fragment d'une lettre de John B.... Esq. de Ilk, à William G...., membre de la société royale d'Edimbourg.

« Remplissez vos verres, dit le chevalier; les dames voudront bien nous at- « tendre encore un peu. — Buvons à la santé de l'archiduc Charles. »

La compagnie fit au toast de son hôte l'honneur qu'il méritait.

« Le succès de l'archiduc, dit le vicaire, servira à avancer nos négociations à « Paris; et si...— Pardonnez-moi, docteur, interrompit, avec un accent étranger, « un convive à la figure longue et maigre; mais pourquoi rapprocher ces évène- « mens, si ce n'est pour en tirer l'espoir que la bravoure et les triomphes de nos « alliés pourront nous épargner la nécessité d'un traité honteux?

« Nous commençons à sentir, monsieur l'abbé, répondit le vicaire avec un peu « d'aigreur, qu'une guerre continentale, entreprise pour la défense d'un allié qui « ne voulait pas se défendre lui-même, et pour la restauration d'une famille « royale, d'une noblesse et d'un clergé qui ont abandonné leurs droits sans résis- « tance, est un fardeau trop pesant, même pour les ressources puissantes de ce pays

« Et la guerre n'était-elle donc pour la Grande-Bretagne, reprit l'abbé, « qu'un acte gratuit de générosité? N'y avait-il donc aucune crainte de cet esprit « destructeur d'innovation qui s'était déclaré? Les citoyens ne tremblaient-ils « pas pour leurs propriétés, les prêtres pour leur religion, tous les cœurs loyaux « pour la constitution? N'était-il pas nécessaire de détruire l'édifice qui était en « proie aux flammes, avant que l'incendie ne se répandît dans tout le voisinage?

« Cependant, si, après l'avoir tenté, dit le docteur, nous trouvons que les « murs résistent à tous nos efforts, je ne vois pas grande prudence à poursuivre « nos travaux au milieu des ruines fumantes.

« Quoi, docteur, dit le baronnet, faut-il vous rappeler votre propre sermon « sur le dernier jeûne général? — Ne nous avez-vous pas encouragés à espérer « que le Dieu des armées serait avec nos troupes, et que nos ennemis, qui l'avaient « blasphémé, seraient confondus?

« Un tendre père, répondit le vicaire, peut vouloir châtier même ses enfans « bien-aimés.

« Je crois, dit un convive placé presque au bout de la table, que les partisans » du Covenant employèrent quelque excuse semblable pour pallier leur honte, en « voyant leurs prophéties démenties à la bataille de Dunbar, lorsque leurs prédi- « cateurs rebelles eurent forcé le prudent Lesley à marcher contre les Philistins à « Gilgal.

Le vicaire fixa un regard scrutateur et peu satisfait sur ce nouvel interrupteur. C'était un jeune homme petit de taille, et d'un air modeste et réservé. Des études sévères, commencées de bonne heure, semblaient avoir effacé de ses traits la gaieté ordinaire à son âge, et leur avaient imprimé un caractère prématuré de gravité pensive. Ses yeux avaient cependant conservé leur feu, et ses gestes étaient animés. S'il eût gardé le silence, il aurait pu rester long-temps sans être remarqué; mais, quand il parlait, il y avait dans ses manières quelque chose qui commandait l'attention.

« Quel est ce jeune homme? demanda le vicaire bas à son voisin.

« C'est un Écossais appelé Maxwell, en visite chez sir Henri. »

« Je l'avais pensé à son accent et à ses manières, reprit le vicaire. »

« Vous savez, mon cousin, que l'ancienne haine héréditaire contre l'Écosse s'est plutôt conservé chez les Anglais du nord, précisément, peut-être, parce qu'ils en sont plus voisins, que chez leurs compatriotes du sud. »

D'autres interlocuteurs prirent part à la discussion, et chacun y portait toute la chaleur de son opinion politique, jointe aux fumées du vin qui avait circulé; l'invitation de passer au salon, qui vint y mettre fin, fut donc très-agréable à la partie plus tranquille de la compagnie. La société se dispersa peu à peu; enfin, le vicaire et le jeune Écossais restèrent seuls avec le baronnet, sa femme, ses filles et moi. Le docteur n'avait pas, sans doute, oublié l'observation qui l'avait comparé aux prophètes de Dunbar, car il saisit la première occasion de s'adresser à M. Maxwell.

« Hem! je crois, Monsieur, que vous avez dit quelque chose des guerres civiles « du siècle dernier? Il faut que vous soyez bien versé dans l'histoire de cette « époque, si vous pouvez y trouver rien de pareil aux malheurs qui nous accablent aujourd'hui; — pour moi, je suis prêt à soutenir que jamais nuage plus « sombre n'a obscurci le soleil de l'Angleterre. »

« Dieu me garde, docteur, de vouloir comparer le temps présent à celui dont « vous parlez. Je sens trop bien les avantages que nous avons sur nos ancêtres. « L'esprit de faction et l'ambition ont introduit la division parmi nous; mais nous « sommes encore exempts du crime d'une guerre civile et de toutes ses funestes « conséquences. Nos ennemis, Monsieur, ne sont pas de notre sang; et, tant que « nous resterons fermes et unis, nous n'avons rien à craindre, je l'espère, des attaques d'un ennemi étranger, quelque moyen artificieux qu'il emploie, quelque « invétérée que puisse être sa haine. »

« Avez-vous rien trouvé de curieux dans ces papiers poudreux, monsieur « Maxwell? » interrompit sir Henri qui paraissait craindre le retour d'une discussion politique.

« Ce sont précisément mes recherches dans ces papiers, dit Maxwell, qui m'ont « inspiré les réflexions que je viens d'énoncer; et elles sont bien justifiées, je crois, « par une histoire que j'ai essayé de recueillir dans quelques-uns de vos manuscrits « de famille. »

« Vous avez toute liberté d'en faire tel usage qu'il vous plaira, reprit sir Henri; « il y a bien long-temps qu'ils n'ont été remués, et j'ai souvent souhaité qu'une « personne aussi versée que vous dans ces vieilleries prît la peine de me dire ce « qu'ils peuvent valoir. »

« Je veux parler, dit Maxwell, d'une histoire particulière, qui sent assez le « merveilleux, et intimement liée aux traditions de votre famille. Si cela vous est « agréable, je puis vous lire ces anecdotes telles que j'ai cherché à les arranger « dans une forme plus moderne, et vous pourrez alors juger de la valeur des « originaux.

Cette proposition avait quelque chose d'agréable pour tous les auditeurs. L'orgueil de famille de sir Henri se disposait à prendre intérêt à tout ce qui avait rapport à ses ancêtres. Les dames s'étaient plongées avec ardeur dans la lecture à la mode. Lady Ratcliff et ses chères filles avaient gravi tous les sentiers, visité

toutes les ruines, écouté tous les gémissemens, levé toutes les trappes, en un mot, avaient accompagné partout la fameuse héroïne d'Udolphe. On les avait cependant entendues se plaindre que l'épisode du Voile Noir ressemblâ beaucoup à la fable de la montagne en travail; ce qui prouvait incontestablement qu'elles savaient aussi bien critiquer avec justesse qu'admirer à propos. En outre, elles avaient bravement monté en croupe derrière le Cavalier-Spectre de Prague, à l'aide de ses sept traducteurs, et suivi les pas du Maure dans la forêt de Bohême. On prétendait même (mais ceci se disait plus mystérieusement que tout le reste) qu'un certain ouvrage, appelé *le Moine*, en trois volumes bien reliés, avait été vu par un œil indiscret dans un tiroir de la toilette indienne de lady Ratcliff. Ainsi (par Lewis) habituées aux merveilles et aux prodiges, lady Ratcliff et ses demoiselles arrangèrent leurs chaises autour d'un grand feu de bois bien ardent, et se préparèrent à écouter le récit promis. Je m'approchai aussi du feu, pour me défendre contre la rigueur de la saison; et puis je ne voulais pas que ma surdité, gagnée, comme vous le savez, cher cousin, dans une campagne sous le prince Charles-Édouard, me fit rien perdre de la narration; car ma curiosité ne pouvait manquer d'être éveillée par ce qui devait avoir quelque rapport au sort des fidèles partisans de la royauté, tels que se sont toujours montrés les Ratcliff. Enfin le vicaire s'approcha également, et s'arrangea en se jetant en arrière dans son fauteuil, disposé, en apparence, à témoigner son dédain pour le récit et le narrateur en s'endormant aussitôt qu'il le pourrait. Maxwell (à propos, toutes mes informations ne peuvent m'apprendre qu'il appartienne en rien à la famille Nithsdale), Maxwell se plaça à une petite table, où, à l'aide de deux lumières, il nous lut ce qui suit:

JOURNAL DE JAN VON EULEN. — « Le 6 novembre 1645, moi, Jan Von « Eulen, négociant à Rotterdam, je m'embarque avec une fille unique sur le « vaisseau *Vryheid* d'Amsterdam, pour passer en Angleterre, ce malheureux « royaume aujourd'hui en proie au trouble et au désordre. — 7 novembre, vent « frais. — Ma fille a le mal de mer. — Je ne puis moi-même achever mes calculs « commencés sur l'objet de mon voyage, c'est-à-dire sur la succession de Jane « Lansache de Carlisle, sœur de feu ma chère femme. — 8 novembre, — vent « toujours orageux et contraire. — Un horrible accident faillit arriver. — Ma « chère fille est enlevée par une vague et jetée à la mer, au moment où le vais- « seau manœuvrait sous le vent. — *Memorandum*. Récompenser le matelot qui « l'a sauvée, sur le premier argent que je pourrai recueillir de l'héritage de « sa tante Lansache. — 9 novembre, calme. — Après midi, légère brise du « N.-N.-O. Je parle au capitaine de la succession de ma belle-sœur Jane Lan- « sache. Il en connaît, dit-il, l'objet principal qui ne vaudra pas plus de 1000 l. « *N. B.* Il est cousin d'une famille de Peterson: c'était le nom du mari de ma « belle-sœur: il y a donc lieu de croire l'héritage meilleur qu'il ne l'annonce. — « 10 novembre, 10 heures du matin. Que Dieu nous pardonne nos péchés! — « Une frégate anglaise, portant le pavillon du Parlement, a paru au large et « nous donne la chasse. — 11 heures; elle approche à chaque instant, et le ca- « pitaine de notre bâtiment prépare tout pour le combat. — Que Dieu ait pitié « de nous! . . . .
. . . .

« Ici, dit Maxwell, le journal qui m'a servi à commencer mon récit, est brusquement interrompu. »

« J'en suis bien aise, dit lady Ratcliff.

« Mais, monsieur Maxwell, dit le jeune Frank, petit-fils de sir Henry, ne saurons-nous pas comment le combat s'est terminé?

Je ne sais plus, mon cher cousin, si je ne vous ai pas déjà parlé des talens précoces de Frank Ratcliff. Il n'y a pas une bataille, livrée entre les troupes du Prince et celles du gouvernement pendant les années 1745-6, dont il ne puisse faire un récit exact. Il est vrai que j'ai pris un soin particulier de fixer dans sa mémoire les évènemens de cette importante époque, en les lui répétant fréquemment.

« Non, mon jeune ami, répondit Maxwell à Frank Ratcliff; non, je ne saurais « vous donner les détails précis de l'engagement, mais on en trouve les résultats « dans la lettre suivante, adressée par Garbonete Von Eulen, fille de l'auteur du « journal que je viens de lire, à une parente, en Angleterre, dont elle implorait « le secours. Après quelques explications générales sur le but du voyage, et sur « l'évènement du combat, elle poursuit ainsi son récit;

« Le bruit du canon avait à peine cessé, que les sons d'une langue presque « inconnue et la confusion qui régnait à notre bord m'apprirent que nos ennemis « nous avaient pris à l'abordage, et étaient en possession du bâtiment. Je montai « sur le pont, et le premier objet qui frappa mes yeux fut un jeune homme, notre « contre-maître, défiguré et couvert de sang, qu'on avait chargé de chaînes, et « qu'on poussait violemment pour le faire descendre dans une chaloupe. Je re- « marquai deux chefs parmi nos ennemis; et j'ai vu dans l'un un homme grand et « maigre, avec un chapeau à haute forme et un long col rabattu, les cheveux « coupés très court tout autour de la tête; dans l'autre, un homme d'un certain « âge, l'air brusque, mais franc et ouvert, portant un uniforme naval de marine. « Allons, allons, mes enfans, s'écria ce dernier, partez et faites force de rames; « et la chaloupe qui emportait le malheureux jeune homme le mit bientôt à bord « de la frégate. Peut-être me blâmerez-vous d'insister ainsi sur cette circonstance; « mais veuillez considérer, ma chère cousine, que cet homme m'a sauvé la vie; « et son sort, alors même que celui de mon père et le mien propre étaient en « péril, ne pouvait manquer de me toucher vivement.

« Au nom de celui qui est jaloux du meurtre et du carnage, dit alors le premier « des chefs que je vous ai dépeints. . . . .

Cætera desunt.

N° II.

CONCLUSION DU ROMAN DE M. STRUTT, INTITULÉ : QUEEN-HOO-HALL :

PAR L'AUTEUR DE WAVERLEY.

CHAPITRE IV. — *Partie de chasse. — Aventure. — Délivrance.*

Le lendemain matin, à la pointe du jour, le cor résonna dans la cour du château de lord Boteler, pour arracher les habitans à leur sommeil et les aver-

tir de venir assister à une chasse splendide que le baron voulait offrir à son voisin Fitzallen, et à son hôte le noble Saint-Clere. Pierre Lanuret, le fauconnier, était à son poste, avec des faucons pour les chevaliers, et des tiercelets pour les dames, dans le cas où ils voudraient varier leurs plaisirs par une chasse à l'épervier. Cinq robustes gardes-chasse, avec les gens sous leurs ordres, appelés pauvres robins, tous habillés en étoffe verte de Kendal, armés de couteaux, la trompe au côté et le bâton d'office à la main, conduisaient les chiens terriers et bassets, qui devaient faire lever le daim. Dix couples d'intrépides chiens courans, dont chacun aurait pu, seul, mettre aux abois un cerf dix-cors, étaient tenus en lesse par autant de piqueurs de lord Boteler. Les pages, les écuyers, et le reste de la suite attachée à la splendeur féodale, vêtus de leurs plus beaux habits de chasse, à cheval ou à pied selon leur rang, armés de javelots, d'arcs ou d'arbalètes, formaient un imposant cortége. Une troupe nombreuse de vassaux (*yeomen*), alors appelés *suivans* (retainers), qui recevaient tous les ans un habit de livrée et une petite pension pour assister à ces grandes cérémonies, s'assembla en même temps; ils portaient une veste bleue, avec l'écusson de la maison de Boteler sur le bras, en signe de leur vasselage. C'étaient tous les plus beaux hommes des villages voisins : chacun avait son bouclier sur l'épaule, et un grand sabre bien brillant pendait à sa ceinture de cuir. Dans cette occasion, ils faisaient les fonctions de suivans de chasse pour battre les fourrées et faire lever le gibier. Cette troupe remplissait le vaste espace de la cour du château.

L'annonce de cette chasse splendide avait attiré sur la pelouse devant le château un concours immense de paysans de toutes les classes et de tous les âges; parmi eux se trouvaient la plupart de nos vieilles connaissances de Tewin, et les joyeux convives de la taverne de Hob Filcher. Le bouffon Gregory n'avait pas, on peut le croire, grande envie de se montrer en public, après son échec récent; mais Oswald l'intendant, grand formaliste pour tout ce qui tenait à la représentation publique de la maison de son maître, avait positivement requis sa présence: « Quoi, dit-il, la maison du noble lord Boteler sera-t-elle sans un fou dans un « jour comme celui-ci? Certes, le bon lord Saint-Clere, et la belle dame sa sœur, « pourraient bien trouver notre état de maison aussi mince que celui de leur « ladre de parent à Gay-Bowers, qui envoya le bouffon de son père à l'hôpital, « vendit les grelots du pauvre fou pour en faire des clochettes d'épervier, et se fit « une coiffure de nuit de son bonnet aux longues oreilles. — Allons, coquin, « fais-moi le fou bravement : prodigue les bons mots et les saillies, au lieu de ce « misérable radotage, sans sel ni sens, que tu nous donnes depuis quelque temps, « ou, par tes os! je t'enverrai à la loge du portier, qui t'étrillera avec ton sabre de « bois, jusqu'à ce que ta peau soit d'autant de couleurs que ton habit. »

Gregory ne répondit rien à cette injonction menaçante, non plus qu'à l'offre obligeante du vieux Albert Drawslot, le chef des gardes-chasse, qui lui proposa de lui souffler du vinaigre au nez pour réveiller son esprit, comme il avait fait le matin même au vieux chien Bragger pour lui rendre le flair qui lui manquait. Gregory, d'ailleurs, n'avait pas plus le temps que l'envie de répondre; car les cors venaient de se taire, après une joyeuse fanfare, et Peretto, avec les deux ménestrels sous ses ordres, s'avançait sous les fenêtres de l'appartement des étrangers pour chanter le rondeau suivant, dont le refrain, répété en chœur par

tous les piqueurs et fauconniers, fit retentir jusqu'aux créneaux du château :

« I. — Éveillez-vous, nobles lords et belles dames; déjà le jour commence à « poindre sur la cime des bois : toute la chasse, déjà prête, vous attend, arcs et « javelots, chevaux et faucons. N'entendez-vous pas les sons du cor, les sifflemens des éperviers, les cris impatiens des chiens accouplés? N'est-ce pas un « joyeux concert? Eveillez-vous, nobles lords et belles dames.

« II. — Éveillez-vous, nobles lords et belles dames; le brouillard s'est dissipé « sur la montagne, l'aurore répand ses rayons brillans; les diamans de la rosée « scintillent sur la fraîche pelouse; les gardes ont pris soin de relever le pied du « cerf dans le bois voisin, et nous venons vous répéter notre refrain : éveillez-« vous, nobles lords et belles dames.

« III. — Éveillez-vous, nobles lords et belles dames, accourez dans la verte forêt; « nous vous montrerons où il a choisi son gîte, le cerf aux pieds agiles et à la « tête menaçante; nous vous montrerons les traces qu'il a laissées en frottant ses « fiers rameaux contre le chêne; et bientôt vous le verrez aux abois : éveillez « vous, nobles lords et belles dames.

« IV. — Nous redoublons nos accens pour vous répéter : éveillez-vous, nobles lords « et belles dames. La jeunesse et le plaisir suivent aussi leur course rapide. Qui « peut braver le temps, ce roi des chasseurs, aussi difficile à arrêter que le chien « le plus ardent, aussi prompt dans son vol que l'épervier? Ne le laissez donc « pas faire, et levez-vous avec le jour, nobles lords et belles dames. »

A la fin du dernier couplet, lord Boteler et sa fille, son parent Fitzallen de Marden, et le reste des nobles hôtes, montèrent sur leurs palefrois, et la chasse se mit en marche dans l'ordre usité. Les gardes avaient soigneusement relevé le pied d'un cerf de première taille la veille au soir; et, en suivant les marques qu'ils avaient faites sur les arbres, ils conduisirent la compagnie, sans perte de temps, à la lisière du bois, où, suivant le rapport de Drawslot, l'animal avait passé toute la nuit. Les cavaliers se répandirent le long du bois, où Albert entra tenant en laisse un limier de race.

Mais voici ce qui arriva : un jeune cerf de deux ans se trouvait dans le même gîte que le véritable objet de la chasse; le hasard voulut qu'il fût levé le premier, et il partit à l'endroit où étaient postés lady Emma et son frère. Un piqueur inexpérimenté, qui était placé près d'eux, lâcha aussitôt deux chiens courans qui s'élancèrent à sa poursuite avec la vitesse du vent du nord. Gregory, que la vivacité de la scène avait ranimé, se mit à courir après eux, en encourageant les chiens par un vigoureux tayaut [1]. Cette faute lui valut les vives imprécations de Drawslot, et du baron lui-même, qui prenait part à la chasse avec toute l'ardeur d'un jeune homme de vingt ans. « Puisse sa maudite gorge avaler le diable « tout botté et éperonné! dit Albert; je viens de lui dire que toutes les traces « sont celles d'un daim de première taille, et le voilà qui lance les chiens sur une « bête à la tête nue! Par saint Hubert, si je ne lui casse pas une jambe avec « mon arbalète, que je ne conduise plus jamais un chien à la chasse! Mais ne « perdons pas courage, mes seigneurs et maîtres! le noble animal est encore ici, « et, Dieu merci, nous ne manquons pas de chiens. »

(1) Tailers-hors, ou en langage moderne *Tally-ho!*

Le couvert fut alors battu à fond par les suivans de chasse, qui forcèrent le cerf à quitter sa retraite et à confier son salut à l'agilité de ses pieds. Trois chiens courans se mirent à sa poursuite; il parvint à leur faire perdre la piste, après une course de deux ou trois milles, en entrant dans une vaste bruyère qui s'étendait le long d'un coteau. Les cavaliers arrivèrent bientôt, et lâchèrent un nombre suffisant de chiens terriers qu'ils envoyèrent avec les piqueurs dans le couvert pour relancer le cerf. Le succès de cette manœuvre fit recommencer la chasse avec plus d'ardeur; le pauvre animal fournit une nouvelle course de plusieurs milles dans une direction presque circulaire, et épuisa toutes ses ruses pour échapper à la poursuite de ses ennemis. Tantôt il choisissait les sentiers, où une poussière épaisse devait moins retenir sa piste; tantôt il se couchait, retirait ses pieds sous lui, et appuyait son nez à terre, pour que sa respiration ou l'odeur de ses sabots ne le trahît pas en attirant les chiens sur sa trace. Mais tous ses efforts furent vains: il sentait les chiens gagner sur lui, les forces lui manquaient, sa bouche était couverte d'écume, et des larmes coulaient de ses yeux; alors, dans son désespoir, il se retourne contre ses adversaires, qui, à leur tour, s'arrêtent à quelque distance, poussant des hurlemens horribles, et attendant le renfort des chasseurs. Lady Éléonore, qui prenait plus de plaisir à la chasse que Mathilde, et qui pesait moins à son palefroi que lord Boteler, arriva la première au lieu du danger; et, prenant aussitôt l'arbalète d'un homme de la suite, elle perça le cerf d'une flèche. L'animal, se sentant blessé, devint furieux et s'élança avec rage sur celle dont il avait reçu le trait. Lady Éléonore aurait pu se repentir de son audace; mais le jeune Fitzallen, qui s'était toujours tenu près d'elle, s'avança vivement au galop, et avant que le cerf eût le temps de détourner ses coups sur un autre adversaire, le renversa sans vie avec son couteau de chasse.

Albert Drawslot, qui arrivait au secours de la jeune dame dont le péril l'avait épouvanté, se répandit en éloges bruyans sur la force et la bravoure de Fitzallen: « Bravo! s'écria-t-il en ôtant son bonnet et essuyant avec sa manche « son visage brûlé du soleil, voilà un bon coup, et frappé bien à propos! — Mais « allons, mes enfans, en l'air tous les bonnets, et sonnez la *mort*. »

Les piqueurs sonnèrent alors une triple mort, et terminèrent par un hurra général, qui, joint aux aboiemens des chiens, fit retentir la vaste forêt. Albert présenta son couteau à lord Boteler pour prendre le bois du cerf, mais le baron eut la courtoisie de céder à Fitzallen l'honneur de cette cérémonie. Lady Mathilde était alors arrivée avec presque toute la compagnie et la suite; et, la chasse étant terminée, on commença à s'étonner de ne pas voir Saint-Clere et sa sœur. Lord Boteler fit sonner encore une fois le rappel pour ramener les traînards et dit à Fitzallen: « Il me semble que Saint-Clere, qui sait si bien se distinguer « dans une bataille, ne devrait pas être ainsi en arrière à la chasse.

« Je crois pouvoir, dit Pierre Lanaret, vous expliquer l'absence du noble « lord: lorsque cet imbécille de Gregory a lancé les chiens sur la jeune bête, et « s'est mis, comme un sot qu'il est, à courir après eux, j'ai vu le palefroi de lady « Emma suivre rapidement cette fausse chasse, malgré tous ses efforts pour le retenir; et je pense que son noble frère a voulu l'accompagner, de peur qu'il ne lu « arrivât quelque accident. — Mais, par la messe! voici Gregory qui va répondr « lui-même. »

Gregory entra en effet presque aussitôt dans le cercle qu'on venait de former autour de la bête, hors d'haleine et le visage couvert de sang. Il fut quelque temps sans pouvoir prononcer autre chose que les cris presque inarticulés comme—grand Dieu! — Je l'ai échappé belle! et autres exclamations de détresse et de terreur, — indiquant toujours de la main un bois à quelque distance de l'endroit où le cerf avait été tué.

« Par mon honneur, dit le baron, je voudrais bien savoir qui a osé mettre « dans cet état le pauvre diable, et je jure qu'il paierait cher son insolence, fût-il « le second homme (l'homme le plus puissant, un seul excepté) de l'Angleterre.

« Au secours, si vous êtes hommes! s'écria alors Gregory qui avait un peu « repris haleine, sauvez lady Emma et son frère qu'on assassine dans le bois de « Brockenhurst.

A ces mots, tout fut en mouvement. Lord Boteler ordonna, à la hâte, à une petite troupe de ses gens de rester pour la défense des dames; et lui-même, Fitzallen et le reste coururent de toute sa vitesse de leurs chevaux vers le bois, guidés par Gregory qui était monté en croupe derrière Fabian. En traversant un sentier étroit, le premier objet qu'ils rencontrèrent fut un homme d'une haute stature renversé à terre, saisi et presque étranglé par deux chiens, qu'on reconnut aussitôt pour ceux qu'avait accompagnés Gregory. Un peu plus loin, dans un espace ouvert, gisaient trois hommes morts ou blessés; et à quelques pas, lady Emma sur le gazon, en apparence sans vie, et son frère, ainsi qu'un jeune garde-chasse, penchés sur elle pour lui prodiguer leurs soins. On parvint bientôt à la ranimer par les moyens ordinaires, et lord Boteler, surpris et ému d'un pareil spectacle, s'empressa de demander à Sainte-Clere ce que tout cela signifiait, et s'il y avait quelque nouveau danger à craindre.

« Non pas maintenant, je crois, répondit Henry, qu'on s'aperçut alors être « légèrement blessé; mais je vous prie, noble baron, de faire fouiller les bois; « car nous avons été attaqués par quatre de ces lâches assassins, et je n'en vois « que trois sur le terrain. »

Les gens de la suite amenèrent alors l'homme qu'ils avaient arraché à la fureur des chiens, et Henry, avec un sentiment de dégoût et de honte qui égala sa surprise, reconnut en lui son indigne parent Gaston Saint-Clere. Il communiqua à voix basse le nom du coupable à lord Boteler; le baron donna l'ordre de conduire le prisonnier à Quen-Hoo-Hall et de l'y garder étroitement, puis s'informa avec intérêt de la blessure de son jeune ami.

« C'est une égratignure, une bagatelle, s'écria Henry, je suis moins pressé d'y « songer que de vous présenter celui sans le secours duquel les secours de l'art « m'auraient été inutiles. Où est-il? où est mon brave libérateur?

« Le voici, dit Gregory se glissant en bas de cheval et s'avançant d'un air « leste; le voici prêt à recevoir la récompense que votre bonté voudra lui « accorder.

« Crois-moi, l'ami Gregory, répondit Henry, tu ne seras pas oublié; car tu « as couru de toutes tes forces, et crié bravement au secours, et, sans tes cris, « qui sait si nous aurions reçu cette heureuse assistance; mais le brave garde-« chasse, qui est venu à mon aide, lorsque ces trois brigands m'avaient presque « mis hors de combat, où est-il? »

Tous les yeux se mirent aussitôt à sa recherche ; mais, quoique chacun l'eût vu en arrivant sur le lieu de la scène, il fut impossible de le retrouver, et on ne put former d'autre conjecture, sinon qu'il s'était retiré pendant la confusion qu'avait excitée l'arrestation de Gaston.

« Ne le cherchez pas, dit lady Emma, qui était alors revenue un peu à elle-« même ; aucun œil mortel ne le trouvera, avant l'heure qu'il aura choisie lui-« même pour se montrer. »

Le baron, convaincu par cette réponse que la terreur avait, en ce moment, jeté quelque trouble dans ses esprits, se garda de lui adresser aucune question, et vit avec plaisir arriver Mathilde et Éléonore, à qui il avait envoyé un exprès pour leur faire part de cette étrange aventure : ces dames prirent lady Emma avec elles, et toute la compagnie se remit en marche pour le château ; mais ils en étaient éloignés de plusieurs milles, et avant d'y arriver, ils eurent une nouvelle alerte. Les piqueurs, qui formaient l'avant-garde de la troupe, firent halte, et annoncèrent à lord Boteler qu'ils voyaient venir vers eux un corps d'hommes armés. La suite du baron était nombreuse, — mais tous étaient armés pour la chasse et non pour le combat : ce fut donc avec une vive satisfaction qu'il aperçut sur le guidon du corps qui s'avançait, non pas les armes de Gaston, comme il avait lieu de le craindre, mais l'écusson ami de Fitzosborne de Diggswell, ce ce jeune lord qui avait assisté aux fêtes de mai avec Fitzallen de Marden. Le chevalier s'avança lui-même, couvert de son armure; et, sans lever sa visière, informa lord Boteler que, sur la nouvelle d'un lâche attentat commis sur une partie de sa compagnie par de vils assassins, il avait monté et armé une petite troupe de ses vassaux pour les escorter à Queen-Hoo-Hall. Il se rendit à l'invitation que lui fit le baron de l'y accompagner avec ses hôtes ; et tous ensemble poursuivirent leur route avec confiance et sûreté, et arrivèrent heureusement au château sans autre accident.

CHAPITRE V. — *Éclaircissemens de l'aventure de la chasse. — Découverte. — Courage de Gregory. — Mort de Gaston Saint-Clere. — Conclusion.*

AUSSITÔT qu'on fut arrivé dans la noble demeure de lord Boteler, lady Emma demanda la permission de se retirer dans sa chambre pour rendre le calme à ses esprits] après la terreur qu'elle avait éprouvée. Henry Saint-Clere satisfit alors la curiosité de la compagnie, et raconta brièvement son aventure : « Aussitôt que je vis, dit-il, le palefroi de ma sœur suivre avec ardeur, en dépit d'elle, la fausse chasse entamée par Gregory, je courus après elle pour lui porter secours. Notre chasse fut longue, et avant que les chiens eussent forcé la jeune bête, nous étions trop loin pour entendre vos cors. Après avoir donné la curée aux chiens et les avoir accouplés, je les fis conduire par Gregory, et nous nous mîmes à votre recherche; mais la chasse vous avait entraînés dans une autre direction. Enfin, en passant dans le bois où vous nous avez trouvés, j'entendis tout à coup siffler une flèche à mes oreilles. Je tirai mon épée et me précipitai dans le bois, où je fus aussitôt attaqué par des brigands, tandis que deux autres couraient sur ma sœur et sur Gregory. Le pauvre diable se mit à fuir en criant au secours, poursuivi par mon indigne parent, qui est maintenant votre prisonnier; et l'attaque de l'autre sur ma pauvre Emma, qu'il voulait sans doute assassiner, fut

prévenue par l'arrivée subite d'un brave garde-chasse, qui, après une courte résistance, renversa le scélérat à ses pieds, et accourut à mon aide. J'étais déjà légèrement blessé, et près de succomber sous le nombre. Le combat dura quelque temps, car les bandits étaient tous deux bien armés, robustes et déterminés; et nous venions enfin de terrasser chacun notre adversaire, lorque vous êtes arrivé, lord Boteler, à notre assistance. Telle est la fin de mon histoire; mais, par mon nom de chevalier, je donnerais la rançon d'un comte pour avoir l'occasion de remercier le brave jeune homme sans le bras duquel je ne vivrais plus pour vous la raconter. »

« Ne craignez rien, dit lord Boteler, on le trouvera s'il est dans le comté ou « dans l'un des quatre comtés voisins. — Et maintenant, si lord Fitzolborne veut « bien quitter l'armure qu'il a obligeamment endossée pour nous, nous allons « tous nous préparer pour le banquet. » A l'approche de l'heure du dîner, lady Mathilde et sa cousine allèrent visiter la belle Darcy dans sa chambre. Elles la trouvèrent calme, mais triste et pensive. Elle semblait prendre plaisir à rappeler les malheurs de sa vie, et finit par laisser entendre que, puisqu'elle avait retrouvé son frère, et qu'elle lui voyait rechercher la société d'une amie qui réparerait facilement sa perte auprès de lui, elle voulait consacrer le reste de ses jours au ciel dont la providence secourable les avait si souvent sauvés. Mathilde rougit beaucoup à l'un des passages de ce discours, et sa cousine s'éleva avec chaleur contre une pareille résolution : « Ah! ma chère Éléonore, répondit lady « Emma, ce que j'ai vu aujourd'hui ne peut être qu'une apparition surnaturelle, « et quelle autre détermination peut-elle m'inspirer que celle de me vouer aux « autels? — Ce paysan qui m'a servi de guide jusqu'à Baddow dans le parc de « Daubury, le même qui s'est présenté devant mes yeux plusieurs fois, et sous « diverses formes, pendant ce voyage si plein d'évènemens, ce jeune homme dont « les traits sont à jamais gravés dans ma mémoire, n'est autre que le garde-chasse « qui nous a sauvés aujourd'hui dans la forêt. Je n'ai pu m'y tromper, et en « rapprochant ces apparitions merveilleuses de celle du spectre que j'ai vu à Gay-« Bowers, comment me défendre de la conviction que le ciel a daigné permettre « à mon ange gardien de prendre une forme mortelle pour me secourir et me « protéger? »

Les deux cousines, après avoir échangé un regard où se peignait la crainte que sa raison ne fût égarée, lui répondirent avec douceur, en s'efforçant de la calmer, et la décidèrent enfin à les accompagner à la salle du banquet. La première personne qu'elles y rencontrèrent fut le baron Fitzosborne de Diggswell, alors dépouillé de son armure. A sa vue, lady Emma changea de couleur, et, en s'écriant : C'est lui! tomba privée de sentiment dans les bras de Mathilde.

« Les secousses horribles de cette journée ont troublé ses esprits, dit Éléonore, « et nous avons eu tort de l'engager à descendre.

« C'est moi, dit Fitzosborne, qui ai eu la folle imprudence d'offrir à ses « yeux celui dont la présence doit lui rappeler les momens les plus périlleux de « sa vie.

Tandis que les dames soutenaient Emma et l'emmenaient hors de la salle, lord Boteler et Saint-Clere demandèrent à Fitzosborne l'explication des paroles qu'il venait de prononcer.

« Croyez-moi, nobles lords, répondit le baron de Diggswell; je vous satisferai, « aussitôt que j'aurai appris que lady Emma Darcy n'a point souffert de mon imprudence.

Lady Mathilde rentra alors dans la salle, et leur apprit que sa belle amie, en revenant à elle, avait affirmé, d'un ton calme et positif, qu'elle avait déjà vu Fitzosborne dans le moment le plus critique de sa vie.

« Je crains, dit-elle, que son esprit troublé ne rapporte tout ce qui frappe ses « yeux aux évènemens terribles où elle a eu tant de part.

« Non, dit Fitzosborne; que le noble Saint-Clere veuille bien pardonner à « la pureté de mes intentions honorables l'intérêt que j'ai pris, sans son aveu, « au sort de sa sœur, et il me sera facile d'expliquer cette impression mys- « térieuse.

Saint-Clere témoigna son assentiment par un geste obligeant, et Fitzosborne commença le récit suivant :

« J'étais logé à l'hôtellerie du Griffon, près de Baddow, dans un voyage que « je fis en ce pays, lorsque j'y rencontrai la vieille nourrice de lady Emma Darcy; « elle venait d'être chassée de Gay-Bowers, et, dans la chaleur de son indigna- « tion et de son chagrin, elle racontait hautement à qui voulait l'entendre le « triste sort de lady Emma. La description qu'elle faisait de la beauté de sa chère « et malheureuse maîtresse m'inspira pour elle un vif intérêt ; quel chevalier n'en « eût éprouvé autant? Cet intérêt redoubla bientôt, lorsque après avoir gagné le « vieux Gant Reve, je pus apercevoir lady Emma dans une de ses promenades « aux environs du château de Gay-Bowers. L'obstiné vieillard refusa de me « donner accès au château ; mais il laissa échapper quelques mots sur les dangers « que courait lady Emma, et du désir qu'il aurait de la voir s'y soustraire. « Mon maître, dit-il, a appris qu'elle a un frère vivant, et comme cette circon- « stance lui enlève toute chance de s'emparer de ses domaines par un acte de « vente, il — En un mot, je voudrais les voir séparés sans accident. S'il arrivait « ici, ajouta-il, quelque malheur à lady Emma, cela ne vaudrait rien pour nous « tous. J'ai essayé un innocent stratagème pour lui faire quitter le château par « épouvante; j'avais, au moyen d'une trappe, fait paraître un spectre devant elle, « en lui donnant, comme par une voix souterraine, l'avis d'effectuer sa retraite; « mais son entêtement semble la faire courir à sa perte.

« Après m'être assuré que Gannt, malgré sa cupidité et son bavardage, était « trop fidèle à son indigne maître pour rien entreprendre contre ses ordres, je « m'adressai à la vieille Ursule, que je trouvai plus traitable. J'appris par elle « l'horrible complot de Gaston pour se débarrasser de sa parente, et je résolus « de la délivrer. Mais, comprenant la situation délicate de lady Emma, j'enjoignis « à Ursule de lui cacher l'intérêt que je prenais à ses malheurs, et je voulus « veiller sur elle moi-même, à l'aide d'un déguisement, jusqu'à ce que je la visse « en lieu de sûreté. Ainsi s'expliquent mes diverses apparitions devant elle, sous « divers costumes, dans le cours de son voyage. Je n'étais jamais éloigné, et « j'avais toujours quatre braves hommes d'armes, prêts à accourir au premier « signal de mon cor, si j'avais besoin d'assistance. Lorsque lady Emma fut arrivée « à la Loge à l'abri de tout danger, je voulais prier mes sœurs de lui rendre vi- « site, et de la prendre sous leur protection ; mais je ne les trouvai point à

« Diggswell ; elles étaient allées donner leurs soins à une vieille parente, dange-
« reusement malade, dans un comté éloigné. Elles ne revinrent que la veille des
« fêtes de mai, et les évènemens se succédèrent ensuite trop rapidement pour me
« permettre de trouver l'occasion de leur procurer une introduction auprès de
« lady Emma Darcy. Le jour de la chasse, je voulus conserver encore mon dégui-
« sement romauesque, et suivre lady Emma sous l'habit d'un garde pour jouir
« de sa présence. »

Fitzosborne avait un autre motif qu'il se garda bien de communiquer à son auditoire; il voulait juger s'il était vrai, suivant certains rapports vagues, que lady Emma accordât un accueil favorable à son camarade et ami Fitzallen de Marden.

« Après notre escarmouche avec les brigands, j'attendis l'arrivée du baron et « des chasseurs ; et, encore inquiet des projets ultérieurs de Gaston, je courus à Diggswell armer la petite troupe qui vous a escortés à Queen-Hoo-Hall. »

Fitzosborne, ayant achevé son récit, reçut les remerciemens de toute la compagnie, et surtout de Saint-Clere, sensible à la délicatesse respectueuse qu'il avait mise dans sa conduite envers sa sœur. Lady Emma fut exactement informée des obligations qu'elle lui avait, et le lecteur intelligent peut juger si les railleries même de lady Éléonore purent lui faire regretter que le ciel se fût borné à employer pour sa sûreté des moyens naturels, et que son ange gardien se trouvât transformé en un jeune et beau chevalier, aussi brave qu'amoureux.

La joie de la noble salle s'étendit jusqu'à l'office, où le bouffon Gregory racontait ses exploits dans le combat de la matinée, de manière à faire honte à Benis et à Guy de Warwick [1]. « C'est moi, disait-il, que le redoutable baron choisit « pour son adversaire, tandis qu'il laissait à des bras vulgaires l'attaque contre « Saint-Clere et Fitzosborne. Mais certes, ajoutait-il, le farouche géant avait « trouvé son homme : je parais avec ma marotte tous les coups qu'il me portait « avec son épée, et, à sa troisième botte, je le saisis corps à corps, le renversai à « terre, et je lui fis demander merci à un homme désarmé. »

« Allons, l'ami, dit Drawslot, tu oublies tes merveilleux auxiliaires, les braves « chiens Help et Holdefast ! Je t'assure que, quand le baron à la taille difforme « t'a saisi par ton capuchon qu'il a presque déchiré, tu aurais été dans une vi- « laine passe, s'ils ne se fussent pas souvenus d'un ancien ami, et n'eussent pas « couru à ton secours. Eh, mon cher, je les ai trouvés attachés à leur proie, et « j'ai eu assez de peine à les secouer et à les battre pour la leur faire lâcher. Il « faut même qu'ils y aient mis les dents; car j'ai arraché de leur gueule des mor- « ceaux de l'habit du baron. Quant à toi, lorsqu'ils l'ont terrassé, tu fuyais, je te « le jure, comme un lièvre épouvanté. »

« Et quant au terrible géant dont parle Gregory, dit Fabian, il est là dans la « salle de garde, semblable en taille, en forme et en couleur, à une araignée dans « une haie. »

« C'est faux, dit Gregory ; Colbrand le Danois n'était qu'un nain auprès « de lui. »

« C'est aussi vrai, répliqua Fabian, que notre camarade doit épouser mardi

(1) Deux preux de l'ancienne chevalerie anglaise. (Ed.)

« la jolie Marguerite; Grégory, toutes tes malices n'ont servi qu'à les marier « plus tôt. »

« Je ne me soucie pas plus de cette coquette, dit le bouffon, que de tes paquets « de lesses. Mais toi, pauvre nabot, tu serais heureux d'atteindre à la ceinture « du baron prisonnier.

« Par la messe! dit Pierre Lanaret, je vais voir ce formidable baron. » Et il quitta aussitôt l'office pour aller à la salle de garde, où Gaston Saint-Clere était renfermé.

« Je crois qu'il dort, dit un homme d'armes qui faisait sentinelle à la « porte massive de cette salle; car, après avoir bien tempêté, frappé du pied et « proféré les plus horribles imprécations, il est depuis quelque temps tout-à-fait « tranquille. »

Le fauconnier fit glisser doucement une planche d'un pied carré qui couvrait, en haut de la porte, une ouverture garnie de forts barreaux, pratiquée pour donner au geôlier la facilité de veiller sur son prisonnier sans ouvrir la porte. Il aperçut alors Gaston suspendu par le cou à sa propre ceinture qu'il avait attachée à un anneau de fer, placé sur un des murs de sa prison. Il avait atteint cet anneau en montant sur une table qu'on lui avait donnée pour y placer sa nourriture; et dans les angoisses de sa honte et de sa scélératesse déjouée, il s'était ainsi débarrassé d'une misérable existence. On le trouva avec un reste de chaleur, mais sans vie. On dressa un certificat, en bonne et due forme, des détails de sa mort. Il fut enterré, le soir même, dans la chapelle du château, par respect pour sa haute naissance; et le chapelain de Fitzallen de Marden, qui officia dans cette occasion, prononça, le dimanche suivant, un excellent sermon sur le texte: *Radix malorum est cupiditas*, que nous allons offrir au lecteur.

. . . .

. . . .

Ici le manuscrit que nous avons préalablement déchiffré et souvent traduit, pour ainsi dire, afin de le mettre plus à la portée du lecteur, est si illisible et effacé que, excepté quelques vieilles exclamations, nous n'en pouvons rien tirer d'intelligible, sinon que l'avarice est définie « une soif des choses terrestres qui « enivre le cœur. » Un peu plus loin semble se trouver un joyeux récit des noces de Marguerite avec Ralph, de la course au *quintain*, et des autres divertissemens usités en pareille circonstance. Il y a aussi quelques fragmens d'un sermon burlesque, prononcé à cette occasion par Gregory, tels que, par exemple:

« Mes chers maudits camarades, il y avait autrefois un roi qui épousa une jeune « vieille reine, et en eut un enfant; cet enfant fut envoyé à Salomon le sage, qu'on « pria de lui donner la même bénédiction qu'il reçut de la sorcière d'Endor, « quand elle le mordit au talon. Voici ce qu'en dit le digne docteur Radigundus « Potator: pourquoi ne dirait-on pas la messe pour toutes les ames, semelles [1] et « soles rôties, servies à la table du roi le samedi; car il est vrai que saint Pierre « adressa au père Adam, comme ils allaient ensemble à Camelot, cette grande,

(1) Triple calembourg intraduisible par un seul mot : *soul*, ame ; *sole*, sole ; *sole* (*of a shoe*) semelle, sur la même prononciation. L'absurdité des trois mots réunis n'ajoute pas beaucoup au non-sens de cet amphigouri, ainsi que va nous le dire l'auteur lui-même dans la prochaine note. (Ed.)

« importante et difficile question : Adam, Adam, pourquoi as-tu mangé la pomme « sans la peler [1] ? . . . . » Et beaucoup d'autres plaisanteries non moins excellentes.

Le brillant étalage de l'esprit de Gregory fit non-seulement pâmer de rire tout son auditoire, mais produisit même une telle impression sur Rose, la fille du portier, qu'on pensa généralement que ce serait la faute du bouffon lui-même, si Jacques n'avait pas bientôt sa Jacqueline.

Le triste état du manuscrit nous oblige encore à omettre beaucoup de détails curieux sur la mise au lit de la mariée, — son bas qu'on jette aux jeunes filles, et qui rend si heureuse celle qui peut l'attraper, — les nœuds de rubans du marié, qu'on détache et dont chacun se dispute les morceaux, — le, etc.

Nous avons eu bien de la peine à déchiffrer la chanson suivante, qui a depuis été empruntée par le savant auteur de la fameuse *Histoire du moine Bacon*. Elle paraît avoir été chantée quand on conduisait la mariée au domicile conjugal.

CHANSON DE NOCES. — Sur l'air : *Je fus jadis un ménétrier*.

« Qui n'a pas entendu parler d'un joyeux lendemain de noces, quand on con- « duit la mariée à sa nouvelle demeure, et que la troupe part gaiement pour « Tewin ?

« Le quintain n'a pas été oublié, les guirlandes ne manquent pas. — Quel « dommage, si on laissait perdre les bonnes vieilles coutumes ! — honte à celui « qui n'a qu'une rosse pour monture ; son triste équipage ne lui fait pas honneur.

« Nous rencontrons une bande de musiciens : vite une estrade, et ils nous « jouent nos airs favoris de Bullen et d'Upsey ; puis nous nous remettons gaie- « ment en route pour Tewin.

« Pas un garçon dans toute la paroisse qui veuille aller à la charrue un jour « comme celui-là ; chacun prend son meilleur cheval, place sa belle en croupe, « et part gaiement pour Tewin.

« Les garçons sont actifs, l'ale circule rapidement ; les jeunes filles répan- « dent la joie dans la salle : on me donne une coupe écumante, et je l'avale sans « peine d'un seul trait.

« Le serrurier du village s'en donne si bien qu'il lui semble voir tourner la « terre ; et cependant je suis prêt à jurer que notre serrurier n'a pas son pareil.

« Nous avons aussi un joli punch pour les jeunes filles ; elles y reviennent

(1) Cette tirade amphigourique est littéralement extraite d'un sermon burlesque prononcé par un bouffon de profession, qui se trouve dans un ancien manuscrit à la bibliothèque des avocats (d'Edimbourg) ; c'est le même que feu M. Weber, cet ingénieux écrivain, publia dans son roman comique si curieux, intitulé *La Chasse aux lièvres*. Cet échantillon a été donné ici comme répondant au plan de M. Strutt de faire connaître dans son roman les mœurs antiques. Le Fou, dans la satire des Trois Domaines de sir David Lindesay, prononce un semblable sermon burlesque. Le non-sens et l'extravagance vulgaire de cet amphigouri servent à expliquer l'idée de Shakspeare, dans les éloges qu'il fait donner par sir Andrew Agnecheek aux exploits du bouffon, dans la Soirée du jour des Rois (*Twelfth Night*). Le bouffon, en réservant pour sir Toby ses saillies de bon aloi, possédait assez, sans doute, le jargon de son métier, pour captiver la sotte admiration de sir Andrew, qui s'écrie : « En vérité, tu as été très drôle hier soir, quand tu nous as parlé de Pigrogremitus, et des vapeurs qui traversent les équinoxes de Quenbus ; c'était vraiment excellent, par ma foi ! » Il est amusant de voir la peine que se donnent les commentateurs pour trouver quelque sens à un jargon de métier comme celui de ce passage.

« souvent, tout en disant qu'elles n'en veulent plus ; plus d'une ne peut défendre « ses lèvres, et je termine ma chanson sans en dire davantage. »

Mais ce que nos belles lectrices regretteront surtout, c'est la perte de trois déclarations d'amour. La première, de Saint-Clere à Mathilde, n'occupe pas, avec la réponse de la dame, moins de quinze pages bien serrées du manuscrit. Celle de Fitzosborne à Emma n'est pas beaucoup plus courte; mais les amours moins romanesques de Fitzallen et d'Éléonore se terminent en trois pages seulement. Les trois nobles couples furent mariés à Queen-Hoo-Hall, le même jour, vingtième dimanche après Pâques. Il y a un long récit des fêtes de ce triple mariage, où nous avons pu recueillir les noms de quelques plats fameux, tels que (petarel) grues, esturgeons, cignes, etc., etc., avec une profusion d'oiseaux sauvages et de venaison. Nous y voyons encore que Peretto ne manqua pas de fournir une chanson convenable à la circonstance, et que l'évêque, en bénissant les couches nuptiales qui devaient recevoir les heureux couples, ne fut pas avare de son eau sainte; car il en accorda un demi-gallon à chacune. Nous regrettons de ne pouvoir donner exactement au lecteur tous ces détails curieux; mais nous espérons soumettre le manuscrit a des antiquaires plus savans, aussitôt qu'il aura été encadré par l'artiste habile qui a rendu le même service aux manuscrits de Shakspeare, recueillis par M. Ireland. Or donc, ami lecteur (car nous ne pouvons quitter le style auquel notre plume est habituée), nous prenons congé de toi, en t'offrant nos souhaits sincères.

N° III.

ANECDOTE D'ÉCOLE, DONT M. THOMAS SCOTT SE PROPOSAIT DE FAIRE LE SUJET D'UN ROMAN.

On sait en Angleterre qu'il est rare que les écoliers écossais boxent entre eux. Cependant, il y a environ cinquante ans qu'une sorte de combat plus dangereux avait souvent lieu dans les rues d'Édimbourg, à la honte de la police et au grand danger des combattans. Les enfans se divisaient en bandes distinctes, suivant les quartiers qu'ils habitaient, de manière que les enfans des riches se trouvaient sous une même bannière contre les enfans des classes inférieures. Autant que je puis m'en souvenir, il ne se mêlait à nos hostilités aucun sentiment d'aristocratie ou de démocratie, ni même de haine ou de méchanceté; nos combats étaient des jeux un peu rudes, et voilà tout. Le terrain était vigoureusement disputé à coups de poings, à coups de pierres et à coups de bâtons; la victoire était quelquefois sanglante, et mes contemporains peuvent se rappeler qu'il y eut même des morts de part et d'autre.

Mon père demeurait dans George-Square, à la partie sud d'Édimbourg; et les enfans de la famille, réunis à ceux du Square, formaient une espèce de compagnie à laquelle une dame de distinction donna un joli drapeau. Or, notre compagnie livrait de fréquens combats aux enfans de Cross-Causeway, de Bristo-Street, de Potter-Row et des faubourgs voisins. Nos adversaires appartenaient en général à la classe du peuple; mais c'étaient de robustes drôles, qui auraient

visé un cheveu avec une pierre, et non moins terribles corps à corps. Nos escarmouches duraient quelquefois une soirée entière, jusqu'à ce qu'une des deux troupes fût victorieuse: et, si c'était la nôtre, nous repoussions l'ennemi dans ses quartiers, d'où nous étions ordinairement repoussés nous-mêmes par un renfort de plus grands garçons qui venaient au secours de leurs cadets. Si, au contraire, nous étions poursuivis, et c'était plus souvent le cas, dans l'enceinte de notre Square, nous étions à notre tour soutenus par nos frères aînés, par les domestiques de nos parens, et autres auxiliaires. De nos fréquentes rencontres il résulta que, sans savoir les noms de nos ennemis, nous les reconnaissions si bien à leur tournure ou à leur costume, que nous avions trouvé des sobriquets pour les plus remarquables d'entre eux. Il y avait, entre autres, un garçon très actif et très hardi, qui pouvait être considéré comme le principal chef de la cohorte des faubourgs; il était, je crois, âgé de treize ou quatorze ans, bien fait, grand de taille. avec des yeux bleus et de longs cheveux blonds, le vrai type d'un jeune Goth. Toujours le premier à la charge et le dernier à la retraite, l'Achille et l'Ajax à la fois de la Cross-Causerway, il était trop redoutable pour ne pas avoir un surnom; et, comme celui d'un ancien chevalier, ce surnom avait été pris de la partie la plus saillante de son vêtement qui était une vieille culotte verte; car, de même que Pentapolin, suivant le récit de don Quichotte, Culotte-Verte, comme nous l'appelions, combattait toujours bras nus et pieds nus.

Il arriva une fois qu'au plus fort de la mêlée, ce champion plébéien commanda une charge si rapide et si furieuse que toute notre petite armée se mit à fuir devant lui; il était à plusieurs pas en avance de ses camarades, et portait déjà une main triomphante sur l'étendard patricien, lorsqu'un des nôtres, qu'un imprudent ami avait armé d'un couteau de chasse, s'exaltant tout à coup pour l'honneur du corps, avec un enthousiasme digne du major Esturgeon [1] lui-même, frappa de sa lame le brave Culotte-Verte sur la tête, et assez fortement pour le terrasser à ses pieds. Un tel évènement était si peu commun, qu'à cette vue, les deux troupes se débandèrent, laissant le pauvre Culotte-Verte avec ses beaux cheveux souillés de sang, et abandonné aux soins du watchman. Ce brave homme prit bien garde de ne pas savoir qui avait fait ce fatal exploit; le couteau sanglant fut jeté dans un fossé voisin, et nous jurâmes tous solennellement de ne pas trahir le secret, pendant que le coupable était cruellement agité par ses remords et par la peur d'être découvert. Heureusement le héros blessé en fut quitte pour rester quelques jours à l'hôpital; mais vainement on le pressa de questions, aucun argument ne put le décider à dénoncer celui qui l'avait frappé du couteau, quoiqu'il dût parfaitement le connaître. Quand il fut rétabli, mes frères et moi, nous nous mîmes en communication avec lui, par l'intermédiaire d'un marchand de pain d'épices (qui vendait indistinctement aux deux partis), afin de lui offrir une sorte d'indemnité pécuniaire. La somme ferait rire, si je la disais ici; mais je suis sûr que les poches de Culotte-Verte n'avaient jamais contenu tant d'argent. Il refusa, en disant qu'il ne voulait pas vendre son sang, mais en même temps il repoussa bien loin l'idée de devenir un délateur, ce qui eût été, selon lui, *clam*, c'est-à-dire bas ou lâche. A force d'instances, nous lui fîmes accepter une livre

(1) Personnage d'une comédie burlesque de Foot, intitulée *le Maire de Garat.* (Ed.)

de tabac pour quelque vieille femme, ou tante ou sa grand'mère, avec laquelle il vivait. Nous ne devînmes pas amis après cela, car nos combats étaient passés de aux deux partis qu'aucun amusement plus pacifique ; mais nous les continuâmes avec les assurances d'une considération réciproque.

Tel était le héros que M. Thomas Scott se proposait de conduire au Canada pour lui prêter des aventures avec les indigènes et les colons de cette contrée. Peut-être la générosité de ce jeune garçon ne paraîtra pas aussi grande aux yeux de mes lecteurs qu'à ceux des enfans à qui elle épargna un châtiment sévère ; mais quant à nous, nous y trouvâmes l'indication d'une magnanimité peu commune. Quelque obscure qu'ait pu être la vie ou la mort du pauvre Calotte-Verte, je ne saurais jamais m'empêcher de croire que, si la fortune l'avait placé dans des circonstances qui eussent exigé de la bravoure ou de la générosité, il n'eût pas démenti les promesses de son premier âge. Long-temps après, quand nous contâmes la vérité à mon père, il nous gronda beaucoup de ne pas la lui avoir dite plus tôt, parce qu'il aurait pu chercher à être utile à Calotte-Verte. Mais nos alarmes sur ce qui pouvait résulter d'une blessure faite avec un couteau étaient trop vives, au moment de l'aventure, pour nous permettre une telle générosité. Peut-être ce souvenir d'enfance paraîtra-t-il trop puéril : mais, outre l'impression profonde que cet événement fit sur nous tous dans le temps, il est devenu pour moi une source de réflexions tristes et solennelles. De toute la petite troupe qui figurait dans ces combats de notre premier âge, combien pourrais-je en citer qui aient survécu ? Quelques-uns passèrent de cette guerre d'enfance au service de leur pays, et y sont morts. Plusieurs se rendirent dans des pays lointains, et ils ne reviendront plus. Les autres enfin ont disparu dans diverses carrières. De cinq frères qui semblaient pouvoir espérer de vivre long-temps après celui dont la santé était alors si précaire, je suis le seul qui vive encore. Le plus cher de tous, qui méritait le plus de l'être, celui qui avait pensé à fonder un roman sur cet incident de notre enfance, est allé mourir, avant le temps, sur une terre étrangère ; les choses les plus insignifiantes acquièrent de l'importance, lorsqu'elles se rattachent au souvenir de ceux que nous avons aimés et perdus.

FIN DES APPENDICES.

[illegible]

PUBLICATIONS PAR SOUSCRIPTION

A 50 CENTIMES LA LIVRAISON.

SIR WALTER SCOTT

(ŒUVRES COMPLÈTES),

TRADUCTION DE M. DEFAUCONPRET.

Publiées par livraisons de 48 pages format in-8°, avec une gravure, ou de 80 pages sans gravure.

J. FENIMORE COOPER

(ŒUVRES COMPLÈTES),

TRADUCTION DE M. DEFAUCONPRET.

Publiées par livraisons de 48 pages format in-8°, avec une gravure, ou de 80 pages sans gravure.

LORD BYRON

(ŒUVRES COMPLÈTES),

TRADUCTION DE M. AMÉDÉE PICHOT.

Publiées par livraisons de 48 pages format in-8°, avec une gravure, ou de 80 pages sans gravure.

Imprimerie de Jules Didot l'aîné, boulevart d'Enfer, n° 4.





